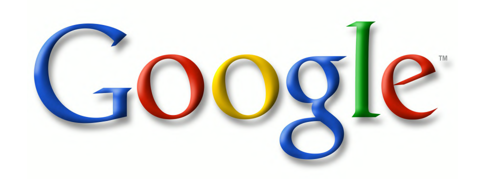
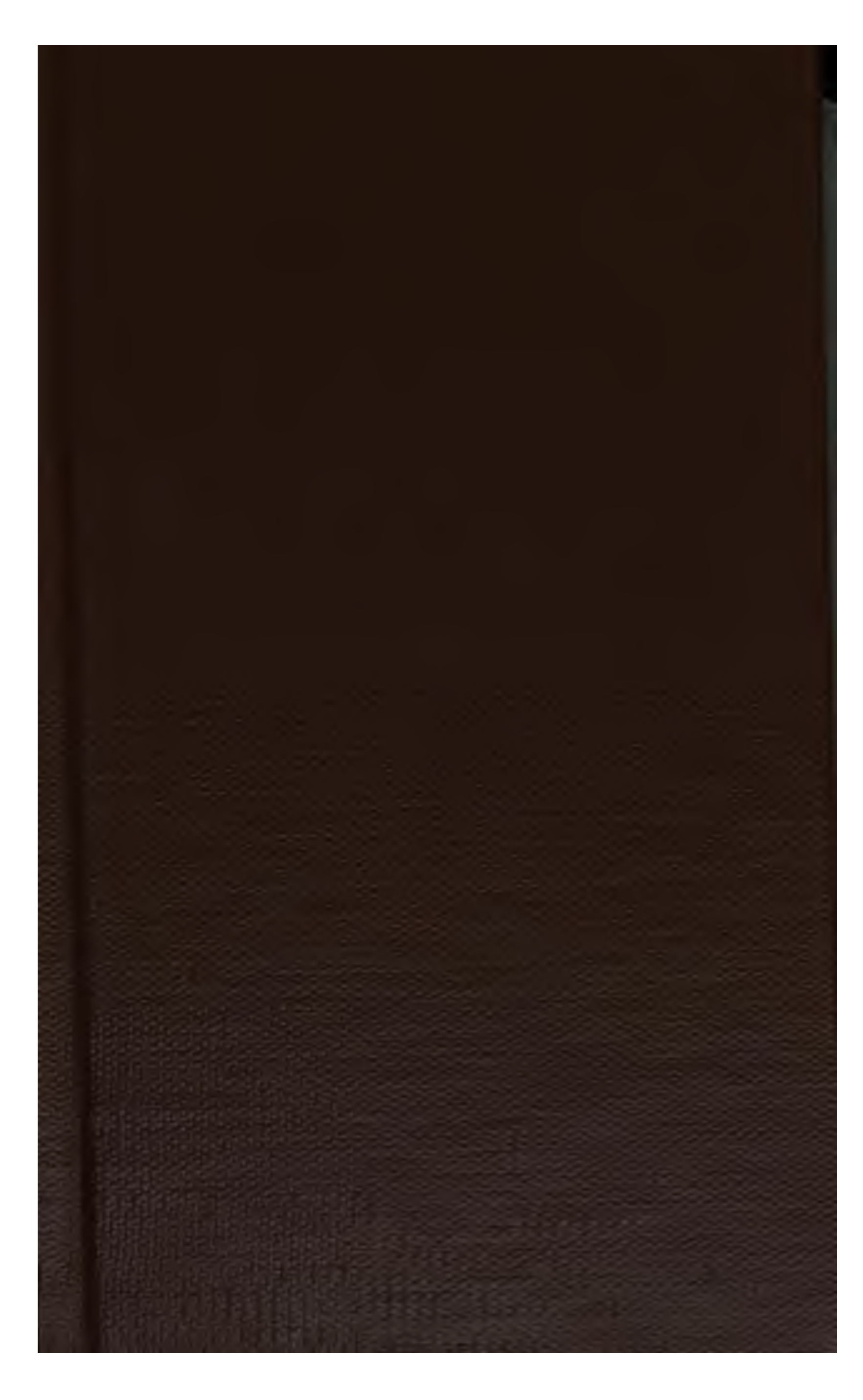






HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE.

I.

IMPRIMERIE DE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART,

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR

A. Bost

Ministre du saint Évangile.

DEUXIÈME ÉDITION

corrigée et considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

PARIS

LIBRAIRIE L.-R. DELAY.

RUE TRONCHET, 2.

1844

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Quoique l'ouvrage actuel présente, comme son titre l'annonce, une histoire assez complète de l'Eglise des Frères, je dois déclarer d'entrée qu'il n'a point été composé cependant avec les prétentions de ce qu'on appelle communément un historien. Il y a sans doute quelque avantage à ce qu'un écrivain, après s'être fait de son sujet une idée convenable, maîtrise en quelque sorte et dispose sa matière d'après cette idée, y coordonne les événements, juge les faits et leurs causes, et vivifie ainsi ce qui, sous une autre plume, n'eût été qu'un amas incohérent de récits successifs, une chronique languissante.

Mais ce genre a ses graves inconvénients, et peut facilement offrir plus de beauté apparente que de bonté réelle. On risque par là d'avoir, sans s'en douter, les événements modifiés par l'auteur, au lieu des événements eux-mêmes; et la vérité peut y perdre à proportion de l'agrément qu'en retire le lecteur.

Peut-être aurait-on pu cependant, tout en évitant une partie de ces inconvénients, présenter sur le sujet actuel quelque chose de plus travaillé que ce que j'offre au

public chrétien. Mais, soit amour pour la simplicité et respect pour la beauté des faits mêmes que j'avais à faire connaître, soit peut-être, avant tout, défaut de forces, j'ai suivi dans cet ouvrage un plan beaucoup plus simple.

Plus j'ai étudié l'histoire ecclésiastique en général, et vu dans ses détails celle de nos temps, même dans le réveil que Dieu suscite maintenant de toutes parts, plus aussi j'ai été frappé de la beauté éminente de la portion de l'histoire ecclésiastique que présentent les deux réveils simultanés des Frères Moraves et des Méthodistes d'Angleterre. Longtemps indécis sur celle des deux histoires que je devais donner en premier, les circonstances, beaucoup plus qu'une préférence, m'ont déterminé pour la première. Au milieu de l'admiration que j'éprouvais pour ces deux mouvements religieux, si beaux quoique sous plusieurs rapports si différents, je dus choisir, et je portai momentanément tout mon travail sur l'histoire des Frères. — Si Dieu m'en donne le temps et les forces, je serai heureux, avant de quitter cette terre, de laisser plus tard à l'Eglise de la langue française l'histoire trop peu connue, ou aussi méconnue, des Wesleyens.

Pour le moment, je reviens à celle des Frères.

A mesure que ses merveilles se présentaient à moi dans quelque nouvel ouvrage, je gémissais de les voir presque entièrement ignorées des chrétiens qui parlent la langue française : et mon idée primitive a été tout simplement de traduire quelqu'un des ouvrages allemands qui sont si riches en ce genre de beautés.

Mais là, tout en rencontrant l'inconvénient d'une surabondance de matières, je fis en même temps une observation qui me surprit beaucoup et qui recommande d'elle-même le présent ouvrage. Les traits les plus saillants de l'histoire des Frères ne sont, même à l'heure qu'il est, réunis en corps d'histoire dans aucun écrit : on

a des milliers de volumes sur ce sujet ; mais tous, et surtout ceux qui existent en français, sont incomplets d'un côté ou de l'autre : les uns donnant bien le fil suivi de l'histoire, comme Kranz, mais sans ces détails vivants et édifiants que j'ai en vue ; les autres présentant une partie de ces derniers, mais une faible partie seulement, et sous une forme décousue qui les détache les uns des autres.

Ces circonstances m'ont donc conduit au plan de publier, avec tout le développement possible, les fragments les plus intéressants de cette histoire des Frères, puis de ne donner la suite des événements qu'autant que cela serait nécessaire pour atteindre pleinement ce premier but. Je ne suis par conséquent, dans une grande partie de cet ouvrage, que simple traducteur : j'ai compilé et entassé les faits avec avidité toutes les fois que j'ai pu trouver, sur un même événement, des détails édifiants renfermés en divers auteurs : je n'ai guère été historien que pour fondre ensemble ces divers éléments, afin qu'on n'y rencontrât pas de redites.

Quant à la vérité des faits, je crois qu'on peut tenir mes autorités pour très-respectables. Outre que la nation allemande qui me les fournit jouit en général d'une réputation affermie de droiture et de solidité, les Frères Moraves, en particulier, et leurs écrivains, partagent cette même réputation à un très-haut degré ; et leurs écrits portent tous les caractères qui peuvent la mériter.

Les deux auteurs que j'ai principalement suivis, *Kranz* et *Spangenberg*, se distinguent encore sous ce rapport entre tous les autres : le premier, d'autant plus précieux qu'il est chroniqueur plus froid et plus sec ; le second, plein de détails empreints des traits du naturel, calme sans froideur, et qui a joui pendant toute sa vie d'une réputation non contestée d'homme sage et éclairé.

Quant aux moyens d'instruction de ces auteurs eux-mêmes, personne n'a été placé aussi bien qu'eux pour acquérir une parfaite connaissance des faits, et pour consulter les documents les plus authentiques. Pour l'histoire moderne de leur Eglise, les écrivains que je traduis étaient sur les lieux et témoins oculaires; ils ont joui d'une partie de ces avantages, même pour l'histoire ancienne, puisque Herrnhout est aux frontières de la Bohême. Ils ont donc été plus en état qu'aucune autre classe d'auteurs de consulter les pièces, les traditions, et, dans la plupart des cas, les personnes mêmes impliquées dans les événements qu'ils rapportaient. *Comménius* pour l'histoire ancienne et *Kranz* pour la moderne ont dit le plus souvent ce qu'ils ont vu, et ce que leurs propres mains ont touché.

Sans faire l'étalage des titres de tous les ouvrages que j'ai consultés pour cette histoire, voici ceux que j'ai principalement suivis. Je les range dans la proportion de l'importance que je leur ai donnée dans la composition de cet écrit :

1° GEDENKTAGE, etc., c'est-à-dire *Jours mémorables de l'Eglise ancienne et moderne des Frères,* 1 vol. in-8°, Gnadau. Cet ouvrage est la base du mien ; et je l'ai inséré tout entier dans l'ouvrage actuel. Il est plein de vie et d'une douce chaleur.

2° ERZAHLUNGEN, etc., c'est-à-dire *Récits tirés de l'histoire de l'Eglise des Frères, dédiés à la jeunesse de ces Eglises,* 4 vol. in-12, Barby. Ce joli ouvrage est pareillement inséré tout entier dans celui-ci, jusqu'en 1741. Ce sont les BEAUTÉS *de l'histoire des Frères* et surtout de leurs missions, conduites jusqu'en 1800. Si nous avions cru devoir grossir le présent ouvrage d'un volume de plus, nous aurions probablement continué la traduction de ces *Erzahlungen*. Il est à désirer que quel-

que jeune écrivain nous les donne bientôt en français.

3° KRANZ, son *Histoire ancienne et moderne de l'Eglise des Frères*, 1 gros vol. in-8, Barby, avec une continuation en 3 vol. Cet ouvrage est classique et officiel chez les Frères ; c'est lui qui fait autorité lorsqu'on veut consulter le fil des éléments qui les concernent. Par cela même que l'auteur a voulu tout embrasser, il s'est borné aux traits généraux, et il est habituellement aride : il ne m'a servi que de canevas et de cadre pour remplir les lacunes qui existaient entre les événements rapportés dans les deux ouvrages que j'ai nommés plus haut.

4° SPANGENBERG, sa *Vie de Zinzendorf*,[1] 8 vol. in-8.

5° Enfin les BUDINGISCHE SAMMLUNGEN, *Recueil de Budingen*, 18 vol. in-12, contenant uniquement des pièces authentiques ou officielles relatives à l'histoire des Frères. Ce recueil, extrêmement instructif et curieux, donne une idée que rien ne peut remplacer, de l'état extérieur et intérieur de cette Eglise, quoiqu'il soit moins riche pour l'objet direct de cet ouvrage, l'édification proprement dite.

Voilà mes matériaux, mes autorités et les sources où j'ai puisé. Mais j'insiste pour qu'on se rappelle bien le but que je me suis proposé en publiant cette histoire. J'ai travaillé comme un simple fidèle pour de simples fidèles. Mon désir a été qu'autant que possible toute âme avide, non d'histoire mais d'édification, pût trouver ici, même à l'ouverture du livre, quelque chose qui satisfît ce besoin, et qui la conduisît ou la laissât dans la

[1] Afin d'éviter aux lecteurs français une prononciation à la fois fausse et désagréable de ce nom de *Zinzendorf* qui reviendra si souvent, nous leur dirons qu'on doit prononcer la première syllabe de ce mot (*zin*) comme les deux dernières de *racine*, et la seconde (*zen*) comme les deux premières de *seneçon*; la dernière comme elle est écrite.

communion, j'aime à dire dans la société de son Sauveur. On conçoit d'après cela que j'ai évité ou extrêmement abrégé (et dans cette deuxième édition encore plus que dans la première) toutes les choses que l'on pourrait appeler de la *politique d'Eglise*, les négociations temporelles ou même religieuses avec les gouvernements ou avec d'autres Eglises, les choses savantes, les affaires de synodes, même les matières en apparence spirituelles, mais destituées du sceau de l'Esprit de vie. Quelque naturelle et nécessaire que soit l'existence des Eglises, et tant bien soient-elles composées, elles ne sont et ne seront jamais, après tout, que des sociétés d'hommes, dans lesquelles, dès qu'elles agiront en corps, on apercevra presque toujours, à côté des fruits de l'Esprit, quelques restes des passions humaines : de l'amour-propre, de l'ambition, de l'intrigue. Sauf certains temps extraordinaires, ce n'est que dans les actions des individus qu'on rencontre ces traits vifs et brillants qui annoncent la présence de Dieu. Les Eglises délibèrent, les individus agissent ; les Eglises envoient, mais les missionnaires travaillent ; ce sont les soldats qui gagnent les batailles, et les généraux qui en ont l'honneur ; et après les premiers temps de dévouement de la part des véritables fondateurs d'une œuvre, une hiérarchie quelconque finit toujours par s'emparer du fruit de leurs travaux, et par en tirer quelque avantage humain, quoiqu'elle n'hérite de leur couronne qu'après l'avoir dépouillée de sa vraie grandeur, ses épines.

On sent qu'en partant de tels principes je n'ai pu m'attacher à la recherche d'une manière d'écrire qui convînt à des gens délicats. La seule difficulté que présente, déjà sous ce rapport, un ouvrage qui se compose presque en entier de morceaux traduits, m'eût mis dans l'obligation de renoncer à cette prétention-là. Tel écrira

tolérablement lorsqu'il est inspiré par des pensées qui sortent de son cœur ou de son propre cerveau, qui ne saura plus sa langue lorsqu'il faudra redire les pensées d'autrui. Cette difficulté était même doublée dans l'ouvrage actuel par le caractère prononcé et original des sentiments qu'il s'agissait de transporter dans notre langue. La tendresse des Frères primitifs envers leur Sauveur, l'intime familiarité avec laquelle ils s'expriment envers lui, l'amour souvent passionné qu'ils lui témoignaient dans les premiers temps, forment, en quelque langue que ce soit, une langue à part : sous ce rapport je n'ai donc pas même voulu tenter, en fait de style, quelque chose de passable, et j'ai résolu de n'écrire que pour des gens qui feraient leur deuil des belles paroles, et ne songeraient qu'aux belles choses. Non-seulement ce n'est pas pour le monde, mais ce n'est pas pour les grands de l'Eglise que j'ai fait mon travail. Les héros de notre histoire sont des Galiléens ; et c'est à ceux qui désirent leur ressembler que je le dédie.

J'ajoute une autre observation. Comme c'est une absurdité de conclure des ancêtres à la postérité, du père au fils, du frère au frère ou inversément, je n'ai eu ni pu avoir en vue, en rédigeant cet ouvrage, de porter un jugement quelconque sur l'Eglise actuelle des Frères. Qu'elle soit meilleure, égale ou inférieure à celle qui l'a précédée, qu'elle vaille mieux en quelques points ou moins en d'autres, que le bien ou le mal l'emporte de peu ou de beaucoup, c'est une question sur laquelle chacun pourra porter son jugement, mais que je ne prétends point aborder, en recueillant les faits admirables de son histoire précédente. Quels que soient les Frères qui vivent aujourd'hui, ce ne sont pas ceux qui sont morts ; ils ont hérité des fondateurs de l'Eglise tout ce qui peut s'hériter, leurs temples, leurs maisons, leurs papiers,

leur constitution ecclésiastique, même plusieurs de leurs principes, de leurs usages et de leurs vues ; mais eussent-ils toutes les grâces spirituelles de leurs prédécesseurs ou de plus grandes encore, ce ne serait cependant jamais qu'une Eglise ressemblant à une autre, et non pas cette autre elle-même. Si Dieu veut continuer ses grâces, il le peut, mais elles ne se propagent point selon la chair : et il a été vrai dans tous les temps que « tous ceux qui sont d'*Israël* ne sont pas pour cela nécessairement *Israël*, » et qu'on se vanterait inutilement d'être enfants d'Abraham, « si l'on ne suit les traces de sa foi. »

Il me paraît donc important, pour l'effet même de cette admirable histoire, que, soit l'Eglise actuelle des Frères, soit d'autres Chrétiens, ne reportent pas sur les uns le jugement qui ne doit tomber que sur les actions des autres; chacun portera son propre fardeau et sa propre couronne.

Mais si c'est faire un mauvais usage de l'histoire que de s'en servir pour transporter sur les enfants la gloire acquise par les pères, il est d'autres leçons graves et salutaires que nous pouvons en tirer; et je ne saurais mieux les indiquer qu'en transcrivant ce que dit, en traitant ce même sujet, l'un des historiens des Frères. [1]

« On apprendra par cette histoire que les Frères s'étaient rassemblés, il y a près de quatre cents ans, sur le même plan qui réunit maintenant l'Eglise renouvelée, et que l'idée fondamentale de ce plan était, comme l'exprime un de leurs cantiques, « de suivre Jésus-Christ avec les yeux fixés sur lui, en oubliant en lui la joie et la douleur, la pauvreté et l'opprobe. »

Leur histoire nous enseignera qu'aussi longtemps qu'ils sont restés sur cette base, ce peuple pauvre et méprisé a

[1] *Erzahlungen*, t. I, préface.

éprouvé, au milieu des plus violentes persécutions, la vérité de cette parole de Jésus, que « *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre son Eglise.* » Mais nous y verrons, tout aussi évidemment, qu'en s'écartant de ce point de vue capital ils causèrent pour un temps la destruction totale de leurs Eglises. »

C'est dans le même sens que s'exprimait, au sujet de l'Eglise renouvelée, son fondateur le comte Zinzendorf : « Si le peuple des Frères abandonne ses principes, il est perdu. Si nous devions en venir au point de voir se joindre à nous des gens *sans cœur*, et de nous croire obligés de nous faire, en ce sens-là, tout à tous avec eux, ce serait le chemin direct de notre perdition... Aussi longtemps que le point sur lequel nous nous sommes accordés et réunis, la communion de cœur avec le Sauveur, restera notre plus précieux joyau et notre affaire capitale, nous jouirons dans sa plénitude du privilége qu'Il a accordé à ses brebis : que *personne ne les arrachera de sa main*; qu'*elles ne périront jamais*; qu'*elles entreront et sortiront*, et qu'*elles trouveront des pâturages*. Mais si les choses vont mal au-dedans, si l'intimité de notre union avec le Sauveur vient à cesser, alors il n'y a plus rien à faire pour l'Eglise : qu'alors ses membres se dispersent, qu'alors les maisons tombent en ruine : de pareilles désastres sont une grâce ; et dans ce cas, ce n'est pas au monde qu'il faut imputer la chute des Eglises. »

« Une Eglise de Frères, ajoute encore Zinzendorf, ne peut subsister sans avoir pour objet direct de sa religion l'Homme de douleur, et sans soutenir avec lui la plus intime communion. Tout doit être constitué, dès l'origine, en vue de la cessation spontanée de cette Eglise, dès qu'elle abandonnerait ce principe de vie. »

Quant à ces dernières paroles, elles expriment un beau désir ; mais c'est plutôt un idéal qu'un enseigne-

ment de l'expérience : Smyrne, Ephèse et Rome subsistent encore, quoique le chandelier leur ait été ôté ; et le secret par lequel une Eglise se dissoudrait en cessant d'avoir la vie, n'a pas cessé d'être un secret. Souvent le lierre reste encore collé au rocher, même après que la vie a cessé de circuler dans ses branches, et qu'il a perdu ses racines.

Du reste, l'Eglise des Frères est loin d'en être encore là ; et qui sait si elle n'a pas été destinée, avec sa sœur, l'Eglise wesleyenne, et avec tant d'autres églises indépendantes, moins célèbres mais toujours plus nombreuses, à préparer, puis à atteindre cette future période glorieuse de l'Eglise, que l'Ecriture semble nous faire pressentir, et que plusieurs croient déjà prochaine?



HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

—

DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'A JEAN HUSS (1—1373).

—

Les Frères se sont plu à rattacher directement leur Eglise à celle des premiers temps; et, sans disputer sur ce sujet, puisqu'après tout nous nous y rattachons tous de près ou de loin, il est vrai que les Frères moraves proprement dits peuvent, mieux que d'autres, démontrer qu'ils sont les descendants d'un peuple qui, comme les Vaudois du Piémont, n'a jamais fléchi sous le joug de Rome, mais qui se rattache immédiatement par l'Eglise grecque à l'Eglise primitive. Voici comment leurs écrivains éta-

blissent cette thèse : nous ne faisons qu'abréger leur argumentation à cet égard.

L'Eglise des Frères est connue depuis quatre cents ans environ dans la chrétienté, sous le nom d'*Unité des Frères*, ou des *Frères-Unis*. Ce nom est proprement celui de l'Eglise de Christ tout entière : le Seigneur le lui donna dès l'époque où il dit aux siens : *Un seul est votre maître; pour vous, vous êtes tous frères* (Matth. XXIII, 8). Et la dernière prière qu'il adressa à son Père fut celle-ci : *Qu'ils soient tous un* (Jean XVII, 22, 23).

C'est pourquoi aussi les membres des premières églises chrétiennes se nommaient *frères* et *soeurs*. L'unité des frères était donc visible du temps des Apôtres, et resta plus ou moins telle pendant trois siècles environ, c'est-à-dire, aussi long-temps que les Chrétiens furent persécutés, dépouillés de leurs biens, tourmentés et mis à mort par les gouvernements païens.

Les persécutions cessèrent sous Constantin le Grand qui embrassa la religion chrétienne. Alors des peuples entiers reçurent l'Evangile de Christ; mais ce ne fut pour la plupart qu'une profession extérieure, sans conversion réelle. Le nombre des évêques attachés de cœur à leur Sauveur et à sa doctrine diminua toujours plus; ceux qui ne cherchaient que l'honneur et le crédit, la richesse et du bon temps devinrent toujours plus nombreux; il s'introduisit dans l'Eglise une foule d'usages païens; et l'ignorance et la corruption s'accrurent rapidement, surtout dans les pays de l'Occident.

Cependant le Sauveur conserva toujours, au milieu de cette foule corrompue, son Eglise proprement dite, dont les membres restèrent attachés à sa doctrine et à celle de ses apôtres, en s'efforçant d'y conformer leur vie. Plusieurs de ces fidèles demeu-

raient inconnus au milieu du monde; d'autres cherchaient leur salut dans la solitude; d'autres, se séparant de l'Eglise dominante, formaient de petites congrégations indépendantes. Mais, sous quelque forme qu'ils existassent, ils étaient persécutés et dispersés par des évêques ambitieux. C'est ce qui arriva surtout dans les provinces occidentales de l'empire romain, où le pouvoir de l'évêque de Rome s'accrut par-dessus celui de tout le reste de la chrétienté. Comme le patriarche de Constantinople et les évêques d'Orient ne voulurent pas reconnaître la souveraineté du pape, ni les cérémonies nouvelles et abusives qu'il introduisit successivement, leur refus causa, dans le neuvième siècle (861), une séparation entière de l'Eglise orientale (ou grecque) d'avec l'occidentale (ou latine), séparation qui a duré jusqu'à ce jour.

L'Eglise grecque renfermait, entre autres peuples, les Slaves, au nombre desquels étaient les habitants de la Moravie et de la Bohême. Comme c'est de ces deux derniers pays que l'Eglise des Frères a tiré son origine, il sera bon d'exposer comment l'Evangile s'y est introduit.[1]

L'Evangile fut prêché déjà du temps des Apôtres en Illyrie et en Dalmatie (Rom. XV, 19. 2 Tim. IV, 10). L'histoire nous montre, dès le second siècle, dans ces contrées, des évêques et des martyrs : mais ces chrétiens vécurent au commencement, disséminés au milieu de leurs voisins encore païens.

Cependant le Christianisme se répandit insensiblement dans ces contrées, au point qu'en 680 on attendait au sixième concile œcuménique de Constantinople des évêques illyriens; et s'ils n'y parurent pas,

[1] On trouve encore des détails à ce sujet dans l'*Histoire générale de l'établissement du christianisme*, T. IV, ch. 41-44.

c'est qu'ils ne voulaient pas admettre le culte des images, ni l'adoration presque divine qu'on leur rendait.

Cependant ce ne fut qu'au neuvième siècle que la nation des Slaves embrassa le Christianisme en masse, au moyen de la prédication de deux moines grecs, Cyrille et Méthodius, hommes pieux et instruits que la sœur du roi fit venir dans ce but. Ils introduisirent dans le culte le rit grec, et l'usage de la langue du peuple. On dit même que c'est Cyrille qui est l'auteur de la traduction de la Bible en langue slavonne, dont on se sert encore chez tous les peuples slavons soumis à l'Eglise grecque.

De Moravie le Christianisme se répandit bientôt en Bohême: mais les habitants de cette dernière contrée eurent de cruelles persécutions à essuyer de ceux d'entre leurs compatriotes qui professaient encore le paganisme. On ferma leurs temples, on défendit, sous différentes peines, aux prédicateurs toute espèce d'enseignement, et il s'établit entre les deux partis une lutte sanglante qui dura plus de dix ans, et ne fut terminée que par l'intervention de l'empereur Othon I qui, de son côté, ne secourut les Chrétiens que dans l'intention de les soumettre à l'Eglise romaine, ce qui engagea dès cette époque une nouvelle lutte de plusieurs siècles.

Une visite que fit à Rome la sœur du grand-duc de Bohême fut un des événements qui contribuèrent le plus à répandre en Bohême l'influence de la religion romaine. Cette femme n'avait vu jusqu'alors que des évêques et des prêtres humbles et pauvres comme leur Maître, occupés de l'instruction du peuple, et enseignant dans la langue du pays, sans pompe et sans éclat. Mais la splendeur de la cour papale, ce culte latin, surchargé de cérémonies éblouissantes, produisirent sur elle un tel effet, qu'à son retour en

elle ne se donna pas de repos qu'elle n'eût
n frère à la fatale résolution d'introduire dans
le rit romain, et d'amener ainsi sur son pays
s années de troubles et de sanglantes persé-
Comme les Etats du pays s'opposèrent à cette
on, le grand-duc chercha à l'introduire in-
nent. Il érigea Prague en un évêché auquel
a un évêque allemand, catholique romain,
re d'introduire dans le culte public le rituel
s Bohémiens résistèrent vivement à ce der-
iétement; on leur fit d'abord quelques con-
; mais ce qu'un pape avait accordé était retiré
utre. La lutte sur ce seul point dura plus de
, jusqu'à ce que le pape Grégoire VII la ter-
envoyant la réponse suivante au duc Wra-
ii avait fait de nouvelles instances pour obte-
'on rendît aux Bohémiens leurs anciennes

goire, évêque, serviteur des serviteurs de
ı prince Wratislas, salut et bénédiction apo-
! Vous demandez de nous la permission, *que
: soit célébré chez vous, selon l'ancien usage, en
avonne;* mais sachez, cher fils, que nous ne pou-
aucune manière vous accorder votre prière;
avoir beaucoup pesé les Ecritures, nous trou-
il a plu et qu'il plaît au Dieu tout-puissant, de
ébrer le culte en langue étrangère, de peur
soit compris de tous, [1] et particulièrement des
car s'il était chanté et entendu de tous intel-
ent, il pourrait très-facilement être exposé
is et au dégoût; ou bien des demi-savants qui

ersonnes peu accoutumées à l'aveuglement, en même
. l'effronterie de Rome, pourraient faire équivoque sur
ession, et penser que le pape, dans une sollicitude mal
is au moins paternelle, craignait qu'on *ne comprît pas*
ais non : il craignait qu'on *ne le comprît.*

le comprendraient mal, pourraient, en l'entendant ou en l'examinant trop souvent, introduire parmi le peuple des erreurs qu'il serait ensuite très-difficile d'extirper de leurs cœurs. Qu'on n'allègue pas ici le subterfuge qu'autrefois on a accordé en ceci quelque chose à de nouveaux convertis ou à des peuples entiers. Il est vrai qu'on l'a fait autrefois; mais il en est provenu de grands maux qu'on n'a pu détruire et déraciner qu'avec beaucoup de peine lorsque l'Eglise chrétienne s'est étendue et affermie; et on a vu que cette indulgence déplacée a été la racine de nombreuses erreurs. C'est pourquoi ce que votre peuple demande si déraisonnablement ne doit nullement se faire, car nous le défendons en vertu du pouvoir de Dieu et de saint Pierre; et nous vous exhortons vous-même à vous opposer de toutes manières possibles à une pareille légèreté. Ordonné ainsi à Rome, en l'an 1079. »

Voilà le ton impérieux sur lequel parlaient, alors et dans les siècles suivants, les papes à des rois et à des princes. Il est vrai que les Bohémiens se sentirent par là d'autant plus repoussés d'embrasser les rits de l'Eglise romaine; mais fatigués par les ordres toujours répétés et toujours plus sévères des papes, ils commençaient à se refroidir dans leur zèle pour la pureté de la doctrine et du culte, lorsque, juste au temps convenable (en 1176), une forte division de Vaudois vint en Bohême, et encouragea les fidèles à rester fermes dans la vérité, telle qu'ils l'avaient reçue dès le commencement.

Comme ces chrétiens vaudois figurent souvent dans l'histoire ancienne des Frères, il sera nécessaire d'insérer ici une courte notice à leur sujet.

Aussi longtemps que les églises primitives restèrent fidèles à la doctrine de Christ et de ses apôtres, elles formèrent ensemble l'Eglise de Christ. Mais lorsque,

après la cessation des persécutions, la chrétienté tomba dans le relâchement et l'erreur, ceux qui reconnurent cette décadence sentirent le besoin de se rapprocher les uns des autres, et de se réunir pour maintenir la vérité évangélique selon l'Ecriture, pour y conformer leur vie, et constituer leurs Eglises sur le modèle de celles des Apôtres.

Comme ils étaient persécutés pour cela par des chrétiens déchus, ils cherchèrent quelque repos et quelque sûreté dans des contrées écartées. Un nombre considérable de chrétiens de ce genre vivaient, déjà au huitième siècle, et selon quelques historiens encore beaucoup plus tôt, dans les profondes vallées des hautes Alpes italiennes, dont le sommet est constamment couvert de neiges. Selon l'opinion de quelques-uns, ce fut cette retraite qui devint l'origine de leur nom *Vaudois*, habitants des *vallées* (des *vaux*, selon l'ancienne expression), *Vallenses*. Ils rattachent, de même que leurs descendants, leur religion et la suite de leurs évêques au temps des premiers chrétiens, et même des apôtres.[1] On n'a pas, il est vrai, de faits authentiques qui nous montrent quand et comment s'est formée cette église remarquable des Vaudois; car ils n'auront pas beaucoup écrit sur leur histoire dans les premiers temps; et s'ils ont fait quelque chose de pareil, on conçoit facilement qu'au milieu des persécutions continuelles de la cour de Rome, et dans un temps où l'on n'avait que de rares manuscrits, ce travail ait pu se perdre. Cependant il est digne de remarque que leurs ennemis les plus acharnés appuient de leur propre témoignage la supposition de leur origine apostolique. Entre plusieurs autres, Reinerus Sachon, qui avait d'abord été lui-même un de

[1] Voyez à ce sujet, en tête des *Lettres de Neff*, une *Introduction* remarquable de M. *Gilly*.

ces Vaudois, mais qui s'en sépara ensuite, et qui devint, comme il arrive dans ces cas, leur plus cruel persécuteur, écrivait au treizième siècle : « Parmi toutes les sectes, il n'y en a pas de plus dangereuse que celle des Léonistes (c'est ainsi qu'on appelait alors les Vaudois); et cela pour trois raisons : 1° parce que cette secte est plus ancienne que les autres : quelques-uns la font remonter du temps au pape Sylvestre, d'autres au temps des apôtres; 2° parce qu'elle est généralement répandue; car il n'y a presque pas de pays où cette secte ne se soit glissée; 3° parce que toutes les autres se rendent abominables par leurs doctrines impies, tandis que celle-ci a une grande apparence de piété, puisque ces gens vivent justement aux yeux des hommes, ont des idées saines et convenables sur la Divinité, et conservent aussi tous les articles du Symbole des apôtres. On ne peut leur reprocher que leur haine pour l'Eglise romaine et pour le clergé. »

Au lieu de l'origine que nous avons indiquée plus haut du nom des Vaudois, certains auteurs l'attribuent à l'union que soutinrent ces chrétiens avec les disciples du célèbre Pierre Valdus, qui fut l'instrument d'un grand réveil en France, dans le milieu du douzième siècle. Cette opinion est réfutée par une connaissance plus exacte de l'histoire de ces temps ; mais la liaison des Vaudois avec ce respectable témoin n'en est pas moins un fait constant et important. On sait que Valdus était un négociant riche et considéré de Lyon, et qu'un jour qu'il était à table en partie de plaisir avec des amis, l'un d'eux tomba mort subitement d'un coup d'apoplexie. Cela rendit Valdus pensif sur l'état de son âme et sur son salut éternel. L'étude des Saintes-Ecritures et la lumière du Saint-Esprit le conduisirent à la conversion et à la foi au *Sauveur; et* dès lors, distribuant son bien en aumônes

ntes, il s'efforça en même temps de répandre
aissance de la vérité évangélique parmi ses
yens, en leur expliquant l'Écriture-Sainte dans
ie du pays. Bientôt on vit affluer de toute la
une telle multitude d'auditeurs, que ce mou-
excita l'envie des prêtres romains, plongés
gnorance et la débauche. Il éclata une persé-
qui dispersa ces Vaudois dans plusieurs con-
un grand nombre d'entre eux s'enfuirent en
e, où Valdus lui-même doit s'être rendu avec
avoir fini ses jours. C'est là l'origine de la
de ces témoins de France avec ceux de Bo-

Vaudois et ces Bohémiens réunis eurent alors
ervalles de temps assez calmes. Ils formèrent
e régulier, veillant entre eux à une bonne dis-
, et tenant en plusieurs endroits des assemblées
s; en d'autres lieux ils les tenaient même pu-
nent.
intéressaient aussi, selon leurs forces, a ceux
s frères vaudois qui étaient restés dispersés;
eur envoyaient, en Angleterre, en Hongrie,
e Brandebourg, dans la Poméranie et dans
s contrées, des ministres pris d'entre eux-
. Cela dura ainsi sans éclat pendant plus de
ents ans, jusqu'à ce que, découverts par l'im-
ice de deux de leurs prédicateurs, ils furent
utés cruellement, et obligés de s'enfuir pour la
t dans d'autres lieux encore, comme nous le
s plus loin.
r en revenir à ce qui concerne plus particuliè-
t la Bohême et la Moravie, les efforts des
s de Rome, jusqu'au quatorzième siècle, se
ent surtout vers l'introduction du rituel latin
e culte public de ces contrées. Mais sous le
de Charles IV, *les choses* en vinrent au point

qu'il ne s'agit de rien moins que de faire adm
décidément toutes les superstitions et les abu
étaient devenus régnants dans l'Eglise occiden
Dans ce dessein, le pape et l'empereur érigèren
1350, l'évêché de Prague en archevêché, y établ
une université, et y placèrent des professeurs
mands et italiens : on ne se contenta plus seule
d'introduire dans les Eglises la langue latine e
cérémonies romaines, mais il fut aussi défendu
ecclésiastiques de se marier, et la coupe fut ôte
peuples dans le repas de la cène; de sorte que
qui voulaient communier sous les deux espèc
selon l'institution du Seigneur étaient obligés d
faire secrètement dans leurs maisons et dans
lieux écartés. Mais ils le firent; et ainsi, dès le
où la religion romaine s'introduisit en Bohêm
protestantisme y exista pareillement, et y prit
forme toujours plus prononcée. Les fidèles tr
rent toujours quelques prêtres bien disposés q
prêtaient à un culte plus évangélique, quoi
s'exposassent ainsi à toutes sortes de mauvais t
ments et même à la mort. Plusieurs nobles, il est
qui ne voulaient pas perdre la faveur et les plac
la cour, se laissèrent entraîner peu à peu à adm
toutes les opinions et les usages de l'Eglise rom
mais parmi ceux mêmes qui se joignirent extér
ment à cette église, il en resta un grand nomb
s'opposaient en secret à ses fausses doctrines; et
suscita, surtout parmi les ecclésiastiques, des ho
de bien qui s'élevèrent publiquement, dans les
ples, dans les écoles, et même dans l'église du ch
de Prague, contre la corruption croissante, e
préparèrent ainsi la belle œuvre dont nous do
l'histoire.

Au nombre des premiers dans l'ordre des te
nous trouvons d'abord Jean Militsch, homme sa

pieux et zélé, d'une race noble de Moravie, et prédicateur de l'église du château, en 1360. Il attirait à ses prédications un tel concours que, pour satisfaire l'avidité du peuple, il était souvent obligé de prêcher trois fois par jour, soit en langue bohémienne pour les indigènes, soit en langue allemande pour les étrangers. Ses sermons et sa conduite sans reproche portèrent un grand nombre d'âmes à un changement de vie extraordinaire; et cela eut lieu entre autres chez trois cents femmes de mauvaise vie, qui s'étaient réunies pour vivre en commun et qui donnèrent les preuves d'une véritable conversion. Elles continuèrent à rester ensemble, mais leur maison de péché devint une église, qui prit le nom d'*Eglise de Marie-Madeleine*. Ce serviteur de Dieu ne craignait pas de déclarer publiquement qu'il préférait beaucoup ces pécheresses converties à toutes ces autres femmes qui vivaient dans les couvents sous le nom de nonnes. Il forma à Prague une école où les jeunes gens s'instruisaient dans la théologie d'après l'Ecriture-Sainte; et en général il arracha à l'Eglise romaine, par la force de ses prédications et de ses écrits, un grand nombre d'adhérents soit de Bohême, soit d'autres contrés. L'empereur Charles IV l'estimait beaucoup; mais le pape, comme on le concevra facilement, le détestait, surtout depuis que, pressé par sa conscience, ce même Militsch eut fait un voyage à Rome, pour y protester publiquement contre les doctrines et l'impiété du clergé romain.

Au retour de ce voyage il fut mis en prison par l'archevêque de Prague, mais bientôt relâché à cause du peuple, auprès duquel il jouissait d'une haute estime. Au sortir de prison il passa en Moravie, en Silésie et enfin en Pologne, où il ne cessa d'enseigner. Le pape le poursuivit, il est vrai, encore jusque dans cette *dernière retraite*, en ordonnant à l'ar-

chevêque de Gnèse d'en user envers cet hérétique frappé de l'interdit avec toute la rigueur des lois ecclésiastiques. Mais cet ordre arriva trop tard; ce serviteur si béni de Dieu était déjà entré, par une mort bienheureuse, dans la joie de son Seigneur.

Quelques années avant Militsch, et ensuite conjointement avec lui, prêchait aussi à Prague Conrad Stiekna, natif d'Autriche, où se trouvaient alors beaucoup de chrétiens évangéliques. Il s'élevait dans ses prédications avec une liberté illimitée, et souvent avec un succès visible, contre les vices du clergé et des courtisans. Un jour qu'il avait parlé avec beaucoup de chaleur contre le luxe et l'immoralité des vêtements, les femmes de la plus haute classe de Prague en furent tellement frappées qu'elles firent aussitôt une réforme dans toute leur mise.

A l'exemple de Militsch, il exhortait aussi ses auditeurs à prendre la cène sous les deux espèces. Il mourut en 1369, et fut enterré dans le cimetière de l'Eglise du château, avec la gloire d'un fidèle confesseur de la vérité.

Encore dans le même temps, on vit paraître Matthias Janowsky, qui, après avoir étudié à Paris, avait été d'abord confesseur très-estimé de l'empereur. Il montra un zèle ardent contre les désordres de l'Eglise, et tâcha de profiter de la confiance dont il jouissait auprès de l'empereur pour l'engager à travailler à une réformation, en convoquant à cet effet un concile général. L'empereur lui répondit que cela n'appartenait qu'au pape, auquel il en fit aussitôt la demande. Mais celui-ci en fut irrité à tel point, qu'il ne se donna pas de repos que ce souverain n'eût chassé de l'empire le pieux Janowsky. Celui-ci revint pourtant quelque temps après, et termina sa vie dans la solitude. Sur son lit de mort il consola ses amis par l'espérance de temps meilleurs : « La

fureur des ennemis de la vérité, dit-il, a maintenant le dessus; mais il n'en sera pas toujours de même; *car il s'élèvera un peuple sans apparence, sans épée et sans pouvoir, auquel ils ne pourront résister.* » Il ajouta qu'il n'y en aurait qu'un seul d'entre eux qui verrait cet heureux temps; et les Frères remarquent qu'en effet un certain Wenceslas parvint à un âge si avancé qu'il vit, soixante ans après, se former l'Eglise des Frères (l'ancienne), dont il devint l'un des membres. Janowsky mourut l'an 1394.

Il est digne de remarque que dans ce même temps (de 1370 à 1394) où les confesseurs dont nous venons de parler apparaissaient en Bohême, le grand et bienheureux témoin de la vérité, Jean Wiclef, s'opposait courageusement en Angleterre à la même corruption de l'Eglise, attaquant à la fois les abus généraux, les prétentions du pape et les ordres monastiques, ses serviteurs. Il était professeur de théologie à l'université d'Oxford, possédait des connaissances rares, et sondait sans cesse les Ecritures, ce qui lui valut de la part de ses contemporains le surnom de *docteur évangélique.* Il recommandait à tous les chrétiens, et surtout aux docteurs, de lire la Bible fréquemment; il la traduisit en anglais pour la mettre, malgré la défense du pape, à la portée des laïques; et il produisit un grand effet chez ses compatriotes et chez les étrangers. Un homme d'une piété reconnue, qui attaquait les erreurs de l'Eglise romaine et les vices du clergé avec une profonde connaissance des Ecritures, ne pouvait échapper à la persécution; mais la situation où se trouvait alors l'Angleterre, ne permit pas à ses ennemis de l'approcher de son vivant. Ce ne fut que vingt-huit ans après sa mort, en 1415, que le pape put sévir contre les restes de cet homme: après que le concile de Constance l'eut condamné comme hérétique,

le pape fit déterrer ses ossements et les livra aux flammes.

Mais le plus célèbre et le plus remarquable des témoins de la vérité que Dieu suscita en Bohême à cette triste époque est sans doute le martyr Jean Huss. Comme l'Unité des Frères tire son origine des descendants de ce fidèle témoin, il est juste que nous nous arrêtions avec plus de détails sur ce qui le concerne.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

DEPUIS JEAN HUSS JUSQU'A LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES. (1373—1457).

Jean Huss, professeur de l'université, et prédicateur de l'église académique de Bethléhem, à Prague, était né de parents pauvres et inconnus, et reçut son surnom, selon l'usage de ces temps, du lieu de son origine, Hussinecz, bourg du midi de la Bohême, où il naquit le 6 juillet 1373. Il fit ses études avec succès à Prague, et fut maître ès-arts à l'âge de vingt ans, puis peu après professeur de théologie à l'université. Il n'avait été d'abord que domestique d'un professeur de cette ville, qui lui prêta des livres, et l'aida à continuer ses études.

En 1392, un riche particulier érigea et dota, à Prague, une chapelle, dans le dessein que les prédicateurs, qui jusqu'ici n'avaient osé enseigner dans la langue nationale qu'en secret et dans des maisons particulières, pussent le faire à l'avenir publiquement: cette chapelle fut nommée la *Chapelle de Bethléhem*, et Jean Huss y fut appelé comme prédicateur en 1402. Dans le même temps la reine de Bohême le choisit pour son confesseur, ce qui forma pour lui l'époque d'une grande faveur à la cour.

Il se distinguait dans tous ses emplois par une connaissance profonde de l'Ecriture-Sainte, par la

force de son éloquence, et par une conduite pure et sévère. Il attaquait ouvertement les désordres de la cour et du peuple, et jouissait même auprès du clergé de la réputation d'un homme de Dieu.

Dans le même temps s'introduisirent en Bohême les écrits de ce Wiclef dont nous venons de parler. Huss trouva d'abord cet auteur trop hardi, et même dangereux; et, en 1403, l'université de Prague, dont il faisait partie, signala comme hérétiques vingt-cinq de ses propositions, qu'elle défendit, sous peine du feu, de répandre et de professer. Mais à mesure que Huss médita ses écrits, il se trouva plus convaincu de leur accord avec l'Ecriture-Sainte et avec les anciens Pères de l'Eglise; il représenta Wiclef, dans ses prédications, comme un homme juste et saint, et déclara franchement qu'il désirait aller après sa mort dans le même lieu que lui. Dès lors il fit de continuels progrès dans ces principes; et quand il vit plus tard la manière dont Wiclef fut traité, il ne reconnut plus dans la tyrannie du pape que le règne de l'antechrist.

Il put cheminer ainsi en paix pendant quelque temps, aussi longtemps surtout qu'il n'attaqua pas trop vivement le clergé. Un seul trait en fournit un exemple frappant. Lorsque, au commencement de son œuvre, il ne s'attachait encore qu'aux idées générales d'une sévère moralité, et qu'il ne reprenait que la cour et la masse du peuple, quelques courtisans se plaignaient de lui, en présence du roi, à l'évêque de Prague, qui leur répondit simplement que Huss avait fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes. Lorsque dans la suite Huss en vint à attaquer les désordres du clergé, et qu'à son tour l'archevêque vint demander au roi de lui imposer silence, le roi lui rendit sa propre réponse : « Huss n'a-t-il pas fait serment à sa consécration de dire la vérité sans acception de personnes? »

Le parti de ce courageux témoin s'accroissait d'autant plus qu'on n'avait pas encore oublié que le pays professait originairement la religion grecque, et n'avait été soumis au joug de Rome que par une suite d'intrigues et d'injustices. Le souvenir de l'ancienne liberté religieuse, du service en langue nationale, de la communion sous les deux espèces, du mariage légitime des prêtres, vivait encore chez les peuples, et était souvent ranimé par de fidèles prédications, tandis que Rome elle-même ne cessait, par ses empiétements continuels sur les restes des libertés du peuple, d'exciter et d'iriter ces mêmes sentiments. C'est ainsi que, par complaisance pour le pape, Charles IV accorda, en 1361, aux Allemands qui se trouvaient dans l'université de Prague, et qui, en qualité de catholiques-romains, devaient y exercer une influence favorable à Rome, des avantages et des droits qui n'appartenaient réellement qu'aux Bohémiens. Cela engagea dans l'université, entre les étrangers et les gens du pays, une lutte longue et opiniâtre qui jeta la division entre les professeurs et les étudiants, et qui même conduisit souvent à des voies de fait. La rupture s'étant déclarée sérieusement en 1408, Huss obtint du roi, l'année suivante, une ordonnance qui assurait trois voix à la nation bohémienne dans toutes les affaires relatives à l'université, tandis qu'elle réduisait à une les trois qu'avaient eues jusque-là les autres Allemands. Plusieurs milliers d'étudiants de cette dernière nation quittèrent alors la ville; et Huss, qui, en récompense de sa conduite, fut élu recteur par l'université, en fut d'autant plus haï par les partisans du pape. Le plus redoutable d'entre eux était l'archevêque Sbinek. Cet homme parvint à obtenir de la cour de Rome un ordre qui interdisait à Huss la prédication dans la chapelle de Bethléhem. Mais celui-ci n'y eut point d'égard, et répondit qu'il

valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La masse de la population partageait ces mêmes sentiments; et lorsqu'en 1410 ce même archevêque fit brûler, dans la cour de son palais, plus de deux cents volumes des écrits de Wiclef, le peuple ne fit que s'en moquer en chansonnant l'ignorance de l'archevêque. Effectivement, cet homme intolérant n'avait appris à lire qu'à l'époque où il fut nommé évêque; ce qui fit dire au peuple qu'il condamnait les auteurs avant d'avoir pu les lire.

Huss se déclara publiquement contre cette action déraisonnable, qui n'avait pour but que l'asservissement du peuple, et qui tendait à l'exciter à la révolte. On voit ici, à la gloire du peuple de Bohême, le combat de la réformation dans toute sa vivacité, cent ans avant qu'il ait commencé ailleurs. Sur ces déclarations de Huss, le clergé l'accusa d'hérésie auprès du pape Jean XXIII. Il fut cité à Rome; et comme il ne pouvait se hasarder à y aller en personne, il y envoya un mandataire pour sa défense. Mais celui-ci fut mis en prison; Huss fut déclaré hérétique, et excommunié avec ses partisans, et le pape prononça d'avance l'interdit sur chaque endroit où il serait reçu. Cependant la protection du roi fit que ce premier jugement resta sans exécution. Huss en appela à un concile général, et continua de répandre la doctrine et les écrits de Wiclef, en ajoutant toujours, comme l'ont fait en tous temps les témoins de la vérité, qu'il était prêt à se rétracter si on lui montrait ses erreurs par l'Ecriture. Mais en même temps il se prépara dès cette époque au martyre qui l'attendait.

Sa principale attaque contre le pape eut lieu en 1412, lorsque celui-ci publia, dans une grande partie de l'Europe, une croisade contre le roi de Naples et contre l'un des anti-papes de cette époque, en promettant une indulgence plénière à ceux qui

prendraient part à cette guerre, soit en personne, soit par des secours pécuniaires. Huss et Jérôme, son ami, s'élevèrent hautement contre une pareille publication, soit dans les auditoires de l'université, soit dans la chapelle de Bethléhem ; et ils soutinrent qu'il était contraire à la doctrine de Christ d'exciter des chrétiens à la guerre contre des chrétiens, et de promettre dans ce but le pardon des péchés pour de l'argent; que des ecclésiastiques ne devaient point prendre les armes pour se venger; que Dieu seul pouvait pardonner les péchés; et que, par-dessus tout cela, l'indulgence ne pouvait se vendre à l'avance par jours et par années; ils ajoutaient qu'on ne devait pas plus craindre l'injuste excommunication du pape que les Apôtres ne redoutaient celle des synagogues. Le peuple de la ville insulta publiquement les vendeurs de ces indulgences; et comme les magistrats firent décapiter trois des plus mutins, sans avoir égard aux réclamations de Huss, le peuple les honora comme martyrs, et ensevelit leurs corps dans la chapelle de Bethléhem. Cependant Prague fut mise à l'interdit, c'est-à-dire que tout culte y fut absolument suspendu, et les églises fermées pour tout le temps où Huss s'y trouverait. Alors Huss crut devoir céder à l'orage, et se retirer; mais il prêcha avec d'autant plus de force en d'autres villes, dans les villages et en rase campagne; de manière que, comme il arrive toujours dans des cas de ce genre, son expulsion ne servit qu'à répandre davantage l'Evangile (Actes VIII, 1, 4). Du reste il en appela solennellement du pape à Christ, le juste juge.

A cette époque toute l'Eglise d'Occident se préparait au concile général de Constance, qui devait se rassembler le 1er novembre 1414. Ce concile avait pour objet, d'abord de mettre fin aux troubles scandaleux de l'Eglise, dans laquelle on voyait alors trois

papes se disputer le gouvernement, comme précédemment on en avait déjà vu deux engagés dans une semblable querelle. Il n'y avait aussi dans toute la catholicité qu'un cri pour demander une réformation de l'Eglise, dans son chef et dans ses membres; enfin, on désirait apaiser le mouvement religieux excité par Wiclef et par Huss.

Ce dernier fut cité devant le concile. Comme l'empereur d'Allemagne lui avait promis un sauf-conduit pour s'y rendre, Huss déclara publiquement, par des lettres affichées à toutes les portes des églises, des séminaires et des couvents de la Bohême, en langue latine, bohémienne et allemande, qu'il était effectivement prêt à se rendre à cet appel. Il déclara de plus dans ces lettres que, si quelqu'un pouvait le convaincre de quelque erreur, il n'avait qu'à se présenter devant l'archevêque ou devant le concile, et que là il recevrait réponse. A sa demande, non-seulement l'archevêque de Prague, mais même le juge des hérétiques pour la Bohême, lui remirent une déclaration d'orthodoxie; et le roi, qui lui était dévoué plus que jamais, lui donna pour compagnons trois des gentilshommes les plus considérés du pays, parmi lesquels on remarque surtout Jean de Chlum. Enfin il recommanda lui-même Huss aux pères du synode.

Huss prit congé des siens par une circulaire, où il leur disait entre autres : «..... Vous savez que je ne vous ai enseigné aucune erreur. Persévérez dans la vérité, et confiez-vous en la miséricorde de Dieu. Gardez-vous des faux prédicateurs..... Je vais me rendre à cette grande assemblée, où le Seigneur me fera la grâce d'endurer les épreuves, la prison, et même, s'il le faut, la mort la plus amère..... En tout cas, notre joie sera grande en nous retrouvant dans *les tabernacles* éternels. »

Ce fut le 11 octobre 1414 que Huss se mit en route pour Constance. Dans toutes les villes et villages par où il passait, le peuple accourait en foule pour voir cet homme célèbre. Partout il était reçu avec enthousiasme. A Nuremberg, il reçut la sauve-garde de l'empereur, qui paraissait le mettre en parfaite sûreté; car elle portait que : « l'empereur avait pris sous sa protection et sous celle du saint empire l'honorable maître Jean Huss, se rendant au concile de Constance; qu'il ordonnait à tous les états, magistrats et sujets de l'empire de le laisser passer, s'arrêter, aller et venir, reposer et retourner en liberté chez lui, par tous les passages, portes, ponts, seigneuries, villes, bourgs, villages et châteaux, sans aucun empêchement ni obstacle, lui et ses serviteurs, valets, chevaux, chars, et toutes propriétés. » On verra comment cette sauve-garde fut respectée des enfants de « celui qui est meurtrier et menteur dès le commencement. »

A Nuremberg, Huss afficha, comme il le faisait dans toutes les grandes villes, des lettres annonçant qu'il allait à Constance pour y défendre sa foi contre tous ses accusateurs.

Le 3 novembre, il arriva dans cette dernière ville, et prit son logement chez la veuve d'un boulanger, non loin de l'endroit où le pape Jean XXIII avait déjà choisi sa demeure.

Dès le lendemain Huss fit annoncer son arrivée à ce dernier, en ajoutant que, puisqu'il avait, lui Huss, une sauve-garde de l'empereur, il espérait que le chef du clergé lui accorderait aussi sa protection. Le pape reçut les chevaliers bohémiens, porteurs de ce message, de la manière la plus polie, et leur dit entre autres : « Lors même que Huss aurait assassiné mon propre frère, il ne lui arrivera rien, aussi longtemps qu'il sera à Constance. » Il leva même, après s'être

entretenu avec les cardinaux, l'interdit prononcé contre Huss, en le faisant seulement prier de ne se présenter nulle part à la messe, pour éviter le scandale. Mais ces belles apparences disparurent bientôt. Quelques ecclésiastiques, entre lesquels se trouvait un des amis d'enfance de Jean Huss, le représentèrent, dans des placards publics, comme un hérétique, distribuèrent chez le pape et les cardinaux des exposés tronqués de ses doctrines, et l'accusèrent de s'être élevé comme un rebelle contre l'autorité légitime de l'Eglise.

Huss fut, en conséquence, cité le 28 novembre devant le pape et un certain nombre de cardinaux, qui lui déclarèrent qu'il était accusé d'hérésie. Il répondit qu'il aimerait mieux mourir que de se rendre sciemment coupable d'aucune erreur, et qu'il était prêt à rétracter tout ce qu'il aurait pu avancer de faux, dès qu'on le lui aurait montré. Quoiqu'on parût satisfait de cette réponse, on ne le laissa pas cependant retourner chez lui, mais on lui donna une garde, et il fut emmené chez un chanoine où il fut retenu huit jours.

De Chlum se plaignit hautement de cet acte attentatoire à la sauve-garde de l'empereur; mais le pape répondit qu'il n'y pouvait rien, étant lui-même en la puissance des cardinaux. De Chlum en écrivit alors à l'empereur, qui ordonna qu'on délivrât Huss à l'instant, fallût-il faire sauter les portes de la prison; mais le pape s'opposa à l'exécution de cet ordre. Les protestations les plus énergiques de De Chlum et d'un grand nombre de seigneurs bohémiens contre cette trahison envers leur docteur bien-aimé furent inutiles.

Lorsque, aux environs de Noël, l'empereur arriva lui-même à Constance, le haut clergé le fit changer *de sentiments*, et lui persuada qu'il n'avait pas le droit

de prendre sous sa protection un homme coupable ou du moins déjà accusé d'hérésie.

Alors Huss fut transféré, de sa prison supportable, dans un lieu infect, qui faisait partie d'un couvent de Dominicains sur le Rhin, où il essuya une forte maladie. Une commission fut ordonnée pour le juger; et tandis qu'on recherchait de tous côtés des témoins contre lui, on lui refusa l'assistance d'un avocat qu'il avait demandée.

Au bout de deux mois, le 3 mars 1415, il fut de nouveau transféré dans une autre prison où il resta jusqu'au 20 du même mois. On vit alors un exemple frappant des vicissitudes humaines; car le même jour le pape Jean XXIII, auteur de son emprisonnement, s'enfuit lui-même sous un déguisement, pour échapper à l'abdication à laquelle le concile voulait l'obliger. Huss fut alors transporté dans le château de Gottleben, au-delà du Rhin, où fut bientôt amené aussi Jean XXIII qui avait été saisi dans sa fuite. Huss pouvait se promener de jour, enchaîné, sous les voûtes de cette prison; mais la nuit il était attaché par les mains avec un cadenas, au mur contre lequel s'appuyait son lit. Pendant le cours de sa triste captivité qui dura plus de six mois, il composa différents petits écrits religieux, et adressa quelques lettres à ses amis de Bohême, pour les fortifier dans la foi, et leur donner quelques nouvelles des peines qu'il endurait pour Christ. Toutes ces lettres sont des preuves de la constance de sa foi, et de la profonde piété qui ne cessa de l'animer.

Dans le même temps, fut aussi emprisonné son ami Jérôme de Prague qui était pareillement venu à Constance avec une sauve-garde.

Des nobles de Bohême et de Moravie ne cessant de se plaindre auprès de l'empereur et du concile de ce qu'on faisait ainsi languir en prison, sans l'enten-

dre, leur docteur qu'ils estimaient tous innocent, on fixa enfin le cinq juin pour son interrogatoire solennel; et on le ramena du château de Gottleben dans un couvent de Franciscains. Une commission de cardinaux, d'évêques et d'autres membres du clergé s'étant assemblée dans la salle à manger du couvent, on mit sur le bureau les pièces à sa charge; et l'on se préparait à le condamner sans l'avoir entendu, lorsque De Chlum et un autre seigneur de Bohême protestèrent avec force contre une pareille conduite, et obtinrent de l'empereur qu'on fît paraître l'accusé. Mais lorsqu'il commença à répondre par l'Ecriture, et même par les Pères de l'Eglise, aux accusations dont on le chargeait, il s'éleva contre lui un cri si furieux et un tel déluge d'injures et d'abominations qu'il fut contraint au silence. L'empereur résolut alors d'assister aux séances suivantes du 7 et du 8 juin pour maintenir l'ordre. Cette mesure eut du moins l'effet qu'on écouta Jean Huss; mais ce fut également sans succès pour lui. On lui demanda de se soumettre sans restriction au jugement de l'assemblée, et de rétracter tout ce qu'il avait faussement avancé, et même tout ce qu'on lui avait faussement imputé, comme par exemple, entre autres absurdités, qu'il eût prétendu être la quatrième personne dans la Divinité, etc. Comme Huss conjurait l'assemblée au nom de Dieu de ne pas le forcer à rétracter des erreurs qu'il n'avait pas soutenues, et que ni les instances de l'empereur ni celles de l'assemblée ne purent le contraindre à la rétractation absolue qu'on exigeait de lui, on le déclara hérétique endurci, et on le menaça des peines destinées à de tels hommes. Huss recommanda sa cause à Dieu, le céleste juge, et fut ramené dans son cachot.

De Chlum lui tendit amicalement la main, le consola et l'exhorta à la constance. Mais l'empereur déclara que, s'il ne se rétractait pas, il était digne du feu.

Plusieurs prélats plus modérés firent leurs efforts pour le porter, encore dans son cachot, à la rétractation demandée; mais il refusa jusqu'à la fin de prendre sur lui, pour sauver sa vie, même l'apparence de l'hérésie.

Il eut à cette époque, dans sa prison, un songe remarquable. Il lui sembla qu'il était occupé, dans son église de Bethléhem, à peindre sur la muraille une image du Sauveur, qu'un étranger vint aussitôt effacer. Là-dessus vinrent d'autres habiles dessinateurs qui rétablirent l'image plus belle qu'auparavant, et il fut alors impossible aux évêques et aux prêtres assistants de l'effacer de nouveau malgré tous leurs efforts. Là-dessus il se réveilla plein de joie. Les Frères de l'Eglise renouvelée croient voir en cela une image de ce qui est effectivement arrivé. On sait en effet que le trait particulier de cette Eglise, qui a succédé à Huss, est l'attachement au point de vue des souffrances de Christ crucifié, qu'ils s'efforcent sans cesse, comme Paul, de dépeindre aux hommes sous ces traits (Gal. III, 1).

Dans une de ses dernières lettres aux fidèles de Bohême, Huss, prévoyant déjà sa mort prochaine, adressa aux différentes autorités religieuses et temporelles de son pays ses dernières exhortations; il recommanda à leur vive reconnaissance les deux gentilshommes De Duba et De Chlum qui l'avaient assisté si fidèlement dans ses épreuves, et il conclut en disant :

« Je vous adresse cette lettre du fond de mon cachot et dans les liens, attendant que le concile prononce demain ma sentence de mort, et pleinement assuré que Dieu ne m'abandonnera pas. Il ne permettra pas que je renie sa vérité, et que je rétracte des erreurs que je n'ai pas avancées. Je ne puis vous décrire toute la miséricorde dont le Seigneur mon

Dieu use envers moi, et avec laquelle il m'assiste dans mes tentations étonnantes; vous ne la reconnaîtrez que quand nous serons entrés par la grâce de Christ dans les joies à venir. — Aimez-vous les uns les autres, c'est ma dernière prière; n'empêchez personne de rendre témoignage à la vérité, et tâchez que les fidèles ne soient pas opprimés par la force. »

Toutes les tentatives pour faire rétracter ce courageux témoin étant restées inutiles, l'empereur Sigismond envoya, le 5 juillet, la veille de son exécution, les deux seigneurs De Chlum et De Duba avec quatre évêques, pour recevoir sa dernière déclaration. Les députés se rendirent dans sa prison; et lorsqu'il eut été amené hors de son cachot en leur présence, Jean De Chlum, son digne ami, lui parla ainsi :

« Cher docteur! Des laïques sans instruction, comme nous, ne peuvent aisément te donner des conseils dans cette affaire importante. Vois donc toi-même si ta conscience t'accuse des choses que le concile met à ta charge. Si tu en es coupable, n'aie pas honte d'embrasser de meilleures opinions. Mais si ta conscience te rend témoignage que tu es innocent, garde-toi de faire la moindre chose qui l'offense, et de mentir à la face de Dieu. Laisse-toi plutôt ravir la vie que la vérité de Dieu. » — A cette parole de son ami, les yeux de Huss se remplirent de larmes, et il répondit d'une voix douce : « Digne homme! Dieu m'est témoin que je céderais et me rétracterais volontiers si j'avais avancé quelque chose de faux, quelque doctrine qui ne fût pas en accord avec l'Ecriture et avec la sainte Eglise. Je ne demande pas mieux qne d'être redressé par l'Ecriture; si on le fait, je suis prêt de tout mon cœur à me rétracter. » — L'un des évêques présents lui demanda s'il prétendait être plus sage que tout le concile? Huss

répondit : « Donnez-moi un seul, le moindre des membres de l'assemblée, qui m'explique la vérité mieux que je ne l'ai comprise, et je la recevrai volontiers de sa part. »—« Voyez-vous, s'écrièrent les évêques, voyez-vous l'entêtement et l'endurcissement de l'hérétique! » Là-dessus ils le firent ramener dans son cachot, et rendirent réponse à l'empereur.

Le lendemain, 6 juillet, jour aniversaire de la naissance de Huss, qui était alors âgé de quarante-trois ans, tout le concile se rassembla pour sa quinzième session générale, afin de prononcer sur le sort de Huss. L'empereur lui-même y parut en grand costume, accompagné des princes de l'empire et de toute la noblesse.

L'évêque de Riga fit tirer l'accusé de sa prison par des soldats, pour le faire conduire à la cathédrale où se trouvait une foule de peuple, outre les cardinaux, les évêques, les abbés, et les docteurs en théologie et en droit. Le cardinal d'Ostia présida l'assemblée à la place du pape déposé. L'empereur était assis sur un trône avec une couronne d'or. L'électeur et comte palatin, Louis, était debout à sa droite avec le globe impérial, et de l'autre côté le bourgrave de Nuremberg avec l'épée. L'archevêque de Gnèse lut la messe, et demanda en larmes à la Sainte Vierge son intercession auprès de Dieu pour l'extirpation des hérésies. Là-dessus on chanta la litanie avec l'introït : *Exaudi nos, Domine*! (Seigneur, exauce-nous!); puis on lut l'Evangile : *Gardez-vous des faux prophètes;* et on termina par le chant : *Veni*, *Creator*, *Spiritus*! (viens, Créateur, Saint-Esprit!). Huss fut obligé de rester debout devant la porte de l'église pendant la messe, afin que le service religieux ne fût pas souillé par sa présence. Après le service il fut introduit dans le concile. C'était la première comme la dernière fois

qu'il paraisait dans une des séances publiques et générales de ses juges iniques. On le plaça sur un échafaudage élevé, afin qu'il pût être vu de chacun.

Alors l'évêque de Lodi s'avança, et tint un discours en latin sur cette parole de Paul : *Ut destruatur corpus peccati* (afin que le corps du péché soit détruit)! (Rom. VI, 6.) Il appliqua ces mots à l'extirpation des hérésies, puis à celle des hérétiques, et enfin à Huss lui-même, en terminant par ces mots : « Sire, que Votre Majesté détruise donc, conformément à mon texte, les hérésies et les erreurs, mais en particulier cet hérétique-là, par l'endurcissement et la malice duquel tant de lieux dans le monde ont été atteints de la peste de l'erreur. Cette sainte fonction vous est réservée, à vous, empereur glorieux. Par cette action magnifique Votre Majesté s'acquerra une gloire immortelle, jusqu'à la postérité la plus reculée. »

Pendant tout ce temps, Huss avait été à genoux, et avait prié Dieu les mains jointes. Le discours étant terminé, on condamna encore une fois les propositions de Wiclef, et on commença à donner lecture des griefs contre Huss. Celui-ci chercha, pendant cette lecture, à répondre sur ces différents points; mais on lui ordonna de se taire, vu qu'on l'avait assez entendu; et lorsqu'il essaya de réfuter quelques-unes des calomnies les plus grossières, on commanda aux sergents de l'empêcher de parler. Voyant alors qu'on ne voulait pas, sur ses prières instantes, lui accorder la parole, il se jeta de nouveau à genoux en élevant les yeux au ciel, et recommanda sa cause à haute voix à Son Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

Après la lecture des griefs, l'évêque de Concordia s'avança à la tribune, et publia la sentence du concile contre la personne et les écrits de Jean Huss. Le concile y déclarait hérétiques et damnables les articles extraits des livres de Huss; il ordonnait de

brûler ses livres publiquement, soit à Constance, soit en tout autre lieu où on les trouverait, et on le déclarait hérétique lui-même. Par ces causes, il devait être condamné comme tel, et ignominieusement dépouillé de sa qualité de prêtre.

Huss écouta cette sentence avec calme, et fit ensuite cette prière : « Seigneur Dieu, je te prie, par ta miséricorde, de pardonner à tous mes ennemis; car tu sais bien que j'ai été accusé faussement par eux, enveloppé par de faux témoins, accablé de calomnies, et enfin injustement condamné. Mais pardonne-leur ce péché pour l'amour de ta miséricorde! » Les évêques le regardèrent, à ces mots, d'un air irrité, en traitant ces paroles d'hypocrisie.

On procéda alors à l'exécution de la sentence, et l'on commença par le casser et le dégrader de sa qualité de prêtre. Pour cela, l'archevêque de Milan et six autres évêques s'approchèrent de lui, et le conduisirent vers une table sur laquelle étaient les vêtements de la messe, dont ils le revêtirent comme s'il devait fonctionner. Lorsque l'aube (le surplis blanc) fut placé sur lui, il dit : « Mon Seigneur Jésus-Christ a aussi été revêtu d'un vêtement blanc par Hérode, et envoyé par celui-ci à Pilate. » Au moment où il se trouva entièrement revêtu des vêtements sacerdotaux, les évêques l'exhortèrent encore une fois à rétracter ses erreurs pour sauver sa vie, tandis qu'il en était encore temps; mais Huss, s'adressant au public de dessus l'échafaudage, s'écria, les larmes aux yeux et dans une grande émotion : « Ces évêques ici m'exhortent à rétracter des erreurs! Si c'était une chose qui n'eût pour suite que l'opprobre d'un homme, ils pourraient me persuader plus aisément; mais maintenant je suis devant la face de mon Dieu, où je ne puis leur céder à moins de blesser ma conscience et de blasphémer mon Seigneur qui est au

ciel; car j'ai de tout temps enseigné, écrit et prêché le contraire des choses dont ils m'accusent. Comment oserais-je lever les yeux au ciel, si je faisais une pareille rétractation? Comment oserais-je regarder en face ceux que j'ai instruits et qui sont en si grand nombre, si je mettais maintenant en doute les doctrines que je leur ai annoncées, et qu'ils ont reçues comme des vérités certaines? Les scandaliserais-je par un exemple ignominieux? Non, je ne le ferai pas; et je n'estimerai pas mon corps, qui est également destiné à la mort, plus précieux que le salut éternel de ceux que j'ai instruits. »

Alors les évêques et le clergé tout entier s'écrièrent: « C'est maintenant que nous voyons son opiniâtreté dans la malice, et son endurcissement dans l'hérésie! Descends de l'échafaudage, descends! «

Lorsqu'il fut descendu, les évêques commencèrent les cérémonies de la dégradation. L'archevêque de Milan et l'évêque de Besançon s'approchèrent de lui et lui ôtèrent la coupe des mains, en lui disant: « Maudit Judas, qui as abandonné le conseil de la paix, et qui t'es allié avec les Juifs! Voici, nous t'ôtons la coupe, dans laquelle est offert le sang de Christ pour le salut du monde; tu n'es plus digne de lui. »

Huss répondit à haute voix : « Mais moi je mets toute mon espérance et ma confiance en Dieu mon Sauveur. Je sais qu'il ne m'ôtera jamais la coupe du salut, mais que je la boirai avec son secours encore aujourd'hui dans son royaume. »

Alors s'avancèrent les autres évêques; et chacun d'eux, en lui ôtant, l'un après l'autre, une partie du vêtement sacerdotal, prononça une malédiction différente. Huss répondit : « Je me chargerai de tout mon cœur de cet opprobre pour l'amour de la vérité, et pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Il s'agit ensuite de faire disparaître sa tonsure;

mais à ce sujet il s'éleva une violente dispute entre les évêques pour savoir si l'on emploierait pour cela le rasoir ou les ciseaux. Huss ne put s'empêcher de regarder l'empereur, et de dire : « N'est-ce pas une chose singulière qu'étant tous cruels, ils ne puissent s'accorder sur le genre de leur cruauté! » Après de longs débats, les ciseaux l'emportèrent, et on lui coupa les cheveux en forme de croix. Enfin, on lui racla aussi les doigts avec un couteau, pour lui ôter par là le saint-chrême (l'huile sainte) et le prétendu *caractère indélébile* du sacerdoce.

Après que les rites de la dégradation eurent été accomplis de cette manière, les évêques s'écrièrent : « Maintenant le saint concile de Constance repousse Jean Huss du sacerdoce et des fonctions excellentes dont il était revêtu, et déclare par là que la sainte Eglise et la maison de Dieu se séparent de cet homme et le livrent, dépouillé de l'appui ecclésiastique, au bras séculier. »

Mais avant d'y procéder ils lui mirent sur la tête un bonnet de papier en forme de mitre, long environ d'une aune, sur lequel on avait dessiné trois diables et écrit en grands caractères, *hérésiarque*. Huss en le voyant se consola par ces mots : « Mon Seigneur Jésus a porté, pour moi pauvre pécheur, jusqu'à sa mort ignominieuse sur la croix une couronne d'épines beaucoup plus douloureuse : c'est pourquoi je porterai volontiers pour l'amour de lui celle-ci qui est bien plus légère. » Enfin, les évèques s'écrièrent : « Maintenant nous livrons ton âme à Satan et à l'enfer. » — Mais moi, dit Huss, je la remets à mon bon Seigneur Jésus-Christ! — Les évêques se tournant ensuite vers l'empereur, lui dirent : « Le saint concile de Constance livre maintenant au jugement et au bras séculier Jean Huss qui n'a plus de fonctions à remplir dans l'Eglise. »

Comme le méchant tâche de faire exécuter le mal par d'autres plutôt que de le faire lui-même quand il y a trop de scandale, on se passa le martyr de main en main; l'empereur, se prêtant à cette comédie, se leva, reçut en sa qualité de juge suprême le criminel qu'on lui livrait, et dit à l'électeur et comte palatin Louis : « Cher oncle et prince, comme nous ne portons pas l'épée en vain, mais que nous la portons pour la punition des malfaiteurs, prenez ce Jean Huss, et faites-lui faire, en notre nom, ce qui convient à un hérétique. » Le comte palatin posa les ornements dans lesquels il servait le roi, exécuta l'ordre reçu, et remit Jean Huss au bailli de la ville, en disant : « D'après l'ordre et le jugement de notre gracieux souverain, l'empereur romain, prenez ce Jean Huss et le brûlez comme un hérétique. » Le bailli le remit au bourreau et à ses valets, et ordonna expressément de ne lui point ôter ses vêtements, sa ceinture, sa bourse, son couteau, ni quoi que ce fût qu'il eût sur lui, mais de le brûler avec tout ce qu'il portait.

Et c'est ainsi qu'il fut conduit à la place de l'exécution, pour laquelle on avait choisi une prairie située entre les jardins, devant la ville, du côté du château de Gottleben. Deux des serviteurs du comte palatin le prirent entre eux; deux valets du bourreau marchèrent devant, et deux derrière. On évalue le nombre de ceux qui l'escortaient, outre les princes et les seigneurs, à huit cents soldats. Le concours du peuple fut si grand qu'il fallut fermer les portes de la ville, et ne laisser passer le peuple que par troupes successives, de peur que le pont ne se rompît par la foule.

Sa marche vers le lieu du supplice fut édifiante, même réjouissante. Lorsque, passant devant le palais de l'évêque, il vit brûler ses livres sur la grande place, il sourit de cette vaine démonstration. Il exhorta les gens qui marchaient à côté de lui à ne pas croire qu'il

souffrît pour quelque hérésie, et il déclara que ses ennemis l'avaient calomnié par haine et par envie. Un peu plus loin il s'écria avec beaucoup de force : « O Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi! » et il continua de faire de pareilles prières jusque sur la place de l'exécution. Le peuple qui entendait ses prières ardentes, disait : « Nous ne pouvons savoir ce que cet homme a enseigné et prêché précédemment, mais pour le présent nous n'entendons de lui que de saints discours et des prières chrétiennes. »

Arrivé à la place où il devait souffrir la mort dans les flammes, il tomba à genoux, leva les yeux au ciel, et fit, d'un visage serein et à haute voix, une prière tirée du psaume XXXme et du LIme, répétant surtout ce verset : « Je remets mon esprit entre tes mains : tu m'as sauvé, Seigneur, Dieu fidèle! » Pendant sa prière, la mitre de papier où étaient dessinés les diables étant tombée de sa tête, il la regarda en souriant. Mais quelques satellites qui l'entouraient s'écrièrent : « Qu'on la lui remette, afin qu'il soit brûlé avec les diables, les maîtres qu'il a servis. » Huss recommença à prier, en disant : « Seigneur Jésus, je souffrirais volontiers cette mort cruelle et terrible pour l'amour de ton Evangile et de la prédication de ta sainte Parole; mais toi pardonne à mes ennemis le crime qu'ils commettent. » Sur l'ordre du comte palatin, les bourreaux le firent cesser de prier et le saisirent pour lui faire faire trois fois le tour du bûcher. Pendant ce temps, il continua à protester de son innocence devant le peuple. Il demanda ensuite à adresser quelques paroles à ceux qui avaient été ses gardiens en prison. Lorsqu'ils furent venus, il leur dit : « Je vous fais mes sincères remerciements, mes amis, pour toutes les bontés que vous avez eues envers moi; car *vous vous êtes* conduits à mon égard

comme mes frères bien-aimés, et non comme mes gardiens. Sachez aussi que je crois fermement en mon Sauveur, pour le nom duquel je souffre volontiers cette mort, étant assuré d'être encore aujourd'hui avec lui en paradis. »

Enfin les bourreaux s'emparèrent de lui et le fixèrent à une forte planche dressée en terre, avec des cordes mouillées, et les mains liées derrière le dos, en l'attachant à la cheville des pieds, sous les genoux, autour du corps et sous les bras. Mais comme il avait la face tournée vers le soleil levant, on pensa que l'hérétique n'en était pas digne : il fallut donc recommencer l'opération, et tourner son visage vers l'occident. Ils attachèrent ensuite autour de son cou une chaîne noire et rouillée; sur quoi il dit en souriant : « Mon cher Maître et Sauveur a été lié pour moi d'une chaîne bien plus cruelle et bien plus dure, pourquoi, moi, pauvre malheureux, aurais-je donc honte d'être lié pour l'amour de son nom de cette chaîne-là? »

Alors les bourreaux commencèrent à arranger le bûcher. Ils placèrent sous ses pieds quelques petits fagots de menu bois, et amassèrent autour de lui de la paille et du gros bois jusqu'à la hauteur du cou. Huss, voyant un paysan qui en apportait sa part, s'écria en souriant : *Sancta simplicitas* (sainte simplicité)! [1]

Mais avant qu'on mît le feu au bois, le comte palatin et le maréchal d'empire De Pappenheim s'avancèrent encore vers Huss, et l'exhortèrent à rétracter

[1] On conçoit le sentiment dans lequel Huss put faire cette exclamation : mais peut-être n'est-elle pas aussi fondée en vérité qu'on pourrait le croire. Aux yeux de Dieu, faire le mal est toujours mal; et l'ignorance, qui quelquefois peut pallier une action, provient pourtant, au fond, de l'endurcissement du cœur (*Voyez Ephés. IV, 18*).

ses doctrines pour sauver sa vie. Alors Huss s'écria à haute voix, du milieu du bûcher : « Je prends Dieu à témoin que je n'ai jamais enseigné les erreurs que mes ennemis mettent sur mon compte au moyen de leurs faux témoins, mais que j'ai tâché, dans toutes mes prédications et mes enseignements, de délivrer l'homme de la tyrannie du péché. C'est pourquoi je consens avec joie à confirmer aujourd'hui, par ma mort, cette vérité que j'ai enseignée, écrite et prêchée. » A ces paroles, ils joignirent les mains, et se retirèrent.

Alors les bourreaux mirent le feu au bois. Mais Huss se mit à chanter et à prier à haute voix plusieurs fois de suite, en ces termes : « Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi! » Lorsqu'il voulut le dire pour la troisième fois, le vent lui poussa la flamme et la fumée contre le visage, ce qui lui ôta la parole. Mais on vit encore sa tête et ses lèvres se mouvoir avec l'expression de la prière, pendant tout le temps qu'il faudrait pour prononcer deux ou trois fois l'Oraison dominicale; après quoi le Seigneur mit un terme à la souffrance de son fidèle serviteur, en appelant son âme au repos et au rafraîchissement éternel, à onze heures du matin.

Lorsque le bois fut consumé, le cadavre étant encore attaché au pieu, les bourreaux poussèrent l'un et l'autre brutalement dans le feu avec des perches, et jetèrent encore du bois par-dessus, pour achever de consumer le tout. Le comte palatin, ayant appris qu'un des valets du bourreau avait conservé le manteau et la ceinture de Huss, ordonna de brûler ces objets, avec tout ce qui existait de lui, dans la crainte que les Bohémiens ne vénérassent ces reliques comme des objets sacrés. Lorsque tout fut consumé, les bourreaux chargèrent sur un char les cendres de Huss, avec la *terre sur laquelle* s'était faite l'exécu-

tion, et jetèrent cette charge dans le Rhin, qui coule près de là, afin qu'il ne restât rien de lui à ses amis, et que jusqu'à la dernière trace de ce saint témoin fût anéantie. Mais, comme l'exprime un verset que l'on composa à cette époque : « Ses cendres se répandront en tout pays; ni fossé ni rivière ne pourront les retenir; et ceux que l'ennemi crut réduire au silence en les mettant à mort, chantent et publient après leur mort, en tout lieu, l'Evangile qu'il pensait comprimer. »

Au mois de mai de l'année suivante, Jérôme de Prague, compagnon d'œuvre du fidèle Jean Huss, éprouva le même sort avec un courage et une joie que ses ennemis mêmes furent obligés d'admirer.

La haute noblesse et le peuple de Bohême et de Moravie, qui s'étaient hautement déclarés pour Jean Huss, furent révoltés de l'injustice et de la cruauté avec laquelle on avait, contre toute foi et promesse, condamné au feu ces deux docteurs; et l'irritation des esprits contre l'Eglise romaine ne fit que redoubler. La nation entière se plaignit de cet inique procédé dans un ample mémoire signé par plus de cent chevaliers et plus de mille gentilshommes. L'attachement des nombreux amis de Huss à sa personne fut si grand, qu'on emporta en Bohême la terre de la place de son exécution, et qu'on célébra son martyre par des médailles, des tableaux, des cantiques, et par l'établissement d'un service annuel au jour de sa mort. Enfin la nation soutint ouvertement que Huss était mort innocent.

Le concile de son côté, sans faire aucune attention à ces réclamations, continua ses persécutions : les partisans de Huss furent excommuniés; on leur enleva leurs églises, on les jeta en prison, on offrit de l'argent à ceux qui en livreraient quelques-uns : des centaines d'entre eux furent enfermés dans les mines

profondes de Kuttenberg; d'autres noyés, d'autres brûlés; en un mot, ce fut à cette époque que commença cette suite de martyrs qui distingue si glorieusement cette portion de l'histoire du peuple de Dieu. Nous ne citerons que deux traits de ce genre. Un fidèle pasteur hussite fut placé, après beaucoup de mauvais traitements, avec trois paysans et quatre enfants sur un bûcher. Comme on les exhortait encore une fois à renoncer à leur hérésie, le pasteur répondit : « Dieu nous en préserve! Nous sommes prêts à souffrir la mort, non-seulement une fois, mais, si c'était possible, cent fois plutôt que de renier la divine vérité qui nous a été révélée si clairement dans l'Evangile. » Lorsqu'on eut mis le feu au bûcher, le pasteur prit les enfants dans ses bras, entonna avec eux un cantique de louanges sous la voûte des flammes, et rendit l'esprit après que les enfants eurent été étouffés entre ses bras.

Même hors du pays, les Hussites n'étaient pas en sûreté. Un riche négociant de Prague, nommé Kræsa, ayant fait connaître, par quelques propos qu'il tint dans un hôtel à Breslau, qu'il professait aussi la doctrine de Huss, fut mis en prison. Le lendemain, un étudiant de Prague y entra pour la même cause. Celui-ci étant effrayé, le négociant cherchait à l'encourager. « Mon frère, lui dit-il, quel honneur pour nous d'être appelés à rendre un témoignage public à notre Seigneur Jésus! Le combat est court, la récompense éternelle. Pensons à la mort amère de notre Sauveur, et aux tourments des nombreux martyrs de la vérité. » L'étudiant n'eut pas le courage de donner sa vie pour l'Evangile; mais Kræsa fut brûlé vif.

Ce furent de pareils traitements, renouvelés et multipliés avec une cruauté insatiable, qui firent enfin éclater cette guerre si terrible des Hussites, qui fut conduite pendant treize ans avec une cruauté inouïe,

et dans laquelle les Hussites développèrent un courage et remportèrent des succès incroyables sur la croisade que le pape fit publier contre eux. Comme le récit de ces événements s'écarterait trop de notre but, nous n'entrerons en aucun détail à ce sujet, et nous nous bornerons à faire observer que c'est à tort qu'on impute à l'Evangile de Christ des choses qui ne sont dues qu'à la méchanceté de ceux qui, sous le nom de l'Evangile, professent une religion entièrement différente. En accordant même que les Hussites eurent tort de se défendre contre leurs ennemis, ou plutôt contre leurs bourreaux, il faut convenir qu'à parler justement ce ne fut point pour propager ni même pour défendre leur religion contre des incrédules qu'ils se battirent; mais pour défendre leurs personnes contre des assassins, comme les protestants des Cévennes contre Louis XIV. Si on s'était contenté du côté de Rome d'écrire, de prêcher contre eux, de les excommunier, de les déclarer hérétiques, ils n'eussent jamais pensé à répondre les armes à la main; ou, s'ils l'eussent fait, alors ils eussent agi contre les principes les plus évidents de l'Evangile. Mais quand on brûle et qu'on noie des hommes innocents, quand on les jette dans des cachots, qu'on les dépouille de toutes choses, alors, encore une fois, la résistance de ceux que l'on traite ainsi n'est une guerre de religion que dans un sens très-impropre, et seulement en tant que la religion en est devenue le prétexte chez les assaillants; mais dans le fait, c'est la défense personnelle contre des brigands.

Les Hussites se divisèrent bientôt en deux partis principaux selon les vues qui les animaient, les *Calixtins* et les *Taborites*. Ces derniers prirent leur nom d'une montagne située près de la ville d'Aust qui leur servit, dans le commencement, de rendez-vous pour *leurs assemblées* religieuses, plus tard de camp, enfin

de forteresse principale, ce qui les engagea à lui donner le nom de Tabor, c'est-à-dire camp, en langue bohémienne.

Ce parti-là qui, plus tard, se divisa lui-même en deux branches bien différentes, offrit d'abord le plus haut intérêt : tandis que les Calixtins, politiques et tièdes, sous le manteau de la sagesse et de la modération, se bornèrent bientôt presque uniquement à exiger la participation à la coupe (au *calice*) dans la cène, les Taborites insistaient avec une grande force sur l'abolition des erreurs de doctrine et de tous les usages qui, n'étant que des inventions humaines, ne servaient qu'à favoriser la superstition. Ils en appelaient pour toutes choses à l'Ecriture, en rejetant tout ce qui ne s'accordait pas avec elle; ils s'efforçaient de rétablir la pureté et la simplicité primitives de l'Eglise apostolique : ils se nommaient entre eux frères et sœurs, et tenaient leurs repas en commun. La prédication formait la principale partie du culte. Le baptême et la cène se célébraient par leurs ecclésiastiques en habits ordinaires, en quelque lieu que ce fût, et sans aucune cérémonie superstitieuse, comme les deux seules institutions religieuses ordonnées par Christ. Il n'était pas permis à ces ecclésiastiques de posséder des biens; ils vivaient des dons volontaires des croyants.

Les Taborites signalaient les ordres monastiques comme une invention du diable; ils rejetaient, comme contraires à la Parole de Dieu, les doctrines du sacrifice de la messe, du purgatoire, de la confession auriculaire, de l'invocation des saints, de l'adoration des images et des reliques, et du mérite des œuvres. Ils insistaient sur l'exécution d'une discipline ecclésiastique sévère, et sans égard aux personnes. — Parmi leurs docteurs se distinguèrent Wenceslas Coranda et Nicolas Episcopius.

Tel était le caractère originaire de la masse des Taborites; mais bientôt la foule ne se borna plus à désirer pour elle-même la réformation des abus; elle tenta de propager ses vues par la force; et de la défensive elle en vint à l'offensive. Le roi de Bohême, Wenceslas, étant mort en 1419, et la couronne étant échue à l'empereur Sigismond, les Bohémiens, qui avaient refusé obéissance au pape, ne voulurent non plus reconnaître ce souverain qui s'était montré dévoué à tous ses intérêts. Alors l'empereur pénétra en Bohême avec une armée nombreuse, accrue par des nuées de troupes voisines que le pape avait appelées à cette entreprise comme à une croisade. La guerre devint furieuse des deux parts. Les Taborites démolirent les couvents, dépouillèrent les églises romaines de leurs ornements, de leurs images et de leurs reliques, et exercèrent une vengeance sanglante sur les prêtres et les moines. Il se mêla aussi parmi eux des prêtres fanatiques, qui annonçaient une arrivée prochaine de Christ qui régnerait avec les Taborites sur ses ennemis pendant mille ans; et dès ce moment nous trouvons dans le parti des Taborites deux classes d'hommes formant comme deux extrêmes, les chrétiens spirituels, et des zélotes de réformation qui, une fois engagés dans la guerre, ne songèrent plus qu'à se maintenir par la force.

Les Calixtins, qui furent considérés pendant longtemps comme un troisième parti des Hussites, et qui, en effet, tenaient le milieu entre les deux partis que nous venons d'indiquer, avaient leur siége principal à Prague, et comptaient dans leurs rangs les premières familles de la nation, de même que les principaux ecclésiastiques et docteurs de l'université de Prague. Ils étaient assez exactement représentés par le lâche Rockyzan, que nous allons voir figurer à leur tête. Ce qu'ils exigeaient du parti papiste se réduisit bien-

tôt à ces quatre points, qui n'allaient pas à la racine du mal :

1° Que la Parole de Dieu fût prêchée librement et sans obstacle par les prêtres du Seigneur, comme Christ l'a ordonné aux Apôtres.

2° Que la sainte cène fût administrée à tous les croyants, sous les deux espèces, selon l'institution du Sauveur.

3° Que les biens et les possessions temporelles fussent ôtées au clergé, et que le clergé lui-même fût ramené, d'après les préceptes de l'Evangile, à la simplicité apostolique.

4° Qu'une discipline rigoureuse fût établie, et que toute espèce de vices fussent sévèrement punis, aussi bien chez les ecclésiastiques que dans le troupeau.

Parmi les principaux Calixtins de cette époque, on distingue surtout ce Jean Rockyzan que nous venons de nommer, prédicateur de la cathédrale de Prague, qui acquit, par ses talents extraordinaires et par son éloquence, une telle considération qu'en 1427 on lui confia la surintendance générale sur les Eglises de son parti, et qu'il osa aspirer à l'archevêché de Prague.

Cependant le pape convoqua à Bâle, en 1432, un nouveau concile général, auquel on invita les Bohémiens à se rendre, pour terminer à l'amiable les différends qui existaient entre eux et la cour de Rome. Ils envoyèrent en effet leurs députés, parmi lesquels on remarquait Rockyzan du côté des Calixtains, et Nicolas Episcopius de celui des Taborites.

Après bien des débats et de longues négociations, on s'accorda enfin, en 1434, sur les articles suivants (*Compactata*) :

1° La Parole de Dieu doit être prêchée librement; mais non cependant sans l'autorisation des supé-

rieurs spirituels, et sans l'autorité du pape en dernier ressort.

2⁰ Les biens de l'Eglise doivent être administrés par le clergé, suivant les préceptes des saints Pères. Celui qui s'en empare commet un sacrilége.

3⁰ L'usage de la cène sous une seule espèce, pour le peuple, a été établi par l'Eglise pour de sages raisons; cependant le concile accorde aux Bohémiens, en vertu de ses pleins pouvoirs, l'usage de la coupe; mais sous la condition expresse qu'on ne pourra empêcher personne de prendre la cène de la manière ordinaire, et qu'on enseignera positivement au peuple que Christ est tout entier dans chacune des deux espèces.

Les Taborites protestèrent contre cet accord fallacieux avec l'Eglise romaine; et cette opposition causa une nouvelle guerre civile, dans laquelle les Calixtins eux-mêmes s'étant rangés contre les Taborites, ceux-ci finirent par succomber.

Mais bientôt après les Calixtins reconnurent que Rome n'avait voulu que se jouer de sa parole. Tandis que Rockyzan avait été élu archevêque de Prague par les Etats de l'empire, le pape refusa absolument de le confirmer. Rockyzan, qui reconnaissait dans le fond de sa conscience la vérité des doctrines de Huss et de l'Evangile, en fut d'autant plus irrité contre l'autorité papale; et dans ces dispositions, il entreprit une chose qui aurait pu avoir pour Rome des suites fatales : il s'occupa à opérer une nouvelle réunion de l'Eglise de Bohême avec l'Eglise grecque. On mit effectivement la main à l'œuvre : Rockyzan engagea, en 1450, les Etats de Bohême à envoyer une députation à Constantinople à ce sujet; mais, en 1453, Constantinople fut prise par les Turcs, et le projet échoua.

Dans ces temps de trouble les Taborites, réduits

par la souffrance et l'épreuve à la portion vraiment chrétienne d'entre eux, continuaient à chercher en silence, et sous la double oppression des Papistes et des Calixtins, une réformation véritable de l'Eglise. Entre eux se distinguait Grégoire de Razerherz, homme plein d'humilité, attaché à un couvent, mais persuadé du néant de toutes les pratiques extérieures.

Comme il voyait que les Catholiques-romains, malgré tout le bruit qu'ils faisaient des bonnes œuvres, vivaient dans le péché, et que les Calixtins leurs ennemis se trouvaient dans la même décadence, il réfléchit d'autant plus mûrement sur ce qu'il avait lu dans Huss et dans l'Ecriture-Sainte; et il se vit conduit à penser qu'il fallait à l'Eglise un tout autre état de choses que celui dans lequel elle avait vécu jusqu'à ce jour. Plusieurs autres personnes s'unirent à lui dans les mêmes sentiments; comme ces chrétiens ne respiraient que sous l'oppression de leurs ennemis, ils formèrent en secret, par tout le pays, des assemblées dans lesquelles ils s'occupaient des moyens d'amener les changements qu'un besoin toujours plus prononcé leur faisait désirer.

Rockyzan lui-même, quoique partagé et ambitieux, faisait encore à cette époque des discours pleins de force, qui augmentaient chaque jour en eux ces dispositions; il déclarait alors ouvertement que l'Eglise romaine était la Babylone de l'Occident, que le pape était l'ennemi qui sème l'ivraie de ses traditions parmi la bonne semence de l'Evangile, que la foule s'appelle chrétienne sans l'être, etc., etc. « Nous, dit-il, qu'on appelle *Utraquistes* (les Calixtins), nous n'avons pas encore touché le vrai point de la chose: nous nous arrêtons à l'extérieur et ne faisons que montrer les mauvais fruits, sans attaquer la racine; mais après nous viendra un peuple qui ira plus à

fond, et qui fera une œuvre agréable à Dieu et salutaire aux hommes. »

Les Frères (car c'est ainsi que nous appelons dès ce moment les chrétiens qui bientôt se constituèrent définitivement sous ce nom), les Frères, toujours plus désireux de voir paraître cette délivrance de l'Eglise, résolurent de ne pas se borner à de vains désirs, mais de mettre la main à l'œuvre. Ils s'adressèrent pour cela à Rockyzan lui-même, qui les reçut avec bonté et leur découvrit d'autres hommes éclairés et vraiment chrétiens qui ne firent qu'augmenter leur ardeur. Mais ils voulaient agir : Ce n'est pas assez, disaient-ils, de sentir ses liens; il faut les rompre. Ils insistèrent donc auprès de Rockyzan, et le conjurèrent de renoncer à ce qu'il voyait être contraire à la foi; ils lui représentèrent que, s'il voulait le faire, ils s'attacheraient à lui à tout prix; qu'il était bien plus glorieux de souffrir avec le peuple de Dieu, pauvre et méprisé, que de jouir avec les impies de leurs riches salaires; que le rétablissement de l'Eglise était bien loin de ne consister que dans l'usage de la coupe : qu'il devait, lui, se séparer publiquement de celui qu'il avait appelé lui-même l'antechrist, être fidèle à sa conscience, et ne pas courir après un faux épiscopat pour perdre avec Judas le véritable.

Rockyzan répondait toujours en tergiversant, parce qu'il aimait mieux l'honneur qui vient des hommes que celui qui vient de Dieu, et qu'il ne voulait pas perdre la perspective de devenir évêque de l'empire ni la considération dont il jouissait dans toute la Bohême. Il alléguait les difficultés insurmontables de l'entreprise; qu'il s'exposerait, par un accord trop étroit avec eux, à des maux inutiles; que, s'ils avaient assez de courage pour agir seuls, il ne désapprouverait pas leur entreprise, etc.

Sa conscience le contraignit cependant à s'intéres-

ser pour eux auprès de Georges Podiebrad, plus tard roi de Bohême, actuellement régent, qui aimait les Frères et qui était calixtin. Il lui demanda, pour eux, un asile; et Podiebrad leur assigna effectivement un district du pays nommé *Litiz*, sur les frontières de la Silésie et de la Moravie, qu'il leur abandonnait pour s'y établir en toute sûreté de conscience, et y professer en paix les principes qu'ils avouaient toujours plus ouvertement. Peut-être pensait-il en même temps, au moyen de cette mesure, délivrer le reste du pays de leur influence inquiétante. Quoi qu'il en soit, dès l'an 1453, il se rendit en ce lieu. de Prague et de quelques autres endroits, un nombre considérable de nobles, de bourgeois et d'ecclésiastiques, qui se réunirent dans la résolution de braver tous les périls pour conserver leur liberté religieuse, et en même temps aussi de souffrir toutes choses plutôt que de s'opposer à leurs ennemis les armes à la main, comme l'avaient fait précédemment les Taborites.

Non-seulement ces chrétiens s'en tinrent fidèlement à la doctrine de Jean Huss, mais l'Esprit de Dieu leur fit faire de jour en jour quelques pas de plus dans la carrière où il était entré.

Quant au service divin, ils avaient des prédicateurs d'entre les Calixtins qui avaient renoncé aux superstitions de leurs autres collègues; on remarque entre eux Michel Bradasius, pasteur de Zamberg, qui, conjointement avec plusieurs prêtres de son sentiment, abolit un grand nombre de cérémonies inutiles, rétablit la discipline relâchée, et n'admit à la cène personne qui ne prouvât par une conduite chrétienne la réalité de sa foi.

Mais cette sévérité même irrita contre eux ceux qui ne voulaient pas se soumettre à une discipline aussi rigoureuse, et augmenta le nombre et la haine

de leurs ennemis. Les prêtres fidèles furent accusés d'être des novateurs, et cassés.

Les frères de Litiz, quoiqu'établis à part, étaient encore loin cependant d'être indépendants pour le gouvernement de leurs Eglises; on leur donnait encore leurs prédicateurs; et on leur en envoyait de tels que leurs discours renouvelaient sans cesse le mécontentement; les personnes qui nourrissaient des sentiments évangéliques abandonnaient les églises, restaient sans culte régulier, et finissaient par ne plus rechercher ni cène ni baptême.

Les Frères s'adressèrent donc de nouveau aux Calixtins, qui, moins prononcés, jouissaient plus en paix de leurs droits religieux et avaient néanmoins parmi eux quelques hommes de bien.

Rockyzan rejeta décidément des projets qui allaient de plus en plus à une rupture complète avec l'Eglise établie. Mais son collègue Martin Lupace, quoiqu'il eût passé des Taborites aux Calixtins, conservait encore de l'attachement pour les premiers et leur conseilla de persévérer avec courage; ajoutant même que, puisqu'ils rencontraient tant de difficultés, ils devaient cesser de chercher du secours parmi les hommes, et aviser aux moyens de former entre eux une constitution religieuse indépendante, dont ils confieraient le gouvernement à des hommes capables de cette tâche, tirés du milieu d'eux-mêmes ; qu'ils devaient prendre pour modèle de doctrine et de discipline la primitive Eglise; que par là ils s'attireraient sans doute toute la colère du parti catholique et de ceux qui ne voulaient pas s'en séparer entièrement, mais qu'ils feraient en cela la volonté de Dieu et sauveraient leurs âmes; qu'ils se souvinssent des rudes combats qu'avaient soutenus dans les années précédentes les amis de la vérité, tout en se rappelant en même temps que le moyen

de défendre l'Eglise n'était pas l'effusion du sang et le meurtre. Il insistait surtout pour qu'ils établissent entre eux de l'ordre et un gouvernement ferme; et il leur répétait qu'ils devaient s'occuper à tirer du milieu d'eux-mêmes des ministres à qui on chercherait ensuite à procurer une ordination régulière. Le même conseil leur fut donné encore par quelques autres prêtres calixtins.

Les Frères sentirent toute la gravité d'une pareille résolution, et furent pressés de la soumettre entièrement à Celui qui a fait la promesse que « là où deux ou trois s'accorderaient sur la terre à demander quelque chose en son nom il le leur accorderait. » Ils se rassemblèrent donc pour prier le Seigneur, et pour lui demander si c'était sa volonté et si le moment était venu qu'ils se retirassent de cette Eglise devenue une Sodome et une Babylone spirituelle, pour former entre eux-mêmes une Eglise selon son cœur. Leur Père céleste ne les laissa pas sans réponse, et il leur donna une assurance divine que *telle était sa volonté* : ils mirent donc la main à l'œuvre; cela se passait en 1457.

Ils prirent le nom d'*Unité des Frères*, ou de *Frères de l'Unité*, et élurent du milieu d'eux trois anciens provisoires, au nombre desquels était ce Grégoire dont il a déjà été fait mention (p. 57), vieillard d'une piété, d'une sagesse et d'une connaissance rare des choses divines, neveu et collègue de Rockyzan.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES JUSQU'A LA RÉFORMATION (1457—1517).

Il ne se passa pas trois ans depuis que les Frères eurent constitué leur Eglise, qu'ils furent déjà dans le cas de montrer par les faits de quel esprit ils étaient animés. Comme un grand nombre d'âmes fidèles se rendaient vers eux de toutes les parties de l'empire, et que même on voyait partout, en Bohême et en Moravie, se former des groupes qui correspondaient avec eux, les Calixtins, aussi bien que les prêtres romains, les représentèrent non-seulement comme des hérétiques, mais comme des hommes prêts à renverser la constitution civile, qui voulaient former un état dans l'état, renouveler les troubles des Taborites qui venaient à peine de finir, et s'emparer à la fin du gouvernement. On les cita devant le consistoire de Prague : et Rockyzan, qui jusque-là les avait assistés en toutes choses, au moins par-dessous mains, craignant de perdre sa place ou son crédit, les accusa de s'être séparés avec précipitation, et se déclara entièrement contre eux. Il alla même (cet homme qu'un historien appelle par pitié le bon Rockyzan!) jusqu'à inciter le roi de Bohême à étouf-

fer cette étincelle par un coup de vigueur, comme il disait, avant qu'elle allumât un incendie. Le roi, Georges Podiebrad, qui, en son particulier, n'était point ennemi des Frères, n'osa les protéger contre la fureur de tant d'ennemis réunis : et comme, à son avénement au trône (en 1458), il avait fait serment d'extirper les hérétiques, il voulut accomplir au moins une partie de sa promesse, et il consentit à sévir contre les Frères, pour sauver les Calixtins qui lui avaient aidé à monter sur le trône. La première persécution contre les Frères éclata donc. Ceux de Moravie qui en ressentirent les premiers effets, cherchèrent un refuge en Bohême; mais ici les maux de tous ne firent que s'accroître. Ils furent déclarés déchus de leurs droits civils, et chassés, au cœur de l'hiver, des villes et des villages qu'ils occupaient; leurs biens furent confisqués. On jetait les malades dans les champs, où plusieurs moururent de faim et de froid; on les mettait en prison pour les contraindre par la faim, la soif et les tortures, à avouer qu'ils avaient des desseins révolutionnaires, et à découvrir leurs prétendus complices; et comme on ne pouvait rien tirer d'eux, on exerça à leur égard les dernières cruautés. On coupa à plusieurs d'entre eux les pieds et les mains; plusieurs furent traînés par terre, écartelés, brûlés vifs : d'autres périrent dans les prisons; et, lorsqu'on vit enfin qu'on ne pouvait rien apprendre d'eux, ceux qui survécurent à ces atrocités d'une Eglise qui prétend être Eglise chrétienne, furent renvoyés dans un état de délabrement qui faisait horreur.

Pendant ces persécutions les anciens remplissaient fidèlement leur devoir, et ne manquaient pas de visiter les Frères au péril de leur propre vie, pour les fortifier dans la foi et les exhorter à la patience. Ainsi, en 1461 Grégoire, ce neveu de Rockyzan dont nous

venons de parler, allait à Prague pour y vaquer aux fonctions de son périlleux ministère. Au moment où il venait de rassembler les Frères dans une maison pour prendre la cène, le juge, qui les aimait sans oser les avouer, leur fit conseiller de se retirer. Grégoire, qui pensait que des Chrétiens ne doivent pas s'exposer sans nécessité, était d'avis qu'on ne prît pas même le repas [1] mais qu'on se séparât en hâte; d'autres jugèrent qu'on ne devait pas se déranger par cette raison : quelques jeunes étudiants surtout se vantèrent même que les tortures et les bûchers n'étaient pour eux que des bagatelles.

L'assemblée fut donc surprise; et le juge dit aux Frères, en ouvrant la porte, ces paroles remarquables dans sa bouche : « Il est écrit que tous ceux qui vivront selon la piété seront persécutés. Suivez-moi en prison. » Un ordre du roi ayant exigé qu'on les forçât par la question à avouer des complots politiques, presque tous ceux qui s'étaient vantés auparavant de leur courage renièrent leur foi par la crainte des tourments. Grégoire, au contraire, qui est appelé dans l'histoire le patriarche des Frères, ne se laissa point effrayer. La torture le fit tomber dans un évanouissement pendant lequel, à ce qu'il raconta dans la suite, il avait vu les trois hommes qui, six ans plus tard, furent désignés par le sort comme les premiers évêques des Frères. Ces hommes gardaient un arbre couvert de fruits, dont se nourrissaient plusiéurs oiseaux qui faisaient entendre un chant mélodieux.

Chacun le crut mort; et à cette nouvelle son oncle

[1] L'original porte mot à mot : *qu'on ne mangeât pas même.* Nous ne savons si cela indique que la cène était pour eux un repas, comme chez les premiers chrétiens, ou si ces mots signifient simplement qu'on ne devait pas même prendre la cène à la hâte.

Rockyzan accourut et éclata en ces mots : « O mon pauvre Grégoire, plût à Dieu que je fusse où tu es maintenant ! » Mais Grégoire reprit ses sens et fut relâché à la prière de Rockyzan. Il vécut encore jusqu'en 1474, et continua de paître fidèlement l'Eglise qui lui était confiée.

Ces paroles qui échappèrent à Rockyzan pendant l'évanouissement de Grégoire firent croire aux Frères que tout espoir n'était pas perdu à son sujet. Ils s'adressèrent donc de nouveau à lui en le priant de vouloir bien, en sa qualité de premier ecclésiastique du royaume, à qui les Etats avaient confié le soin du salut des Bohémiens, procéder à une réformation de l'Eglise; ou du moins, si cela n'était pas possible, prendre en main la direction de leurs affaires, afin d'éviter que la rupture ne devînt totale. Mais, comme il persista dans son refus, ils rompirent entièrement avec lui, et lui firent, dans leur dernier écrit, cette déclaration : « Tu es du monde, et tu périras avec le monde. » Dès lors la rupture fut prononcée sans retour; et Rockyzan se montra tellement irrité que quelques années après il sollicita contre eux, auprès du roi et du consistoire, de nouveaux ordres de persécution, et resta jusqu'à la fin de ses jours leur plus cruel ennemi. Il mourut, plus tard, à ce que disent les historiens, dans le désespoir.

Cependant l'évêque de Breslau ayant fait observer que les persécutions avec effusion de sang ne faisaient que multiplier les hérétiques, les mauvais traitements changèrent de nature et on se borna peu à peu à rechercher les Frères de toutes parts et à les chasser de leurs demeures. Ils se réfugièrent donc dans les montagnes et dans les forêts, où ils se cachèrent comme ils purent. Mais alors, forcés de voir qu'il n'y avait pour le moment aucune réformation

générale de l'Eglise à espérer, en butte à de continuelles persécutions et abandonnés comme au milieu d'un désert, ils résolurent de prendre entre eux toutes les mesures nécessaires pour le maintien de la doctrine du salut et d'une discipline ecclésiastique qui y fût conforme.

Nous venons de dire qu'ils avaient déjà choisi parmi les leurs quelques hommes fidèles qu'ils avaient établis comme anciens de leurs Eglises, et à qui ils avaient voué obéissance chrétienne. Ces anciens avaient entre autres droits celui de convoquer auprès d'eux, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire, les plus marquants de leurs Frères dispersés en Bohême et en Moravie; et les réunions ou synodes qui se formaient ainsi, se tenaient ici et là dans des coins reculés des montagnes. C'était de là que partaient les ordres relatifs à la conduite des Eglises, soit entre elles, soit envers les gens du dehors et les magistrats.

Mais les Frères étaient occupés avec anxiété de pourvoir à un renouvellement régulier et non interrompu de leurs conducteurs spirituels, pour le cas où ceux qu'ils avaient actuellement d'entre les Calixtins leur seraient enlevés par la mort sans être remplacés peut-être par d'autres, qui joignissent à l'amour de la vérité une ordination régulière. C'est pourquoi, après de mûres réflexions, ils résolurent de suivre le conseil que leur avaient donné déjà précédemment Lupacius et d'autres prêtres calixtins, et d'user du droit que Christ a confié à son Eglise de choisir et de nommer elle-même ses conducteurs. Pour l'exécution de ce dessein, les Frères se rassemblèrent, en 1467, en synode à Lotha, près de Reichenau. On remarque que le nom de cet endroit signifie « une délivrance de la captivité. » On se rencontra dans la maison d'un nommé Duchek, au nombre de soixante-dix personnes, prêtres, gentils-hommes, savants, bourgeois et cultivateurs.

L'assemblée fut précédée d'un jeûne, et commença par des prières et par la lecture de la Parole de Dieu. Après cela on choisit d'entre les Frères présents, vingt hommes; puis, d'entre ceux-là, neuf qui fussent d'une réputation intacte et généralement reconnus pour être instruits et expérimentés dans les voies divines et dans les vérités de la foi. Les onze autres restèrent chargés de la direction ultérieure de l'affaire. On présenta au Seigneur les neuf qui avaient été choisis, pour savoir lesquels il établirait pour prédicateurs de sa Parole; et les Frères résolurent pour cela de suivre la marche dont les apôtres donnèrent l'exemple à la nomination de Matthias, celle du sort. Ils firent même plus, et ils soumirent à cette décision non-seulement le choix entre les neuf, mais encore la question si l'on devait n'en élire qu'un, deux, ou trois, ou même aucun. A cet effet ils firent douze billets, dont neuf étaient blancs, et trois portaient le mot *est* (il est nommé), et ils les placèrent dans une urne; de manière que, selon la réponse du sort, les neuf auraient pu être rejetés. Après quoi, Grégoire, qui avait été jusque-là l'un des anciens provisoires, fit une nouvelle prière et exhorta les Frères à s'en remettre, avec une pleine confiance et une entière soumission, à la décision du Père céleste; puis on fit venir un jeune enfant (selon d'autres un diacre), qui tira successivement de l'urne neuf billets, qu'il donna aux neuf frères placés en ce moment au milieu de l'assemblée. Les neuf les transmirent aux onze qui dirigeaient l'action; et il se trouva que trois des frères avaient reçu la nomination du sort. [1] Toute l'assemblée fut remplie de reconnaissance et d'adoration envers le Seigneur, et

[1] Ces trois Frères étaient : Matthias de Kunewald, jeune homme de vingt-cinq ans; Thomas Przelaucius, et Elie Krenovius.

tous les assistants furent convaincus qu'il avait exaucé la prière de ses enfants. On accepta, comme de sa part, les trois pasteurs indiqués, et l'assemblée éleva sa voix en chants de joie et d'actions de grâces. Les frères leur tendirent la main en signe de l'obéissance qu'ils leur vouaient et qu'ils vouaient en eux au Seigneur; et on les exhorta à entreprendre avec courage les fonctions difficiles auxquelles le Seigneur les avait si visiblement appelés. Ceux-ci y consentirent et témoignèrent qu'ils se confiaient pour cela pleinement en l'assistance divine : puis on termina par un cantique qui avait été préparé à ce sujet, et par la célébration de la cène telle que le Seigneur l'a instituée.

Ces trois frères étant ainsi nommés anciens ou pasteurs, il fallut s'occuper de leur ordination, c'est-à-dire de leur installation solennelle dans leurs fonctions par un ou quelques ecclésiastiques qui l'eussent déjà reçue et qui fussent autorisés à la leur transmettre par l'imposition des mains. Et à ce sujet il importe de remarquer la pureté des principes auxquels les Frères étaient parvenus sur ce sujet, en laissant la tradition pour ne s'attacher qu'aux Ecritures. Ils reconnurent, disent leurs propres historiens, *que ceux de leurs anciens actuellement existants* parmi eux, et qui avaient reçu l'ordination ecclésiastique avant de se joindre à eux, *étaient en plein droit*, d'après les usages des Eglises apostoliques, *de conférer cette ordination aux collègues qu'on venait de leur associer*. On convint unanimement que, *dans la primitive Eglise, il n'existait aucune distinction de rang ou d'autorité entre les différents anciens d'une Eglise*, et que ce ne fut que plus tard que, dans un même troupeau, l'un des pasteurs fut établi sur les autres pour recevoir exclusivement la dénomination d'évêque et la faculté de consacrer d'autres ecclésiastiques. Par

conséquent, les Frères s'accordèrent à sentir que quant à eux, ils pourraient se contenter de cette ordination biblique, conférée par leurs simples prêtres. Cependant, afin de prévenir plus pleinement, sous la persécution acharnée où ils se trouvaient, les objections et les calomnies de leurs adversaires, et de mettre à couvert, par tous les moyens possibles, la validité de leurs actes ecclésiastiques, ils résolurent de rechercher l'ordination de quelque évêque. Ce dernier pas ne fut donc de leur part qu'une condescendance à un principe qu'ils reconnaissaient n'être pas scripturaire.

Obtenir cette ordination de l'Eglise régnante était une chose qu'on ne pouvait espérer : il ne restait qu'une ressource; mais cette ressource était là. Outre les Vaudois qui, dans le douzième siècle, avaient été envoyés de Dieu en Bohême pour seconder les Frères dans leur lutte contre la puissance papale, une nouvelle colonie d'entre eux, chassée de France et d'Italie par de nouvelles persécutions, était venue se réfugier en Autriche; et ces chrétiens avaient des évêques dont la filiation n'était point contestée. Les Frères envoyèrent donc auprès d'eux, pour y recevoir le grade et le droit d'évêques, trois de leurs prêtres; non pas les trois dont nous venons de raconter la nomination, mais trois autres déjà consacrés. L'un d'eux était Michel Bradasius dont nous avons parlé précédemment (p. 59); le second était un prêtre qui avait passé de l'église romaine dans leurs rangs; et le troisième avait appartenu primitivement à l'église vaudoise. Ces trois hommes exposèrent à Etienne, l'évêque vaudois auquel ils s'adressèrent, et aux anciens qu'il s'adjoignit dans cette circonstance, les raisons pour lesquelles les Frères s'étaient séparés de l'église dominante et avaient résolu de pourvoir par eux-mêmes à la succession de leurs con-

ducteurs spirituels, en venant demander à un évêque vraiment évangélique l'ordination épiscopale. Etienne témoigna aux Frères sa vive joie sur tout ce qu'il apprit par eux des mesures qu'ils venaient de prendre; il leur exposa en présence de ses collègues l'origine, l'histoire et les rudes persécutions qu'avait endurées l'église à laquelle il appartenait, de même que la succession non interrompue de leurs évêques; et, assisté de son co-évêque et des autres ecclésiastiques, il conféra aux trois pasteurs de Bohême la consécration désirée.

Les Frères étant de retour parmi les leurs, on convoqua un second synode, devant lequel ils se présentèrent en leur nouvelle qualité. On décida que les trois frères qui avaient été choisis par le sort de la manière qu'on a rapportée ci-dessus, recevraient premièrement l'ordination de pasteurs, et qu'ensuite l'un d'entre eux, Matthias de Kunewald, serait sacré quatrième évêque; ce qui fut exécuté avec toute la solennité qui convenait à cette action importante.

Afin d'éviter l'abus qu'on faisait dans l'église romaine du nom d'évêque, et pour prévenir l'orgueil et l'excès du pouvoir ecclésiastique, les Frères prirent la coutume de ne donner à leurs évêques que le nom d'*anciens* (*seniores*). Ils en eurent d'ordinaire trois ou quatre, préposés sur l'ensemble de leurs églises : ces évêques étaient égaux en rang, quoique dans leurs assemblées générales il y en eût toujours un qui eût la présidence. On adjoignit à ces évêques dix *co-évêques*, ou *co-sénieurs* pour les assister dans la direction de l'église.

Les négociations entre les Frères et les Vaudois établirent entre les deux églises un lien si étroit qu'elles se sentirent disposées à se réunir pour ne former qu'une même communion. La doctrine pure

et la conduite chrétienne des Vaudois leur avaient gagné le cœur des Frères, qui n'avaient guère de reproche à leur faire, si ce n'est qu'ils ne confessaient pas assez franchement la vérité, et que pour échapper à la persécution ils se soumettaient à plusieurs pratiques qu'ils n'approuvaient pas dans leur conscience. Les Frères leur exposèrent amicalement, par une députation, ces scrupules et quelques autres observations pareilles, qui furent reçues des Vaudois avec humilité et avec l'expression du désir qu'ils avaient d'en revenir au zèle de leurs ancêtres. Rare exemple de sincérité de la part d'une église qui a perdu de son premier amour! En conséquence, la réunion projetée allait s'opérer, lorsque le dessein en fut éventé par quelques Vaudois mal intentionnés qui, dans la crainte de participer aux persécutions des Frères, ne goûtaient point cette alliance. La suite de cette trahison fut une persécution acharnée contre tous les Vaudois qui se trouvaient en Autriche; Etienne, leur dernier évêque, fut brûlé avec plusieurs autres, et le reste de ces chrétiens fut entièrement dispersé. Plusieurs d'entre eux, comme déjà leurs ancêtres au douzième siècle (p. 23), se rendirent en Bohême et en Moravie, où ils se réunirent aux églises des Frères qu'ils grossirent ainsi sensiblement.

C'est cette espèce de réunion, jointe à l'ordination que les Frères avaient été prendre chez les Vaudois, qui a souvent fait appeler de ce nom les Frères de Bohême, quoique ceux-ci, par plusieurs raisons qu'ils allèguent dans l'histoire de leurs persécutions, aient toujours eu soin de le rejeter.

Par suite de l'importance que les Frères attachent à l'ordination épiscopale et à sa succession, ils remarquent ici avec intérêt les dispositions de la Providence, qui *conserva la vie* au dernier évêque des

Vaudois jusqu'au moment précis où il eut transmis à l'église des Frères ce dépôt de l'ordination épiscopale, et enté en quelque sorte sur un arbre qui devait subsister les droits de celui qui allait périr.

Si, à cette occasion, nous jetons un coup d'œil général sur l'histoire précédente de ces deux associations chrétiennes, nous trouverons qu'elles présentent un spectacle bien intéressant dans les siècles de ténèbres que nous avons parcourus jusqu'ici : et qu'elles peuvent assez justement être appelées les deux témoins de ces temps-là. Toutes deux forment une famille et une succession non interrompue de martyrs : toutes deux produisirent une foule de témoins de la vérité évangélique qui scellèrent leur témoignage par les plus dures souffrances et par la mort la plus ignominieuse. Ce que le Sauveur a prédit à ses disciples, qu'à cause de son nom ils seraient haïs, injuriés, tourmentés et mis à mort, s'est pleinement vérifié à leur égard; et ces deux fidèles Eglises ont été à un haut degré honorées de l'opprobre de Christ. Mais la main toute-puissante du Seigneur a su les conserver au milieu de leurs dangers inouïs; et, quoique modifiées par la suite du temps, elles existent encore l'une et l'autre comme deux monuments de la puissance du Seigneur contre les portes de l'enfer.

A peine le bruit se fut-il répandu que les Frères avaient créé entre eux un corps ecclésiastique indépendant, que, dès l'année suivante (1468), et encore à l'instigation de Rockyzan, le roi Georges Podiebrad fit publier contre eux, dans l'assemblée des Etats tenue à Prague, un nouveau décret portant « que chaque Etat du pays (clergé, noblesse, bourgeois et gens de la campagne) devait faire toutes les poursuites possibles dans son district pour se saisir des Picards (*comme on* appelait alors les Frères en les confon-

dant avec les Vaudois), et procéder contre eux comme bon lui semblerait, afin d'arrêter par cette juste sévérité les progrès de la séparation. » En peu de temps les prisons de la Bohême et surtout celles de Prague se trouvèrent remplies de ces persécutés, dont plusieurs moururent de faim, et d'autres endurèrent les traitements les plus inhumains. Le premier évêque des Frères entre autres, Michaël, y languit jusqu'après la mort du roi. D'autres furent obligés de s'enfuir de nouveau dans d'épaisses forêts, et de se cacher de jour dans des cavernes, où ils menaient la vie de ceux « dont le monde n'est pas digne. » Ils n'osaient faire du feu que la nuit, afin de ne pas trahir leur retraite par la fumée qui aurait été visible pendant le jour; et c'est autour de ces feux qu'ils lisaient la Bible et priaient. Lorsqu'il était tombé de la neige et qu'ils étaient obligés de sortir pour chercher quelque nourriture, ils marchaient l'un après l'autre de manière à ne mettre les pieds que dans les traces de celui qui avait précédé; puis le dernier traînait après lui quelques broussailles pour effacer ces empreintes, ou pour que le tout n'eût l'air que des pas de quelque pauvre homme qui aurait été ramasser du bois dans la forêt. C'est le séjour de ces hommes dans des cavernes qui leur fit donner, par dérision, le nom de *Caverniers* (*Jamnici*).

Et voilà comment, malgré toutes les apologies et les explications qu'ils purent présenter au roi, aux consistoires ou aux Etats, ils vécurent jusqu'en 1471, époque à laquelle Dieu mit fin à leur persécution par la mort du roi, et par celle de Rockyzan, qui mourut quinze jours avant lui, et, comme on l'a dit, dans les remords et le désespoir.

Sous le roi suivant, Wladislas, les Frères jouirent d'un repos presque absolu. Leurs ennemis ne manquèrent pas, il est vrai, de renouveler dès le commen-

cement leurs efforts auprès de ce souverain pour le porter à la persécution; et ils parvinrent effectivement à en obtenir un nouvel édit contre les Frères; mais ceux-ci présentèrent une réfutation des calomnies de leurs adversaires qui, pour cette fois, les fit respecter. Leurs persécuteurs, n'ayant pu réussir de ce côté, tentèrent de nouvelles voies et essayèrent (en 1476) d'exciter la populace pour contraindre par là le roi à sévir. Ne craignant point, dans ce but, d'employer la fraude la plus odieuse, ils engagèrent un homme de néant à feindre qu'il avait été ministre parmi les Picards, mais que contraint par sa conscience il les avait quittés pour rentrer dans le sein de la vraie Eglise, ajoutant qu'il voulait maintenant, en signe d'un véritable amendement, faire connaître tout le mystère d'iniquité de ces gens abominables. Il dit alors qu'ils ne prononçaient dans leurs assemblées secrètes que des blasphèmes et des horreurs, qu'ils prostituaient la cène et le baptême, qu'ils commettaient toutes sortes d'impuretés, qu'ils s'occupaient de sortiléges, qu'ils tuaient des gens pour s'emparer de leur fortune, et que de cette manière ils avaient amassé d'immenses trésors.

Comme à cette époque on ne pouvait encore rien répandre au moyen de l'imprimerie, on promena cet homme en tous lieux; on le fit monter dans les chaires pour y faire pénitence avec une grande apparence de sainteté, pour y raconter les horreurs de la secte, pour se recommander à l'intercession des fidèles et les exhorter à éviter le commerce des Picards. Là où il ne pouvait se rendre on envoyait des attestations du fait, signées d'un grand nombre de témoins, et accompagnées d'avertissements pressants de la part des prêtres les plus considérés; on faisait lire ces pièces du haut des chaires. La fraude *produisit pour* un temps un effet terrible; aucune

apologie des Frères ne servait plus de rien ; et ils s'attendaient aux derniers excès de fureur de la part de la populace, lorsque tout d'un coup cet homme, lassé de se traîner de lieu en lieu dans une pareille vocation, avoua qu'il s'était laissé gagner par argent pour calomnier les Picards, qu'il ne connaissait pas du tout. En même temps plusieurs personnes sensées, qui désiraient connaître la vérité et qui avaient secrètement visité les assemblées des Frères, avaient trouvé le contraire de tout ce qu'on leur avait dit, et s'étaient jointes à eux : de sorte que là encore le méchant fit une œuvre qui le trompa.

Les ennemis, ayant vu qu'avec cette indigne imposture ils avaient fait aux Frères plus de bien que de mal, cherchèrent à leur tendre un nouveau piége plus caché, et les invitèrent, deux ans plus tard, sous le prétexte d'une tentative de réunion, à une discussion publique dans le collége de Prague. Mais la chose ne s'arrangea pas.

Au milieu de ces persécutions sans cesse renaissantes, les Frères, soit par un besoin de leur cœur, soit surtout afin d'éviter le reproche de séparation que leur faisaient leurs adversaires, en les accusant d'avoir rompu avec toute l'Eglise chrétienne et de ne voir de salut que dans leur société particulière; les Frères, disons-nous, formèrent une entreprise bien touchante. Isolés comme l'arche au milieu du déluge, ils voulurent tenter s'ils ne pourraient découvrir en quelque lieu du monde des chrétiens qui, comme eux, eussent échappé au naufrage général; ou comparables encore à des navigateurs jetés dans une terre déserte, ils voulurent essayer si, dans les solitudes qui les entouraient, ils ne rencontreraient pas peut-être une voix qui répondît à la leur, s'il n'y aurait pas quelque part, dans toute la chrétienté, un peuple attaché en *sincérité de cœur* à Jésus et à son

service, auquel ils pussent se joindre. Aux motifs que nous venons d'indiquer se joignait probablement encore dans leur cœur, pour les porter à une pareille recherche, le sentiment des persécutions continuelles auxquelles ils étaient en butte, et le désir de s'y soustraire enfin par l'émigration, si elles devaient se renouveler encore.

Appuyés des relations nombreuses qu'ils soutenaient avec la noblesse du pays même la plus élevée, dans le sein de laquelle ils comptaient de nombreux amis, ils obtinrent du roi, pour cet objet même, des lettres de recommandation, et envoyèrent (en 1474) quatre députés dans quatre directions différentes. Le co-évêque Lucas se dirigea sur la Grèce; Kokonez sur Moscou, la Scythie et les autres contrées slaves; Kabatnitz sur la Palestine et l'Egypte, et Marchicus sur Constantinople et la Thrace. Mais au bout de quelques années ces voyageurs revinrent avec la triste nouvelle qu'ils avaient trouvé, il est vrai, partout des chrétiens de nom, mais dans une si profonde dégradation qu'il semblait qu'on se fût tendu la main de toutes parts pour s'abandonner à tous les vices.

Nous allons bientôt voir qu'un peu plus tard, et déjà du vivant des réformateurs, les Frères renouvelèrent la même tentative, en apparence sans plus de succès, et sans se douter de la proximité de leur délivrance.

Cependant les persécuteurs ne se lassaient pas. Après la mort de Podiebrad, ils s'adressèrent à Matthias, roi de Hongrie, qui avait conquis depuis peu, sur la Bohême, toute la Moravie, la Silésie et la Lusace, qui comprenaient dans leur étendue une forte portion de l'Église des Frères; et ils parvinrent, en 1481, à faire exiler de ces contrées tous les Frères *qui s'y trouvaient*. Plusieurs d'entre eux se rendirent,

par la Hongrie et la Transylvanie, dans la Moldavie, où ils furent rejoints, deux ans plus tard, par l'un des trois anciens qui avaient été élus au synode de Lotha. L'hospodar de cette province les accueillit très-bien; mais la persécution s'étant apaisée en Moravie, et les mœurs rudes et superstitieuses des habitants de la Moldavie ne plaisant pas aux Frères, ils retournèrent au bout de dix ans dans leur patrie.

Une autre partie d'entre eux, dont l'histoire n'a conservé que très-peu de traces, paraît s'être transportée ou avoir été emmenée par les Tartares jusque vers la mer Caspienne, dans le Caucase, où ils étaient connus sous le nom de *Tscheskes* (c'est le nom que les Bohémiens portent dans leur langue), et où ils avaient, en 1709, trois grands villages.

La cause qui avait suspendu les persécutions de Moravie était une guerre qui éclata dans ce pays, et qui détourna pour quelque temps l'attention de dessus les Frères. *On ne pense plus aux misérables Frères,*[1] dit Regenvolscius, à cette époque (liv. II, chap. 8). Les Frères profitèrent de quelques intervalles de paix qui leur étaient accordés en ces temps, pour entreprendre (1490) une traduction de la Bible en langue bohémienne, qu'ils firent imprimer à Venise; en quoi, comme en tant d'autres points, cette nation bohémienne, maintenant si peu distinguée, devança, selon l'observation de l'historien Comménius, tous les autres peuples de l'Europe. L'édition eut même un débit si rapide, qu'on la fit réimprimer deux fois à Nuremberg; et pour agir d'autant plus indépendamment, les Frères établirent, en Bohême et en Moravie, trois imprimeries qui ne furent employées, dans les commencements, qu'à multiplier les exemplaires de cette traduction de la Bible qui leur servit

[1] *Neglecti sunt miseri Fratres.*

pendant cent ans, et qui plus tard fut la base d'une nouvelle traduction retouchée d'après les originaux.

Mais la paix momentanée dont jouissaient les Frères ne tarda pas à être troublée de nouveau. Une de ces diversités de vues qu'on retrouve en tout temps parmi les chrétiens les plus fidèles, sur des points secondaires, faillit les précipiter dans de grands malheurs. Les uns, dont descendirent plus tard les Anabaptistes de Moravie et de Hongrie, prétendaient qu'un chrétien ne peut, en bonne conscience, occuper des charges civiles ni porter les armes: et comme, dans la chaleur de la dispute, ils prétendirent, sans doute à tort, que les autres Frères ne regarderaient pas comme un péché de se défendre les armes à la main, les ennemis profitèrent de cette injuste accusation pour persuader au roi, pendant le cours de la diète qui se tint en 1503, que les Frères n'étaient autre chose que les anciens Taborites, qu'il s'agissait de détruire. Cependant plusieurs Etats du royaume protestèrent contre ces insinuations, attestèrent l'innocence des Frères et s'opposèrent à ce qu'on sévît, en leurs personnes, contre les meilleurs sujets du royaume. Il est vrai qu'au moment où les principaux protecteurs des Frères eurent quitté la diète, leurs ennemis parvinrent à faire signer au roi un décret de persécution; mais les Frères lui ayant présenté une apologie pleine d'humilité et de force, il changea de nouveau de résolution, et voulut tenter d'opérer une réunion entre eux et les Calixtins, au moyen d'une conférence publique de quelques-uns de leurs députés avec l'académie et le consistoire calixtin de Prague. Il ordonna donc, à la fin de l'année 1503, que les Frères envoyassent dans ce but à cette conférence un certain nombre de leurs principaux docteurs. Quoiqu'ils eussent à y redouter bien des piéges et même des dangers extrêmes, les Frères regardè-

rent comme leur devoir d'obéir à l'ordre du roi et de défendre publiquement leur bonne cause. Aussi trouvèrent-ils entre eux, dès le premier appel, plusieurs hommes, soit docteurs, soit anciens, pleins de lumières et de courage, qui se montrèrent disposés à souffrir même le martyre s'il le fallait, et qui, après avoir été recommandés aux prières de toutes les églises, partirent pour la conférence indiquée. On voit, par une lettre apostolique que le baron de Postupiz adressait à l'un de ces députés, combien ils se fiaient peu à la probité de leurs ennemis, et en même temps avec quel courage ils se présentaient au combat. « Il est vrai, » disait entre autres ce baron à son frère en la foi, « il est vrai qu'il est dans notre nature intime d'aimer la vie; mais toi, cher frère, tu as appris de Dieu que ta vie est cachée avec Christ en Dieu; et pour acquérir cette vie-là, il faut que tu meures avec Christ. Tu sais en qui tu as cru, et combien ton Sauveur est puissant pour te conserver ton dépôt jusqu'à ce jour-là. Fortifie-toi donc dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, afin de combattre le bon combat et de remporter la couronne de vie. Tu n'as pas besoin que je t'apprenne comment tu as à soutenir ce combat; mais il peut t'être utile que je te rappelle ce que tu sais déjà. Tiens-toi donc attaché fortement au Seigneur; nous avons pris, il est vrai, pour votre sûreté, toutes les précautions que peuvent prendre des hommes, et nous le ferons encore à l'avenir; mais si la fureur des ennemis devait s'accroître, et s'il plaisait à Dieu de glorifier le nom de son Fils par votre mort, soyez-y disposés et dites : Le Seigneur nous a donné la vie; que le Seigneur la reprenne selon son bon plaisir! — Adieu!

» Donné le jour de Saint-Etienne, le premier des martyrs (le 26 *décembre 1503*). »

Mais Dieu sauva encore une fois les Frères de tous leurs dangers. Le jour même où les conférences devaient s'ouvrir, le recteur de l'université de Prague, leur ennemi déclaré, mourut; et comme les autres n'osaient se mesurer avec les Frères dans une discussion publique et craignaient de recevoir un affront devant toute la ville qui se rassemblait déjà en foule, ils renvoyèrent d'abord les conférences de jour en jour, puis, sous différents prétextes, ils les ajournèrent indéfiniment.

Ce danger passé, il s'en présenta bientôt un autre; car les églises des Frères ne pouvaient, aussi longtemps qu'elles étaient fidèles, éviter de se trouver toujours de nouveau en butte à la haine des ennemis de l'Evangile. Trois ans après, ceux-ci cherchèrent à effrayer le roi en menaçant d'une couche malheureuse la reine, qui alors était grosse, si le roi n'extirpait l'hérésie de ses états; et le pauvre Wladislas se laissa engager à signer un nouvel édit de persécution contre les Frères. Mais on dit qu'en même temps il s'abattit devant Dieu pour lui demander pardon de cet acte, et pour le prier de mettre à néant tous les projets sanguinaires qu'on formait contre ces hommes innocents. Sa prière fut exaucée; la reine mourut dans ses couches, et l'exécution de l'édit fut arrêtée.

Les protections de Dieu envers les Frères se succèdent à cette époque d'une manière plus visible qu'à aucune autre époque de leur histoire. A la diète de 1508, les ennemis s'efforcèrent de faire accepter, comme loi de l'empire, ce même édit de persécution que Dieu venait de frapper de nullité; mais plusieurs des membres de la diète s'y opposèrent, et il ne passa pas. Enfin, à la diète suivante, en 1510, on parvint cependant à force d'intrigues, dans lesquelles se distingua surtout le grand-chancelier, à faire enregistrer cet édit de la manière désirée; mais la mort frappante

de ce fonctionnaire et de quelques autres ennemis de l'Evangile intervint encore cette fois pour sauver les Frères. Cet adversaire acharné de l'œuvre de Dieu, faisant route pour s'en retourner chez lui, s'était arrêté chez le baron de Koldiz, où il racontait un jour en pleine table, avec beaucoup de joie, ce qu'ils avaient, disait-il, résolu *unanimement* contre les Frères : puis se retournant vers son domestique qui était un de ces Frères, il le bravait par ces mots : « Eh bien, Simon, qu'en dis-tu? » — « Oh! répondit celui-ci, tous n'y ont pas consenti encore! » — Le chancelier irrité lui demanda de nommer, s'il le pouvait, les traîtres qui oseraient s'opposer aux États réunis de l'empire. Simon leva la main avec courage et dit : « Il y en a un là haut qui saura bien empêcher l'exécution de vos desseins, s'il n'y donne pas son consentement. » — Le chancelier, encore plus furieux, jura en frappant du poing sur la table : « Mauvais sujet, tu le verras de tes propres yeux, ou je ne veux pas arriver bien portant chez moi. » — En chemin il fut saisi d'une inflammation dans les jambes, qui l'emporta au bout de quelques jours.

Son collègue en fait de persécutions, l'évêque de Hongrie, Bosek, se blessa pareillement d'une manière mortelle en descendant de voiture, au retour d'un voyage, et termina sa vie au bout de peu de jours.

La mort subite de ces puissants ennemis de l'Evangile en effraya plusieurs; et le peuple même disait alors en proverbe : « que celui qui était las de la vie n'avait qu'à se prendre aux Frères. » Ainsi la persécution, quoiqu'ordonnée par un édit impérial, ne fut pas générale. Cependant elle eut lieu en quelques endroits : quelques églises furent obligées de cacher leurs pasteurs pour un temps; il y eut aussi quelques exécutions où l'on vit se renouveler toutes les mer-

veilles de la foi qui se manifestent dans ces occasions. Un gentilhomme ayant condamné au feu six Frères établis dans ses terres, ceux-ci marchèrent avec joie vers la place de l'exécution, et témoignèrent qu'ils mouraient dans la foi en Jésus-Christ, l'unique offrande expiatoire du monde et la seule espérance des croyants. Le juge fit offrir à l'un d'eux, à qui il portait une affection toute particulière, de lui donner un délai pour réfléchir, dût-il demander toute une année. Mais après un instant de réflexion, cet homme répondit que, comme il ne renierait pas plus sa foi dans un an qu'à cette heure, il aimait mieux mourir pour la vérité ce jour même avec ses bien-aimés frères, que plus tard seul; et il s'avança avec joie vers le bûcher, en leur compagnie.

En jetant un coup-d'œil général sur la situation des églises des Frères pendant ces continuelles alternatives de persécution et de repos, nous trouverons en résultat que la doctrine du salut faisait, par leur moyen, des progrès sensibles; et que, malgré toutes les exécutions, les exils, la retraite de plusieurs hommes faibles effrayés par les souffrances, leurs églises s'étendaient toujours davantage, de manière qu'au commencement du seizième siècle, avant qu'on pensât à Luther, ni à Calvin, on comptait en Bohême et en Moravie jusqu'à deux cents églises des Frères, pleinement et régulièrement constituées en églises protestantes. A la même époque aussi un grand nombre de Calixtins, hommes de lettres, prêtres, comtes, barons et gentilshommes, se joignirent à eux; et comme les autres Calixtins occupaient toutes les églises et chassaient les Frères de partout, ces nouveaux frères bâtirent, dans leurs villes et villages, des lieux de rassemblement.

Nous rappellerons ici que les Calixtins étaient *aussi acharnés*, ou même plus, contre les Frères,

que le parti décidément catholique; comme il arrive souvent qu'un temporiseur est plus cruel qu'un ennemi déclaré, et que l'homme faible, quand il veut affecter la force, se montre quelquefois plus méchant qu'aucun autre. Pour conserver leur puéril privilége de la coupe à la communion, ils sacrifièrent tout le reste. Après la mort de ce Rockyzan qui semble avoir imprimé son caractère à tout le parti, ils firent presque toujours consacrer leurs prêtres en Italie, où ils ne pouvaient cependant le faire qu'en dissimulant leurs principes et leur position d'une manière honteuse, en se donnant pour prêtres romains, et en renonçant même au traité conclu avec la cour de Rome sous le nom de *Compactata* (p. 55).

Il est vrai que deux évêques d'Italie qui s'étaient retirés en Bohême donnèrent, pendant quelque temps, la consécration à leurs prêtres, et qu'après la mort de ceux-là quelques-uns des Calixtins, ne pouvant se soumettre à dissimuler leur foi, allèrent jusqu'en Arménie pour y recevoir les ordres. Mais en général les Calixtins fléchirent de plus en plus sous le joug de Rome, jusqu'à ce qu'à l'époque où les protestants furent chassés de Bohême, ils se confondirent entièrement avec le parti romain, et retournèrent pleinement « à ce qu'ils avaient vomi. »

On conçoit facilement les causes de leur éloignement pour les Frères. Ceux-ci s'étaient séparés d'eux et leur faisaient, par leur seule doctrine, par leur culte et par leur conduite évangélique, un reproche continuel. En constituant des églises à part, en entretenant un ministère distinct, et en refusant également de se soumettre et de se réunir aux Calixtins, les Frères nuisaient par le fait aux intérêts religieux de ces derniers, considérés selon la politique humaine. On en vit un exemple frappant à l'époque où le roi tenta de négocier entre les Papistes et les Calixtins une

paix de religion en vertu de laquelle ceux-ci devaient conserver les différents priviléges qu'ils avaient obtenus du pape; la cour de Rome renvoya toujours de reconnaître ces priviléges d'une partie des Bohémiens, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux-mêmes, et qu'ils toléraient parmi eux les *Picards* ou *Vaudois*.

Voilà comment la distance qui séparait ces deux partis devint toujours plus grande, et comment les Frères restèrent les seuls défenseurs de la vérité en Bohême et en Moravie. Cependant, à l'époque où nous sommes parvenus, un grand nombre de Frères voulaient qu'on fît une dernière tentative auprès de ces Calixtins, qui comptaient encore dans leurs rangs un grand nombre d'âmes fidèles; et ils étaient d'avis, soit pour éviter l'accusation qu'on faisait toujours aux Frères de mépriser tout ce qui n'était pas d'eux, et de ne voir de salut que dans leur Eglise, soit pour mettre enfin un terme aux persécutions, qu'on accédât aux demandes réitérées du roi, et qu'on se réunît aux Calixtins. Ils alléguaient qu'on trouvait parmi eux encore bien des docteurs fidèles, d'une doctrine et d'une vie également pures, et amis des Frères. Ils espéraient, par cette réunion, se procurer plus d'accès auprès d'eux, et trouver ainsi l'occasion de conduire plus avant dans la connaissance de l'Evangile un grand nombre d'âmes simples et fidèles, à qui il ne manquait que de recevoir une meilleure instruction. Mais les conducteurs les plus anciens et les plus expérimentés des Frères, qui se rappelaient encore comment les Calixtins les avaient persécutés pour la cause de la vérité, craignaient qu'une pareille réunion ne refroidît les leurs, ne fît négliger la discipline et n'amenât ainsi la ruine de leurs églises. On résolut cependant de faire de cette question importante l'objet des délibérations d'un synode, qui se

int en 1486, et dont nous transcrirons ici quelques-unes des résolutions, pour montrer à la fois l'amour e la paix qui régnait chez les Frères, en même temps ue leur éloignement pour ces espèces de rapprochements ou de fusions religieuses, qui n'ont guère our motif que l'indifférence envers la vérité, et qui ont tout particulièrement dangereux avec l'église omaine.

« S'il se trouve dans une autre église un prêtre 'une saine doctrine et d'une vie chrétienne, les fidèles doivent en rendre grâces à Dieu, mais sans se oindre à lui ou sans prendre de lui la cène ou le aptême; par ces raisons : 1. que c'est dangereux le se rapprocher d'une église dont on est sorti à ause de ses erreurs et de ses abus. 2. Qu'il n'est oint sûr qu'après la mort de ce prêtre fidèle il soit emplacé par un autre qui le soit aussi. 3. Que ce prêtre ne se trouve pas placé sous une constitution légiime, où le commandement et l'obéissance soient onvenablement balancés, et où tous vivent dans l'unité d'un même esprit et d'un même corps. 4. Que es fidèles qui trouvent déjà chez eux en abondance, par la grâce de Dieu, les biens spirituels, ne peuvent, sans danger, les aller chercher auprès de ceux du dehors.

« Si plusieurs prêtres d'une autre église se trouvent unis entre eux dans un ordre légitime et nourrissent de la pure Parole de Dieu le peuple qui leur est confié, les fidèles ne doivent ni les mépriser, ni cependant s'unir à eux en abandonnant la communion de leur église; mais ce sera aux anciens de l'église de voir s'ils peuvent s'approcher d'eux d'une manière quelconque pour ne former qu'un corps. Car il faut que dans l'Eglise de Christ tout se fasse avec ordre (1 Cor. XIV, 40).

« Si les anciens trouvent que ces frères nous sur-

passent dans les articles fondamentaux du Christianisme, il faut se soumettre à eux et recevoir instruction: sinon, il faut persister à ne pas se réunir à eux, de peur qu'ils n'altèrent la pureté de la doctrine. Mais il faut les servir fraternellement, afin qu'ils voient mieux la lumière.

« Enfin nous reconnaissons qu'aucune société, tant nombreuse soit-elle, ne peut être appelée l'Eglise catholique (c'est-à-dire universelle, comprenant tous les croyants), dans ce sens que, hors de sa circonscription, Dieu n'aurait point d'élus. Mais au contraire partout où se trouve la seule foi catholique, chrétienne, selon la vérité de Dieu telle qu'elle est renfermée dans sa Parole, en quelque lieu de la chrétienté que ce soit, là est (une portion de) la sainte Eglise catholique, hors du sein de laquelle il n'y a pas d'espoir de salut. »

C'est en partant de ces principes que les Frères résolurent, dans le même synode, d'envoyer une seconde fois quelques-uns des leurs en diverses contrées, pour chercher ce peuple semblable à eux, qu'un pressentiment secret leur annonçait. Ils députèrent deux frères, soit à Rome même, soit dans le reste de l'Italie et en France, pour faire un dernier effort de ce genre et pour rechercher en outre plus particulièrement les restes des Vaudois encore cachés en différentes contrées, et en rapporter d'exactes nouvelles. Mais ces deux députés, comme les précédents, ne trouvèrent, sauf un petit nombre de Vaudois opprimés, que quelques fidèles isolés qui soupiraient en silence après la délivrance d'Israël, et dont plusieurs périrent sous leurs yeux dans les flammes pour la cause de la vérité. Les Frères ne virent donc plus autre chose à faire que d'implorer la miséricorde de Dieu sur cette chrétienté déchue, et d'attendre dans la résignation qu'il vînt au secours de son peu-

ple. Dans un synode qu'ils tinrent en 1489 ils prirent la résolution remarquable, que, « *si Dieu suscitait quelque part des docteurs fidèles et des réformateurs de l'Eglise, ils étaient résolus à faire cause commune avec eux.* »

C'était bien là espérer contre espérance; car quoique Luther et quelques autres des réformateurs qui devaient paraître plus tard, fussent déjà nés à cette époque, personne cependant ne songeait encore à une réformation ni ne pouvait même raisonnablement en concevoir la seule pensée.

Mais le Chef de l'Eglise préparait son œuvre en silence; et au milieu des plaintes, des doutes, ou peut-être même des murmures et des mouvements d'incrédulité qui s'élevaient dans le cœur de quelques-uns des siens, leur délivrance approchait.

Sans pouvoir préjuger quel en serait le résultat, on commençait à voir paraître les premières lueurs de la réformation; et Erasme, qui s'attachait au moins à réformer les sciences et la théologie des écoles, commençait à se faire connaître du monde chrétien. Les Frères, trop avides sans doute, en quelques occasions, de l'approbation des hommes, ou plutôt ne connaissant pas encore dans ce cas-ci à qui ils auraient à faire, se hâtèrent, en 1511, d'envoyer à ce savant infidèle et lâche deux députés qui lui communiquèrent l'apologie qu'ils avaient remise, en 1508, au roi Wladislas; ils prièrent Erasme de l'examiner et de leur indiquer les erreurs ou les fautes qu'il croirait y voir, ou de leur donner, s'il n'y trouvait rien d'erroné, un témoignage de la pureté de leur doctrine et de leur innocence, pour qu'il leur servît de défense contre les fausses inculpations dont ils étaient l'objet. Mais Erasme n'eut pas assez de courage et de loyauté pour compromettre son honneur devant le

monde en faveur du peuple méprisé des Frères; il leur répondit qu'il n'avait aperçu aucune erreur dans leur écrit, mais que pour ce qui était de donner un témoignage il ne le jugeait point expédient pour lui, et qu'il ne croyait pas que les Frères en eussent besoin; qu'ils n'avaient qu'à continuer comme ils avaient fait jusque-là, de vivre selon leur constitution, mais sans éclat. »

Nonobstant ce refus, et ce conseil de mettre la lumière sous le boisseau, Erasme ne laissa pas, dans la suite, de rendre aux Frères plus d'une fois, et quand il ne risquait pas de se compromettre, des témoignages d'orthodoxie et de probité. On peut voir entre autres, à ce sujet, ce qu'il dit d'eux dans sa préface sur le Nouveau-Testament et dans sa réponse à Schlechta qui avait répandu des calomnies sur leur compte. Nous n'en rapporterons ici qu'un seul passage :

« Si les Frères, dit-il, se choisissent eux-mêmes leurs pasteurs, il n'y a rien là de contraire à la pratique des anciens chrétiens. S'ils élisent pour cela des hommes non lettrés et sans études, c'est ce qu'on peut très-bien excuser, puisque le manque d'érudition est suffisamment compensé par la sainteté de leur conduite; s'ils se nomment entre eux frères et sœurs, je n'y vois rien de blâmable; plût à Dieu que cette dénomination, dictée par la charité fraternelle, subsistât toujours parmi les Chrétiens! S'ils ajoutent moins de foi à leurs prédicateurs qu'à l'Ecriture-Sainte, c'est-à-dire s'ils ont plus de confiance en Dieu qu'aux hommes, ils ont raison. Quant aux jours de fêtes, je trouve que leur sentiment ne diffère guère de celui qu'on avait du temps de saint Jérôme; mais aujourd'hui les jours de fête se sont accrus d'un nombre énorme, etc. »

Voilà le témoignage que leur donnait Erasme; mais le voile va se lever, et les Frères vont découvrir tout autour d'eux une nuée de témoins.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

—

DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA PROPAGATION DES FRÈRES EN PRUSSE ET EN POLOGNE (1517—1570).

—

Enfin l'heure de la délivrance de l'Eglise chrétienne arriva. Il y avait cent ans révolus depuis le martyre de Jean Huss, et l'on se souvenait encore des paroles remarquables que ce témoin de la vérité avait prononcées dans ses derniers jours en présence de ses juges et de ses bourreaux : « Dans cent ans, vous en rendrez compte devant Dieu et devant moi. »

Le moment en était arrivé; la chrétienté en fermentation demandait avec impatience une réforme générale de la doctrine et de la vie dans l'Eglise; et Luther s'avance dans l'arène. Ce fut en 1517 qu'il commença, à l'exemple de Huss, à prêcher publiquement contre les erreurs qui régnaient dans l'Eglise, et contre le trafic des indulgences papales.

Quand on se représente l'isolement profond des Frères dans la chrétienté, qu'on se rappelle l'envoi qu'ils avaient fait, par deux fois, de quelques-uns des leurs pour découvrir s'il n'existait nulle part un autre peuple pareil au leur, et la tristesse qui dut remplir leur âme au retour de ces messagers, on se fera quelque idée de ce qu'ils durent éprouver au *premier* bruit qui leur arriva de la puissante réfor-

mation qui commençait. Aussitôt qu'ils furent informés du témoignage que Luther rendait à la vérité et de la bénédiction qui accompagnait son œuvre, ils lui députèrent, en 1522, deux frères pour le féliciter de l'œuvre que le Seigneur lui avait confiée, et pour l'assurer de la part sincère et fraternelle qu'ils y prenaient et de la ferveur avec laquelle ils le secondaient par leurs prières. Ils lui donnèrent en même temps connaissance de leur doctrine et de leur constitution.

Luther les reçut avec amitié, rendit justice à leur amour pour la vérité, et témoigna plus tard, dans ses lettres à Spalatin et à d'autres amis, qu'il avait été ranimé d'un nouveau zèle par cette visite des Frères et par tout ce qu'il en avait appris. Dès lors aussi il leur accorda une grande estime, et lorsque, en 1523, ils lui firent sentir dans une lettre la nécessité d'introduire dans l'Eglise un ordre et une discipline chrétienne, il leur répondit entre autres : « Nous n'en sommes pas encore au point de pouvoir établir parmi nous, par rapport à l'instruction de la jeunesse et à la pureté des mœurs, une pratique comme celle que nous apprenons avoir lieu parmi vous : chez nous les choses vont lentement, et elles ne sont pas encore parvenues à leur maturité; mais priez pour nous. » — L'année suivante, les Frères envoyèrent à Luther une nouvelle députation pour apprendre de lui plus spécialement en quoi devait consister l'ordre qu'il se proposait d'introduire. Mais quand ils virent qu'il ne s'était pas encore occupé de cet objet, ils lui déclarèrent que ce défaut de discipline était cause que bien des âmes légères et obliques quittaient leur communion pour entrer dans la sienne, parce qu'elles pouvaient y entendre la doctrine de l'Evangile sans y être astreintes à un ordre aussi strict que celui des Frères. Luther, tout occupé encore de la propagation et de la défense de la doctrine évangélique, fut of-

fensé de ce reproche, et il en vint jusqu'à censurer publiquement quelques-unes des institutions des Frères.

Cependant lorsque ceux-ci lui envoyèrent, en 1532, leur confession de foi et leur constitution[1], telle qu'ils l'avaient présentée au margrave Georges de Brandebourg, Luther lui-même la fit imprimer à Wittenberg en y joignant une préface dans laquelle il leur rend un très-beau témoignage. Il y dit entre autres : « Qu'aussi longtemps qu'il avait été papiste, il avait ressenti, par zèle de religion, une haine violente pour les Frères ; qu'à la vérité il avait reconnu de très-bonne heure que Jean Huss avait expliqué l'Ecriture avec tant de force et de pureté, qu'il n'avait pu concevoir sans une extrême surprise comment le pape et le concile de Constance avaient pu condamer au feu un homme aussi grand et aussi digne d'estime. Que cependant la déférence aveugle qu'il avait alors, lui Luther, pour le pontife et pour le concile lui avait fait abandonner sans hésitation la lecture des livres de Huss, parce qu'il se défiait de lui-même. Mais qu'aujourd'hui où l'homme de perdition était manifesté, il avait changé de sentiment à l'égard de ces gens que le pape avait condamnés comme des hérétiques; et qu'il ne pouvait, en les jugeant d'après leur confession de foi, que les regarder et les admirer maintenant comme des saints et de vrais martyrs de la vérité ; qu'il rangeait particulièrement dans cette classe les Frères qu'on nommait Picards; qu'il avait trouvé chez eux une merveille singulière et presque inouïe dans tout le Papisme, c'est que, laissant là les

[1] *Confessio fidei ac religionis baronum ac nobilium regni Bohæmiæ.—Apologia veræ doctrinæ eorum qui vulgo appellantur Valdenses vel Pighardi.* 1522. — (Réimprimée à Genève en 1535 et *1538. Elle se trouve* dans la bibliothèque de cette ville.)

traditions des hommes, ils s'occupaient à méditer jour et nuit la loi du Seigneur. Qu'ils étaient très-versés et bien fondés dans l'Ecriture-Sainte. Que, bien qu'ils fussent peu exercés dans les langues grecque et hébraïque, l'intelligence qu'ils avaient de la Parole de Dieu était si claire et si juste qu'ils méritaient d'être chéris, respectés et accueillis de tous les vrais chrétiens. Oui, ajoute Luther, nous ne pouvons assez bénir Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon les richesses de sa grâce, a fait sortir des ténèbres la lumière de sa Parole, et nous a fait passer heureusement de la mort à la vie. Il est juste que nous nous réjouissions avec ces Frères de ce qu'après nous être regardés ci-devant les uns les autres comme des hérétiques, nous sommes maintenant revenus de cet injuste soupçon, et nous nous trouvons réunis dans un même bercail sous la conduite du seul Pasteur et Evêque de nos âmes. A Lui soient louange et gloire éternellement. Amen! »

On pourrait alléguer ici encore plusieurs témoignagnes semblables que les collaborateurs de Luther, et Mélancthon en particulier, ont donnés de l'orthodoxie des Frères; mais il faut abréger.

Depuis ce temps-là et jusqu'à leur mort, Luther et Mélancthon vécurent constamment en bonne intelligence avec les Frères, qui, de leur côté, ne regrettaient rien dans l'œuvre de la réformation, si ce n'est que Luther négligeât d'introduire dans l'Eglise une discipline plus conforme à l'Evangile. C'est dans cette pensée qu'ils lui envoyèrent, en 1536, une troisième députation, une quatrième en 1540, et deux ans après, la cinquième et dernière. Luther sentait bien la nécessité de cette discipline sur laquelle les Frères insistaient si fort; mais il croyait que dans les commencements de la réformation la chose n'était pas praticable, parce que les choses n'étaient pas encore

parvenues à leur maturité, et que d'ailleurs il se trouvait, lui, surchargé de travaux, entouré comme il l'était d'adversaires innombrables. Dans une des dernières conférences qui se tinrent sur cette matière, il déclara, en présence de tous les théologiens assemblés, « que le Papisme n'avait pu être aboli à moins qu'on ne brisât brusquement le joug de la superstition et qu'on n'éloignât toute apparence de contrainte; mais qu'à présent, voyant que le monde péchait en se jetant dans l'autre extrême, il reconnaissait la nécessité de remédier à ce mal et de rétablir la discipline ecclésiastique; qu'on examinerait la chose sérieusement aussitôt que les circonstances le permettraient; mais que, pour le présent, le pape recommençait à tout brouiller, en faisant espérer la convocation d'un nouveau concile.

Ce fut avec cette déclaration que Luther congédia les députés des Frères; il les assura de son amitié cordiale, leur donna la main de fraternité en présence des autres professeurs et leur dit : « Soyez apôtres des Bohémiens; moi et les miens nous le serons des Allemands. » Peu après, écrivant à Jean Augusta, premier évêque de l'Eglise des Frères, il lui disait entre autres : « Je vous exhorte pour l'amour du Seigneur à demeurer avec nous dans cette communion d'esprit et dans cette conformité de doctrine qui nous a unis dès le commencement, et à combattre avec nous par la Parole de Dieu et par la prière contre les puissances de l'enfer. »

A ces témoignages généraux de l'affection et du respect des Luthériens pour les Frères, on en peut ajouter d'autres qui se rapportent plus particulièrement à leur discipline ecclésiastique. « Depuis les temps apostoliques, dit Luther quelque part, on n'a point vu de chrétiens qui aient eu une doctrine et une pratique plus conformes aux instructions des

ıôtres que les Frères de Bohême. Quoique ces ères ne nous surpassent pas dans la pureté de la ctrine, puisque nous enseignons tous les articles la foi selon la Parole de Dieu, ils nous surpassent beaucoup quant à la bonne discipline par laquelle gouvernent leurs églises avec bénédiction; en cela sont plus louables que nous: il faut que nous l'a-ıions pour donner gloire à Dieu et à la vérité. ılheureusement notre peuple allemand n'est point :ore disposé à se soumettre au joug de la discipline :lésiastique. »

Les plus célèbres collègues de Luther étaient du ;me sentiment que lui à l'égard de la discipline des ères : «Tout ce que je souhaite, leur écrivait Bucer, 1540, c'est que vous ne perdiez pas les préroga-es que Dieu vous a accordées, mais que plutôt vous us excitiez à l'émulation par votre exemple; car us êtes actuellement les seuls dans la chrétienté à ıi, avec une doctrine pure, Dieu ait aussi accordé ıe discipline véritable, pure, praticable, nullement ınible, mais utile et salutaire. Nous prions le Sei-ıeur d'établir parmi nous cette excellente forme de ıuvernement, et de l'étendre de plus en plus. »

Enfin Fabricius Capiton, écrivant la même année ıx Frères, leur disait : Le livre qui contient votre ınfession de foi et l'exposition de votre discipline ıus a été très-agréable. De tout ce qui a paru de ıtre temps je n'ai rien vu de plus parfait en ce ınre. Outre une confession de foi complète et le ritable usage des institutions de Jésus-Christ, ce rre met aussi au jour une discipline tout-à-fait ınte, et les moyens les plus efficaces de bien con-ıire les âmes. »

Les témoignages que Calvin et d'autres ministres e la réformation ont rendus aux Frères sont absolu-ıent du même contenu.

Mais tandis que les Frères jouissaient ainsi de l'amitié et de la communion des réformateurs, leurs ennemis en prirent occasion de leur susciter une nouvelle persécution. Dans la guerre de Smalkalde qui éclata bientôt après la mort de Luther (en 1546), la France et l'Espagne s'unirent d'un côté pour opprimer les Protestants de France, en commençant par les Vaudois; tandis que Charles V, empereur d'Allemagne, et Ferdinand, roi de Bohême, s'armaient contre les Protestants de leurs états. La nation bohémienne ayant refusé de faire cause commune avec les alliés catholiques et de prendre les armes contre l'électeur de Saxe, protecteur de la réforme, on imputa ce refus principalement aux Frères, et on les accusa même d'avoir eu pour but, dans leurs négociations avec Luther, de mettre l'électeur de Saxe sur le trône de Bohême. En conséquence le roi Ferdinand fit arrêter les principaux d'entre eux; les uns furent emprisonnés, d'autres furent exilés, et d'autres dépouillés de tous leurs biens : pour obtenir l'aveu de prétendus complots d'autres furent soumis à divers supplices. Jean Augusta, entre autres, le premier ancien des Frères, eut à endurer trois fois la torture, fut battu de verges à plusieurs reprises et réduit à des portions de pain et d'eau qui suffisaient à peine à entretenir ses jours; et quoiqu'on ne pût le convaincre de rien, il fut cependant retenu dans les prisons jusqu'à la mort de Ferdinand, l'espace de seize ans. La fermeté chrétienne de sa conduite et ses prières pleines d'oction eurent un heureux effet sur ses bourreaux, et les portèrent à se convertir à la vérité.

Un autre de leurs anciens, Georges Israël, eut un sort semblable et montra le même dévouement. Comme on exigeait une rançon de mille florins pour *lui rendre* la liberté et qu'il ne possédait pas cette

e, ses amis et ses paroissiens s'offrirent à la pour lui; mais il refusa cette offre en disant : t assez pour moi d'avoir été une fois racheté et chi parfaitement par le sang de mon Sauveur -Christ; je n'ai pas besoin d'être racheté une de fois par or ou par argent : gardez votre ar- vous saurez bien qu'en faire dans l'exil dont êtes menacés. » — Nous verrons bientôt avec onheur il échappa un peu plus tard de sa prison. même édit qui avait frappé les chefs de l'Eglise mer les temples des Frères; et l'on arrêta ou rsa tous leurs pasteurs, qui ne purent plus rester le pays que sous le sceau du plus profond se- et qui se virent réduits à se glisser de nuit vers frères pour leur donner les soins de leur minis-

ant au peuple, on lui enjoignit de rentrer dans nmunion de l'Eglise romaine ou dans celle des :ins, ou d'évacuer le pays dans l'espace de six nes. Un grand nombre se laissèrent intimider joignirent en effet aux Calixtins; mais la plupart irèrent en Pologne, en 1548, sous la conduite ur évêque Matthias Syon. Le petit reste de ceux e s'exilèrent point resta caché ou se dispersa[1]. la Grande-Pologne le général de la couronne et res personnages considérés les reçurent d'abord bienveillance; mais cette faveur ne dura que maines. L'évêque papiste de Posen ne se donna de relâche qu'il n'eût obtenu du roi Sigismond- ste un édit qui ordonnait aux Frères d'évacuer samment le pays. Ceux-ci se retirèrent alors en e, où le duc Albert les reçut avec bonté. Ici en- il est vrai, on tâcha de les rendre suspects, et

ι plupart de ceux qui quittèrent la Bohême, étaient des ha- s de Brandeis, de Turnon, de Clumz, de Leutomischel et virons.

on les accusa de professer une doctrine qui n'était pas conforme à celle des Luthériens, ce qui, dans l'état d'intolérance réciproque où vivaient alors les Protestants entre eux, eût pu les faire chasser de nouveau du pays. Mais le duc ayant nommé cinq théologiens de sa capitale pour conférer sur ce sujet avec les pasteurs des Frères, on reconnut qu'il n'y avait entre la foi de ceux-ci et celle des Luthériens aucune différence essentielle; et il en résulta entre les deux confessions une union fraternelle. Le gouvernement accorda aux Frères un privilége en vertu duquel ils devaient jouir de tous les droits des autres sujets de l'Etat, tout en conservant leur propre discipline ecclésiastique; et on leur assigna sept villes pour s'y établir.

Tous les ministres fidèles du pays, et dans leur nombre surtout l'évêque Paul Spératus, [1] se montrèrent très-favorables aux Frères. L'un de ces ministres, écrivant au docteur Brenzius, dit à leur sujet : « S'il existe quelque part des églises où règne une discipline vraiment apostolique et une piété sincère, et dans lesquelles tout soit réglé sur l'exemple des plus saints martyrs, c'est certainement chez les Frères. J'estime que ce saint peuple a été envoyé ici par le Seigneur lui-même afin d'en porter plusieurs à songer plus mûrement aux moyens de remédier aux nombreux défauts de nos églises. »

De quelque courte durée qu'eût été le séjour des Frères en Pologne, il n'y fut pourtant pas sans fruit; et la semence de l'Evangile qu'ils y avaient répandue dans leur passage commença dans peu à germer. Elle avait été reçue par plusieurs personnes de la noblesse et de la bourgeoisie; et l'un des principaux pasteurs

[1] Auteur du cantique allemand : *Es ist das Heil uns kommen her.*

d'entre les Frères établis en Prusse venait de temps à autre visiter sans bruit ces nouveaux convertis de la Pologne pour les affermir dans la vérité.

Au nombre des conversions remarquables qui eurent lieu en ce temps-là on rapporte celle du comte d'Ostrorog, qui fut gagné au Seigneur à l'heure même où il se rendait dans l'assemblée avec un fouet pour en faire sortir sa femme. Une fois touché, ce fut un homme plein d'ardeur; il demanda aux Frères de Prusse de lui donner un prédicateur pour ses domaines; et on lui envoya, en 1551, ce Georges Israël dont nous venons de parler, qui avait refusé de se laisser racheter par ses frères. Il avait réussi, par le secours de Dieu et au moyen d'une hardiesse singulière, à s'échapper sans payer de rançon : il était sorti en plein jour de la prison qu'il occupait au château de Prague, en passant au milieu de ses gardes, vêtu en secrétaire, avec une plume derrière l'oreille, et du papier et une écritoire à la main. Après avoir rejoint ses Frères de Prusse, puis s'être rendu en Pologne sur l'appel dont nous venons de parler, il rassembla à lui seul, dans l'espace de six ans, vingt églises de Frères dans ces contrées. D'autres encore travaillèrent avec succès à la même œuvre, de manière que, d'après le rapport de Vergérius, le nombre total des églises qui se formèrent dans ce même espace de temps par le ministère des Frères dans la Grande-Pologne, s'éleva à près de quarante.

Les Frères eurent des succès semblables encore en Lithuanie, en Silésie et dans d'autres contrées voisines, où plusieurs de leurs anciens se virent appelés à remplir les places de prédicateurs les plus considérées ou des fonctions importantes dans l'enseignement public.

Au nombre des acquisitions les plus précieuses et les plus édifiantes que fit à *cette* époque l'Eglise des

Frères, il faut compter celle de ce Paul Vergérius que nous venons de nommer, précédemment légat du pape et évêque de Capo-d'Istria, qui, depuis peu d'années, était devenu un confesseur de la vérité évangélique. Après sa conversion il fit imprimer à Tubingue la confession de foi des Frères, en y joignant une préface dans laquelle il s'énonce en ces termes :

« Je dois avant toutes choses alléguer les raisons pour lesquelles j'ai publié cette confession de foi des Vaudois ou Picards, confession qui n'a été connue jusqu'ici que de peu de personnes. Il n'y a pas longtemps que Dieu m'appela à me rendre d'Allemagne en Prusse, en Lithuanie et en Pologne. Je brûlais d'envie de voir et de visiter tant de différents peuples et leurs églises. Après avoir longtemps parcouru la Pologne, j'y découvris environ quarante églises réglées suivant les constitutions des Vaudois. [1] Cette découverte m'a causé véritablement une satisfaction et une joie très-sensible. On trouve chez eux la Parole de l'Evangile dans sa pureté et dans son intégrité, et même dans une telle perfection, que je n'ai remarqué, ni dans leur doctrine ni chez leurs ministres, aucune ombre d'erreur ; et je n'ai pas eu d'ailleurs le moindre sujet de les en soupçonner. Leurs cérémonies et leurs mœurs sont si pures et si éloignées de la superstition et des momeries papales, qu'on n'en aperçoit plus parmi eux la moindre trace. Leur discipline ecclésiastique est si exacte qu'elle produit des fruits d'un renouvellement de cœur et de cet amendement de vie auxquels on reconnaît aisément le caractère de tout chrétien. Lorsque je donnai con-

[1] Le lecteur se souviendra que de tout temps on a eu une tendance à confondre les Vaudois et les Frères, même à l'époque où *ils étaient le plus distincts.*

naissance de tout cela aux Frères, soit d'Italie soit d'autres contrées, et que j'eus le plaisir d'en faire le récit à divers princes d'Allemagne, j'eus occasion de voir que plusieurs d'entre eux n'avaient rien su de l'existence de ces Vaudois; d'autres, les méconnaissant, paraissent fort étonnés de ce que les Polonais s'étaient avisés de recevoir leur doctrine, et craignaient qu'elle n'altérât la pureté de celle de Jésus-Christ lui-même qu'ils avaient embrassée depuis peu par la réformation. C'est par ces raisons importantes que je me suis senti obligé de procurer au public une nouvelle édition de cette confession de foi des Vaudois, vu que les exemplaires en étaient devenus fort rares. Je ne doute pas que tous ceux qui aiment une doctrine pure, ou qui du moins y ont pris quelque goût, ne louent et n'estiment non-seulement cette confession de foi, mais encore les Polonais et toutes les églises qui l'ont adoptée. Je m'assure de même qu'ils prieront le cher Père céleste de conserver l'œuvre si heureusement commencée de la réforme de leurs églises; qu'ils lui demanderont de l'augmenter de plus en plus par sa bonté infinie, et de la bénir abondamment de jour en jour. » — Le même Vergérius dit encore : « Quoique d'ailleurs je sache très-bien quel homme faible je suis, je ne puis me dispenser d'exhorter toutes les églises qui, dans l'espace de quarante ans, ont été réformées et régénérées en Jésus-Christ, à ne pas se contenter d'avoir aboli la superstition et l'abomination du Papisme ; mais je les prie de s'appliquer avec le plus grand soin à conserver unanimement la vraie et pure doctrine du Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et de faire en sorte qu'une discipline digne de l'Evangile et propre à mortifier la chair y soit enfin introduite. »

Cet homme célèbre ayant été par le fait l'un des membres de l'Eglise dont nous donnons l'histoire,

et sa conversion l'une des belles conquêtes de cette Eglise et du Protestantisme en général, on ne lira pas sans intérêt un dernier extrait de ses écrits, tiré d'une lettre qu'il écrivit aux Frères sous la date du 19 mars 1561. Il s'y exprime en ces termes: « Après que l'Esprit de Dieu m'a sollicité à sortir d'une église adultère et anti-chrétienne (ce que j'ai fait par la grâce de Dieu il y a dix ans), ce même Esprit me porte aujourd'hui à chercher une église qui me paraisse être la meilleure; et c'est dans cette église que je veux mourir et remettre mon âme au Père céleste. Je le dois non-seulement à moi-même, mais je le dois aussi, tout chétif que je suis, pour donner un exemple à d'autres. En quittant le Papisme j'ai prouvé par cette démarche que mon cœur avait horreur de sa doctrine. A présent je désire témoigner que, quoique la doctrine de l'Eglise protestante dans laquelle je vis actuellement ne me déplaise point, cela ne m'empêche pas d'aimer par préférence les églises qui ont une meilleure discipline. J'estime et je loue nos églises (protestantes); mais ce que je désirerais y trouver, c'est l'autre partie de l'Evangile, je veux dire une discipline évangélique; et je déclare publiquement qu'à cet égard je préfère vos églises à toutes les autres. Aussi, pour que personne ne s'imagine que ce n'est qu'à présent que ces idées me sont venues tout à coup dans l'esprit, j'atteste comme devant Dieu que, depuis l'époque où j'ai connu et goûté l'Evangile, ces églises n'ont cessé de me plaire; j'ai pris même en chaque occasion leur défense de toutes mes forces, comme nombre de personnes en peuvent rendre témoignage; et entre plusieurs preuves de ce fait, c'est moi qui ai apaisé le roi de Bohême, Maximilien II, qui était fort indisposé contre les Frères. Je conclus en déclarant que, si vos églises veulent me *recevoir, je désire* m'y incorporer et y mourir. Et

comme je renonce volontairement aux voluptés du monde, je ne les chercherai pas chez vous. La main du Seigneur m'a saisi; dès lors je pense tout autrement que je ne faisais jusqu'alors, et je cherche tout autre chose. »

Voilà comment le Seigneur bénissait pour la Pologne la présence ou l'influence des exilés de Bohême.

Les églises des Frères s'étendant à ce point au milieu des autres églises protestantes, on songea bientôt de part et d'autre aux moyens d'opérer dans ce pays une réunion, ou du moins un rapprochement fraternel entre les trois communions, luthérienne, réformée et bohémienne. Outre le motif général de la charité chrétienne, on en avait d'autres encore d'un très-grand poids; car les progrès de la réforme en Pologne paraissaient dépendre de cette réunion désirée; et si elle avait lieu, tout semblait devoir réussir; car l'œuvre avait été préparée de longue main. Déjà depuis 1440, les Hussites de Bohême qui s'étaient réfugiés en Pologne, puis, plus tard, plusieurs étudiants polonais, formés par Mélancthon, avaient jeté dans ces contrées les premiers germes de la réformation; les Frères, chassés de Bohême en 1548, vinrent ensuite se réfugier dans le pays, et contribuèrent puissamment, comme on l'a vu, à y féconder ces premiers germes. Dans le même temps les Luthériens se répandaient aussi dans la Prusse polonaise, et les Réformés dans la Petite-Pologne; presque toute la noblesse avait embrassé le protestantisme; le roi lui-même inclinait fortement pour une réformation générale, et n'en était détourné que par les divisions des Protestants orthodoxes entre eux, et par les troubles que causèrent les Ariens.

Tous les Protestants désiraient donc un rappro-

chement : et le surintendant (évêque)[1] des Réformés de la Petite-Pologne, Félix Cruciger, qui s'était d'abord déclaré contre les Frères, ayant cessé au bout de quelque temps de s'opposer à eux, s'aboucha par deux fois avec leur premier ancien, Georges Israël, afin de pourvoir aux moyens de faire cesser les divisions qui les avaient séparés jusque-là. Dans ce but les Réformés se rassemblèrent, en 1555, en synode général à Kaminieck ; et là, en présence de plusieurs waywodes de la Grande et de la Petite-Pologne et d'une députation du duc de Prusse, on fit l'examen de la confession de foi, de la discipline et des autres écrits des Frères; la partie réformée leur donna une entière approbation; puis les deux confessions se réunirent en la personne de leurs représentants, qui se tendirent la main d'association et célébrèrent la cène en commun.

Les Réformés donnèrent communication de cet événement à leurs coreligionnaires de Suisse, qui s'en réjouirent et y donnèrent leur assentiment, principalement par rapport à la discipline. Calvin leur écrivit entre autres : « J'espère toute sorte de bien de votre union avec les Vaudois, non-seulement parce que Dieu bénit toujours la sainte union des membres de Jésus-Christ, mais aussi parce que je suis persuadé que, dans l'œuvre que vous avez commencée, vous pouvez retirer un grand avantage de l'expérience que les Frères vaudois ont acquise par les longues épreuves où le Seigneur les a fait passer. C'est pourquoi vous devez travailler soigneusement à ce que cette sainte union des esprits soit cimentée de plus en

[1] Dans presque toute l'Allemagne les Réformés ont, comme les Luthériens, une hiérarchie ecclésiastique dans laquelle les surintendants ecclésiastiques jouissent, sous quelques rapports, de la même autorité et des mêmes attributions que les évêques chez les *Catholiques-romains*.

plus. » — Wolfgang Musculus, théologien de Berne, s'exprime à peu près de même dans une lettre qu'il adressa aux mêmes églises. « Surtout, dit-il, nous bénissons le conseil admirable de Dieu, de ce que les frères nommés Vaudois, expulsés de la Bohême il y a quelques années, ont été conduits vers vous par le Seigneur pour seconder vos églises dans la connaissance et dans la propagation de la vérité. »

Cependant cette réunion qu'on avait crue complète et durable fut bientôt attaquée et troublée par différentes sortes d'ennemis. Des Ariens secrets qui avaient voulu être compris dans la réunion, afin de participer à la protection qu'elle assurait aux deux partis, commencèrent à demander que les Frères fissent différentes modifications à leur doctrine et aux formes de leur culte; puis, sur leur refus, ils cherchèrent à les rendre suspects aux théologiens suisses. Même le vieux et respectable Jean à Lasco s'opposa pendant un certain temps au maintien de la réunion. Il demandait avec Calvin et d'autres docteurs réformés, que les Frères se rapprochassent davantage de la doctrine des églises suisses et françaises sur la cène, donnassent une déclaration plus explicite de leurs principes sur ce sujet, et changeassent quelques-uns de leurs usages qui s'y rapportaient. Le roi ordonna, il est vrai, à Lasco de ne pas insister, et les Frères cherchèrent à satisfaire les docteurs suisses par une députation : mais la chose se prolongeait cependant encore, et l'on chercha un remède plus radical.

Les Frères avaient retrouvé quelque repos, tant en Bohême qu'en Moravie, sous le gouvernement doux et paisible de Maximilien II; et comme ils replaçaient volontiers, dès qu'ils le pouvaient, le centre de leur action et le siége de leur gouvernement sur le terrain natal de leurs églises, ils tinrent, en 1557, à

Sleza, en Moravie, un synode nombreux, auquel assistèrent plus de deux cents de leurs ecclésiastiques et un grand nombre de seigneurs polonais. L'un des principaux objets de cette assemblée était l'affaire de la réunion des Frères avec les Réformés de Pologne et de Suisse. Cependant les choses s'étaient compliquées de plus en plus ; l'Eglise protestante était divisée alors en une multitude de partis vivement opposés les uns aux autres, et qui tous cherchaient à attirer les Frères de leur côté. Intérimistes, Majoristes, Flaciens, Adiaphoristes, Synergistes, Osiandristes et d'autres encore, tous regardaient comme étant contre eux tous ceux qui n'étaient pas pour eux; et cet état de chose se joignit aux circonstances indiquées plus haut pour empêcher le synode d'effectuer la réunion désirée.

Plusieurs synodes subséquents même s'en occupèrent sans succès, jusqu'à ce qu'en 1560 les Frères en convoquèrent un nouveau à Bunzlau en Bohême, qui était devenu alors leur chef-lieu.[1]

Dans cette réunion, les Frères, pour mettre fin à toutes les fausses représentations qu'on faisait toujours de nouveau de leurs principes, résolurent d'envoyer deux des leurs, Rokita et Herbert, en députation à quelques-uns des princes et aux principaux théologiens de l'Allemagne et de la Suisse. Ces deux députés furent reçus partout avec beaucoup de bienveillance, surtout par le duc de Würtemberg et le comte palatin de Deux-Ponts, qui conférèrent avec eux en présence de plusieurs théologiens célèbres. Le duc alla jusqu'à leur offrir un asile dans ses états si on ne voulait les souffrir ailleurs, et leur donna

[1] C'est par cette raison qu'on voit les Frères de ce temps mentionnés quelquefois sous le nom de Frères de Bunzlau (*Bunzler-Brüder*).

des lettres de recommandation pour quelques seigneurs polonais. Le chancelier Vergérius se montra en cette occasion un de leurs amis les plus ardents.

Muni des lettres du duc de Würtemberg, Rokita se rendit aussitôt en Pologne; mais Herbert continua sa route pour Heidelberg, Strasbourg et la Suisse, et s'aboucha avec les divers théologiens de ces endroits, et en particulier avec Bullinger, Pierre Martyr, Musculus, Calvin, Viret et Théodore de Bèze. Il se plaignit à eux, au nom des Frères, de ce qu'ils les avaient censurés injustement et avec dureté; il déclara, sur le point particulier de la sainte cène, qu'ils étaient décidés à ne prendre aucune part aux disputes dont elle était l'objet, et qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient donner, sur ce point, d'autres explications que celles qu'ils avaient données jusqu'alors, en ne se servant que des expressions de l'Ecriture.

Ces théologiens, et nommément Calvin, leur montrèrent alors beaucoup de bienveillance; et quoique ce dernier continuât à désapprouver les Frères de ce qu'ils se rapprochaient trop de la confession luthérienne sur l'article de la cène, il chercha cependant, dans la réponse écrite qu'il adressa aux Frères, à excuser les lettres qu'il avait envoyées précédemment à leur sujet aux Réformés de Pologne.

Alors on reprit avec une nouvelle vigueur l'affaire de la réunion de ces derniers avec les Frères; et la chose fut enfin terminée au synode de Xians, en 1560. On s'entendit en premier lieu sur l'article de la doctrine. Quand on en vint à celui de la discipline ecclésiastique, quelques-uns des réformés prétendaient pouvoir tirer de l'Ecriture un gouvernement meilleur que celui des Frères, auquel ils reprochaient de sentir encore un peu le papisme et de donner trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Les Frères ré-

pondirent que leur discipline avait été conçue avec beaucoup de poids, mûrie pendant quarante ans, au milieu de prières et de souffrances continuelles; qu'elle avait prospéré pendant un siècle, et reçu l'approbation de tous les docteurs les plus éclairés, qui lui rendaient le témoignage qu'elle insistait sur une véritable conversion du cœur, et qui louaient en elle sa fidélité à n'admettre personne à la communion des saints et à la cène avant de l'avoir suffisamment examinée.

Les Réformés se rendirent à ces observations; et le synode résolut à la pluralité des voix, sans confondre, quant à la doctrine, les confessions de foi des deux Eglises, d'adopter la discipline des Frères avec une légère modification. Les évêques des Frères de Pologne se désignèrent sous le nom d'*anciens* ou de *seniores*, afin d'éviter les jugements qu'auraient pu porter, en différents sens, les Catholiques et les Protestants presbytériens sur le titre d'évêque, qu'ils ne prirent plus que dans leurs négociations avec des Eglises protestantes épiscopales.

Telle est l'histoire de la réunion des Frères de Pologne avec les Réformés du même pays.

En jetant un coup-d'œil général sur toute cette affaire et sur les suites qu'elle a eues pour les Frères, plusieurs en porteront sans doute le même jugement que Comménius, qui, dans son histoire, paraît n'être point content de ce synode, et croire que la politique et la sagesse humaines y eurent la grande part. On peut se souvenir que c'est un jugement que nous avons étendu, dans la préface de cet ouvrage, à toutes les négociations de ce genre. Et il semble en effet que, si ce synode a causé du dommage aux Frères de Pologne, ce n'est pas tant à cause de quelque modification particulière qu'on y aurait

faite à la constitution de leur Eglise, que parce que cette Eglise y fit des acquisitions trop grandes; qu'on y prit la résolution d'appliquer sa discipline à des gens qui n'étaient pas faits pour elle; et qu'elle n'absorba en apparence l'Eglise réformée de Pologne, que pour en être plus absorbée elle-même en réalité. C'est ce qui arrivera à l'Eglise toutes les fois qu'elle s'alliera avec le monde.

Quoi qu'il en soit, cette réunion parut, pour le moment, être un sujet de joie, et procura aux Frères de Pologne la paix extérieure.

Mais, si leurs rapports avec l'Eglise réformée avaient pris une tournure paisible, il n'en était point encore de même quant aux Luthériens. Au contraire; les Frères avaient été inquiétés déjà précédemment, et surtout en Prusse, par quelques docteurs tracassiers et intolérants de cette Eglise; et lorsque Laurentius, l'évêque des Frères, vint en 1561 pour faire sa visite ordinaire à Thorn, le prédicateur luthérien de cette ville, Morgenstern, homme inquiet qui avait déjà été chassé de différents lieux pour cette disposition de son caractère, lui demanda avec violence pourquoi les Frères de cette ville ne se joignaient pas à l'Eglise luthérienne, puisqu'ils prétendaient professer les mêmes principes que la confession d'Augsbourg? L'évêque répondit que c'était parce que l'Eglise luthérienne manquait d'une discipline convenable; mais que cependant il s'entretiendrait sur ce sujet avec ses frères. Ceux-ci répondirent que, pour le bien de la paix, ils consentiraient à fréquenter les Eglises luthériennes, pourvu que les pasteurs observassent, autant qu'il serait possible, une bonne discipline.

Ils renvoyèrent donc Laurentius, en 1563, à Thorn avec quelques autres députés, qui, après avoir plei-

nement établi devant le Conseil l'innocence
res contre les accusations de Morgenstern,
leurs frères de cette ville, de leur propre c
ment, à la direction du clergé luthérien. Mai
Morgenstern n'en continuait pas moins à p
à écrire contre les Frères, ceux-ci se retirèı
ville. Leur persévérant adversaire fut, il
chassé peu après de ce même endroit par l
trat pour d'autres brouilleries; mais il conti
lement à exciter contre les Frères les églis
riennes de la Pologne, pendant que, d'un a
celles de Prusse agissaient contre eux dans
sens. Les choses en vinrent même dans cette
contrée, après la mort du duc Albert, au p
non-seulement on projeta un nouveau corp
trine que les Frères devaient souscrire, m
voulut encore les obliger à renoncer à leur
prédicateurs bohémiens, à leur discipline
leurs usages particuliers, et par conséquent
absolument toute liaison avec leurs frères de
et de Moravie ou à quitter le pays. La plupa
ce dernier parti, et se retirèrent en 1574 les
la Grande-Pologne, les autres dans leur p
Moravie, où leurs coreligionnaires jouissai
un temps, comme on l'a vu, d'une entière t

Quant aux Luthériens de Pologne, quoiq
intolérants que ceux de Prusse, ils n'entrè
non plus d'abord dans l'alliance des Frères
Réformés. Erasme Gliczner, leur surintenda
Georges Israël, le président des évêques de
à venir discuter cette matière dans un syı
s'assembla à Posen, en 1567. Là, entrant daı
qu'avait ouverte Morgenstern, il commença
jecter quelques erreurs qu'on prétendait
tirer de la confession de foi des Frères, err
pour la plupart, n'avaient jamais été soute

:un d'eux; il passa ensuite à d'autres questions s dignes d'une discussion sérieuse, mais où il se avait que la doctrine des Frères s'accordait enement avec celle des Luthériens. Alors changeant t à coup de direction dans son attaque, et profitant cet accord des doctrines des deux partis dans tous points fondamentaux, il en revenait à demander : Frères de se réunir entièrement aux Luthériens. nme on ne put s'accorder sur cet article, on sou- :l'année suivante cette matière au jugement de la ulté théologique de Würtemberg. Celle-ci désap- uva, dans sa réponse, les écrits de controverse avaient été publiés à Thorn, et décida, d'après :emple de Luther : « Que, nonobstant la différence quelques expressions et de quelques cérémonies, glise des Frères de Bohême ne devait pas être cen- différente de l'Eglise luthérienne. » Seulement : ajouta, pour les Frères, l'avertissement que, uelque excellente et digne d'imitation que fût leur cipline, ils ne devaient pas pour cela ne voir la ie Eglise que chez eux, ni empêcher les membres ; autres églises évangéliques de participer à leur nmunion. »

Là-dessus Gliczner, abandonnant quelque chose ses premières prétentions, invita les Frères à un uveau synode, qui fut convoqué à Posen en 1570, où l'on reconnut de part et d'autre l'harmonie qui iste au fond entre la confession des Frères et celle Augsbourg. Dans un autre synode, tenu à Vilna, on rvint à terminer les contestations qui existaient tre les Luthériens et les Réformés touchant la inte cène; et alors on put enfin en venir à la concation du fameux synode d'union entre tous les otestants de Pol gne, qui eut lieu dans la ville eSendomir en avril de la même année (1570). Cette semblée fut imposante et nombreuse. Outre les dé-

putés ecclésiastiques qu'y envoyèrent toutes Eglises des trois confessions, il s'y rencontra en(plusieurs députés de la noblesse, dont l'un fut non président du synode. Les principaux théologiens rent, du côté des Frères, l'évêque Laurentius; p les Luthériens, Gliczner; pour les Réformés, l Gilovius.

Au premier abord chaque parti chercha, con on pouvait s'y attendre, non pas tant à opérer simple réunion, qu'à attirer les autres entièreme lui. Mais bientôt on sentit que l'harmonie des t partis pouvait très-bien avoir lieu lors même chacun d'eux conserverait sa propre confession même que la réunion ne pouvait guère se faire de cette manière. Les docteurs luthériens eu d'abord quelque peine à admettre cette base. M comme les nobles se réunirent pour les conjurer larmes aux yeux, de ne pas offrir plus longtemps ennemis un sujet de joie et au roi un scandale, persévérant à retarder la réunion, ils consenti enfin à se rendre. Les députés des trois confessi déclarèrent donc qu'ils pouvaient se reconnaître t réciproquement pour orthodoxes dans tous les po fondamentaux de la foi; ils promirent d'éviter à venir toute controverse quelconque, de s'aimer contraire comme des frères, et de se prêter assista dans leurs Eglises respectives. On ajouta encore les membres d'une confession visiteraient le c des autres non-seulement à la prédication, mais a à la cène; et qu'en signe d'union, chacune des t Eglises enverrait toujours un certain nombre de putés aux synodes généraux que tiendraient en te et lieu leurs frères d'une autre confession.

Les points relatifs à cette union, qui reçut le r de *Consensus*, ayant été rédigés par écrit, lus en pl

assemblée et généralement approuvés, tous les membres promirent, en se donnant la main, d'observer religieusement, pour la plus grande édification du règne de Jésus-Christ, tous les articles de ce traité d'union. On termina la séance par des prières et des actions de grâces; et la joie fut grande dans tous les cœurs. Les historiens ajoutent qu'un grand nombre d'Ariens secrets, qui avaient cherché jusqu'ici à propager leurs erreurs à la faveur des troubles, revinrent à la vérité, et furent admis dans la communion des fidèles : les autres furent ouvertement exclus.

Avant de se séparer, on envoya, par des députés nommés pour cela, les articles de cette réunion aux théologiens de Heidelberg, en leur faisant demander s'ils jugeaient nécessaire qu'outre ces articles qu'on venait de rédiger, on composât, pour la Pologne, un corps de doctrine particulier, ou une confession générale commune aux trois Eglises. La réponse de l'université fut qu'on pouvait s'en tenir simplement au Consensus qui venait de se faire. En 1578, les Luthériens de la noblesse écrivirent aussi, de concert avec les théologiens de leur Eglise, aux électeurs du Palatinat, de Saxe et de Brandebourg, pour leur communiquer le résultat du synode; ceux-ci leur en témoignèrent leur satisfaction, en exprimant le désir que tous les Protestants suivissent leur exemple.

Quelques semaines après ce grand synode il s'en tint un nouveau à Posen, entre les Luthériens et les Frères, où l'on acheva de traiter quelques détails d'après les bases du Consensus de Sendomir : cet accord fut ensuite lu publiquement à tout le peuple, qui versa des pleurs de joie au moment où, pendant le chant du *Te Deum*, il vit tous les membres du synode se tendre la main en signe de fraternité. A la suite de la séance, un prédicateur d'entre les Frères

prêcha dans l'Eglise luthérienne avec toutes les formes luthériennes, et inversément un prédicateur de cette dernière confession fonctionna dans l'Eglise des Frères.

Les années suivantes il se tint encore plusieurs synodes, composés de membres des trois confessions, où, après avoir confirmé toutes les résolutions précédentes, on convint en outre de quelques nouveaux arrangements pour le maintien du bon ordre, pour l'établissement d'écoles communes et pour quelques autres objets semblables. Tous ces points furent rédigés et décrétés sous le nom de *Constitutions* ; et dès ce moment les Protestants de Pologne furent et restèrent unis pour longtemps, et recueillirent de ce rapprochement tous les fruits qui pouvaient en résulter. Leurs ennemis du dehors en perdirent surtout l'occasion de les dénigrer auprès du roi, ou de leur refuser dans les diètes du royaume les priviléges de la paix générale.

Il est vrai que, douze ans plus tard, cette paix fut de nouveau troublée pour quelque temps. Au synode général de Posen, en 1582, deux prédicateurs luthériens, Gérike et Enoc, dont le dernier, à ce que dit Salig, avait quitté les Frères pour se soustraire à leur discipline trop sévère, protestèrent contre le Consensus de Sendomir, et allèrent jusqu'à menacer de l'excommunication leur surintendant Gliczner, en alléguant l'avis de quelques facultés de théologie luthériennes qui avaient effectivement blâmé cet acte. Mais l'affaire fut portée au synode général de Thorn (en 1595), où l'on vit paraître, outre une quantité de députés ecclésiastiques et laïques des trois confessions, onze députations des principaux seigneurs de Pologne et de Lithuanie, et même un des princes de Reuss qui appartenait à la religion

e. Tous se prononcèrent avec force pour le
n du Consensus. Comme Gérike ne voulut
hir il fut déposé par le synode, et Gliczner
à maintenir les Eglises luthériennes dans l'u-
nérale.

le résumé des longues affaires du Consensus
s. Mais dans la suite, comme pour fournir une
de plus de ce fait qui se présentera encore sou-
ns cet ouvrage, que l'Eglise bohémienne in-
plus vers la réformée que vers la luthérienne,
héricns se séparèrent de nouveau des deux
confessions, pour ne s'en rapprocher que cent
s tard, en 1712, mais trop tard, et lorsqu'ils
vu le mal qui était résulté de leur séparation.
formés, au contraire, s'unirent toujours plus
nent avec les Frères de Bohême, jusqu'à ce
627, au synode d'Ostrog, ils se confondirent
nt avec eux que dès lors on n'a plus fait de
ice, dans la Grande-Pologne, entre les Ré-
et les Frères de Bohême.

evait s'attendre à l'absorption que nous ve-
indiquer : les Frères n'auraient pu s'allier et
fondre ainsi avec une Eglise générale s'ils
nt eux-mêmes perdu de leur première vie. Ils
ent cette résolution de leurs prédécesseurs,
point s'allier trop étroitement avec ceux qui
enteraient pas de garanties suffisantes pour le
n d'une doctrine et d'une discipline évangé-
(p. 85 et 86); et au lieu d'avoir gagné l'Eglise
ée, c'est la leur, ou du moins la portion polo-
le la leur, qui, selon la remarque de Commé-
st venue mourir dans celle-là, en y perdant sa
propre, sa discipline indépendante et l'esprit
ancêtres. La grande leçon que nous avons à ti-
ces événements semble donc être celle-ci : que

le chrétien ne peut agir sur le monde qu'à proportion qu'il s'en sépare, et qu'il sera toujours trompé par une marche contraire.[1]

[1] On n'a pas compris ce passage lorsqu'on l'a cité comme offrant une contradiction avec le respect ou le ménagement pour les églises nationales. Une église indépendante n'a nul besoin de se fondre dans l'église générale pour fraterniser avec celle-ci. l'union ou la désunion viennent du cœur et des passions, beaucoup plus que des principes, du moins entre hommes ou entre Eglises qui reposent sur les doctrines fondamentales de l'Evangile. C'est une chose odieuse que d'abonder en son sens et de se croire en toutes choses seul dans la vérité; mais la variété et l'indépendance peuvent très-bien subsister avec l'amour et la vérité.

FIN DU LIVRE IV.

LIVRE CINQUIÈME.

DESTINÉES DES FRÈRES DE BOHÊME ET DE MORAVIE, DEPUIS LA PERSÉCUTION DE 1548 JUSQU'A LA DESTRUCTION DE LEURS ÉGLISES (1548—1627).

Il nous est doux de retourner à nos Frères de Bohême, à ces contrées devenues sacrées pour l'ami de l'Evangile, à ce Gossen du moyen âge, où prospérait par excellence la véritable Eglise de Christ; car on ne peut se dissimuler que, dans toutes les transactions que nous venons d'exposer, on ne vît les Frères de Pologne et de Prusse incliner, sous des formes religieuses, vers une prospérité et une grandeur selon la chair, prendre assez sensiblement la manière d'être des églises ouvertes à tout le monde, et manquer de plus en plus de ce sceau d'opprobre et de souffrance que rien ne remplace, et qui semble être la condition presque nécessaire d'une église vraiment apostolique. Du reste il faut en convenir aussi : ces églises mêmes de Moravie et de Bohême inclinent dès cette époque et par ces mêmes raisons vers un dépérissement semblable ; et nous touchons à l'histoire de leurs derniers jours. Il semble que le Seigneur ait chargé successivement certaines portions particulières de son Église d'élever pour un temps le flambeau de sa Parole parmi les hommes ; et que, lorsque leur temps assigné est échu, il transporte sur d'autres cette

tâche magnifique. A l'époque où nous sommes
nus tout semble indiquer d'avance que les chr
de Bohême vont avoir fini le beau rôle qu'ils jo
depuis deux siècles : la Réformation a vaincu le
tacles extérieurs, le Protestantisme est reconnu
manière légale en divers pays : et selon le témoi
de leurs propres historiens, les Frères vont se re
tir bientôt de leur dangereuse prospérité.

Cependant ils ne s'éteindront pas sans jeter e
un dernier éclat.

Nous avons déjà dit (liv. IV), en parlant des af
de la Pologne et de la Prusse que, peu d'années
la grande émigration de Pologne, et dès 156
Frères de Bohême et de Moravie avaient obte
nouveau, sous l'empereur Maximilien II, la l
de rouvrir leurs temples et d'exercer leur cul
qui ramena dans le pays un grand nombre de
qui avaient été contraints d'en sortir. Leurs opin
ennemis cherchèrent bientôt de nouveaux moye
les perdre. L'archi-chancelier de Bohême se
dans ce but, en 1563, à Vienne où, par des inst
continuelles, il porta l'empereur à signer, qu
malgré lui, un édit de persécution. Mais ici enc
Seigneur intervint pour protéger son peuple,
permit pas que l'édit eût son effet. Car comme l'
chancelier repartait plein de joie pour la Boh
emportant avec lui cet édit, au moment où il p
le pont du Danube au sortir de la porte de Vien
partie du pont où il se trouvait s'enfonça sous l
manière qu'il tomba dans le fleuve avec sa voit
tout son bagage, et que la plus grande partie
suite fut noyée. Un jeune gentilhomme qui se
avec son cheval vit reparaître le chancelier au-d
de l'eau, le saisit par son cordon d'or et parvir
soutenir assez longtemps pour que des pêcheurs
sent venir à son secours avec un bateau; mais

ramenèrent que son cadavre. Quant à la cassette qui renfermait la sentence de tant d'innocents, elle fut emportée par le torrent et on ne la revit plus jamais. Le gentilhomme qui avait échappé à la mort en cette occasion, et qui attestait encore cet événement dans un âge avancé, se sentit poussé par là à se joindre à l'Eglise des Frères; et l'empereur fut si peu disposé à renouveler l'édit, qu'au contraire il exprima des sentiments très-favorables aux fidèles de Bohême, qui dès lors jouirent pour longtemps d'un repos parfait.

Ils profitèrent de ce temps de calme pour édifier leurs églises, pour les instruire de plus en plus dans la vérité, pour travailler en général à l'avancement du règne de Jésus-Christ, et pour tenir de temps en temps des assemblées synodales très-nombreuses, que présidaient leurs pieux évêques, Jean Augusta, ce fidèle témoin éprouvé par les tortures et par seize ans de prison, et Mathias Erythræus. On jugera de l'état de prospérité extérieure où se trouvaient alors les églises des Frères, en apprenant que dans un de ces synodes on comptait, outre les ecclésiastiques, dix-sept barons des plus distingués de la Bohême et cent quarante-six autres membres de la noblesse.

Un objet important des délibérations des Frères de cette époque fut de procurer à leurs églises une nouvelle traduction bohémienne de la Bible d'après le texte original, les versions dont ils s'étaient servis jusqu'alors n'ayant été faites que d'après la Vulgate. Dans ce dessein ils envoyèrent quelques-uns de leurs candidats en théologie aux universités de Wittemberg et de Bâle, pour y étudier les langues orientales; dès que ceux-ci furent de retour ils se réunirent, pour cette œuvre importante, avec un certain nombre de ministres au château de Kraliz en Moravie, chez un baron qui se chargea de tous les frais de l'entreprise; et ils se mirent au travail, sous la direction de l'évê-

que Æneas et de ses co-évêques. On établit à Kraliz une imprimerie expressément consacrée à cet ouvrage, auquel on ne mit pas moins de quatorze années de travail. Il fut publié en six livraisons successives, de 1579 à 1593; il fut revu de nouveau, en 1601, par Aston; et les nombreuses éditions qui s'en sont faites depuis sont une preuve de l'empressement avec lequel il a été reçu.

Nous venons de faire une mention particulière de l'envoi de quelques jeunes gens de l'Eglise des Frères dans les universités d'Allemagne : la chose, en effet, n'avait pas été jusqu'ici sans exemple. Avant cette époque déjà, quelques gentilshommes d'entre les Frères y avaient envoyé leurs fils sous la surveillance d'un diacre; d'autres jeunes gens s'y étaient rendus seuls. Laurentius, qui avait été dirigé par Georges Israël sur Wittemberg, au sujet des disputes de Posen, et qui avait même assisté aux leçons de Luther, trouva dans cette université dix des enfants des Frères.

Mais les églises sentirent bientôt le besoin d'établir des colléges et des séminaires pour elles-mêmes, parce qu'elles ne possédaient jusqu'ici que des moyens d'instruction insuffisants. Dans les premiers temps, et souvent encore à cette époque-ci, les évêques et les prédicateurs se contentaient, pour former des ministres, de tenir auprès d'eux sous le nom d'acolythes un ou deux jeunes gens dont ils faisaient l'éducation. Mais ce moyen occupait un grand nombre de personnes, et donnait proportionnellement de faibles résultats. Quant à l'usage des universités étrangères, les Frères aperçurent bientôt qu'à côté de plusieurs connaissances utiles que ces jeunes gens y acquéraient, ils en rapportaient aussi beaucoup de vanité et de choses nuisibles à la simplicité des églises. On résolut donc au synode de Bunzlau, en 1584,

d'établir trois séminaires, dans les villes de Bunzlau, de Prézerow, et d'Evanziz en Moravie; et quoiqu'on sût d'avance que les églises étaient trop pauvres pour pouvoir fournir aux professeurs un salaire assuré, il s'y rendit aussitôt un nombre suffisant d'hommes très-distingués par leurs connaissances.

Dans le même temps à peu près (en 1574), la faculté de théologie et le clergé de Heidelberg venaient de lire, avec une grande approbation, la confession de foi des Frères qui avait paru l'année précédente à Wittenberg, accompagnée d'une préface de Luther et d'un témoignage très-honorable de la faculté de théologie de cette dernière ville. Ceux de Heidelberg envoyèrent donc un député aux Frères de Moravie pour les prier de leur communiquer leur constitution ecclésiastique, vu qu'ils désiraient s'en servir pour la confection de la leur propre. Au retour de ce député ils renvoyèrent aux Frères des témoignages de satisfaction très-flatteurs, en leur faisant entre autres cette déclaration remarquable : « Qu'ils n'avaient pu encore introduire chez eux un ordre semblable, *parce qu'ils avaient trop impliqué le gouvernement temporel dans les affaires spirituelles*, tandis que les Frères, tout en ayant soin d'être soumis au gouvernement et à tous les hommes dans les choses temporelles, avaient pourvu à ne pas se laisser dépouiller de la liberté qui leur avait été acquise par le sang de Christ. »

Voilà comment les Eglises des Frères trouvaient au-dehors une approbation et même des éloges croissants.

Cependant la liberté et l'existence de leur culte n'avaient pas encore été reconnues par le gouvernement; et ils ne pouvaient obtenir cet avantage (ou plutôt dirons-nous, ce malheur) qu'en présentant, de concert avec les Calixtins et les Luthériens, une confession de foi commune. Les Frères crurent devoir

rechercher cette autorisation; et les autres Protestants pensèrent que la cause générale gagnerait à une pareille réunion. On s'en occupa donc immédiatement, en convoquant une assemblée à laquelle chaque parti envoya des députés du clergé, de la noblesse et des bourgeois. Les membres de cette assemblée, préoccupés du désir de se mettre enfin à l'abri des persécutions, et ne voyant que le beau côté du rapprochement projeté, convinrent de laisser de côté toute subtilité et toute controverse, et de se réunir pour exprimer un même sentiment sur les articles de foi communs aux trois confessions : une confession commune fut signée de tous les députés; et on la présenta à l'empereur Maximilien, qui la reçut favorablement et promit sa protection royale à tous ceux qui y adhéreraient. La même assemblée, pour établir un lien de plus entre les trois confessions, demanda encore à l'empereur la permission de fonder une académie et un consistoire communs aux trois branches protestantes; mais cette demande ne leur fut pas accordée pour le moment, quoiqu'on leur fit entrevoir l'espoir qu'elle le serait par la suite.

La faculté théologique de Wittenberg porta sur cette nouvelle confession le jugement suivant :

« Il est vrai que cette confession est assez courte, et qu'on voit aisément qu'en la rédigeant on a eu principalement en vue d'éviter toutes les contestations sur des questions problématiques... ce qui attirerait peut-être à cette confession la critique de quelques esprits contentieux... Malgré tout cela nous approuvons votre prudence chrétienne... car il est certain qu'on ne peut mieux servir ni édifier l'Eglise qu'en proposant au peuple la pure doctrine de l'Evangile, sans ces vaines subtilités que l'ambition a inventées et qui n'engendrent que des disputes. »

La chose se termina donc au gré des désirs des

Frères, qui se virent de jour en jour établis plus solidement aux yeux de l'homme; et le profond repos dont ils jouissaient ne devait plus être interrompu que par un seul orage passager, avant la dernière persécution qui les plongea dans le repos de la mort. Après le décès de Maximilien II, son successeur Rodolphe II se laissa engager par les jésuites à renouveler contre eux l'ancien édit que Wladislas avait publié en 1506, contre les Picards (V. liv. 3); et dans le premier moment tous leurs temples furent effectivement fermés. Mais cet interdit ne dura pas long-temps; les nombreux amis des Frères protestèrent contre ces mesures iniques, et montrèrent à l'empereur que les Frères n'étaient point les gens qu'on lui avait dépeints. On dit que sa conscience avait déjà prévenu ces remontrances, et que, lorsqu'il apprit que les Turcs lui avaient pris Albe-Royale, il s'écria : « Je m'attendais à quelque chose de pareil, puisque je m'étais arrogé sur les consciences un droit qui n'appartient qu'à Dieu. » Il ne se borna donc pas à retirer son édit de persécution, mais encore il accorda (en 1609), non-seulement aux Frères, mais à tous ses sujets protestants de Bohême et de Moravie, ces patentes royales[1] en vertu desquelles ils avaient le libre exercice de leur culte, le droit de bâtir de nouveaux temples, et de tenir même auprès du gouvernement des *défenseurs* ou *avocats de l'Eglise* pour le maintien de leurs droits. Les jésuites, distinguant toujours les Frères des autres protestants, se donnèrent beaucoup de mouvement pour qu'ils fussent exclus de cette concession générale; mais les Etats s'opposèrent à leurs sollicitations et déclarèrent que leur intention n'était point de troubler ces églises dans l'exercice de leur religion.

[1] *Majestæts Brief* (lettre de sa majesté).

Cependant, comme si les Frères eussent été destinés à passer par toutes les espèces d'opposition (et ils l'étaient effectivement, aussi long-temps qu'ils formèrent véritablement un peuple de Dieu), il fallut qu'ils se vissent repoussés même des autres Protestants renfermés avec eux dans la même mesure de justice ; car, outre les stipulations rapportées ci-dessus, les patentes royales portaient encore, comme on l'avait désiré si long-temps, qu'outre l'université protestante de Prague, dont on sanctionnait l'existence, les trois partis non catholiques, Calixtins, Frères et Luthériens, formeraient entre eux un consistoire commun où chacune de ces communions fournirait trois personnes, auxquelles on adjoindrait encore trois professeurs de l'université. C'est de ce privilége qu'un certain parti d'entre les Protestants voulait exclure les Frères, à cause de leur discipline particulière. Mais les Etats eux-mêmes représentèrent que, les Frères ayant travaillé jusqu'à ce jour à la vigne du Seigneur avec autant de peine et de fidélité que d'autres chrétiens évangéliques, ce serait une injustice devant Dieu et devant les hommes de vouloir les en exclure maintenant qu'ils devraient moissonner les fruits de leur labeur.

Bien loin donc de rejeter ainsi les Frères du consistoire commun, on résolut qu'aussi long-temps qu'ils auraient leurs rites et leur discipline propres, non-seulemeut ils fourniraient à ce consistoire trois membres choisis d'entre eux, mais encore que l'un de leurs évêques serait adjoint comme collègue à l'administrateur du consistoire, qui était un Calixtin. Enfin on leur rendit cette église de Bethléhem à Prague, dans laquelle Jean Huss avait commencé à prêcher l'Evangile ; et comme elle ne leur suffisait [illegible]s, on leur permit encore de bâtir, dans la même [illegible], *un temple* pour les Allemands et les Bohémiens.

Là-dessus les lettres patentes de l'empereur furent lues publiquement, aux acclamations du peuple et au son de toutes les cloches : l'archi-doyen des Calixtins, administrateur du consistoire commun, célébra l'office, et prononça un discours si touchant qu'aucun des assistants ne put retenir ses larmes ; puis on termina par le chant du Te Deum, au milieu des cris de joie de la multitude.

Sans doute les âmes sérieuses purent s'apercevoir au moment même que cette joie n'était pas toute selon Dieu, et qu'il s'y mêlait un coupable sentiment de triomphe vis-à-vis des ennemis. Mais la masse ne pensa qu'à la joie, et les Frères se virent au pinacle de leur prospérité et de leur puissance temporelles.

Qui eût dit à ce moment que ces églises, reconnues et protégées du gouvernement, associées à la cause générale du Protestantisme établi en Europe, soutenues par des institutions de tout genre, et honorées dans tous les pays éclairés, étaient moins solides et moins fortes que leurs obscures devancières des siècles passés, moins fortes que ces églises pleines de souffrances qui se rassemblaient dans des cavernes et dans des forêts, et qui résistèrent aux persécutions les plus acharnées! En effet, à ne compter même que de l'époque où elles se constituèrent définitivement (1457) jusqu'à la dernière de leurs grandes persécutions (1548), ces églises primitives prospérèrent sous l'oppression pendant quatre-vingt-dix années consécutives; et si, comme il est juste, on commence ce calcul à l'origine réelle de ces églises, dont le jour de naissance fut éclairé par les flammes du bûcher de Jean Huss (1415), c'est durant cent et trente années qu'elles subsistèrent, au milieu d'un martyre presque continuel; tandis que celles qui triomphaient maintenant succombèrent et disparurent pour jamais devant *la première* tempête qui

éclata sur elles. Nous disons pour jamais : car si elle se relevèrent au bout d'un siècle, ce fut pour alle pousser leur nouveau jet sous un climat plus doux et dans un pays qui ne fût pas en butte aux fureur qu'elles avaient endurées précédemment. — Voilà l différence, voilà l'opposition qui existera toujour entre la force selon Dieu et la force selon l'homme « Ma force s'accomplit dans l'infirmité. »

Ces réflexions se présentèrent aussi aux historien des Frères de Bohême ; car Comménius n'a pas plu tôt achevé le récit que nous venons de donner de l publication des lettres de l'empereur, qu'il commenc ses réflexions suivantes par les mots : *Mais hélas !* – « Mais hélas ! dit-il, la liberté religieuse dégénér bientôt en liberté charnelle. De là vient que, dè l'abord, cette liberté qui occasionna enfin la sécurit de la chair, ne plut point aux âmes pieuses, qui e redoutaient les mauvaises suites. » Et, en effet, o remarque clairement que dès lors les Frères se relâ chèrent dans l'observation de leur discipline parti culière. Comme on avait voulu exiger, lors de la réu nion des trois confessions, qu'ils l'abandonnasser absolument, et qu'ils n'avaient pu se résoudre à c sacrifice, ils se crurent au moins obligés, par un espèce de fausse générosité, de céder sur quelque points ; et ainsi ils tombèrent, selon le propre témoi gnage de leurs historiens, d'abord dans le relâche ment, puis dans des fautes qui leur attirèrent plu tard bien des souffrances qu'on ne put toutes consi dérer comme endurées pour le nom de Christ.

Ces maux ne tardèrent pas à arriver. Aussitôt aprè la mort de l'empereur Rodolphe (1612), la cour d Rome s'occupa vivement de mettre à exécution le décrets du concile de Trente contre les Protestant *en général,* en commençant par ceux de Bohême e

de Moravie.[1] On débuta par toutes sortes de vexations et d'oppressions, contre lesquelles l'édit de tolérance et toutes les réclamations des Protestants furent inutiles; et on continua de traiter ainsi ces derniers jusqu'à ce que, dans un malheureux sentiment de leur propre force, et confondant les droits temporels dont le chrétien doit toujours souffrir le dépouillement avec ceux de la conscience que l'on peut conserver sans user de la force matérielle, ils refusèrent obéissance à leur nouveau roi Ferdinand II. Ils allèrent même plus loin (nous parlons toujours des Protestants en général, et non des Frères seulement) : la résistance devint une attaque : on en vint aux voies de fait, et l'exaspération ayant été portée à son comble, le parti protestant précipita des fenêtres du château de Prague les représentants impériaux, et choisit pour roi l'électeur palatin Frédéric. C'est ce qu'avaient voulu leurs ennemis : maintenant on pouvait leur faire la guerre comme à des rebelles.

Telle fut l'origine de cette fameuse guerre de trente ans, dont nous ressentons encore les heureuses suites pour la liberté des consciences, et qui, sous ce rapport, fut le premier coup mortel porté à l'autorité papale.

Peut-être les Frères eurent-ils le moins de part à cette résistance armée; mais on ne fit pas cette différence, et leurs églises furent entraînées dans le déluge de maux qui engloutit les Protestants de Bohême en général. Après qu'ils eurent été défaits par les Impériaux dans la malheureuse bataille de Weis-

[1] On peut voir les causes politiques de toute cette persécution dans l'*Histoire des persécutions de Bohême*, par Comménius (ch. XLI), avec les détails des violences par lesquelles on atteignit le but de l'extermination totale des Protestants de ces contrées (ch. XLV—CV).

senberg près de Prague, le 6 novembre 1620, plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers; d'autres s'enfuirent dans les pays voisins : les principaux furent de nouveau attirés dans le pays par la promesse d'un pardon absolu du passé; mais dès qu'ils y furent rentrés, ils furent mis en prison, et plusieurs d'entre eux condamnés à la mort.

Nous croyons entrer dans l'esprit de cette histoire en nous arrêtant avec détail sur l'exécution qui eut lieu à Prague, le 21 juin 1621, de vingt-sept des *défenseurs* [1] les plus considérés des Protestants, qui furent décapités en ce jour et moururent en confesseurs de Christ.

Oui, en confesseurs de Christ : car si ces amis de la vérité, dont plusieurs étaient des hommes distingués par leurs connaissances, et dont d'autres avaient rempli des postes importants dans le gouvernement, commirent une faute en essayant de défendre par la force les droits temporels dont on voulait les dépouiller, cependant c'étaient en effet des droits qu'ils avaient défendus; et ces mêmes droits, personne ne les leur eût disputés si on ne les avait haïs comme chrétiens, et s'ils eussent voulu, de leur côté, « adorer la Bête et son image, et prendre la marque de son nom » (Apoc. XIV, 11). Car cette guerre fut provoquée par les vexations innombrables dont ils furent l'objet, et par la violation criante de toutes les concessions qui leur avaient été faites par l'empereur Rodolphe, concessions que l'empereur actuellement régnant avait juré de respecter. C'était donc bien pour l'Evangile que tous leurs maux leur arrivaient, et ils purent en bonne conscience se consoler par la pensée, souvent nécessaire, que si l'homme habile sait, dans cette vie, prendre pour lui les ap-

[1] *Voyez sur le* sens de cette dénomination, page 123.

parences favorables et rejeter les mauvaises sur le juste, il y a un juge au ciel, qui est au-dessus des apparences, et dont le témoignage retentit déjà ici-bas dans le fond de toutes les consciences, en attendant qu'il se fasse entendre, par de terribles effets, au grand jour des rétributions. Nos frères sentirent ces vérités, et furent soutenus comme ceux qui meurent pour le nom de Christ.

Ce fut le 19 juin 1621 que leur sentence de mort fut prononcée, et le 21 qui fut désigné pour l'exécution. Aussitôt les prêtres catholiques se mirent en mouvement pour exhorter les prisonniers à entrer dans l'Eglise romaine, en les assurant que dans ce cas l'empereur leur ferait grâce; nouvelle preuve, si elle était nécessaire, du véritable esprit de ces exécutions. Mais ceux-ci répliquèrent à ces prêtres de manière qu'ils se retirèrent étonnés, à la fois, de la connaissance des Ecritures et de la fermeté qu'ils trouvaient dans ces martyrs. Malgré la cruauté de leurs ennemis, il leur fut permis, pour se préparer à la mort, de faire venir quelques ministres luthériens: Prague en renfermait un assez grand nombre. Mais telle était la haine des Papistes contre les Frères en particulier, qu'on n'accorda pas aux membres de cette Eglise la douceur de faire venir un de leurs ministres, quoiqu'ils formassent presque la moitié du nombre des prisonniers. La plupart d'entre eux prirent alors la cène d'un ministre luthérien : un certain nombre s'en firent scrupule, de peur de blesser par là la conscience de quelques-uns de leurs frères peu éclairés.

Jusqu'au jour qui précéda l'exécution, les nobles avaient été renfermés au château de Prague; mais ce jour-là ils furent conduits à la maison de ville, devant laquelle était dressé l'échafaud. Lorsque ceux des condamnés qui n'étaient pas de la noblesse, et

qui étaient gardés dans quelques pièces de ce même édifice, apprirent l'arrivée de leurs frères, ils se mirent aux fenêtres et les reçurent en chantant des cantiques; ce qui attira un grand concours de peuple, qui témoignait, par des larmes, sa compassion pour ces brebis destinées à la boucherie.

On dormit peu cette nuit-là, elle se passa presque toute dans le chant des louanges de Dieu, en prières et en saintes conversations. Aussitôt que le jour commença à paraître, il se couvrirent tous de leurs plus beaux vêtements, comme pour une grande fête; et lorsqu'à cinq heures du matin un coup de canon parti du chateau de Prague donna le signal des exécutions, ils s'embrassèrent, se souhaitèrent réciproquement la force d'en haut pour être fidèles jusqu'à la mort, et s'exhortèrent à une fermeté chrétienne. Puis, le moment de marcher au supplice étant arrivé, comme on ne les emmenait qu'un à un, ils se firent à chaque départ de touchants adieux. « Le Seigneur vous bénisse et vous garde, bien-aimés! disait aux restants celui qui partait avant eux; qu'il vous donne la consolation de son Saint-Esprit, la patience et le courage, afin que vous confirmiez maintenant par une mort glorieuse ce qu'auparavant vous avez confirmé du cœur et de la voix. Je marche devant vous pour être jugé digne de voir la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ; vous me suivrez bientôt, etc.»

« Que Dieu bénisse, lui répondaient les autres, le chemin que tu prends pour l'amour de son Fils Jésus-Christ. Va devant nous, cher frère, dans la maison de notre Père; nous sommes assurés par Jésus en qui nous croyons, que nous nous reverrons aujourd'hui dans la joie céleste, etc. »

Le premier qui fut conduit à l'échafaud fut le comte de Schlick, qui avait été précédemment *gouverneur* du roi Frédéric en Bohême, et premier

défenseur de l'église des Frères, homme de grands talents et d'une piété sincère, aimé et respecté de tous les gens de bien. Après avoir entendu sa sentence qui portait qu'après sa décapitation son corps serait écartelé et exposé dans un carrefour, il s'écria en citant un auteur latin : « *Levis est jactura sepulchri* (c'est peu de chose que de perdre un sépulcre). » — Et comme le prédicateur l'exhortait au courage : « Ah! lui dit-il, je puis vous assurer que je n'ai aucune crainte : j'ai cru devoir me déclarer pour la religion dans sa pureté, et je suis prêt à prouver par ma mort la fidélité que je lui veux garder. » Déjà le matin, lorsque le signal du canon s'était fait entendre, ce même martyr s'était écrié : « Voilà l'avant-coureur de la mort, je serai le premier à la voir : Seigneur Jésus, aie pitié de nous! » Arrivé sur l'échafaud, il se tourna vers le soleil levant, et dit : « Jésus, soleil de justice! aide-moi à pénétrer au travers des ténèbres de la mort, dans la lumière éternelle. » La dignité et la sérénité avec lesquelles il fit sur l'échafaud quelques allées et venues, puis s'agenouilla en priant, pour recevoir le coup du glaive, toucha les spectateurs jusqu'aux larmes.

Après lui vint Wenzeslas de Budowa qui appartenait, comme le premier, à l'Église des Frères. C'était un vieillard de soixante-seize ans, homme savant, connu par plusieurs écrits, et qui déjà sous l'empereur Rodolphe avait rempli dans le gouvernement plusieurs places importantes, et siégé dans le consistoire de Prague en qualité de défenseur des Frères. Lorsqu'il vit approcher le danger, il alla mettre sa famille en lieu de sûreté et revint seul à Prague, disant que sa conscience ne lui permettait pas d'abandonner la bonne cause. « Peut-être, ajouta-t-il que le Seigneur veut que je la scelle de mon sang. » Et comme son secrétaire lui disait qu'on avait fait courir le bruit

qu'il était mort de chagrin : « Moi, dit-il, mourir de chagrin! Vois-tu (en montrant la Bible), ce paradis de mon âme ne m'a jamais encore fourni des fruits aussi doux qu'aujourd'hui ; et personne ne verra le jour où l'on puisse dire que Budowa soit mort de chagrin. »

Pendant qu'il était en prison, deux capucins étaient allés vers lui pour lui montrer, disaient-ils, le chemin du ciel. « Oh! je le connais, par la grâce de Dieu. » — Peut-être, répliquèrent-ils, que Monseigneur se trompe. — « Non, non, dit-il, mon espérance se fonde sur la parole de Dieu, qui ne peut tromper. Je n'ai pas d'autre chemin pour aller au ciel que celui qui a dit : *Je suis le chemin, la vérité et la vie.* » Après avoir réfuté leurs idées sur l'autorité de l'église romaine, il s'offrit à son tour de leur montrer le chemin du ciel; mais ces pauvres gens s'en allèrent en faisant le signe de la croix. — Le jour du jugement, il vint encore deux jésuites lui disant qu'ils désiraient sauver son âme. « Mes pères, leur dit-il, je voudrais que vous fussiez aussi assurés de votre salut que je le suis du mien. Je sais en qui j'ai cru ; je sais qu'il me réserve la couronne de justice. » — Oh! s'écrièrent-ils, ce n'est pas vous que cela regarde : Paul ne disait cela que de lui-même! — « Pas du tout, reprit-il, car l'Apôtre ajoute aussitôt : « Et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition » (2 Timoth. IV, 8).

C'est ainsi, et par beaucoup d'autres déclarations des Ecritures, qu'il leur prouva tellement leur ignorance qu'ils l'abandonnèrent, pleins de confusion et de colère, l'appelant un hérétique endurci.

Peu après il monta, d'un air serein, sur l'échafaud déjà sanglant; il découvrit sa tête, passa doucement sa main sur ses cheveux, en disant : « Voyez, mes

cheveux gris, quel honneur on vous fait de vous orner de la couronne du martyre! Là-dessus il se mit en prière en élevant sa tête, qui tomba sous le glaive et fut placée en spectacle sur une tour.

Après quelques autres, on amena le seigneur de Kapplisch, vieillard de quatre-vingt-six ans, qui avait servi avec gloire dans l'administration sous l'empereur Rodolphe et sous ses successeurs. Il dit au ministre luthérien qui venait les visiter : « Ma mort est ignominieuse aux yeux du monde, mais devant Dieu elle est pleine de gloire. A l'ouïe de ma sentence ma chair affaiblie a commencé à trembler; mais par la grâce de Dieu je n'éprouve pas actuellement la moindre crainte de la mort. »

Le jour de son exécution il disait, en s'habillant, au prédicateur qui était auprès de lui : « Voyez, je mets mon vêtement de noces. » Et comme celui-ci lui répondait que le vêtement de la justice de Christ nous ornait intérieurement d'une manière bien plus véritable : « Oui, dit le bon vieillard ; mais je veux me parer même au dehors à l'honneur de mon époux. » — On l'appela. — « A la garde de Dieu, dit-il, il y a assez longtemps que j'attends. » Comme il était très-faible sur ses jambes et qu'il avait quelques degrés à descendre, il pria Dieu de le fortifier, afin qu'il ne fournît pas, en tombant, un sujet de moquerie aux ennemis.

Il avait aussi fait prier le bourreau de vouloir bien frapper de son épée dans le moment précis où il le verrait se mettre à genoux et lever la tête, de peur qu'il ne tombât par faiblesse s'il tardait trop. Mais, au moment de l'exécution, ce pauvre vieillard se tenait si courbé et si incliné sur ses genoux, que le bourreau n'osait porter le coup. Le prédicateur, en voyant cela, cria au martyr : « Monseigneur, vous avez recommandé votre âme à Christ; présentez-lui

maintenant avec courage votre tête blanchie, et l'élevez vers les cieux. » Il l'éleva effectivement aussi haut qu'il put, en s'écriant : « Seigneur Jésus, je remets mon esprit entre tes mains; » et pendant cette prière sa tête tomba : le bourreau la plaça ensuite sur un portail.

Plus tard vint Henri-Otton de Loss, encore un des défenseurs de l'Eglise des Frères, qui avait été l'un des directeurs du royaume. Il était du nombre de ceux qui s'étaient fait scrupule de recevoir la cène d'un ministre luthérien; et comme il ne pouvait en avoir un de son église, il éprouva d'abord beaucoup de peine à l'idée de se voir privé de ce repas; mais il ne tarda pas à être richement consolé; car, lorsque le ministre luthérien vint à lui pour aller l'accompagner à la place de l'exécution, il s'élança de dessus sa chaise, comme dans le ravissement, et lui dit : « Oh! que je me réjouis de vous voir, homme de Dieu, pour vous raconter ce qui m'est arrivé! J'étais assis sur ce siége, dans une profonde affliction de ne pouvoir prendre la cène, puisque vous savez que j'aurais voulu un ecclésiastique de notre église. Je m'endormis dans ma tristesse; et voici que, dans un songe, le Seigneur m'apparut me disant : « Ma grâce te suffit; je te nettoie avec mon sang. » A l'instant je sentis en quelque sorte son sang couler sur mon cœur, et depuis mon réveil, je suis singulièrement fortifié et restauré. » Là-dessus il éclata en ces paroles de triomphe : « Oui, crois! et tu as mangé la chair du Fils de l'homme! Je n'ai plus peur de la mort! Mon Jésus vient au-devant de moi avec ses anges, pour me mener à ses noces, où je boirai éternellement avec lui la coupe de la joie et des délices. » Il monta plein de joie sur l'échafaud, s'y prosterna d'abord en prières, et après s'être relevé, il ôta ses vêtements, puis se mit à genoux en disant : « Seigneur Jésus,

reçois-moi dans ta gloire; » et pendant qu'il prononçait cette dernière parole, il reçut le coup.

C'est avec la même paix et la même joie que moururent tous les autres. Pas un seul ne pensa à renier sa foi.

Après ces exécutions on procéda, du côté du gouvernement, à l'extirpation totale et systématique du Protestantisme dans toute la Bohême et la Moravie.

Les premiers qui s'en ressentirent furent les Anabaptistes de Moravie, qui avaient dans cette province quarante-cinq colléges ou districts, dont chacun renfermait quelques centaines et même jusqu'à un millier d'individus. Ils furent tous chassés du pays; bien plus heureux en cela que ceux qui eurent la permission d'y rester. Car, comme on voulait éviter au commencement l'apparence d'une persécution religieuse, afin de ne pas irriter les princes voisins, on tourmenta les Protestants par de telles extorsions, par un tel pillage de leurs biens et par de telles tortures, qu'un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leur profession de foi, ou furent obligés de quitter leur patrie, en y laissant tous leurs biens. Mais comme on s'aperçut qu'ainsi l'on n'atteindrait pas encore le but proposé, et qu'on vidait inutilement le pays de ses habitants, on passa à d'autres moyens. On chassa d'abord de Prague les prédicateurs des Frères de Bohême et les dix-huit autres ministres protestants que renfermait cette capitale. Peu après (en 1624) on étendit cette mesure sur tout le royaume, et on retira aux Protestants tous les priviléges quelconques qui avaient pu encore leur rester jusqu'alors. Plusieurs des ministres expulsés se cachèrent dans des cavernes, d'où ils visitaient secrètement leurs frères; mais on les découvrit successivement, et on les mit mort ou on les fit sortir du pays.

Il importe de remarquer qu'on usa de ces moyens violents, non-seulement à l'égard de ceux des États et des villes de la Bohême qui avaient pris part à la guerre, et contre lesquels on pouvait alléguer le motif de la rébellion, mais envers tout ce qui était Protestant; et il devint évident que, du côté des Catholiques-romains, on ne se proposait pas moins que de les exterminer entièrement dans toute la Bohême et dans toute la Moravie. On était alors dans les fureurs de la guerre de trente ans, et l'heureux succès qui accompagnait momentanément les armées catholiques (1621—1624), permit aux ennemis de l'Evangile de se livrer ouvertement à ce projet. Un seul exemple suffira pour appuyer ce que nous venons d'avancer. Le baron Zérotin, vice-margrave de Moravie, avait pris un grand nombre de Frères sous sa protection, et avait donné asile sur ses terres à vingt-quatre de leurs pasteurs. Il fit, en leur faveur, des remontrances à la cour impériale, et soutint que la sentence de bannissement ne regardait ni lui, ni ses sujets, puisqu'ils étaient demeurés fidèles à l'empereur. Mais il ne put rien effectuer par ses remontrances, et il se vit obligé de vider le pays, lui-même, avec les évêques et les ministres des Frères qu'il avait tenus cachés dans ses domaines.

Pour remplacer les ministres exilés on donna aux églises les plus dépravés d'entre les prêtres; et comme ces hommes de néant ne réussissaient pas à gagner le peuple, on établit une *commission de réforme* qui devait obliger, par ruse ou par force, le reste des Protestants qui se trouvaient encore dans le pays à abjurer leur religion. Il n'y eut pas de moyens de dépravation qu'on ne mît en usage pour les gagner; et on ne craignait pas de leur déclarer qu'on leur permettait de croire secrètement dans leur cœur tout ce qu'ils voudraient, pourvu qu'ils adhérassent extérieu-

rement à l'église romaine et qu'ils se soumissent au pape.

Mais comme ni la ruse, ni la force, ni les tourments ne pouvaient ébranler le plus grand nombre d'entre eux, parce que les nobles, instruits par l'histoire et comptant sur les puissances protestantes, retenaient le peuple dans l'espérance d'une délivrance prochaine, toute cette noblesse protestante fut bannie du pays en 1627, après qu'on l'eut auparavant ruinée par toutes sortes d'extorsions et dépouillée de tous ses biens. Plusieurs centaines de familles, tant nobles que riches bourgeois, se réfugièrent alors en Saxe, dans la Silésie, dans le Brandebourg, en Pologne, en Prusse, dans les Pays-Bas, et en d'autres parties de l'Allemagne. Quant au peuple, on le surveillait avec sévérité pour empêcher son émigration, afin de le forcer à l'apostasie; mais dans la suite plusieurs milliers d'individus trouvèrent successivement occasion de suivre leurs pasteurs dans la misère; le reste continua de gémir sous le joug de la gêne et de l'oppression. Telle fut, pour les Protestants de Bohême en général, et pour les Frères en particulier, la fin de leur existence dans ces contrées.

Singulières issues que prennent les événements humains! Ce furent les Protestants de Bohême qui arborèrent, les premiers, et plus d'un siècle avant le reste de l'Europe, l'étendard de la réformation; ce furent eux qui firent éclater cette guerre de trente ans qui arracha l'église protestante aux échafauds de l'église romaine, et qui valut à tous les Etats réformés la liberté religieuse;... et Dieu permit que dans la paix qui la termina (en 1648) les puissances protestantes abandonnassent entièrement leurs Frères de Bohême et de Moravie à la fureur de l'Autriche, et ne les missent par aucune stipulation à l'abri d'une ruine absolue! — En effet, depuis la persécution dont

nous venons de parler (1621-1627) il ne s'est trouvé dans ces contrées aucune église ni école p les Protestants : toutes les Bibles, tous les livres gieux qu'on put saisir dès cette époque, furent br en quelques endroits sous la potence; la tyra exercée sur les consciences dépeupla des cont entières, et sacrifia à la hiérarchie papale la vie e biens de quelques cent mille individus... Voilà jugements de Dieu! Voilà comment la propre déf est une mesure trompeuse! Voilà enfin comment églises qui s'élèvent et qui s'allient avec le mo voient ôter le chandelier du milieu d'elles!

L'évêque Jean-Amos Comménius qui fut cons en 1632 évêque des Frères dispersés de Bohêm de Moravie avait été du nombre des pasteurs ex la désolation de son église lui navra le cœur : les mes dans lesquels ce grand et digne homme s'ex que plus tard sur les calamités de son peuple méri d'être rapportés.

« Le poids des péchés des enfants de Dieu, di a emporté la balance sur la justice de leur caus Dieu a permis que leurs ennemis comblassent la sure de leur cruauté... Sans doute c'est pour l'a mérité que nous gémissons sous le poids de la co que le Tout-Puissant a fait tomber sur nous; comment justifieront leur procédé devant Dieu qui, au mépris des anciennes alliances, ont aband les intérêts communs des Evangéliques et qui, n seulement ont refusé leur secours à ceux qui éta opprimés pour la cause commune, mais qui, co autrefois les Iduméens, ont incité eux-même Babyloniens contre leurs frères et contre leurs sins[1]

[1] Il paraîtrait, par ces plaintes de Commenius, qu'il s'étai nifesté, dans les transactions qui obtinrent aux Protestants

« Après avoir obtenu la paix pour eux-mêmes, ils n'ont pas considéré que ceux de Bohême et de Moravie méritaient bien qu'on s'intéressât également pour eux, puisqu'ils avaient été les premiers à soutenir la cause commune contre l'Antechrist, et qu'ils l'avaient défendue avec constance pendant plusieurs siècles. Tout au moins auraient-ils dû y prendre intérêt pour empêcher que le flambeau de l'Evangile, qui avait été allumé et mis sur le chandelier au milieu d'eux premièrement, ne fût entièrement éteint dans ces contrées. Que reste-t-il à ce pauvre peuple qui, pour avoir suivi fidèlement la doctrine des Apôtres, l'exemple de l'église primitive et des saints pères, se voit plus qu'aucun autre haï, persécuté, abandonné des siens, et ne trouve nulle part de la commisération parmi les hommes? Il ne lui reste que le recours et l'assistance du Dieu des compassions éternelles. Il est réduit à tenir le langage que tenait autrefois le peuple de Dieu désolé : « A cause de ces choses, je pleure, et mes yeux se fondent en eau; car le consolateur qui me fait revenir le cœur est loin de moi! Mes enfants sont désolés, parce que l'ennemi a été le plus fort! Sion se déchire les mains, et personne ne la console! J'ai appelé mes amis, mais ils m'ont trompé! Regarde, ô Eternel, car je suis dans la détresse! On m'a ouï sangloter, et je n'ai personne qui console! Tous mes ennemis ont appris mon mal, et ils s'en sont réjouis. O Eternel, pense à ce qui nous arrive, regarde et considère notre opprobre! Notre héritage est tombé sous la puissance de nos ennemis; et nos maisons sont le partage des étrangers! Nous sommes devenus comme des orphelins qui sont sans

berté religieuse, quelques sentiments coupables des autres Protestants envers ceux de Bohême ou au moins envers l'Eglise des Frères.

père. Nous avons souffert persécution, nous avon travaillé, et nous n'avons point eu de repos. Des es-claves nous dominent, et personne ne nous délivr de leurs mains. La joie de notre cœur a cessé, et no réjouissances sont tournées en deuil. Mais toi, ô Eter nel, tu demeures éternellement, et ton trône es d'âge en âge. Pourquoi nous oublierais-tu à jamais pourquoi nous délaisserais-tu si longtemps? Con-vertis-nous à toi, ô Eternel, et nous serons conver tis, renouvelle nos jours comme ils étaient autre-fois![1] »

Telles étaient les lamentations d'un peuple qui dans l'espace de neuf ans, s'était vu au faîte de s gloire et anéanti.

Comménius se retira, en 1627, avec une partie d son église, par la Silésie, en Pologne. Au moment d quitter sa patrie, arrivé sur une montagne de la fron tière, il porta encore une fois ses regards sur la Mo-ravie et sur la Bohême; et là, s'étant mis à genou avec ses frères, il adressa à Dieu une prière accom pagnée d'un torrent de larmes, le suppliant de ne pa abandonner entièrement ces contrées et de ne pas le priver tout-à-fait de sa parole, mais d'y conserver tou jours une sainte semence. L'histoire prouve que s prière a été exaucée.

Nous terminons ce qui concerne l'ancienne Eglis des Frères par quelques détails sur cet homme res-pectable qui a tant travaillé pour elle.

Il naquit à Komna, en Moravie, en 1692; il fu d'abord pasteur à Fulneck, où le trouva l'édit de per-sécution. C'était un des savants les plus distingués d son temps. A Lissa où il s'était réfugié, il publia so livre intitulé : *Janua linguarum reserrata*, qui a ét traduit ensuite en douze langues européennes et e

[1] *Lament.* I et V.

quelques langues d'Asie. Sa grande érudition le rendit célèbre partout; on le demanda successivement en Suède, en Angleterre et en Transylvanie, pour y établir les écoles publiques sur un meilleur pied. Ses principaux séjours eurent lieu cependant à Elbingen et à Lissa, où il travaillait pendant ses longs loisirs à une encyclopédie de toutes les sciences. Mais l'incendie de cette dernière ville (1656) ayant consumé presque tous ses livres, il se rendit de là à Francfort-sur-l'Oder, puis à Hambourg, puis enfin, en 1657, à Amsterdam où il donnait des leçons, et où il publia ses ouvrages philosophiques.

Ses plus grands travaux, comme on le comprend aisément, se portèrent cependant de préférence sur l'Eglise de Dieu, et surtout sur la portion de cette église que le Seigneur avait confiée à ses soins. Dans un synode assemblé à Lissa en 1632, il fut consacré évêque des Frères dispersés de Bohême et de Moravie. Partout où il passa dans ses voyages il demanda protection en faveur de son église opprimée; et aussi longtemps que dura la guerre de trente ans il ne renonça point à l'espérance qu'elle serait un jour rétablie. Il s'adressa pour cet objet à plusieurs princes protestants d'Allemagne : il implora particulièrement l'intervention de la nation anglaise, lorsque, en 1641, il fut appelé en Angleterre pour y réformer les écoles. Et quand enfin il n'eut plus d'espoir humain de voir jamais relever les ruines de son église, il ne laissa pas également de travailler encore pour elle.

Il publia, en 1649, un extrait de l'*Histoire de l'origine des Frères*, écrite en latin par Lasitius, gentilhomme polonais, de la confession helvétique, qui, dans ses voyages, avait appris à connaître les Frères de Bohême et était devenu un de leurs amis les plus déclarés. A cet extrait Comménius joignit le huitième livre tout entier du *même ouvrage*, qui traitait des

moeurs et des institutions des Frères; et il termina le tout par une exhortation qu'il adressait aux Frères dispersés de faire revivre parmi eux le premier amour et le zèle de leurs pères.

Comme leur église était menacée d'une ruine totale, il voulut, au cas qu'elle pérît effectivement, en conserver au moins la mémoire en publiant lui-même, outre l'ouvrage mentionné ci-dessus, une *Exposition de la discipline et de la constitution de l'Eglise des Frères*, suivie d'un plan pour une réforme générale de l'Eglise. Il remit cet écrit par forme de testament à l'église anglicane pour qu'elle en fît l'usage que lui indiqueraient les circonstances, et comme un dépôt à conserver pour les descendants des Frères. Dans la dédicace qu'il fait de ce livre à l'église d'Angleterre, il dit entre autres : « S'il plaisait un jour à Dieu de faire servir les calamités que nous avons éprouvées jusqu'ici, à quelque but salutaire que nous ne pouvons prévoir actuellement; si, par le moyen de ce chrétiens si éprouvés par les châtiments, l'Evangile parvenait aux autres peuples du monde comme le Seigneur l'a promis, tellement que, comme autrefois, notre chute et notre dommage servissent à enrichir les nations; dans ce cas, chers amis, nous vous recommandons l'église, notre chère mère, du soin de laquelle nous vous prions de vous charger maintenant à notre place, soit que le Seigneur daigne la faire revivre chez nous, soit qu'il la rétablisse comme une église vivante dans quelque autre pays. Le Dieu qui a ôté et renversé les demeures, les villes et les temples d'un peuple qui avait payé ses bienfaits d'ingratitude, a pourtant voulu que le fondement de l'autel restât à sa place, afin qu'un jour la postérité pût le relever sur ses bases. C'est pourquoi si, comme bien des hommes pieux et éclairés en ont jugé, nous avons *reçu de Dieu* quelque chose de vrai, d'estimable, de

, d'aimable et de bon, s'il y a eu parmi nous quel-
chose digne de louange, il faut certainement
ir soin que cela ne se perde point avec nous.
aut que les fondements de ce qui vient d'être dé-
i ne soient pas tellement ruinés que nos descen-
ts ne puissent plus les retrouver. C'est à cela que
t servir ce dépôt que nous vous confions mainte-
t et que nous remettons entre vos mains. »
In même temps que Comménius s'occupait ainsi
ses frères auprès de tous ceux qu'il croyait pouvoir
r être un jour de quelque secours, il ne négligait pas
s'adresser directement à eux-mêmes, pour les
fier selon son pouvoir. Ce fut pour eux qu'en 1661
omposa un *Catéchisme* qui fut imprimé à Amster-
n, et qu'il dédia « à toutes les brebis disperséesde
us-Christ, et nommément à celles de Fulneck et
environs. » Son épître dédicatoire finit par ce
u : « Que le Dieu de toute grâce vous donne par
Esprit d'être fortifiés quant à l'homme intérieur,
r la cause de Jésus-Christ ; d'être persévérants
s la prière, de demeurer affranchis du péché ;
tre fermes dans la tentation et dans la tribulation,
r la gloire de son nom, et pour que vous soyez
rnellement des sujets fidèles de son royaume! »
tte même épître présente un trait extrêmement
éressant. Comménius y avait désigné par leurs
tres initiales F. G. G. R. S. S. et Z. les principaux
droits auxquels il l'adressait : et l'on a observé que
acun de ces lieux a fourni, un siècle plus tard,
elques-uns des Frères qui servirent de fondateurs
l'église renouvelée.
Un dernier objet important qui occupa ce digne
rviteur de l'Eglise des Frères fut la conservation
s droits ecclésiastiques et du ministère de cette
lise. Espérant toujours que Dieu par sa grâce don-
rait un jour une *nouvelle* existence à cette partie

de son troupeau, il ne voulut pas que, même dans dispersion, elle manquât jamais de pasteurs légit mement ordonnés; et pour cet effet il résolut de co sacrer un nouvel évêque qui le remplacât, lui et s collègues après leur décès, durant cette désorganis tion de leurs églises. Jean Buttner, son seul collègu avait eu la même pensée, et lui avait écrit de s côté pour cet objet.

On procéda incessamment au choix de quelqu personnes dignes de remplir cette charge; et le cho tomba, pour les églises de Pologne, sur Nicol Gertichius, prédicateur de la cour du duc de L gnitz; et pour les Frères dispersés, tant en Bohên qu'en Moravie et ailleurs, sur Pierre Figulus, su nommé Jablonsky[1], gendre de Comménius, qui éta sorti de Bohême avec lui étant encore enfant. Le consécration se fit dans un synode qui se tint, Mielenczyn, en 1662. Comménius n'ayant pu y assi ter en personne à cause de son grand âge, y envo son co-évêque, à qui il donna plein pouvoir po agir en son nom, avec un certificat d'ordination p écrit, comme cela se pratiquait dans l'église prim tive pour des cas semblables. Le dernier de ces de nouveaux évêques, Pierre Jablonsky, étant mo encore avant Comménius (en 1670), on lui donna po successeur dans cette charge, en cette même anné son fils Daniel-Ernest Jablonsky, qui fut établi à la fo sur les frères de Pologne et sur ceux de la dispersio

Ce n'est pas sans intérêt qu'on observera plus ta que c'est ce même Daniel-Ernest Jablonsky que Di conserva assez long-temps pour qu'au renouvell ment de l'Eglise des Frères il pût transmettre à cet église l'ordination épiscopale de l'ancienne. Ce f

[1] Du lieu de sa naissance, *Jablon* ou *Gabel*, en Bohême. C'ét *alors l'usage* presque général de donner des surnoms de ce gen

lui en effet qui, en 1735, assisté de Christian Sitkovius, évêque des Frères de Pologne, conféra, à Berlin, au frère morave David Nitschmann l'ordination d'évêque de l'Eglise renouvelée des Frères. Il n'y eut ainsi qu'un seul anneau entre Comménius et Nitschmann. Jablonsky les avait vus tous deux, et il donna au dernier l'ordination qu'il avait reçue du premier.

Nous ne terminerons pas cette notice sur la personne de Comménius, sans rapporter un fait où l'expérience de cet homme si grave, si éclairé et si respectable, peut servir d'avertissement à ceux qui se livrent avec trop peu de réserve à l'interprétation des prophéties.

Le rêve de son cœur étant le rétablissement de l'Eglise des Frères, il se laissait aller, avec beaucoup d'autres serviteurs de Christ, d'ailleurs fidèles, à rechercher sans s'en apercevoir l'appui du bras de la chair; et chaque heureuse bataille de la guerre de trente ans lui rendait l'espoir de meilleurs jours. C'est ce qui l'entraîna aussi avec plusieurs autres à ajouter une foi aveugle à certaines prophéties et visions dont on faisait alors beaucoup de bruit. Nous savons, il est vrai, que, loin qu'on puisse établir par l'Ecriture ou par l'expérience que les visions et les songes, le don des miracles, les guérisons, et autres dons extraordinaires aient absolument cessé dans la Chrétienté depuis les temps apostoliques, il est au contraire prouvé, soit par les faits, soit par l'Ecriture, que ces dons pourront toujours se rencontrer partout où se trouve la foi, et que jamais ils n'en seront entièrement séparés (Marc XVI, 17, 18. Joël II, 28, etc.). Nous devons seulement être attentifs à discerner le vrai du faux et à distinguer, des miracles provenant de l'Esprit-Saint, les *miracles de* mensonge (2 Thess.

II, 9. Apoc. XIV, 13, 15), ou ceux qui, sans être
diaboliques (Matth. XII, 27. Actes XIV, 13), n'ai
cent pas nécessairement la présence de l'Espı
Seigneur.

C'est cette distinction que Comménius ne sı
établir suffisamment. Contraint probablemen
quelque chose de réel qu'il y eut dans plus
choses surnaturelles qui parvinrent à sa connaiss
il y vit trop vite le doigt de Dieu. Il circulait
plusieurs prophéties sur la chute de l'Antechr
de la maison d'Autriche, et sur le retour de la li
religieuse en Bohême. Comménius y ajouta f
travailla même, contre l'avis de plusieurs des F
et de ses collègues, à les accréditer. En 1626 il e
dit parler des visions d'un nommé Schrotter, tan
à Sprottau en Silésie. Cet homme avait eu ces vi
déjà en 1616, et les avait communiquées, en 162
roi Frédéric; l'électeur de Brandebourg les
soumises à l'examen des théologiens; et un g
nombre de personnes, convaincues qu'elles ét
effectives, se crurent à tort obligées de les ten
conséquence pour divines. Comménius refusai
bord d'y ajouter foi; mais il se laissa persuader p
pasteur de Sprottau, auquel se joignirent en
plusieurs théologiens. Alors il se mit à traduire
prophéties, puis il les fit imprimer à Pirna. Quel
ministres d'entre les Frères voulurent s'y oppo
en représentant que des choses de ce genre pouv
éloigner les âmes de la Parole de Dieu pour les o
per d'imaginations humaines, et pourraient a
aux Frères beaucoup de maux. Mais Comménius
de les écouter, alla lui-même présenter ces proph
en Hollande à l'électeur Frédéric, que les Protes
avaient élu roi de Bohême et qui avait demandé
voir. Comménius les avait fait précéder d'un disc
dans lequel, sans soutenir directement qu'elles fu

divines, il recommandait cependant qu'on y prît garde.

Peu après, une de ses parentes, de la noblesse polonaise et de la famille des Poniatowsky, eut pareillement des visions de ce genre qu'elle remit même au général Wallenstein.

Enfin, un autre prophète de cette sorte, nommé Dabricius, avait vu en vision des armées venant du Nord et de l'Orient, et s'était présenté à un prince de Hongrie pour lui ordonner, de la part de Dieu, de s'armer contre l'empereur d'Autriche et contre le pape. Mais la chose n'eut point de suite; et plus tard Dabricius fut pris par les Catholiques et brûlé vif.

Cependant Comménius s'étant encore pris à ajouter foi à ces prédictions, il les fit imprimer avec celle de Schrotter et de Poniatowia, sous le titre de *Lux in tenebris* (la lumière dans les ténèbres). Mais il reconnut et regretta plus tard les erreurs qu'il avait commises sur ce point, dans un livre qu'il publia, en 1668, dans la soixante-dix-septième année de son âge, sous le titre de *Unum necessarium* (la seule chose nécessaire).

Cet homme intéressant, après avoir été président des synodes des Frères depuis 1648, acheva sa carrière le 15 octobre 1671, à l'âge de quatre-vingts ans. Il eut un fils qui mourut à Amsterdam, pasteur des Bohémiens réfugiés; et sa fille fut, comme nous l'avons vu plus haut, la mère du dernier évêque de l'ancienne Eglise des Frères.

Si nous jetons maintenant un dernier coup d'œil sur ce qui concerne les Protestants de Bohême (Frères ou autres), nous trouverons que depuis cette époque l'histoire ne nous fournit plus à leur sujet que bien peu de données. Aussi longtemps que dura la guerre *de trente ans, ils* conservèrent toujours

quelque espoir de recouvrer leur liberté religieuse ; mais comme ils furent sacrifiés à la paix de Westphalie, et que dès lors la persécution continua et reprit même avec une nouvelle fureur, un grand nombre de ceux qui étaient restés dans le pays prirent de nouveau, malgré toute la vigilance avec laquelle ils étaient gardés, le parti de se réfugier dans d'autres contrées. Plusieurs se rendirent en Silésie ; un plus grand nombre encore, surtout d'entre les Frères, se retira en Pologne et en Prusse où ils trouvaient encore leurs églises constituées. Le plus grand nombre s'établit en Saxe et dans la Haute-Lusace, où la plupart se confondirent par la suite avec les autres habitants, mais où quelques-uns formèrent cependant des églises, ou bâtirent même des villages entiers à eux. On évalue à quatre-vingt mille le nombre de sujets bohémiens qui sortirent ainsi du pays en différents temps depuis l'année 1624.

Voici les noms de quelques-uns des endroits où ils s'établirent, ou qu'ils fondèrent :

1° *Dresde.* Il s'y forma, en 1670, une église de Bohémiens luthériens, sous Martinius, qui avait été ministre à Prague. Celui-ci parvint à obtenir de la cour un ordre portant que les Frères qui étaient venus chercher un refuge dans cette même ville devaient se joindre, comme les autres Bohémiens, à l'église luthérienne ou vider le pays : ce qui obligea la plupart d'entre eux à rentrer encore une fois dans les misères de l'exil, et à se rendre à Lissa en Pologne.

2° *Zittau*, où l'on trouvait, en 1670, une Eglise de Luthériens de Bohême de neuf cents âmes.

3° *Neusalz*, en Misnie, à trois lieues de Herrnhout, a pareillement été bâtie par les Bohémiens vers l'an 1776, et est devenue en peu de temps une petite

ville. Mais les Bohémiens s'y sont confondus par la suite avec les Allemands, de manière qu'un siècle plus tard on n'y trouvait plus que quelques vieillards qui comprissent la langue de leurs ancêtres. Cependant d'après les règlements le pasteur devait encore, à cette époque, être natif de Bohême et faire son sermon d'entrée en bohémien.

4° *Gebhardsdorf*, sur la frontière de la Bohême, près de Greiffenberg en Silésie.

5° *Elzdorf*, près de *Laubau*. En 1700 ces deux endroits n'avaient plus qu'un lecteur.

6° Il s'est formé plus tard encore quelques nouvelles colonies, qui ont pareillement disparu au milieu de la nation. (*Voyez* Kranz, p. 101.)

Voici le jugement que porte sur ces émigrations successives un homme que nous retrouverons dans la suite de cet ouvrage, Schulz, pasteur luthérien de Bohême, plus tard ami intime des Frères de l'église renouvelée.

« Il est vrai, dit-il, qu'on ne vit jamais sortir, tout à la fois, de Bohême et de Moravie, une émigration pareille à celle qui eut lieu en 1730 dans la contrée de Salzbourg; car elle monta à plus de trente mille âmes; mais la raison en est que les Protestants de Bohême et de Moravie n'obtinrent pas, comme ceux de Salzbourg, par l'intercession de princes protestants, la liberté d'émigrer comme ils le voulaient; et ce n'était que l'excès de l'oppression et le cri de la conscience qui purent les obliger à passer par-dessus toutes les mesures de surveillance dont ils étaient l'objet, et à abandonner leur patrie et toutes leurs possessions pour chercher la liberté religieuse au milieu des plus grands périls. Mais si l'on réunissait tous ceux qui ont fui ce pays et la Moravie depuis 1624, soit isolés, soit par petites divisions, leur nom-

bre dépasserait sûrement deux ou trois fois celui de l'émigration de Salzbourg. »

« Du reste, ajoute le même écrivain, ces bonnes gens sont tombés pour la plupart, quant au spirituel, dans les mains de mauvais conducteurs qui ne savaient eux-mêmes à quoi en était leur âme. On a beaucoup vanté leur bonheur d'avoir tout abandonné pour embrasser la confession évangélique; mais le plus grand nombre se sont bientôt bornés à mener une vie extérieurement honnête et tranquille sans avoir éprouvé ce changement du cœur qui forme seul le vrai croyant. Leurs descendants n'en sont pas même restés là; et ils ont embrassé les mœurs de ceux au milieu desquels ils vivaient. Depuis le temps des Frères de Bohême jusqu'à cette époque (1720) on n'a plus entendu parler parmi les Bohémiens, émigrés ou non, d'aucun réveil qui eût quelque étendue, encore bien moins d'aucune institution ou d'aucune discipline favorable à l'avancement du règne de Dieu. »

Cependant nous devons ajouter que les réflexions de cet historien ne portent que sur la généralité, et ne doivent pas être prises sans restriction; car nous allons bientôt voir des preuves touchantes d'un profond attachement à l'Evangile et d'une vie divine qui se maintinrent chez plusieurs, sous la persécution formidable et permanente de l'Autriche.

Quant à la portion particulière des exilés qui appartenait à l'église des Frères, Comménius nous en dit à peu près les mêmes choses que Schulz disait des Protestants en général, savoir : que ceux qui, pour être restés fidèles à leur croyance, s'étaient d'abord dispersés par milliers dans les pays voisins, avaient molli au milieu des incommodités de leur exil, ou se trouvaient tellement diminués par la longue durée de leurs souffrances qu'il n'en restait qu'un très-petit *nombre.* Dès lors ils se sont toujours plus confondus

avec les autres communions protestantes, de manière qu'enfin l'on ne savait plus ce qu'étaient devenus les Frères, et que parmi leurs descendants il n'y en avait que peu qui sussent à quelle église avaient appartenu leurs ancêtres.

Dans la suite cependant il s'en trouva encore un certain nombre, soit en Bohême et en Moravie, soit dans la plupart des pays évangéliques, qui se joignirent à l'église renouvelée; et l'on put reconnaître à leurs noms de famille qu'ils étaient originaires de Bohême et de Moravie. Plusieurs même d'entre eux, sans distinguer toujours à quelle église ils avaient appartenu, savaient que leurs pères avaient été contraints d'abandonner leurs biens et leur patrie pour la cause de l'Evangile.

Quant aux Protestants qui restèrent en Bohême (et il y en eut beaucoup plus de ceux-là que de ceux qui quittèrent le pays), un bien petit nombre changèrent volontairement de religion, et devinrent alors les plus terribles ennemis de leurs frères précédents; mais la plupart se laissèrent contraindre à professer de bouche les doctrines du Papisme ou au moins à en suivre le culte extérieur, quoiqu'ils ne pussent le faire d'abord que contre leur conscience, comme ils l'ont presque tous témoigné dans la suite dès qu'ils ont eu occasion d'en exprimer leur douleur et leur repentir devant quelque église protestante. Mais avec le temps le plus grand nombre s'accoutumèrent à la dissimulation; et leurs enfants, nés dans le Papisme, furent élevés dans l'ignorance.

Il y en eut cependant qui conservèrent et propagèrent même, quoique fort secrètement, la doctrine évangélique parmi leurs alentours; et on en a appris, depuis le renouvellement de l'église, bien des choses intéressantes, quoique les Frères aient usé de la sage précaution de ne point les rendre publiques. « Je

pourrais, dit Kranz (p. 106), citer des relations orales ou écrites de plusieurs Frères de Bohême et de Moravie, qui nous apprendraient bien des choses édifiantes sur leurs assemblées secrètes, sur l'indulgence que leur témoignent même, à cet égard, quelques-uns de leurs prêtres, sur les différents genres d'industrie que ces frères mettent en usage pour satisfaire leurs besoins spirituels, et sur les persécutions qu'on fait endurer à ceux qui sont découverts; mais j'ai de bonnes raisons de passer cela sous silence. »

On voit, par quelques détails qui nous sont parvenus à ce sujet, que plusieurs de ces amis de l'Evangile, dans la crainte où les tenait la main de fer qui pesait sur eux, allaient jusqu'à cacher pendant toute leur vie à leurs femmes, à leurs enfants et à leurs domestiques, les lieux retirés, les caves, les recoins, où ils gardaient leurs Bibles et autres livres de dévotion, quoiqu'ils ne laissassent pas de les lire en secret, et de les faire servir dans l'occasion à l'édification des autres. On a vu ainsi des maris et des pères ne découvrir à leurs familles le trésor caché de leurs livres protestants que sur le lit de mort, ne voulant pas quitter la terre sans avoir au moins une fois exprimé librement la foi de leur âme pour la recommander aux leurs. D'autres, plus heureux ou moins effrayés, tenaient des assemblées secrètes où ils s'édifiaient en commun dans la doctrine évangélique, se réunissant de nuit dans des caves ou dans d'autres endroits retirés, se cachant pour faire le bien comme d'autres n'avaient pas même besoin de se cacher pour faire le mal, toujours exposés à être découverts, et soumis alors aux chances les plus terribles, souvent même à la peine de mort.

Voilà quel a été pour les Protestants l'état de la Bohême et de la Moravie, jusque vers la fin du siècle *passé*. Probablement est-il le même encore de nos

jours, et le Seigneur a-t-il dans ces contrées, quoique toujours sous le joug, plus que ses sept mille qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal. Nous savons qu'on y introduit depuis plusieurs années des Bibles dans la langue du pays.

Maintenant que nous avons terminé ce qui regarde l'histoire de l'ancienne église des Frères, si nous jetons un coup d'œil général sur ses rapports avec l'Eglise de Dieu, en renfermant dans nos réflexions l'église des Vaudois qui reprend de beaucoup plus haut en tant qu'église protestante, il est indubitable que les églises protestantes qui se sont manifestées depuis la réformation doivent reconnaître ces Vaudois et ces Frères de Bohême pour leurs frères aînés dans la foi; ils ont frayé le chemin à la réformation, et l'on ne peut nier que leur lumière n'ait éclairé les réformateurs eux-mêmes. On a là-dessus la propre déclaration de Luther, dans une préface qu'il a mise en tête des œuvres de Jean Huss, et où il dit en parlant de lui-même, « qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux il était fort indisposé contre les Frères; qu'en son temps il avait vivement déclamé contre eux dans ses sermons; qu'ayant trouvé dans la bibliothèque du couvent d'Erfort les écrits de Jean Huss, il avait pensé, il est vrai, au premier abord, que cet homme prouvait solidement ses dogmes; mais qu'avec tout cela il avait senti la plus vive répugnance à y donner son consentement, parce que le seul nom de Huss était devenu si odieux et si infâme, qu'il s'imaginait que le ciel tomberait et que le soleil perdrait sa lumière pour peu qu'on honorât la mémoire d'un tel homme; que, par cette raison, il avait fermé le livre,

quoiqu'il se fût retiré de cette lecture tout ému et comme blessé dans le fond du cœur. »

Il est de même évident que, comme les Vaudois et les Frères ont préparé la réformation, ils l'ont puissamment secondée dès qu'elle a paru, tant par leurs conférences personnelles avec Luther, Mélanchton et autres réformateurs saxons, que par leurs députations aux théologiens de Strasbourg et de Suisse et par leur commerce de lettres avec eux. Il n'est pas moins certain que leur séjour en Pologne et en Prusse a dû faciliter à un haut degré l'établissement et les progrès de la réformation dans ces pays-là.

Enfin, si nous recherchons dans l'histoire ecclésiastique la suite des sociétés chrétiennes qui, au milieu des ténèbres de la superstition, ont eu soin de s'attacher inviolablement à la pure doctrine de l'Evangile et d'y conformer leur vie et leur conduite, on verra que les Vaudois et les Frères de Bohême ont été, plus qu'aucune autre de ces associations, au milieu même des plus violentes persécutions et des plus cruelles souffrances, les conservateurs du flambeau de la vérité.

Ces deux sociétés ont travaillé, d'abord séparément, puis ensuite de concert, à bâtir sur le même fondement, et elles ont eu le même sort; toutes deux ont été enveloppées dans une suite de persécutions qui se succédaient sans interruption, et dont tantôt l'une, tantôt l'autre, éprouvait plus sensiblement les rigueurs. Enfin elles ont porté longtemps et fidèlement cette marque distinctive des sujets du règne de Jésus-Christ, qui nous est indiquée dans ces paroles: « Que tous ceux qui voudront vivre selon la piété de Jésus-Christ souffriront persécution » (2 Tim. III, 12). De l'autre côté, elles ont été et seront à jamais une preuve vivante de la vérité de cette promesse du Sauveur : « Que les portes de l'enfer ne prévaudront

point contre son Église » (Matth. XIV, 18); et de ces autres paroles de saint Paul : « Qui est-ce qui nous séparera de la dilection de Jésus-Christ ? Sera-ce l'oppression, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la famine, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ? Au contraire, en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés. Il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous » (Rom. VIII).

FIN DU LIVRE V.

LIVRE SIXIÈME.

CONSTITUTION INTÉRIEURE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES DE BOHÉME, DE MORAVIE ET DE POLOGNE.

Les Frères tenaient fortement au maintien de l'ordre qu'ils avaient établi dans leurs églises. Dans toutes les choses capitales ils avaient pris, ou croyaient du moins avoir pris pour règle, la pratique ou les préceptes des Apôtres : dans certaines choses secondaires et que la Parole ne déterminait pas, ils avaient usé de la liberté qu'ils pensaient que le Seigneur avait laissée à son Eglise de modifier ses formes selon les circonstances. Et quoiqu'ils distinguassent soigneusement ce qui est de l'essence du Christianisme d'avec ces simples formes de l'église, cependant ils retenaient fortement même ces dernières, jusqu'à ce que l'expérience les appelât à y faire des changements : on a vu que tous les réformateurs s'accordèrent à louer la constitution à laquelle ils s'étaient arrêtés.

Cette constitution, qui prit naissance avec leurs églises, en 1547, fut fixée d'une manière plus définitive en 1616 par le synode de Zérawitz, qui la communiqua à toutes les églises pour qu'elles s'y conformassent fidèlement. Nous avons vu que Comménius la publia de nouveau, en 1660, avec plusieurs autres écrits relatifs à ce sujet, qui plus tard ne con-

tribuèrent pas peu à donner à l'Eglise renouvelée la constitution qu'elle a prise; car les premiers fondateurs de l'Eglise actuelle des Frères, au nombre desquels se trouvèrent plusieurs Frères de Bohême, insistèrent fortement sur la nécessité d'une constitution pareille. Ce ne sera donc pas sans quelque intérêt qu'on lira la notice suivante sur ce sujet, tirée des ouvrages dont nous venons de faire mention.

Nous rappelons que nous ne sommes ici qu'historiens, et qu'en rapportant les faits nous ne pouvons entrer dans toutes les questions qui se rattachent à la discipline ecclésiastique, ni ne prétendons que cette exposition soit regardée comme l'indice d'un jugement quelconque que nous en porterions nous-mêmes.

Nous rangeons cette matière sous neuf chefs.

I.

CLASSIFICATION INTÉRIEURE DE CHAQUE ÉGLISE.

Chaque église des Frères était divisée en trois classes, déterminées par le degré d'avancement des membres qui les composaient. [1]

[1] Ces classes se trouvent désignées dans leurs écrits par les noms de *commençants*, d'*avançants* et de *parfaits* (ou *parvenus*). Comme cette Eglise a suffisamment prouvé qu'elle ne se composait pas d'orgueilleux pharisiens, c'est la meilleure considération à opposer au sentiment pénible que pourrait faire éprouver à plusieurs une pareille classification, et surtout la dernière des désignations. On la voit employée par Paul, dans son épître aux Philippiens (III, 15), quoiqu'il exhorte, dans la même épître (II, 3), les chrétiens à estimer, par humilité d'esprit, les *autres plus excellents* qu'eux-mêmes.

Dans la première classe, celle des *commencants*, se rangeaient les enfants des Frères et les adultes sortis du Papisme, qui recevaient les uns et les autres l'instruction des catéchumènes. Lorsqu'ils en étaient venus à bien comprendre les dix commandements, le symbole des Apôtres et la prière du Sauveur, et qu'ils témoignaient le désir d'être admis au nombre des membres de l'église, ils arrivaient à la seconde classe.

Ceux-ci participaient à la cène; et on leur rappelait avec soin l'alliance que Dieu avait traitée avec son Eglise, dont ils venaient d'être reçus membres. On attendait d'eux que, se rappelant qu'ils étaient encore jeunes dans la grâce, ils implorassent chaque jour les grâces du Saint-Esprit, afin d'avancer dans la foi, l'espérance et l'amour.

La troisième classe se composait de ceux qui avaient persévéré pendant un certain temps dans la recherche de la vraie piété, qui croissaient dans la connaissance et dans la fidélité, marchaient comme de véritables membres d'une église chrétienne, dans la discipline et le bon ordre, et combattaient le monde et ses convoitises en renonçant à eux-mêmes et en cherchant les choses qui sont en haut.

II.

DU PRESBYTÈRE, OU CONSISTOIRE.

D'entre les frères de cette dernière classe on élisait dans chaque église, à la pluralité des voix, à pro-

portion que l'église était plus nombreuse. deux, trois, six, jusqu'à huit *anciens* (*presbyteri*), qui n'étaient pas les pasteurs, mais en quelque sorte leurs yeux et leurs oreilles, et qui devaient remplir plus particulièrement les fonctions d'inspecteurs sur les mœurs (*censores morum*). On choisissait pour cela des hommes pieux, graves, honnêtes, qui devaient être le modèle de leur propre famille dans leurs maisons. C'était une espèce de conseil ecclésiastique, dont on ne voit pas d'exemple dans le Nouveau-Testament, mais qu'on retrouve presque partout dans les églises nationales des Protestants.

Ils agissaient toujours de concert avec le pasteur, à l'entretien duquel ils devaient pourvoir en même temps qu'il travaillaient avec lui à la prospérité spirituelle du troupeau. Ils se concertaient ensemble pour travailler au maintien de la charité entre les membres de l'église, pour prévenir toute espèce de désordre, pour remédier, autant que possible sans éclat, aux maux qu'ils pouvaient découvrir, et pour prier en faveur de l'église. Ils dénonçaient au pasteur ceux qui ne voulaient pas se rendre à leurs avis.

Tous les trois mois ils faisaient par toute l'église des visites à domicile, pour s'informer en chaque maison de la conduite de tous les membres de la famille; pour voir comment elle était conduite, si chacun travaillait consciencieusement dans sa vocation, si on célébrait soir et matin un culte de famille, si ceux qui étaient chargés de fonctions publiques s'en acquittaient fidèlement, etc. Puis ils faisaient leur rapport au pasteur.

Ils entraient aussi avec les gens de métier dans tous les détails temporels nécessaires pour éviter que les membres de l'église ne souffrissent de dommage, même dans les choses extérieures, soit par des dettes

imprudentes et par de fausses spéculations, soit par un prix trop élevé des marchandises.

Ils assistaient les pauvres au moyen de l'argent que les membres de l'église apportaient, quand cela leur était convenable, dans une caisse destinée à cela, outre les collectes générales qui se faisaient dans les jours de jeûne et de fêtes et à la cène. Des frères désignés pour cela tenaient les comptes de cet argent des pauvres.

On faisait quatre fois par année d'autres collectes, destinées à couvrir les frais du culte ; au nombre de ces frais on comptait aussi l'entretien de ministres pauvres ou exilés pour la cause de l'Evangile. Puis on rendait compte à l'église, chaque année, de toutes les recettes et dépenses qui avaient eu lieu.

Les anciens visitaient aussi les malades, et les exhortaient à mettre en ordre leurs affaires temporelles et spirituelles et à se souvenir dans leurs legs de ceux qui souffraient pour le nom de Christ.

S'ils ne réussissaient pas à appaiser les difficultés qui pouvaient s'élever entre les membres de l'église, et que ceux-ci eussent recours aux tribunaux (ce qui ne pouvait arriver qu'à l'extrémité et très-rarement), les anciens exhortaient les parties à s'y comporter au moins avec la modération qu'on est en droit d'attendre des disciples de Christ.

Les femmes aussi avaient parmi elles des personnes de leur sexe qui étaient chargées de fonctions semblables (*presbyteræ*), et qui, comme des mères dans la maison de Dieu, exerçaient la surveillance sur les veuves, les femmes mariées et les jeunes filles, les exhortant à la paix et à la pureté.

La nomination des anciens (non pas des pasteurs) avait lieu de coutume à l'époque des visites d'église. Pour cela l'évêque rassemblait avant l'assemblée du *soir* tous les hommes, et les appelait à faire leur choix.

Ensuite on donnait lecture des devoirs de leur vocation, en présence de toute l'église, à ceux qui avaient été nommés; puis, tendant la main à l'évêque et au pasteur, ces nouveaux anciens leur promettaient de même qu'à toute l'église de remplir fidèlement leur tâche.

L'élection des femmes à cette vocation avait lieu de la même manière, mais seulement en présence des femmes.

III.

DIVERSES RÈGLES POUR LA CONDUITE DES INDIVIDUS ET DES FAMILLES.

On attendait de chaque père et mère de famille qu'ils fussent les modèles de leurs maisons, en y donnant l'exemple d'une vie chrétienne.

Ils devaient veiller à ce que le culte domestique, la lecture de la Parole, le chant ecclésiastique et la prière se fissent régulièrement dans leurs maisons, le matin, à midi et le soir. Au sortir des prédications ils devaient s'entretenir avec leurs enfants et leurs domestiques de ce qu'ils avaient entendu ou éprouvé à l'église.

Les pères de famille devaient interdire à tous les leurs toute fréquentation des cabarets, toute oisiveté et tout jeu et rester, surtout de nuit, chez eux, afin de surveiller leurs maisons. Ils ne devaient souffrir aucun amusement mondain, comme jeux, danses, ou autres choses pareilles, aucune espèce de vêtements

qui se fissent remarquer par leur luxe ou leur indécence, ni surtout aucune communication secrète des deux sexes entre eux, ni aucunes promesses clandestines de mariage.

Une personne attachée à une église ne pouvait se ranger, sans bonnes raisons, sous la direction d'un autre pasteur que le sien; et aucun pasteur ne recevait dans son église une personne qui aurait appartenu à une autre, sans un avis du pasteur de cette dernière. C'est pourquoi c'était l'usage que ceux qui quittaient leur endroit, soit absolument, soit pour un simple voyage, se fissent donner une attestation de leur pasteur en se recommandant aux prières de l'église.[1]

On n'oubliait pas de rappeler leurs devoirs aux nobles aussi bien qu'aux simples bourgeois. Les premiers conservaient leur rang; mais ils ne devaient jamais oublier qu'ils n'étaient que les économes et les dispensateurs de leurs biens, et que ce qu'ils avaient acquis au prix des sueurs de leurs sujets ils devaient l'employer à la gloire de Dieu et au bien des pauvres.



IV.

DES CHARGES DE L'ÉGLISE.

—

Chaque église avait un *pasteur*, qui avait sous lui des *diacres* et des *acolytes*.

[1] Les lecteurs remarquent sans doute que des règles semblables conduiraient facilement au despotisme spirituel une église *tant soit peu relâchée*, comme le sont presque inévitablement celles

Sur l'ensemble des églises étaient établis des *Anciens d'église*, *Seniores* ou ÉVÊQUES qui étaient assistés d'autres anciens, appelés *Conseniores*, ou CO-ÉVÊQUES.

1. *Les Pasteurs*.

Leur charge consistait à annoncer la Parole, à admettre dans l'église ou à en exclure, et à administrer la cène et le baptême. Dans le commencement et quand on manquait des institutions nécessaires pour instruire la jeunesse, on n'exigeait d'eux ni connaissances des langues, ni sciences humaines;[1] mais lorsque les Frères voyaient un homme bien instruit dans les vérités de la foi, propre à enseigner, sobre et intelligent, réunissant en un mot les qualités exigées par la Parole de Dieu pour un ministre de Christ, ils ne demandaient rien de plus, et ils le recevaient comme un envoyé de Dieu. Mais, depuis la réformation, on envoya les jeunes gens qu'on destinait au saint ministère dans des universités allemandes, ou dans celles qui s'établirent ensuite chez les Frères eux-mêmes, pour étudier les langues anciennes et les autres branches de la théologie. En général cependant on vit de tout temps quelques jeunes gens ne se préparer au saint ministère que par l'éducation qu'ils recevaient auprès d'un pasteur quelconque,

qui jouissent d'un plein repos. Mais ce danger était presque nul pour tout le temps où ces églises n'étaient occupées qu'au noble combat des martyrs, et où les ambitieux et les intrigants étaient contenus par le prix élevé dont se payait presque toujours l'honneur d'être à la tête d'une église.

[1] Et c'était selon la Parole de Dieu, qui ne contient nulle part, dans l'énumération des qualités nécessaires à un fidèle ministre de Christ, la connaissance de ces choses-là.

qui les gardait auprès de lui pendant un certain temps.

Les Frères attachaient plus de prix à la piété, à une conduite chrétienne et à la connaissance des vérités divines, qu'à aucune science humaine; surtout quand ils eurent fait l'expérience qu'à force de rechercher la science on avait perdu le premier zèle qui devait édifier les églises; et que ce véritable Christianisme, qui dans sa simplicité ne veut savoir autre chose que Jésus crucifié, s'obscurcissait entièrement par l'éclat des connaissances païennes. Même les écrits des hommes les plus distingués dans l'église devaient toujours céder le pas à l'étude de l'Ecriture-Sainte; et par la même raison on n'aimait pas, dans le peu d'études qu'on faisait, se servir de ces recueils de sermons qu'on faisait habituellement étudier ailleurs, mais qui pouvaient empêcher la jeunesse de sonder les Ecritures et d'y puiser les trésors toujours nouveaux qu'elles renferment.

On publia, il est vrai, en bohémien, une courte explication des Evangiles et des Epîtres qu'on lisait d'ordinaire dans les églises le Dimanche et les jours de fête; mais ce ne fut qu'en y ajoutant l'avertissement bien pressant que cet ouvrage ne devait pas être un obstacle à une étude assidue des Saintes-Ecritures.

Ce n'était aucune espèce de pouvoir étranger à l'église, ni les églises elles-mêmes qui choisissaient leurs pasteurs; comme aussi ce n'étaient pas ces derniers qui briguaient les places; mais ils étaient nommés et placés par les évêques, qui recherchaient pour chaque église l'homme qu'ils lui croyaient le plus convenable. Celui-ci se rendait alors avec confiance à son poste, où il était pareillement reçu avec un assentiment facile.

A sa nomination, un prédicateur adressait d'abord

un discours à l'église qui venait de lui être assignée. Ensuite un évêque annonçait qu'après mûre réflexion c'était ce conducteur que les évêques avaient choisi pour cette église; il exhortait l'église à le recevoir comme un serviteur de Christ, et celui-ci à veiller fidèlement sur le troupeau qui lui était confié par le Seigneur. L'église, représentée par les anciens, et le pasteur se faisaient des promesses mutuelles, et l'on terminait par la prière et par la bénédiction, qui étaient encore réciproques.

Après le service, le pasteur qui se retirait, lorsque ce cas avait lieu, faisait au nouveau venu la remise de tout ce qui concernait l'église, et entre autres de tout le mobilier de la cure, qui était toujours fourni par le troupeau.

Le pasteur avait pleine autorité spirituelle pour tous les cas ordinaires. Ce n'était que dans des occasions difficiles et imprévues qu'il devait avoir recours à l'évêque de son diocèse, auquel alors il était soumis.

Chaque pasteur était tenu de faire tous les six mois à son évêque, de bouche ou par écrit, un rapport sur son propre état spirituel et sur celui de son église.

Si quelque pasteur venait à être accusé ou paraissait suspect sur quelque point de sa conduite, l'évêque l'appelait à paraître devant lui et le reprenait. Des fautes graves étaient portées jusque devant un synode, et le refus opiniâtre de se rendre aux avertissements était suivi ou de la cassation, ou même de l'excommunication.

Mais des cas de ce genre étaient très-rares, vu que généralement les pasteurs s'attachaient à être les modèles du troupeau.

Les Frères consultaient leurs pasteurs jusque dans

la conduite de leurs affaires temporelles, et habituellement ils s'en trouvaient bien.[1]

Les pasteurs visitaient souvent leurs frères dans leurs maisons; et alors ils étaient reçus de tous avec beaucoup d'amour et de respect : car ils n'y venaient pas avec légèreté, et ils ne se retiraient pas du milieu d'eux sans avoir apporté quelque bénédiction, fortifié les faibles, exhorté ceux qui se relâchaient, averti tous ceux qui auraient eu besoin de l'être. Quand ils venaient le matin ou le soir, ils assistaient à la prière de la famille.

Ils n'acceptaient pas volontiers d'invitation à se rendre aux repas des riches; et quand ils le faisaient, ils avaient soin d'y observer une stricte sobriété, et de se retirer aussitôt après la prière ou le chant.

Leur entretien leur était fourni par des contributions volontaires des membres de leur église, qui s'entendaient pour leur donner, l'un le pain, l'autre la viande, un autre la bière, etc. On sent qu'ils se bornaient au rigoureux nécessaire; ils ne craignaient pas, non plus, de même que les jeunes gens qu'ils élevaient (les acolytes), de travailler de leurs mains, quand leurs fonctions spirituelles leur en laissaient le temps.

Sans qu'on leur fît une loi du célibat, la plupart des pasteurs vivaient dans cet état. Exposés à tant de dangers, à la persécution et à l'exil, une femme et des enfants leur auraient été souvent un fardeau, comme le dit l'apôtre saint Paul *pour des cas pareils* 1 Cor. VII, 26).

Cependant lorsqu'on reconnaissait que les circonstances particulières d'un homme exigeaient qu'il se mariât, il le pouvait, pourvu que ce fût avec le consentement des évêques, qui pourvoyaient alors à ce

[1] *Peut-être* mieux au temporel que leurs pasteurs au spirituel.

que la femme qui lui était donnée fît honneur à sa vocation.

Mais la plupart restèrent volontairement dans le célibat jusqu'à la fin de leurs jours, menant une vie sobre et chaste, et persévérant dans la prière et les travaux du ministère de Christ.

On voyait aussi chez les Frères de jeunes femmes consacrer leur virginité au Seigneur et se donner à lui pour instruire les jeunes filles de l'église, ou se vouer, comme les femmes qui suivaient notre Sauveur, au service de quelques anciens.

2. *Les Diacres.*

Les diacres étaient les premiers aides des pasteurs; ils étaient considérés et traités comme des candidats au saint ministère. Ils s'exerçaient peu à peu à la prédication de la Parole. Accompagnés d'un acolyte ils se rendaient souvent le dimanche dans les villages voisins de leurs demeures pour y prêcher. Le pasteur qui les envoyait les examinait auparavant sur ce qu'ils se proposaient de dire au peuple, et leur donnait pour cela les directions nécessaires.

Les diacres baptisaient quand le pasteur les y appelait; et c'étaient aussi eux qui d'ordinaire instruisaient les catéchumènes.

Le dimanche après midi ils répétaient, pour les domestiques, le contenu de la prédication du matin, en y ajoutant des développements simples et familiers sur les devoirs de la vie ordinaire.

Ils assistaient souvent aux assemblées des anciens de l'église, pour s'habituer par degrés à la direction des choses qui faisaient l'objet de ces assemblées.

Et pour alléger à l'église l'entretien du pasteur, ils travaillaient de leurs mains dans les intervalles que leur laissaient leurs études religieuses.

3. *Les Acolytes.*

Chaque pasteur était tenu d'avoir chez lui un, deu ou trois jeunes gens nés de parents honnêtes, pou les élever et les former au service de l'église. Aprè que ces jeunes gens avaient passé les premiers élé ments, on leur faisait lire le Catéchisme, le Nouveau Testament, des Psaumes, des Cantiques et d'autre écrits des Frères, que ces jeunes gens gravaient ain dans leur mémoire. Plus tard on donnait aux plus in telligents les autres instructions nécessaires à ceu qui doivent embrasser la carrière théologique.

Au bout de quelques années ils étaient reçus, e synode, au nombre des *acolytes* (qu'on nommai aussi *disciples*); et à cette occasion les évêques leu donnaient ordinairement un nouveau nom qui avai rapport à leur caractère.

Ces acolytes devaient se distinguer entre le jeunes gens par leur modestie, leur douceur, leu application et leur attachement au culte public. Il devaient rendre une obéissance fidèle à leurs supé rieurs, qu'ils accompagnaient souvent dans leur voyages ou leurs excursions.

En divers endroits ils faisaient aussi les fonction de marguilliers.

Les acolytes les plus avancés étaient chargés dans le culte domestique, de lire un texte de l'Ecri ture-Sainte sur lequel on leur demandait quelquefoi d'exprimer leur sentiment, pour les exercer peu à pe à parler avec liberté.

Ils prenaient part à l'instruction religieuse; e quelquefois ils étaient chargés de faire une exhorta tion devant une petite assemblée, qui les écoutai avec indulgence.

4. *La maison d'un pasteur.*

Les diacres, les acolytes et les jeunes garçons qui se trouvaient sous la direction d'un pasteur, devaient se conformer rigoureusement à l'ordre établi dans la maison, afin d'apprendre l'obéissance avant de gouverner les autres.

Ils avaient leurs heures fixées pour toutes choses. Le matin, tous se levaient au signal d'une cloche; et après s'être lavés et habillés ils se mettaient à genoux, chacun séparément, en élevant leur âme à Dieu; ensuite ils passaient à la lecture et à la méditation de l'Ecriture-Sainte. Environ une heure après, un nouveau signal rassemblait toute la maison. Après le chant d'un psaume ou d'un cantique, le pasteur, ou quelque autre personne à son tour, lisait une portion de l'Ecriture et y ajoutait quelques réflexions convenables.

Après la prière chacun retournait à son ouvrage et s'occupait à l'étude. L'après-midi jusque vers le soir était employé, comme étant le temps le moins favorable à l'étude, à quelques travaux mécaniques; à moins que quelques-uns des élèves n'eussent à instruire la jeunesse de l'endroit. Les autres travaillaient comme tisserands, raccommodaient leurs vêtements travaillaient au jardin ou à la vigne, etc. Cependant ils interrompaient ces travaux à deux heures pour faire une prière en commun. Après le repas du soir ils s'exerçaient à la musique, au chant des psaumes, etc. Enfin, le jour étant terminé par une prière, chacun allait se coucher à l'heure fixe, car il n'était permis à personne de rester levé la nuit, bien moins encore de sortir de la maison, que le gardien (*custos*) avait soin de fermer à l'heure indiquée.

Ce *gardien* était celui qui, le matin, donnait le signal de la cloche, qui allumait les lampes, qui entonnait le chant des cantiques, lisait le texte, exhortait même quelquefois, ou proposait pendant le repas une question qui fît l'objet de la conversation. Le soir, après avoir fermé la porte de la maison, il en remettait la clef au pasteur ou au gardien du jour suivant.

Pendant le dîner et le souper les élèves récitaient ce qu'ils avaient appris par cœur, soit des maximes de conduite, soit des portions de l'Ecriture ou des cantiques. S'il restait encore du temps, on proposait quelque question théologique, sur laquelle chacun disait son avis, en commençant par les plus faibles : puis le pasteur terminait la discussion. Quelquefois on se bornait à une simple lecture.

Les détails du ménage se partageaient entre tous les élèves, les acolytes et les diacres, afin que chacun s'habituât à toute sorte de services et pût gagner le pain qu'il mangeait. Les petits s'occupaient à relaver, à dresser la table, à balayer les chambres. Les plus grands prenaient soin de la cave, du grenier, du jardin, de la bibliothèque, de la pendule, etc. Et tous s'occupaient tour à tour en certains temps de ces différents objets.

Il ne leur était pas permis de sortir sans le consentement du pasteur, de s'acheter quoi que ce fût, d'envoyer des lettres de quelque importance, de prêter ou d'emprunter, ni à plus forte raison de faire sans lui aucune espèce de contrat.

Les pasteurs eux-mêmes, qui ne voyageaient jamais sans nécessité, ne pouvaient le faire qu'avec la permission de l'évêque. En voyage ils prenaient leur logement, partout où ils le pouvaient, chez les Frères, qui leur faisaient l'hospitalité avec joie. Dans ce cas-là tous les membres de la maison saluaient successivement le voyageur en lui tendant la main et en lui

demandant avec intérêt des nouvelles de son église. Les acolytes lui lavaient les pieds, prenaient soin de son cheval et de son bagage, et lui rendaient tous les services de l'amitié chrétienne. S'il était pauvre, on ne le laissait pas partir sans lui faire quelque présent, d'un habit, d'un couteau, de quelque argent. Le ministre visitant faisait de coutume une courte exhortation au service de famille et adressait un discours à l'église, qu'il saluait de la part des siens, en lui communiquant de leurs nouvelles.

5. *Des Anciens généraux* (Seniores) *ou Évêques*.

Un évêque avait la surveillance sur les autres serviteurs de l'église et sur l'ensemble de ses intérêts spirituels. Il était nommé à la pluralité des voix par les ministres. On ne prenait pour cette charge que des hommes généralement respectés pour leur âge, leurs mœurs et leurs qualités.

Cette direction de l'ensemble n'était pas remise à un évêque seul, mais à quatre ou cinq, qui étaient égaux pour le rang. C'est ce qui fut décidé dans un synode tenu en 1500, après la mort de Matthias de Kunewald, que le sort avait désigné comme premier évêque (liv. 3, p. 67).

On voulait éviter par là les dangers du despotisme spirituel qui se manifeste si aisément lorsque le gouvernement est confié à un seul homme, et dont l'église romaine présentait aux Frères un si terrible exemple.

Chaque évêque était établi sur un certain nombre d'églises. Ordinairement ils étaient deux pour la Bohême, deux pour la Moravie, et un, ou quelquefois deux, pour la *Pologne*.

La supériorité qu'ils avaient par-dessus les autres ministres ne consistait pas en un plus grand honneur qu'on leur rendît, ni dans un appointement plus fort, mais dans un surcroît de travail et de peine, selon l'exhortation de Christ : « Que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit, et le plus élevé comme un serviteur (Matth. XXIII, 11).

Comme, d'après l'enseignement des apôtres, le titre d'évêque n'indiquait aucun rang particulier, mais se donnait à chaque ministre, les évêques des Frères étaient aussi égaux entre eux ; quoique, pour l'ordre, l'un d'eux eût la présidence. On préférait leur donner simplement le nom de *seniores* ou anciens, de peur qu'on ne les confondît avec les évêques hautains et dégénérés de l'église romaine.

Ils étaient élus pour la vie, à moins que, durant le cours de leurs fonctions, ils ne manquassent aux devoirs de leur état. Mais cela n'est pas arrivé une seule fois pendant deux cents ans qu'a subsisté l'Unité des Frères, et sur les cinquante-cinq évêques qui l'ont conduite pendant cet intervalle de temps, il n'y en a eu que six ou sept qui aient demandé leur démission pour cause de faiblesse.

Dans les affaires importantes chaque évêque était obligé de soumettre le cas à l'avis de ses collègues ; et c'était la réunion des évêques qui formait le *Conseil ecclésiastique*. On pouvait en appeler de là à un synode général, qui rendait alors une sentence définitive.

C'étaient les évêques qui plaçaient les pasteurs, qui les faisaient changer de poste quand ils le jugeaient convenable, qui consacraient les acolytes, les diacres et les ministres, et qui, en général, veillaient sur l'ensemble des églises, pour que la doctrine et la discipline y fussent enseignées et pratiquées d'après la Parole.

L'évêque visitait son diocèse toutes les années,

afin de connaître exactement les églises placées sous sa surveillance. Il avait même une liste nominative de tous les membres qui composaient chaque troupeau de son diocèse.

Enfin c'étaient les évêques qui avaient l'inspection de la bibliothèque et de l'imprimerie générale de l'Unité.

5. *Le Président.*

C'était l'un des évêques qui avait ce rang. Il convoquait ses collègues quand il le croyait nécessaire, et présidait toutes les assemblées. C'était encore lui qui, dans le cas d'un synode général, établissait quelques personnes chargées de pourvoir au matériel qu'exigeait une pareille convocation, et de maintenir l'ordre extérieur pendant la tenue du synode.

6. *Le Secrétaire.*

Cette fonction appartenait à l'un des évêques, qui consignait dans un registre les diverses transactions de l'Unité et les écrits qu'elle publiait. Lorsqu'il paraissait quelque ouvrage contre les Frères, il le dénonçait au conseil ecclésiastique; si on jugeait la chose convenable, il rédigeait une réponse et soumettait son écrit au conseil. D'ordinaire les Frères n'aimaient pas à répondre aux attaques de leurs ennemis; mais quand ils s'y trouvaient obligés, particulièrement envers le magistrat, ils le faisaient avec calme et simplicité.

Ainsi tous les écrits qui se publiaient du côté des Frères étaient *auparavant* examinés par le conseil

ecclésiastique, et paraissaient de coutume au nom de toute l'église.

Mais les Frères écrivaient peu, parce qu'ils avaient beaucoup d'affaires plus pressantes.

7. *Les Co-évêques.*

Chaque évêque avait deux ou trois co-évêques qui siégeaient dans le conseil ecclésiastique, avec l'obligation de garder le secret sur toutes ses délibérations. Ils secondaient, et dans le besoin ils remplaçaient, les évêques. C'étaient eux qui faisaient subir aux acolytes, aux diatres et aux pasteurs, les examens préparatoires pour leur réception, et qui les présentaient ensuite aux évêques avec un témoignage qu'ils leur avaient remis.



V.

DES SYNODES.

Il y en avait de généraux et de particuliers.

Les synodes généraux se tenaient tous les trois ou quatre ans, et se composaient des évêques avec leurs co-évêques, des pasteurs, des diacres et des acolytes, et d'ordinaire encore des seigneurs du lieu ou des contrées environnantes; de manière que ces réunions comprenaient quelquefois quelques centaines de personnes.

Le but que se proposaient les Frères dans ces convocations était de cimenter l'amour fraternel, de s'exhorter mutuellement à la fidélité dans l'œuvre du Seigneur, de consacrer les ministres ou les diacres, et en général de s'occuper des intérêts communs de l'Unité. Les synodes se tenaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre de la Bohême ou de la Moravie. La Pologne, à cause de son éloignement, n'y envoyait que des députés, comme les Frères de Bohême en envoyaient quelquefois aux synodes de la Pologne. Les évêques s'entendaient toujours d'avance sur le lieu du prochain synode et en donnaient avis au pasteur de l'endroit désigné, pour qu'il fît les préparatifs nécessaires. Les autres assistants n'étaient convoqués que peu de temps avant le terme fixé.

Les évêques avec leurs co-évêques s'y trouvaient dès la veille.

Après une prière ardente, le président les conjurait de chercher soigneusement si rien ne les empêchait de s'occuper des intérêts de l'église avec un cœur pur et une vraie charité, leur rappelant qu'ils étaient réunis pour rechercher toute espèce de mauvais levain qui pourrait se trouver dans la maison de Dieu, soit en eux, soit en leurs frères. Puis, les laissant à eux-mêmes, il se retirait avec les évêques seuls, pour exhorter encore une fois ces derniers en particulier à la plus entière sincérité, en leur recommandant d'ouvrir leurs cœurs comme dans un sanctuaire et devant Dieu, et de rechercher s'ils n'avaient rien à se reprocher les uns aux autres, et s'ils pouvaient s'occuper, dans ce synode, de l'œuvre du Seigneur avec une conscience déchargée de tout interdit. Ils ne se séparaient pas sans avoir résolu toutes ces questions à leur pleine satisfaction.

Après avoir ainsi affermi entre eux l'harmonie des sentiments, et l'avoir *scellée* en présence de Dieu par

le saint baiser, ils rentraient dans la salle des assemblées, et demandaient à leurs frères les co-évêques quel était le résultat des recherches qu'ils venaient de faire de leur côté; et ce n'était qu'après avoir tout mis en règle entre eux qu'ils passaient aux travaux directs du synode.

Les autres membres qui composaient cette assemblée avaient trouvé, en arrivant, leurs logements tout préparés : les évêques chez les pasteurs, les autres chez des gens pieux de l'endroit, qui les recevaient avec joie comme des anges de Dieu. Il y avait toujours, en outre, partout où se tenait un synode, quelques meubles qu'avaient légués pour cet usage quelques pasteurs, ou qui avaient été donnés dans ce but à l'église par quelques amis. Le service extérieur du synode se partageait entre les diacres et les acolytes, de sorte que l'un avait à s'occuper de la table, l'autre des équipages, etc. Le soir du premier jour, on se rassemblait dans l'église au son de la cloche : les évêques faisaient la bien-venue aux membres du synode, et on rendait grâce à Dieu de ce qu'il avait réuni tous ces frères, sous la conduite de ses saints anges, pour se rassembler en sa présence.

Au repas, chacun prenait la place qui lui avait été assignée à l'une des tables qui se trouvaient dressées dans une grande salle à manger, et l'été quelquefois en plein air. Le repas était égayé par les doux entretiens de la piété. Pendant toute la durée du synode, l'un des évêques ou des co-évêques faisait chaque matin un discours, et l'après-midi et le soir une prière accompagnée d'une exhortation.

Les pasteurs restaient assemblés pendant tout le jour dans l'église et s'occupaient des sujets qui leur étaient présentés par les évêques, mais en l'absence de ces derniers. Les diacres et les acolytes n'y prenaient point de part, mais ils s'exerçaient, pendant

ce temps, sur différents sujets que les évêques leur avaient indiqués et sur lesquels ensuite ils étaient examinés.

Les pasteurs étant assemblés, ils élisaient entre eux, à la pluralité des voix, un président et un secrétaire; et après avoir fait un catalogue des principaux objets dont on devait s'occuper, le président les proposait successivement à l'assemblée. Chacun ayant donné son avis, en commençant par les plus jeunes et de manière que personne n'interrompît jamais un de ses frères, le secrétaire ayant noté l'avis de chacun et ses raisons, le président cherchait à réduire le tout à un résultat unique et unanime. Si les avis se combattaient, on les discutait jusqu'à ce qu'on en vînt à l'unanimité; car alors seulement la résolution était portée sur le registre et communiquée aux évêques.

Les évêques et leurs co-évêques délibéraient ensuite entre eux sur cet avis des pasteurs; comme aussi ils conféraient sur les propositions qui avaient pu leur être présentées par les seigneurs temporels qui appartenaient à l'église, et dont les attributions se liaient souvent à certaines affaires ecclésiastiques.

Cependant les évêques ne prenaient jamais une résolution importante ni ne concluaient rien sans l'assentiment des pasteurs.

C'est aussi dans les synodes que se faisaient les différentes nominations et ordinations dont nous parlerons plus bas.

Les évêques y rappelaient encore aux différents serviteurs de l'église leurs devoirs respectifs, comme par exemple, qu'ils ne devaient pas se mêler d'affaires temporelles, de testaments, d'arrangements de mariages, etc.; qu'ils devaient fuir tout ce qui aurait pu ressembler à l'usure, et, s'ils possédaient plus de deux cents écus en argent, donner le surplus aux

pauvres. Ils devaient aussi repousser tout titre fastueux et *préférer à tous les titres le beau nom de frère ;* quoiqu'ils ne dussent pas non plus, par une familiarité légère avec qui que ce fût, oublier et faire oublier le sérieux de leur vocation. Enfin ils devaient éviter les grandes foules de monde, les foires, les grands repas, et se garder soigneusement de chercher à plaire au monde par une fausse affabilité. Ils ne pouvaient avoir aucune correspondance par écrit avec ceux du dehors sans l'autorisation de leurs supérieurs.

Pour conclusion des séances, un évêque faisait une exhortation relative à tout ce qui s'était traité ; puis un des pasteurs se levait, rendait grâces, au nom de tous, d'abord à Dieu pour ses bénédictions, puis aux évêques pour leurs soins, leurs exhortations et leurs différentes preuves d'amour ; et l'on finissait par la célébration de la sainte cène.

Les évêques congédiaient les membres du synode en les exhortant à se comporter chrétiennement pendant le voyage qu'ils allaient faire pour retourner chez eux ; ils leur recommandaient de saluer, à leur retour, de la part du synode entier et des évêques en particulier, leurs différentes églises, et de les assurer de l'amour et du souvenir chrétien de tous leurs frères.

On mettait par écrit les transactions du synode, et chaque évêque en prenait une copie. Aucun d'eux ne pouvait s'écarter des résolutions qui avaient été prises, sans consulter auparavant le conseil ecclésiastique, qui lui-même ne pouvait rien autoriser de capital sans l'assentiment individuel de tous les pasteurs.

Lorsqu'il arrivait quelque chose d'inattendu, qui ne pouvait se renvoyer jusqu'au prochain synode, ou s'il y avait à traiter quelque affaire qui ne concernât qu'un seul diocèse, on convoquait de petits

ynodes particuliers où il ne se rencontrait qu'un moindre nombre d'évêques et de pasteurs. Les résoutions étaient cependant communiquées aux évêques absents.

VI.

DES ORDINATIONS.

—

1. *Celle des acolytes.*

Ceux des élèves des pasteurs qu'on trouvait capables de recevoir ce premier grade de l'église étaient admis en synode, après avoir été examinés. On tenait ordinairement à cette occasion un discours sur la vocation des soixante-dix disciples, ou sur celle des élèves des prophètes, ou sur l'imitation de Christ en général. On demandait à chacun des candidats nommément, devant tout le synode, s'il voulait se vouer au service de l'église et obéir à ses serviteurs? On leur faisait lecture de leurs devoirs particuliers : ils promettaient de les observer; les acolytes plus anciens qu'eux leur tendaient la main d'association, et on terminait par des vœux en leur faveur.

2. *Celle des diacres.*

Les diacres se prenaient entre les acolytes les plus avancés. Après avoir fait précéder leur nomination

des mêmes formalités que nous venons d'indiquer pour les acolytes, un évêque faisait une prière, et les consacrait en leur imposant les mains; puis on terminait encore comme pour la réception d'un acolyte.

3. *Celle des ministres.*

Toutes les fois qu'un pasteur venait présenter au synode un ou plusieurs diacres qui désiraient se vouer au saint ministère, il le faisait savoir au consistoire de son église, en lui demandant une attestation écrite sur la conduite et les dons de ces diacres.

Au synode ils subissaient un triple examen. Le premier avait lieu devant les pasteurs réunis, qui donnaient ensuite par écrit leur jugement impartial sur chacun des candidats, et qui envoyaient ce jugement aux évêques.

Le second examen se faisait devant les co-évêques.

Après cela chacun de ceux qu'on avait jugés capables d'être présentés était envoyé seul à un évêque, qui devait surtout s'occuper d'examiner l'état spirituel du candidat. Il lui représentait l'importance du saint ministère, et lui demandait s'il s'offrait à Christ avec une conscience pure et sans aucun égard à l'honneur, au gain, ou à un avantage temporel quelconque; enfin on lui représentait ce qui pouvait encore lui manquer sous le rapport de la conduite. Ces appels à la conscience étaient si pressants, qu'on a vu plusieurs fois des candidats se retirer pour un temps, afin d'être mieux affermis dans ce qui concernait leur propre salut.

Le lendemain du dernier examen on procédait à la consécration, à laquelle tous se préparaient par le jeûne et la prière.

Le synode étant rassemblé, on commençait par le chant d'un cantique; puis il se faisait un discours sur la vocation du ministre de Christ. Après cela l'évêque qui devait conférer l'ordination annonçait à l'assemblée qu'il s'agissait de nommer et de consacrer au saint ministère quelques personnes, qu'un co-évêque appelait par leurs noms. Les candidats étaient reçus par deux co-évêques et présentés par eux, en ces termes, à l'évêque qui était assis à côté de la table du Seigneur : « Nous te prions, respectable frère et évêque, au nom de toute l'église, de conférer à ces hommes qui se présentent devant la face de Christ et devant toi, la qualité de messagers de Christ et l'autorité des fonctions pastorales, en les confirmant pour cela selon l'ordre établi, et d'après le pouvoir qui t'a été donné par Christ et son Eglise. »

Là-dessus l'évêque disait : « Est-ce que ces hommes sont capables et dignes de recevoir cette sainte vocation, et doués des vertus qui doivent orner un messager de Christ ? »

L'un des deux co-évêques répondait : « Ils ont reçu de Dieu les dons nécessaires; ils ont été bien instruits dès leur jeunesse; d'après le témoignage de tous ils se sont conduits d'une manière irréprochable; et après les avoir examinés, nous les avons trouvés sains dans la foi et dans la doctrine, purs dans leur désir de servir Christ et son Eglise, et munis du témoignage d'une bonne conscience; Dieu a regardé aux jeûnes et aux prières de son Eglise pour lui accorder en ces hommes de dignes serviteurs. »

Sur quoi l'évêque répondait : « Nous recevons ce témoignage que vous nous donnez devant l'Eglise de Christ, et nous vous accordons au nom de Dieu votre demande. »

Les candidats s'engageaient alors solennellement

devant Dieu et devant l'Eglise à vaquer fidèlement à leurs fonctions, et l'évêque leur disait :

« Bien-aimés et frères! Afin que vous ayez une confiance inébranlable dans l'assistance du Seigneur, écoutez comment prie pour vous l'éternel Grand Sacrificateur Jésus-Christ, qui, lorsqu'il était sur le point de se consacrer comme victime pour les péchés du monde, recommanda instamment à son Père tous ceux qui annonceraient sa rédemption aux peuples. »

Là-dessus un autre évêque lisait, au milieu d'une vive émotion des assistants, la prière sacerdotale de Jésus, au XVII[e] chapitre de saint Jean.

Puis on procédait à la consécration. Tous les évêques présents imposaient les mains aux candidats, et invoquaient sur eux le nom de Christ, afin que le chef de l'Eglise les reçût véritablement au nombre de ses fidèles serviteurs et les remplît des dons de son Esprit. Pendant tout ce temps toute l'assemblée, à genoux, entonnait le cantique : *Viens, Saint-Esprit*, etc. Après qu'on s'était relevé, l'évêque fonctionnant adressait encore quelques exhortations aux nouveaux prédicateurs, et leur annonçait les récompenses éternelles promises à la fidélité. Toute l'église répondait : Amen !

On terminait par la cène, qu'on prenait avec une joie d'autant plus vive que, pour l'ordinaire, c'était par là qu'on terminait en même temps tout le synode.

4. *Consécration des co-évêques.*

Lorsqu'une ou plusieurs places du conseil ecclésiastique venaient à vaquer, les co-évêques et les pasteurs marquaient, sur des billets cachetés qu'ils

oyaient aux évêques, les hommes qu'ils croyaient
:onscience les plus dignes de remplacer les dé-
ts ou les retraités La pluralité des voix décidait,
ı consécration avait lieu par-devant le synode par
position des mains

5. *Consécration des évêques.*

our le choix d'un nouvel évêque on convoquait
ynode. Le premier jour était un jour de jeûne
: prières; ensuite on rappelait à l'assemblée, dans
iscours exclusivement destiné à cela, les qualités
l'Ecriture exige d'un homme revêtu de cette
ge. Après l'assemblée, les évêques, les co-évê-
et les pasteurs, sans s'être entendus auparavant
e choix de celui qu'ils devaient nommer, dési-
ent leur vote sur un papier scellé.
es évêques n'ouvraient les billets qu'entre eux,
aincus d'avance que celui qui avait le plus de
était aussi celui que Dieu avait choisi. Mais ils
éclaraient encore le choix à personne. Ce n'était
le lendemain, après que l'assemblée s'était de
eau réunie et avait demandé la grâce du Saint-
it, que l'évêque fonctionnant s'avançait et décla-
que Dieu avait exaucé les prières de ses enfants
liqué l'homme de son choix. Il ajoutait que celui
se verrait ainsi nommé par les conducteurs des
peaux ne devait pas résister à la vocation divine,
se présenter avec courage devant Dieu et de-
son Eglise. Alors un autre évêque se levait et
lait par son nom celui qui venait d'être élu.
i-ci s'étant présenté, on lui demandait s'il regar-
sa vocation comme divine et s'il l'acceptait. Dans
is on lui rappelait les devoirs de son nouvel état,

il prenait l'engagement de les remplir; toute l'assemblée se mettait à genoux pour demander à Dieu sa grâce; et les évêques imposaient les mains à leur nouveau collègue, pendant que l'assemblée, toujours à genoux, chantait : Viens, Saint-Esprit, etc.

L'ordination étant achevée, les collègues du nouvel évêque le recevaient au milieu d'eux en lui donnant la main et le baiser fraternel. Les co-évêques et les ministres lui promettaient obéissance, et toute l'action se terminait par un chant de louanges et par les félicitations des assistants.

VII.

DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ASSEMBLÉES, FORMES DU CULTE, ET CÉRÉMONIES.

1. *La Prédication.*

C'était selon les frères la partie la plus importante des fonctions du pasteur; il y avait des prédications non-seulement le dimanche et les jours de fête, mais aussi pendant la semaine, toutes les fois qu'un enterrement, un mariage ou un autre événement de ce genre en fournissait l'occasion.

Le dimanche, qui était entièrement consacré au culte, on avait quatre assemblées, deux avant midi et deux après. Dans la première on expliquait un choix de textes prophétiques; dans la seconde, qui

: la principale, on expliquait des textes tirés des
ıgiles; dans la troisième, des portions des épîtres;
soir on lisait l'Ecriture-Sainte de suite, en ajou-
quelques remarques instructives. En été, on se
issait en outre l'après-midi pour instruire la jeu-
e d'après le cathéchisme.

ıns ces assemblées le prédicateur dirigeait l'ex-
ıtion de son texte vers le point de doctrine qui
it faire l'objet particulier des méditations de la
ıine. Car, pour l'unité de l'enseignement, on
distribué entre les dimanches de l'année les
ts principaux de la religion chrétienne, de telle
ière qu'ils étaient tous traités dans l'espace d'un
:ependant cet arrangement n'était point une règle
ɛible pour les prédicateurs, qui restaient en pleine
té de choisir leur texte et de le traiter selon qu'ils
geaient convenable. Les plus longues prédica-
ne devaient pas passer une heure de temps; les
assemblées de l'après-midi n'étaient que de
:-heure. Après la prédication du matin et de
ès-dînée les jeunes gens des deux sexes, de
ze à vingt-cinq ans, restaient encore dans l'église
être examinés par le pasteur sur la manière dont
ɾaient écouté l'instruction.

: genre de la prédication était simple et non se-
a sagesse humaine, mais par cela même puissant
faire, selon la Parole, de chacun des auditeurs
ésus-Christ, un-homme de Dieu (2 Tim. III, 17).
ı cherchait à faire des applications spéciales de
arole de la vérité à chacune des différentes
es d'auditeurs, aux commençants, aux plus avan-
aux hommes mûrs, aux gens non mariés, à ceux
'étaient.

s Frères avaient un livre de cantiques à eux dont
ıt fait plusieurs éditions, et dont l'église luthé-
ıe, et plus tard l'église renouvelée des Frères

ont emprunté plusieurs morceaux. Ils tenaient beaucoup au chant, quoiqu'ils n'eussent que le chant grégorien qu'ils avaient pris de l'église romaine. Plus tard on introduisit dans le service public quelques airs populaires, mais qui nuisirent plutôt qu'ils ne contribuèrent à l'édification, parce qu'ils rappelaient les chants du monde.

2. *Le Baptême.*

Une partie des Frères, comme aussi des Vaudois, ne baptisèrent que les adultes croyants : mais la portion dominante de cette église en resta à la tradition, c'est-à-dire, au baptême des enfants. On y admettait des parrains, dont l'engagement était regardé comme très-sérieux, et qui promettaient de veiller sur les enfants, de concert avec leurs parents, pour qu'ils fussent élevés selon le Seigneur.

3. *Réception et admission des catéchumènes à la communion.*

Lorsque des personnes appartenant à une autre communion se présentaient pour être admises dans l'Eglise des Frères, on leur en demandait d'abord les raisons, et si elles étaient persuadées de l'utilité de la constitution particulière de cette église. Dans le cas d'une réponse satisfaisante on procédait à l'admission.

Elle ne se faisait pas publiquement, mais seulement devant le consistoire de l'église. On demandait aux aspirants s'ils voulaient se soumettre *fidèlement à l'ordre établi* dans l'église, et s'ils étaient prêts

souffrir la persécution pour le nom de Christ. Sur
ı réponse affirmative ils étaient reçus sans autre formalité.

Quant aux enfants nés dans l'église, on les y ad-ettait publiquement lorsqu'ils avaient atteint l'âge ; raison. On lisait d'abord les paroles de Christ: Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés, etc.» latth. XI, 28). Puis les jeunes gens des deux sexes ı'il s'agissait de recevoir, et que le pasteur avait :aminés auparavant à plusieurs fois, s'avançaient au ilieu de l'église. On leur demandait s'ils voulaient ıtrer eux-mêmes dans l'alliance que leurs parents ı leurs parrains avaient contractée en leur nom à ·poque du baptême; et après qu'ils l'avaient affirmé ; récitaient tous ensemble le symbole des Apôtres. n leur demandait encore s'ils étaient vraiment réso-s de renoncer à Satan, au monde et à la chair; de ;pouiller le vieil homme et ses convoitises, et de se ›nner à Christ pour le servir en ce monde dans la été, la justice et la tempérance.

Sur la réponse affirmative, le pasteur se jetait à ge-›ux avec eux, pour implorer sur eux avec toute :glise les grâces du Saint-Esprit. On leur annonçait ısuite l'absolution de tous leurs péchés et leur droit : se présenter à la table du Seigneur. Puis le prédi-.teur leur imposait les mains.

4. *La Sainte Cène.*

Les Frères la célébraient quatre fois par an; ils la açaient préférablement aux grandes fêtes, mais ès-souvent aussi à toute autre époque qui leur pa-issait convenable. Le pasteur en faisait l'annonce ›ux ou trois semaines d'avance afin qu'on s'y prépa-

rât dignement, et pour inviter ses auditeurs à venir le trouver et s'entretenir fraternellement avec lui sur leur état spirituel. Déjà avant de publier la célébration future de la cène le pasteur avait rassemblé les anciens, pour leur demander s'ils ne connaissaient pas d'obstacle à cette célébration; lorsqu'elle était résolue, chaque père de famille venait, sur l'invitation dont nous venons de parler, se présenter à son tour avec tous les siens chez le pasteur, pour y être interrogé en détail sur la conduite de chaque membre de la famille en particulier, pour dire s'ils étaient assidus au culte public et domestique, quel fruit ils en retiraient, si chacun remplissait ses devoirs envers tous les autres, etc., etc.; puis, suivant les cas, le pasteur donnait des conseils, faisait des reproches, encourageait, exhortait, conseillait ou déconseillait la participation à la cène.

Des personnes en voyage n'étaient pas reçues à la cène si elles n'avaient pas une attestation de leur pasteur, ou si elles n'étaient pas recommandées par quelque membre de l'église qui les connût.

Après une exhortation à rechercher la nourriture qui est en Jésus, accompagnée d'une confession générale des péchés de tous et d'une déclaration du pardon parfait qui se trouve daus le Sauveur, on commençait la célébration. Le pasteur, en robe blanche, lisait l'institution de la cène, rompait le pain, et prenait la coupe, en exhortant les assistants à voir dans ces signes extérieurs le corps et le sang du Sauveur qui avait été sacrifié sur la croix, en rédemption pour nos péchés. Les communiants s'approchaient de la table, précédés des serviteurs de l'église, des autorités civiles du lieu, et des anciens. Le reste de l'église s'avançait ensuite par rang d'âge, d'abord les hommes, puis les femmes. D'ordinaire *on recevait* et mangeait le pain à genoux, parce

qu'ayant commencé autrefois à le prendre debout, afin de ne pas paraître adorer l'hostie, les Frères s'étaient attiré pour cela seul une violente persécution. Ils trouvaient aussi dans cette attitude une expression bien naturelle de l'adoration et de l'humilité qui doivent pénétrer le cœur des Chrétiens pendant cette action. Durant tout le temps de la distribution l'église célébrait le Seigneur par des cantiques; puis on rendait grâces à Dieu à genoux, en lui présentant de nouvelles prières.

5. *Bénédiction du mariage.*

On ne se mariait pas sans avoir pris le conseil de ses parents et du pasteur; des promesses clandestines de mariage étaient absolument interdites et par conséquent regardées comme non avenues.

La célébration du mariage se faisait publiquement. Le pasteur lisait un texte qu'il faisait suivre de quelques réflexions; et les fiancés, s'avançant, se promettaient une fidélité constante. Le pasteur joignait leurs mains en prononçant ces paroles de Jésus : Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni (Matth. XIX, 6); et l'on terminait par une prière.

6. *Visites de malades et enterrements.*

Les malades se recommandaient habituellement aux prières de l'église. Lorsqu'ils le désiraient, on leur donnait la cène chez eux, mais en y amenant quelques autres frères ou sœurs, afin que cette cérémonie fût toujours une communion entre plusieurs.

Pour les enterrements, le pasteur accompagnait le

corps du défunt en chantant des cantiques jusqu'au cimetière, où il tenait un discours.

7. *Les Dimanches et les jours de fêtes.*

Les Frères avaient le plus grand respect pour le dimanche, et le regardaient, non comme une partie de la loi cérémonielle, mais comme appartenant à ces lois que Dieu a voulu qui subsistassent toujours pour son Église, vu que l'ordre de le célébrer avait été donné à tous les hommes dès la création du monde et avant la loi écrite, pour les appeler à imiter Dieu et à recevoir par là des bénédictions particulières. Ce même ordre avait été placé au nombre des dix commandements, recommandé constamment de nouveau par les prophètes; et il n'avait été modifié sous la nouvelle alliance, que par une transposition d'un jour à l'autre.

Les Frères croyaient donc devoir observer en ce jour un repos rigoureux, selon la lettre de la loi; et à plus forte raison se gardaient-ils, pendant sa durée, de toute œuvre de la chair et de tout mauvais emploi de leur temps.[1]

Outre le dimanche ils avaient encore les grandes fêtes, relatives aux principaux événements de la vie de Jésus-Christ : puis quelques autres qui étaient vouées au souvenir des Apôtres et de quelques martyrs, afin de ranimer la mémoire édifiante de leur constance et de leur foi. Mais dans ces dernières fêtes chacun retournait à son travail après le service divin.

[1] Ce sont ces dernières précautions seules qui peuvent empêcher que l'observation rigoureuse de ce jour ne devienne une œuvre pharisaïque.

8. *Jours de jeûne et de prières.*

Les Frères en avaient quatre par année, durant lesquels ils s'abstenaient de nourriture entièrement, ou au moins jusqu'au soir, imitant les saints hommes de tous les temps dans cette pratique si propre à mortifier la chair, à l'humilier, et à dégager l'esprit de ses entraves. On consacrait ces jours tout particulièrement à la prière.

On publiait aussi des jours de jeûne pour des cas extraordinaires, pour des maux publics, pour les afflictions particulières d'une seule église, ou même pour un seul pécheur endurci qu'on excluait de l'église, et qu'on ne repoussait ainsi qu'en luttant pour lui avec Dieu par la prière, qu'en se retournant en quelque sorte avec lui vers le Seigneur, et en cherchant à sauver son âme par une ardente charité.

VIII.

VISITES D'ÉGLISE.

C'était une des obligations des évêques; chacun d'eux devait visiter toutes les églises de son diocèse au moins une fois chaque année. Ce n'était que dans le cas de quelque obstacle insurmontable qu'ils remettaient cette fonction à leurs co-évêques.

Le pasteur dont on devait visiter l'église en était averti à temps. L'évêque s'informait en détail, soit de l'état spirituel et de la conduite du pasteur en particulier, soit de l'état de tous ses paroissiens nommément, soit encore plus particulièrement de la conduite des gens de sa maison.

Il parcourait ensuite avec le pasteur le catalogue complet des membres de l'église; puis il faisait venir, pour s'entretenir de plus près avec eux, les diacres, les acolytes, et enfin les anciens de l'un et de l'autre sexe.

Si le magistrat du lieu était bien disposé envers les Frères, ou membre de leur église, l'évêque le visitait pareillement, pour s'entendre avec lui sur tout ce qui pouvait concerner le bien du troupeau.

Les visites étaient aussi destinées à l'installation de nouveaux prédicateurs, puis à la prédication même de la Parole, faite par l'évêque visitant, qui exhortait le pasteur et le troupeau à une fidélité croissante envers le Seigneur.

IX.

DE LA DISCIPLINE PROPREMENT DITE, C'EST-A-DIRE, DES AVERTISSEMENTS ET DES CHATIMENTS DE L'ÉGLISE.

Les Frères étaient persuadés que dans l'état actuel des hommes et de l'Eglise, où le bien est encore mêlé de tant de mal et où l'Esprit de Dieu est loin de diriger encore tous les mouvements de tous ses enfants,

il était nécessaire d'avoir des lois positives qui retranchassent du corps de l'Eglise ses membres cor rompus : que c'était le seul moyen d'empêcher qu'un peu de levain ne fît aigrir toute la pâte, qu'un seul membre malade n'infectât toute la masse, que l'Eglise de Christ ne devînt à la fin une réunion d'impies, et le temple de Dieu une caverne de voleurs. Ils étaient convaincus que cette sévérité, pourvu qu'elle fût bien placée, était le meilleur moyen de ramener à lui celui même qui en était l'objet.

C'est pourquoi tous les Frères s'y soumirent de tout temps, grands et petits, évêques et pasteurs, nobles et bourgeois, même les magistrats qui appartenaient à l'église.

Cette discipline avait trois degrés : l'avertissement particulier, la répréhension publique, et l'exclusion de l'église

1. *Correction fraternelle.*

On recommandait aux frères et sœurs de s'exhorter et de se reprendre mutuellement dans l'amour fraternel, lorsqu'ils s'apercevaient des fautes les uns des autres. — Si l'avertissement particulier n'était pas reçu, on s'adressait à l'un des anciens ou au pasteur; et ordinairement, à cause de la considération dont jouissaient les uns et les autres, ils réussissaient à redresser ceux qui se trouvaient en quelque faute.

2. *Répréhension publique.*

Mais si ces premières démarches étaient sans succès, le frère était cité devant les anciens réunis; s'il

ne se rendait pas à l'avertissement, il était exclus de la cène jusqu'à ce qu'il se repentît,

Dans le cas d'un péché grave et public, le pasteur et les anciens faisaient paraître le frère devant eux pour lui représenter son tort. On lui demandait de faire une réparation publique devant l'église pour le scandale qu'il lui avait donné, et de se tenir jusqu'à la prochaine communion, souvent plus long-temps encore, dans un état de repentance et de pénitence.

Si le péché n'était pas public, on se bornait à exiger que le frère s'humiliât devant le consistoire.

3. *Exclusion de l'Eglise.*

Pour celui qui avait méprisé toutes ces démarches préliminaires, ou qui, sans les avoir méprisées, se laissait également entraîner au péché, il était retranché comme étant un sarment stérile dans la vigne du Seigneur.

Mais ce n'était jamais le pasteur seul qui en décidait. Il donnait avis de la chose aux évêques avec une exposition des circonstances, et attendait d'eux la décision. Souvent même il consultait encore l'église avant d'en venir à cette dernière démarche.

Lorsqu'il fallait enfin procéder à l'excommunication, le coupable était cité devant l'église, et là on lui représentait ses torts et l'ordre de Dieu pour des cas pareils. Puis, en vertu des pouvoirs que Christ a donnés à son Eglise, on lui déclarait, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, que son péché était lié, qu'il s'était placé lui-même en dehors de la grâce de Dieu, privé de l'héritage de la vie éternelle et exclus de l'Eglise du Seigneur, et qu'on le livrait à Satan.

L'église entière confirmait cette sentence par un

Amen, toujours accompagné de bien des larmes et des gémissements.

Là-dessus l'un des diacres ou des anciens emmenait l'excommunié; mais l'église se mettait à prier Dieu qu'il voulût bien ne pas laisser périr cette brebis égarée, mais la ramener bientôt dans le bercail de son Fils.

On n'ôtait à personne l'espoir du retour; au contraire, on montrait à tout excommunié une porte toujours ouverte dans un repentir sincère. On permettait aux excommuniés d'assister aux prédications publiques, à la porte de l'église. Et lorsqu'on voyait un homme revenir sincèrement à une conduite chrétienne, on le recevait de nouveau avec joie et avec un amour tout particulier.

Nous devons ajouter que, dans toutes ces démarches de la discipline, on évitait avec soin d'agir avec précipitation, ou d'une manière pharisaïque ou tyrannique; et que c'était pour la correction et non pour la perdition du pécheur, qu'on en usait ainsi envers lui en toute douceur d'esprit et comme devant Dieu.

FIN DU LIVRE VI ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE.

SECONDE PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE PREMIER.

—

DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA NOUVELLE; FONDATION DE HERRNHOUT (1627—1722).

—

Nous entrons dans une nouvelle suite des merveilles de Dieu envers son Eglise; et le beau fleuve que nous avons déjà suivi pendant près de deux siècles avec admiration, et qui nous semblait perdu depuis cent ans, n'a passé par un lit souterrain que pour en ressortir plus riche qu'auparavant.

Nous osons même croire que les choses que nous allons raconter présentent, pendant vingt à trente ans, une des plus belles parties de toute l'histoire de l'Eglise de Dieu; et nous le disons sans méconnaître les grâces que Dieu a faites à son Eglise en tout temps, en tous lieux et sous toutes les formes. Chacune des associations religieuses, basées sur la foi au Christ crucifié, a été, en son temps, dépositaire de quelque grâce spéciale; a été destinée à professer et à représenter de préférence quelque pensée ou quelque portion particulière des vérités révélées; et l'Eglise des Frères nous offre, dans tout ce qu'elle a laissé, dans ses écrits, dans les cantiques qu'elle composa à son renouvellement, dans les scènes qui eurent lieu alors au milieu d'elle, et surtout dans les œuvres qu'elle produisit, la preuve des bénédictions les plus entraînantes qu'on puisse se représenter versées sur une église. On y trouve en particulier, au plus haut degré, ce don auquel toute la Bible accorde le premier rang entre tous, l'amour, un amour pour Jésus qu'on peut même appeler passionné, quoiqu'on ait bien vu par les fruits qu'il porta qu'il était basé sur autre chose que sur l'échauffement des sens ou de l'imagination.

Cette Eglise, née du sang des martyrs, toute composée d'élite dès sa naissance, fut placée par le Seigneur sous l'influence d'un homme de Dieu, lui-même tout rempli de cet amour de son Sauveur, et qui a laissé à l'œuvre une profonde empreinte de ce trait de son caractère personnel. Souvent, dans les assemblées, les sanglots d'un attendrissement qu'on peut à peine imaginer se mêlèrent aux chants, et les sanglots les firent cesser; l'église entière s'arrêtait en silence, pour ne laisser parler que des pleurs... En un mot, Zinzendorf a pu dire : « Je n'ai qu'une *passion*, c'est Lui, rien que Lui, » et l'Eglise a pu le

répéter avec Zinzendorf, et l'a montré parses œuvres.

Mais il faut justifier ces assertions par l'exposé des faits. Nous allons reprendre de loin.

Le respectable Comménius n'avait cessé de nourrir en son cœur l'espérance que le Seigneur relèverait l'Eglise des Frères de ses ruines; et en effet la semence se maintenait parmi les restes de ce peuple depuis un siècle entier que durait son oppression. Il est vrai que, quelque temps après la mort de ce fidèle témoin (en 1671), « on ne pensait dans l'étranger aux Frères de Bohême ou de Moravie non plus qu'à un mort. » mais il était resté, dans ces deux contrées, des germes nombreux de la connaissance évangélique, qui se manifestèrent avec une vivacité renaissante dès le commencement du dix-huitième siècle (1701) : ceux des Frères de Bohême qui demeuraient près des frontières de la Silésie profitèrent de la liberté que procurait aux Protestants de ce dernier pays un privilége précieux que Charles XII, roi de Suède, leur avait acquis par ses succès militaires. Il avait exigé, en 1706, de l'empereur d'Autriche à qui appartenait alors la Silésie, qu'il accordât aux Protestants de ces contrées un certain nombre d'églises, qu'on appela *églises de faveur*; et on peut se faire une idée du besoin qu'en avaient ces Protestants et de leur nombre, en apprenant qu'il se rattachait à la seule église de Teschen soixante-dix mille âmes (30,000 Polonais et 40,000 Allemands).

Il est vrai que cette liberté fut restreinte dès 1717, et qu'on recommença dès lors à surveiller les Bohémiens avec une nouvelle sévérité, de manière que plusieurs d'entre eux se réfugièrent dans la Haute-Lusace; mais ce ne fut point un obstacle suffisant au réveil qui éclatait depuis 1715 avec une force croissante, soit à Fulneck en Moravie, soit dans les prin-

cipautés de Leutomischel et de Landscrone en Bohême, où se trouve Litiz. Ce double réveil était d'autant plus remarquable qu'on ne savait nullement dans l'un de ces endroits ce qui se passait dans l'autre.

Nous nous bornerons ici à parler de celui de Moravie, qui donna naissance au renouvellement de l'Eglise des Frères; et nous ne ferons mention de celui de Bohême, qu'autant qu'il se liera à notre histoire.

Il restait à Fulneck, l'ancienne paroisse de Comménius, et dans les villages environnants, encore une grande quantité de Frères, contraints, il est vrai, de se conformer extérieurement aux formes du culte romain, mais qui conservaient avec soin l'Ecriture-Sainte, leurs livres de cantiques, et d'autres livres de dévotions luthériens ou réformés. Ils tenaient aussi, tous les matins et tous les soirs, surtout le dimanche, des assemblées que les magistrats n'ignoraient pas, et au sujet desquelles ils éprouvaient de temps en temps de nouvelles peines.

Mais, quoiqu'on s'attachât en général à leur enlever tous leurs livres et tout autre moyen de célébrer le culte protestant, ils n'en persévéraient pas moins à servir fidèlement le Seigneur dans l'intérieur de leurs familles, selon les règles de leurs églises détruites; ils prenaient même en secret la cène entre eux, et il est très-probable qu'à l'heure qu'il est on trouve encore à Fulneck la tradition qui s'y était conservée jusqu'en 1770. Encore à cette époque les habitants parlaient des Picards, et disaient que leur dernier évêque Amos (Comménius), qu'ils appellent un homme sage et savant, s'était enfui en Hollande et en Angleterre à la suite de la guerre espagnole (la guerre de trente ans). Ils montrent encore la maison où il prêchait. Un incendie l'ayant détruite, on en a fait un *hôpital, qui* s'appelle encore actuellement *Zbor* (as-

semblée ou maison d'assemblée). D'après ces mêmes traditions des Frères, c'est l'église de Zauchtenthal, près de Fulneck, qui avait été enlevée la dernière à leurs ancêtres.

Afin de gagner ou d'endormir les Frères pendant leur oppression, les prêtres romains leur avaient accordé, pour quelque temps, la cène sous les deux espèces; mais comme on leur retira plus tard même cette dernière et faible concession, ils se remirent à prendre entre eux ce repas du Seigneur.

Après l'expulsion de Comménius, quelques-uns des prédicateurs des Frères s'étaient réfugiés de Skalitz [1] à Zauchtenthal, où ils tenaient des assemblées et où la connaissance de l'Evangile survécut le plus longtemps. Au nombre des hommes qui entretinrent ces assemblées, on remarque d'arbord *Martin Schneider*, que les historiens de ce temps qualifient de patriarche, et dont l'Eglise actuelle renferme encore quelques descendants. Il instruisait la jeunesse et lui enseignait la lecture, l'écriture et le catéchisme de Comménius.

Mais sa conduite attira l'attention des ennemis; il fut cité, mis plusieurs fois en prison, et il aurait été condamné au feu, si des maîtres catholiques, chez qui il était en service et qui l'aimaient beaucoup, n'eussent intercédé pour lui.

Après lui les assemblées se tinrent chez son cousin, *Samuel Schneider*, qui fut aussi sur le point de souffrir le martyre, et d'être pendu comme l'un des docteurs de cette Eglise; il n'échappa que par une espèce de miracle. Mais il n'en continua pas moins ses prédications jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1710. Elle fut pleine de joie, et il scella dignement une

[1] *Ungarisch Skalitz*, situé tout près des frontières de la Hongrie, au midi de la Moravie.

vie qui s'était écoulée dans la foi, en confirmant devant ses amis et ses ennemis le témoignage qu'il avait rendu à l'Evangile. Il ne pouvait cesser de parler de ce qui avait fait l'objet de son espérance; et son cœur débordait de joie à la pensée qu'il allait bientôt se trouver auprès du Seigneur. « C'est là, » disait-il, « que je verrai aussi ses chers Apôtres, ses Prophètes, tous les Martyrs du nom de Christ, et toute la nuée des confesseurs et des témoins qui n'ont pas aimé leur vie; et je serai avec le Seigneur pour jamais! — Regardez, disait-il aux siens, en citant une parole qui pouvait bien lui être appliquée à lui-même, regardez la fin de ces hommes! » — Et il les conjurait de rester fidèles au Seigneur Jésus, et de ne s'en laisser séparer par aucune créature.

Le prêtre romain de l'endroit se présenta pour lui administrer l'extrême-onction; mais Samuel Schneider lui répondit : « Je suis déjà oint et scellé par le Saint-Esprit pour la vie éternelle; l'onction que vous voulez me donner serait inutile. » — Le père lui demanda s'il pensait donc mourir en état de salut sans avoir reçu l'extrême-onction? Schneider, montrant du doigt le soleil, lui répondit : « Aussi sûrement que M. le curé voit briller là-haut le soleil dans les cieux, aussi sûrement je suis sauvé. » — Alors le père lui répondit : « Bien, bien, Schneider; mais, dites-moi, on vous accuse de n'être pas bon catholique, et de ne faire aucun cas des saints? » — Il répondit : « Les gens ont beaucoup dit de mal de moi, et m'ont fait beaucoup de peine sans cause; mais je me suis efforcé, pendant tout le cours de ma vie, de marcher sur les traces des saints, et d'imiter leur conduite. » Le père se tut, s'en alla, et dit à ceux qui étaient présents : « Que mon âme meure de la mort de ce juste. »

De tous ces fidèles témoins, celui dont il nous est

rapporté le plus de détails, est *Georges Jæschke* [1] de Sehlen. C'était un véritable descendant des Frères de Bohême, et l'un de ces patriarches pieux auprès desquels les amis cachés du Seigneur cherchaient une retraite pendant ces temps de tribulation. Il était en correspondance intime avec les Frères de Fulneck et des environs. [2] Ils avaient coutume de se réunir tour à tour dans chacun de ces endroits pour s'y entretenir, dans la tristesse de leurs cœurs et avec beaucoup de prières et de larmes, sur la doctrine du salut, sur l'état des Frères, sur la retraite d'un si grand nombre des leurs, sur l'oppression de ceux qui étaient restés fidèles. Le nombre des familles auxquelles ils pouvaient ainsi se confier allait toujours en diminuant, parce qu'elles se confondaient toujours plus par les mariages avec les catholiques; et l'on ne cessait, du côté du gouvernement, de travailler à cette diminution du nombre des Frères, surtout dans les endroits qui appartenaient, comme Sehlen, à l'ordre des jésuites.

Georges Jœschke ne cessa jusqu'à sa mort de prier, de consoler, d'avertir et de fortifier ce qui s'en allait mourir. Il s'intéressa tout particulièrement aux cinq frères Neisser, ses neveux, que nous mentionnons ici parce que la suite montra en eux particulièrement combien peu ses travaux furent perdus, puisque ces cinq frères furent les prémices de l'Eglise renouvelée. Il leur enseignait fidèlement la voie du salut, et leur recommandait de lire assidûment l'Écriture-Sainte, les écrits des Frères et ceux de Luther; il leur apprenait aussi comment chacun devait faire, dans son propre cœur, l'expérience de la rédemption et du pardon des péchés, et ne plus vivre

[1] Prononcez *ï-é-cheké*.
[2] Zauchtenthal, *Schœnau*, *Kunewald*, Senftleben, Seitendorf.

pour le monde, mais pour Jésus : que sans cela on pouvait, avec toute la science possible, se perdre comme les autres.

Il eut, dans un âge très-avancé, un fils auquel il s'attacha avec une tendresse extrême, et qui reparaîtra plus loin dans cette histoire. Lorsqu'en 1707 il vit approcher sa fin, désirant donner à ce petit enfant et à ses neveux sa dernière bénédiction, il les rassembla autour de son lit et les exhorta encore une fois solennellement à rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus, tel qu'ils avaient appris à le connaître; leur montrant qu'ils devaient s'attacher à lui de toute leur âme, et qu'alors ils verraient une grande délivrance; car Dieu, dit-il, exauce la prière de ses élus qui crient à lui jour et nuit. « Il est vrai, ajouta-t-il, que notre liberté est anéantie; la plupart de nos descendants se livrent de plus en plus à l'amour du monde et sont engloutis par le Papisme; toutes les apparences indiqueraient que la cause des Frères est perdue. Mais, mes enfants, vous le verrez, il viendra une délivrance pour ceux qui sont demeurés de reste. Si elle aura lieu en Moravie, ou si vous quitterez cette Babel, c'est ce que j'ignore; mais je suis sûr que cela ne tardera plus longtemps; je penche à croire que vous sortirez du pays, pour trouver un lieu où vous puissiez servir Dieu sans crainte, d'après sa Parole. Quand le temps en viendra, soyez prêts, et gardez-vous d'être les derniers ou de rester entièrement en arrière : souvenez-vous de ce que je vous ai dit.—Enfin, je vous recommande ce petit, mon seul enfant : je te le recommande à toi, Augustin, en particulier, il faut qu'il appartienne aussi à Jésus. Ne le perdez pas de vue, et lorsque vous sortirez du pays, prenez-le avec vous. »

Après avoir ainsi parlé, il se retourna vers son enfant et le bénit en répandant beaucoup de larmes. Il

donna de même sa bénédiction à tous ses neveux, et entra peu après dans la joie de son Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Cet adieu n'est jamais sorti du souvenir des frères Neisser, qui en conservèrent chaque parole dans leur cœur.

Après la mort de ces fidèles confesseurs, derniers rejetons des églises précédentes, leurs descendants se virent contraints de tenir leurs assemblées toujours plus secrètes, et enfin de les borner au simple culte de famille; ce qui augmenta de plus en plus la décadence de ces églises. La crainte de perdre leur fortune, les prisons, les amendes, jointes aux séductions du monde, tout porta ces débris de l'église protestante à se conformer au monde et à admettre, quoique avec une conscience inquiète, les formes du culte romain.

« Pendant près d'un siècle, » écrivait plus tard l'un des Frères qui avaient connu cette triste période, mais qui avait vu aussi la renaissance de l'Église, « pendant plus d'un siècle nous avons été assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, le chandelier de nos pères avait été enlevé, et leur gloire anéantie. Nous n'avions plus, de leur piété, qu'une certaine connaissance morte, et une vie honnête à la manière des hommes. Mais il y en avait quelques-uns qui attendaient la délivrance d'Israël; et le Seigneur a fait revenir l'esprit des pères dans les enfants; et l'exemple de leur foi et de leur patience n'a jamais été sans porter quelque fruit...

« Les réformateurs nous avaient admirés; nous avons voulu nous agrandir et nous élever; et le Seigneur nous a laissés tomber. Mais il nous relève maintenant; il nous rend la vivante connaissance de son Fils; et nous devons dire « qu'il a fait pour nous de grandes choses. »

Il y avait donc environ cent ans que durait cette

oppression de la Moravie, lorsqu'enfin Dieu se leva pour délivrer son peuple et pour effectuer l'œuvre dont nous allons raconter les premiers mouvements. Et quel fut le commencement de ces merveilles? — O profondeur admirable des voies du Seigneur, qui ne donne point sa gloire à un autre, et qui confond les choses qui sont par celles qui ne sont point! Quel fut le premier organe dont Dieu se servit pour commencer à retirer de leur oppression ces Frères, qui devaient reparaître dans l'Église avec un tel éclat de bénédictions et de grâces? — Ce fut un mendiant!

En 1715 vivaient dans le village de Sehlen ces cinq Neisser dont nous venons de parler, qui se réunissaient encore fréquemment avec leurs voisins, les Jœschke, les Schneider, les Nitschmann, et autres Frères de Zauchenthal et des environs.

Un vieux soldat protestant en congé venait souvent mendier chez eux, et les réjouissait d'une manière inexprimable par les cantiques évangéliques qu'il chantait à leur porte, et par des passages de la Bible qu'il leur citait. Ce fut là, pour nos frères, le commencement de la délivrance. Ce vieux soldat les mit en relation avec les ministres luthériens de l'église de Teschen (p. 199), auprès desquels ils allèrent souvent dès lors chercher des consolations et des lumières, quoiqu'ils eussent plus de douze lieues à faire pour s'y rendre.

Et comme si Dieu s'était plu à préparer sa grande œuvre par de petits moyens (afin que personne ne se glorifie), un soldat mendiant l'ayant commencée, ce fut un simple artisan qui dut la continuer, la vivifier et lui donner plus tard un développement magnifique. Cet artisan, cet homme de Dieu, véritable ministre du saint Evangile, non de la part des hommes ni de la part d'aucun homme, mais de la part de Jésus-Christ et de la part de Dieu le Père (Gal. I, 11), s'ap-

pelait *Christian David.*[1] Il joue un rôle trop important dans le commencement de cette histoire, pour que nous ne nous fassions pas un devoir de donner sur son sujet tous les détails que nous avons pu rassembler; nous les tirons en partie d'un rapport que ce frère lui-même adressait en 1731, de Mont-Mirail[2], aux Frères de Berne, de Schaffouse et de Lausanne sur l'état de l'Eglise de Herrnhout.

Il était né le 31 décembre 1690, à Senftleben[3], village de Moravie. Né et élevé dans le Papisme, il montrait un grand zèle dans toutes les pratiques de cette secte; mais il n'y trouvait pas le repos de son cœur lorsque sa conscience le condamnait, ni les forces nécessaires pour combattre le péché. Dans sa jeunesse on l'employa à garder les vaches et les brebis. Plus tard il apprit l'état de menuisier, dans un endroit où il fit la connaissance de quelques hommes évangéliques qui lui représentèrent le culte des images et les pratiques romaines en général, comme de purs commandements d'hommes. Cela ébranla la foi qu'il avait aux traditions de ses pères. Il y avait encore dans cette même ville quelques hommes pieux qui cherchaient Dieu et qui, à cause de leurs réunions et des livres dont ils se servaient, avaient été emprisonnés dans une cave. Comme on les y entendait chanter et prier jour et nuit, cela produisit sur lui une profonde impression; mais il ne se faisait encore aucune idée de la chose.

Il s'attacha aussi beaucoup aux Juifs qui avaient une synagogue dans ce même endroit, lorsqu'il vit

[1] Il y a sans doute un mot français pour traduire ce prénom ; mais on n'aime pas toucher à des souvenirs sacrés, et il nous semble qu'un autre nom que le véritable aurait faussé la couleur de nos récits.

[2] Près de Neuchâtel en Suisse.

[3] Non loin de Neu-Titschein.

le zèle et la fidélité avec lesquels ils observaient leur loi et leur culte. Et comme il s'engagea en conversation avec eux sur leur foi, il finissait par ne plus savoir où il en était, et si c'étaient les Catholiques-romains, ou les prisonniers de la cave, ou les Juifs qui avaient raison. Il n'avait encore jamais vu une Bible; et lorsqu'il apprit que ce livre était la Parole de Dieu il désira vivement en avoir une. Il y réussit; et à force de la lire et de comparer ensemble l'Ancien et le Nouveau-Testament, les doutes qui l'avaient si fort tourmenté disparurent peu à peu, et il apprit à croire que Jésus est le Messie promis. Bientôt cependant il lui survint de nouvelles incertitudes, et il se demanda si la Bible était bien la Parole de Dieu. Mais plus il l'étudia, et plus il réfléchit à quel point toutes les menaces et les promesses qu'elle contient s'étaient accomplies; avec quelle parfaite vérité l'Ecriture décrit le combat de la chair et de l'esprit dans l'homme, et trace les caractères des croyants et des incrédules; plus aussi il comprit que cette Bible était effectivement la Parole de Dieu, et la religion chrétienne la vraie religion, pour l'amour de laquelle des milliers d'hommes avaient, avec raison, sacrifié leur vie dans tous les siècles. Depuis lors la Bible fut sa lecture favorite et son délassement après son travail; et ce goût lui est resté jusqu'à la fin de ses jours, au point que toute sa manière de s'exprimer s'en ressentait. C'est même d'après sa Bible qu'il apprit à écrire, et qu'il se forma des caractères qui lui étaient particuliers.

Comme il acquit en même temps la persuasion que la doctrine de l'église luthérienne était celle de l'Ecriture-Sainte, il résolut d'entrer dans cette église. Il se rendit pour cela en Hongrie, après avoir achevé son apprentissage; et lorsqu'à Tyrnau il entendit, pour la première fois, le chant d'une église luthé-

rienne, il fut bouleversé de joie. Mais, hélas! il ne savait pas encore que ceux qui cherchent Dieu ont souvent plus de zèle et d'amour que ceux qui prétendent l'avoir trouvé! Les Luthériens de Hongrie auxquels il s'adressa craignirent d'encourir des peines sévères s'ils recevaient parmi eux un prosélyte catholique, et lui conseillèrent de se rendre en Saxe. Il suivit d'autant plus volontiers ce conseil que le clergé romain commençait déjà à l'épier.

Il se rendit donc par l'Autriche et la Hongrie à Leipsik, et de là à Berlin, où il embrassa le Protestantisme et prit la cène, pour la première fois, dans l'église luthérienne. Mais encore une fois, hélas! il ne trouva point ce à quoi il s'était attendu : au contraire, il vit presque partout, chez les Protestants comme dans sa communion précédente, le désordre et l'impiété; il vit qu'il ne pouvait pas même vivre pour lui-même d'une manière sérieusement chrétienne sans devenir, pour le plus grand nombre, un objet de mépris, et sans rencontrer des obstacles de tous genres. Il pensa alors à s'engager dans l'armée, croyant être, dans cette vocation, plus indépendant quant à la conscience et moins entravé par les ennemis du Christianisme: Il se présenta pour cela à Berlin, où on ne voulut pas le recevoir parce qu'il était sujet de l'empereur d'Autriche. Enfin, sur ses instances, on l'admit cependant dans le charroi; il marcha avec l'armée qui se dirigeait contre Charles XII, et il assista au siége de Stralsund. Peu après il rentra en Silésie pour y exercer de nouveau son premier état de charpentier; et comme les jésuites le persécutaient, il se rendit, en 1717, à Gœrlitz.

C'est là que commencèrent ses relations avec les âmes éclairées; il fit connaissance de Schæffer, premier pasteur de l'endroit; de Schwedler, pasteur de Niederwiese, et d'autres enfants de Dieu que nous

reverrons dans le cours de cette histoire, et dans le commerce desquels son cœur trouva enfin ce qu'il avait cherché vainement pendant si longtemps.

C'est là aussi qu'il se maria. La manière dont il vivait avec sa femme était aussi apostolique que tout le reste de sa conduite. A mesure qu'il fut plus animé de l'Esprit de Dieu, il se sentit poussé à annoncer l'Evangile en tous lieux; et sa femme, retenue par une faiblesse continuelle, le laissait vaquer à sa vocation intérieure et ne mettait aucun obstacle à ses fréquents voyages. Christian David mena dès lors une vie extraordinaire de missionnaire, et aucun danger ne put plus l'empêcher d'aller visiter ceux de ses compatriotes qui recherchaient la vérité, afin de les fortifier et de les éclairer; remplissant ainsi, par le fait, et d'une manière bien plus réelle que bien des titulaires même fidèles, les fonctions d'évêque de ces vastes diocèses abandonnés.

Et voilà comment en 1717, faisant l'une de ses visites, il arriva aussi à Sehlen, où se trouvaient les frères Neisser (p. 206). Il leur expliqua de quelle manière ils devaient lire l'Ecriture pour qu'elle leur tournât réellement à bénédiction. Il leur développa entre autres, mot par mot, ces paroles de Jacques: « Sachez que l'épreuve de votre foi produit la patience; mais il faut que la patience ait une œuvre parfaite... Que si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, etc. » (Jacq. I, 4, 5). Ils furent profondément touchés; et comme ils avaient senti vivement en cette occasion la force qui était cachée en cet homme si simple, mais éclairé de Dieu, et la profondeur de leur corruption, ils désirèrent se rapprocher de pareils foyers de chaleur et de vie. Ils le prièrent donc, lorsqu'il les quitta, de leur chercher, en pays protestant un asile où ils pussent se fixer;

car ils pensaient que tous les Luthériens étaient des hommes comme Christian David.

Au bout d'un an et deux mois, Christian David revint en Moravie, après avoir cherché inutilement pour ces frères le lieu si désiré de leur retraite; mais il les fortifia par ses exhortations dans la foi et la patience. Il avait fait une forte maladie qui l'avait conduit aux portes de la mort; mais il put raconter à ses frères combien Dieu lui avait accordé de bénédictions à cette occasion, en lui suscitant des amis en la foi qui lui avaient prodigué les soins de l'amour le plus tendre; il en était encore rempli de joie; et il leur développa à ce sujet cette parole de l'Évangile, que « celui qui abandonne, pour le nom de Jésus, maison, frères, sœurs, père, mère, femme, enfants et champs, en recevra cent fois l'équivalent en cette vie, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Ces chers enfants de Dieu n'avaient pas besoin de tant de stimulants pour désirer de sortir de leur malheureux pays; ils représentèrent à Christian David que, contraints à se prêter à mille pratiques superstitieuses qui blessaient leur conscience et la Parole de Dieu, ils vivaient dans le péché, et qu'ils n'avaient de repos ni jour ni nuit. — Mais Dieu voulait préparer ces hommes par l'épreuve; et il se passa encore trois ans entiers avant que leurs vœux fussent accomplis.

Pendant cet espace de temps, ils continuèrent de fréquenter aussi assidûment qu'ils le pouvaient l'église de Teschen, à la tête de laquelle se trouvait alors un homme de Dieu, l'abbé Steinmetz,[1] qui, de concert avec ses deux collègues, insistait sur la véritable vie

[1] Les Luthériens ont encore conservé, dans les titres de leurs ecclésiastiques et dans leur genre de fonctions, quelques restes des institutions catholiques-romaines.

du Christianisme, et annonçait aux pécheurs la bonne nouvelle du salut.

Les frères Neisser demandèrent à Steinmetz ce qu'ils avaient à faire dans leur position, et s'ils ne devaient pas quitter le pays; mais, à leur grande surprise, ce ministre leur déconseilla l'émigration, en leur disant que partout ils trouveraient la même chose, une grande corruption, des obstacles à la vraie piété, et des persécutions contre les vrais chrétiens; ce qui était vrai sans doute, en partie, mais en partie seulement, puisque ces obstacles n'ont jamais existé en pays protestant au même degré qu'en pays catholique. Nos pauvres frères furent consternés, et recommencèrent plus que jamais à répandre devant Dieu leurs prières et leurs larmes pour qu'il sauvât leurs âmes de tant de maux. Puis, lorsqu'enfin tout espoir semblait être perdu, et qu'ils ne savaient plus d'où attendre du secours, le Seigneur s'approcha au moment qu'ils y pensaient le moins.

C'était un matin, le jour de Pentecôte de l'année 1722, qu'entra chez eux encore une fois Christian David, qui leur apportait pour cette fois la bonne nouvelle, qu'il avait découvert un jeune comte de Zinzendord,[1] qui, non-seulement était, pour sa personne, un enfant de Dieu, mais qui s'occupait encore à amener d'autres âmes à Jésus; qu'il avait, dans ce but, acheté un bien dans la Haute-Lusace, où il avait placé un pasteur fidèle, nommé Rothe; et que ce lieu était l'asile après lequel ils soupiraient depuis si longtemps.

C'est comme fortuitement, et dans le courant d'une conversation, que le comte de Zinzendorf avait appris, par un de ses amis, qu'il y avait à Gœrlitz un certain menuisier (Christian David) qui avait

[1] Voyez la prononciation de ce mot dans la préface, page IX.

rencontré en Moravie quelques âmes chrétiennes, désireuses de trouver un asile. Le comte fit aussitôt venir ce Christian David; et sans que ni lui, ni Christian, ni ces certains Frères de Moravie, ni aucune autre créature humaine se doutât de tout ce que Dieu préparait dans cette conversation, où l'on ne croyait s'occuper que de loger deux paysans dans quelque grange hospitalière, le comte reçut Christian avec bonté, s'informa de l'état de ces Moraves, et lui dit qu'ils n'avaient qu'à venir; qu'il leur trouverait bien quelque place où ils ne seraient pas inquiétés pour le fait de leur émigration; qu'en attendant il les recevrait à Bertholdsdorf. Son dessein était de les placer ailleurs; mais c'était à lui que le Seigneur les destinait, pour commencer par eux l'œuvre qu'il avait résolu de faire chez tant de chrétiens et de païens, dans toutes les parties du monde.

Aussitôt que Christian David eut communiqué cette grande nouvelle aux frères Neisser, Augustin et Jacques, les deux prémices de notre future Église, couteliers de leur profession, laissèrent tout derrière eux pour le suivre; « car, » dirent-ils, « c'est ici une œuvre de Dieu; ceci vient du Seigneur. » C'était le dimanche que Christian était arrivé, ce fut le mercredi qu'on fixa pour quitter à jamais sa patrie et une partie de ses parents. Les deux autres frères ne furent pas prêts aussi vite; et pour ne rien précipiter, il fut résolu qu'Augustin et Jacques partiraient les premiers, et que, si Dieu bénissait l'entreprise, les autres les suivraient plus tard. Cette résolution exigeait cependant des sacrifices qui n'étaient pas légers. Il s'agissait pour eux de laisser là tout leur avoir, une maison bien établie, et un grand nombre d'amis, auxquels ils ne devaient pas même ouvrir la bouche sur leur projet. Leur mère, à qui ils furent obligés de le découvrir, s'évanouit à plusieurs reprises, et leur

amollit tellement le cœur, qu'ils furent d'abord ébranlés dans leur résolution; mais ils luttèrent avec Dieu par des prières ardentes, et ils parvinrent enfin à la tranquilliser.

Alors Jacques fut frappé de l'état dans lequel ils laisseraient parmi ce peuple catholique leur cousin, ce jeune Michel Jœschke, alors âgé de dix-huit ans, que leur oncle avait recommandé si instamment à leurs soins (p. 204). Il se souvint de ses derniers discours et de tout ce qu'il avait annoncé; et voyant de quelle merveilleuse manière ces choses s'accomplissaient actuellement, il rappela à Augustin l'engagement particulier qu'il avait pris envers son oncle mourant au sujet de cet enfant. Comme Augustin n'osait en parler à ce jeune cousin, parce qu'il craignait d'être trahi, Jacques le prit sur lui. Il fit venir Michel, un soir, il l'interrogea sur l'état de son âme; et comme il le vit dans une grande angoisse, il lui rappela son père et ses adieux, et se déclara ouvertement. « Le temps est venu, » lui dit-il, « que je sorte d'ici, pour sauver mon âme et celle des miens avant qu'il soit trop tard. Augustin et moi, nous sommes résolus à tout abandonner, pour aller en quelque lieu que Dieu lui-même nous aura choisi. Si tu veux, fais-en autant; nous te prendrons avec nous pour sauver aussi ton âme. » — Michel pâlit de joie et put à peine articuler un mot, tant son cœur était rempli de reconnaissance envers Dieu. Enfin, retrouvant la parole, il s'écria : « Certainement j'irai avec vous! vous partez, et je resterais? Certainement j'irai avec vous! il y a longtemps que je désire une pareille chose aussi bien que vous; seulement je ne voyais pas les moyens de l'exécuter. » — Alors Jacques lui répondit : « Tais-toi maintenant et ne te confie à personne : fais demain tes affaires comme de coutume, et cache tout *dans ton cœur*. Quand les travaux du jour seront finis,

mets de nuit tes meilleurs habits; prends sous le bras, si tu le peux, encore une chemise ou deux dans un linge, et arrange-toi pour être rendu chez moi entre neuf ou dix heures du soir. » — Michel bénit Dieu tout de nouveau, et fit ce qu'on lui avait dit : mille fois il dit adieu à sa patrie en son cœur, et les heures lui parurent bien longues. Il parlait peu; mais dans le fond de son âme il était convaincu que le Seigneur approuvait sa voie. Il se trouva au moment convenu chez son cousin.

C'était le mercredi après la Pentecôte de l'année 1722, peu après dix heures de la nuit, que se mirent en route, pleins de courage et de confiance en Dieu, les deux frères Augustin et Jacques Neisser, avec leurs femmes et quatre enfants, dont un petit garçon de six ans, une fille de trois, et deux jumeaux de trois mois, outre leur cousin Michel Jœschke et Marthe Neisser, nièce d'Augustin, le tout sous la conduite de Christian David.

Ils prirent toute la nuit des sentiers de traverse pour éviter la grande route, jusqu'à la frontière de la Silésie. Ils pouvaient avoir fait dix à douze lieues, lorsque le lendemain ils s'arrêtèrent vers onze heures du matin, dans une forêt auprès d'un ruisseau, pour se rafraîchir un moment. Il se passa là un de ces traits qui, pour être petits en apparence, ne laissent pas d'être caractéristiques. Pendant leur entretien, Christian David remarqua le chapeau de Michel Jœschke qui était orné de quelques petites touffes de rubans de soie. « Eh! » lui dit-il, « quand tu te convertiras entièrement au Seigneur, tu abandonneras aussi cette vanité-là. » — « Cette bagatelle serait un péché? » reprit Jœschke. — « Qu'est-ce autre chose, » lui dit Christian David, « que de la vanité? » — Jœschke, au lieu de lui faire quelque savante chicane sur la liberté chrétienne, tire son chapeau, en ôte avec un

couteau ces ornements, et les jette dans les brc
sailles (Rom. XIV, 21, etc.).

Leur émigration se fit avec beaucoup de préc
tions, et avec un tel secret que, sauf les nombrei
peines que leur donnèrent leurs petits enfants
arrivèrent heureusement et sans obstacle à Niei
wiese (p. 209), où le pasteur les reçut cordialeme
se mit à genoux avec eux, implora sur eux les bé
dictions d'en haut et les accompagna de vœux arde
Le jeune Michel resta provisoirement auprès de
les autres poursuivirent leur route pour Gœrlitz
le ministre Schæffer les reçut également d'une
nière pleine d'amitié, et les logea pendant huit jo
Ils n'étaient plus maintenant qu'à quelques lieue
Gross-Hennersdorf, résidence de la comtesse de (
sdorf, grand'mère du comte, et demeure ordinair
celui-ci lorsqu'il n'était pas à Dresde. Mais comn
se trouvait alors dans cette dernière ville, on adr
nos frères à un nommé Marche, alors précepteur
petites-filles de madame de Gersdorf, en le prian
les recommander à cette dame : un bourgeois
Gœrlitz les y conduisit le 8 juin. Mais Marche qu
annonçait fut mal reçu au premier moment. La c
tesse alléguait qu'elle avait déjà vu une foule de
de cette espèce qui l'avaient souvent trompée, et qu
général il lui était impossible de subvenir à toute
demandes de secours qui lui étaient présentées.
pendant Marche insista et obtint qu'on eût pitié
core de ceux-là. On résolut de leur chercher un a
à Bertholdsdorf, village à une lieue de là; et on
adressa pour cet effet à un nommé Heitz, intenc
du comte de Zinzendorf dans les possessions
venait d'acheter. C'était un homme actif et sinc

[1] *Voyez*, sur cet éminent serviteur de Dieu, quelques de
remarquables à la fin du livre troisième de cette seconde part

ment pieux, de la communion réformée. Le ministre Rothe, pasteur de l'endroit, quoiqu'il n'y fût pas encore installé, lui avait adressé, sous la date du 8 juin, une lettre de recommandation en faveur des émigrés de Moravie, dont voici la teneur :

« Voici deux de nos pauvres frères en la foi qui » fuient l'oppression de la Moravie. Puisque vous » avez eu la bonté de vous montrer disposé à les se- » courir quand ils viendraient, je me sens d'autant » plus autorisé à vous prier de soulager ces pauvres » étrangers qui ont abandonné, comme Abraham, dans » la foi au Dieu vivant, leur patrie et leur parenté, et » qui sont partis de chez eux tels que vous les voyez » arriver. Dussiez-vous rencontrer bien des difficul- » tés pour leur trouver une place, je vous prie pour » l'amour de Jésus de vouloir bien ne le leur pas trop » faire sentir, mais de diriger toujours leurs regards » sur le Dieu vivant. Leur but est d'abord de trouver » un endroit où ils puissent s'arrêter, puis ensuite de » se construire, pendant que dure la belle saison, le » logement nécessaire. Et si, comme M. le comte l'a » promis, vous avez seulement la bonté de contribuer » à leur procurer le bois et la place qu'il leur faut » pour bâtir, puis, plus tard, de les aider un peu à » charrier les matériaux, Dieu leur donnera sûrement » le reste. — J'espère que je n'ai plus besoin de rien » ajouter, si ce n'est que ces étrangers, qui ont tout » abandonné pour le nom de Jésus, ne demandent » que le plus strict nécessaire pour leur nourriture : » vous ferez sûrement ce qui vous est possible, etc. »

Telle était la letttre de M. Rothe. Voici une autre lettre qu'écrivait, de son côté, l'intendant Heitz au comte de Zinzendorf pour lui annoncer l'arrivée de ces frères, et de la manière dont il les avait reçus lui-même.

« Le 8 juin, arrivèrent à Hennersdorf (ou Gross-

Hennersdorf) deux des émigrants de Moravie av menuisier Christian David et un bourgeois de (litz. M. Rothe les avait adressés à M. Marche, et c ci à madame votre grand'mère, qui me les envoy m'indiquant où elle croyait que ces gens pourr bâtir, et en me recommandant de leur donner cela tous les secours nécessaires. En attendan leur ai assigné la maison du fief, dont ils sont contents. (C'était une mauvaise ferme qu'on bâtie soixante-dix ans auparavant, et qu'on n' jamais habitée.) Puis aussitôt les deux Neisser sont allés chercher leurs femmes et leurs enf Nous nous trouvâmes d'accord avec madame la c tesse à penser que ce n'était pas dans le village m de Bertholdsdorf qu'ils devaient bâtir. Madame posait la colline derrière le village, où l'on tr d'excellente eau; je préférais l'autre colline, pa passe la route,[1] parce que le terrain y est meil Madame le pensait aussi; mais elle objectait qu'i avait point d'eau, ni même de probabilité d'y en t ver. Je lui dis : *Dieu peut en donner*, et je la qu M. Marche pensa comme moi.

« Le lendemain matin, je me rendis avant le l du soleil par un temps parfaitement serein à l'en que j'avais en vue, pour chercher si je découvr quelque place où il y eût du brouillard. J'en ape tout au bas de la contrée à côté de la colline, pris courage. J'en fis autant le lendemain et je ret vai les mêmes apparences. J'étais tout seul, et j'él mon cœur à Dieu avec des larmes brûlantes pou exposer la misère et les désirs de ces bonnes gen pour lui demander aussi de ne nous rien laisser qui fût contraire à sa volonté. Mais je sentis la lib

[1] C'est l'endroit où est maintenant bâti Herrnhout.

de dire au Seigneur : *C'est ici que je bâtirai en ton nom la première maison à ton honneur.*

« Sur ces entrefaites Christian David et les deux Neisser arrivèrent avec les leurs à la ferme. J'allai aussitôt les y voir, puis je les recommandai de nouveau à Madame, qui eut la bonté de leur envoyer d'abord une vache qui pût fournir du lait aux enfants.

« Il leur tardait de se mettre à bâtir, et ils auraient bien mieux aimé le faire dans le village ; aussi eurent-ils de la peine à entrer dans mon projet ; mais ils finirent pourtant par le faire : nous nous rendîmes sur la place convenue en prenant le forestier avec nous, et je leur désignai les arbres qu'ils devaient abattre.

« M. Marche étant survenu, nous fîmes toutes sortes de plans pour l'avenir ; le puits qu'il s'agissait de creuser devait coûter beaucoup de peine, parce qu'il semblait devoir être très-profond ; mais nous le placions déjà au centre d'un carré de maisons, etc.

« MM. Marche et Christian se mirent tous deux à prophétiser sur cet endroit : le premier désigna même la place où il pensait bâtir une maison d'orphelins, à côté de la cabane des nouveaux venus, etc. »

La place que Heitz avait choisie était sur la pente du Hutberg, [1] sur la grande route de Lœbau à Zittau, et fournissait un exemple de plus de l'imperfection de nos bonnes œuvres ; car c'était une pauvre hospitalité qu'on accordait là aux témoins de Jésus : l'endroit était sauvage, couvert de buissons, marécageux, et les voituriers y enfonçaient souvent. C'est ce qui arracha à la femme d'Augustin Neisser cette exclamation qu'elle fit en arrivant : « Où prendrons-nous du pain dans ce désert ? » — Marche lui répondit d'un ton solennel : « Si vous croyez, vous verrez sur cette place la gloire de Dieu. »... Combien toutes les

[1] On prononce Houtberg.

paroles qui se disaient et tous les pressentiments qu'on exprimait alors n'avaient-ils pas plus d'importance que ne le pensaient ceux-mêmes qui s'attendaient à de grandes choses ! Déjà en 1717 Marche, se promenant dans ce même endroit avec le comte de Zinzendorf, lui avait dit, comme ils s'entretenaien des beaux établissements de bienfaisance de Halle :[1] « Lorsqu'une fois vous serez votre maître, vous pourrez bâtir ici une maison d'orphelins. » — Marche se souvenait toujours de ce projet, et c'est ce qui le poussait à encourager les émigrés.

Christian David, acceptant donc la place qui était offerte aux Neisser, prit sa hache et l'enfonça dans un arbre en disant : *C'est ici que le passereau a trouvé sa maison et l'hirondelle son nid. Tes autels, ô Eternel des armées !* (Ps. LXXXIV, 4.) C'est de ce moment qu'on peut dater, quant à son apparition visible parmi les hommes, la renaissance de l'Eglise des Frères.

Le 17 juin, nos trois nouveaux venus se rendirent à la forêt, et y abattirent le premier arbre pour la première maison de Herrnhout. Mais, comme ils étaient affaiblis par les fatigues et la mauvaise nourriture, cet arbre leur donna autant de peine à tailler que cinq autres, et leur fit naître bien des pensées. Le 7 et le 8 juillet, le bois ayant été suffisamment préparé fut conduit sur la place des bâtiments ; et les trois frères se mirent à bâtir, à grand'peine, leur maison sur cette hauteur sauvage et éloignée du village. Plusieurs fois les passants se moquèrent d'eux ; et souvent eux-mêmes se sont souvenus, dans la suite, du sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient alors ; il leur semblait, selon leur propre expression, que leur entreprise était celle de petits enfants qui vou-

[1] *Voyez* sur ces établissements le commencement du livre suivant.

draient bâtir une maison avec des copeaux. Mais ils ne cessèrent de se confier dans le Dieu qui avait conduit Abraham seul hors de sa patrie et en un pays étranger, pour le faire devenir un grand peuple et la bénédiction de tous les autres.

On se fera quelque idée des différents genres d'ennuis qu'ils durent éprouver pendant ce travail, par ce que rapporte Heitz des peines qu'il eut à se procurer, de son côté. l'eau qu'il avait attendue. « Pendant que les trois frères, » dit-il, « s'occupaient à finir leur construction, je commençai à faire creuser le puits; mais ceux qui voyaient cette entreprise s'en moquaient encore plus que de celle de la maison, et disaient que, si on avait pu avoir de l'eau en cet endroit, on y aurait bâti depuis le commencement du monde, et que l'eau n'aurait pas attendu, pour y venir, l'arrivée de l'intendant du comte de Zinzendorf. Après avoir fait travailler deux hommes à cet ouvrage pendant quinze jours, il ne venait encore point d'eau; et les ouvriers voulaient s'en aller. Je leur dis de travailler encore; que je les paierais. Mais ils me répliquaient qu'également il ne venait point d'eau, et que tout le monde se moquait d'eux. Alors je leur répondis que si, dans le courant de cette troisième semaine, ils n'en trouvaient point, nous nous mettrions à quelque chose d'autre. Ils se remirent donc à l'ouvrage; et dès le lundi soir on trouva du caillou humide; cela continua le mardi; et le mercredi 4 novembre, nous eûmes de l'eau en abondance. M. Marche m'en écrivit un billet de félicitations. »

Cependant nos frères continuaient leur pénible travail. Un jour, pendant qu'ils y étaient occupés, ils eurent la visite de Marche et du docteur Schæffer, pasteur de Gœrlitz, accompagnés d'un seigneur, parent de Zinzendorf. Assises sur les troncs d'abres qui étaient couchés sur la place, ces trois personnes véné-

chissaient sur ce que cela pourrait donner un jour, et Marche et Christian David abondaient en espérances: Christian David désignait les rues et les places de l'endroit futur; Marche annonçait toujours qu'on y verrait la gloire de Dieu.

Le 11 août la nouvelle maison fut debout, sans que personne eût souffert le moindre accident. Le 30 du même mois, le docteur Schæffer, étant venu installer le docteur Rothe dans ses fonctions à Bertholdsdorf, se servit dans sa prédication de ces paroles mémorables : « Qu'un jour, suivant sa conviction intime, Dieu allumerait sur ces collines une lumière qui resplendirait par tout le pays. »

Enfin les trois frères ayant achevé entièrement leur maison, l'un des Neisser y entra le 7 octobre; l'autre, peu après; Christian David, le 28. Heitz, qui, dans les pressentiments qui l'occupaient sur cette maison, avait voulu aider à en dresser la première colonne et y planter le premier clou, après avoir visité et encouragé tous les jours nos ouvriers, voulut encore faire la dédicace du chétif édifice. Il tint un discours sur le XXIe chapitre de l'Apocalypse, parla de la magnificence de la nouvelle Jérusalem, de la sainteté et du bonheur de ses habitants, fit des applications de ces idées à la maison actuelle, et finit par une ardente prière.

On chanta encore un cantique, qui contenait une exhortation adressée à l'ancienne Eglise des Frères à réfléchir sur les châtiments qu'elle s'était attirés, mais aussi à espérer le retour de la miséricorde de Dieu; puis on se sépara plein de joie.

Nous avons déjà donné le nom de Herrnhout à l'endroit naissant; et en effet, quoiqu'il ne lui ait été appliqué définitivement que deux ans plus tard, on commença dès les premiers jours à le nommer ainsi, à cause d'une allusion qui se présenta d'elle-même,

dans le nom de la colline (le Hutberg) sur laquelle se construisit l'endroit. Herrnhout signifie *la garde de Dieu*, et plusieurs personnes saisirent cette dénomination avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne consacrait le nom d'aucun homme.

Quoique le comte se fût peu occupé des détails de l'installation de ses nouveaux hôtes, il en avait cependant fait déjà, sous la date du 12 août, une mention expresse dans une espèce de mandement pastoral qu'il adressait à ses sujets de Bertholdsdorf à l'occasion de l'installation du ministre Rothe. Nous citerons d'autant plus volontiers une partie de ce morceau remarquable, que l'onction qu'il respire est singulièrement relevée par la circonstance que son auteur était à cette époque un jeune homme de la cour, âgé seulement de vingt-deux ans. — S'adressant d'abord aux âmes fidèles de la paroisse, il leur disait : « Pour vous qui ne voulez pas résister à l'Evangile et à la puissance de Christ, réjouissez-vous de ce messager que Dieu vous envoie (Rothe). Oh! qu'aimables seront sur vos collines les pieds de cet homme qui vous annoncera la paix! Le Seigneur veuille marcher avec lui; qu'il soit son Dieu, et que votre pasteur soit sa bouche! Quant à vous, bien-aimés étrangers et voyageurs que le Dieu éternel a conduits ici, heureux êtes-vous d'avoir cru! car toutes les promesses de Dieu s'accompliront pour vous, et seront Amen en Lui à la gloire de Dieu par vous! Devancez les autres habitants dans la foi et dans les œuvres vivantes qu'elle produit, y mettant tous vos soins dans l'amour. Soyez un sel parmi mon peuple; le sel est une bonne chose.

« Et vous, mes chers sujets, ne vous laissez pas devancer par ces étrangers, afin qu'ils ne profitent pas seuls de la nourriture qui vous est préparée. Venez; allons tous ensemble au Sauveur, pour faire avec lui

une alliance éternelle; lui aussi il nous gardera son alliance en éternité. Il aura pour vous des pensées de paix et non d'adversité; oui, le Sauveur donnera force à son peuple; le Seigneur donnera à son peuple ses bénédictions de paix. Amen! Alléluia! »

Le comte, après avoir épousé en septembre une comtesse de Reuss, fut agréablement surpris, comme il l'emmenait vers la fin de décembre à Hennersdorf, de voir dans la forêt, près de ce dernier endroit et non loin de la grand'route, une maison qu'il ne se rappelait pas y avoir jamais vue. Comme on lui dit que c'était celle des émigrés de Moravie, il entra chez eux, leur souhaita la bien-venue de la manière la plus affectueuse, se jeta avec eux à genoux, et donna sa bénédiction à ce lieu en demandant au Seigneur d'y avoir toujours les yeux. Il encouragea ses nouveaux hôtes, et les assura de la grâce et de la fidélité de Dieu; puis il repartit pour aller prendre possession de sa nouvelle demeure à Bertholdsdorf.

FIN DU LIVRE I.

LIVRE SECOND.

NOTICE SUR LA VIE DE ZINZENDORF JUSQU'EN 1722; ET ÉTAT RELIGIEUX DE HERRNHOUT ET DES ENVIRONS, A LA MÊME ÉPOQUE (1700—1727).



L'histoire dans laquelle nous entrons se lie, sous tant de rapports, avec l'histoire générale de cette époque, et se confond surtout tellement avec les destinées de Zinzendorf, à qui se rattache toute l'œuvre des Frères, que nous ne pouvons aller plus loin sans donner quelques notions générales sur ces sujets, et particulièrement sur cet homme distingué.

Le comte de Zinzendorf naquit à Dresde, le 26 juin 1700. On fera bien de noter cette époque, facile à retenir, et favorable à la comparaison des dates. Nous ajoutons que le célèbre et bienheureux Wesley, qui devait fonder dans le même temps une œuvre analogue, naquit en 1703. — Zinzendorf descendait d'ancêtres autrichiens qui avaient embrassé et favorisé la réformation avec chaleur et avec un tel succès, qu'en 1580 on trouvait, dans les seuls domaines de cette maison, quatre paroisses protestantes. La persécution arriva : le grand-père de notre comte quitta l'Autriche en y laissant tous ses biens, et ses fils se retirèrent en Saxe.

Zinzendorf perdit son père six semaines après sa naissance; sa mère se rendit avec ce jeune enfant chez ses parents à Gross-Hennersdorf; puis, s'étant

remariée plus tard, elle alla habiter Berlin, laissant son enfant aux soins de la baronne de Gersdorf, grand'mère du jeune comte, femme très-estimée parmi les personnes pieuses de ce temps-là. Le célèbre Spéner était du nombre des amis de la maison; les théologiens de Halle, le docteur Anton, le fameux Franke, le baron de Canstein, et plusieurs autres hommes distingués correspondaient avec elle et la visitaient très-souvent.

A cette époque il existait en Allemagne un mouvement religieux répandu dans toutes les classes. Chez les grands comme chez le peuple, une multitude de personnes pensaient sérieusement à leur avenir éternel, et, quoique sans lien visible, se sentaient rapprochées par une communion d'esprit. Il est très-probable que l'ébranlement et les maux de la guerre de trente ans se faisaient encore sentir et contribuèrent à favoriser ce réveil, que les gens du monde appelèrent le *piétisme.* A Gross-Hennersdorf en particulier, il régnait une vie et une régularité religieuses qui formèrent le comte, dès ses plus jeunes années, aux sentiments de piété qu'il manifesta constamment dans la suite avec tant de force.

De sa nature Zinzendorf était d'une complexion faible, quoique d'une apparence forte, mais d'un esprit vif. Sa mémoire et son intelligence étaient extraordinaires : et à tout prendre, ceux qui le connaissent sous d'autres rapports que sous ceux de la piété s'accorderont à dire que c'était un des génies saillants de l'époque.

Il avait peu de goût pour les mathématiques; mais tout ce qui occupait à la fois l'esprit et le cœur lui réussissait supérieurement. On remarqua de bonne heure chez lui une bonté de cœur particulière, mais aussi quelque chose d'ardent, de pétulant et d'absolu. *Les sentiments* religieux se développèrent dans son

cœur avec une étonnante précocité. A l'âge de quatre ans, il écrivait des mots de billet à son Sauveur pour lui exprimer son amour; et il les jetait par la fenêtre, dans la confiance qu'il saurait bien les trouver. Il rassemblait des chaises et leur parlait de son grand Ami. A l'âge de six ans, il tenait, en présence de ceux qu'il pouvait rassembler, des espèces d'heures de prière avec un tel succès, qu'un jour des soldats suédois qui étaient venus à Hennersdorf pour y lever des contributions, voyant la franchise et la force avec laquelle ce petit prédicateur parlait de l'Evangile, furent sur le point d'oublier l'objet qui les avait amenés. Il y eut, en général, dès le début, quelque chose d'extraordinaire dans cet enfant; et les hommes pieux et distingués que nous avons nommés plus haut, Spéner, Anton, Canstein, lui donnèrent plus d'une fois leur bénédiction, de bouche ou par écrit, en y joignant des encouragements tout particuliers.

Tous les coins du château de Hennersdorf étaient pleins pour lui de souvenirs de grâces et de faveurs divines. Il en rapporte entre autres deux traits remarquables. « Un soir, » dit-il, « dans ma sixième année, mon précepteur, prenant congé de moi après la prière de famille, m'avait parlé en des termes très-tendres de mon Sauveur, de ses mérites et de la manière dont il m'avait racheté; tout ce qu'il me dit à ce sujet me fut si clair, si intelligible, si pénétrant, que je me mis à fondre en larmes pour longtemps, et que je pris la résolution de vivre uniquement pour l'Homme de douleurs qui avait donné sa vie pour moi. Je m'en ouvris à ma tante, qui sut toujours tout le bien et tout le mal qu'il y avait en moi; et s'il y a eu dans mon éducation quelque chose qui ait influé sur le reste des actions de ma vie, c'est ce penchant que j'ai nourri depuis lors, de tout temps, pour des

épanchements de cœur sincères et familiers, qui m'ont suggéré plus tard l'idée des bandes ou petites sociétés qui se sont formées entre nous. »

Voici l'autre trait du même genre :

« Dans ma huitième année, je restai une nuit très-longtemps sans dormir; et m'étant mis à méditer un vieux cantique que ma grand'mère chantait souvent avant de se coucher, je m'enfonçai dans une telle spéculation qu'à la fin je ne vis ni n'entendis plus rien. Les idées les plus raffinées de l'athéisme se développèrent d'elles-mêmes dans mon esprit, à un point que tout ce que j'ai entendu depuis cette époque en ce genre m'a paru faible et insignifiant. Mais comme mon cœur était pris pour mon Sauveur, ces idées n'ont jamais pu, quand elles sont revenues, produire le moindre effet sur moi : c'est Celui en qui je croyais que j'aimais; ce qui ne sortait que du fond de mes pensées m'était odieux. Dès lors je pris la résolution d'employer ma raison dans toutes les choses de son ressort, mais d'en rester simplement, quant aux choses spirituelles, aux vérités qu'avait saisies mon cœur, et tout particulièrement à la théologie de la croix et du sang de l'Agneau de Dieu; de manière à en faire la base de toutes les vérités et à rejeter aussitôt tout ce qui ne se laisserait pas déduire de ce principe fondamental. Voilà comme j'arrivai à Halle, à l'âge de dix ans. »

Ici nous devons nous arrêter un moment pour donner une idée sommaire des fameux établissements de Halle que nous retrouverons souvent, de même que leur fondateur Franke, sur notre chemin.

Franke était pasteur et professeur à Halle. Animé d'un zèle extraordinaire pour la cause de l'Evangile, et d'une bienfaisance éclairée, il fonda ou dirigea plusieurs instituts distincts qui tous prirent bientôt des dimensions prodigieuses, en faveur d'enfants

pauvres, ou pour des orphelins, ou pour des étudiants qui avaient besoin d'assistance, ou pour former des prédicateurs et des missionnaires, et pour propager l'Ecriture-Sainte parmi le peuple. Sans aucune fortune propre, et au contraire vraiment pauvre, mais de plus en plus connu par l'alliage de zèle, de sagesse et de foi qui se trouvait en lui, il se vit en état, par les secours qu'on lui confia, d'acheter un vaste emplacement pour y construire les superbes édifices nécessaires à ses divers instituts; et cette réunion d'établissements, qui ne le cèdent en rien aux autres institutions du même genre qui existent en Europe, subsiste encore aujourd'hui.[1]

Ces diverses institutions ont acquis, encore du vivant de Franke, un accroissement dont on ne peut se faire une juste idée qu'en les visitant soi-même. Nous dirons seulement qu'elles comprennent, outre ce qui se rapporte directement à la maison des orphelins, une imprimerie (qui seule occupe sans cesse douze presses à la réimpression de la Bible), une librairie, et une pharmacie dont le produit est au profit de la maison; une bibliothèque de plus de vingt mille volumes, un cabinet d'histoire naturelle, une infirmerie, etc. A la mort de Franke, ces établissements principaux contenaient :

134 *orphelins*, élevés sous dix inspecteurs; 2,207 *enfants*, ou *jeunes gens* qui recevaient, sous 175 maîtres, une instruction pour la plupart gratuite; plus de 360 *écoliers*, et 225 *étudiants* peu aisés, qui étaient nourris aux frais de l'établissement.

Le pieux baron de Canstein avait fondé dans la même ville, en 1712, une institution destinée à ré-

[1] Les personnes désireuses de détails plus étendus sur cet objet peuvent consulter les *Archives du Christianisme* (12e année, 2e livraison), dont nous tirons cette notice.

pandre la Bible à bas prix. Il mourut en 1719, après avoir nommé Franke pour diriger cette immense entreprise, dont les faits suivants peuvent donner quelque idée. Depuis 1715 à 1795, on y avait tiré un million et sept cent mille exemplaires de la Bible, et plus de huit cent mille Nouveaux-Testaments, Psautiers, etc. Qu'on juge combien ces nombres doivent s'être accrus dans les *trente-quatre* ans écoulés depuis lors !

Nous allons voir que les universités de Halle et de Wittenberg étaient divisées d'opinions, et que cette dernière, roide dans son orthodoxie luthérienne, en même temps que peu vivante dans la vraie piété, accusait de *piétisme* les professeurs de Halle. On ne sera pas étonné de voir Franke partager cette honorable accusation. Nous devons ajouter que, si cet homme pieux se distingua par ses œuvres de bienfaisance, il ne fut pas moins recommandable comme prédicateur de l'Evangile et comme professeur de théologie.

Tout cela nous fera comprendre le respect profond que lui porta Zinzendorf dès sa jeunesse. Retournons maintenant à l'histoire de ce dernier.

Ses premières études.

Au nombre des institutions de Franke se trouvait alors encore, outre celles déjà mentionnées, un collége pour des jeunes gens des classes supérieures de la société. C'est là que Zinzendorf fut placé. Sa grand'mère ayant recommandé qu'on le tînt de près, comme un enfant qui avait besoin d'être élevé dans l'humilité, ses maîtres suivirent ce conseil trop sévèrement, et lui firent souvent des torts dont ses camarades profitèrent pour l'humilier toujours plus; mais il était déjà trop affermi pour que cette faute d'édu-

cation pût lui faire un véritable mal. Du reste il ne trouvait guère chez les autres jeunes gens que des sujets de chagrin ou de séduction. Ou ils se moquaient de lui à cause de son attachement à l'Evangile, ou ils tâchaient de l'entraîner dans toutes sortes de péchés et de lui ravir l'innocence de mœurs qu'il avait apportée de la maison maternelle. « Mais, » dit-il, « comme j'étais gardé par une puissance qu'ils ne connaissaient pas, non-seulement je fus préservé de leurs piéges, mais je réussis plus d'une fois à les gagner eux-mêmes à mon Sauveur. »

Au milieu de tout cela ce fut pour lui une grande consolation de jouir de l'amour cordial de quelques-uns de ses maîtres et même de ses condisciples. Comme les *colléges de piété* que dirigeait un professeur ne répondaient pas entièrement à leurs désirs, Zinzendorf tint avec ceux de ses camarades qui voulurent s'y joindre des assemblées particulières de prière, afin de leur faire goûter la grâce qui lui était faite; et il y mit un tel zèle qu'en quittant Halle (en 1716) il put livrer au professeur Franke une liste de sept sociétés de ce genre qu'il avait commencées depuis l'année 1710 (à l'âge de dix ans). Nous le laisserons parler lui-même sur le but qu'il se proposait en cela, et sur ce qu'il pensait avoir atteint.

« Entre 1713 et 1714, il se trouvait, à Halle, cinq personnes liées entre elles d'une manière toute particulière, et qui éprouvaient pleinement ce que dit le Sauveur : que *là où deux ou trois sont rassemblés en son nom, il est au milieu d'eux*. Il existe de cette association encore trois documents imprimés : l'un qui commence par ces mots : *Fidèle Sauveur*, *ô ma vie*! le second était un cantique pour la cène; et le troisième étaient les statuts d'une association de nobles, qui se propagea depuis 1724 jusqu'en 1741 au point de compter parmi ses membres non-seulement des

personnes très-considérées des deux sexes, des ministres, des généraux, mais encore des prélats ecclésiastiques et même les primats de certains royaumes. L'association prit le nom d'*Ordre du grain de sénevé.* En 1719 elle avait pour emblème un *Ecce homo*[1] avec la légende : *Nostra medela.*[2] Quelques années après, les associés prirent en outre, pour signe de leur union, un anneau d'or dans lequel étaient écrits en grec ces mots : *Aucun de nous ne vit pour lui-même.* »

Quoique les cinq jeunes nobles désignés plus haut fussent de différentes communions, ils ne songèrent jamais à discuter sur les points où ils auraient pu différer; et à peine un seul d'entre eux, dit Zinzendorf, pourrait-il se rappeler qu'une seule de leurs conversations, une seule lecture, un seul chant ou une seule prière ait eu un autre objet que les souffrances et la mort de Jésus; car ce point était la matière favorite du membre le plus actif de cette association, de Zinzendorf lui-même, qui marchait toujours en tête de toutes les entreprises auxquelles il prenait part, et qui disait déjà alors que, pour un cantique pareil à : *Chef couvert de blessures*, etc., il aurait fait une ou deux lieues de chemin. « Dès mon enfance, » dit-il à ce sujet, « je n'eus d'autre devise que ce verset :

. . . .
Pour toi que puis-je faire?
Ah ! je conserverai
Dans mon cœur la mémoire
De ta mort méritoire,
— Aussi longtemps que je respirerai.

Il y avait, à cette époque de fermentation, un

[1] Une tête qui représente le Christ, au moment où il est présenté au peuple par Pilate, avec les mots : ***Voilà l'Homme.***

[2] *Notre* guérison.

grand nombre de personnes, la plupart pieuses et respectables, qui élevaient des prétentions à la qualité de prophète; et nos jeunes gens, au lieu de se joindre à la foule superficielle qui les méprisait comme des fanatiques, espéraient voir en elles des soutiens du règne de Dieu; mais ils furent toujours très-sobres sur ce sujet, qui prête facilement aux écarts.

Deux de ces confédérés, Zinzendorf et Watteville, se réunirent plus particulièrement entre eux en 1715, pour s'occuper de la conversion des païens, et exclusivement de ceux qui auraient été négligés jusque-là. Sans doute ils n'espéraient pas pouvoir y travailler eux-mêmes personnellement, parce que leurs parents les destinaient au grand monde, et qu'ils croyaient devoir obéir sous ce rapport; mais ils pensaient que, comme le Seigneur avait conduit un Franke à un Canstein, il leur procurerait bien aussi quelques amis, peut-être même parmi leurs condisciples, pour travailler avec eux à une œuvre aussi belle.

C'est dans des dispositions de ce genre qu'au milieu même d'occupations les plus mondaines auxquelles leurs supérieurs les contraignaient de prendre part, au manége, à la salle d'armes, même au jeu, nos jeunes gens cherchaient à insinuer à leurs collègues quelques impressions de l'amour qu'ils portaient à leur Sauveur.

Une circonstance qui contribua beaucoup à développer tous ces sentiments dans l'âme de Zinzendorf fut sans doute le fait de son éducation dans la maison de Franke, au milieu des institutions chrétiennes de tout genre que cet homme éminent avait fait naître autour de lui, et où notre jeune chrétien se trouvait dans son élément; la mission de Tranquebar en particulier, fondée par le roi de Danemarck, fournissait à cette époque des nouvelles brillantes, et

dans tous les genres Zinzendorf avait journellement occasion d'entendre des rapports édifiants sur le règne de Dieu, de s'entretenir avec des témoins de toutes sortes de pays, de voir des missionnaires, des hommes exilés ou persécutés pour l'Evangile. Par-dessus tout, les établissements mêmes de Franke, qui alors étaient dans tout leur éclat, son activité, son courage, et les victoires qui suivaient constamment ses nombreuses épreuves, laissèrent chez Zinzendorf des traces ineffaçables. « Je reçus surtout, » dit-il, « une impression profonde des exemples de joie dans les afflictions, de foi dans les difficultés, et de contentement d'esprit dans les plus petites circonstances, que je voyais tous les jours dans ces établissements; et je m'en souviens encore à tous moments. »

Quoiqu'il n'étudiât certaines choses que par obéissance, il fit des progrès si rapides dans ses études qu'à l'âge de quinze ans il lisait le Nouveau-Testament et les auteurs classiques grecs dans l'original; et que, l'année suivante, il tint un discours public dans cette langue. Quant au latin, il le possédait au point que, lorsqu'on lui donnait un sujet de composition dans cette langue, il avait coutume d'improviser son discours. Il écrivait cette langue avec autant d'élégance que de facilité; on en verra plus bas un échantillon. L'hébreu ne lui réussit pas; mais quant à la poésie, il y avait une telle facilité qu'ordinairement les vers se présentaient à lui plus vite qu'il ne pouvait les écrire, et que, dans la suite, il improvisait habituellement des cantiques en pleine église, comme nous en verrons de fréquents exemples.

Il avoue que ces dons éclatants n'avaient pas laissé de lui inspirer quelque orgueil; « mais, » dit-il, « le Seigneur fit éprouver à ce sentiment son premier mécompte en 1715, époque à laquelle j'avais déjà *tenu plusieurs* discours publics en latin, en allemand,

en français et en grec. Je devais, pour ce qu'on appelait *l'examen solennel*, prononcer un discours de trois cents strophes; dans mon amour-propre je ne les avais pas suffisamment apprises, me tranquillisant sur la pensée que c'était moi qui les avais composées. Vers la fin, en présence du margrave de Bayreuth, de l'université de Halle, et d'un grand nombre de personnes considérées, je me trouvai assez embarrassé; non, il est vrai, pour être à la confusion devant cet auditoire, qui à peine s'en aperçut, mais pour recevoir intérieurement une bonne leçon où je reconnus aussitôt l'intention de Dieu; dès lors j'ai perdu la fièvre de vouloir me distinguer, et j'ai commencé à me trouver heureux de pouvoir m'acquitter fidèlement de mon simple et humble devoir. »

Pendant les six années de collége que Zinzendorf passa à Halle, Franke le connut toujours pour ce qu'il était, et dit de lui : « Ce jeune homme-là sera un jour une grande lumière de l'Eglise. »

Sa vie à l'université.

C'est avec ces goûts et avec le genre religieux de l'école de Halle que Zinzendorf se rendit en 1716, accompagné de son gouverneur, à l'université de Wittenberg. Ces deux écoles formaient à cette époque, comme on l'a dit, deux partis très-animés sur plusieurs questions théologiques, et entre autres sur celles des choses indifférentes (*adiaphora*), au nombre desquelles on rangeait, il est vrai, bien des choses auxquelles d'autres n'auraient certainement pas donné cette qualification, telles que la danse, le jeu, le théâtre, les modes, les festins et autres choses de ce genre. Les théologiens de Halle, surnommés *piétistes* par leurs adversaires, rejetaient ces pratiques comme

absolument indignes d'un homme reçu en grâce; les théologiens de Wittenberg,[1] appelés *orthodoxes*, les croyaient permises, et regardaient cette liberté comme un *précieux joyau* de l'église évangélique. Cette dernière université passait alors pour le siége de l'orthodoxie luthérienne; et après s'être précédemment opposée avec force au Calvinisme, elle luttait actuellement, quoique avec un succès décroissant, contre le Piétisme.

Zinzendorf aurait bien préféré rester à Halle; mais il se soumit à la volonté de ses parents ou plutôt de son oncle, son tuteur. « Celui-ci, » nous dit Zinzendorf, « s'était imposé la tâche de me donner autant que possible une autre nature, ou du moins de me mettre la tête à une autre place que celle où il l'avait trouvée; mais, dans son grand désir de me faire poser mon Piétisme à Wittenberg, il n'avait pas calculé que je pourrais y avoir envie de gagner au contraire à mes vues favorites la faculté théologique de cette université. »

C'est dans ces dispositions qu'il arriva le 7 septembre à Wittenberg. Son gouverneur prêta, en son nom, le serment académique: mais lui se borna à dire : *Non juro, sed promitto*;[2] et il ajouta de lui-même, à l'exhortation qu'on faisait à chaque étudiant d'observer les règlements avec exactitude, et de fournir dans sa conduite un modèle à tout l'université, les mots : *Me Deus adjuvet*![3]

Au commencement il se sentit très-mal à son aise au milieu de cette nouvelle atmosphère, et il ne trouva de consolation que dans la correspondance avec ses amis et ses confédérés de Halle.

[1] Près de Halle et de Leipsick : on confond souvent ce nom avec celui de Wurtemberg.

[2] Je ne jure pas, mais je promets.

[3] *Dieu m'en* fasse la grâce!

« Souvenez-vous, » écrivait-il à un ami, « souvenez-vous des temps précédents; avec quel feu nous aimions le Sauveur, et quel zèle brûlant nous attachait à lui!... Que bénies soient ces heures du soir que nous passions ensemble au milieu des moqueries du monde, dans de si heureux entretiens, vous savez où; puis, plus tard (oh! le magnifique souvenir!), dans ma chambre; et enfin dans cet appartement du baron, dans ce véritable temple de Dieu! Souvenez-vous de toutes ces choses, et alors vous n'oublierez non plus jamais ce Sauveur dont nous célébrions alors la passion dans de si saints exercices. » — Quelque temps après Zinzendorf écrivait : « Je suis digne de pitié d'être ainsi tout seul. Il faut que ce soit moi qui sois mon maître, moi mon ami, moi qui me reprenne; enfin je suis seul; car ici je ne trouve que du fiel; tous ceux qui m'entourent se moquent de ma singularité. »

Dans cette position Zinzendorf se sentait d'autant plus enclin à mettre dans sa conduite la plus sévère fidélité, soit afin de veiller sur sa propre âme, soit « afin de montrer au monde l'impression profonde que font sur un cœur les mérites de Jésus, lorsqu'ils y sont vraiment reçus. » Mais il joignait cependant à cette rigueur une grande sagesse, peut-être même trop de condescendance, comme l'indiquerait ce qu'il nous dit à ce sujet : « Quelques personnes semblent trouver ridicule qu'à côté de mes principes sévères je prenne mon parti des vanités auxquelles on m'oblige de prendre part; mais je n'y trouve rien de tel. Un jeune seigneur piétiste sait que, si ses tuteurs ou ses gouverneurs lui donnent un maître d'escrime, ou de danse, ou d'équitation, il n'y a guère d'excuse suffisante pour refuser ces exercices de gymnastique, et il se soumet sans tant de paroles; mais en même temps il s'entend avec son grand Ami,

avec son Sauveur, qui se trouve partout, pour qu'il lui donne une double adresse dans ces misères, afin qu'il en soit bientôt débarrassé et qu'il puisse employer son temps à quelque chose de plus convenable. Mon Confident ne m'a jamais non plus laissé prier en vain dans ces choses. »

Mais si, à cette époque, Zinzendorf croyait des choses de ce genre permises, s'il prenait même quelquefois plaisir à certains jeux, on voit aussi dans l'histoire de sa vie que, outre le point de vue religieux sous lequel il prenait son parti de ces choses, il cherchait, d'un autre côté, à éviter l'influence qu'elles auraient pu avoir sur lui, en se livrant d'autant plus sérieusement à plusieurs pratiques de piété assez sévères. Ce n'était pas trop pour lui de passer, dans l'occasion, toute une nuit dans la prière et la méditation de la Parole de Dieu. Malgré sa faiblesse il avait toutes les semaines un jour de jeûne, durant le cours duquel il refusait, autant que possible, toute espèce de visites, afin de se recueillir d'autant plus profondément.

N'oublions pas, au milieu de tout cela, qu'il n'étudiait pas la théologie; c'était le *droit* qu'on voulait qu'il apprît, « et, » disait-il dans le sentiment que nous rapportions plus haut, « je l'étudierai de toute ma force et je repousserai l'ennui jusqu'à ce que j'aie bien appris tout ce qu'il faut que j'apprenne; Dieu me l'accordera sûrement, puisque je lui en demande la faveur. » Du reste on ne peut s'empêcher, lorsqu'on le voit plus tard, dans la vie active, entourer sans cesse l'Eglise des Frères, contre les assauts de ses ennemis, de tous les remparts que pouvait inventer le génie le plus retors, pour chaque détail comme pour l'ensemble; on ne peut, disons-nous, s'empêcher de voir ici une de ces directions de Dieu qui *préparent* les choses de beaucoup plus loin que n'au-

rait pu le faire la sagacité humaine la plus pénétrante.

Il se mit donc, quoique sans prévoir l'usage futur de ces études, à apprendre consciencieusement le droit, avec le talent qu'il portait en toutes choses. Mais au milieu de tout cela, ce que son cœur étudiait c'était la théologie, dans le sens le plus pur de ce mot, la vérité qui conduit à la piété; et comme on ne lui permettait pas d'en fréquenter les auditoires, il consacrait à cette étude favorite les heures qui lui restaient libres chez lui. Quoique ce fût dans les sentiments de l'école de Halle qu'il s'appliquait à ce travail, ce qui ne pouvait manquer de lui attirer bien des assauts, il mettait cependant à ce combat une équité qu'on trouve rarement dans des cas semblables; il savait rendre justice aux talents et même à la piété de quelques-uns de ses adversaires. C'est même la liaison intime qu'il contracta avec l'un des professeurs du parti opposé, qui fit changer en une résolution définitive le penchant qu'il avait toujours eu pour le saint ministère. Il y avait chez Zinzendorf plusieurs principes qui le rapprochaient des Wittenbergeois, et que ceux-ci étaient surpris de trouver en lui, zélé piétiste. Il savait, par exemple, être indulgent envers des ministres irrégénérés; il osait croire que, dans leurs bons moments, ils pouvaient servir à la conversion d'un pécheur; et quant aux vanités du monde, quoiqu'il les rejetât sincèrement, il accordait qu'on ne devait pas commencer l'œuvre par les choses extérieures, mais par attaquer le cœur. Des vues de ce genre le rapprochèrent des professeurs de cette université. Sa modération, ses principes larges, la connaissance qu'il avait des raisons alléguées par les deux partis, l'amour qu'il avait su gagner des uns et des autres, et la considération dont il jouissait semblaient, si ce n'eût été sa jeunesse, le rendre très-

propre à l'œuvre d'une médiation dans cette guerre d'université que, vu sa durée, on avait déjà pu appeler la guerre de trente ans.

Les professeurs le sentirent tellement, que, passant sur sa jeunesse, ils proposèrent d'eux-mêmes à ce jeune étudiant en droit d'essayer la médiation désirée. Il entreprit effectivement la chose, et s'en occupa pendant quelques mois avec un véritable succès; mais au moment où l'on allait en venir à une conférence, sa mère, poussée à ce qu'il paraît par une personne mal intentionnée, lui envoya une défense absolue de s'occuper plus longtemps de cet objet. Le comte crut devoir obéir en cette circonstance et dit: « L'affaire de Halle était d'une *grande utilité*; obéir au cinquième commandement est une *nécessité*. » — Ce raisonnement est loin d'être toujours celui de l'Evangile (Matth. X, 37). Mais, quoi qu'il en soit, cette affaire devint le signal de sa retraite, et par l'ordre de ses parents il quitta l'université. Il y avait passé pour un original doué de dons et de connaissances extraordinaires, et l'on convenait que sa société avait quelque chose d'agréable et d'édifiant, quoiqu'il repoussât quelquefois les gens du monde par son zèle à combattre des choses prétendues indifférentes.

Ses voyages.

Dès qu'il fut de retour ses parents voulurent qu'il fît quelques voyages; et ce fut encore plutôt par obéissance que par goût qu'il se soumit à cette volonté; car il craignait le grand monde pour l'influence qu'il exerce sur les dispositions religieuses.

Il se dirigea d'abord (en 1719) sur la Hollande, où il continua quelques-unes des études qu'on exigeait de lui; puis, son étude à lui, celle de la théologie. Il

apprit que les Réformés n'étaient pas aussi aisés à combattre quand on les a en présence que quand ce sont leurs adversaires qui les font parler; c'est littéralement à cela que reviennent ses remarques à ce sujet.

A cette époque nous retrouvons un exemple frappant de l'onction qui remplissait l'âme de ce nouveau Daniel depuis sa plus tendre enfance, et qui n'a pas souffert la moindre éclipse pendant toute sa vie. Ce jeune homme du monde, qui n'avait alors que dix-neuf ans, avait mis par écrit une prière journalière dont nous tirons l'extrait suivant :

« Père juste, saint et miséricordieux ! Je me jette à tes pieds comme à ceux de mon Dieu, dans le plus profond abaissement du cœur; mais, comme mon Père, je t'embrasse avec foi, m'appuyant sur les mérites de mon Frère Jésus-Christ, avec une foi brûlante et une confiance enfantine... Fais de moi ce qui te semblera bon... Je suis content de tout... Comme tu m'as donné l'amour de mon prochain... je te recommande tous les hommes, et dans leur nombre toutes les autorités, l'empereur romain, tous les rois chrétiens de la terre, etc. etc... Je te recommande aussi »... (Puis venait ici une liste de personnes classées sous plus de cent chefs où il priait entre autres pour ses parents et ses précepteurs, soit pour ceux qui lui avaient fait tort, soit pour ceux qui l'avaient enseigné fidèlement; pour les pauvres qu'il avait laissés à Halle, pour les malades et les mourants... Il faisait aussi mention de ceux de ses sujets qui étaient de la religion romaine : de toutes les personnes de la noblesse qui étudiaient la théologie, des académies de Halle, de Wittenberg, de Leipsick, de l'affaire de la constitution de France, de la conversion des Juifs, etc., etc...—Par où l'on voit quel cœur vaste et quelles capacités étendues le Seigneur avait

données à ce jeune homme extraordinaire.) Il conclut enfin en ces mots : « Veille donc sur le troupeau tout entier, et sur tout ce que je t'ai recommandé ici avec humilité; n'oublie rien de ce que j'ai oublié, et que ton œil jette des rayons de grâce sur tous ceux qui ne repousseront pas ta grâce. Je saisis ta Parole, ô Seigneur, qui me dit de chercher ta face : je la cherche, ô mon Dieu ! que mon espérance ne soit pas confondue, etc., etc. »

A Paris, où il arriva en septembre de la même année, il trouva le gouvernement abominable du duc d'Orléans, le commerce des actions à son point culminant, et la dispute sur la bulle *Unigenitus* dans sa plus grande fureur. [1] Le libertinage le plus éhonté s'était établi à côté du bigotisme le plus ardent : le Jansénisme et le Mysticisme se disputaient les esprits, les jésuites faisaient la guerre à tous deux, et tout cela ensemble était chansonné par le régent et ses ministres. Zinzendorf fit bientôt, sans l'avoir cherchée, la connaissance de l'archevêque de Noailles, et cette connaissance se changea sous peu en intimité. Le clergé ne tarda pas à faire ses efforts pour attirer dans la communion romaine un jeune homme de si grande espérance; mais comme on eut bientôt vu, de part et d'autre, qu'il n'y avait rien à gagner à la controverse, « ces messieurs, dit Zinzendorf, se rendirent avec moi dans l'océan insondable des souffrances et des mérites de Jésus, et nous passâmes six mois ensemble sans plus nous rappeler à quelle communion

[1] Cette bulle, appelée aussi Constitution, était dirigée contre un livre catholique, sain dans la foi et où, par conséquent, le pape avait trouvé plusieurs propositions erronées. Plusieurs évêques et autres ecclésiastiques, avec le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à leur tête, rejetèrent cette bulle; mais en 1720, Noailles, déjà vieux, fléchit, et passa du parti des ***appelants*** à celui des ***constitutionistes***.

nous appartenions. » Zinzendorf fit de grands efforts pour engager le cardinal à rester fidèle dans sa résistance au pape; mais, lorsque ce vieillard de soixante-douze ans eut cédé, notre jeune homme écrivit, à ce premier ecclésiastique de France, une lettre qui ne pouvait guère réunir plus de tendresse et de franchise. La voici mot pour mot; nous n'y changeons que quelques-uns des germanismes les plus choquants (elle était écrite en français), en ajoutant seulement encore la remarque qne Zinzendorf écrivant à un cardinal, et à un cardinal qui venait de fléchir devant Rome, ne pouvait prendre dans sa lettre ce ton d'abandon et d'amour pour son Sauveur qu'on retrouve sans cela à chaque ligne qu'il écrivit dès sa jeunesse.

« C'en est donc fait, Monseigneur, et ce grand » courage qui bravait les périls et qui étonnait les » ennemis de la vérité, cède à la faible espérance » d'une paix illicite! Vous signez, et c'est ainsi que » vous n'osez confesser la vérité.[1] Je n'en crois rien, » Monseigneur, moi qui vous connais, et qui sais » vos bonnes intentions... Mais il n'est plus temps » de vous tenir ce discours. Pour moi, j'ai satisfait » deux fois aux devoirs d'un très-fidèle serviteur, » et je n'ai plus rien à dire; aussi, me crois-je incapable de vous donner des avis; mais, puisque mes » yeux ne vous reverront plus après cette triste signature, je vous dirai, par ces lignes, adieu pour » jamais. Je vous remercie très-humblement des » honneurs et des grâces dont vous m'avez jugé » digne; et comme ma liberté a pu vous déplaire » quelquefois, je vous en demande, Monseigneur, » mille pardons. Veuille le Seigneur, notre Bien-

[1] L'original porte : *Vous mettez la vérité à couvert*; ce qui exprime presque le *contraire de ce qu'il veut dire*.

» Aimé, [1] achever en vous son ouvrage et vous mon-
» trer, à la clarté de sa vérité, toute la malice du
» royaume des ténèbres. J'espère que vous ne me
» priverez pas de votre chère amitié, après que je
» me suis laissé aller à la hardiesse de vous dire mes
» sentiments. Comme je tâche de me débarrasser
» entièrement des vanités du temps et de leurs dou-
» ceurs passagères, pour acquérir la bienheureuse
» éternité, exempte de changements et de disgrâces,
» je m'en consolerai par ma sincérité et par la justice
» de mes plaintes. Si notre bon Père, après cette
» triste vie, nous réunit un jour, par sa grande misé-
» ricorde, dans la vie à venir, je suis sûr que vous
» serez le premier à me pardonner la hardiesse de
» mon zèle, et que vous serez aussi persuadé de la
» vérité éternelle de ma croyance, et de tout ce que
» j'ai eu l'honneur de vous dire ici pour la dernière
» fois, que j'en suis à présent persuadé moi-même.
» Cependant, si je suis privé pour toujours du plai-
» sir de vous voir, priez Dieu pour moi, que nous
» nous revoyions tous deux; et croyez que je vous
» aime infiniment, que je vous honore en vérité, et
» que c'est avec bien de la peine que je vous dis
» adieu. »

Un dominicain, le père d'Albizi, fit faire à notre jeune comte la connaissance des autres évêques appelants, ce qui le fit participer avec eux à leur renommée de piété, et aux persécutions qu'ils éprouvèrent; car on dit qu'on essaya de l'empoisonner au moyen d'une lettre, et qu'il en a gardé jusqu'à la fin une marque au visage. En même temps, il était entouré de séductions et de flatteries : toutes les comtesses et les duchesses voulaient voir ce jeune Allemand extraordinaire, qui n'allait jamais à la co-

[1] L'original : *Notre amour.*

médie et qui savait la Bible par cœur. Mais il ne vit en tout cela que des tentations qui le faisaient trembler, et il en écrivait à un ami : « Tu ne peux croire à quel point le monde m'a paru fade dans mon voyage. C'est une pauvre et misérable chose que toute la magnificence d'un grand : et cependant il n'y en a pas un qui ne tâche de surpasser l'autre dans ces pauvretés : et c'est pour des choses de ce genre, qu'ils se morfondent et qu'ils meurent de jalousie ! *O splendida miseria* ! » — Avec tout cela le séjour de Paris lui fut très-utile, en ce qu'il apprit à y connaître les hommes et les choses ; et sa franchise naturelle y fut exercée et fortifiée à un haut degré par les plus fortes épreuves.

Au printemps de 1720, il repassa par Strasbourg, Bâle, Schaffouse et Zurich pour retourner en Allemagne.

A cette époque, il avait été promis à une de ses parentes, personne très-pieuse, qu'il aimait tendrement. Mais ayant aperçu qu'un de ses amis, le comte Henri XXII de Reuss, désirait ardemment l'épouser, et qu'elle-même ne témoignait aucune répugnance pour cette autre alliance, il la lui céda avec un dévouement qui fut dénigré par plusieurs. « Je ne voyais, dit-il, d'autre obstacle à ce sacrifice que l'amour extrême que je portais à ma cousine ; car, quand je pensais à y renoncer, il me semblait que je perdais la moitié de mon cœur. Mais cette considération fit un effet contraire à ce qu'on aurait pu croire ; car je pensais que je ne serais pas digne de mon Sauveur si je ne lui offrais ce que j'aimais le plus. Ma cousine d'abord, puis ensuite ses parents, consentirent à ce changement ; et je pus fiancer mes deux amis comme *en famille* avec une prière fervente, et en me donnant moi-même à cette occasion tout de nouveau et tout entier à mon Sauveur. »

Le Sauveur auquel il se dévouait lui préparait une compagne plus capable de le seconder dans la vaste carrière qu'il était destiné à parcourir, quoiqu'il ne pût encore s'en douter en aucune manière.

Son entrée dans sa carrière publique.

Zinzendorf savait maintenant ce qu'est le monde, et tout son cœur continuait à le pousser dans la carrière ecclésiastique, quoiqu'il n'y eût encore aucune apparence de possibilité qu'il pût y parvenir. « Mais, » dit-il, « Dieu veut m'employer à quelque chose dans son royaume, je brave le monde entier et j'en viendrai à bout malgré tous ses efforts; s'il ne le veut pas, ce n'est pas encore à dire qu'il m'ait oublié pour cela, mais c'est sûrement parce qu'il prévoit que, dans nos mauvais temps, je ne serai bon qu'à prendre soin de moi-même et de mon propre salut. »

Avec tout cela, il ne cessait d'exprimer la conviction qu'il serait un jour un serviteur de la Parole de la croix pour amener des âmes à Christ. Mais il ne faut pas croire que ses vues se portassent en aucune manière sur une perspective pareille à celle qui lui fut assignée : tous ses vœux allaient, à ce qu'il dit à diverses reprises, à remplir quelque humble place de catéchiste ou de pasteur de village : il voulait travailler au règne de Dieu; mais en ce genre toute place lui était bonne.

Cependant ses parents, tout en se réjouissant de ses pieuses dispositions, pensaient qu'il ferait plus de bien au milieu du monde, et insistaient pour qu'il acceptât une place de conseiller de la cour, dans le département de la justice. Il le fit, mais il ne cacha pas ce qui se passait à cette occasion dans son

cœur. « Le dimanche 19 octobre, » dit-il, « je pris la cène au temple et fis faire pour moi après le sermon cette prière : « On demande aussi vos prières pour une âme qui aimerait à sentir pleinement en elle-même la joie de Jésus-Christ. Elle n'est pas du monde, comme Lui aussi n'est pas du monde. Comme le Père l'a envoyé au monde, ainsi il envoie aussi lui-même cette âme. Sanctifie-la dans ta vérité, afin que le monde connaisse que tu l'as envoyée et que tu l'aimes comme le Père t'a aimé. » — « Le 21 au soir, » ajoute-t-il, « je m'entretins encore de diverses choses avec ma tante; mais notre entretien sur mon départ pour Dresde me jeta dans une tristesse qui éclata par un torrent de pleurs; et c'est ainsi que je passai une partie de la nuit. Le lendemain je partis résigné mais triste, parce que je me sentais absolument inhabile pour cette vocation. »

Voilà donc comment un jeune homme doué de talents brillants, fait pour être admiré du monde, avec l'apparence de la prospérité et même celle de l'orgueil (car il avait quelque chose de fier à côté de son expression de douceur), au moment où d'autres auraient pu envier son entrée dans les charges et les honneurs, s'y rendait comme une victime. C'est le dimanche précédent, au milieu des prières qu'on faisait pour lui, qu'il s'était senti dans son élément : ici il était dans l'épreuve.

Arrivé à Dresde, il s'attacha à montrer au monde, dès le premier abord, ce qu'on avait à attendre de lui : il demanda les fonctions les plus simples que pût comporter sa place; c'étaient celles de préparer et de prévenir autant que possible des procès, d'arranger à l'amiable les différends de quelque pauvre paysan avec les autorités de son endroit, ou autres choses semblables. Il profitait de ces occasions pour faire la connaissance de *toutes* sortes de petites sectes

qui se trouvaient dans le pays, et il se fit une joie de ramener à la communion générale plusieurs âmes qui l'avaient quittée sans avoir trouvé en même temps de compensation à ce culte. Tous les dimanches il tenait une heure d'édification publique.

Zinzendorf raconte lui-même qu'au milieu de tout cela il pense avoir commis quelques-unes de ces fautes de zèle qu'on ne pourra jamais éviter entièrement quand on voudra être pleinement fidèle, et que notre cœur naturel est mille fois plus disposé à blâmer que le défaut opposé, qu'on appelle de la prudence et de la modération. « Je débutai, dit-il, dans ma bonne intention, avec tant d'impertinence, que, lorsque je m'en souviens, j'admire toujours la conduite modeste des membres de la cour et du ministère, que j'inquiétais de ma dévotion. Mes amis du monde, sans attaquer le fondement sur lequel je m'appuyais, travaillaient avec patience à ébranler le petit édifice de mon invention que j'élevais sur ce fondement, jusqu'à ce qu'ils virent que je le laissai crouler moi-même de tout mon cœur. Ce sont leurs propres leçons qui contribuèrent en grande partie à me mettre en état de leur en donner à mon tour de nouvelles dans mon Socrate; [1] et je dois avouer qu'ils reçurent ces dernières avec la même modestie que les premières. »

Zinzendorf était maintenant majeur, et il acheta en 1722 la seigneurie de Berthelsdorf. Bientôt après il épousa une sœur de son ami, le comte Henri XXII de Reuss, femme d'une profonde piété et qui lui avait sûrement été préparée par le Seigneur pour être en tous points, au temporel et au spirituel, l'aide qu'il lui fallait dans la carrière qui s'ouvrait pour lui

[1] *Le Socrate de Dresde*, écrit périodique anonyme, qu'il publia pendant un an ou deux, aux environs de 1725.

la même annéé. La maison de ses parents avait été, comme celle des parents de Zinzendorf lui-même, l'un des lieux de rassemblement les plus habituels de Spéner et des hommes de cette classe. Afin d'être plus libre dans l'œuvre du Seigneur, Zinzendorf donna, encore avant la célébration de son mariage, tout son bien à sa femme, quoique ses possessions restassent attachées à son nom jusqu'en 1732, où elles furent pleinement transportées sur elle.

Nous avons maintenant atteint l'époque (1722) où nous avions laissé notre histoire générale; et nous pourrions la reprendre ici si nous ne voulions auparavant compléter cette notice sur Zinzendorf, en donnant par anticipation le récit de quelques faits détachés qui ne regardent que sa vie privée et son caractère personnel, mais qui sont très-propres à donner une juste idée de la piété qui animait cet homme extraordinaire et, par contre-coup, toute son église. Ces faits se rapportent à l'éducation de ses enfants. C'est Spangenberg qui les raconte comme témoin oculaire; ils sont trop détaillés, et Spangenberg trop véridique, pour qu'on puisse, malgré ce qu'ils ont d'extraordinaire, les mettre en doute en aucune manière. Nous dirons seulement que, si ces récits nous montrent dans ces enfants une précocité et des dons étonnants, ce n'est point là ce que nous voulons faire remarquer, mais l'usage admirablement chrétien qu'en faisait leur père, et la piété qui pénétrait cette famille dans toute sa conduite.

Le comte de Zinzendorf eut douze enfants, dont dix moururent de bonne heure. Sa fille Théodore-Caritas mourut en 1731. Déjà avant sa naissance ses parents la recommandèrent au Sauveur par beaucoup de prières; et dès ses premiers jours ils s'attachèrent à la lui conduire, et à ce qu'elle n'entendît et ne vît rien qui ne dérivât de l'amour de Christ ou qui n'y

conduisît. Les sœurs qui la servaient étaient elles-mêmes dans une communion étroite avec Jésus, et s'entretenaient constamment avec lui par des hymnes spirituelles.

Avant l'âge d'un an, la petite comtesse commença à parler assez joliment; et, peu après, c'était son plus grand plaisir que de chanter, comme elle disait, des vers du Sauveur, et cela de son propre mouvement. D'elle-même elle avait appris plusieurs versets et même des cantiques entiers, pour les avoir seulement entendu chanter par les sœurs; et elle répétait d'une manière admirable et sans faute non-seulement des airs faciles, mais même quelques-uns des plus difficiles du recueil des Frères. Au nombre de ses versets favoris était celui-ci :

Garde, garde bien ma vue,
Cher Sauveur, dans ton amour;
Qu'elle soit toujours tendue
Vers le grand et dernier jour.

Et aussi :

Cher Agneau, Prince de paix,
Lorsque tes divins attraits, etc.

C'étaient là des versets qu'elle chantait continuellement.

Elle aimait beaucoup son père; et souvent, quand elle venait vers lui, il fallait qu'il chantât avec elle ce verset :

Le Seigneur est présent,
Que chacun l'adore!
Oui, prosternons-nous encore, etc.

Comme elle s'approchait un jour de sa mère, et que celle-ci lui demandait où elle avait été : « Vers le Sauveur et vers papa, » répondit-elle. — Comment! *tu as été* auprès du Sauveur? — Oui, dit-elle, papa

justement à parler avec lui. — Elle l'avait é en prière.

·squ'elle avait commis quelque faute et qu'elle it croire avoir mécontenté son Sauveur, elle ttait aussitôt à genoux et lui demandait pardon; emandait aussi pareillement pardon de ses peautes à son père, à sa mère et à d'autres pers, sans même se le faire dire.

as ses prières enfantines elle pensait nomméaux frères et sœurs de sa connaissance. « Cher ur, disait-elle, tu vois tel et tel frère (qu'elle aait), bénis-le pour l'amour de ton nom. Amen! » elle se relevait de sa prière et retournait à ses s affaires. S'il s'offrait encore quelqu'autre per- à son esprit, elle recommençait à la présenter ème au Sauveur.

e aimait tout le monde; mais surtout les pers qui aimaient le Sauveur. Un homme pieux, nt un jour sous sa fenêtre, lui demanda si elle it : « J'aime tous mes frères, » répondit-elle.

f une seule maladie, elle fut toujours bien por- elle n'était point sensible comme tant d'autres ts aux moindres chagrins, et en faisant les chutes us rudes elle ne pleurait jamais.

·squ'elle fut alitée pour sa dernière maladie (à le deux ans), elle se mit à chanter un verset ette époque l'on chantait au moment de dese le corps d'un enfant dans la fosse :

> **Prends-moi dans ton divin repos;**
> **Viens me bercer, Jésus, toi-même,**
> **Clore mes sens à tous les maux,**
> **O Jésus! toi que j'aime, etc.**

puis lors, elle ne put plus parler beaucoup, que la maladie était violente; mais elle resta iée avec la *patience d'un* agneau, au grand

attendrissement de tous ceux qui l'entouraient; et elle jetait des regards pleins de douceur à tous ceux qui la visitaient.

Le 26 novembre, sa fin paraissant prochaine, son père lui chanta un verset d'adieu. On ne négligera pas de remarquer cet usage, qui se retrouve dans toute la vie et dans tous les usages des Frères, de chanter auprès du lit de mort et dans les derniers moments de ceux qu'on aima le plus ici-bas. On se rappellera aussi, en voyant ce disciple de Christ avoir, pour chaque occasion, des versets adaptés à la circonstance, ce que nous avons dit de son don d'improvisation. Voici le verset qu'il chantait à son enfant: [1]

Fais que dans ta douce paix
Elle reste pour jamais,
Devant toi,
Divin roi,
Prête à vivre
Comme un agneau sous ta loi!
Que dans ta sainte cité
On la voie à ton côté, etc.

Cependant la mère était absente; et comme les domestiques craignaient que la petite ne mourût avant que sa mère pût la voir encore une fois, le comte demanda au Sauveur de la conserver, en ajoutant cependant d'une manière expresse qu'il ne savait ce qu'il demandait, et qu'il se résignait à tout. Au même instant la violence des symptômes s'arrêta, et l'enfant resta jusqu'au 1er décembre, jour du retour de sa mère, dans un état qui ne présentait plus rien d'alarmant. Mais dès que la mère fut arrivée, l'enfant retomba dans son état précédent.

[1] Nous avons cru devoir suivre, dans ces traductions en vers, le rhythme employé dans l'original, quoiqu'il soit souvent peu agréable.

Le 2 décembre, jour de sa mort, le père vint de très-bonne heure auprès de son berceau; elle leva alors d'elle-même sa main droite et la mit sur son visage, comme elle avait coutume de faire quand elle voulait s'endormir; le père plaça sa main sur celle de l'enfant, et se mit à dire cette prière :

Cœur de nature divine, etc.

Et cet autre verset :

Je te cède pleinement
Cet enfant :
Pressé d'une soif brûlante,
J'attends la grâce excellente
De ta divine onction.

Et tandis qu'il prononçait ce dernier verset, l'enfant rendit l'esprit, après avoir demeuré deux ans et six semaines dans sa tente mortelle.

A la mort d'un autre de ses enfants (du premier-né), le père et la mère s'accordèrent d'une manière étonnamment facile à abandonner cet enfant au Seigneur, non par force, mais de bon cœur. Le comte se mit à genoux, offrit ce sacrifice au Seigneur, d'un cœur joyeux, en son nom et en celui de sa femme, lui rendit grâces de ce qu'il voulait bien l'accepter; et l'enfant décéda pendant cette prière. Le père fit sur sa mort le cantique :

Reprends-le donc ; tu nous l'avais donné
Ce gage unique, ô notre unique Père, etc.

Auparavant déjà il avait fait une mention semblable de ce même enfant, dans un cantique qu'il avait composé pour le jour anniversaire de la naissance de sa femme, et qui commençait par ces mots :

Amour, amour inexprimable,
J'élève à toi mon cœur ému, etc.

Le 16 mai 1732, époque où le comte était battu de tous les orages à la fois, mais en même temps beaucoup plus que résigné, toujours plein d'amour et de tendresse pour son Sauveur, il perdit encore un autre enfant (Jean-Ernest), au sujet duquel on vit des choses du même genre. Comme il en était à ses derniers moments, la fille aînée pleurait; son petit frère de quatre ans et demi lui demanda pourquoi. — Parce que mon frère meurt. — Eh! non, dit-il, il ne meurt pas, quoiqu'on parle ainsi; ce n'est que sa misère qui meurt. — Et comme, le jour avant son décès, cet enfant souffrait beaucoup, la petite Caritas (celle dont nous avons parlé en premier lieu), âgée alors de dix-huit mois, tournait autour du berceau, chantant d'une voix charmante et très-distincte :

Petit agneau, douce brebis,
C'est ainsi que va la vie :
Demain, ô brebis chérie,
Tous tes maux seront finis.

On peut juger par des traits semblables de ce qu'était l'homme auquel Dieu allait confier l'enfantement et la conduite de l'Eglise renouvelée des Frères. Ils nous montrent que tel qu'était l'homme dans le public, tel il était aussi dans la vie privée.

Avant de rejoindre nos premiers nés de l'Eglise (liv. I), nous devons encore prendre une connaissance convenable de l'asile dans lequel ils entraient et de la société que Dieu avait préparée pour les recevoir.

Il existait à Hennersdorf, où Zinzendorf avait été élevé, à Bertheldsdorf, où il venait de s'établir et dans tous les environs, un certain nombre de personnes distinguées à la fois par leur rang dans le monde et par leur piété, qui toutes devinrent, au moins dans les commencements, des collaborateurs de l'œuvre

les Frères, et que nous allons faire connaître successivement.

Dieu venait de ramener (1722) dans ces contrées, après quelques années d'absence, ce *baron de Watteville*, de Berne, qui était entré dans l'alliance dont nous avons parlé plus haut (p. 233), et qui en avait contracté en outre une plus étroite avec Zinzendorf seul. L'une de leurs conventions avait été qu'ils chercheraient, autant que la chose serait possible, à passer leurs jours ensemble. Watteville revenait donc, mais ce n'était pas dans un état spirituel bien satisfaisant. Depuis l'alliance de Halle, il était allé à Paris, où l'amour du monde l'avait rendu presque incrédule. A peine eut-il été quelques semaines chez Zinzendorf que la piété de cette maison lui rendit son état plus sensible. Mais alors il tomba dans un extrême découragement qui à son tour le ramenait à un doute universel. Il conjura mille et mille fois ce Dieu, qui lui était devenu inconnu, de l'anéantir, ou de se révéler à son âme en lui donnant une certitude vivante de son existence. Tous les habitants de la maison s'efforcèrent de lui faire retrouver la paix : le comte surtout ne cessa de soutenir son ami par ses prières et ses exhortations; et enfin ce seul mot : Dieu est amour (1 Jean IV, 16), le toucha tout d'un coup si profondément, qu'il se jeta sur sa face devant Dieu et resta dans cette attitude pendant quelques heures de suite en le nommant sans cesse par ce nom. Cet heureux passage des ténèbres à la lumière eut lieu le 21 janvier 1723.

Un événement inattendu qui lui survint peu après contribua puissamment à fortifier les impressions profondes qu'il venait de recevoir. Un jour un officier, suivi d'une troupe de cavalerie, vint tout-à-coup le saisir et l'emmener en prison à Dresde, où il resta six semaines avant d'être appelé à paraître.

C'était un malentendu qu'avait commis le magistrat. Mais cette histoire lui laissa une telle impression de la misère de la vie de ce monde, qu'il préféra dès lors la moindre cabane au plus beau palais, et qu'il resserra pour jamais les liens religieux qui l'unissaient au comte.

Zinzendorf était l'homme aux confédérations : il fit entrer, dans celle qu'il avait formée avec Watteville, deux autres hommes distingués, le pasteur Rhode et le pasteur Schæffer, de Gœrlitz, dont nous devons faire mention. Voici ce que Zinzendorf dit du pasteur Rothe. On verra à la fois dans ce tableau et le tableau lui-même et un échantillon des talents de celui qui le traçait.

« *Rothe* était profondément savant et possédait à un haut degré le talent d'enseigner : l'ensemble des choses dont il traitait lui était tellement présent à l'esprit que, sans qu'il s'en doutât, il ne prêchait que systèmes, comme le montrent les extraits qu'on a faits de ses discours pendant qu'il les prononçait. Pour un homme qui improvisait, il était d'une précision étonnante, et quoiqu'il parlât avec une justesse rigoureuse. plutôt comme un professeur qui donnerait des leçons que comme un prédicateur, il n'était jamais froid, ni ne paraissait jamais long; ce qui pouvait provenir en partie de la rapidité étonnante de sa prononciation, mais surtout d'un don particulier d'éloquence qu'il avait reçu. Luther, Spéner, Franke, Schwedler se trouvaient réunis en lui avec tous leurs dons : le dernier paysan le comprenait et le meilleur philosophe l'eût trouvé profond. Ses ennemis l'admiraient. Les Frères mêmes, à l'époque pénible où il ne voulut plus marcher avec eux, sentaient et reconnaissaient la grâce qui était en lui; et quelques témoins qu'ait produits l'Eglise dans l'espace de vingt ans, quelques puissances apostoliques qui aient pu

se développer dans les discours des uns ou des autres, on n'en a point vu encore qui pût se comparer, pour la foule des pensées solides, pour l'égalité constante, pour l'entraînement des bénédictions ou pour la sagesse à détourner les mauvaises suites des choses, à ce Rothe, qui, depuis 1723 jusqu'à 1737, a enseigné à Herrnhout, comme s'il avait plu des flammes du ciel, et qui, lorsqu'il se trouvait le plus ordinaire, parlait avec plus de puissance que lorsque d'autres se surpassaient. L'Eglise entière des Frères conservera un souvenir éternel des grâces qu'elle a reçues par son organe et de cette lumière à laquelle elle s'est réjouie; elle ne cessera de désirer d'en voir le retour : car depuis lors elle n'a plus rien eu de pareil. »

Le troisième membre de cette alliance, le professeur *Schæffer*, de Gœrlitz, intime ami de Rothe, était un pasteur fidèle, qui avait souffert déjà beaucoup d'opprobre pour le nom de Christ, et qui était digne de figurer dans une association semblable.

Le premier objet sur lequel nos quatre Frères s'entendirent fut la résolution de répandre l'Evangile dans sa simplicité et dans sa force, non en cherchant à convaincre les hommes par les moyens de l'homme, mais en leur parlant avec cette démonstration d'esprit et de puissance qui seule produit de grands effets, et sans s'arrêter à des choses mondaines.

Ils se distribuèrent leur tâche de la manière suivante, en considération des différents dons qu'ils avaient reçus et des circonstances où ils se trouvaient placés.

Schæffer, comme prédicateur dans une grande ville, continua d'annoncer la Parole avec force. Quoiqu'il vît toute l'imperfection et les abus des formes admises, de la discipline et du culte, il y resta soumis, tout *en en montrant* en chaque occasion le

côté faible. Il joignit à cette œuvre publique des assemblées particulières où il permettait à chacun d'exprimer son avis sur les prédications, et en général d'exposer librement l'état de son cœur. Comme on l'inquiéta pour avoir commencé ces assemblées dans sa maison, il les transporta dans le temple, où il les présidait de l'autel.

Rothe et le comte de Zinzendorf étaient convenus que ce dernier, quoique patron de Rothe, [1] remplirait, dans toutes les choses spirituelles, les fonctions de diacre et de catéchiste; et quoique ces rapports n'aient pas tardé à manifester quelques divergences de sentiments entre eux, la chose eut lieu cependant au-dehors dans une constante harmonie.

« Le dimanche matin Rothe prêchait, » dit encore Zinzendorf, « avec la puissance d'en haut : il semblait qu'il voulût épuiser, dans les premières années, toutes les matières, et rassembler, pour les temps plus mauvais qui devaient suivre, un tel trésor, que les siens ne sentissent rien de la disette qui pourrait les entraver. S'il arrivait trois ou quatre jours de fêtes successifs, ce n'était trop ni pour le prédicateur ni pour l'église; au contraire, le dernier jour était ordinairement le plus beau; et le ministre possédait à un haut degré le don de présenter le salut avec une force, une grâce et un goût toujours nouveaux; personne ne se lassait de ses prédications. »

A midi, il tenait ce qu'il appelait un *examen du catéchisme*, ou quelquefois un entretien avec ses auditeurs, où l'on parlait et priait de part et d'autre avec une entière simplicité, et où personne ne se présentait avec plus de dignité et ne parlait plus au cœur

[1] C'est ainsi qu'on appelle les seigneurs, en tant que ce sont eux qui nomment et désignent le pasteur du lieu, qui peuvent aussi le *renvoyer*, et qui exercent ainsi sur lui une espèce de suprématie.

que Rothe lui-même. On terminait cette heure par une suite de chants dans lesquels le comte, comme diacre de Rothe, et l'organiste Tobie Friedrick, savaient « unir l'âme des assistants aux chœurs des cieux par des chants d'une beauté ravissante. » C'est de là qu'est né un usage qui s'est conservé chez les Frères jusqu'à nos jours. Le directeur du chant fait succéder les cantiques d'après un certain ordre des sujets, et passe insensiblement d'une mélodie à l'autre, de manière à entretenir l'attention et la vivacité des sentiments et à laisser une impression très-particulière de la liaison des différents sujets entre eux.

Puisque nous avons parlé de ces chants de l'église, nous devons parler aussi de l'organiste pareillement extraordinaire que nous venons de nommer et que le Seigneur avait suscité aux Frères pour cette époque. « Il était fils d'un paysan de Franconie. Ses talents musicaux lui avaient ouvert la porte de tous les désordres du monde; mais, par une direction de Dieu, ils lui firent aussi faire, en 1722, lorsqu'il n'était encore âgé que de treize ans, la connaissance des Frères, — et de lui-même. Les dons de ce jeune garçon étaient si grands, et en général, comme l'observe un historien, le Sauveur hâtait tellement, à cette époque, le développement des dons dans tous ses instruments, qu'en 1727, à l'âge de dix-huit ans, notre organiste était déjà dans tout son éclat. En même temps il se trouvait propre à toutes sortes d'autres fonctions; tellement que, lorsqu'il mourut, en 1736, à Herrnhout, où il était aussi employé comme secrétaire, il avait, selon l'expression du comte, plus d'affaires en main qu'on ne peut le croire si on ne l'a vu. Il avait été chargé, en Danemarck, en Suède et auprès de l'université d'Iéna, de négociations très-importantes pour le règne de Christ. Il avait un don particulier pour se conduire envers toutes sortes

de personnes de considération, de manière à ce que son seul exemple leur inspirât le désir de lui ressembler; et sa conduite envers les personnes d'un rang inférieur était également pleine de sagesse; il avait un ordre admirable dans la vaste économie qui lui était confiée, et une méthode étonnemment heureuse de nouer et d'entretenir des relations amicales avec toutes sortes de gens, puis de ramener ensuite tout à Jésus et à sa communion. Mais sa fonçtion spéciale resta toujours celle de directeur de la musique de l'église, qu'il savait conduire à son véritable but, et dont il faisait, autant que l'homme peut juger de ces choses, une véritable imitation des harmonies célestes et du chant des anges, au point que plusieurs maîtres de chapelle l'admiraient et le regardaient comme inimitable en son genre. « Aussi, » ajoute Zinzendorf, « n'a-t-on jamais retrouvé son pareil dans l'église, depuis qu'il est allé rejoindre celle d'en haut. »

Lorsque l'heure du chant était passée, on se rassemblait de nouveau dans une salle de la maison du comte, où ce dernier répétait, en présence du pasteur, la prédication du matin avec une telle ponctualité, qu'il laissait difficilement échapper une phrase tant soit peu importante : et de manière cependant que quelquefois le pasteur, ou tel autre, y ajoutait encore quelque observation. Lorsque le comte se trouvait parfois n'être pas absolument de l'avis du pasteur, il s'attachait et réussissait admirablement à n'en pas laisser apercevoir la moindre trace.

Quand le comte était à Dresde, la répétition se faisait par Rothe; et alors le comte tenait chez lui, à Dresde, pendant la semaine et le dimanche, des assemblées publiques.

Au nombre des travaux que soutenaient ou que *secondaient* le comte et le pasteur Rothe, nous de-

vons encore ranger des réunions qui avaient lieu à Bertholdsdorf, chez une demoiselle qui s'y était retirée pour se vouer à l'éducation de quelques jeunes filles. Dans ces assemblées, toutes les âmes réveillées avaient le droit de prier; et ces réunions servirent à amener à l'Evangile un grand nombre de personnes, étonnées d'entendre, comme cela se faisait souvent, prier un simple laïque avec une puissance entraînante pendant des demi-heures ou même des heures entières.

Mais afin qu'il n'y eût pas appel seulement pour des irrégénérés ou pour les commençants, Rothe tenait le dimanche, et le comte pendant la semaine, des exercices dans lesquels on s'entretenait plus à fond des voies de Dieu envers les âmes qui le connaissaient davantage.

Le quatrième membre de l'association mentionnée plus haut, était le baron de *Watteville*, d'un caractère aimable, liant, plein de sympathie, et qui jouissait d'une estime générale, à cause du don particulier qu'il avait de savoir se conduire convenablement avec des personnes de tout rang. Il eut pour sa part l'œuvre qui convenait à ses dons; il se chargea de la foule des détails qui n'entraient pas dans les attributions des trois autres. Il s'entendait parfaitement à garder la paix avec tous, à la ramener là où elle avait été troublée, et à prévenir ou à repousser même de loin tout ce qui aurait pu la menacer.

Ces quatre frères se proposèrent aussi de ne négliger aucune des occasions que le Seigneur leur présenterait de rendre au loin, à leur Sauveur, le témoignage qu'ils s'appliquaient d'abord à lui rendre autour d'eux; ce fut surtout Zinzendorf qui resta chargé de la vaste correspondance religieuse, que ses voyages et ses grands dons lui avaient procurée avec

des personnages importants de toutes les contrées de l'Europe.

Ils établirent aussi une imprimerie uniquement destinée à répandre à bas prix toutes sortes d'écrits religieux, et surtout l'Ecriture-Sainte.

On s'occupa en même temps à former des établissements où les enfants pussent trouver une éducation chrétienne; et l'on commença par ériger à Bertholdsdorf un institut de pauvres. Madame Gersdorf avait déjà laissé à cet effet quelques legs, destinés surtout à fournir les enfants pauvres des livres nécessaires à leur instruction. Comme on entendit parler à cette époque d'un médecin qui se trouvait veuf avec six petits enfants, dans des circonstances extrêmement pénibles, Zinzendorf le fit venir, et, croyant voir qu'il était disposé à une véritable piété, il l'engagea comme médecin de ses établissements projetés. Cet homme fut en effet saisi tout d'un coup si vivement par la doctrine de la croix, qu'il se mit dès lors à l'annoncer à tout le monde, en temps et hors de temps, avec une telle force et une telle vivacité, que, tout en s'attirant au-dehors bien de l'opposition et des ennuis, il fit un grand honneur à la cause de Christ, et fut considéré par toute l'église comme une des parties les plus intéressantes, même comme l'une des parties nécessaires du grand ensemble qui se forma bientôt à Herrnhout.

On établit aussi, dans le même endroit, un institut d'éducation pour de jeunes filles, en donnant plus d'étendue à celui qui subsistait déjà.

Enfin, le 31 janvier 1724, nos quatre frères ajoutèrent à leurs résolutions précédentes, de concert avec leurs femmes, celle de fonder divers autres établissements, tous destinés au grand but final de combattre le règne des ténèbres et d'avancer celui

de Christ par tous les moyens qui seraient en leur pouvoir. On commença par le projet d'une institution qui, à elle seule, en renfermait déjà trois différentes. Les associés s'engagèrent par écrit à fournir la somme de quinze cents rixdalers, destinée à la construction d'une grande maison dans laquelle ils établirent une école pour des jeunes gens de famille noble, une librairie pour la vente des écrits dont nous avons parlé ci-dessus, puis, pour le soulagement des pauvres de la contrée, une pharmacie qui devait leur fournir, à des prix modérés, les remèdes nécessaires.

Les frères concluaient en ces mots le pacte qu'ils venaient de contracter par écrit : « Cet édifice ne se commence que dans la confiance au Dieu vivant, qui ne refuse rien aux prières que les siens s'accordent à lui présenter : par la même raison personne d'entre nous ne devra se laisser amollir par les adversités, l'opposition ou le mépris ; mais chacun s'appliquera au contraire, selon les besoins et dans la force du Seigneur, non-seulement à rendre raison de la précieuse espérance qui est en lui, mais aussi à maintenir de tout son pouvoir cette œuvre chrétienne. Amen ! Le Seigneur dise aussi amen ! »

Comme il n'y avait pas eu de prédicateur à Bertholdsdorf cette année-là, depuis la Pentecôte jusqu'à la fin d'août, les premiers exilés de Moravie, qui n'avaient bâti leurs maisons qu'à vingt minutes de Bertholdsdorf, se réunirent aux assemblées qui se tenaient chez Heitz (liv. I, p. 216), où les vérités du salut étaient exposées avec une clarté et une liaison remarquables. On y comparait l'Ecriture à l'Ecriture ; tous ceux qui savaient lire y apportaient à cet effet leur exemplaire de la Bible ; et chacun pouvait faire ses remarques en toute liberté. Ces assemblées furent en grande bénédiction à ces réfugiés ; et Heitz ayant été

engagé plus tard à quitter l'endroit, parce que ses principes réformés contrastaient trop avec ceux du comte, tous ces frères lui écrivirent des lettres pleines d'un tendre attachement, où ils rendent eux-mêmes témoignage à ce que nous venons de dire. C'est ainsi qu'Augustin Neisser lui écrivait :

« .....La vive affection qui règne entre les membres du corps de Christ lorsque l'Esprit du Seigneur, lorsque l'amour de Dieu est répandu dans leurs cœurs, est une chose plus facile à éprouver qu'à décrire... Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous... Sans doute, lorsque des cœurs de ce genre s'entretiennent ensemble, c'est tout autre chose que les conservations des autres hommes; cela va au fond de l'âme, et j'en suis un témoin : car vous m'avez dit plus d'une parole qui a pénétré la mienne avec la puissance de Dieu. Il se passe bien peu de temps sans qu'il me revienne dans le cœur quelqu'un des entretiens que nous avons eus ensemble. J'espère toujours que vous verrez de vos yeux les merveilles que Dieu fait parmi nous, etc. »

Dès que M. Rothe fut arrivé à Bertholdsdorf, les frères de Moravie fréquentèrent, comme d'autres membres de la paroisse, les prédications et les autres heures d'édification qui se tenaient soit à l'église, soit chez le comte : à cet effet, ils ne retournaient pas chez eux après le service du matin, mais ils apportaient leur dîner, c'est-à-dire, un morceau de pain, et ils attendaient avec joie le service de l'après-midi.

Voilà quel était, à cette époque, l'état religieux de Bertholdsdorf et des alentours : une douzaine de personnes environ en faisaient toute la richesse; mais ce petit nombre était entièrement dévoué au Seigneur; et ils éprouvaient ce qu'avait promis Jésus

à son Eglise : « Là où deux ou trois sont rassemblés » en mon nom, je suis au milieu d'eux. » C'étaient les trois cents de Gédéon, qui valaient mieux que ses trente-deux mille. Ces premiers germes vont bientôt devenir un grand arbre. Nous retournons à Herrnhout naissant.

FIN DU LIVRE II.

LIVRE TROISIÈME.

ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722—1727).

Aussitôt que les deux frères Neisser furent établis dans leur nouvelle habitation, Christian David, pleinement persuadé que le besoin qui le pressait toujours de nouveau de se rendre en Moravie et en Bohême était une impulsion de Dieu, alla chercher de nouveaux frères dans ces pays. « Il était occupé, » raconte familièrement un historien de cette époque, « au commencement de 1723, à planchéier la salle de la maison du comte à Bertholdsdorf, et n'en avait encore fait que la moitié, lorsque tout d'un coup il laisse là sa hache et sa règle, et retourne, sans chapeau, à soixante et dix lieues de là vers les trois autres frères Neisser qu'il avait laissés à Sehlen. »

Pendant cet intervalle de temps, ceux-ci avaient été appelés à comparaître pour rendre compte de l'évasion de leurs deux frères; et comme ils ne voulurent pas donner les renseignements qu'on leur demandait, ils furent jetés pour quelque temps dans une prison. Dès qu'ils en furent sortis, ils demandèrent aux autorités de l'endroit, qui étaient des jésuites, la permission de quitter le pays; et comme, pour toute réponse, on les menaça de nouveau de la prison et de l'inquisition, ils résolurent de partir sans autorisation, en laissant là tout leur avoir. C'est dans cet intervalle de temps, que Christian David

les visita; et un peu plus tard, dans l'été de 1723, ils exécutèrent leur résolution, accompagnés de leurs familles, formant un total de dix-huit personnes. Ils arrivèrent heureusement, quoiqu'à travers mille dangers et mille peines, à Bertholdsdorf, où ils furent accueillis avec leurs prédécesseurs. L'intendant Heitz leur obtint la permission de bâtir à côté de la maison de leurs frères celle qui leur était nécessaire à eux-mêmes; et ils s'établirent là au sein de la misère, se nourrissant avec tant de peine du travail de leurs mains, qu'ils ne retirèrent des passants, on a peine à le croire, pendant les six premiers mois, que six sous; mais ils n'en étaient pas moins remplis de courage et de foi.

Dans cette position, du moins au-dehors si pénible, ce fut pour eux un grand sujet de joie que le baron de Watteville vînt demeurer auprès d'eux. Le goût qu'il avait, à côté des manières les plus polies, pour le commerce des pauvres, dès que ces pauvres étaient des gens pieux, l'avait porté à aller occuper une petite chambre dans la première maison de l'endroit naissant, pour y jouir de la solitude et y avancer les travaux entrepris. Ce fut pour les réfugiés un temps de bénédiction, où ils se virent soutenus à chaque moment par les exhortations chrétiennes de ce frère, dont ils appréciaient d'autant plus la présence que le pasteur demeurait loin d'eux, et que le comte de Zinzendorf était retenu le plus souvent à Dresde par ses fonctions civiles.

Autour de Noël de la même année (1723), Christian David retourna en Moravie, par suite d'un vœu qu'il avait fait d'aller y prêcher encore une fois l'Evangile, si Dieu lui conservait sa femme, qui avait eu des couches malheureuses.[1] Il fut exaucé, et il se hâta

[1] Paul fit un vœu longtemps après sa conversion, et après avoir été éclairé de ces lumières de l'Evangile qu'il avait reçues en si

d'accomplir son vœu en se rendant à Zauchtenthal, où nous allons trouver un des plus beaux réveils dont l'histoire ecclésiastique fasse mention.

Il arriva chez David Schneider, petit-fils de ce fidèle Samuel Schneider dont nous avons rapporté plus haut la vie et la mort exemplaires (liv. 1, p. 201). Il y trouva encore quelque vie, quoique ce fût celle d'un lumignon près de s'éteindre; et il parvint à la ranimer. Quelques hommes avides de vérité se réunirent autour de lui, et il leur présenta les vérités divines avec cette vivacité et cette fraîcheur qu'elles avaient perdues pour eux depuis bien longtemps. Il renouvela, avec quelques-uns d'entre eux en particulier, l'alliance de servir Dieu dans une fidélité irréprochable.

De là il se rendit à Kunewalde où il tint entre autres, devant une nombreuse assemblée, sur les huit béatitudes, un discours qui fit une sensation extraordinaire. Son témoignage excita dans les deux endroits un merveilleux réveil; on se transmettait la nouvelle du salut avec cette joie et cet étonnement qu'elle devrait toujours exciter; ce devint la grande affaire du jour; on s'en entretenait dans toutes les maisons, dans toutes les rues, sur toutes les routes; de manière que la contrée entière se trouva subitement en mouvement. Il n'y avait, dans le grand village de Zauchtenthal, qu'un petit nombre de familles qui ne fussent pas entraînées par la puissance de la grâce; il

grande mesure (Act. XVIII, 18). Nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer, à cette occasion, l'inconséquence où tombent certains chrétiens qui professent un attachement presque servile à imiter jusque dans les moindres détails les pratiques des Apôtres, aussi bien qu'à suivre leurs préceptes, et qui se mettent cependant, par la plus frappante contradiction, avec une espèce de mépris au-dessus de celles de ces pratiques qui tendraient à nous imposer des sacrifices pénibles et à mortifier la chair, comme des vœux, le jeûne, et autres choses semblables (1 Cor. IX, 27). Diront-ils que Paul même avait quelque chose de légal?...

en était de même à Kunewalde, où Melchior Nitschmann, jeune homme de vingt ans, commença à tenir des assemblées : et le charpentier David eut là des succès qui couronnèrent rarement à ce degré l'œuvre d'un ecclésiastique. On se réunissait en plusieurs maisons à la fois pour y chanter des cantiques, et y lire la Parole; on ne faisait plus grande différence entre le jour et la nuit; et comme on l'a vu en d'autres circonstances pareilles, en ce temps d'effusion de grâce il y eut un grand nombre de personnes qui surent à peine, pendant plusieurs mois de suite, ce qu'était le sommeil. Les bergers chantaient des cantiques en gardant leurs troupeaux; les valets et les servantes, au milieu de leurs travaux, ne s'entretenaient que du salut de Jésus : dans tous les villages environnants, on n'entendait plus de musique; personne ne voulait plus des maisons de jeu ou de danse. Un David Nitschmann, jeune tisserand de dix-huit ans, et plusieurs autres encore, parcouraient le pays, en témoignant de ce qui s'était passé dans leurs cœurs, en conjurant les pécheurs de se rendre à l'amour de Jésus, et en augmentant ainsi sans cesse le grand feu qui venait de s'allumer. De petits enfants même adressaient des prières ferventes à « l'Amour éternel, » comme ils se plaisaient à appeler Dieu, en élevant au ciel leurs mains et leurs voix, et conjurant souvent leurs parents mêmes de s'adresser avec eux à l'Ami des pécheurs. Une jeune fille de douze ans, entre autres, mourut dans une si vive assurance de la grâce de Dieu, dans un renoncement au monde si complet, et avec des avant-goûts si puissants de la gloire à venir, que son témoignage laissa chez plusieurs une impression particulièrement profonde.

On savait peu alors ce que c'était que telle ou telle dénomination extérieure; tout parlait de Jésus, de sa puissance, de l'amour du Père et des dons du

Saint-Esprit. C'était là la confession de foi, c'était le seul fondement sur lequel ces nouveau-nés s'appuyassent pour mépriser la croix, braver l'opprobre, les persécutions et la mort.

Du reste ces persécutions ne tardèrent pas à s'élever, et même avec une telle fureur, que l'on dit qu'en 1724 toute la seigneurie de Weisskirch fut sommée de se lever en masse pour détruire Zauchtenthal. Les magistrats et les prêtres avaient cherché d'abord à étouffer le mouvement religieux par des défenses et des menaces; mais c'était en vain. Les âmes réveillées continuaient d'annoncer les vertus du Seigneur Jésus, en magnifiant Dieu de ce qu'il avait fait venir de tels jours, et en s'efforçant de suivre la foi de leurs pères. Alors on passa des menaces aux voies de fait; et une persécution formidable fit bientôt distinguer ceux qui n'avaient qu'un feu passager de ceux qui étaient établis sur un fondement solide. Non-seulement ceux qui avaient tenu des assemblées, mais tous ceux qui y avaient assisté furent emprisonnés; et comme les prisons regorgèrent bientôt, on jeta les Frères dans des écuries et dans des trous infects où plusieurs furent près de succomber; d'autres furent renfermés dans des caves à moitié remplies d'eau, où on les tint jusqu'à ce qu'ils fussent près de périr de froid : d'autres furent placés, au cœur de l'hiver, au haut des tours, pour les forcer, par la souffrance d'un froid excessif, à déclarer lesquels d'entre eux possédaient des livres hérétiques; combien de fois le *conventiculaire* [1] (c'est ainsi qu'ils appelaient Christian David) avait été chez eux, et qui s'y était rencontré. Quelques-uns furent condamnés pour plusieurs années à travailler dans les fers; d'autres, qui avaient confessé Jésus

[1] Mot à mot : le ministre aux buissons (*der Buschprediger*).

avec plus de force, restèrent emprisonnés jusqu'à la fin de leurs jours; d'autres furent condamnés par les magistrats, qui voulaient les ruiner, à des amendes exorbitantes. Cette dernière espèce de peine frappa surtout les familles des Nitschmann et des Schneider. L'un des Nitschmann vit raser sa maison pour le seul fait d'avoir logé un protestant.

En même temps on attaquait ces Frères par la ruse; on leur conseillait de jurer fidélité à la religion romaine, en leur insinuant qu'ils resteraient libres de croire en paix tout ce qu'ils voudraient. En un mot, il n'y eut pas de moyens qu'on n'employât pour leur arracher leur foi; jusqu'à ce qu'enfin le Seigneur fit sortir miraculeusement de ce pays d'oppression tous ceux qui le cherchaient de tout leur cœur, et qui étaient disposés à abandonner leurs biens et même leur propre vie pour le suivre. Voici quelques autres détails sur les scènes qui se passaient en ces lieux et en ces temps de bénédiction. Ceux qui suivent immédiatement nous sont fournis par une des personnes les plus impliquées dans ces événements, par David Nitschmann, père du jeune Melchior (p. 269). Cet homme respectable, qui mourut en 1758 comme missionnaire, en Pensylvanie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a laissé, dans une biographie écrite de sa propre main, un rapport détaillé sur les événements de cette époque, sur son emprisonnement qui en fut la suite, et sur la délivrance miraculeuse que le Seigneur lui accorda; et c'est de cet écrit même que sont tirées les pages suivantes. Les récits originaux, et ceux surtout qui sont rédigés par des gens simples et véridiques, sont si précieux, que nous transcrirons ici une partie de son rapport en traduisant le plus souvent mot à mot, afin de laisser au récit le charme de sa simplicité. [1]

[1] Voy. *Nachrichten aus der Brüder-Gemeinde*, 1822, 4e *Heft*.

Comme l'un des principaux objets des ennemis était d'ôter aux Frères les livres protestants qu'ils pouvaient avoir, ceux-ci se virent quelquefois exposés à des spoliations. Un jour, à Kunewalde, le lendemain de Pâques (1724), les Frères étant rassemblés en grand nombre dans la maison d'un charron, le substitut du bailli entre furieux, un chapelet à la main, emporte à la hâte autant de livres qu'il en peut saisir dans la précipitation, et se borne à dire aux Frères ces paroles qui marquent bien, par leur insignifiance même, l'agitation où il était : « Est-ce ici que vous célébrez le saint dimanche ? » (Il faut remarquer que c'était un lundi, comme on vient de le voir); puis au jeune Melchior Nitschmann : « Est-ce toi qui es le prédicateur? » Et il s'en alla.

La même saisie de livres ne réussit pas si bien dans un autre endroit. Et c'est ici que nous citerons textuellement le rapport de Nitschmann, que nous venons de mentionner.

« Un soir que nous allions nous mettre à souper, » dit ce frère, « je vois entrer chez moi, à Kunewalde, mon cher frère David Nitschmann, [1] (qui fut dans la suite le premier évêque des Frères). Il arrivait de Zauchtenthal, et il me dit qu'il y avait un homme ainsi et ainsi. Je le priai d'attendre un peu; mais il ne le voulut pas, et il me dit qu'il allait toujours s'en retourner le premier. Je n'eus pas de repos, et je lui courus après. Alors je vis quelques frères de Zauchtenthal, et Christian David que je ne connaissais pas encore. Nous restâmes d'abord tous en silence, et lui se retira un moment dans une chambre voisine; puis, lorsqu'il revint, nous nous agenouillâmes ensemble

[1] On trouve, dans l'histoire de ces temps, plusieurs David Nitschmann qu'il ne faut pas confondre.

pour prier. Ensuite nous nous assîmes, et il lut le Vme chap. de saint Matthieu, et parla sur les béatitudes.[1] Tout ce qu'il dit se présenta à mon cœur comme la pure vérité : je résolus aussitôt de me consacrer tout entier à mon Sauveur, quoi qu'il dût m'en coûter, et je m'attachai tellement à Christian David, que j'aurais pu abandonner tout ce que je possédais pour le suivre. Il allait alors à Teschen, chez l'abbé Steinmetz (livre. I, p. 211). Lorsque je fus revenu chez moi, je racontai à mes enfants ce qu'il nous avait dit : ils en furent tous ranimés, et ils auraient bien voulu le voir. Il revint bientôt de Teschen, et nous tint de nouveau un discours. Mon fils Melchior s'assit auprès de lui. Il y avait une grande quantité de gens, et tout le monde fut frappé de componction, comme cela se vit au Xme chap. des Actes, quand Pierre annonçait l'Évangile à Corneille. Dès ce moment il y eut un grand réveil. Nous nous rassemblions trois fois par semaine; et notre nombre s'accroissait chaque jour. Au bout de quelques semaines, les assemblées nous furent interdites sous peine de cent écus d'amende et de châtiments corporels. Mais nous ne nous en assemblâmes pas moins le dimanche après midi, à deux heures. Ma maison fut tellement remplie, que nous étions plus de cent cinquante personnes. » (Ici nous reprenons le récit nous-mêmes pour le compléter par ce que nous avons pu recueillir d'ailleurs). Les ennemis vinrent de nouveau surprendre les frères; et cette fois ils avaient pris avec eux plusieurs aides, car ils craignaient le peuple Mais au moment qu'ils entrèrent dans l'assemblée, les frères se mirent à chanter d'un voix claire et forte le fameux cantique de Luther :

[1] Heureux les pauvres en esprit; heureux les débonnaires, etc

Le monde fût-il plein de diables,
Et voulût-il nous dévorer,
Nous méprisons ses cris coupables;
Et Dieu nous fera triompher.

Et comme le substitut leur ordonna de se taire, ils répétèrent ce verset une seconde et une troisième fois, ce qui lui inspira une telle terreur qu'il laissa là tous les livres qu'il avait déjà pris, et se sauva sans avoir rien fait. Les frères restèrent joyeusement ensemble jusqu'à la nuit, et formèrent entre eux un fonds qui se monta d'entrée à vingt rixdalers, afin de racheter des livres à ceux qui en avaient perdu précédemment.

Dès le lendemain de cette assemblée, vingt pères de famille furent cités devant le magistrat, et jetés en différentes prisons. Le jeune Melchior en particulier, que nous verrons plus tard figurer à Herrnhout, fut d'abord privé de nourriture pendant longtemps, puis ensuite lié de cordes avec une telle force que le sang lui sortait par la bouche, le nez et la peau; ce qui lui laissa, après la merveilleuse délivrance qu'il éprouva en 1725, une santé faible jusqu'à la fin de sa courte mais bonne vie.

Quant au père Nitschmann, il fut mis en prison avec deux autres frères; on les laissa aussi manquer de toute nourriture pendant trois jours. (Ici nous reprenons le récit de Nitschmann.) « Nos femmes, » écrit ce frère, « venaient conjurer les geôliers de leur permettre de nous apporter quelque chose à manger. Mais comme il manquait une vitre à notre fenêtre, je leur criai, de notre troisième étage où nous étions renfermés, qu'elles ne devaient nullement s'inquiéter, que nous n'éprouvions aucune faim. Le geôlier, ayant entendu cela, le dit au magistrat qui donna ordre qu'on nous relâchât le même soir; mais en

nous défendant, sous des peines sévères, de continuer ces assemblées.

» Au bout de quelques semaines les autorités envoyèrent un conseiller pour faire une enquête. Je fus cité seul en ma qualité de bourgmestre; et on me demanda ce que signifiait ce tumulte, et pourquoi nous n'avions pas obéi à la défense expresse qu'on nous avait faite de nous rassembler ainsi. Je dis que nous ne nous étions pas réunis, comme c'est actuellement l'usage du monde dans le jour du Seigneur, pour jouer et boire au cabaret, pour jurer ou pour nous battre, mais que nous avions adoré notre Sauveur et lui avions adressé des prières. — C'est le diable que vous avez prié, me dit le président de la commission. — Je lui dis : Je ne le crois pas; car le diable ne conduit pas les hommes au bien, mais au mal. — Quoique tous les juges blasphémassent d'une manière horrible, le Seigneur me fortifia puissamment :.et je m'en retournai sain et sauf, et plein de joie.

» Trois mois après, le seigneur de l'endroit arriva et recommença à nous inquiéter. Nous fûmes mis à la torture et aux fers deux à deux, pour y rester un temps indéfini, et il nous fallut encore payer cent écus d'amende. Puis le seigneur repartit au bout de quinze jours. Mais auparavant je lui adressai encore une prière pour qu'il ne nous punît pas par une prison aussi dure; et je lui parlai de manière que les larmes lui vinrent aux yeux. Mais il se détourna et me dit : « Mes enfants, je n'y puis plus rien : vous êtes dans les mains du consistoire! » — Au bout de deux mois ce consistoire envoya deux commissaires. Quand je leur eus fait ma confession de foi, ils m'appelèrent un archihérétique, et dirent qu'ils me livreraient à la justice. Je fus mis quatre jours et trois nuits dans une autre prison.

» Quand toute cette enquête eut pris fin, on nous renferma de nouveau tous dans une même pièce, enchaînés deux à deux; mais moi j'eus des fers à part.

» Un jeudi au soir,[1] je dis à mes frères que je pensais les quitter cette nuit. — « Moi aussi, » ajouta aussitôt David Schneider, « je veux aller avec toi. » Il nous fallut attendre jusqu'à onze heures. Ne sachant comment je parviendrais à me débarrasser de mes fers, je portai la main au cadenas qui les retenait, pour essayer de l'ouvrir avec un couteau; et voilà il était ouvert. Je me mis à pleurer de joie, et je dis à Schneider : « A présent je vois que c'est la volonté de Dieu que nous nous en allions. » Nous ôtâmes les fers de nos pieds, nous prîmes congé des autres frères dans un profond silence, et nous traversâmes la cour pour voir si nous pourrions trouver une échelle. J'allai jusqu'au grand passage, qui était fermé de deux portes; et je trouvai la première ouverte, et la seconde aussi. Ce fut pour nous un second signe que nous devions nous en aller. Une fois hors du château nous pendîmes nos fers à la muraille, et nous traversâmes le jardin pour nous rendre chez moi, où nous nous arrêtâmes un peu, pour dire à ma femme comment elle aurait à se conduire lorsque j'enverrais quelqu'un pour la prendre. »

Là-dessus nos deux frères partirent, la nuit du 25 janvier 1725. Ils trouvèrent en Silésie un asile chez un homme pieux, jusqu'à ce que la femme de Nitschmann pût les rejoindre avec ses deux cadets; puis les Nitschmann se rendirent à Herrnhout, où ils arrivèrent le 3 mars. Schneider fut obligé d'attendre en-

[1] Nous rappelons que notre traduction est d'une scrupuleuse fidélité : nous donnons le récit tel quel, et nous laissons faire les réflexions aux lecteurs.

core quelque temps que les siens le rejoignissent; et il accepta pendant ce temps une place de maître d'école : mais dix ans plus tard, il rejoignit aussi nos frères de Herrnhout.

Dès qu'on se fut aperçu de l'évasion des deux prisonniers, on ordonna avant tout à leurs femmes d'envoyer quelqu'un pour les ramener. Elles envoyèrent le frère David Hickel, qui revint au bout de quelques jours sans les avoir trouvés. Aussitôt le juge le fit mettre en prison, et lui déclara que, pour avoir facilité l'évasion des deux prisonniers, il serait pendu. « C'est selon, » répondit-il tranquillement, « c'est selon que Dieu le voudra ou non; s'il ne le veut pas, il n'en sera rien. » On le jeta dans un trou froid et sombre, où il resta trois jours sans manger ni boire. Ensuite on le conduisit, à moitié mort de froid, devant le juge, pour y dire positivement ce qu'il savait des deux hommes qui s'étaient échappés. Comme il persévérait à protester qu'il n'en savait absolument rien, on le conduisit dans un appartement plus chaud, où on lui donna un morceau du pain qu'on donnait aux chiens, et de l'eau sale : puis il entendit qu'on recommandait au gardien de le surveiller soigneusement. Mais cela même lui parut être, à ce qu'il dit, une invitation à s'enfuir : il ouvrit doucement la porte, vit les sentinelles placées de manière qu'il pût passer sans être aperçu par une porte de derrière dans le jardin, et de là dans le village. Puis il traversa le village en plein jour, prit congé de quelques frères, partit en hâte pour la Saxe et arriva heureusement à Herrnhout.

Pendant que se passaient ces choses, dont nous n'avons pu interrompre le récit, il se faisait une autre émigration qui est d'une grande importance dans notre histoire. .

Le jeune David Nitschmann (p. 269) était particu-

lièrement lié avec quatre autres frères, deux qui portaient ses mêmes noms, un Zeisberger et un Jean Tœltschig. Ces cinq jeunes gens appartenaient aux familles les plus aisées de l'endroit : ils étaient pleins de l'Esprit de Dieu, et ils donnèrent plus tard une impulsion capitale aux destinées de Herrnhout. Le père du dernier était justicier héréditaire de Zauchtenthal, et ennemi déclaré des Frères.

Ces jeunes frères s'étaient fortement unis pour le combat de la foi; ils parcouraient sans cesse la contrée, prêts à tout endurer pour l'Evangile. Mais comme ils virent bientôt qu'ils ne pourraient, à la longue, soutenir la fureur des ennemis, ni conserver dans leur patrie la liberté de conscience, ils résolurent d'abandonner le pays à la première occasion. Bientôt après cette assemblée du lendemain de Pâques dont nous avons parlé plus haut (p. 272), ils furent cités devant les autorités, où le juge (le père du jeune Tœltschig) leur défendit, en présence de toute la commune et sous des peines sévères, de continuer leurs assemblées, et leur conseilla, au lieu de cela, d'aller plutôt au cabaret, danser et s'amuser; en ajoutant qu'ils ne devaient pas s'imaginer d'émigrer, parce que les magistrats avaient les bras longs et sauraient bien les atteindre.

Ces défenses eurent pour résultat que, sur le même moment, nos jeunes gens convinrent de quitter aussitôt leur patrie, ce qu'ils exécutèrent dès le lendemain, à dix heures du soir. Se rappelant que le Sauveur n'avait pas eu même un lieu où reposer sa tête, ils partirent avec joie, quoique sans rien emporter du tout, nus pour ainsi dire, et sans savoir où ils iraient, mais ne pensant qu'à gagner la liberté et à sauver leurs âmes.

Arrivés sur une prairie hors du village, ils se mirent à genoux, prièrent pour Zauchtenthal et pour

toute la contrée et se recommandèrent, eux et les frères qu'ils laissaient dans le pays, à la garde et à la protection de Dieu. Puis ils se mirent à chanter un cantique qu'avaient chanté cent ans auparavant leurs ancêtres, pareillement chassés du pays :

Heureux le jour où, fuyant ma patrie,
Je vais chercher la misère et l'exil ;
Mon Rédempteur, le soutien de ma vie,
Me gardera jusqu'au sein du péril, etc.[1]

Et c'est ainsi qu'ils se mirent en route. Afin de n'être pas atteints, ils prirent des chemins de traverse pardessus les montagnes. Arrivés près de Neisse, où la route se partageait, après avoir délibéré un moment s'ils devaient se rendre auprès de leurs frères de Lissa en Pologne ou chez ceux de Saxe, ils résolurent d'aller au moins saluer encore une fois ces derniers, et surtout Christian David, l'instrument de leur réveil. Ils ne savaient pas combien le choix d'un chemin plutôt que d'un autre décidait pour le reste de leurs jours.

Ils eurent occasion, chemin faisant, d'être péniblement détrompés de l'idée trop belle qu'ils s'étaient faite de l'église protestante en masse. Ils cherchaient partout des enfants de Dieu, et quand ils en venaient à prendre auprès du premier venu de pareilles informations, on les appelait piétistes et on les menaçait de les livrer à leur gouvernement. A Schweidnitz ils furent scandalisés de la pompe du culte luthérien;

[1] Nous n'avons pu rendre la sublime simplicité de l'original, qui exprime, s'il est permis d'user de ce terme, si crûment le bonheur de la souffrance du chrétien, en laissant tout leur prix aux biens qu'il sacrifie, mais en montrant qu'il fait ce sacrifice avec joie : « Heureux le jour où *il faut que je parte*, que je quitte ma *chère* patrie, et *me rende dans la misère*. » — On ajoutait : « Le Seigneur sera ma compagnie, il me protégera par ses anges... Comme un cerf brame après les courants d'eau, ainsi mon âme a soif de Dieu, etc. »

mais enfin ils trouvèrent des frères. Un homme pieux les conduisit à Niederwiese, chez le ministre Schwedler, [1] où ils arrivèrent le 9 mai. Celui-ci les reçut avec une espèce de transport d'amour; il se jeta aussitôt à genoux avec eux et fit trois fois, selon sa coutume, la prière dominicale. Les frères sentirent la vie de son cœur, et s'attachèrent aussitôt à lui. Après la prière, connaissant probablement mieux qu'eux-mêmes l'histoire touchante de leurs ancêtres les anciens frères de Bohême, il leur dit :

« Mes enfants ! savez-vous bien de qui vous êtes la race et les descendants? » Et sans attendre leur réponse, il commença aussitôt, avec les larmes aux yeux, à leur raconter les histoires de Huss, de Wiclef, de Jérôme et d'Amos Comménius, puis il leur dit : « C'est de ces martyrs, c'est de leur sang précieux que vous êtes sortis. Le Seigneur a exaucé leurs larmes et les prières qu'ils lui ont faites pour leurs enfants. Le Dieu qui a promis de faire du bien jusqu'en mille générations, et qui vous a maintenant tirés de l'esclavage, vous gardera jusqu'à ce qu'il vienne lui-même rassembler toutes ses brebis dans son céleste bercail. Il y a cent ans, ajouta-t-il, que vos pères ont enduré de cruelles persécutions; c'est à vous d'en recueillir les fruits, ces fruits qu'ils ont payés de leur vie. Dieu soit loué de ce que vous êtes délivrés, et de ce que nous pouvons maintenant vous voir croître et fleurir parmi nous; je vous le souhaite, pour ma part, dans toute l'abondance de la plénitude de Christ! Amen! »

Touchés de cet accueil cordial, nos frères prirent congé de ce serviteur de Christ et se dirigèrent, d'après son conseil, aussitôt sur Herrnhout. Il leur don-

[1] On verra à la fin de ce livre quelques détails bien remarquables sur ce prédicateur distingué.

na un guide jusqu'à un certain endroit où ils furent accueillis avec joie par une famille chrétienne. Ils le furent de même à une station suivante, d'où on les fit conduire à Bertholdsdorf avec une lettre de recommandation pour le pasteur Rothe.

Arrivés le 12 mai, un peu avant midi, sur le territoire de Bertholdsdorf, ils trouvèrent que le pays avait l'air bien pauvre en comparaison de la Moravie, et l'un d'eux en exprima librement la pensée, comme l'avait déjà fait précédemment une des femmes émigrées (p. 219); mais les autres n'eurent pas de peine à lui rendre le courage. A midi, ils arrivèrent dans le village, et allèrent chez le pasteur. Rothe les reçut au premier abord, selon sa coutume, assez froidement; mais lorsque, au bout d'un moment, et après les avoir examinés avec soin, il vit que c'étaient des jeunes gens qui avaient quitté des biens considérables pour le nom de Christ, il commença à parler avec le sentiment d'une joie vive sur ces paroles de l'épître aux Hébreux (ch. XI, 24, 25): « Lorsque Moïse fut grand, il ne voulut plus être appelé fils de la fille de Pharaon, » en faisant l'application de ce texte à eux et à leur émigration, puis il les fit conduire jusqu'à Hernnhout. Lorsqu'ils en aperçurent les trois maisons, quoique bien chétives, ils eurent tous le sentiment que c'était là l'endroit où ils devaient s'établir; seulement cet endroit leur parut encore extrêmement petit, parce que Christian David leur en avait toujours parlé comme d'une ville que l'on fondait, et David Nitschmann, celui qui plus tard fut l'un des syndics, [1] se mit à dire : Si trois maisons formaient une ville, Hernnhout en serait encore une passable.

Ces Frères arrivaient dans un moment singulier; et ce 12 mai en général est resté très-remarquable

[1] Chargé pour traiter des rapports de l'Eglise avec l'Etat.

dans l'histoire des Frères, soit parce que dans la suite il se passa à la même date plusieurs choses importantes, ce qui le fit appeler par Zinzendorf le jour critique; soit par les coïncidences qui eurent lieu dans celui dont nous nous occupons, et par les pressentiments dont il fut rempli.

Nous avons vu dans le livre précédent (p. 263) que le comte avait résolu avec ses amis de bâtir une maison pour trois établissements qu'il pensait réunir en un seul local. C'est une maison qui devint plus tard d'autant plus chère aux Frères, que dans la suite on en employa longtemps la grande salle pour les assemblées d'Hernnhout. Or on se préparait depuis quelques jours à en poser la première pierre. Le matin du jour auquel nous sommes parvenus, il arriva, dans le silence du crépuscule, que Watteville, qui s'était établi, comme on l'a vu, au milieu de nos réfugiés, dans une mauvaise maison provisoire, entendit de toutes parts, au-dessus, au-dessous, à côté de lui, en tous sens, tous les habitants de la maison se lever de leurs lits presque en même temps, et prier à haute voix. L'édifice était bâti avec tant d'économie, et les parois en étaient si minces, qu'on apercevait facilement d'une pièce ce qui se faisait dans l'autre; de sorte que Watteville, qui se trouvait au milieu de tous ces hommes, ou plutôt de toutes ces prières, et qui en connaissait la sincérité, fut entraîné avec ses frères dans l'ardeur de leurs sentiments, et adressa comme eux une fervente supplication au Seigneur. Ensuite il se rendit dans le chantier où travaillait Christian David; il s'assit un moment sur les poutres qui couvraient la place, et se mit à réfléchir sur sa position actuelle, en prenant en lui-même tout de nouveau la résolution de se dévouer entièrement à l'œuvre naissante.

Au milieu de ces réflexions où il s'enfonçait en

oubliant tout ce qui l'entourait, Christian David, qui venait d'achever l'une de ses pièces, et dont les résolutions avaient toujours quelque chose d'une inspiration soudaine, se mit à lui dire : « Il nous faut poser aujourd'hui la première pierre de la grande maison, » et Watteville répondit aussitôt : « J'y pensais justement aussi; il me semble que c'est le jour pour cela. »

On invita à cette cérémonie le comte Zinzendorf, sa femme et d'autres amis qui se rencontraient à Hennersdorf et à Bertholdsdorf. Et c'est au moment où toutes ces personnes, accompagnées du ministre Schæffer, arrivaient à Hennersdorf à trois heures de l'après-midi pour cette inauguration solennelle, qu'arrivaient aussi les cinq nouveaux Frères de Moravie. Ils furent présentés au comte avec une lettre de recommandation du pasteur Schwedler. Le comte préoccupé les reçut, selon eux, avec une froideur extrême, qui faillit leur donner des doutes sur sa piété et les engager à chercher ailleurs leur asile. Cependant ils se rendirent avec les autres assistants sur la place destinée au nouvel édifice.

Le comte commença par tenir un discours plein de force sur le but de cette maison, et dit entre autres que. si cet édifice ne devait pas servir à atteindre l'unique but qu'on s'était proposé en l'élevant, savoir, la gloire de Dieu, il désirait plutôt que le Seigneur le détruisît et le consumât par le feu du ciel.

Watteville, dont le cœur fut tout ce jour, depuis le grand matin jusqu'au soir, dans un état d'attendrissement extraordinaire, se mit à genoux sur la pierre fondamentale, et fit une prière ardente où il exposa tous les sentiments, les espérances et les résolutions qui remplissaient son âme; cette prière produisit un effet extraordinaire sur tous les assistants, qui tous

l'accompagnèrent de douces larmes d'attendrissement.

Pour terminer cette action, l'un des invités entonna d'un cœur joyeux le « Grand Dieu, nous te bénissons, » auquel tous se joignirent comme un cœur et une âme.

M. de Watteville plaça sous la pierre fondamentale ce qui lui restait de bijoux, surtout une bague qu'il avait fait passer sept fois par le feu, et qui devait désigner son bonheur selon le monde. Il voulut indiquer par là ce qui devait être maintenant enseveli pour lui à jamais, la vanité.

« Vous avez beaucoup promis, » lui dit la comtesse après la cérémonie terminée; « s'il en arrive la moitié, ce sera bien au-dessus de notre attente. »

Le comte a témoigné souvent dans la suite qu'il n'avait jamais entendu en sa vie quelque chose d'aussi entraînant que la prière que fit alors Watteville, et qu'il datait de cette prière la puissante grâce qui régna sur les Frères.

Les cinq Frères nouvellement arrivés éprouvèrent comme une terreur sacrée à l'ouïe des paroles solennelles du comte et de celles de Watteville; et l'ensemble de cette scène, à laquelle ils s'étaient rencontrés d'une manière si inattendue, les toucha si profondément, qu'ils dirent en leur cœur : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici que notre pied s'arrêtera. » Ils avaient déjà trouvé beaucoup plus qu'ils n'avaient attendu; ils se fixèrent donc en ce lieu; plusieurs des leurs les suivirent à des intervalles très-rapprochés, et leur arrivée fut ainsi l'un des moments les plus marquants de cette époque de la renaissance de l'Eglise, car ils apportèrent avec eux, comme un trésor qui leur était confié, les droits de leur ancienne *église,* son esprit, ses bénédictions et ses promesses,

auxquelles le Seigneur voulut donner un développement plus glorieux que jamais.

Et ce furent en effet ces cinq Frères qui, les premiers, insistèrent presque dès leur arrivée sur la convenance, ou plutôt, selon eux, sur la nécessité de remettre en vigueur la discipline de leurs ancêtres, dont ils avaient reçu une vive impression par les récits de leurs pères et de leurs aïeux. C'est d'eux que Dieu s'est servi pour faire prendre à l'Eglise des Frères la forme qu'elle a reçue, et pour lui donner la consistance d'une église distincte. Comme on le verra bientôt, le comte de Zinzendorf désira longtemps que cette nouvelle colonie de Moraves se joignît simplement à l'église luthérienne générale. Le pasteur Rothe se brouilla avec les Frères dès qu'ils se constituèrent définitivement à part; et ce ne fut que par suite de la persévérance de ceux-ci, et après une lutte très-pénible, que l'église de Herrnhout prit cette forme indépendante qu'elle a reçue, et qui, malgré ses principes larges, relativement aux autres églises, n'en fait pas moins, par le fait, et sûrement pour son bien et le bien de l'ensemble, une église indépendante et absolument distincte.

Outre ce point de vue, sous lequel ces cinq jeunes gens méritent un intérêt particulier, ils se distinguèrent tous, par la suite, personnellement dans l'Eglise; car on peut compter pour une distinction le sort de l'un des David Nitschmann qui, retournant en Moravie pour y visiter son père, fut saisi et mis en prison à Olmutz, où il mourut le 15 avril 1729. Des quatre autres, nous ne citerons que David Nitschmann, le charpentier, qui partit, en 1732, avec Léonard Dober, pour la première mission des Frères chez les païens, parmi les nègres de Saint-Thomas, et qui fut sacré premier évêque de l'Eglise renouvelée des Frères en 1735.

Le comte de Zinzendorf dit de lui : « Sa conversion si entière, sa conduite simple, sa droiture, le respect dont il jouissait, même de la part du monde, l'esprit infatigable de témoignage dont il était animé, le bonheur et l'habileté singulière qu'il avait à diriger et à édifier les églises, son premier essai parmi les païens, que Dieu a si richement béni depuis lors, tout en fit le candidat le plus digne de l'épiscopat, lorsqu'il fut temps de songer à renouveler celui des anciens Frères. »

Voilà ce qui concerne les cinq réfugiés qui apparurent dans cette journée mémorable.

Quant à la maison dont on jetait en ce même jour les fondements, elle fut doublement intéressante, en ce qu'elle s'éleva au milieu d'un mélange de grandes épreuves et de grandes bénédictions, et encore en ce que tous les objets qui la composaient avaient été faits et travaillés par des enfants de Dieu pleins de dévouement, et au milieu de prières ferventes et d'un réveil extraordinaire; car, pendant sa construction, il arriva sans cesse de nouveaux réfugiés, qu'on put employer comme tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, menuisiers, vitriers, potiers ou manœuvres. L'institut projeté de jeunes gentilshommes y fut ouvert, en 1725, sous la conduite de plusieurs personnes de considération.

Le médecin dont nous avons parlé plus haut (liv. II, p. 262) y fut placé en la double qualité de médecin et d'inspecteur de l'établissement; un baron était bibliothécaire, deux capitaines suédois y étaient gouverneurs, et quelques ministres ou étudiants y donnaient les leçons.

Plus tard cet édifice reçut d'autres destinations; il servit pendant trente-deux ans de salle d'assemblée pour l'église de Herrnhout.

Pour achever ce qui concerne nos cinq nouveaux

venus, ils furent accueillis par les frères Neisser avec une joie inexprimable, quoique dans une grande pauvreté; car la place était petite; il n'y avait qu'une maison d'achevée, et même dans cette maison le rez-de-chaussée seul l'était entièrement. Mais ils avaient la paix de Jésus au milieu d'eux.

Cependant la persécution de Moravie continuait avec force, et comme on exigeait des Frères qu'ils fissent tout ensemble serment de renoncer à leur foi, de rester dans le pays, et de croire à l'église romaine, les fidèles s'occupaient tous des moyens de se soustraire à cette oppression en quittant le pays. Là encore, la persécution devint une pierre de touche pour distinguer les véritables fidèles de ceux qui n'avaient cru que pour un temps.

Ceux qui ne quittaient le pays que pour la conscience, et qui abandonnaient franchement leurs parents, leurs amis et leurs biens, échappèrent en général heureusement, et souvent d'une manière presque miraculeuse, de leurs prisons pour gagner la frontière. Plusieurs même qui ne purent quitter sur le moment, trouvèrent plus tard le moyen de rejoindre les leurs, malgré toute la surveillance des ennemis. Mais ceux qui vendaient leurs biens en secret, et qui voulaient emporter l'argent ou partir avec leur bagage, furent souvent trahis ou arrêtés en route, et ramenés dans leur endroit; d'autres furent maltraités par des voleurs, et dépouillés de tout ce qu'ils emportaient.

Voici quelques-unes des plus intéressantes de ces émigrations :

Un nommé David Quitt avait été tellement pénétré de la vérité évangélique, lors d'une visite de Christian David, qu'il en vint bientôt à tenir lui-même des assemblées dans sa maison. Il fut condamné à une amende; et comme, pour y subvenir, il vendit quel-

que chose de ses possessions, on le suspecta de vouloir émigrer; sur cette fausse supposition, on le jeta dans un mauvais cachot, où il serait mort de froid, s'il n'en eût été délivré à temps sous une caution de cent écus. Peu après, un des Frères de Herrnhout vint loger chez lui pour quelques jours, et devint l'instrument de la conversion de l'une de ses filles, qui résolut aussitôt d'émigrer avec une de ses amies. Mais la mère de cette dernière en fut tellement irritée, qu'elle accusa publiquement le frère Quitt de recéler des conventiculaires. On fit donc, à grand bruit, la visite de toute sa maison; et quoiqu'on n'y eût point trouvé d'étrangers, Quitt crut cependant que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de fuir avec les siens dès la nuit suivante, ce qu'ils firent sans prendre avec eux autre chose que ce qu'ils avaient sur le corps. Mais ils furent arrêtés dans un village par quelques hommes, qui les ramenèrent en arrière. Dans l'angoisse de son cœur, Quitt invoqua leur compassion : « Chers amis, » leur dit-il, « vous nous jetez dans la dernière détresse! Si vous saviez quelle est notre position, sûrement vous nous aideriez plutôt à nous enfuir; nous sommes des hommes morts si vous nous ramenez! » Puis il se mit à leur raconter ce qu'il avait déjà souffert pour la vérité, et comment il quittait maintenant tout pour l'amour de l'Evangile. Sur ces représentations les conducteurs de ces frères furent tellement touchés de pitié, que non-seulement ils les laissèrent aller, mais qu'ils leur indiquèrent encore le chemin le plus sûr pour s'enfuir, en les avertissant de se garder avec soin de traverser aucun village. Et c'est ainsi que ces réfugiés arrivèrent à Bertholdsdorf.

Là des maîtres pieux du voisinage demandaient de les avoir pour fermiers; mais ces âmes fidèles et ardentes répondirent, en versant des larmes : « Nous

ne sommes pas sortis du pays pour chercher de la nourriture, nous en avions de reste chez nous; mais, comme nous sommes encore des enfants nouvellement nés en Christ, nous désirons avant tout être affermis et fondés en lui, et demeurer pour cela auprès des frères. »

Cependant les Frères mêmes ayant insisté pour qu'ils acceptassent cette place, ils y entrèrent; mais ils ne purent y tenir longtemps, et ils vinrent, l'année suivante, s'établir à Herrnhout.

Jean Tanneberger, né à Zauchtenthal, fut instruit dès son enfance dans la vérité évangélique, soit par ses parents, soit à l'école de ce Samuel Schneider, que nous avons déjà rappelé quelquefois (p. 267). Il fut placé, jusqu'à sa vingt-septième année, en service dans une contrée éloignée, chez des gens étrangers à la connaissance de Christ; mais après la mort de son père il revint prendre la direction de la maison. Lors de la visite de Christian David, en 1723, les bonnes impressions qu'il avait reçues dans son enfance, mais qu'il avait presque perdues depuis, se réveillèrent avec force. Or, comme on savait qu'il était du nombre des Frères, et que ce fut à l'époque dont nous parlons que s'enfuirent les cinq jeunes gens dont nous avons raconté l'émigration, il fut cité au sujet de cette évasion; et quoiqu'il pût assurer en vérité qu'il l'avait entièrement ignorée, on le tint pendant huit jours enfermé sous un toit par un froid rigoureux, sans qu'il eût rien à manger que ce que ses amis parvenaient à lui faire tenir à la dérobée. Puis, lorsqu'il eut été délivré, et que, plus tard, il y eut quelques nouvelles émigrations, il fut de rechef appelé à comparaître avec quelques autres Frères; on les jeta les uns et les autres dans des cachots infects, d'où on ne les sortait que pour les atteler tantôt deux à deux à quelques charettes, ou les employer

d'autres fois isolés à quelque travail forcé, avec un plot attaché à la jambe. Tous ces mauvais traitements ayant été insuffisants pour les détourner de la foi, leurs ennemis, découragés, les renvoyèrent chez eux pour un peu de temps; mais bientôt ces Frères reçurent l'avis que, le lendemain, on tenterait de les forcer à l'abjuration. Pour cette fois Tanneberger résolut de tout abandonner dans la même nuit, et de partir avec sa femme et un enfant de dix mois. Il découvrit son dessein à quelques autres qui partageaient ses sentiments, et qui partirent effectivement cette même nuit, formant une compagnie de douze personnes. Ce voyage à pied par des chemins détournés, et presque toujours de nuit, fut souvent très-pénible; mais le Seigneur les fit parvenir heureusement à Herrnhout.

David Weber et Thomas Teischer, après avoir été longtemps retenus en prison et avoir constamment refusé d'abjurer, furent condamnés aux galères. Mais ils sautèrent par la fenêtre de leur prison, sans en recevoir aucun dommage ni l'un ni l'autre, quoiqu'elle fût très-haute; et ils coururent chez eux, où les leurs étaient prêts à partir, en abandonnant une fortune considérable. Ils s'échappèrent sur-le-champ, et arrivèrent sans autre obstacle heureusement à Herrnhout.

André Beyer fut tenu en prison à Kunewalde au-delà d'un an, et tourmenté en diverses manières, parce qu'il ne voulait pas abjurer sa foi et ses relations avec les Frères; mais, comme tout fut inutile, on décida de le charger de chaînes et de le jeter dans un cachot profond et humide. Le jour où ce jugement devait être exécuté, un Frère, nommé David Fritsch, qui se trouvait enfermé avec lui, poussa sans dessein la porte de la prison où ils se trouvaient, et la grosse chaîne qui était tendue en dehors devant la porte sauta. Ils ouvrirent la porte, ne virent point de sen-

tinelle, se rendirent chez eux, prirent leurs femmes et leurs enfants, dont l'un n'avait que six mois, et s'enfuirent. Entre deux villages ils rencontrèrent quelques gendarmes, qui leur crièrent : « Ah ! vous êtes des gens de Kunewalde, et vous voulez vous sauver; livrez tout ce que vous avez! » L'un d'eux appuya même la pointe de son épée sur la poitrine de Beyer; mais, touché par les cris affreux que poussaient les enfants, il le lâcha en lui disant qu'il lui laissait la vie pour l'amour de ces petits, mais qu'ils seraient bien pris par d'autres avant d'atteindre la frontière; et nos Frères passèrent outre. Mais Dieu préserva ces pauvres réfugiés de tout autre danger, de manière qu'ils arrivèrent à Bertholdsdorf, pleins de joie et de reconnaissance.

Un autre Frère, nommé Jean Nitschmann, qui avait demeuré déjà quelque temps à Herrnhout, était retourné en Moravie pour en tirer sa sœur; et il y réussit. Mais un de ses frères qui était resté fut sur le point d'être saisi; car les officiers de la justice vinrent fouiller sa maison et y trouvèrent des livres qui devaient le faire condamner. C'est pourquoi, dès qu'ils furent loin, il se sauva tel quel hors du village; et comme on lui courait après, il sauta une haie et se cacha dans un fossé. Ceux qui le poursuivaient étant arrivés à l'endroit où ils l'avaient perdu de vue, l'un d'eux franchit pareillement la haie, passa le fossé sans apercevoir ce Frère, quoique ce fût grand jour, et chercha longtemps sur cette place même. Nitschmann les entendit longtemps crier : « C'est ici qu'il doit être. » Et c'est bien là qu'il était; mais leurs yeux étaient retenus, de manière qu'ils ne le trouvèrent pas, et qu'enfin, las de le chercher, ils retournèrent dans leur village. Il sortit alors de son fossé, se cacha jusqu'au soir dans une grange, et continua ensuite sa route sans obstacle jusqu'à Herrnhout.

Mais une société d'environ vingt personnes, qui s'étaient rassemblées de différents endroits, n'eut pas le même bonheur. Les voyageurs, s'étant donné le mot pour partir un certain jour, vendirent secrètement tout ce qu'ils purent, et se mirent ensuite en route sur quelques chars, avec leur argent et le reste de ce qu'ils possédaient. Ils avaient déjà fait environ trente lieues, lorsqu'ils furent arrêtés par les Impériaux à Schweidnitz en Silésie (cette contrée appartenait alors encore à l'empereur d'Autriche), et reconduits l'un après l'autre en prison. Il n'y eut de cette société qu'un jeune garçon de quatorze ans qui échappa: on négligea de le saisir, ou on ne le vit pas; et lui, ne voyant revenir personne et se trouvant seul, se sauva en toute hâte et arriva à Herrnhout, au cœur de l'hiver, après bien des peines. Mais les autres, après avoir été quelque temps à Schweidnitz, non toutefois sans y avoir reçu quelques bénédictions au moyen des protestants qui habitaient cette ville, furent ramenés en Moravie.

Voilà comment Herrnhout se peuplait et s'accroissait tous les jours. Et cependant on n'y recevait pas légèrement de nouveaux hôtes : au contraire, on se doutait bien que les autorités de Moravie et même de Saxe finiraient par demander raison de l'asile qu'on accordait à tant de réfugiés; et chaque nouvel arrivant subissait, devant les autorités civiles qui en dressaient un procès-verbal, un examen rigoureux sur les motifs qui l'amenaient en cet endroit. Si l'on trouvait que c'était dans des vues temporelles ou par l'entraînement d'autrui, et non pour la foi seule, et par suite d'une persuasion personnelle qu'un étranger fût venu, on lui donnait quelques jours de repos, puis l'argent nécessaire pour son retour, avec une prière à ses autorités de le recevoir favorablement. C'est dans ce même sens que le comte signifia,

dès 1724, puis dans la suite en plusieurs autres occasions, à tous les habitants de Herrnhout, la défense rigoureuse de retourner en Moravie pour y exciter de nouveaux habitants à sortir du pays. Mais, malgré toutes ces précautions, les émigrations durèrent encore huit à dix ans; et amenèrent à Herrnhout quelques centaines de confesseurs, dont plusieurs étaient incontestablement de véritables descendants des anciens Frères. Christian David surtout ne cessa, malgré toutes les défenses, d'exciter ce grand mouvement. Comme on l'a dit, il se tenait pour assuré d'être en cela un instrument de Dieu, et tous les avis et les ordres contraires étaient inutiles. Il retourna plusieurs fois à cette œuvre sainte au milieu de dangers extrêmes et de délivrances miraculeuses. D'autres Frères aussi s'échappèrent de temps en temps de Herrnhout pour aller retirer de l'esclavage au moins leurs plus intimes amis; et Zinzendorf, qui ne pouvait l'ignorer, ne pouvait non plus se résoudre à empêcher absolument et sans exception toute tentative de ce genre; car il savait que plusieurs de ceux qui agissaient ainsi ne le faisaient qu'avec la sagesse chrétienne, comme on en a des exemples nombreux.

Du reste il paraît qu'il était vraiment sincère dans cette résolution de ne recevoir que ceux qui émigraient par un mouvement chrétien; car, pour compléter les mesures de prudence qu'exigeait cette affaire, il se rendit lui-même, en 1726, en Moravie chez le cardinal évêque d'Olmutz, afin de lui exposer la manière dont la chose s'était faite jusqu'à ce moment. Il intercéda en même temps en faveur de ces hommes si cruellement persécutés pour la conscience, et demanda que, si on ne croyait pas pouvoir leur accorder la liberté religieuse, au moins on eût pour eux quelque indulgence, et qu'on ne les dépouillât pas de tout ce qu'ils possédaient. On lui ré-

pondit qu'on ne pouvait accorder à ces gens aucune espèce d'indulgence dans le pays; que l'empereur consentait pourtant à ce qu'on les laissât sortir sans bruit; mais que, si quelques-uns rentraient pour en exciter d'autres à l'émigration, ces premiers répondraient de toutes les suites.

Il y avait encore un autre objet qui intéressait beaucoup le comte dans ce voyage, outre l'objet direct de ses transactions avec les autorités catholiques.

Dans le temps même où il était traité par le cardinal avec la distinction que les gens du monde accordent toujours volontiers à d'autres gens du monde afin qu'on la leur rende, et tandis qu'on le faisait reconduire le soir en son hôtel à la lueur des flambeaux, un des Frères de Herrnhout languissait dans les prisons de la même ville. C'était ce Nitschmann (p. 285) qui était rentré en Moravie pour revoir son père. Le comte intercéda pour qu'il fût élargi; mais il ne put obtenir que la permission de lui faire parvenir quelques soulagements; et ce fidèle ne sortit de prison que par la mort.

Nous ne terminerons pas ce livre, destiné à nous montrer le mouvement qui animait Herrnhout dans ses premiers moments, sans faire mention d'une visite qu'y fit, en 1725, le fameux Schwedler, qui avait accueilli les cinq jeunes émigrés (p. 280) avec tant de chaleur et de charité. Il tint à Hennersdorf un discours qu'il prolongea depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi: et nous apprenons qu'il faisait habituellement des choses plus fortes encore en ce genre, dans sa paroisse de Niederwiese. Il paraît que cette église était l'une de ces *églises de faveur* dont nous avons fait mention (liv. I, p. 199) et que, soit le peuple, soit le prédicateur, savaient apprécier l'avantage qui leur était

offert de pouvoir se réunir au nom du Seigneur. Très-souvent il lui arrivait, à cause de l'affluence des fidèles qui remplissaient successivement l'église d'un auditoire toujours nouveau, de commencer dans sa paroisse le service à cinq ou six heures du matin et de ne le terminer qu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Entre ses discours successifs, il faisait chanter quelques versets de cantiques, pendant lesquels s'opérait le changement d'auditoire; mais, sauf quelques moments de repos, il ne cessait de prêcher pendant tout ce temps; et encore n'était-ce pas rare de le voir interrompre même ces chants, par de puissantes exhortations. C'est ainsi, selon le récit du comte de Zinzendorf, qu'un jour où l'on chantait à Niederwiese avant la communion le cantique : *Je te fuis, monde vain*, au moment où l'on allait commencer la seconde ligne : *Je repousse tes vices*, l'esprit d'Elie s'empara à un tel point de cet homme de Dieu, qu'avec le visage en feu, et couvrant de sa voix tonnante et l'orgue et les milliers de voix qui se faisaient entendre, il s'écria : « Au nom de Dieu, que chantez-vous? Que dites-vous que vous repoussez? C'est Jésus : c'est à lui qu'il faut dire ces choses : alors vous direz vrai; mais vous dites le monde! » — Puis après leur avoir démontré la vérité de ce qu'il venait d'avancer, avec une telle puissance que tous, comme foudroyés, étaient dans les gémissements et les sanglots sans plus savoir où ils en étaient, il ajouta : « Eh bien, maintenant, que ceux d'entre vous qui peuvent dire en vérité qu'en effet ils haïssent le monde et ses convoitises, que ceux-là le confessent et le chantent au nom du Seigneur. » — Sur quoi (ajoute Zinzendorf dans son style énergique) *on pleura ce verset*, bien plutôt qu'on ne le chanta. [1]

[1] *Jérémie, prédicateur de la justice*, p. 203.

Voilà l'esprit qui se mouvait dans toute la contrée qui entourait Herrnhout, et qui trouvait à Herrnhout même une correspondance toujours croissante. Cet endroit grossissait chaque jour : les réfugiés de Moravie, qui lui avaient donné naissance, ne furent bientôt plus les seuls à s'y rendre ; on y vit venir des gens de toutes sortes d'endroits et de confessions et il s'y préparait visiblement une grande œuvre. Mais on peut penser d'avance que tout cet assemblage ne forma d'abord qu'une masse confuse, qui devait produire, dans les premières années de son existence, la fermentation que nous allons voir.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME.

TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'A L'ACCORD DU 12 MAI 1727 (1722—1727).

Herrnhout venait donc de naître; mais avec de nombreux levains de division. Sans doute ce ne furent pas des disputes d'ambition qui purent désunir ces âmes fidèles; ce fut au contraire leur attachement même à des vérités, mais à des vérités conçues partiellement et sous des points de vue divers. Les réfugiés de Moravie et de Bohême étaient réformés,[1] un petit nombre pourtant, et d'autres chrétiens qui étaient venus se joindre à la colonie naissante, étaient luthériens; de sorte qu'on se divisa, déjà dès 1723, sur l'article de l'élection. Il s'y joignit aussi un dissentiment sur le point de la confession, dans laquelle les Luthériens ont conservé quelques restes des pratiques romaines. Et comme, à moins d'une grande mesure de l'Esprit, les scrupules dans les moindres choses s'accroissent facilement avec la fidélité même, il n'y eut pas jusqu'aux oublies qu'on employait à la cène au lieu de pain, qui ne devinssent encore un

[1] Il n'y a là-dessus aucun doute : voy. *Bud. Samml.*, tom. II, p. 17, et plusieurs autres endroits. Voyez encore, dans les dernières pages de ce livre-ci (p. 325), cette phrase : *du temps que les Frères appartenaient à l'église réformée*. C'est par la même raison que les Frères de Pologne sont restés unis avec les Réformés plutôt qu'avec les Luthériens.

sujet de dissension. Cependant l'objet le plus important de cette première crise fut la doctrine de l'élection de grâce. Mais Watteville réussit, plus heureusement qu'on n'aurait pu le croire d'abord, à arrêter la division. Il fut secondé en cela par la retraite de l'intendant Heitz, excellent homme, mais calviniste rigide, [1] qui dut quitter Herrnhout encore la même année. Ainsi, d'entrée, Dieu jugea convenable de remettre l'œuvre naissante à la confession luthérienne. [2] Il est vrai que, par un de ces compromis qui ne sont pas toujours l'œuvre de l'indifférentisme, mais que réclame quelquefois la charité, quand ils se renferment dans de certaines limites, les principes ne furent pas aussi tranchés sous ce rapport qu'ils l'ont été dans la suite, et qu'on fut obligé de faire à la partie réformée de l'église plusieurs concessions assez prononcées dans son sens. [3] Sans doute la chose

[1] Voy. liv. II, p. 313.

[2] C'est une injustice, ou un acte d'ignorance, de confondre le *Luthéranisme* avec l'*Arminianisme*. Ce dernier nie et rejette l'élection de grâce : le Luthéranisme, et, si nous ne nous trompons, la confession anglicane, tout en posant le salut gratuit, esquivent les difficultés du point de la prédestination en ne prononçant ni pour ni contre.

[3] Nous n'en citerons pour seul exemple que ce cantique, qui se chante encore de nos jours (Nous le transcrivons, tel qu'il existe en français-allemand) :

1. Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé.
Ce que Jésus me donne
Mérite d'être aimé !
Jésus est ma justice,
Ma gloire, mon appui ;
Il m'aime, il m'est propice,
Et je puis tout par lui.

2. Nul ne peut à mon âme
Disputer son bonheur ;
De l'enfer, de sa flamme
Je ne sens nulle peur ;
Le Seigneur, juste Juge,
Est mon plus tendre ami :
Son cœur est le refuge
Où je suis garanti.

ne put se passer sans quelques réticences; aussi ne faisons-nous qu'énoncer le fait : d'après les concessions d'alors la division fut assoupie quant à ce point-là.

Mais Herrnhout n'en était qu'au commencement de ses peines; et, peu après cette pacification, les divisions recommencèrent sous d'autres articles.

On en peut ranger les objets sous deux principaux chefs qui renferment tous les autres : il y avait des divergences *sur la doctrine*, comme celle dont nous venons de parler, certaines questions sur le mysticisme, sur le baptême, et sur tels autres objets de ce genre ; il y en avait sur la grande question *de discipline*, soulevée surtout par les Frères de Moravie, qui voulaient à toute force une constitution ecclésiastique indépendante, et semblable à celle de leurs ancêtres. Quoique distinctes, ces questions se mêlèrent souvent pendant la lutte pénible dont nous entamons actuellement l'histoire, et ne cessèrent d'agiter les Frères jusqu'à la résolution de la dernière, celle de la constitution du nouveau corps.

En attendant, on vivait sur des concessions mu-

3. Déjà dans ces demeures,
Le lieu m'est préparé;
En quel temps que je meure,
Le ciel m'est assuré :
Et fût-ce un ange même
Qui voulût me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter.

4. Si tout change, tout passe,
Il est toujours mon Dieu :
Ni tourment, ni menace,
Ni le fer, ni le feu,
La mort la plus cruelle,
Ni la soif, ni la faim,
Ne pourra, Dieu fidèle,
Me ravir de ta main.

(Voy. *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels*; Genève, 1824, le numéro 498.)

tuelles; et comme on en avait fait sur les points de doctrine, il fallut aussi en faire sur l'article de la discipline. On poussa même, sous ce dernier rapport, les égards envers les habitants de Herrnhout, jusqu'à rétablir, même à Bertholdsdorf, dont Herrnhout n'était encore qu'une filiale, la confession générale, au lieu de la confession particulière, que Rothe y avait introduite, et qui répugnait aux Moraves.

Mais le comte, voyant (en 1725) que le mécontentement et les divisions recommençaient toujours de nouveau, se rendit à Herrnhout, où il passa trois jours entiers et la plus grande partie des nuits à faire venir chez lui, les uns après les autres, tous les Frères, à écouter leurs raisons, et à leur présenter les siennes avec une patience admirable. Il eut pour le moment un assez heureux succès, et l'on put espérer de meilleurs jours. Mais le remède n'étant pas radical, la guérison ne l'était pas non plus, et un éclat terrible attendait encore l'Eglise naissante.

Tandis que les Frères de Moravie voulaient leur discipline indépendante, le comte, élevé dans les habitudes d'une église nationale, riche alors en fidèles évangélistes, pensait que de nouvelles institutions extérieures n'étaient pas de grande utilité. Il est vrai qu'il reconnaissait franchement et sincèrement le principe de la liberté des consciences; mais il craignait, en abandonnant les nouveaux venus à leur penchant encore peu éclairé au séparatisme, de favoriser une dissolution complète du corps qui avait paru vouloir se former à Herrnhout; et sans doute les mêmes éléments, tombés en des mains moins habiles, eussent été loin de donner le résultat que Zinzendorf finit par obtenir. Pour le moment, incertain de sa marche, mais confiant en Dieu, il laissa les réfugiés moraves s'établir tels quels sur ses terres, moins comme des sujets, que comme de simples ad-

ministrés, en qualité de fermiers et de cultivateurs, sans leur donner aucune constitution extérieure, espérant qu'ils se modéreraient avec le temps, et qu'ils sauraient user sagement de cette liberté précieuse qu'ils avaient acquise par tant de souffrances, et pour laquelle ils avaient enduré la prison et abandonné tous leurs biens.

Mais ils étaient plus persévérants qu'on ne l'eût cru, parce qu'ils étaient aussi, il faut en convenir, plus fondés en raison qu'on ne le pensait; et ils en revenaient toujours à leurs vues. Le pasteur Rothe crut faire tout ce qui était nécessaire, en leur accordant, à eux et aux autres habitants de Herrnhout, certains priviléges particuliers, qui leur permettaient de former une confrérie dans le sein même de l'Eglise. Il introduisit parmi eux, en l'absence du comte, diverses charges ecclésiastiques : il prit, d'entre eux-mêmes, des hommes fidèles pour le seconder dans les instructions particulières, dans les exhortations, dans la surveillance des mœurs, dans la distribution des aumônes, dans les visites de malades, et même dans les fonctions plus spirituelles encore du ministère. Par suite de ces arrangements, les détails de la charge d'âmes entre les hommes échurent à M. de Watteville; ceux des mêmes fonctions entre les femmes, à sa femme; et on eut lieu de s'étonner, en voyant comment la sagesse d'en haut avait assigné à chacun les fonctions qui lui convenaient.

Mais l'espoir de repos dont on se flattait était encore prématuré. Après avoir tant désiré une discipline ecclésiastique, plusieurs en parurent mécontents, dès qu'ils l'eurent obtenue. Peut-être fut-elle aussi exercée, dans les commencements, avec quelque inexpérience. Certaines âmes qui prenaient part avec plaisir aux dévotions générales, se sentirent inquiétées par une surveillance trop minutieuse et par les

avertissements de leurs frères. On désirait avoir un œil attentif les uns sur les autres, mais cela dégénérait en espionnage; on se reprenait, mais cela amenait des récriminations; on voulait parler dans les assemblées, mais l'un parlait selon Paul, l'autre selon Apollos; et il n'y eut guère de fausses doctrines et d'erreurs par lesquelles l'ennemi ne cherchât d'abord à cribler ces nobles confesseurs de la vérité.

D'ailleurs, il existait encore d'autres causes d'agitation. Certaines têtes à grandes spéculations, qui s'étaient rendues de divers endroits à Herrnhout, ne pouvaient supporter le mépris qu'on y professait en général pour tout ce qui n'était qu'abstractions, ni les avertissements continuels qu'on leur donnait de se garder de leur propre esprit, et de rester dans la simplicité. Ces gens firent leurs efforts pour amener la masse à leurs vues; mais ils ne purent y réussir de longtemps, parce qu'on se conduisait envers eux avec beaucoup de sagesse. On les traitait avec amour, mais sans les admirer : avaient-ils parlé, dans quelque assemblée, de leurs grandes profondeurs, on traitait ensuite le même sujet comme une affaire connue de tout le monde : sans les contredire, lorsqu'ils avaient avancé des choses mystérieuses et couvertes d'images, on les répétait en termes plus simples, dans le langage clair des Ecritures, et comme des choses à la portée de tous les esprits; de manière que ces gens ne pouvaient entamer de disputes; et s'ils le voulaient à toute force, on leur répondait que ce n'était pas là coutume des enfants de Dieu.

Ce fut en usant, en tous sens, de précautions semblables, que le comte réussit pour un temps à comprimer les divisions, et à conserver Herrnhout dans la communion et la constitution luthériennes.

Mais pendant l'absence qu'il fit, en août 1726, pour le voyage de Moravie dont on a parlé plus haut,

Satan réussit enfin à faire l'éclat qu'on s'était efforcé de contenir, et à amener une division totale.

Arrivés à cette partie de notre histoire, nous devons en interrompre un instant le fil, pour donner quelques explications qui nous semblent nécessaires.

Les personnes peu versées dans ces matières confondent souvent deux choses qui sont très-différentes entre elles, quoiqu'elles présentent plusieurs traits de ressemblance : c'est la *séparation légitime* et motivée d'avec une église infidèle, et le *Séparatisme*. Il nous paraît qu'on ne peut appliquer cette dernière dénomination au système des chrétiens qui, comme l'ont fait en leur temps tous les Protestants, sont forcés de quitter une église infidèle pour s'établir sur un pied plus évangélique; ou qui, comme cela est arrivé aux Frères eux-mêmes, sentent le besoin d'écarter de l'Eglise les membres qui ne lui appartiennent réellement pas, et de ne recevoir à la cène que des personnes réputées fidèles. C'est là un principe professé par les églises de toutes les dénominations, quoiqu'elles ne le mettent pas également en pratique. C'est simplement celui d'une sage discipline mis à exécution.

En opposition à cette discipline évangélique, qui quitte la communion des infidèles, le Séparatisme consiste au contraire à quitter la communion des fidèles, pour ne s'attacher qu'à quelque petite société particulière d'entre eux.

Sans doute les diverses espèces d'églises indépendantes diffèrent entre elles quant à la sévérité de l'application du principe. Les unes, comme celles des Méthodistes et des Frères, tout en étant constituées à part, ne veulent pas être considérées comme séparées du corps général des églises nationales, et maintiennent encore en effet certains rapports avec

elles; d'autres regardent comme une inconséquence de s'en être séparées par le fait, et de professer cependant de leur rester unies. Mais ce ne sont là que des nuances entre systèmes semblables, qui les uns et les autres diffèrent essentiellement du séparatisme. Et si on ne voulait pas prendre garde à user sagement de cette dernière qualification, il s'en suivrait que les églises protestantes indépendantes, comme celle des Frères eux-mêmes, seraient non-seulement séparatistes, mais le seraient deux fois, d'abord comme protestantes, à l'égard de la communion romaine, puis comme indépendantes, à l'égard de la masse générale des Protestants.

Maintenant appliquons ces observations à ce qui se passait à Herrnhout; et nous comprendrons que les Frères Moraves purent, dans les commencements, et faute de lumière, tendre effectivement au Séparatisme proprement dit; mais que leur intention était meilleure : ce qu'ils voulaient, c'est ce qu'on finit par être obligé de leur accorder, une église qui ne fût pas un tout-y-va, ou, comme l'a dit notre Seigneur, une caverne de brigands, dans laquelle se trouvassent tous les excès d'impiété et de désordre qu'enfante un monde ennemi de l'église; ils voulaient une société dont fussent exclus tous les membres décidément hors de la foi.

Nous devons pourtant dire davantage encore : ces Frères, et bientôt l'Eglise tout entière, se firent d'une église chrétienne une idée si pure, que c'est cela même qui les força à respecter, comme ils l'ont fait, les églises nationales. Non contents de rejeter les pécheurs et les incrédules déclarés, ils ne voulaient personne qui ne leur parût décidément être un enfant de Dieu : et alors ils n'osèrent refuser les gens douteux qu'en appréciant l'asile que leur présentaient ces églises nationales qui, si elles vont jusqu'à souf-

frir dans leur sein des ennemis de Christ, offrent au moins une garantie assurée qu'elles ne rejetteront personne pour faiblesse de foi. Et dans une position semblable, ce point de vue nous semble être éminemment juste. Dès qu'une église convient de la possibilité que, d'après ces principes, telle personne qu'elle repousse de sa communion se trouve pourtant être un enfant de Dieu, elle doit désirer fortement que cette âme puisse trouver ailleurs quelque chose de pareil aux avantages inappréciables de la communion chrétienne.

Maintenant, revenons aux faits.

Un certain jurisconsulte, nommé Kruger, qui était conseiller à Ebersdorf, et qui peut-être manquait un peu de jugement, avait conçu sur la personne de Christ quelques idées particulières qui excitèrent une guerre de plume entre lui et le prédicateur de la cour de cet endroit. Comme il s'obstina dans ses vues, on lui interdit la sainte cène; et tandis qu'il avait été jusque-là chaud partisan de la fréquente communion, il la rejeta dès ce moment tout à fait. Le comte de Zinzendorf, à qui il écrivit sur cette affaire, n'ayant pu lui donner raison, Kruger se rendit en son absence, d'abord à Bertholdsdorf, puis à Herrnhout. Là il étonna tous les esprits mal affermis par une apparence de sainteté et de dévotion extraordinaires; et, vu les dispositions où se trouvait déjà la majorité, il les amena facilement à rejeter la communion publique et même toute célébration quelconque de la cène, comme on le vit dès la première communion qui eut lieu après le retour du comte.

Celui-ci, qui repoussait encore toute idée d'une église nouvelle, se conduisit malgré cela en toute cette affaire avec une grande modération; et tandis que le pasteur Rothe croyait de son devoir d'attaquer

ouvertement l'erreur et quelquefois la malice des partisans de Kruger, le comte crut n'avoir, comme magistrat, autre chose à faire qu'à se tenir entièrement tranquille, et comme enfant de Dieu, qu'à insister sur l'amour et la paix. Il commença donc par faire à Kruger lui-même toutes les représentations possibles. Mais comme ce fut inutile, et que celui-ci déclara qu'il se croyait destiné à opérer une réforme dans Herrnhout, le comte n'eut plus autre chose à faire qu'à prier et à exposer toute cette affaire à son Sauveur. Il lui représenta dans d'ardentes supplications comment il ne cherchait qu'à lui amener les âmes par la voie la plus simple; qu'il ne pensait pas à approuver toutes les défectuosités des constitutions ecclésiastiques existantes; mais qu'il ne voyait pas non plus un grand avantage à former quelque nouvelle secte qui dégénérerait au bout de quelques années; et qu'il préférait rester dans l'église où il se trouvait, pour contribuer de son mieux à la vivifier partout où cela lui serait possible.

Et il ne tarda pas à comprendre pourquoi Dieu permettait de telles choses. Il vit qu'elles servaient à découvrir la fausseté de la foi de ceux qui, à côté de beaucoup de paroles spirituelles et d'une grande apparence de vertu, bâtissaient cependant tout l'édifice de leur piété sur leur propre force et sur leur prope raison Il vit en même temps que les épreuves de ce genre ranimaient les sentiments de ceux qui étaient vraiment sérieux; et que, quant à lui-même, elles lui apprenaient à connaître réellement ce qu'était cette tolérance qu'il entendait tant recommander de tous côtés. Il reçut aussi en son cœur l'assurance que le grain de froment qui se semait actuellement à Herrnhout et à Bertholdorf porterait, en son temps, des fruits excellents.

Il continua donc à répondre à Kruger avec dou-

ceur et par des bienfaits, à éviter toute opposition violente et tout éclat, et à lui pardonner les fautes les plus cruelles qu'il pouvait commettre contre lui; car il savait bien que cet homme n'aurait pas mieux demandé que de voir le magistrat recourir à quelque mesure sévère, qui eût pris l'air d'une persécution.

La conduite du comte sur ce point-là reçut bientôt le sceau de l'approbation divine. Kruger disparut de la scène au bout de peu de temps : ses idées se dérangèrent (les Frères disent, par suite de son orgueil spirituel), et après qu'on lui eut accordé d'abord tous les soins imaginables, il fallut le transporter à Berlin, à la maison des aliénés. Il se remit, il est vrai; mais il ne vécut encore quelques années que pour errer dans la misère, et il mourut dans ce triste état.

Cependant la division n'avait pas fini avec lui, parce qu'il n'en était pas seul la cause. Presque tous les Frères de Herrnhout se séparèrent publiquement de l'église de Bertholdsdorf. Martin Dober, David Nitschmann (celui qui plus tard fut syndic) et Gutbier (prononcez Goutebîr), le médecin dont nous avons déjà parlé quelquefois, furent presque les seuls qui restèrent unis au comte. Pour les autres, les choses allèrent si loin, qu'ils en vinrent jusqu'aux expressions les plus dures envers les hommes qu'ils avaient jusqu'alors le plus respectés. Rothe était le faux prophète de l'Apocalypse, et Zinzendorf la bête de l'abîme qui lui avait prêté son pouvoir pour les conduire dans des voies perverses, c'est-à-dire, pour les retenir dans les formes et les pratiques de l'église nationale.

Ce premier pas fait dans leur révolution, ils ne craignirent plus de pousser l'œuvre jusqu'au bout et de rejeter les usages les mieux établis, lorsqu'ils leur parurent être l'ouvrage des hommes. Comme

ils ne voulaient rien d'une communion ouverte à tout le monde, ils ne voulurent non plus administrer le baptême qu'aux croyants, et ils le refusèrent, par conséquent, aux enfants. En général, ils reconstruisaient, sous tous les rapports, tout l'édifice de la foi; et, comme on peut s'y attendre, leurs idées sur les points les plus importants ne restèrent pas sans mélange de faux. Ils avaient tiré, des profondeurs de la théosophie, toutes sortes d'idées abstruses sur la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, comme sur plusieurs autres questions de ce genre; en un mot, ils étaient dans une crise qui aurait facilement pu mal tourner, si le Seigneur n'eût veillé sur eux.

Mais, on ne peut trop le répéter, sur le point capital, la résolution d'obtenir une discipline conforme à l'Ecriture-Sainte, ces frères étaient fondés en raison; et le noble Christian David honorait leurs rangs de sa présence : il était même le plus prononcé de tous. Le journal de Herrnhout (qui se tenait dès lors ou par Zinzendorf ou par les siens) parle de cette époque et de ce grand ouvrier en particulier, en y mettant naturellement la teinte du jugement de ceux qui le rédigeaient. « C'était pour nous, y est-il dit, un spectacle affligeant de voir ce grand témoin du Seigneur, qui avait servi au réveil de tant d'âmes, entraîné par le séparatisme, ne plus marcher parmi nous que comme une ombre. Il n'osait plus se permettre de demeurer à Herrnhout; mais, dans son zèle pour son peuple, il s'était bâti, hors de la ligne des maisons, une cabane si éloignée des autres, qu'alors il n'était pas probable qu'en 1730 elle aurait déjà été atteinte. Il se creusa aussi un puits en propre, et protesta avec puissance, par ces actes symboliques, contre l'église qu'il rejetait, si toutefois on peut appeler église l'amas agité et confus que présentait alors Herrnhout.

« La principale différence » (ajoute ce journal d'un ton assez singulier, et comme pour convenir pourtant que Christian David n'avait pas tous les torts), « la principale différence consistait en ceci : Christian David disait : « A quoi nous sert de hasarder notre vie, pour voir ensuite, comme nous le prédisait Steinmetz (liv. 1, p. 212), les ames ramenées à une autre Babel, entraînées dans le protestantisme général, et misérablement séduites? On les élève jusqu'aux cieux pour avoir quitté leurs erreurs et abandonné leur pays; on leur fait croire pour cela qu'elles sont parfaitement affermies; et en les empêchant ainsi de parvenir à la véritable conversion qui leur manque encore à toutes, on les fait devenir deux fois enfants de la géhenne! » — M. le comte (ajoute encore le journal) *était d'accord avec lui dans le fond*, quoiqu'il espérât éviter ces maux par une autre voie (que celle qu'entendaient les Frères de Moravie).

On voit encore plus en détail quels étaient alors les sentiments de Christian David sur ce point, dans une lettre qu'il écrivait en 1727 à l'un de ses amis. Il s'y exprime avec véhémence sur la décadence de l'église et des ecclésiastiques, et appelle fortement à la séparation. — Il y a dissident et dissident.

Un pareil état de choses ne put rester caché au-dehors, et indisposa vivement contre Herrnhout plusieurs ministres, zélés même, qui ne connaissaient pas les choses à fond. On attribua le tout au comte qui était celui qui en souffrait le plus, et qui cherchait par tous les moyens un remède à ces maux. Mais celui-ci ne perdit point le calme et la confiance en Dieu, et il plia sous l'épreuve en attendant son issue.

Cependant il ne laissait pas d'agir où il le croyait convenable; c'est ainsi, par exemple, qu'en mars 1727 il fit un essai de conciliation heureux, quoiqu'incomplet, sur les points de doctrine en discussion. Il en-

voya de Dresde, où il continuait de résider, la déclaration suivante, que nous donnons en son entier pour qu'on se fasse quelque idée de l'état des questions qui s'agitaient alors à Herrnhout.

1. Jésus-Christ, le Dieu éternel et vivant, est de nature un esprit, et invisible ; il est homme quant à la figure qu'il a prise.

2. Celui qui nie le Dieu éternel et invisible, nie le Père.

3. Celui qui nie Jésus-Christ homme, comme Parole éternelle, qui est venue en chair, qui a habité parmi nous, et qui règne maintenant, comme homme, sur toutes choses, nie le Fils.

4. Celui qui nie le Fils, n'a pas le Père.

5. Celui qui n'a ni l'un ni l'autre est l'Antechrist.

6. L'Antechrist doit être toléré, il est vrai, aussi longtemps que Dieu le tolère ;

7. Mais il ne peut être aimé ni en lui-même ni dans ses membres.

8. L'Antechrist et ses membres ne propagent pas le royaume des cieux, mais celui de Satan.

9. Je ne crois pas que Jacob Bœhme ait enseigné cette doctrine. [1]

10. Mais que ce soit qui l'on voudra, et fût-ce un ange même qui vînt en forme humaine, avec toutes les apparences et les vertus d'un ange, — celui qui nie que Dieu a été manifesté en chair, prêché aux Gentils, qu'il doit être cru du monde, et qu'il est monté aux cieux, qu'il soit anathème.

11. S'il y a quelqu'un qui ne soit pas encore affermi dans cette doctrine, mais qui porte ses doutes comme une tentation, ne les communiquant qu'à ses amis en silence, on doit avoir compassion de lui et prier pour lui.

12. Mais celui qui, après d'innombrables prières et supplications, nie publiquement Jésus ou veut le rendre douteux, tel qu'il nous est annoncé dans son abaissement comme crucifié, et dans sa gloire comme élevé aux cieux, celui-là n'est pas mon frère, mais un ennemi de la croix de Christ.

[1] Le comte entend probablement par là quelque fausse doctrine *particulière* sur les rapports de la nature divine et humaine en *Jésus-Christ* (Voy. les articles 3, 10 et 12).

Peu après avoir envoyé cette déclaration, le comte, afin de pouvoir s'occuper plus efficacement de la position pénible des Frères, demanda au gouvernement de Dresde un congé de quelques mois et vint s'établir à Bertholdsdorf.

Comme il s'aperçut que le pasteur Rothe n'avait fait qu'irriter et aliéner entièremeut les esprits par la violence qu'il avait mise à combattre en chaire les opinions contraires aux siennes, il lui demanda s'il ne consentirait pas à ce qu'ils se partageassent la tâche entre eux deux, de manière que lui, Rothe, suivît envers ses paroissiens de Bertholdsdorf les voies qui lui paraîtraient les plus convenables, le comte n'y intervenant que comme autorité civile lorsque le cas le demanderait; tandis que lui-même, le comte, prendrait en main les affaires de Herrnhout, en qualité de catéchiste du pasteur, et sans détriment aux attributions de ce dernier.

Rothe y consentit : on convoqua les frères et sœurs pour le dimanche après Pâques (20 avril 1727); et on leur annonça franchement que, le comte et le pasteur Rothe n'étant pas du même avis sur la manière de conduire les esprits dans l'affaire actuelle, ils étaient convenus de se partager la tâche, comme on l'a dit ci-dessus.

Dès ce moment le comte se voua tout entier au service de cette église : il remit toutes ses affaires économiques à sa femme, et Frédéric de Watteville se chargea d'une partie de la gestion de ses biens.

Enfin, pour éviter les fréquentes allées et venues depuis Bertholdsdorf, qui était assez distant de Herrnhout, le comte fit arranger, dans ce dernier endroit, un appartement qu'il alla occuper quelques semaines plus tard, avant même que les parois en fussent séchées. Et, sans même attendre cette époque, il se mit aussitôt à l'œuvre avec une mesure

extraordinaire de patience, d'amour et de ménagements, en même temps que dans la force de l'Esprit et avec la Parole de Dieu. Il exhorta les Frères en particulier et en public, avec des larmes abondantes; il s'attacha à leur montrer ce qui constituait la véritable piété, et ce qui faisait le caractère d'une véritable église; et, à force de patience, de travail et de prières, mais surtout en commençant par de grandes concessions sur le point exigé par les réfugiés de Moravie, il réussit à ramener encore une fois l'union entre les Frères.

Ici il semblerait de nouveau que ceux des Frères qui ont écrit sur ces événements, et qui naturellement l'ont tous fait sous l'influence puissante de Zinzendorf ou de leurs propres vues, glissent jusqu'à un certain point sur la véritable tournure que prit cette pacification, en la représentant un peu trop comme une victoire de la sagesse et de l'attachement aux églises établies, sur des gens égarés par le séparatisme.

Sans doute nous serions moins bien placés pour parler ainsi, si nous ne pouvions appuyer nos assertions sur des preuves que nous fournissent les propres historiens des Frères; mais nous avons ces preuves. Car, si d'un côté ils nous dépeignent le retour des Frères à la communion publique, ou plutôt à celle de Bertholdsdorf, déjà beaucoup plus pure que la généralité des autres, comme ayant eu lieu sur les simples exhortations et remontrances de Zinzendorf; et s'ils nous représentent, en quelques endroits, les arrangements de discipline qui furent conclus en même temps, comme une simple suite de cette pacification, et comme une espèce de concession en sus qu'on fit aux Frères,—tout le cours de cette histoire, et, ce qui est plus encore, plusieurs déclarations positives de ces mêmes historiens nous montrent que

les Frères séparés ne consentirent à participer de nouveau au culte public, même à celui du fidèle Rothe, *que sous la condition expresse* qu'on leur donnerait, à côté de cela, *une constitution indépendante et pareille à celle des anciens Frères.* Entre autres témoignages de ce genre, voici les propres termes de l'un de ces historiens.[1]

« Mais quelque bien disposés que fussent actuellement les Frères à prendre part au culte public et à toutes les institutions de l'église luthérienne, ils n'en insistaient pas moins absolument sur une constitution semblable à celle de leurs ancêtres. Et lorsque le comte en venait sur ce sujet, *ils lui déclaraient nettement et sèchement*[2] *que sur ce point ils ne pouvaient ni ne voulaient entendre parler d'accommodement;* qu'il était évident que, de toute part, on manquait d'une discipline semblable et que Luther lui-même avait déclaré aux Frères qu'en ce point ils lui étaient supérieurs. *Que si on se faisait un scrupule de la leur accorder, ils préféraient reprendre le bâton de pélerin, et aller ailleurs chercher de nouveau leur liberté.* » — Ceci est décisif; et le *Recueil de Budingue* (Bud. Samml.) offre un grand nombre de pièces à l'appui de ce fait.

Le comte répugnait vivement à cette concession, parce qu'il prévoyait, dans une sagesse un peu humaine, que l'établissement d'un ordre de choses pareil donnerait lieu « à bien des interprétations défavorables. » Mais Dieu, dont les vues allaient plus loin, se servit de la résolution inébranlable des Frères de Moravie, comme aussi des puissantes considérations sur lesquelles ils s'appuyaient, pour le faire fléchir. Contraint à examiner le sujet plus mûrement,

[1] *Gedenktage, etc.*, p. 86.
[2] *Mit runden und derben Worten.*

il prit en effet une connaissance plus approfondie de ce qui concernait l'ancienne Eglise des Frères, et conçut alors de tout autres pensées sur ce sujet, comme il l'exprime plus tard.

« Je n'eus pas besoin, » dit-il, « de lire longtemps les lamentations que le vieux Comménius adressait à l'église d'Angleterre, et les gémissements qu'il poussait à la pensée que c'en était fait pour jamais de la pauvre Eglise des Frères (voy. Ire part., liv. 5, p. 169); je n'eus pas besoin de relire souvent sa prière si douloureuse: « Ramène-nous à toi, Seigneur! Que nous retournions à nos temples! Renouvelle nos jours comme d'ancienneté !..., » pour prendre aussitôt la résolution d'y contribuer, pour ma part, autant qu'il serait en mon pouvoir. Dussé-je y perdre tous mes biens, mon honneur et ma vie, me dis-je dès lors, ce petit troupeau du Seigneur lui sera conservé jusqu'à ce qu'il revienne. »

Cependant le comte n'osa, même dans ces nouvelles dispositions, songer à un pareil projet sans consulter plusieurs théologiens, qui, de leur côté, ne purent absolument rejeter la chose, mais qui en sentirent les difficultés, et qui pensèrent qu'on serait obligé de modifier ce plan, selon les usages et les lois religieuses des contrées où les Frères s'établiraient.

Le comte fut de cet avis; et dès ce moment il chercha (ce mot dit tout sur cette affaire) à réunir ces deux choses en apparence incompatibles, la formation d'une église indépendante, et le maintien de l'union avec l'église nationale. On ne peut même disconvenir qu'il réussit, jusqu'à un certain point, à résoudre ce problème; et cela par un principe tout simple. Il ne posa pas en maxime, comme aussi il ne crut pas, qu'il existât pour les chrétiens un devoir strict et textuel de quitter les églises générales, aussi longtemps que le christianisme y était encore pro-

fessé; mais il sentit, d'un autre côté, que les chrétiens avaient de tout temps le droit de se constituer, ou en dehors ou en dedans des églises générales, selon un ordre plus apostolique et plus favorable à leurs progrès spirituels. Et quoiqu'on eût déjà accordé aux Frères (p. 301), plusieurs parties d'une constitution particulière, il se mit à chercher quelque chose de plus complet et de plus tranché encore.

Il se concerta pour cela avec Rothe, Marche et quelques-uns des habitants les plus considérés de Herrnhout. La constitution semblait assez difficile à former, vu les divers ménagements auxquels Zinzendorf se croyait obligé, et que les circonstances où il se trouvait peuvent, sinon justifier, au moins excuser en grande partie. Il vivait à une époque où les principes de la liberté de conscience, loin d'être aussi répandus qu'en nos jours, n'avaient pas même abordé la pensée de la plupart des gouvernements; il avait été élevé dans une église nationale, alors très-bénie; et enfin il avait trop d'esprit et de connaissance du monde, pour n'être pas tenté, dans une affaire aussi capitale, d'écouter les suggestions de la sagesse humaine. « Il s'agissait donc, » selon ses expressions que nous empruntons ici, « de trouver une constitution qui ne fût pas en opposition aux lois du pays; ni en scandale légitime à qui que ce fût; ni légale ou asservissante pour ceux qui la recevraient : une voie de vérité et de charité qui ne fût ni plus large ni plus étroite qu'il n'était convenable; ouverte à tous les enfants de Dieu qui voudraient marcher de concert avec les Frères; qui n'eût rien de semblable à l'esprit de secte; mais qui fût générale, pure, durable, et conforme, en un mot, à l'intention de Christ et de ses Apôtres. » « Nous demandâmes donc au Seigneur, » ajoute encore Zinzendorf, « sa grâce, son Esprit de sagesse et d'intelligence; nous considé-

râmes les dons et les besoins des églises; les circonstances du temps présent et celles du passé; les puissances de l'Esprit et celles des ténèbres; enfin l'histoire ecclésiastique, la conduite de Jésus, celle des Apôtres, puis en particulier celle des Frères de Bohême et de Moravie, etc.... »

De tous ces éléments, Zinzendorf tira, non pas encore une constitution ecclésiastique, mais un certain nombre de règlements qui présentaient quelque chose de semblable, et qu'on soumit à l'église. Dans les dispositions de rapprochement où se trouvaient les cœurs, et vu surtout qn'on possédait déjà plusieurs des institutions désirées, et que les autres furent promises, ces règlements suffirent, dès leur publication, pour former un point de ralliement, et présentèrent comme les préliminaires de la pacification éclatante qui fut scellée, trois mois plus tard, par une effusion extraordinaire de l'Esprit sur cette église.

Ces règlements reçurent le nom de *Statuts fraternels*. Ils furent modifiés, par la suite, à plusieurs reprises, puis plus tard entièrement abolis, parce que les adversaires les firent considérer comme les lois d'une nouvelle secte. Plus tard encore ils ont été remplacés par de nouveaux statuts, qui sont actuellement reçus de l'église comme des ordonnances d'ordre extérieur, mais qu'on se réserve aussi de modifier selon les circonstances.

Ces premiers statuts n'étaient donc point désignés proprement à tracer des formes arrêtées de discipline, mais plutôt à exprimer les principes moraux qui devaient conduire l'église et ses membres, sous une forme de discipline future et encore à déterminer.

—

RÉFLEXIONS

Sur la position de l'Église des Frères vis-à-vis des autres églises et du gouvernement, quant à sa constitution, et quant à la doctrine.

C'est ici le lieu de nous arrêter encore une fois, pour traiter un sujet que nous rencontrerons souvent dans la suite de cet ouvrage, et dont nous voulons nous occuper ici une seule fois pour toutes. Nous serons obligés pour cela d'anticiper sur quelques faits : mais on en est averti ; et quand nous les retrouverons sur notre chemin, nous n'aurons plus à nous y arrêter, et nous saurons les juger plus sainement.

Le comte a suivi jusqu'au bout, pour donner à l'Eglise des Frères la position qu'elle a prise, une marche si graduée, et par là même si compliquée et si travaillée, il faut même dire, si pleine de subtilités, que nous renoncerons à le suivre dans cette partie de son œuvre. Sans doute qu'en parlant ainsi nous sommes loin de vouloir jeter le moindre soupçon sur son intégrité ; car il faut convenir, au contraire, qu'il est bien édifiant de voir une tête pareille n'employer tout son talent que sur la défensive, ou du moins que dans des vues parfaitement chrétiennes ; et il faut dire encore qu'on peut le justifier, jusqu'à un certain point, en invoquant de nouveau en ceci sa position, et les circonstances du temps. Entouré, non d'une armée seulement, mais, comme dit un Psalmiste, de plusieurs armées d'ennemis, et d'ennemis qui ne s'en tenaient pas à l'attaquer avec les armes de la discussion, mais qui travaillaient à exciter contre son œuvre la sévérité des gouvernements, il crut devoir rattacher l'Eglise renaissante des Frères à quelqu'une des religions

reconnues et protégés par l'état. Quant à sa position vis-à-vis des autres églises, partagé, comme il l'était, entre deux principes qui s'excluent presque inévitablement: d'un côté, un profond attachement à l'église où il était né, et une vive aversion pour l'esprit de secte; de l'autre, le besoin prononcé d'une association religieuse plus intime que celle des églises établies, il entra dans un système de conciliation par lequel il tâchait de tout arranger, mais où les Frères eux-mêmes eurent beaucoup de peine à le suivre et à le comprendre. Voici quelles furent ses vues sous ce double rapport.

Quant à la *discipline*, quoique en fondant une église absolument indépendante de tout gouvernement civil ou spirituel, et qui n'est nationale nulle part, il désira ne s'en tenir qu'au principe de Spéner, par lequel la grande église générale peut et doit voir avec plaisir de petites associations religieuses se former « dans son sein » (*ecclesiolæ in ecclesia*).

Il est vrai qu'il y a bien plus que cela dans le cas de l'Eglise des Frères. Car Zinzendorf lui-même, qui, sous le nom de Séparatisme, a tant attaqué les églises disciplinées, soutient souvent, et entre autres dans une lettre mordante à Wesley, « que, d'après l'Ecriture, la cène n'est pas faite pour les impies, les incrédules, les irrégénérés, les gens dans l'état naturel, les hommes qui vivent dans le vice, ou les gens à perfection (*perfectioners*, c'est-à-dire, des gens qui se conduisent justement au-dehors, sans pourtant être convertis), etc. »[1]

Quant à la *doctrine*, ce fut bien plus compliqué encore. Zinzendorf, désireux que l'Eglise des Frères tout entière n'apparût au milieu de la chrétienté que comme une vaste institution spirituelle, une confré-

[1] *Bud. Samml.*, tom. III, p. 842 et 843.

rie ouverte à tous les enfants de Dieu, voulut pour cela conserver distinctes dans cette église les trois branches de l'Eglise protestante, c'est-à-dire, l'*Eglise des Frères* proprement dite (en tant que renouvellement de l'ancienne), la branche *luthérienne* et la branche *réformée*; [1] chacune gardant sa confession de foi particulière, professant n'avoir point quitté son église respective, et ayant même, pour surveiller son individualité vis-à-vis des deux autres branches, un préposé uniquement destiné à cela. Et en même temps il ne cessa de faire faire à l'Eglise en corps, y compris les Réformés et les Frères Moraves, des déclarations d'attachement à la confession de foi d'Augsbourg, comme cette église le fait encore (Voyez Loretz, *Exposition des principes*, etc., p. 130). Or, il nous semble difficile d'éviter ici le reproche de subtilité et même de contradiction; car on peut bien n'être ni luthérien, ni réformé; on peut aussi ne pas tenir fortement aux différences des deux doctrines; mais on ne peut les professer toutes deux en même temps.

Aussi verrons-nous, en son lieu, entre plusieurs autres exemples de ce genre, les Frères de Hollande refuser de répondre catégoriquement à la sommation qu'on leur fit de se déclarer pour l'une ou l'autre des confessions, et alléguer qu'ils ne pourraient faire une confession plus claire que l'Ecriture-Sainte; et qu'en fait de formulaire ils s'en tenaient au symbole des Apôtres.

Du reste les difficultés se multiplient dans ce sujet; car il est très-vrai que Zinzendorf n'a jamais lié *pleinement* l'Eglise des Frères à la confession d'Augsbourg; et il n'existe pas, au moins à notre connaissance, un seul acte où l'Eglise en corps ait purement

[1] Ce sont ces trois branches que Zinzendorf appela des *tropes*, c'est-à-dire, *manières* ou *formes* (d'enseignement).

et simplement pris cette confession pour la sienne. Les deux pièces qu'on cite à ce sujet, savoir : l'*acte notarié* de 1729, et la *déclaration de Ratisbonne* (ou *au roi de Suède*), loin de combattre notre assertion, sont précisément celles sur lesquelles nous l'appuyons;[1] car, que contiennent-elles? Dans la première de ces pièces, les Frères se bornent à donner à la confession d'Augsbourg un témoignage honorable; dans la seconde, qui d'ailleurs n'est qu'une exposition des principes personnels de Zinzendorf, le comte démontre, comme dans quelques autres pièces pareilles, l'harmonie de ses vues avec celles de cette même confession. Sont-ce là des déclarations d'adhésion? Tout chrétien à vues larges en fera autant, sans être pour cela de la confession d'Augsbourg. Nous l'avons dit, ce qui forme la difficulté de la position de Zinzendorf dans tout ceci, c'est qu'il voulait réunir deux objets qui ne pouvaient guère se concilier : il désirait procurer à l'Eglise des Frères tous les avantages qu'elle pouvait retirer de son adhésion à une confession reconnue par l'Etat, sans qu'elle fût pourtant liée par là, et sans qu'elle se confondît, pour le reste, avec l'église luthérienne; mais il y eut beaucoup de gens qui refusèrent d'entrer dans ce calcul; et Zinzendorf s'engagea par là dans bien des difficultés.

Si quelques membres de l'Eglise des Frères ne partageaient pas le jugement que nous portons ici sur les subtilités dont il s'agit, nous pouvons leur rappeler les dissentiments fréquents, on peut dire continuels, qui eurent lieu, selon le propre témoignage du comte, sur la plupart de ces points entre

[1] Quand nous serons parvenus, dans le cours de cette histoire (liv. xi), à la dernière des pièces qui se rapportent à ces questions, nous rassemblerons en un seul groupe l'indication de toutes les parties de cet ouvrage qui traitent de ce sujet, afin que le lecteur *puisse s'en faire* une idée plus complète.

les Frères et lui; les protestations qu'il a faites, et qui subsistent encore, contre plusieurs actes des Frères à certaines époques où ils n'avaient pu le consulter, et où ils avaient suivi une marche plus simple, faute d'avoir jamais su entrer dans la position précise où Zinzendorf voulait les placer. Enfin nous pouvons, par-dessus tout, citer les déclarations remarquables du comte renfermées dans le morceau suivant (*Vie de Zinzendorf*, p. 1875). C'est Spangenberg qui parle:

« Dans une conférence que le comte tint à Ebersdorf, en 1751, avec plusieurs fonctionnaires de l'église, il rappela, comme tout de nouveau, que son véritable élément était de vivre jour et nuit dans la communion avec Dieu, et de s'occuper des âmes pour leur salut; et il manifesta la pensée que l'année 1727 avait été une époque où il s'était vraiment trouvé dans la voie à laquelle Dieu l'avait appelé; il se plaignit d'avoir été, depuis lors, souvent *troublé* et *dérangé* dans cette affaire capitale de son cœur par plusieurs objets, au nombre desquels il range entre autres :

1. Les efforts nombreux, et le plus souvent inutiles, qu'il avait faits pour gagner à la cause du Sauveur certaines personnes royales ou *d'un rang élevé*, dont il espérait beaucoup de bien.

2. Ses rapports avec beaucoup de *savants* des universités, qui lui avaient pris beaucoup de temps, et qui lui avaient causé une véritable distraction; quoiqu'il ne nie pas que ces travaux n'aient été cependant de quelque utilité.

3. Les efforts qu'il avait faits pendant plusieurs années pour *que les Frères ne recherchassent pas* les anciens droits de leur Eglise; puis ensuite :

4. *Les travaux qu'il s'est donnés, plus tard, dans le sens contraire, pour le rétablissement de* ces mêmes

droits, et très-particulièrement pour obtenir, en faveur des Frères, l'acte du parlement qui fut passé en Angleterre en 1749; enfin :

5. *Tout le travail que lui avaient donné les tropes* (quoiqu'il ajoute qu'il a cru nécessaire de maintenir cette distinction).

Voilà ce que nous devions dire, une fois pour toutes, sur cette *politique d'église*, comme nous l'avons appelée dès le début de cet ouvrage, qui dérangea beaucoup un Zinzendorf, et qui dérangera bien plus facilement encore des âmes moins nobles, des cœurs moins pieux et plus entachés d'ambition que ce grand serviteur de Dieu.

Cela étant posé, nous ne doutons pas que, dans sa sagesse, le Chef de l'Eglise n'ait voulu toutes ces choses, parce qu'il tire le pur de l'impur, et qu'il lui faut même du moins mal, qu'il trouve tout fait et en abondance parmi les hommes, pour combattre le plus mal; mais, par les raisons indiquées plus haut, nous passerons à l'avenir rapidement par-dessus les objets de ce genre, toutes les fois que nous les rencontrerons : c'étaient des remparts autour de l'Eglise : nous restons dans l'Eglise, et nous retournons à nos Frères.

Au point où les choses en étaient venues, et vu, dirons-nous encore une fois, qu'il était convenu que les Frères auraient une discipline indépendante, ceux-ci consentirent à retourner au culte public de Bertholdsdorf et à rentrer en ce sens, mais avec une pleine réservation de leur liberté future sur ce point, dans la communion de l'église luthérienne. Puis on fixa le 12 mai 1727 pour le jour auquel les statuts devaient être publiés et reçus des Frères, en même

temps qu'on renvoya à ce jour certaines formalités du ressort du gouvernement civil qu'on avait différées jusque-là, entre autres l'engagement d'obéissance des habitants de Herrnhout envers le comte, en tant que leur magistrat temporel.

Ceux-ci se rassemblèrent donc au jour fixé. Le comte leur tint un discours de trois heures, plein de force et de sentiment sur le mal d'une séparation irrégulière ou poussée trop loin, et sur le but des statuts. On fit lecture de ces statuts; puis tous les habitants ayant été appelés à promettre, par un simple attouchement de main au lieu du serment ordinaire, qu'à l'avenir ils s'y conformeraient ou quitteraient Herrnhout, il n'y en eut pas un seul qui s'y refusât, même d'entre ceux qui avaient quitté précédemment la communion publique. Un seul, après avoir donné la main, revint vers le comte, en disant « qu'il y avait dans les statuts quelque chose qui n'allait pas, et qu'il voulait lui en parler. » — Le comte l'engagea à le faire en liberté; mais cet homme, après un moment de réflexion, ne demanda plus à rien objecter.

La commune de Herrnhout se composait alors d'environ trois cents frères et sœurs, distribués dans trente-quatre maisons. De ces trois cents, la moitié étaient des réfugiés de Moravie.

Nous ne donnons pas ici ces statuts, parce qu'ils n'ont rien de marquant ni qui eût pu seul opérer le rapprochement des cœurs, s'il n'eût déjà été préparé par l'action de l'Esprit; nous avons déjà dit qu'ils ne contenaient guère que des maximes générales ou quelques règlements particuliers, qui sont tous renfermés implicitement dans l'Evangile. En voici seulement quelques articles qui suffiront pour donner une idée du reste.

I. « Herrnhout ne doit pas proprement être considéré comme un bourg ou une ville naissante, mais seulement

comme une institution, établie pour des Frères et à cause d'eux.

II. « Il doit se maintenir dans les rapports d'une charité constante avec tous les enfants de Dieu de toutes les confessions, ne point s'occuper à juger, ni entreprendre aucune dispute ni controverse avec des gens d'un autre sentiment, mais chercher à conserver dans son propre sein la pureté, la simplicité et la grâce évangélique.

III. « Celui-là n'est pas un véritable frère, qui ne confesse pas les points suivants :

« Que c'est la miséricorde seule de Dieu en Christ qui a pu agir sur lui ; et qu'il ne peut s'en passer un moment : — que le plus haut degré de sainteté, supposé qu'on pût en acquérir une quelconque hors de Christ et de son intercession méritoire, est une souillure devant Dieu, et n'est agréé qu'en Christ. — Celui-là encore est un faux frère, qui ne prouve pas par sa conduite qu'il désire sérieusement être délivré du péché, et devenir chaque jour plus semblable à l'image primitive de Dieu, plus dégagé de tout attachement à la créature, de toute vanité, de toute obstination, marcher comme Jésus a marché, et porter son opprobre.

« Mais celui qui réunit à la foi en Jésus une conscience pure, eût-il d'ailleurs quelques restes d'un esprit de secte ou de fanatisme, ou quelque autre défaut dans ses manières de voir, ne devra jamais être méprisé parmi nous. Lors même qu'il nous quitterait, loin de l'abandonner nous nous regarderons comme obligés de le suivre et de le supporter avec amour, indulgence et patience, etc., etc. »

Nous ferons encore remarquer les articles suivants, dont les premiers marquent d'une manière si frappante la gradation par laquelle cette église s'acheminait à une forme indépendante et dont les autres caractérisent l'excellent esprit qui en gouvernait déja les détails.

IV. « Ceux qui veulent bien, *dans la liberté chrétienne*, prendre part aux formes du culte, telles qu'elles existent actuellement, ont toutes les raisons de ne pas regarder les institutions et les usages humains comme une de ces parties du service divin qui ne puissent se changer ; ce sont au contraire des choses dont on use dans la liberté chrétienne, dans l'humilité, par amour et par soumission, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même nous montre le moment et l'occasion

d'y faire des changements. Mais dans les modifications de ce genre qui pourraient avoir lieu un jour entre nous, il faudra que tout se fasse dans la simplicité et pour l'édification.

V. « Celui qui, en d'autres lieux, n'aurait pas été accoutumé à la confession ou qui s'en scandaliserait, ne pourra point y être obligé à Bertholdsdorf par les autorités. Mais afin de prévenir tout désordre et toute légèreté, personne ne devra se présenter à la cène dans cet endroit sans que le pasteur le connaisse suffisamment.

VI. « L'Eglise (ou la commune[1]) de Herrnhout *consent, il est vrai, jusqu'à présent, à se servir de la liturgie de Bertholdsdorf*, même les Frères venus de Bohême et de Moravie, qui, comme l'indique la préface de leur livre de cantiques, se servaient jusqu'ici de la liturgie réformée : et en cela cette Eglise cherche à donner un témoignage positif qu'elle ne veut être ni sectaire, ni séparatiste, [2] ni faire consister le christianisme dans des observances extérieures indifférentes; *mais cependant les habitants de Herrnhout se réservent toujours leur liberté de conscience, leur lien extérieur, et tout ce que les Frères de Bohême et de Moravie se sont réservé du temps qu'ils appartenaient à l'église réformée ; et ils s'en remettent, pour le maintien de cette liberté, à la protection divine.*

VII. « Le pasteur de Bertholdsdorf devra, si on le demande, venir au devant des enterrements avec l'école jusqu'à une certaine place; et d'un autre côté, les enfants de Herrnhout devront les accompagner jusqu'au même endroit, mais sans croix ni autres cérémonies de ce genre. »

Voici quelques autres articles qui ne concernaient que la conduite des indivus dans la vie privé.

VIII. « Des plaintes amassées pendant quelque temps et accumulées contre un frère ne devront pas même être entendues. Il en sera de même des plaintes portées dans l'irritation et l'agitation.

IX. « Un commerce familier entre personnes non mariées de différents sexes est rigoureusement interdit. Les anciens

[1] *Die Gemeine*, le mot a les deux sens.

[2] Les Frères pensaient-ils l'être plus tard, quand ils ont renoncé à cette liturgie? — Sans doute que non; et que d'autres qui font de nos jours la même chose, en rejetant des liturgies et des formes de culte qui ne leur conviennent pas, ne peuvent non plus, pour cela seul, être accusés de séparatisme.

sont autorisés à l'arrêter entièrement malgré les apparences et les intentions les plus saintes dont il pourrait se couvrir, dès qu'ils auraient à ce sujet le moindre scrupule.

X. « Il ne se conclura aucun mariage sans que les anciens en soient avertis ; il ne se fera point de fiançailles sans qu'ils y soient présents, ou qu'ils aient donné leur assentiment. »

Voilà quelques-uns des points dont on convint dans ce beau jour du 12 mai; beau par les grâces qui le signalèrent sur le moment, et plus beau encore en ce qu'il prépara la fusion parfaite et le baptême du Saint-Esprit, qui eut lieu trois mois après.

Le rapprochement s'étant ainsi effectué à la joie de tous, Zinzendorf renouvela avec l'Eglise une alliance de fidélité envers le Seigneur. Tous les frères promirent personnellement, de bouche, et en tendant la main au comte, de se donner entièrement à leur Sauveur; ils témoignèrent une vive honte de leurs disputes de religion (qu'eussent-ils fait pour des disputes d'amour-propre ou d'ambition !) et ils s'accordèrent dans la résolution de les ensevelir pour jamais. Repoussant les suggestions de l'obstination, de la jalousie et d'un esprit de libertinage, ils devinrent pauvres en esprit; personne ne voulut plus penser à s'élever au-dessus de ses frères; et tous désirèrent se laisser conduire en toutes choses par le Saint-Esprit. En un mot, les cœurs furent en ce jour non-seulement persuadés, mais entraînés et vaincus par une puissante effusion de la grâce de Notre Seigneur.

A l'anniversaire de ce jour, en 1748, le comte en parlait en ces termes : « Il y a aujourd'hui vingt-un ans que se balançait la grande question, si Herrnhout entrerait dans l'idée d'une véritable église du Sauveur, pour prendre humblement la place qui lui était assi-

gnée, ou si cet endroit formerait une nouvelle secte, d'après la volonté et les idées d'un homme. Mais un travail puissant du Saint-Esprit décida pour l'heureuse issue que prit l'événement. C'est dès ce moment que nous avons commencé à nous occuper avant tout de nous-mêmes, et à mettre de côté toutes les grandes idées de réformation qui nous avaient agités. Ce que le Sauveur a fait dès ce jour, jusqu'à l'hiver de la même année, ce sont des choses qui ne peuvent s'exprimer. Herrnhout tout entier a vraiment présenté alors une image du tabernacle de Dieu parmi les hommes. Du 12 mai jusqu'au 13 août on n'entendit qu'allégresse et que triomphe; dès le 13 août, l'effervescence se posa pour faire place au sabbat divin.

Nous nous arrêtons ici un moment: mais nous n'avons pas même achevé tout ce qui concerne les suites immédiates de ce beau jour.

FIN DU LIVRE IV.

LIVRE CINQUIÈME.

—

PACIFICATION DE HERRNHOUT (DU 12 MAI AU 13 AOUT 1727).

—

Les frères et les sœurs s'étant donné la main pour l'observation des statuts, on procéda à l'accomplissement des promesses d'une discipline spéciale, et on commença par élire, d'entre les Frères, douze anciens pour veiller sur la fidèle observation de ces engagements. Il paraît qu'on ne regarda les nominations précédentes que comme des mesures provisoires.

Avant de procéder à ces élections, on déclara à l'église qu'il fallait, pour ces fonctions, des hommes qui eussent bon témoignage des gens du dehors, et de la vérité elle-même; qu'aucun d'eux ne devait avoir de répugnance personnelle envers qui que ce fût, et qu'aussi personne ne devait avoir de raison de répugnance envers aucun d'entre eux; parce qu'il fallait que toute l'église pût les respecter, les aimer et leur obéir comme à ses conducteurs. On commença par exclure du nombre des éligibles toutes les personnes lettrées ou distinguées par leur rang, afin, disent les Frères, que ces anciens fussent tous des gens simples et honnêtes, qui pussent jouir d'une confiance générale. Peut-être aussi Zinzendorf espérait-il pouvoir mieux trouver la souplesse nécessaire chez des gens simples.

En proposant les douze, on essaya, au nom du Seigneur, de mettre aussi dans leur nombre Christian David, cet instrument de Dieu si précieux et si respectable, mais chez qui il restait encore un ressentiment profond. On lui parla avec tendresse et son cœur se fondit comme de la cire; de sorte qu'il devint tout cordial, et s'humilia de sa violence précédente. Cependant il conjura les frères de mettre plus de sérieux dans leur conduite, ajoutant que sans cela il se repentirait d'avoir retiré tant d'âmes d'Egypte et de Babel. Tous les frères expérimentés sentirent le poids d'un pareil avertissement, et on se fit un devoir de nommer Christian David le premier en rang. Tout ici forme un honorable contraste avec ces élections brutales de certaines majorités, en d'autres lieux et en d'autres temps Voici les noms de ces douze anciens, avec les professions qu'ils continuèrent d'exercer durant leur ministère:

Christian David, menuisier;

G. Nitschmann, menuisier, de Zauchtenthal, âgé de soixante-dix ans;

Melchior Nitschmann, tisserand, de Kunewalde, âgé de vingt-cinq ans,

Chr. Hoffmann, de la société des Schwenkfeldistes; [1]

Auguste Neisser, et Jacob Neisser, couteliers, les deux premiers habitants de Herrnhout;

David Nitschmann, menuisier; André Beyer, et Jean Nitschmann, de Zauchtenthal;

[1] C'était une société particulière, composée probablement de véritables fidèles qui ne voulaient pas se joindre au culte public, qui avaient été persécutés pour cette raison, et qui étaient venus chercher un asile à Herrnhout. Ils se retirèrent encore cette même année, avec Hoffmann à leur tête, pour aller demeurer à Bertholdsdorf. Plus tard ils disparurent entièrement.

David Nitschmann, cordonnier; David Quitt, et Fr. Kuhnel, tisserands, d'Oderwitz.

Dans un entretien que le comte eut avec ces douze anciens, le 19 mai, jusque fort avant dans la nuit, ils convinrent de remettre leurs fonctions plus particulièrement à quatre d'entre eux, et de déterminer ces quatre par le sort. On y procéda le lendemain, dès quatre heures du matin; et l'on ne put s'empêcher de voir l'intervention de Dieu dans les choix qu'il indiqua; car la charge de premier ancien retomba sur Christian David, le premier évangéliste des Frères Moraves dans ce siècle; celle du second, sur G. Nitschmann, l'homme le plus âgé de Herrnhout; la troisième, sur C. Hoffmann, chef des Schwenkfeldistes (mais il fut remplacé encore la même année par un autre Frère); et la quatrième, sur le jeune Melchior Nitschmann, dont la nomination fut entourée de circonstances extraordinaires. On l'avait d'abord admis au tirage comme les autres, à cause de ses grands dons; mais son nom étant sorti une première fois, on crut pouvoir, à cause de sa jeunesse, le soumettre de nouveau au sort; il sortit une seconde fois, et il paraîtrait même, d'après le récit de l'historien que nous suivons ici (*Gedenktage*), qu'on se permit, même après cette seconde déclaration du Seigneur, de soumettre ce jeune Frère à un troisième tirage. « Son nom, » dit l'historien, « s'étant pourtant retrouvé, sans qu'on s'en doutât, parmi les douze, et le jeune garçon qui tirait les billets ayant de nouveau nommé Melchior Nitschmann pour quatrième ancien, l'église fut pénétrée d'un étonnement profond; lui, au contraire, n'eut l'air ni surpris, ni confus, ni joyeux; mais il se borna à dire qu'il ne savait trop pourquoi telle chose arrivait, à moins que ce ne fût parce que le Seigneur prenait plaisir à avoir un serviteur bien pauvre et bien misérable. L'église,

qui le connaissait et l'estimait à un haut degré, bien loin de faire aucune objection, admira les directions de Dieu, et honora ce jeune homme dès ce moment, comme son père et son supérieur, en s'efforçant d'imiter sa foi.

Dans la suite, Zinzendorf pouvait lui rendre le témoignage que voici : « Dans toute la manière dont il remplissait ses fonctions d'ancien, on voyait s'accomplir cette parole du Seigneur : Il réussit dans tout ce qu'il entreprend. » Apaiser des divisions, ramener des égarés, dissiper des cabales, réveiller et conduire des âmes, exhorter et reprendre, inspirer une tristesse selon Dieu aux âmes légères, consoler ceux qui se repentaient, aimer les Frères et leur consacrer sa vie, c'était son œuvre de tous les jours. Il priait avec un cœur brûlant, et il ne pouvait tarir dans l'oraison secrète. Il était assidu au travail, obéissant à son Maître en toutes choses, quoique extrêmement embarrassé et maladroit dans les affaires extérieures. Il avait l'esprit pénétrant, et il savait toujours l'employer, en temps et lieu, de la manière la plus convenable et avec une grande modestie. Avec cela il était franc sans légèreté, humble sans bassesse, compatissant sans mollesse, amical sans cajolerie, recueilli sans affectation, vif sans précipitation, pauvre sans paresse, simple sans être sot, riche en connaissances sans prétention à tout savoir; en un mot, il cherchait vraiment à être dans ce monde tel que le Seigneur avait été lui-même.

Le comte s'était uni à lui par un lien d'amour indissoluble; et quoique Melchior s'aperçût bien de cet amour particulier, qu'il lui rendait aussi, il ne s'en élevait pas pour tout cela; mais il aimait et respectait tous ses Frères : il avait même coutume de dire que, d'aussi loin qu'il voyait quelqu'un qui appartenait à Christ, son cœur tressaillait au-dedans de lui.

Outre ces anciens, on nomma le comte *Préposé général* sur toute l'église; et Watteville lui fut associé comme aide dans ces fonctions. Le comte devait, entre autres, veiller à ce que chaque Frère fût placé dans la vocation pour laquelle il avait les dons nécessaires; car, à cette même époque, on nomma de nouveau [1] à toutes les charges de docteurs, d'aides, de surveillants, de moniteurs, de gardes-malades, d'aumôniers, de frères-servants; [2] et selon l'usage des anciens Frères, on nomma des sœurs aux mêmes charges parmi les sœurs.

Dans le désir que chacun remplît fidèlement sa vocation, le comte tint fréquemment avec les anciens, sur tous les objets qui concernaient l'église et ses membres, des conférences qu'on appela dès lors *conférences des anciens*. On y recherchait avec soin le bien du troupeau dans toutes ses parties; et lorsque, après avoir pesé toutes choses bien mûrement et dans le sincère désir de rencontrer la volonté de Dieu, on avait encore des doutes sur quelque objet, on le remettait à la décision immédiate du Seigneur, en le consultant par le sort.

Les autres Frères et sœurs chargés d'autres fonctions dans l'église étaient pareillement convoqués très-souvent à des conférences semblables.

Le 21 mai, on établit un guet pour l'endroit. Chaque habitant, depuis l'âge de seize à soixante ans, était chargé d'en faire les fonctions à son tour, et s'en acquittait en chantant quelques cantiques propres à réveiller et à édifier les habitants. On a vu, dès les premiers temps, plusieurs excellents effets de ces chants, qui ont été, pour plus d'une personne, un

[1] On l'avait déjà fait précédemment une première fois (Voyez p. 301).

[2] Nous donnerons une description des attributions de ces différentes *charges* au livre suivant.

moyen de consolation, d'édification, ou même de réveil à la vie divine. Pour l'indication des heures, le comte composa un cantique du guet dont nous joignons, à la fin de ce livre, une traduction libre, et qui fut introduit le 6 juillet.

Les occasions d'édification devinrent toujours plus nombreuses.

A cinq heures du matin, on lisait en commun une portion de l'Ecriture. Quelquefois un Frère, ou plusieurs, ajoutaient à cette lecture une prière ou quelques réflexions.

A huit heures et demie, il y avait un autre service de ce genre, pour les malades et les personnes âgées.

Ensuite venait, pour les dimanches, le culte public de Bertholdsdorf, *avant* et *après* midi. Quelques mois plus tard on substitua au service de l'après-midi de Bertholdsdorf un service tenu à Herrnhout, appelé le service des étrangers, et dont nous allons faire mention.

Le soir, à huit heures et demie ou neuf heures, on se rassemblait, en été, dans la salle de la grande maison, et en hiver dans l'un des appartements du comte, pour des heures de chant dans lesquelles on communiquait aussi les nouvelles du règne de Dieu, en faisant des prières qui s'y rapportaient. Plus tard la destination de cette heure fut aussi modifiée; comme, en général, les Frères se sont toujours réservé de faire, en tout temps, aux formes de leur culte, tous les changements qui leur paraîtraient convenables.

Comme les prédications puissantes de Rothe, et les liaisons que contractèrent les Frères avec les âmes réveillées de toute la contrée, attiraient le dimanche une quantité d'étrangers à Bertholdsdorf et à Herrnhout (il arriva, par exemple, à Herrnhout, le dimanche de la Pentecôte, plus de cent personnes qui venaient pour s'édifier et qui ne trouvèrent point

de service), on résolut de répéter, l'après-midi, à Herrnhout, la prédication qui avait eu lieu le matin à Bertholdsdorf; ce qui donna lieu à ce *service des étrangers* dont nous venons de parler.

Voilà quelques-uns des arrangements qui furent pris dès l'heureuse pacification du 12 mai : depuis ce jour la puissance de Dieu commença à se répandre en bénédictions sur cette heureuse église, jusqu'au 13 août, où la mesure des grâces fut absolument comblée. Le 2 juillet (visitation de la Vierge Marie[1]), il y eut dix grands services pour Bertholdsdorf et Herrnhout. Schwedler[2] prêcha à l'église de Bertholdsdorf. Et comme il y avait une telle affluence d'auditeurs qu'il s'en trouvait plus de mille hors de l'église, Rothe prêcha en même temps devant le temple, sur le cimetière. L'après-midi, la même scène se répéta à Herrnhout : Schwedler y annonça de nouveau la Parole, et ce fut sur la place publique; tandis que le comte tint trois assemblées successives dans la salle de la grande maison, qu'il fallut vider deux fois à cause de la quantité des auteurs. La première fois il prit pour texte : « Si nous marchons dans la lumière, de même qu'Il est dans la lumière, nous avons communion avec Lui » (1 Jean IV, 7). La seconde : « Repentez-vous et vous convertissez, afin que vos péchés vous soient pardonnés » (Act. III, 19). Et la troisième : « Si tu savais quel est le don de Dieu, etc. » (Jean IV, 10).

Christian David avait élevé en hâte, devant la maison commune, une espèce d'échafaudage qui dut servir de chaire à Schwedler, et depuis lequel cet ardent serviteur de Christ annonça la parole jusque

[1] Les luthériens ont conservé plusieurs des jours de fêtes des catholiques romains, en en retranchant les idées superstitieuses que l'église idolâtre y avait attachées.

[2] Voy. 2e part., liv. III, p. 000.

fort avant dans la nuit, à des foules de peuple qui étaient venues de tous les villages voisins. — Après lui encore le comte commenta le cantique : « O Seigneur, ta Parole divine, etc. » — Dans le courant du même après-midi, vers le soir, le ministre Schæffer vint aussi tenir un discours qui produisit une vive impression, et pendant lequel il se passa une chose assez remarquable. Comme il parlait avec force de la pleine victoire que la foi donne au vrai chrétien sur le péché, un prédicateur étranger fit circuler au milieu de la foule, comme objection, ces mots de l'Ecriture, que « le juste pèche pourtant sept fois le jour » (Prov. XXIV, 16). Cette objection ridicule, et pourtant si commune, tombe devant un instant de critique. D'abord le texte n'ajoute pas les mots *par jour*, et partout il s'agit là de tomber *dans le malheur*, comme le prouve le contexte. « Méchant, n'épie point *le domicile* du juste, et ne *détruis* point son *gîte*. Car le juste tombera sept fois, et sera relevé; mais les méchants tombent dans *le mal*, c'est-à-dire évidemment, *dans le malheur* » (comme le portent aussi les meilleures traductions, l'anglaise, De Wette, etc.). Schæffer, qui ne l'avait pas entendu, se trouva cependant traiter cette même objection d'une manière victorieuse, ce qui causa un grand étonnement parmi le peuple. — Après toutes ces choses, on eut encore, dans la salle, un entretien cordial, et comme une récapitulation de tout ce qui s'était passé. — « Allons, » dit un Frère, « nous avons eu aujourd'hui un jour apostolique; il faut nous attendre aussi à des souffrances apostoliques. »

Le soir Schwedler, s'en retournant fort tard chez lui, s'agenouilla sur une hauteur devant Herrnhout, et bénit cet endroit avec une effusion étonnante et comme par un pressentiment particulier, car il ne l'a jamais revu.

—

Chaque jour amenait alors de nouvelles grâces.

Le 9 juillet, on aperçut chez tous les habitants de Herrnhout un mouvement extraordinaire. Les âmes déjà si bénies sentaient, par cela même, qu'elles ne l'étaient pas encore au degré qu'elles ambitionnaient. Comme les vagues de la mer sont encore en mouvement après même que l'orage a cessé, on voyait, ajoute le journal de cet endroit, « que la fraternité avait encore peine à s'établir dans sa plénitude, et que presque personne ne trouvait moyen d'employer avec succès son don pour les autres. »

Le comte continua donc d'autant plus à se faire tout à tous, et à traiter chacun suivant ses besoins et son genre. Il s'appliqua, pendant plusieurs jours, à visiter tous les frères : il se faisait accompagner quelquefois de l'un ou de l'autre d'entre eux, suivant qu'il voyait que la confiance régnait plus pleinement entre quelques-uns; et ce fut là le commencement de ces petites sociétés qu'on appela des *bandes*. C'étaient deux ou trois âmes ou plus, qui se réunissaient plus particulièrement entre elles au nom de Jésus, pour s'entretenir avec une entière simplicité de leur état spirituel, pour s'exhorter, se reprendre et prier ensemble. Le comte se fit assister des autres ouvriers et ouvrières de l'église pour classer tous les Frères et sœurs en de pareilles bandes, qui devaient ajouter un nouveau lien à tous ceux qui rapprochaient les Frères, et favoriser leur accroissement dans la grâce. Et comme on mêlait souvent ces bandes entre elles, en faisant entrer dans l'une tels Frères et sœurs qui auraient appartenu précédemment à une autre, il ne restait ainsi personne qui n'eût successivement occasion de faire servir au bien de tous les autres les grâces qu'il pouvait avoir reçues.

Le 16 juillet, le comte fit une prière accompagnée

de torrents de larmes qui produisit un effet extraordinaire, et qui contribua encore pour beaucoup à préparer les grandes choses qui devaient bientôt avoir lieu.

Le 22 juillet, les frères Melchior Nitschmann, Schmidt, Dober, Christian David, Augustin Neisser, et plusieurs autres encore, firent entre eux une alliance particulière par laquelle ils s'engagèrent à se rendre souvent ensemble sur le Hutberg,[1] pour y élever leur âme au Seigneur par des prières et des cantiques, et à s'exercer dans la soumission fraternelle, de manière que tous se conformassent à tout ce qui semblerait bon à l'un d'entre eux, dès que ce serait selon le Seigneur. Le premier cantique qu'ils chantèrent fut : « Notre vie est dans les cieux ; » — et cette nouvelle association produisit encore un grand réveil.

Le même jour le comte partit pour la Silésie, sans s'en laisser détourner par l'avis qui lui était parvenu le jour auparavant, que les autorités de ce pays avaient ordre de l'arrêter.

Avant son départ il fit promettre à quelques frères de veiller avec sollicitude sur le grain de semence qui commençait à germer, et d'en favoriser le développement autant que possible en continuant avec soin les heures de chant et de prières. Les frères s'y mirent effectivement en toute simplicité; mais bientôt on trouva meilleur de faire de ces heures des heures d'entretiens fraternels où ce n'était pas un seul qui parlait, mais où chacun pouvait entretenir les autres, selon son expérience et sa foi, sur tel ou tel passage de l'Ecriture.

Cette église faisait donc ses expériences; on essayait; on tâtonnait; mais c'était sous la direction du

[1] Colline près de Herrnhout (prononcez Houtberg).

Seigneur, qui ne se laissait pas sans témoignage pour prévenir toute fausse direction, même celles qui auraient été revêtues des apparences les plus spirituelles; car il s'en présentait de telles.

On vit, par exemple, un seigneur qui avait été depuis peu puissamment touché par la grâce, en venir, dans un zèle qui n'était pas encore suffisamment éclairé, à prêcher l'amour comme la base du christianisme, en le détachant en quelque sorte de sa racine, la foi au Rédempteur. On lui répondit que, sans doute, la charité était le grand fruit de l'Esprit; mais qu'elle devait être placée dans l'ordre où la plaçait saint Pierre (2 Pierre I, 3, 7), comme une conséquence de la foi et de la piété; et qu'il fallait planter un arbre avant d'en vouloir des fruits.

Il y avait une autre personne d'une tournure d'esprit contentieuse, et qui cherchait continuellement à soulever des disputes; mais cette église naissante n'en voulait plus, et le Seigneur donna aux Frères la sagesse nécessaire pour se conduire envers cette âme avec humilité et douceur, soit pendant, soit après les assemblées.

Comme Christian David, Melchior Nitschmann, et Martin Dober s'entretenaient un jour sur la meilleure manière possible de diriger les entretiens généraux, le premier proposa de lire de suite la première épître de saint Jean, afin, disait-il, d'ouvrir davantage les canaux de la charité. On annonça ce projet à l'assemblée, et cette seule annonce fit aussitôt une profonde impression. Les déclarations pleines d'amour auxquelles cette lecture donna lieu augmentèrent ensuite puissamment la confiance et l'amour mutuel des Frères, de sorte que l'œuvre de Dieu fit en ces jours des pas extraordinaires. Les restes de soupçons, d'envie, de scandales disparurent; la *tendance de* tous les cœurs se dirigea vers le ciel, dans

l'humilité, et en conséquence les rapprocha toujours davantage; les propres volontés se perdirent; ce qui n'avait été que des étincelles d'amour fraternel devint des flammes, et tout ce qui se présentait finit par en alimenter l'éclat. Etait-ce du bien, il y brillait; était-ce du chaume et du foin, il y brûlait; et le feu ne faisait que s'accroître. Enfin, il arriva encore des lettres du comte qui achevèrent d'exciter ce grand réveil; et le 4 août il revint lui-même de Silésie, rapportant de ce pays toutes sortes de bonnes nouvelles, et surtout une traduction de l'*Histoire des Frères de Bohême et de Moravie.*

Ce n'était qu'un extrait de la grande histoire de Comménius, que le comte avait connue précédemment, et qui, alors dejà, avait surmonté en lui, comme on l'a vu (p. 314), la répugnance prononcée qu'il avait éprouvée si longtemps à donner aux Frères leur ancienne discipline. Ce simple abrégé produisit à ce moment, chez les Frères en général, l'effet que l'ouvrage même avait produit chez le comte. « Nous entendîmes ces choses, » dit un Frère de Moravie, « pour la première fois, et avec d'autant plus de joie, que tout cela représentait tous nos principes, nos sentiments et nos arrangements. Nous y vîmes le doigt et les merveilles de Dieu, et nous fûmes, en quelque sorte, « baptisés de l'esprit de nos pères sous leur nuée. » Leur esprit revint sur nous, il se fit en ces jours, parmi les Frères, des signes et des miracles: et il y avait une grande grâce parmi nous et dans toute la contrée.

Depuis lors il ne se passa plus un jour dans lequel l'église n'ait ressenti quelques puissances particulières de la grâce divine. Voici ce qu'on en trouve dans le journal :

« Le 5 août, le préposé de l'église (le comte) passa toute la nuit avec douze ou quatorze Frères, et visita

Hennersdorf et Bertholdsdorf; ce qui fut en bénédiction à différentes personnes. A minuit, on tint, sur le Hutberg, une grande assemblée de prière : on commença par le cantique : « Mon âme a son repos dans le sang de Jésus! » et de grand matin on entonna le verset : « Voici l'éternelle lumière. »

Le 6 août et tous les jours suivants de cette semaine, on ressentit dans les heures de chant du soir une force singulière et entraînante de la grâce divine.

Le 8, Christian David partit, accompagné de Melchior Nistchmann, pour Sorau, avec des lettres pour une comtesse qui s'y trouvait, de même que pour les ecclésiastiques de l'endroit et pour plusieurs autres frères; et, en outre, avec la prière de vouloir bien y exposer au ministre, qu'on regardait comme un homme très-solide, les scrupules qui lui restaient encore sur certains points; car il paraît que le but propre de David, en s'éloignant de Herrnhout à ce moment, était d'éviter de s'y trouver au temps de la communion, qui devait se célébrer bientôt à Bertholdsdorf, et sur laquelle il éprouvait encore des scrupules, parce qu'on y admettait indifféremment les croyants et les irrégénérés. Nous ne devons pas nous lasser de faire remarquer que l'Eglise des Frères a fini par entrer pleinement, au moins en principe, et quant à sa constitution particulière, dans les vues de ce fidèle témoin. (Voy. p. 318).

Le dimanche 10 août, le ministre Rothe fut saisi, dans l'assemblée qui se tenait à Herrnhout, d'un mouvement extraordinaire; il se jeta, comme hors de lui-même, à genoux devant Dieu; et l'assemblée tout entière, se prosternant avec lui, éprouva quelque chose de pareil. Une suite non interrompue de chants, de prières, de pleurs et de supplications, prolongés jusqu'à minuit, continua l'œuvre, déjà si avancée, *de la pleine* réunion des cœurs; tous les obstacles

s'aplanirent; ceux des Frères qui refusaient encore de participer à la communion générale, achevèrent de fléchir; une personne qui faisait la prophétesse, et que l'on ne pouvait tenir pour telle, parut rentrer dans la sobriété spirituelle; en général on vint à bout de tout ce qu'on tenta. Rothe passa la nuit à Herrnhout; le lendemain il écrivit au comte une lettre pleine de feu, où il annonçait qu'il pensait prendre la cène avec sa maison le mercredi suivant, 13 courant, et où il invitait tous les habitants de Herrnhout à s'y rendre avec lui.

Comme cette cène était la première qu'on devait prendre depuis le renouvellement de l'union, et après s'en être éloigné depuis si longtemps, on résolut de traiter cette sainte cérémonie avec plus d'attention et de scrupule qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, et d'en faire une occasion et un moyen de pousser les âmes toujours plus avant dans la communion spirituelle de leur Sauveur. On décida d'examiner sérieusement tous ceux qui s'y présenteraient pour la première fois, jeunes ou vieux, et de ne leur accorder l'admission (que les Luthériens appellent la *confirmation*), qu'après un résultat satisfaisant de cet examen. On rédigea à cet effet un certain nombre de questions sur lesquelles on devait s'entretenir en particulier avec les personnes qui se présenteraient pour la cène, et auxquelles elles devaient ensuite répondre devant toute l'Église.

Voici quelques-unes de ces questions :

1. Avez-vous éprouvé en votre âme ce que c'est que l'attrait du Père? (Jean VI, 44.)
2. L'avez-vous toujours suivi?
9. Dieu a-t-il fini par saisir votre âme, au point que vous ayez senti son efficace et qu'elle vous ait soumis?
10. Qu'avez-vous éprouvé alors?
13. Savez-vous ce que c'est que la foi?
18. Qui doit glorifier Jésus dans votre cœur?

20. Comment devez-vous vivre ?
25. Voulez-vous vous retirer de Jésus quand vous aurez à souffrir, ou voulez-vous persévérer avec lui dans les afflictions ?
27. Comment pourrez-vous persévérer au milieu de tous les attraits de la chair ?
28. Comment voulez-vous vaincre le tentateur ?
30. Que voulez-vous faire dans les tentations, quand vous n'aurez ni vue ni sentiment ?
36. Que voulez-vous faire quand vous aurez commis quelque chute ?
37. Comment voulez-vous faire tant de bien, étant pauvre et misérable ?
38. Croyez-vous que Christ soit encore plus fidèle aux siens, qu'eux à lui ?
43. Serez-vous fidèle jusqu'à la mort ?

Les deux personnes qu'il s'agissait cette fois de recevoir à la cène, étaient deux jeunes sœurs. Elles furent appelées à un entretien sérieux avec le comte, puis avec une des principales ouvrières des sœurs ; puis présentées ensuite au pasteur Rothe, qui les reconnut capables de participer à la cène.

Dans l'assemblée du soir, un docteur anabaptiste de Hongrie s'exprima avec beaucoup de dureté sur les questions qu'on avait préparées ponr la confirmation. Peut-être avait-il en vue quelques côtés effectivement faibles de ces questions, comme pouvait être, par exemple, la trente-huitième. On pria le Seigneur de rendre salutaire à l'Eglise tout ce qu'on avait pu trouver d'utile dans ses avertissements ; et cet homme parut touché et humilié de cette conduite.

Le 12, le comte, en qualité de préposé de l'église, fit une visitation par tout Hernnhout, pour sonder les esprits dans une grande charité et pour les préparer à la cène du lendemain.

Le soir, tous les frères et sœurs signèrent les statuts ; et les deux sœurs que nous avons mentionnées *plus* haut répondirent, en présence de toute l'église,

aux questions qu'on leur présenta ; ce qui devint le moyen de la conversion de plusieurs âmes, et qui émut profondément toute l'assemblée. (On remarquera que cette cérémonie se fit devant l'assemblée de Herrnhout, et non devant l'église de Bertholdsdorf). Les deux sœurs passèrent la nuit en prières.

Puis arriva enfin cette fameuse cène du 13 août, dont nous ne pouvons concevoir toutes les suites qu'en nous souvenant de tout ce que l'Eglise des Frères a fait depuis lors, et en réfléchissant que c'est ce jour qui peut être regardé comme son véritable jour de naissance. Le jour de l'arrivée des deux premiers réfugiés avait été comme le jour de sa conception, et le 12 mai le commencement des travaux de son enfantement.

Voici, d'après le journal de Herrnhout, comment se passa ce jour à jamais célèbre dans les annales des Frères.

« Avant de partir pour l'église, on commença par un discours sur la nature et le but de la communion. En chemin, chacun s'entretenait tour à tour avec différents frères ; par-ci, par-là, on en voyait deux ou trois se rapprocher plus étroitement ; et ceux qui s'étaient méconnus renouvelaient une alliance d'amour et de fidélité.

» A l'Eglise, tout se trouva dans l'attente de quelque bénédiction extraordinaire. On commença par le cantique : « Dégage-moi, Seigneur, de tout lien, etc., » et ce chant seul déjà ébranla et convertit un impie qui était venu pour assister comme spectateur. Ensuite Rothe prononça, sur les deux sœurs qu'on admettait à la cène, une bénédiction vraiment apostolique, confirmée par l'église avec une profonde impression; puis toute l'assemblée s'abattit devant Dieu en prières, et se mit à chanter au milieu d'un

attendrissement qui finit par des sanglots : « Nos cœurs prosternés devant toi, etc. » A peine pouvait-on distinguer si cette assemblée pleurait ou chantait; et le tout se passait dans un sentiment si entraînant, que le pasteur de Hennersdorf, qui administrait la cène, parce que Rothe voulut aller avec l'église à la table du Seigneur, ne savait ce qu'il voyait ni ce qu'il entendait.

» Après le chant (continue toujours le journal), plusieurs frères prièrent dans la force de l'Esprit, présentant au Seigneur la souffrance générale qui avait travaillé l'église jusqu'à ce jour, et surtout l'incertitude où l'on se trouvait encore sur la conduite à tenir pour satisfaire entièrement ceux qui avaient quitté la maison de servitude (les Frères de Moravie et de Bohême) : on reconnut que les sectes et les séparations n'étaient pas dans l'Esprit du Seigneur, et qu'on avait besoin d'être conduit par lui-même. Nous priâmes donc ce Dieu, notre Sauveur, comme des enfants, mais avec instances, de nous enseigner la vraie nature de son église, et de nous faire marcher, quant à la constitution extérieure, de manière que nous fussions conservés sans tache et sans reproche, de sorte que nous ne restassions pas seuls, mais que nous portassions du fruit, en n'abandonnant ni la fidélité que nous lui avions jurée, ni l'obéissance à sa Parole, ni la charité fraternelle que nous devions porter à tous. Nous lui demandâmes aussi de nous préserver de toute erreur qui ternirait l'éclat de sa grâce, afin que personne d'entre nous n'abandonnât la doctrine du sang de la croix pour chercher son salut en quoi que ce fût qu'il croirait trouver en lui-même. Nous lui présentâmes aussi la position critique de nos frères du voisinage,[1] et tant de centaines

[1] Probablement des Frères souffrant pour l'Evangile.

d'âmes qui avaient été réveillées par notre moyen, mais dont les unes étaient entrées dans des voies détournées, et d'autres ne voulaient pas se soumettre à la discipline de l'Esprit, et ne recherchaient plus qu'un orgueilleux savoir. Et après avoir senti vivement qu'une étonnante onction était répandue sur nous tous, et que nous n'étions plus éloignés de notre Dieu, nous le priâmes avec certitude de foi qu'il voulût bien bénir aussi nos deux anciens, Christian David et Melchior Nitschmann, absents dans une bonne intention, et qu'il daignât les attirer dans notre communion et leur faire goûter quelque chose de ce que nous éprouvions.

» Le comte fit ensuite, comme préposé de Herrnhout, une confession au nom de toute cette paroisse; puis l'absolution générale ayant été donnée par le pasteur,[1] nous prîmes la cène du Seigneur avec un mélange inexprimable de confusion, de joie et d'amour; et nous nous retirâmes à midi « passablement » hors de nous-mêmes. » Nous passâmes le reste du jour et les suivants dans une joié douce et paisible,— et nous apprîmes à aimer.

» Lorsque Christian David et Melchior Nitschmann revinrent, le 28 août, ils nous demandèrent aussitôt ce que nous avions donc fait le 13, avant midi? Qu'ils étaient alors à Sablat, dans la maison des orphelins; qu'à dix heures ils s'étaient sentis poussés extraordinairement à la prière; qu'ils étaient montés au grenier, où ils s'étaient prosternés devant le Sauveur; et que là ils avaient été pénétrés d'un souvenir étonnamment doux de l'Eglise de Herrnhout qui leur avait fait verser des torrents de larmes. Qu'en leur vie ils ne s'étaient sentis si heureux. et qu'ils s'étaient demandé ce que faisait leur église et si elle se

[1] C'est une pratique luthérienne.

doutait bien de la grâce qui leur était donnée? (Or nous avons vu que, dans ce même moment, elle priait pour eux!) — Leur étonnement et leur joie furent d'autant plus vifs, quand on leur raconta les grandes choses qui venaient de se passer. »

Nous voilà arrivés au bout de la plus grande crise de cette église, ou plutôt au bout de sa crise capitale et décisive. Nous y trouverons sans doute encore de l'agitation, du tâtonnement et quelques conflits d'opinions : mais Herrnhout n'en a pas moins pris sa forme : et tout ce qui suivra n'est plus que son développement.

Comme il importe de se faire de ce moment décisif des idées aussi justes que possible, et que deux récits d'un même événement sont très-propres à en présenter un tableau plus complet, nous insérerons ici une lettre que Christian David écrivait sur ces événements à l'ancien intendant du comte, Heitz, qui resta toujours un de ses meilleurs amis. Cette pièce est d'ailleurs intéressante sous d'autres rapports, puisque rien n'est si propre à nous représenter l'intérieur d'une église que ces détails familiers et individuels qu'on ne trouve guère que dans des lettres. Et enfin, comme l'église renaissante des Frères ne se présente pas entièrement de la même manière à l'époque actuelle qu'elle le fit dix ou quinze ans plus tard, il est bon de la bien connaître dans ses différentes périodes. — Cette lettre est un coup d'œil général que reporte Christian David sur tout ce qui se passait à Herrnhout depuis 1722 jusqu'à la fin de 1727. Elle est sans date, mais probablement de l'année 1728.

Lettre de Christian David.

« A J. G. Heitz, notre cher frère en Jésus-Christ, bien-aimé de nous tous, ancien de l'église avec nous !

» Je vous souhaite d'avoir une part vive et puissante aux grandes grâces de nos temps, et de voir encore des yeux de votre chair la gloire de Dieu telle qu'elle nous a été promise et donnée à Herrnhout.

» *Frère chéri, affranchi du Seigneur !*

» Ce que j'ai vu et entendu, ce que j'ai reconnu et éprouvé en mon cœur, des merveilles et des grandes choses que Dieu a faites en nos temps, envers moi et envers l'Eglise depuis que vous nous avez quittés, je vous l'annonce afin que vous aussi vous ayez part avec nous à cette manifestation magnifique de la grâce de Jésus-Christ. [1]

» L'œuvre du Seigneur, ici à Herrnhout, a avancé depuis le premier jour jusqu'à présent sans s'arrêter et avec bénédiction, au milieu de toutes les épreuves; quoiqu'elle n'ait pas marché selon nos vues et nos pensées, mais selon que le Seigneur l'avait résolu dans son conseil éternel. Il a plu au Sauveur de nous laisser arriver toutes sortes de tentations pour nous purifier, pour nous éprouver et pour affermir notre élection, afin que nous pussions lui être présentés comme une épouse pure, qui lui restât unie à jamais. Oui, pour que l'alliance qu'il a faite avec nous subsistât encore, et que son propos arrêté quant à nous fût accompli, il fallait toutes sortes d'acheminements,

[1] On peut se rappeler ici ce que nous avons dit (p. 208) du style de Christian David, et de la manière dont il s'était formé. On voit aussi, en outre, par plusieurs expressions de cette lettre, et par le fait de l'attachement de Christian David à Heitz, qui était calviniste prononcé, que Christian lui-même était un de ceux qui avaient embrassé la doctrine de l'élection de grâce.

et qu'une chose en amenât une autre, jusqu'à ce que nous devinssions peu à peu, et en dépit du diable et du monde, une Eglise visible de Dieu, comme la chose est maintenant sous les yeux.

» Quant à ma personne, je préfère me glorifier de ma faiblesse, afin que la puissance de Christ agisse en moi. Satan a demandé plusieurs fois à me cribler, et Dieu a permis que cela lui réussît aussi plusieurs fois pour m'humilier. Mais ma foi n'a point défailli, et, comme un soldat de Christ, j'ai vaincu par sa grâce en souffrant, et j'ai gardé le champ de bataille. J'ai bien ressenti encore les traits de l'ennemi et ses tentations en la chair, et le penchant à vouloir être quelque chose; jusqu'à ce que j'aie appris aussi que la grâce du Seigneur doit me suffire, cette grâce dont je n'étais déjà que trop indigne. Par ces tentations le Seigneur a voulu me garder et non me perdre, afin que j'apprisse à voir que la vigilance, la prière et l'humilité sont des choses d'une haute nécessité. Le Seigneur soit loué pour toutes ses faveurs, sa bonté et sa fidélité, et de ce qu'il a fait contribuer toutes choses à mon plus grand bien, parce que je l'aime; il en a fait de même pour mes frères. Oh! le fidèle Sauveur, qui nous garde avec tant d'amour! C'était afin que nous restassions en lui, et que nous ne nous laissassions plus détourner de la simplicité, qu'il nous a ainsi laissés expier notre curiosité. Mais il nous a préservés secrètement, de manière que personne n'a remporté, de toutes ces tentations, un dommage de longue durée. Toutes nos erreurs n'ont fait que nous frotter les uns contre les autres, afin que nous pussions mieux être appliqués, comme des pierres précieuses et vives, au bâtiment du nouveau temple, et nous présenter nous-mêmes, par amour et dans la puissance de Christ, pour ce nouvel édifice; et afin que Dieu pût demeurer, marcher, entrer et sortir

armi nous, pour nous bénir et nous faire du bien.

» Nous avons maintenant aussi reconnu que ceci st la vraie grâce de Dieu, savoir celle dans laquelle ous nous trouvons... car la grâce actuelle nous huilie, nous donne la paix, nous affranchit, nous enourage dans toutes les tribulations, nous donne la atience pour les défectuosités et les imperfections, ous modère dans nos paroles, nous rend inébranlaes vis-à-vis des ennemis, miséricordieux envers les ibles et les errants, soumis à nos supérieurs, fermes fidèles dans la prédication de l'Evangile, clairs et is dans nos discours et dans nos vues, simples dans conduite, sans affectation envers autrui, bons et ncères dans le commerce avec les frères, soigneux ans la direction et l'enseignement des âmes, francs nets dans la correction fraternelle, doux dans l'exortation à l'exemple de Christ et des Apôtres : uant à la fidélité extérieure, scrupuleux comme si ous étions sous la loi; dans l'intérieur, libres et ontents; universels et égaux dans l'amour fraternel; ous faisant tout à tous quant aux diverses directions e Dieu sur les individus : prêts à rendre raison de otre foi à tout le monde qui nous demande compte e l'espérance qui est en nous.[1] — Du reste, nous e nous contentons pas (comme aussi nous l'avons pris) de savoir être rassasiés et avoir faim, être dans disette et dans l'abondance, et cela aussi bien pour le orps que pour l'âme; mais nous nous reconnaissons ndignes, hors de Christ, de toutes choses; et nous ne ésirons que de souffrir avec lui, moyennant sa grâce,

[1] Quelle idée ne peut-on pas se faire d'une église où des artisans, t en assez grand nombre, écrivaient ainsi! Nous en verrons encore d'autres exemples aussi frappants. Des églises de ce genre font pas besoin de prouver aux chrétiens que c'est *leur devoir* de joindre à elles : celles d'alors avaient assez à faire à contenir la le de fidèles qui demandaient à s'y jeter.

et d'être baptisés du baptême dont il a été baptisé. Mais c'est là une manière de penser que le Saint-Esprit seul peut enseigner aux hommes. Et de cette manière personne ne peut nous faire ni nous ôter grand'chose; car nous nous réjouissons lorsque nous sommes jugés dignes de porter un honorable opprobre, et de souffrir toutes sortes de choses pour l'amour de Jésus. Nous voyons notre élection dans les marques de ses clous, et cela nous adoucit toutes choses, et nous donne joie et courage dans le Seigneur.

» Les causes principales de tout ce que Dieu a permis qui nous arrivât sont les suivantes. Vous savez, cher Monsieur Heitz, que mon esprit était enclin à vouloir connaître toutes sortes de choses, et que plusieurs de mes frères étaient aussi dans ces dispositions. Or, M. Rothe et d'autres frères n'aimaient pas cela; et voilà qui fit toutes sortes de divisions, et nous mit en mauvaise réputation auprès de plusieurs, dont nous perdîmes la confiance; jusqu'à ce que nous vîmes qu'il fallait marcher avec prudence, et qu'il valait mieux ne jamais manger de viande que de scandaliser son frère faible pour qui Christ est mort.

» Après donc que le comte eut vu cela, et que Rothe n'avançait rien, parce qu'il était partial, tandis que lui, le comte, ne l'était pas, et qu'il avait reçu de Dieu le don de tout mettre au clair, il nous prit tous les uns après les autres. Cela dura trois jours, pendant lesquels il nous nourrit abondamment. Il nous exposa toute l'économie de Dieu; comment le Seigneur avait parlé aux pères, puis ensuite manifesté son Fils; comment il avait traité les hommes avant la loi, sous la loi et sous l'Evangile :[1] jusqu'à quel point il fallait

[1] Depuis ici nous faisons quelques courts retranchements et nous resserrons la lettre, mais en conservant cependant presque partout les propres termes de Christian David.

savoir les choses qui tiennent à l'extérieur, et expérimenter les intérieures, — et ainsi de suite. La paix se établit, et cela dura environ deux ans, pendant lesquels l'église s'augmentait constamment. J'allais, selon ma coutume, toutes les années en Moravie, pour y fortifier dans le Seigneur les âmes cachées qui le connaissaient ou le cherchaient.

» Dans le même temps il y avait en Silésie, et dans notre voisinage, un grand réveil.[1] Mais, à Herrnhout, l'ennemi cherchait à en endormir quelques-uns, qui faisaient tourner le repos extérieur au profit d'une sécurité charnelle. Nous qui n'étions pas encore exercés, nous ne connaissions pas encore bien l'ennemi. Le premier feu de l'amour s'éteignit; les nouveaux-venus attendaient beaucoup de charité des premiers, qui n'en avaient pas beaucoup, mais seulement un grand savoir. Ceux-là s'en fâchaient; il n'y avait plus ni ordre, ni discipline; M. Rothe n'avait pas le don de la maintenir, et ne demeurait pas parmi nous; le comte non plus; et d'ailleurs il désirait ménager M. Rothe. Voilà où nous en étions à Herrnhout, la quatrième année depuis notre sortie du pays.

» Dans ce temps vint M. Kruger, comme vous savez, un homme qui avait de singulières idées. Mais, comme il montrait une piété extraordinaire, les âmes peu exercées l'admiraient. Et comme j'aimais beaucoup les gens qui menaient une vie sainte, et que j'avais la conscience d'avoir perdu mon premier amour, je le reçus comme un ange de Dieu, et crus que Dieu l'avait envoyé ici pour mon salut et pour celui de beaucoup d'autres; ce que je pense encore à présent. Car, quoiqu'il ait fait une mauvaise fin quant

[1] Comme on a pu le présumer déjà par plusieurs des détails qui précèdent (voyez entre autres les prédications souvent citées de Schwedler, p. 294).

à sa personne, parce qu'il n'était décidément pas pur, cependant il m'a plus apporté de profit que de dommage, en ce que j'ai été exercé et ai fait par son moyen bien des expériences en bien des choses. J'ai appris à voir quelles œuvres apparentes les puissances des ténèbres et de l'imagination pouvaient produire; mais aussi comme ces œuvres s'envolaient en cendres au feu de l'épreuve; et comment ce n'est ni la sainteté de nos œuvres, ni de répéter constamment que Dieu est amour, qui est quelque chose, mais que c'est l'humilité sincère d'un cœur pécheur, altéré de la justice, qui est valable devant Dieu.

» Kruger parvint presque à diviser entièrement la commune. La plupart de ceux qui étaient le plus exaltés par lui se tenaient dans une attitude indécise et dans l'hésitation, jusqu'à ce que le feu de l'épreuve commença, et que M. Kruger perdit la tête. Alors ce fut fini. — En attendant, nous nous sommes bien attaqués les uns les autres par les côtés les plus sensibles, et nous nous sommes rendu la vie bien amère.

» Après que cela eut duré ainsi trois mois, et que, au milieu de toutes ces épreuves, chacun eut pu voir qui était fondé ou non, le comte vint à Herrnhout avec amour et dans un esprit d'impartialité, comme il l'avait fait deux ans auparavant, pour rapprocher de nouveau les cœurs. Cela donna occasion de penser à un arrangement, que nous autres, séparatistes, nous avions demandé nous-mêmes. Cet arrangement remit toutes choses à leur place; mais ceux qui n'étaient pas purs furent manifestés et s'en allèrent.

» Nos petites expériences de quatre ans apprirent au comte et à ses aides à nous faire des statuts, conformément à l'idée qu'ils se faisaient d'une véritable église de Dieu; et on put prévoir, dès ce moment, tout ce qui conviendrait aux besoins futurs de cette église.

» 1° Après que les statuts furent faits, on élut douze anciens qui devaient tenir le gouvernail de l'église.

» 2° On établit entre les frères et les sœurs toutes sortes de charges, comme docteurs, assistants, etc.

» 3° On fixa différentes heures d'édification. Le matin, les frères qui ont le don d'enseigner prennent une portion de la Parole de Dieu, et parlent successivement. Le soir, on a une heure de chant, dans laquelle le comte explique aussi un passage qu'on a choisi pour l'objet particulier de la méditation du lendemain.

» 4° Nous avons des *bandes* pour les hommes, les femmes, les gens mariés et les non mariés, etc.

» 5° Nous avons aussi des agapes (repas d'amour), soit pour l'église entière, soit pour quelques bandes en particulier.

» 6° Nous avons des jours particuliers de prière et de jeûne, où nous nous rappelons plus spécialement toutes les grâces de Dieu, où nous lui sacrifions louange et lui payons nos vœux.

» 7° Nous avons un guet que tous les frères tiennent successivement.

» 8° Nous avons pris entre frères un arrangement[1] pour qu'il y ait continuellement, jour et nuit, quelques prières qui s'élèvent à Dieu, de la part de l'église, afin que le feu brûle toujours sur l'autel.

» 9° Nous avons des assemblées particulières.

» Quant au dimanche, de sept à huit, tous les hommes se rassemblent chez M. le comte, où nous nous entretenons des choses qui regardent plus particulièrement notre sexe et nos devoirs de maris, de pères, etc.

[1] Nous en parlerons bientôt.

» De huit à neuf, ce sont les veuves qui se réunissent ainsi.

» Ensuite nous allons à l'église.

» L'après-midi, de deux à trois, réunions des frères non mariés,

» De trois à quatre, des femmes mariées,

» De quatre à cinq, des sœurs, filles,

» De cinq à cinq et demie, des orphelins.

» Nous allons tous ensemble à la cène, et nous ne prenons avec nous personne qui ne soit vraiment converti. [1]

» Tous les jours, il y a des conférences :

» Le lundi avec les anciens et les garde-malades;

» Le mardi avec les aides ; [2]

» Le mercredi avec les docteurs;

» Le jeudi avec les surveillants;

» Le vendredi avec les moniteurs;

» Le samedi avec les serviteurs.

» Les femmes ont aussi les mêmes charges entre elles, sauf celle de docteur.

» Voilà, mon cher Monsieur Heitz, en peu de mots, nos arrangements intérieurs. Il y a ici, à Herrnhout, jusqu'à trois cents frères et sœurs, qui en partie cherchent encore, en partie ont déjà trouvé. Je reste, dans l'espérance et dans la foi, votre fidèle

» Christian DAVID. »

Le comte composa, en septembre, sur cette naissance spirituelle de Herrnhout, un cantique dont nous donnons ici un extrait en prose.

[1] Sauf erreur. (*Note du traducteur.*)

[2] Ce sont là encore des choses qui ne s'arrangèrent qu'après le 13 août, mais très-peu après, et dont nous parlerons bientôt.

« Ames élues dans le Zoar de Herrnhout ! Dans nos demeures si pauvres, vous reposez à l'ombre de Jésus !—Vous tairez-vous ? ou rendrez-vous témoignage ? Ah ! vous savez ce qui convient à des âmes que le Sauveur a retirées de l'esclavage ! »

« Vous cherchiez à secouer le joug de la loi pour porter celui de l'amour : et la grâce vous apparut, la grâce vous fléchit, vous saisit, vous fit entrer dans la nacelle. Les vagues se changèrent en autant de sources : et au milieu d'un océan de souffrances, vous trouvâtes souvent des îles couvertes de gras pâturages. »

« Chanter, prier, lire des livres, c'étaient tout autant de choses que faisaient nos pères depuis cent ans, et ils s'endormaient en paix. Nommer Dieu sans le connaître, prêcher Christ sans l'avoir, c'est le moyen d'être enterré honorablement » (Luc XVI, 22).

« Mais que de lumières se sont déjà consumées ! Que de visages ensanglantés n'ont pas déjà paru devant Jésus ! Quel héros chrétien, dès qu'il s'élève plus haut que la nature et la morale, n'est bientôt relégué avec les balayures du monde ? »

« Herrnhout ! petit lieu obscur, tu as, pour le moment, la paix au-dehors ; mais, dis-moi, les douleurs de la croix ne sont-elles pas plus douces encore ! Les liens sont le triomphe du chrétien. Notre Nitschmann,[1] dans les chaînes, chante et souffre à l'envi. »

« Soyez-en sûrs, mes Frères, des orages et des combats nous attendent. Jésus n'a encore jamais fermé les yeux à l'un des siens avant qu'il ait lutté : la Bohême et la Moravie peuvent en rendre témoignage. Le monde peut avoir pitié d'un nourrisson ; mais un jeune homme, on le ceint, et on le conduit où il ne voudrait pas. »

« L'heure sonnera aussi pour nous : — qu'elle vienne, si le Seigneur le veut ! C'est la croix qu'on se fait à soi-même qui est pesante ; celle de Jésus est légère. Nous sommes des chrétiens qui nous préparons à régner un jour dans la gloire avec le Seigneur, et ici-bas à souffrir avec lui. »

[1] Il était alors en prison en Moravie, depuis 1726, et il y mourut en 1729 (p. 294).

« C'est pourquoi, ô Herrnhout, édifice du Seigneur, fonde-toi sur la grâce, teins tes poteaux de sang. Jésus ! tu enflammes le cœur de quiconque te connaît. Tu nous as aimés dans notre misère : bénis donc tes affranchis, tes rachetés. »

« Herrnhout ne doit subsister qu'aussi longtemps que l'œuvre de tes mains y prospèrera. Que l'amour nous unisse jusqu'à ce que nous soyons prêts à être salutairement répandus de toute part comme un sel de la terre ! »

« Sois, Seigneur, avec notre confédération : fais-nous briller comme une lumière dans cette heure du soir. Et vous, mes Frères ! vous le savez : celui qui persévère peut se coucher comme dans un lit de repos, au milieu des haches et des tortures. »

Nous terminerons ce livre par le récit d'un événement qui se rattache étroitement, par sa date et par sa nature, à tout ce qui précède : c'est le réveil qui eut lieu parmi les enfants de Herrnhout et de Bertholdsdorf quelques jours après le 13 août.

On a remarqué en général, et il est facile de le concevoir, que, lorsqu'il se manifeste chez les adultes de grands mouvements de la grâce, les enfants mêmes s'en ressentent volontiers. Nous en avons vu quelque chose en racontant le grand réveil qui eut lieu en Moravie en 1724 (p. 269).

Nous en trouvons un plus grand exemple à l'époque où nous sommes parvenus. Dans le même temps où l'église de Herrnhout était dans une si grande fermentation, c'est-à-dire, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, les enfants ressentirent quelque chose de tout pareil; et quand, le 13 août, l'église eut reçu les bénédictions que nous avons racontées, les enfants éprouvèrent aussi, peu de jours après, une sorte de baptême de l'esprit. Voici le détail de ces intéressants événements.

Il y avait à Bertholdsdorf un institut de jeunes filles qui comptait alors neuf élèves de l'âge de neuf

treize ans : le comte allait les visiter tous les deux jours pour leur tenir une heure d'édification, mais, pendant longtemps, sans voir de fruits positifs de conversion, comme il s'en plaignait avec douleur à la comtesse.

Enfin il se manifesta cependant chez elles quelques mouvements de ce genre le 26 mai 1727, après un discours plein de chaleur que leur avait tenu le comte. Et le 6 août, les grâces de Dieu éclatèrent d'une manière extraordinaire, non-seulement sur les jeunes filles de l'institut, mais sur la généralité des enfants de Herrnhout et de Bertholdsdorf, à l'occasion des grâces que reçut une jeune fille nommée Kühnel, étrangère à l'institut, et simple habitante de Herrnhout. Ce jour-là cette jeune fille, de l'âge de onze ans, qui demeurait chez ses parents, parvint à la vivante connaissance du Seigneur, après un combat de trois jours, et passa la plus grande partie de cette heureuse journée à annoncer les vertus de son Rédempteur, en oubliant là-dessus totalement le manger et le boire.

A ce sujet nous devons de nouveau faire quelques réflexions.

Il n'y a qu'un chemin pour arriver à Dieu, c'est Christ. Mais si nous parlons pratique et expérience, nous serons contraints de reconnaître que, parmi ceux mêmes qui se fondent sur Christ, il y a décidément des manières très-diverses de prendre ou de suivre ce chemin, et d'arriver à un état fixe de conversion. N'y eût-il même qu'une seule de ces voies qui fût la directe, c'est une vérité de fait qu'il y en a plusieurs qui arrivent au même but final, et que les enfants de Dieu parviennent à la régénération, les uns par des joies, les autres par un sentiment plus particulier de l'amour de Dieu, d'autres par des combats de prières, d'autres par une attention scrupuleuse et

humble à garder ses commandements. Ces voies ou moins indirectes, et, sans aucun doute, pl moins conformes à la parfaite vérité, varient av temps, les lieux, les sectes diverses. A l'époque nous parlons, on fatiguait beaucoup les âmes (quelquefois on obtenait ensuite des fruits très-so en leur enseignant à ne pas se croire converties qu'à ce qu'à la suite d'un combat de prières ard elles eussent reçu, de manière ou d'autre, l'assu qu'elles étaient passées de la mort à la vie : e glise des Frères partageait alors en général les de ce genre. — Mais n'oublions pas ce que so Frères d'alors, et professant ces vues-là, qu fondé l'œuvre dont nous donnons l'histoire, qu été martyrs pour le nom de Christ, qui passaient jours et leurs nuits dans la prière, qui ont fourn missionnaires les plus étonnants qu'ait jamai l'Eglise chrétienne, et qui, en un mot, nous on senté la copie peut-être la plus ressemblante q jamais existé, de la vie des apôtres. Il faut donc qu'avec de pareilles œuvres ils aient mieux cc en résultat, le véritable amour qui les produit ceux qui, tout en se croyant plus éclairés, po moins de fruits (Voyez Matthieu VII, 20).

Le réveil de la jeune fille dont nous venor parler s'était préparé depuis quelques mois. Sa était morte le 2 mai, dans une grande joie, et co voyant déjà le soleil de justice. Dès lors ce « était resté constamment devant les yeux de sa et finit par produire chez elle un sentiment si fond, qu'elle passa, comme on vient de le dire, jours, et surtout la dernière nuit jusqu'à une h en prières et en larmes, qui furent tout d'un suivies d'une joie inexprimable. Elle réveilla son qu'elle croyait endormi, mais qui avait tout ente et lui dit : « Mon père ! je sens maintenant que je

un enfant de Dieu! maintenant je sais ce que ma mère a éprouvé, et ce qu'elle éprouve encore! »

Elle ne se borna pas à raconter à son père la grande miséricorde qui lui avait été faite; sa bouche dut le témoigner à ses amies; et elle le fit avec une telle force, que celles-ci furent entraînées dans les mêmes sentiments. On en nomme particulièrement quelques-unes qui, dans la suite, devinrent des ouvrières fidèles et distinguées dans l'église.

Pendant le même temps, et très-probablement par suite de ce réveil de Herrnhout le Seigneur allumait un feu pareil à Bertholdsdorf. Le comte y avait fait venir un maître d'école, très-simple, mais très-pieux, dont Dieu bénit les travaux. Le 18 août, toutes les jeunes filles de l'institut furent saisies d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit, et elles passèrent la nuit entière en prières.

Depuis ce jour on aperçut une action continuelle du Seigneur sur les enfants des deux endroits; voici ce qu'en rapporte le journal de Herrnhout:

« Le 23 août, il se manifesta parmi les enfants des deux sexes un tel esprit de prière, qu'on ne pouvait les entendre sans la plus vive émotion : et dans leur assemblée, en particulier, il éclata un mouvement extraordinaire, par le moyen de cette Susanne Kühnel, qui devint tous les jours plus fidèle et plus sérieuse.

» Le 26 août au soir, il y eut encore une assemblée des enfants qui fut extrêmement bénie.

» Mais ce fut surtout le 29 août, depuis dix heures du soir jusqu'à une heure de la nuit, que les filles des deux endroits firent entendre sur le Hutberg des prières et des chants qui ravirent tous les cœurs. Dans le même temps, les jeunes garçons étaient en prière en d'autres endroits. On manque de paroles pour décrire la puissance de l'action de l'Esprit sur

ces enfants. Ces jours furent, pour Herrnhout, de véritables jours de noces, où l'on s'oubliait entièrement pour ne penser qu'aux délices d'en haut, et pour languir d'y arriver. »

Quant au réveil des jeunes garçons, nous pouvons rapporter le récit qu'en donne un frère qui, à cette époque, était lui-même un de ces enfants.

« Nous avions alors, dit-il, pour maître d'école un homme droit et sérieux, qui portait ses élèves dans son cœur. Jamais il ne manquait, quand l'école était finie, de se mettre à genoux avec nous, et de nous recommander au Seigneur Jésus et à son esprit, pour le temps que nous passerions hors de l'école. Arriva le moment où Susanne Kühnel fut réveillée par le Seigneur, et où, poussée par le Saint-Esprit, elle se rendait si fréquemment et surtout le soir et la nuit, dans le jardin de son père, pour demander au Seigneur sa grâce, la vraie conversion, le salut de son âme, en offrant à Dieu des prières ardentes avec beaucoup de larmes. Comme ce jardin était contigu à l'aile de la maison où nous demeurions, et que nous n'étions abrités que par un simple toit de bardeaux, nous entendions très-bien ses prières, soit en allant nous coucher, soit même dans nos lits. Cela fit sur nous une telle impression, que nous ne pûmes plus nous livrer au sommeil avec la même indifférence qu'auparavant, et que nous demandâmes à nos maîtres de sortir avec nous les soirs suivants pour prier. Et voilà comment, jusqu'à la fin d'août, au lieu d'aller nous coucher comme de coutume, nous nous rendions sur les lisières qui séparaient les champs, ou dans des buissons, pour nous prosterner devant le Seigneur et lui demander notre conversion. Notre maître d'école y vint quelquefois avec nous; et quand il avait cessé de prier et qu'il fallait s'en retourner, *nous allions* encore, l'un ici, l'autre là, ou deux

deux, pour nous jeter de nouveau à genoux, et pour prier à part. Je me rappelle encore tous les endroits où nous allions ainsi de préférence, et que nous avons mouillés de bien des larmes.

« Il y avait huit à dix jeunes garçons qui étaient alors réunis sous le nom d'orphelins, et qui furent particulièrement pénétrés de l'esprit de Dieu dans cette occasion. Ils avaient assisté comme spectateurs à la cène du 13 août; et pour ma part je ne puis attribuer le grand réveil qui se manifesta à Herrnhout parmi les enfants, qu'à l'admirable effusion du Saint-Esprit qui eut lieu alors chez les grands, qui se communiqua dans le même moment, comme on l'a vu, même dans un grand éloignement, aux frères Christian David et Melchior Nitschmann, et qui sûrement vint aussi toucher nos cœurs. »

Voilà ce qu'était Herrnhout à la fin de 1727.

Oh ! s'ils avaient toujours ce même cœur pour me craindre et garder mes commandements, afin qu'ils prospérassent eux et leurs enfants à jamais (Deut. V, 29). — Oh ! si nous avions nous-mêmes un cœur semblable et des églises pareilles !

VERS DU GUET DE HERRNHOUT.[1]

Imitation de l'allemand.

Huit heures ont sonné. Herrnhout ! pense toujours
Aux huit qui, seuls, dans l'arche ont trouvé leur recour

C'est *neuf* heures. Jésus a guéri dix lépreux.
Des neuf ingrats fuyons l'exemple malheureux.

La *dixième* heure est là. C'est l'heure du repos :
Reposons en Jésus, même au sein des travaux.

Onze heures ont sonné. La grâce du Sauveur
Encore à l'onzième heure est offerte au pécheur.

Il est *minuit*. Minuit, chrétiens ! y pensez-vous ?
C'est à cette heure-ci qu'apparaîtra l'Epoux.

Frères, il est *une* heure ! Et du sein de la nuit,
Souvent aussi pour l'âme un nouveau jour nous luit.

En hiver.

Deux heures ont sonné. Que l'esprit et le cœur,
Tous deux, soient consacrés à servir le Seigneur !

En été.

Deux heures ont sonné. L'étoile du matin
A-t-elle dans nos cœurs versé son jour serein ?

En hiver.

C'est *trois* heures. Conserve, ô sainte Trinité,
L'esprit, l'âme et le corps en pure sainteté !

En été.

C'est *trois* heures. Le jour paraît à l'horizon.
Que le jour de Jésus brille en chaque maison !

[1] *Voy.* p. 332.

C'est quatre heures. Partout où trois ne sont qu'un cœur,
Ils sont quatre : avec eux est Jésus le Seigneur.

C'est cinq heures. Chrétien ! prends garde à ton salut !
Cinq vierges seulement atteignirent le but.

Six heures ont sonné. Voici venir le jour,
Mon travail est fini : veillez à votre tour.

FIN DU LIVRE V DE LA DEUXIÈME PARTIE
ET DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Pages.

Préface. v

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE I. DEPUIS LA NAISSANCE DU CHRISTIANISME JUSQU'A JEAN HUSS (1—1373).

L'église grecque introduit l'Evangile en Moravie et en Bohême. — Le pape s'efforce de se soumettre ces contrées. — Résistance. 15

Vaudois en Bohême. — Esquisse de leur histoire. . . . 21

Protestantisme. — Lumières de ces temps. 24

LIVRE II. DEPUIS JEAN HUSS JUSQU'A LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES (1373—1457).

Histoire de Jean Huss. Son accusation et son martyre. 29

Persécution contre les chrétiens de Bohême. *Hussites.* 50

Naissance de l'*Unité des Frères*. 61

LIVRE III. DEPUIS LA NAISSANCE DE L'UNITÉ DES FRÈRES JUSQU'A LA RÉFORMATION (1457—1517).

Persécution furieuse. — L'*Unité des Frères* se constitue définitivement. — Les *Vaudois* lui transmettent l'ordination épiscopale 62

Pages.

Nouvelles persécutions. — Les Frères envoient vainement à la découverte. — Traduction de la Bible en bohémien 72
Préservation éclatante des Frères. — Deux cents églises. — Calixtins ennemis des Frères. — Ceux-ci isolés dans la chrétienté. — Résolution synodale. 80

LIVRE IV. DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA PROPAGATION DES FRÈRES EN PRUSSE ET EN POLOGNE (1517—1570).

Luther. — Les Frères lui envoient une députation. — Tous les réformateurs leur rendent un témoignage honorable 90
Nouvelle persécution. — Les Frères en Prusse et en Pologne. — Leurs succès. — Vergérius. 97
Tentatives de réunion avec les Réformés. — Députations aux réformateurs. — Cette réunion s'opère au synode de Xians. 103
Tentatives de réunion avec les Luthériens, puis des trois confessions entre elles. — *Consensus de Sendomir*. 110

LIVRE V. DESTINÉES DES FRÈRES DE BOHÊME ET DE MORAVIE, DEPUIS LA PERSÉCUTION DE 1548 JUSQU'A LA DESTRUCTION DE LEURS ÉGLISES (1548—1627).

Paix momentanée des églises de Moravie. — Nouvelle traduction de la Bible. — Colléges et séminaires. — Association des Frères, des Calixtins et des Luthériens. — Les Frères reconnus du gouvernement. . . 117
Retour des persécutions. — Guerre de trente ans. — Martyrs à Prague. — Extirpation totale du Protestantisme dans ces contrées. 126
Lamentations de *Comménius*. — Notice sur cet évêque des Frères. — Ses erreurs sur la prophétie. 138
Dernier coup d'œil sur l'état des Protestants de Bohême depuis lors. 153

LIVRE VI. CONSTITUTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES DE BOHÊME, DE MORAVIE ET DE POLOGNE.

I. *Classification* intérieure de chaque église. — II. Du

Pages.

presbytère ou consistoire. — III. Diverses règles pour la conduite des individus et des familles. . . . 156
IV. Charges de l'église. — V. Synodes. — VI. Ordinations. 162
VII. Différentes espèces d'assemblées, formes du culte et cérémonies. — VIII. Visites d'église. 184
IX. De la discipline proprement dite, c'est-à-dire, des avertissements et des châtiments de l'église. 192

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE I. DEPUIS LA DESTRUCTION DE L'ANCIENNE ÉGLISE DES FRÈRES JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA NOUVELLE; FONDATION DE HERRNHOUT (1627—1722).

Nouveau réveil en Bohême et en Moravie (1700). — Eglises de faveur. — Lumières de ces temps. 197
Les Neisser. — Christian David.—Ses visites en Moravie. — *Emigration des deux Neisser*. 206
Leur arrivée à Bertholdsdorf. — Première maison de Herrnhout. — Lettre pastorale du comte. 219

LIVRE II. NOTICE SUR LA VIE DE ZINZENDORF JUSQU'EN 1722; ET ÉTAT RELIGIEUX DE HERRNHOUT ET DES ENVIRONS, A LA MÊME ÉPOQUE (1700—1727).

Naissance du comte. — Son enfance. — Ses premières études. — Alliances religieuses à Halle. 225
Il va à *Wittenberg*. — Etudie le droit. — Ses voyages. — Lettre au cardinal de Noailles. — Retour chez lui. 235
— Son entrée dans sa carrière publique. — Détails étonnants sur ses enfants 246
Noyau chrétien à Bertholdsdorf et aux environs. — De Watteville, Rothe, Schæffer, l'organiste Heitz. . . 254

LIVRE III. ACCROISSEMENT DE HERRNHOUT (1722—1727).

Pages.

Nouveaux réfugiés. — Christian David retourne en Moravie. — Brillant réveil de Zauchtenthal et de Kunewalde. — Furieuse persécution. 266
Détails remarquables à ce sujet. — Délivrance merveilleuse de Nitschmann père. — Emigration des cinq jeunes frères. — Maison du 12 mai. 270
Quelques autres émigrations. — Voyage du comte à Olmutz. — Puissantes prédications de Schwedler. . 287

LIVRE IV. TROUBLES INTESTINS DE HERRNHOUT JUSQU'A L'ACCORD DU 12 MAI 1727.

Division sur l'élection. — Les réfugiés veulent une discipline indépendante. — Essais imparfaits d'arrangements 297
Digression sur ce qu'on doit appeler le *Séparatisme*. — Eclat de séparation. — Déclaration sur quelques points de doctrine. — Rothe et Zinzendorf se partagent la tâche. 303
Les réfugiés n'avaient pas tort dans le fond.—Nouvelle digression sur *la position de l'Eglise des Frères vis-à-vis des autres églises et du gouvernement.* (Tropes. — Confession d'Augsbourg.). 317

LIVRE V. PACIFICATION DE HERRNHOUT (DU 12 MAI AU 13 AOUT 1727).

Nomination de douze anciens et d'autres fonctionnaires. — Mouvement religieux extraordinaire. — Bandes. — Alliances particulières. 328
Chaque jour amène de nouvelles grâces.—*Le* 13 *août.* —Lettre de *Christian David* à ce sujet. 339
Cantique du comte à ce sujet. — Réveil parmi les enfants.—Chant du guet. 354

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE.

II.

HISTOIRE

ANCIENNE ET MODERNE

DE

'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR

A. Bost

Ministre du saint Évangile.

DEUXIÈME ÉDITION

corrigée et considérablement augmentée.

TOME SECOND.

PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

2, RUE TRONCHET.

1844

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE DES FRÈRES

DE BOHÊME ET DE MORAVIE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1727.

Avant de continuer le récit des événements qui concernent cette Église, maintenant parvenue à un certain degré de consistance, nous arrêterons un moment le cours de son histoire pour présenter un tableau de son état intérieur et de l'esprit qui l'animait : nous tâcherons, en quelque sorte, de ne plus écouter seulement des historiens, mais de nous rendre à Herrnhout même, afin de voir les choses de nos yeux, de vivre parmi ces Frères, d'assister à leurs différentes assemblées, d'entendre parler les Christian David, les Linner, les Dober, et de suivre, autant

que possible, ces hommes bénis de Dieu dans leur conduite journalière et jusque dans les détails de leur vie ordinaire.

Pour atteindre ce but, nous aurons à citer quelques faits sur lesquels nous devrons revenir un peu plus tard. Mais une anticipation de ce genre, que nous ferons toujours remarquer lorsqu'elle aura lieu, ne peut nuire à la clarté de l'histoire, et on sent qu'elle est inévitable : plusieurs traits détachés, répandus dans le cours d'un long récit, n'auraient pas présenté le tableau que nous désirons offrir au lecteur.

Les sources dont nous tirons les matériaux de ce livre sont :

1° Les arrangements de discipline qui eurent lieu dans les temps qui précédèrent ou suivirent de près le 13 août, — et quelques autres institutions religieuses.

2° Quelques détails sur quatre des hommes les plus distingués de l'Eglise à cette époque : Melchior Nitschmann, Martin Linner, Matthieu Linner, et Martin Dober, avec plusieurs lettres de ces frères; et quelques mots sur le pasteur Rothe.



I.

ARRANGEMENTS DE DISCIPLINE.

Quoique les différentes charges que les Frères avaient établies entre eux depuis quelque temps ne paraissent pas, selon la lettre de l'Ecriture, avoir été instituées par les apôtres, elles ne sont pas si loin *peut-être* qu'on le penserait, de pouvoir revendiquer

cette autorité. Paul distingue avec une sagacité remarquable des dons et des fonctions que d'ordinaire on serait tenté de confondre presque entièrement (1 Cor. XII, 5, 10 et 27—30), et c'est en partant d'une distinction pareille que Zinzendorf pensa devoir rechercher dans toute l'église les dons de chacun pour lui donner, ou plutôt pour lui faire remarquer les fonctions auxquelles il était par cela même appelé. Ces diverses charges n'étaient donc autre chose, dans le fond, qu'une répartition extrêmement sage des diverses fonctions pastorales entre plusieurs, soit pour le soulagement des pasteurs effectifs, soit parce que chacun de ces aides subordonnés, s'appliquant à une branche et à un don particulier, pouvait y mettre plus de soin et de perfection qu'un seul qui eût été chargé de tout, et qui d'ailleurs n'eût jamais possédé tous les dons.

Voici comment Zinzendorf s'exprimait à ce sujet:[1] « Qu'on ne puisse cumuler toutes les fonctions sur un seul, c'est ce qui n'a pas plus besoin de preuve qu'il n'est besoin de démontrer que le pied ne sert pas à manger, la main à courir, ou les yeux à entendre. *Dieu*, dit l'Ecriture, *a établi chaque membre dans le corps*, etc. S'il faut, par exemple, qu'un esprit naturellement doux, qu'un caractère tranquille et amical, s'occupe à découvrir et à surveiller les fraudes du cœur humain, il en sera troublé, et outre cela il sera trompé mille fois. Si, d'un autre côté, un homme pénétrant et sévère est chargé d'exhorter, il n'y a plus de fin aux disputes, et les exhortations n'ont pas d'effet, ou en ont un mauvais. Mais si c'est ce dernier qui découvre, et le premier qui traite la chose, on réunit la vérité et la charité, etc... »

Voici maintenant l'énumération des charges diver-

[1] *Bud. Samml.*, *tom. II*, *p.* 76.

ses qu'on avait établies en conséquence de ces principes.

1. Le comte et le baron de Watteville, comme son assistant, étaient *préposés* généraux sur tout ce qui concernait l'Eglise. A ce sujet on ne peut s'empêcher de faire l'observation que ces deux laïques (car ils l'étaient encore), à la tête d'une église, présentent un trait de la dissidence et de la spiritualité la plus élevée qu'on puisse imaginer en ce genre. Et quoiqu'un pareil ordre de choses offre l'apparence de l'irrégularité, il nous paraît avoir été au contraire entièrement apostolique ; car, dès que l'Eglise avait choisi ces deux hommes pour ses conducteurs et qu'ils en avaient les dons, ils n'étaient plus laïques qu'aux yeux du monde et pour la forme, mais c'étaient eux qui étaient les véritables anciens ; et, comme on vient de le dire, les autres fonctionnaires étaient des aides subordonnés.

2. Au-dessous de ces deux préposés, quoique cependant avec l'autorité que l'Ecriture donne à cette vocation, étaient les *anciens* ou pasteurs proprement dits. Nous avons vu (t. I, p. 329) qu'on en avait élu douze, puis, peu après, quatre d'entre eux, pour être plus particulièrement à la tête des affaires. Leurs attributions étaient, comme celles des préposés, très-générales, et revenaient surtout à surveiller chacun des ouvriers qui leur étaient subordonnés.

3. Les *aides* étaient leurs plus proches adjoints. Ils devaient seconder les anciens et les préposés en toute espèce d'œuvre relative à l'Eglise, et leur servir comme de main et de pied en toute rencontre.

4. Les *surveillants* devaient, comme le porte le nom, veiller sévèrement et sans égard aux personnes sur tout ce qui se passait dans l'Eglise, et avoir l'œil ouvert de tous côtés en même temps que la bouche *close*. Lorsqu'ils apercevaient quelque chose qui n'é-

tait pas conforme à l'esprit de Christ et à l'ordre de l'Église, ils ne devaient pas même commencer par avertir celui qui se trouvait en faute (parce qu'ils n'étaient pas censés avoir le don de présenter les avertissements avec la sagesse, le ménagement, ou la force, exigés pour cette fonction); bien moins encore devaient-ils publier indiscrètement ce qu'ils pouvaient avoir observé; ils allaient le dénoncer en confidence à l'un des moniteurs.

5. Les *moniteurs* [1] étaient des personnes qui avaient plus particulièrement le don de présenter des avis et des remontrances avec charité et compassion, en même temps qu'avec gravité. D'un côté ils devaient avoir constamment devant les yeux ce que le Sauveur a le droit d'attendre des siens; de l'autre, ils devaient se rappeler avec sympathie la faiblesse et la pauvreté de leurs frères, afin que ceux qui auraient commis quelque faute reçussent sans chagrin et sans résistance les avis que leur donnait la charité, et qu'ils entrassent dans les voies de la repentance et de l'amendement.

6. Les *garde-malades* devaient visiter les malades tous les jours, veiller à ce qu'on en eût soin, et à ce qu'ils reçussent les secours nécessaires de la médecine: ils devaient encore, lorsque le cas l'exigeait, les veiller eux-mêmes la nuit. Ils s'attachaient surtout à connaître, par des conversations amicales, l'état spirituel des malades; et lorsqu'ils le croyaient nécessaire, ils en faisaient leur rapport aux anciens. En un mot ils devaient pourvoir à ce qu'aucun malade ne manquât de consolations, de conseils et de secours, ni pour le corps ni pour l'âme.

[1] Ce mot se prend ordinairement dans quelques acceptions qui ne sont pas précisément celle qu'il doit avoir ici. C'est, si l'on pouvait employer cette expression, celle d'*avertisseur* qu'il doit représenter : la description de cette charge le fera mieux comprendre.

7. Les *aumôniers* devaient s'enquérir des besoins des pauvres, chercher à leur procurer du travail, leur donner des conseils, et au besoin leur procurer des secours au moyen de la caisse des pauvres, que l'on gouvernait avec une stricte économie.

8. Enfin on appelait *frères servants* les personnes employées au matériel qu'exigeaient les agapes, les assemblées, etc.

Comme la séparation des deux sexes était un principe fondamental et invariable de la discipline des Frères, la plupart des charges que nous venons d'indiquer étaient remplies pour les femmes par des femmes; celles-ci n'étaient exclues que des fonctions publiques.

Quant aux fonctions de prédicateur, ce fut pendant quelques années encore le pasteur de Bertholdsdorf qui les remplissait; mais dans les assemblées journalières qui se tenaient dans la salle de Herrnhout, on admettait également à la prédication des frères sans lettres, pourvu qu'ils eussent une connaissance de la vérité conforme aux Ecritures et selon la piété, le don et l'onction nécessaires pour édifier, et qu'en conséquence de ces dons l'Eglise leur eût donné vocation à enseigner et à exhorter.

Quant aux *formes du culte* on se rappellera ce que nous en avons dit dans le livre précédent.

L'Eglise ayant été divisée plus tard, du côté des hommes et des femmes, en différents *chœurs*, [1] selon le sexe, l'âge et certaines autres conditions des individus qui les composaient, on adressait, dans les premières années, à chacune d'elles, le dimanche entre les services généraux, une courte homélie ou exhortation particulièrement applicable à cette classe : et

[1] Il ne faut pas confondre ces grandes classifications avec les *bandes* et autres petites associations.

ainsi ce jour était sanctifié au Seigneur d'un bout à l'autre, avec des applications continuelles aux circonstances spéciales de chaque membre de l'Eglise.

Dans les commencements on ne prenait la cène que tous les trois mois : mais les bénédictions qu'on y éprouva excitèrent chez les Frères un désir général de la prendre plus souvent ; et dès 1731 l'Eglise la célébra tous les mois. Dans les jours qui la précèdent, les anciens et les aides s'entretiennent avec chacun des membres qui veulent y participer ; et si on ne les trouve pas en état de s'y présenter, on leur conseille de s'en abstenir pour cette fois. — Après la cène, l'Eglise se réunissait dans la salle des assemblées de Herrnhout ; et là, les frères entre eux et les sœurs entre elles se donnaient le baiser de paix, suivi de quelques chants qui exprimaient l'amour fraternel qui les unissait.

Les *bandes* dont nous avons déjà parlé quelquefois étaient un moyen de bénédiction d'un genre particulier et bien précieux, en ce qu'elles exerçaient les frères à une entière franchise et à une pleine confiance mutuelle. Elles avaient lieu à certains jours fixés de la semaine. Un petit nombre de frères, rapprochés par une communion d'esprit plus particulière, s'exposaient réciproquement leur état spirituel sans dissimulation, et se trouvaient par là dans le cas de se donner tour à tour des avis, des conseils et des exhortations salutaires. Les enfants mêmes avaient des heures de ce genre et en éprouvaient les bénédictions d'une manière sensible. [1] — Puis ceux des frères qui présidaient ces bandes se rassemblaient ordinairement le dimanche, pour se communiquer

[1] C'est une pratique qu'on trouve aussi chez les Méthodistes, et dont les effets heureux seront attestés par tous ceux qui ont pris part à ce genre précieux de réunions, qu'aucun prêche ne peut remplacer.

les observations auxquelles elles avaient donné lieu.

Un autre moyen très-béni par lequel les membres de l'Église furent unis toujours plus étroitement entre eux pendant les premières années, furent les *visites* journalières dont on chargeait alternativement les frères et les sœurs les plus avancés. Ils allaient de maison en maison, et en saluaient les habitants par l'indication d'un passage de l'Ecriture choisi pour cela, et qui devait faire l'objet des méditations de chacun pendant le jour, puis celui de la prédication du soir. Ces passages furent appelés la *parole du jour* et s'imprimèrent, dans la suite, d'avance pour toute une année.

La *sépulture* des habitants de Herrnhout avait lieu d'abord au cimetière de Bertholdsdorf; mais comme il devint trop petit, que le chemin pour s'y rendre était pénible, et, ajoutons tout simplement, que tout dans Herrnhout tendait de plus en plus à l'indépendance ecclésiastique, on établit, en 1730, au pied du Hutberg, un cimetière particulier pour la commune. — Aux enterrements, les parents ne portaient point de deuil, et l'Eglise entière accompagnait les défunts au cimetière, en chantant des cantiques dans la douce attente de leur future résurrection à l'image du corps glorifié de Jésus.

Les différentes affaires de l'Église se traitaient dans les diverses *conférences* des ouvriers de l'église : pour des affaires plus générales on convoquait un comité des habitants les plus marquants, qui portait le nom de *conseil d'église* : dans le cas douteux on décidait par *le sort*.

Nous avons aussi parlé du *guet*. Chacun se faisait un plaisir, quel que fût son rang, de le faire régulièrement à son tour, et d'édifier l'Église en chantant, durant l'exercice de cette fonction, quelques versets *de cantiques*.

Nous terminerons cette partie de notre description de Herrnhout, en rapportant la belle institution de la *prière continuelle* qui s'établit dès lors dans l'Église et qui y subsiste encore. Après les grâces que l'Église venait de recevoir, quelques frères et sœurs pensèrent qu'il serait bon de fixer, pour la prière, quelques heures spécialement consacrées aux intérêts généraux de l'Eglise et au souvenir des grâces que Dieu venait de lui faire. D'ailleurs les relations de l'Eglise s'étendant de jour en jour, on demandait de toute part aux Frères leur intercession pour des hommes souffrants, prisonniers, éprouvés par de fortes tentations, ou malades. Enfin, et surtout, on pensa que, comme sous l'ancienne alliance le feu ne cessait de brûler sur l'autel et ne devait jamais s'éteindre, de même la prière des Saints devait sans cesse monter au Seigneur dans une église qui est un temple de Dieu, où il a allumé le feu véritable de son esprit. Et comme le Seigneur avait donné aux Frères abondamment de quoi brûler sur cet autel de la prière, en les comblant de grâces et de bénédictions, ils sentirent que c'était leur devoir de se prosterner sans cesse, jour et nuit, devant son trône, pour lui offrir des sacrifices de louange et de reconnaissance.

A tous ces motifs de ne point se relâcher dans la prière se joignait le souvenir des terribles épreuves par lesquelles l'Eglise venait de passer et qui l'avaient mise à quelques doigts de sa ruine, puis les premiers symptômes de persécution et de redoutables complots contre l'Eglise qui commençaient à éclater.

Voici comment le journal de Herrnhout parlait de ces choses, sous la date du 22 août 1727 :

« Ces jours nous sentîmes tous ensemble combien il était nécessaire que l'Eglise, qui se trouvait dans son enfance et qui avait en Satan un vieil adversaire qui ne sommeillait ni jour ni nuit, exerçât

sans interruption envers lui une sainte surveillance, et eût sans cesse des sentinelles en prières. Nous résolûmes pour cela d'allumer entre nous le feu d'une prière continuelle, quoique résolus en même temps de laisser à l'action du Seigneur son cours absolument libre sur le cœur des frères pour ce qui regardait la manière de l'exécution, en nous contentant de leur proposer la chose.

» Le 23 août il se présenta quatorze frères; et le 25 de ce mois l'affaire était déjà avancée au point que nous pûmes prendre un arrangement régulier, par suite duquel vingt-quatre frères et le même nombre de sœurs se distribuèrent, au moyen du sort, dès le lendemain les vingt-quatre heures du jour, pour se renfermer successivement dans le secret de leur cabinet et y exposer au Seigneur, en détail et avec une entière simplicité, toutes les peines et les besoins du dehors et du dedans qui seraient parvenus à leur connaissance. On commença le 27. Il se joignit bientôt à cette association un nombre plus grand encore de personnes, de sorte qu'il y en eut dès les premiers jours jusqu'à soixante-dix-sept, sans compter les enfants, pareillement réveillés par la grâce divine, qui établirent aussi entre eux quelque chose de semblable.

» Comme on ne pouvait penser à donner des règles au cours de la grâce, ni à imposer un joug à l'Esprit de Dieu, on convint que, si quelque frère ou sœur ne pouvait passer son heure entière en prière, soit par pauvreté d'esprit, soit à cause d'occupations trop pressantes, il pourrait en employer une portion à célébrer le Seigneur ou à lui présenter ses supplications sous forme de cantiques. »

Les frères et sœurs employés à cette œuvre se rassemblaient une fois par semaine pour recevoir communication de tout ce qui devait faire le sujet

de leurs prières, soit que ce fussent les intérêts généraux d'églises ou de nations entieres, ou des objets plus spéciaux d'actions de grâces ou de supplications.

Voilà quelques-uns des principaux traits du tableau que présentait alors Herrnhout.

Si nous cherchons maintenant à nous faire quelque idée du coup d'œil que devait présenter à l'extérieur le genre de vie de ses habitants, on jugera d'avance, par toute l'histoire qui précède, que tout s'y passait dans une grande activité. Cette église ne put produire les résultats étonnants qu'elle présenta dans ses premières années, qu'en mettant sagement, et l'on peut dire avidement, à profit les grâces et les dons qui se trouvaient en chaque individu : en même temps que chacun se faisait un bonheur et un devoir de s'oublier lui-même pour servir le Seigneur et l'église. Il est facile de penser aussi que, pour fournir aux assemblées de tous les jours, aux conférences si nombreuses, aux visites de malades et à domicile, aux heures de prières particulières, aux veilles, à d'autres sociétés d'édification encore et à tant de choses du même genre, il fallait que tous les membres de l'église rachetassent chaque moment : et l'on pourrait même se demander où ils prenaient le temps nécessaire pour leurs métiers et leurs affaires domestiques, surtout lorsqu'on réfléchit que tout membre de l'église, jusqu'aux premiers ouvriers même (car aucun d'entre eux ne recevait de salaire), était obligé de se nourrir du travail de ses mains et de manger son propre pain. Mais ce qui fournissait à cette église des ressources si abondantes, c'est que personne n'y pensait à vivre pour lui-même, mais uniquement pour le Seigneur et pour l'église : on voyait régner partout la plus sévère tempérance; tous savaient se contenter d'une

nourriture extrêmement frugale, d'étroites de res et de l'ameublement le plus rigoureusemen cessaire. Le vêtement y était si simple que les ouvrables les frères se rendaient aux assem comme ils étaient vêtus dans leurs ateliers, sœurs comme elles l'étaient pour les travaux maison. En un mot l'amour de la pauvreté, à d'un travail continu auquel on accoutumait les enfants de très-bonne heure, et la confian la bénédiction de Dieu, jointe à la bienfaisanc Frères, telles étaient les sources d'une richesse tive telle que personne ne manquait du néces en même temps que personne n'avait de sup Pour celui qui aurait cherché à l'extérieur ses modités et ses aises, ou qui aurait voulu an et qui n'eût pas été disposé à suivre le Sauveur la pauvreté et la bassesse, celui-là reconna bientôt qu'il n'était pas fait pour demeurer dans société.



II.

QUELQUES DÉTAILS SUR QUELQUES-UNS DES OUVRIEF PLUS DISTINGUÉS DE L'ÉGLISE.

—

1. *Melchior Nitschmann.*

Nous en avons parlé plusieurs fois déjà, et tout au commencement du livre précédent, où avons vu qu'il avait été choisi du Seigneur lui-r pour être, malgré son jeune âge, l'un des pre:

conducteurs de l'église, en même temps qu'il restait tisserand de son métier.

Ce jeune martyr (car il ne tarda pas à l'être), si grave et si puissant, résolut en 1728 de visiter avec un autre digne serviteur du Seigneur, son ami Schmidt, les Protestants de Salzbourg, et chemin faisant les Frères de Litiz (tome I, p. 200), pour les exhorter à la persévérance dans la vérité. Le comte, les anciens, tous ses amis, cherchèrent à le détourner de ce voyage, en lui en montrant les dangers, soit de la part des ennemis, soit dans la faiblesse de la santé, vu qu'il était attaqué d'étisie depuis les mauvais traitements qu'il avait endurés en prison; mais il se sentait entraîné à ce voyage avec une telle puissance qu'il ne put y résister; et il exprime son sentiment à ce sujet dans une lettre d'adieu adressée à l'église, que nous transcrivons ici :

« La paix soit avec vous tous! Bien-aimés et honorés frères! La plupart d'entre vous savent déjà la cause pour laquelle je ne puis me rendre à votre assemblée, c'est à savoir la faiblesse de mon corps, quoique, grâces à Dieu! je me trouve mieux. Quoi qu'il en soit, je puis vous assurer que je suis continuellement dans votre communion, en jeûnes et en prières;[1] et je souhaite que ce jour puisse être celui d'une bénédiction éternelle pour l'âme de chacun de vous. Oh! qu'il n'y en eût aucun d'entre vous, chers frères, qui ne s'offrît à Dieu en sacrifice avec tout ce qu'il a, et qui ne se prosternât aujourd'hui devant lui dans la poussière! Oh! que chacun jetât sa couronne devant le trône de l'Agneau, et ne voulût savoir absolument autre chose que Jésus le crucifié!

[1] Nous croyons devoir faire remarquer cette expression. C'est aussi le langage ordinaire des Apôtres, quoique ce ne soit pas celui des Eglises *protestantes* du jour.

Puisse le fidèle Grand Sacrificateur Jésus-Christ apporter du bois sur l'autel de vos cœurs et du mien, pour nous consumer en entier! Oh! s'il pouvait ne plus rien subsister en nous de nous-mêmes! Amour au-dessus de tous les amours! Amour qui as été crucifié pour nous, détruis donc entièrement ce qui trouble encore la pureté de nos âmes, ce qui veut s'opposer à ce que nous courions dans la voie de la paix, ce qui nous écarte du but! Seigneur, punis notre ennemi en en faisant justice! — Le Seigneur veuille accomplir ce vœu en moi et en vous à sa gloire

» Comme vous êtes tous réunis aujourd'hui, cher frères, j'avais désiré parler de bouche avec vous au sujet de mon voyage et de ce qui nous y porte, de nos motifs et de nos raisons, afin que vous puissie voir que nous n'y cherchons rien pour nous, et que ce n'est pas une impulsion de la nature qui nous entraîne. Mais comme je ne puis le faire de bouche j'ai désiré le faire par ces quelques lignes; et tout c que je vous dirai, le cher frère qui voyage avec mc vous le dira aussi.

» Nous n'avons d'autres motifs que ceux-ci : d'a bord nous ne pouvons dire autre chose devant l face de Christ, quoiqu'en grande indignité, si c n'est que nous avons reçu grâce, et que Christ nou a établis afin que nous allassions et portassions d fruit; et comme il dit dans un autre endroit que tou sarment qui ne porte point de fruit est coupé, nou ne voulons pas que cela nous arrive après avoir reç grâce.

» L'autre raison est la conviction intérieure et un certitude du cœur de par Dieu, en accord avec le té moignage de la Parole de Dieu, conviction et cert tude que nous avons obtenues du Seigneur après d longues prières.

» La troisième raison est celle-ci. Comme avec tou

cela nous nous sommes encore trouvés indignes (de cette œuvre), nous ne cherchons pas tant par ce voyage à en édifier ou à en réveiller d'autres (ce qui est l'œuvre de Dieu seul) qu'à en retirer pour nous-mêmes un véritable avantage, comme aussi nous en sommes pleinement convaincus par la foi ; car nous prévoyons déjà qu'il s'y trouvera plus d'une crucifixion pour le vieil homme, et que, si nous avions voulu suivre l'impulsion de la nature, nous n'aurions pas quitté Herrnhout. Mais, par la grâce de Dieu, nous ne redoutons aucune des choses qui pourraient nous arriver. Qu'il en soit ce qu'il voudra, nous savons que nous pouvons tout par Celui qui nous fortifie, Christ. D'ailleurs un chrétien est appelé, en tout cas, à renoncer à lui-même, et non-seulement cela, mais il doit être prêt, quand il aurait mille vies, à les toutes sacrifier à Christ. Nous pouvons vous assurer à cette occasion, chers frères, que, lors même que des liens et la prison nous attendraient, nous espérons nous conduire et persévérer, par la grâce de Dieu et par la force de Christ, de manière que vous n'ayez pas de raison de vous affliger de nous, et que la gloire de notre Dieu n'en soit pas ternie. Cette confiance en Christ de la part de Dieu, nous l'avons, non que nous soyons capables par nous-mêmes de faire quelque chose, oh ! non, mais si nous sommes capables de quelque chose, c'est et ce sera tout de Dieu....

» Nous nous recommandons à votre amour et à vos prières, puisque notre voyage est de nature, comme vous le savez bien, à ce que nous pourrions ne plus nous revoir, quoique je n'en sois pas encore entièrement convaincu : c'est Dieu qui le sait : nous nous y préparons.

» Nous vous prions très-particulièrement, chers frères et *sœurs, que*, si nous ne nous sommes pas

conduits envers vous comme nous l'aurions dû, vous vous vouliez bien nous le pardonner comme Christ nous a pardonnés. S'il faut, chers frères, que nous en fassions la confession, et moi surtout, pauvre ver de terre, je reconnais que, sans parler de ma charge auprès de vous, je n'ai pas même bien rempli mes devoirs de simple frère dans le support, la patience, la délicatesse, l'amour et la disposition à vous servir jour et nuit comme je l'aurais dû et comme Christ m'en a donné le modèle. Pardonnez-le moi; mon intention du moins a été bonne envers vous tous...... Je ne fais pas ces aveux pour étaler de l'humilité,..... car je connais bien ce démon qui s'humilie par orgueil; mais je vous parle selon ce qui est dans mon cœur. — Cependant je sais aussi en vérité que je suis un membre, quoiqu'un membre faible, du corps de Jésus-Christ,..... etc.

» Voilà ce que je vous écris au milieu du désir bien vif que j'aurais d'assister à votre réunion du jour.

» *Herrnhout, le* 21 *avril* 1728.

» Melchior NITSCHMANN. »

Ce que ce digne serviteur de Christ pressentait lui arriva. Quelques jours seulement après son départ, la nouvelle arriva à Herrnhout qu'il était en prison à Schildberg. Après être parti le 27 avril et avoir passé la frontière de Moravie, il avait consenti, sur les instances de quelques personnes pieuses, à leur tenir un discours dans lequel il leur exposait, d'après le troisième chapitre de saint Jean, la nécessité, la nature et les effets de la régénération. La présence des deux Frères fut signalée aux ecclésiastiques romains; on fit aussitôt des perquisitions, et ils furent emmenés en prison avec une trentaine de personnes qui s'étaient réunies à eux. Dès qu'on en eut la nou-

velle à Herrnhout, le comte de Zinzendorf fit tous ses efforts auprès des autorités pour obtenir leur mise en liberté; mais ce fut en vain.

Au commencement ils eurent l'occasion d'annoncer Chist dans la prison même; et Melchior Nitschmann rendit un tel témoignage de l'espérance qui était en lui, que les ennemis en étaient dans l'étonnement, et que les âmes bien disposées, même d'entre le clergé, en furent touchées aux larmes.

Il termina sa carrière terrestre dans la prison, le 27 février 1729, comme un fidèle témoin de la vérité, et fut enterré avec les hérétiques et les criminels. Son compagnon de voyage ne fut délivré qu'au bout de six ans. « Mais, dit l'historien Krantz (p. 176), les souffrances et la mort de Melchior ne furent pas sans porter du fruit, comme me l'ont assuré à moi-même plusieurs Frères, qui vivaient alors en Bohême et qui émigrèrent plus tard. »

Melchior avait joui d'une affection extrordinaire de la part du comte. On lit dans le journal de celui-ci, sous la date du 14 avril 1729 : « La poste m'a apporté des nouvelles de notre bien-aimé frère Melchior Nitschmann; il est mort. C'a été une rude épreuve de mon espérance; car avec lui j'ai perdu la moitié de mon cœur. »

L'Eglise sentit profondément la perte de son digne ancien; et on fit à cette occasion ce cantique : « O Frère, connais-tu le chemin que tu prends? Il conduit à la mort! C'est là le chemin ordinaire de ceux qui procurent la paix.— Reste donc parmi nous! — Tu ne peux? — Et bien! la vallée de la mort te conduira sur les hauteurs de la vie éternelle...

» Ce que nous avons dit t'est arrivé! L'ennemi s'est efforcé de t'arrêter avant que tu eusses atteint le but où te conduisait ton amour.

» Habitants de Herrnhout! Portion du peuple de

Dieu, étincelles du grand feu des martys, parcelles de la nuée des témoins! Vous augmentez ainsi le nombre glorieux des âmes qui sont sous l'autel.

» Donnez à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu; offrez aux Frères des cœurs sans fraude, au Seigneur une tête couverte d'opprobres : baisez les chaînes des saints, et marchez vers les régions où s'est rendu ce martyr fidèle. »

2. *Extraits de quelques lettres de Martin Linner.*

Pour remplacer le bienheureux Melchior Nitschmann en sa qualité d'ancien de l'église, on élut Martin Linner, de Moravie. Il n'avait que vingt-sept ans; et il n'était arrivé à Herrnhout qu'en 1728; mais il montra dès le commencement un amour brûlant pour Jésus, une grande fidélité à le suivre dans la pauvreté et le renoncement à lui-même, et un zèle infatigable à exciter les Frères, avec amour et avec force, à la vie qui convient aux disciples de Jésus; ce qui lui attira l'estime de toute l'église.

Il fut l'auteur de plusieurs arrangements que l'église a conservés avec soin depuis lors; et entre autres, animé d'une véritable sagesse, il ne se donna pas de repos jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'il ne demeurât jamais dans une même maison des personnes non mariées des deux sexes. Une grande partie des jeunes Frères non mariés se réunirent en conséquence dans quelques maisons expressément destinées à cela, où ils s'appliquaient ensemble à l'œuvre de leur vocation, ce qui contribua visiblement à l'édification commune et à une surveillance sérieuse des âmes.

Tout en s'acquittant de ses fonctions d'ancien, il continua de travailler comme boulanger, jusqu'à ce *qu'il s'aperçût* que l'un de ses frères, du même mé-

tier, faisait mal ses affaires. Il lui céda alors sa boulangerie, qui était montée sur un très-bon pied, quitta sa propre maison et alla demeurer chez ses frères non mariés, où il gagna sa vie très-pauvrement en cardant de la laine. Et comme le comte s'occupait à lui procurer, de même qu'à cet autre frère, quelques ressources de plus, Martin Linner le lui déconseilla avec la liberté fraternelle alors en usage, et lui écrivit :

« Votre désir de nous procurer, à moi et à l'autre boulanger, une position plus lucrative selon l'homme, montre en vous un double amour maternel dont je suis loin d'être digne. Mais je ne puis cependant le voir avec plaisir. Car ce que mon frère veut faire pour moi m'encourage à vouloir aussi faire de bon cœur ce qui peut convenir à un autre. Ce n'est pas non plus la coutume que le Sauveur fasse voir aux siens d'une manière humaine leurs ressources pour l'avenir : c'est pourquoi ce ne doit pas non plus être mon cas. Sur ce pied-là l'homme charnel même pourrait aussi être content dans les choses extérieures, quand il verrait toujours devant lui comment se tirer d'affaire. Je crois que, si, par amour pour mon Frère, je me prive de quelque chose, le Sauveur intervient aussi dans les choses extérieures d'une manière admirable; et lors même que pour cela j'éprouverais quelque disette, je l'accepterais de bon cœur...... »

Un travail d'esprit continuel, joint à son genre de vie extrêmement dur, paraît avoir abrégé ses jours. Pour se mettre au niveau de ses frères les plus pauvres, il couchait sur le plancher; et sa santé était déjà minée au commencement de 1733. Le comte le prit dans sa maison pour lui donner des soins : mais comme il partit peu de temps après, Linner retourna, tout faible qu'il était, dans la maison de ses frères pour finir ses jours parmi eux. Le jour avant sa mort

il écrivit encore à l'église les lignes suivantes : « Chère église ! Lorsque je pense à vous, mon cœur en est réjoui et comme fondu, parce que la voix de Jésus a été parmi nous et nous a enseignés et vivifiés. Vous savez, frères et sœurs bien-aimés, par quelles directions merveilleuses nous avons été réunis. J'ai été nommé votre ancien, et je sais que je ne me suis conduit que dans la crainte et l'obéissance: je sens aussi que l'esprit de l'église m'a soutenu. Mais si je me mets à régler compte quant à la fidélité, je rentre en terre devant Jésus et son église..... » A ces mots la fatigue lui fit tomber la plume des mains; et assis sur sa chaise, mais les yeux élevés vers le ciel, il vit approcher sa fin avec sérénité. On ne l'entendit plus parler que pour s'écrier par intervalles : « Mon Sauveur, tu sais que je n'aime rien comme toi! Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais. »

Le 26 février, à onze heures avant midi, on remarqua que sa fin approchait et on l'annonça à l'église qui était assemblée pour le jour des prières ; elle dirigea aussitôt ses supplications vers cet objet particulier, pour recommander ce cher ancien à la grâce du Sauveur, tandis que ses collègues quittèrent l'assemblée pour se rendre vers lui. L'un d'eux lui imposa les mains en lui donnant la bénédiction pour son départ; et pendant qu'il prononçait ces mots : « Va donc en paix, cher frère ! » son âme rachetée passa dans les bras de Jésus, dans la vingt-neuvième année de son âge. — Au moment où l'on alla en faire la communication à l'église, on chantait en vue de lui un verset dont voici le sens : « Puisse-t-on voir aussi dans toute notre conduite cette foi, cet amour, cette espérance qui l'animèrent : que son heureuse fin brille au-devant de nous jusque dans les bras de l'Epoux; » — et lorsque la communication de son décès fut faite, l'église continua de chanter le verset

ant : « Unis ton église militante et ton église
nphante, etc. »

emarquons en passant quelle vie un culte de ce
e devait jeter dans les âmes. Quand saurons-nous
autre chose que des sermons et des méditations,
méditations et des sermons!

:u après sa mort on imprima quelques-unes de
ettres qui donnent une connaissance assez juste
intérieur de l'église d'alors en nous montrant la
tualité de sa discipline. On en jugera par les ex-
s qui suivent.

ans un de ses voyages il écrivait à l'église :
en-aimés frères et sœurs! Je bénis notre grand
'eur de ce que non-seulement il vous donne la
oire sur les ennemis qui assaillent votre cœur au-
ins en vous attaquant individuellement, mais de
u'il vous rend toujours plus habiles à vaincre
iemi si rusé de votre harmonie et de votre union
ielle. O mes frères! montrez-vous invincibles
re les fausses et perfides puissances des ténè-
! que chacun de vous travaille à ce qu'on voie
ui la vraie forme de Jésus: exhortez-vous les uns
iutres, même sans la parole, par l'image de Christ
'ous; montrez-vous forts dans tous les besoins
'église, par la sagesse, la patience, la commiséra-
, comme vous l'avez déjà fait, bien-aimés! Vous
ez pas besoin de mes paroles; mais je vous aime
lialement, et c'est ce qui me presse de vous dire
ue je demande tous les jours à Dieu de vous don-
Mon cœur prie aussi pour ceux qui traînent
ore des fardeaux après eux et qui ne veulent pas
er franchement dans les voies du renoncement.
ien-aimés! pourquoi clochez-vous encore des
x côtés? Ne voyez-vous pas comment les âmes
se tuent de produire quelques bonnes œuvres
r se faire une sainteté propre, se travaillent et

se minent pour rien ? Si vous ne pouvez éprouver en vos cœurs d'une manière victorieuse la puissance de notre Sauveur, recherchez si vos prières sortent bien d'un cœur vraiment désireux de la grâce ou si elles ne sont qu'un fruit de l'habitude. Puisse notre Seigneur Jésus-Christ briser tous les cœurs durs, afin que vous deveniez capables de recevoir la puissance de son Esprit !.... Que notre fidèle Sauveur nous confonde toujours plus dans l'unité, afin que le lien d'un amour pur s'affermisse aussi toujours davantage en nous. Ne vous lassez pas de vous soutenir les uns les autres, de vous consoler, de vous exhorter, de vous tendre la main, afin que personne ne reste en arrière, et que toutes ces âmes qui viennent pour voir ce que le Seigneur a fait parmi nous et comment nous marchons devant lui, puissent être des témoins et comme des lettres vivantes qui attestent l'œuvre du Seigneur au milieu de nous.»

Dans une lettre à un théologien d'une université luthérienne, il écrivait :

« Frère bien-aimé dans la communion qui est en Christ ! Loué soit le Vainqueur qui non-seulement nous a tirés des piéges grossiers de la propre volonté, mais qui se prépare en nous une place où il puisse demeurer et régner en toute pureté ! Oh ! qu'heureux est l'homme qui, après avoir été fatigué du joug pesant de la loi, est engendré de la semence divine et reçoit la puissance d'obéir avec plaisir à la Loi de Dieu selon l'homme intérieur ! c'est alors seulement que le feu de notre Seigneur Jésus fond la dureté de nos cœurs, afin que le nouvel homme paraisse et montre dans une nouvelle nature son amour, sa douceur, sa patience. Oh ! qu'heureuses sont les directions de notre Sauveur ! Suivons-le, car il nous suffit, il nous est tout en tous ; que rien ne reste en nous qui nous empêche de célébrer le Sei-

gneur jour et nuit dans une profonde adoration et de nous abandonner volontairement à ses mains, pour qu'il fasse de nous ce qu'il juge convenable; et que nous achevions vaillamment notre combat. Nous vous écrivons, cher frère, dans un amour et une joie commune, non-seulement parce que vous avez réjoui notre cœur par votre lettre, mais parce que vous êtes venu vous-même avec d'autres vers nous comme une lettre vivante..... Le Seigneur veuille donner à ses enfants des yeux pénétrants, afin qu'ils sachent toujours voir de loin ce qui voudrait s'insinuer entre eux sous la forme d'un ange de lumière pour les séduire. Il est notre bouclier; et il confondra également toutes les ruses et toutes les forces de l'ennemi : c'est pourquoi notre cœur doit célébrer son nom avec joie, et dire qu'il est seul digne de recevoir honneur, gloire, louanges, actions de grâce, force et puissance. De lui découlent des torrents d'amour dans nos cœurs fatigués. Il nous donne une faim continuelle de lui-même; hors de lui il n'y a point de nourriture qui puisse nous fortifier et nous vivifier en esprit. Le Seigneur vous affermisse dans l'alliance de son amour, afin qu'en tout temps sa clarté brille en vous à sa gloire. »

Voici ce qu'il écrivait à un frère qui se scandalisait des péchés d'autrui et qui retardait par là sa propre conversion :

« Cher ami ! Je me suis aperçu que tu recommences à jouer avec l'ennemi Voudrais-tu te laisser prendre à ses filets? Veux-tu rentrer dans le trouble? Ce scandale que tu prends toujours aux autres est un péché en toi. Un véritable frère a des raisons de regarder aux autres, parce qu'il aime à les secourir; mais c'est ce que ne peut un homme qui n'est pas pleinement converti : celui-là ne regarde aux pé-

chés des autres que pour avoir la preuve qu'il n'est pas seul méchant ; et aussi longtemps que tu agiras ainsi, je ne donnerais pas grand'chose de ta conversion. Quand tu rentreras en toi-même, tu auras en toi de quoi te heurter jusqu'à te rompre la tête, et cela te vaudra mieux; tu apprendras à sentir ta misère. Si tu ne vas pas en avant et n'y mets toutes tes forces, tu n'es qu'une épine parmi nous, tu es un sujet de douleur pour les véritables frères. »

Comme il était question plus tard, en 1731, d'envoyer Léonard Dober à Saint-Thomas, et que, selon la coutume, on consultait l'église à ce sujet, il donna pour son compte l'avis suivant, où l'on verra le poids et la sagacité avec laquelle les choses étaient traitées dans cette église. « Avec quelque soin que je consulte Jésus dans sa communion, je ne trouve pas que je puisse encore donner mon consentement au départ de Dober, surtout quand je pense au besoin qu'ont de lui les frères non mariés. Je me soumettrai volontiers à la décision de l'église; seulement j'aimerais que mon cœur pût aussi fléchir à cet avis. En attendant, je désire rester tranquille et travailler avec Jésus parmi mes frères.— Je voudrais cependant vous rendre attentifs à cette réflexion : Pouvez-vous, en voyant les choses s'empirer, ou au moins ne point faire de progrès au milieu de nous (frères non mariés), pouvez-vous être indifférents à l'idée de vous dépouiller de nos meilleurs frères ? Vous avez éprouvé depuis longtemps qu'à côté des instructions publiques que nous avons tous les jours, il importe beaucoup qu'on apprenne à connaître les cœurs pour venir à leur secours, selon les occasions, avec la douceur ou la sévérité. Or, quand je vois tous les frères qui nous ont été enlevés, soit par la prison, soit par le départ, soit par des vocations extérieures, *et que tous* ceux-là étaient d'entre les meilleurs, je

ne suis point surpris que nous formions la portion la plus pauvre et la plus mauvaise de l'église ; et j'en conclus que, si nous avions encore parmi nous seulement la moitié de ces frères, plus d'un cœur paresseux aurait probablement reçu des secours plus efficaces. Voilà ce que je vous écris, non comme ancien de l'église, mais comme aide des frères non mariés. »

Du reste Dober, après s'être examiné pendant plus d'un an, se sentit toujours plus pressé de partir ; Linner y donna enfin son consentement ; et le jour même où le premier partit, il arriva de Livonie deux catéchistes qui purent le remplacer assez bien dans l'église.

3. *Quelques lettres de Matthieu Linner.*

Celui-ci était neveu du précédent, et le préposé des jeunes garçons de Herrnhout. Les extraits suivants de ses lettres montreront le zèle qui l'animait pour la jeunesse qui lui était confiée.

Un jeune garçon lui avait écrit qu'il se trouvait dans un état d'angoisse. Linner lui répondit :

« Mon cher N. ! Lorsqu'on se trouve dans un pareil état, on fait bravement attention à soi-même et l'on se dit : « Si pour le passé j'ai déjà tant de chagrins, je pourrai en avoir encore plus si j'afflige encore plus mon Sauveur. » Je t'en prie, sois plus sérieux, afin que tu puisses édifier les frères par toute ta conduite et les exhorter convenablement. Ne crois pas qu'il faille user avec eux de dissimulation; si tu vois en eux quelque chose qui ne soit pas bien, aussitôt vu, aussitôt dit ! Ne t'inquiète pas de l'idée qu'ils seraient plus avancés que toi ; fais seulement ce que tu peux. »

Il écrivait à un autre : « Le Seigneur te bénisse, bien-aimé N.! Quand je t'ai dit que je ne te comprenais pas du tout, c'est que c'est vrai. Tu dis toujours : « Je crois que le Sauveur ne m'abandonnera pas, mais qu'il me conduira plus avant, » et autres choses semblables. Mais croire et en rester toujours là, sont deux choses qui ne peuvent aller ensemble. Tu écris que tu désires être délivré de tout mal : c'est bien ; mais quand on a bien le *vouloir*, l'idée du *devoir* nous donne les forces de l'exécution. Ainsi il faut que ton désir ne soit pas bien sincère, puisque tu en restes toujours au même point. »

A un autre : « Cher N. ! Ecris-moi donc une fois bien à fond ce qu'il en est de toi ; car tu n'avances point du tout. Je vois toujours plus qu'il y a chez toi quelque chose qui ne va pas ; tu n'as pas d'abandon. Aussi longtemps que tu garderas ces (mauvaises) choses, je t'assure que tu n'avanceras pas. Ainsi, mon ami, si tu aimes ton âme, découvre une fois toute ta honte, et mets-toi à l'œuvre avec un cœur sérieux et sincère... car tu as encore besoin de te convertir à fond ; tous tes rapiécetages ne valent rien ; la déchirure se fait toujours plus grande. »

A un autre : « Cher C. ! Si ce que tu as écrit est bien ton intention et ta sérieuse résolution, cela se montrera bientôt. Tu t'appliques tant que tu peux à montrer qu'une conversion entière peut se faire en un quart-d'heure. Tu te donnes là une peine superflue ; car la chose est possible et arrive à quelques-uns : mais comme tu es paresseux, le plus sûr pour toi est de te jeter aux pieds du Sauveur, d'y attendre sa grâce jusqu'à ce qu'il te l'accorde, et de prendre ton parti, en attendant, de résister à la chair et au sang ; le reste se fera assez. »

A un préposé des plus jeunes garçons : « Marcher en la présence de Jésus est le vrai bonheur. Bien-ai-

mé frère! comment cela va-t-il en toi? Marches-tu en sa présence ou es-tu tombé dans l'assoupissement? Tu es si léger, si paresseux, si dissipé! Quand un jour est passé, tu ne sais jamais à quoi tu l'as employé. — Oh! pense donc que tu es établi sur d'autres pour les exhorter et les animer, et que, si les enfants voient en toi la moindre chose qui ne soit pas bien, ils se diront: « Si celui-ci peut faire de pareilles choses, je les puis bien faire à plus forte raison. »

Voici ce qu'il écrivait sur la candeur qu'on devait mettre aux entretiens de ces sociétés que les Frères tenaient sous le nom de *bandes :* « Frères bien-aimés! Je vois que ce serait d'une très-grande utilité, si nous avions la simplicité de dire dans nos bandes tout ce qu'il en est de nous, si nous avons commis quelque désobéissance, cédé à quelque propre volonté, en un mot si nous avons fait la moindre chose contraire à l'onction. Je sais que la vieille nature y répugne beaucoup : mais croyez que nous en retirerons un grand avantage. »

Voici enfin quelques paroles bien importantes qu'il écrivait à un ami du dehors : « Je vous souhaite connaissance et force; connaissance pour voir vos ennemis comme de véritables ennemis, et pour recevoir, par cette connaissance même, la force de les vaincre. Moi aussi j'ai eu pendant un temps la folie de prier le Sauveur de me donner la force de surmonter mes ennemis sans bien reconnaître ces ennemis comme tels; je les aimais encore secrètement, et j'en restais par conséquent toujours au même point. J'étais inquiet, et je ne savais ce qui en était la cause, jusqu'à ce que j'aie découvert cet attachement subtil que je nourrissais encore pour eux. Mais dès l'instant qu'il eut cessé, le Sauveur me donna force, *courage et victoire*; car quel Sauveur serait-

ce que celui qui nous donnerait une tâche à faire ou des ennemis à combattre sans nous donner en même temps les forces nécessaires pour la tâche et pour le combat?... Cher frère, voilà l'abandon que je vous souhaite. »

La mort de ce frère fut extrêmement édifiante. Sa mère l'exhortait quelques jours auparavant à penser à son Sauveur : « Chère mère, lui dit-il, on pense à des absents, mais le Sauveur est toujours avec moi. » Dans sa dernière nuit, il entendait chanter devant ses fenêtres ce cantique : « Celui qui a devant les yeux le jour de ses noces ne s'occupe pas d'autres affaires; [1] et il se mit à dire : « C'est ce que je pense et ce que je fais. » — On composa sur sa mort plusieurs cantiques dont l'un, de Zinzendorf, commençait par ces mots : « Autrefois on disait qu'il *fallait* mourir, mais maintenant on s'en réjouit, etc. »

4. *Martin Dober.*

Plus nous avançons dans l'histoire de ces temps, plus nous voyons se développer la tournure que prit peu à peu le système religieux de cette église. On a sûrement remarqué, dans les extraits précédents, à côté du sérieux respectable et éminemment chrétien qui les caractérise, quelque chose d'un peu légal. La tendance opposée que Zinzendorf lui-même ne prit aussi qu'avec le temps, commença cependant bientôt à se développer, et les extraits suivants en contiennent déjà de fortes traces.

Martin Dober, arrivé déjà en 1724 à Herrnhout, et qui fut, depuis 1728, le collaborateur le plus distin-

[1] Heureux les endroits où de pareilles choses se chantent dans *les rues* !

gué de Zinzendorf dans l'enseignement, fut cependant un peu postérieur aux frères que nous venons de citer, et nous présente, déjà à un certain degré, la transition qui se faisait alors. Il descendait de parents pieux qui avaient quitté la Bohême pour la cause de l'Evangile, et il était potier de son état; mais une étude assidue de l'Ecriture-Sainte et l'expérience des vérités divines lui avaient donné une connaissance si solide de l'Evangile, qu'il était en état de supporter honorablement l'examen de quelque faculté de théologie que ce fût, ce qui lui arriva en effet en 1736. Il fut présenté au consistoire suprême de Copenhague comme député de l'Eglise des Frères, pour y subir un examen régulier; et il reçut du surintendant général le témoignage par écrit « qu'il avait pleinement satisfait les membres du consistoire; qu'il possédait une connaissance considérable des langues originales de l'Ecriture-Sainte, une intelligence profonde et saine des doctrines fondamentales de la foi; quant aux directions de Dieu sur les âmes, des vues pleines d'expérience, et le don d'une prédication solide et claire. » Il avait été appelé entre autres à improviser sans aucune préparation un discours sur l'œuvre divine de la conversion.

Voici ce qu'il écrivait en 1738 sur ses premières expériences chrétiennes, à un ami qui n'était pas de l'Eglise des Frères.

« Nous avons passé dans ma famille, dès notre enfance, notre vie parmi des personnes pieuses, mais dont la piété ne consistait qu'à se séparer extérieurement des mondains, à s'appliquer à une vie sérieuse et sévère, à chanter, prier, aller mal vêtues, à faire l'aumône et à endurer toutes sortes de maux, sans avoir la vraie et vivante connaissance de Jésus-Christ, ni par conséquent la force de surmonter les penchants secrets du péché. Nous savions bien que

le mal était mal, et le bien bien; mais cela ne nous servait de rien; et les exemples que nous avions devant nous nous donnaient une pauvre consolation : voilà l'état de peine et d'angoisse dans lequel j'ai vécu jusqu'à ma vingt-deuxième année. Tantôt je me disais que ce qui faisait le chrétien, c'était l'amour, tantôt l'humilité, tantôt de souffrir l'opprobre et la persécution, et ainsi de suite; mais tout cela m'était insuffisant, jusqu'à ce qu'enfin mon fidèle Sauveur m'amena ici (à Herrnhout). C'est là que j'appris que personne ne parvient à une véritable paix du cœur que celui qui est réconcilié avec Dieu par Jésus-Christ; que lors même qu'on s'abstiendrait de beaucoup de mal, qu'on ferait beaucoup de bien et qu'on saurait tous les mystères, si l'on n'a pas la rédemption dans le sang de Christ, tout cela ne servirait de rien. Cette doctrine pénétra mon cœur comme un éclair, et aussitôt je me dis : C'est là ce qu'il te faut. Dès la même heure je résolus de ne plus rien rechercher que cette rédemption de Jésus, la paix avec Dieu par lui, et cette foi du cœur qui, selon Rom. X, est une « foi à justice » : alors je pus appeler avec confiance Jésus mon frère, et son Père mon père, etc. »

Un ministre ayant demandé ironiquement comment allaient les assemblées que présidait le potier, Zinzendorf répondit de la part de l'Eglise ce qui suit : « Quand la suite des chapitres demande qu'on en lise un de l'Ancien-Testament, le *potier* a coutume de ne se servir que de sa Bible hébraïque. [1] S'il est

[1] Il traduisait à vue et préférait le faire sur l'original. Nous avons entendu, il y a quelques années, à Berlin, l'excellent Jænike non-seulement traduire à vue d'après l'original, mais citer fréquemment, dans ses sermons, et avec une puissance évidente, des portions de versets en hébreu que certes pas un de ses auditeurs habituels ne comprenait; mais il faisait la chose avec une prédi-

malade ou absent, c'est le comte qui le remplace, quelquefois aussi le pasteur Rothe [1] : mais quand Dober est là, c'est lui que l'Eglise aime le mieux entendre. » Et en effet, la prédication de Dober était si pénétrante, que le comte dit de lui : « Quand il ouvrait la bouche à la salle,[2] c'étaient autant de coups de foudre : et jusqu'en 1740 ou 41 il fut un puissant témoin des vérités évangéliques. Depuis cette époque, ajoute encore le comte, *ses études assidues lui firent perdre beaucoup de son don de prédication* : mais le Seigneur lui conserva jusqu'à la fin, à un haut degré, les qualités nécessaires à un Aide général dans les affaires de l'Eglise. »

On a de lui encore quelques beaux cantiques qui se trouvent dans le recueil allemand, sous les numéros 405, 745, 817, 918, 960, 964, 1045.

5. *Le pasteur Rothe.*

Nous ne pouvons passer sous silence ce grand ouvrier du Seigneur, en parlant de ceux qui ont le plus contribué aux bénédictions de cette église. Mais comme le comte nous en a déjà fait le tableau auquel

lection visible pour ce langage, qu'il n'employait certainement que parce qu'il était cher à son cœur, et non du tout par ostentation. Ce bon vieillard pleurait de joie avec l'émotion naturelle à son âge quand il pouvait ainsi appuyer quelqu'une des vérités de la rédemption sur certaines déclarations bien positives de l'original. Il faut accorder quelque chose à chaque époque et à chaque pays, comme à chaque individu. C'est très-probablement par un sentiment de ce genre que les Evangélistes nous ont conservé quelques-unes des paroles de notre Sauveur dans la langue même où il les avait proférées : *Eli! Eli! Epphata*, etc.

[1] On se rappelle le brillant tableau qu'en avait tracé le comte, tom. I, p. 256.

[2] C'est ainsi que les Frères continuent d'appeler leurs chapelles, parce que le lieu de leur réunion n'était dans l'origine qu'une très-grande salle.

nous venons de renvoyer tout à l'heure, nous n'avons plus que peu de chose à jeter sur son sujet. On a de lui encore plusieurs cantiques, connus de toute l'Allemagne; tels que le 361e du recueil allemand des Frères : « Mon cœur bat toutes les fois que je pense à Celui que l'amour et la grâce firent descendre du trône, etc. » — De même le n° 366 : « Maintenant j'ai trouvé un fond pour l'ancre de ma foi! Où serait-ce que dans les plaies de Jésus? » Il y a encore de lui les n°s 392, 560, 561, 826, 838 et 890.

Mais cet homme distingué se brouilla entièrement dans les années suivantes avec l'Eglise de Herrnhout, quitta en 1737 son poste de Bertholdsdorf pour un autre, et resta dès lors sans aucune relation avec les Frères! — Ici-bas l'imperfection nous sépare : un jour la perfection nous unira!

Il sera intéressant de joindre à ce tableau de Herrnhout dans son enfance le tableau qu'en firent les Frères eux-mêmes quelques années plus tard. Nous ne le donnons que pour établir plus distinctement la teinte de l'Eglise dans ces premiers temps, et nullement pour partager le jugement, à notre avis, trop défavorable et presque méprisant, que les Frères y expriment sur cette tournure légèrement légale qu'avait l'Eglise dans les premières années, comme nous l'avons déjà fait observer nous-mêmes.

« Quoique l'on puisse bien voir, dit l'un d'eux (en 1803),[1] par tout ce qui précède, que le Seigneur donna à l'Eglise des Frères, dès sa formation, des docteurs qui lui annonçaient avec force et chaleur que tout notre salut se fonde uniquement sur la mort et sur le sang de Christ, cependant on ne peut pas dire que cette doctrine ait été annoncée chez les Frères, dans

[1] *Erzahlungen*, tom. II, p. 124—126.

les premiers temps, avec cette clarté et cette simplicité qu'elle eut plus tard, ni qu'elle ait été alors aussi généralement saisie qu'elle le fut dans la suite. On ajoutait à la vérité évangélique des idées mystiques, la prédication était profonde, mais diffuse; de manière qu'un discours durait souvent de deux à trois heures de temps, parce qu'on croyait qu'il fallait tout prouver au long, et répondre à toutes les objections. »

Mais dès le commencement de 1734, continue l'écrivain que nous citons, il se fit sous ce rapport un changement remarquable. En voyant des personnes religieuses de tout genre, et en discutant avec elles, le comte en était venu à rechercher plus à fond quelle était la base de la rédemption par le sang de Christ.

Un événement extrêmement petit en apparence paraît avoir servi à faire éclore entièrement ses idées sur ce sujet; et il semble qu'il fut jugé important, puisque les historiens des Frères ne manquent guère de le raconter quand ils en viennent à cette époque de leur histoire. Le comte ayant fait jeter quelques papiers dans un poêle, on retrouva dans les cendres une petite portion de feuille intacte, sur laquelle était écrite la parole du 24 février : « Il nous a choisi un héritage, la gloire de Jacob, qu'il chérit. » Et au-dessous on avait ajouté ces deux vers d'un vieux cantique luthérien : « Fais-nous voir notre élection — Sur tes deux mains percées. » — Cela occasionna, entre les Frères qui se trouvaient présents, une conversation profondément touchante sur la mort et (selon l'expression qui devint bientôt dominante) sur les plaies de Jésus : et c'est à cette occasion que le comte fit l'excellent cantique 393, qui établit avec tant de clarté, de force et d'onction cette vérité fondamentale de l'Evangile : « Que notre salut est uni-

quement fondé sur la grâce de Dieu dans le sang de Jésus; que, lorsqu'un pauvre pécheur se voit corrompu et perdu, il doit bien se garder d'en venir, pour se sauver, à tenter quelque chose par ses propres forces et ses œuvres, mais aller droit à Jésus, l'Ami des pécheurs, dans le sang seul duquel il peut trouver grâce et sanctification. » « La contrition (y est-il dit encore) et la force de Dieu sont deux amies qui se trouvent toujours ensemble. Quand l'âme a appris à connaître son Ami, il commence d'abord par la faire reposer; puis ensuite il la nourrit; et ce n'est que plus tard qu'il l'appelle au travail. » « Dès cette époque, ajoutent les Frères, la prédication changea entièrement dans l'église; l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, et son sacrifice expiatoire, devint de plus en plus l'unique matière de tous les cantiques et de toutes les prédications. C'est ici le commencement des temps les plus heureux de l'Eglise et des bénédictions dont elle devint l'instrument en une multitude de lieux des quatre parties du monde. »

Pour nous, rappelant les observations que nous faisions déjà dans le livre précédent (p. 358), nous nous bornerons à ajouter cette seule remarque, destinée à maintenir dans ce sujet l'équilibre des jugements :

En approuvant et en partageant avec une pleine conviction tout ce qui vient de se dire sur la mort de Christ comme centre, base et source de tout le système chrétien, de tout salut et de toute sanctification, nous regretterions qu'on établît une espèce d'incompatibilité entre ce point de vue et celui qui fut particulier aux Frères dans les premières années de leur réunion. Rappelons-nous donc, en jugeant toujours des hommes par leurs fruits (Matth. VII, 20), qu'un Christian David fit aussi des œuvres, et montra une *foi, une* foi, disons-nous, et un amour de Christ qui

doivent nous forcer à respecter ses principes ; que ses prédications émurent une contrée entière avec une puissance qui n'a peut-être jamais été surpassée; que les émigrants de Kunewalde et de Zauchtenthal, abandonnant tout pour l'Evangile, offraient très-probablement aux yeux de Dieu, dans leurs jeûnes et leur pauvreté volontaire, un plus beau spectacle encore que la vie plus gaie et plus commode d'un homme qui ne fait que chanter l'amour de son Dieu, sans le lui prouver par des sacrifices semblables ; qu'un Melchior Nitschmann, qu'un Martin Linner, consumant leur jeunesse et leur santé dans les privations et les dangers, n'ont jamais été surpassés pour l'onction par aucun de leurs successeurs, et ont présenté peut-être plus de traits de l'image de Jésus qu'aucun d'eux ; que la pauvreté étonnante dans laquelle vécurent ces premiers frères a été l'origine de l'heureuse habitude qu'en ont gardée les Frères qui les ont suivis, et qui leur a permis d'être riches pour Dieu en étant pauvres pour eux-mêmes, et les a rendus capables d'exécuter des entreprises pour lesquelles d'autres auraient exigé des moyens dix et vingt fois plus grands, comme cela se voit par les missions de nos jours ; que les frères qui passaient les nuits en prières sur le Hutberg, ou de maison en maison, connaissaient aussi et en mesure extraordinaire cet « Esprit qu'on ne recoit pas par la loi » (Gal. III, 2); et enfin que les grâces précieuses du 13 août et des années qui le suivirent de près furent versées sur cette église dans le temps où elle avait la teinte dont on lui fait plus tard un reproche. Nous dirons même que les bénédictions éclatantes que l'église reçut effectivement, après s'être modifiée, eurent bien probablement leur racine dans ce profond sérieux des fondateurs. Et pour tout concilier, nous penserons que l'église fut au faîte de sa prospérité spirituelle pen-

dant le moment de sa transition d'un état à l'autre c'est-à-dire, lorsqu'elle eut à la fois les qualités premières et celles qui suivirent bientôt; de même que l'homme est à la fleur de l'âge quand les dons de la jeunesse et ceux de l'âge mur viennent se réunir en lui pour un moment, hélas! bien court. — En résultat nous croyons que, s'il est juste de nous réjouir d'un certain accroissement de lumières que reçut plus tard cette église, quant à l'intelligence de l'Evangile, et d'une sorte de tendresse plus vive qu'elle parut avoir pour le Sauveur, nous devons le faire non-seulement en respectant le genre de piété des restaurateurs de cette église, mais en regrettant que l'homme ne sache jamais saisir à la fois avec force ces deux grandes branches de la grâce : — le salut gratuit, avec la joie et la liberté qui en résultent, — et la sérieuse fidélité à crucifier la chair avec ses convoitises et le corps de péché qui habite en nous.

FIN DU LIVRE VI.

LIVRE SEPTIÈME.

—

DEPUIS L'ACCORD DU 13 AOUT 1727 JUSQU'A LA FIXATION DE L'INDÉPENDANCE ECCLÉSIASTIQUE DE L'ÉGLISE EN JANVIER 1731.

—

L'Eglise des Frères vient de prendre une attitude plus assurée ; et si l'on peut employer cette comparaison, nous n'en étions jusqu'ici qu'à ce moment qui précède un concert et où chaque instrument cherche son accord ; maintenant l'accord est trouvé, et nous allons jouir des fruits de l'harmonie.

Sans doute l'assiette de l'Eglise n'est pas absolument fixée, et nous verrons encore de fortes vacillations dans la forme de son administration. On conçoit facilement que les formes d'une église naissante qui prend, dès son principe, un élan si considérable, et dont la position à l'égard des autres églises est restée si délicate et si finement nuancée, ne pouvaient se fixer tout d'un coup. Mais ces agitations ne sont plus que des incertitudes et non des divisions; ou, s'il y en a encore, elles ne sont plus aigries au même degré que celles que nous venons de passer.

Les premiers temps qui suivirent la pacification ne présentèrent au dehors rien de particulier : on avait besoin de se reposer de tant de joie et de tant de peines ; et entre les combats passés, au dedans, et les combats à venir, au dehors, on dut se reprendre pendant *quelques moments* pour jouir de la grande

victoire que l'Eglise du Seigneur venait de remporter sur l'ennemi de l'Eglise.

Les arrangements intérieurs dont nous avons parlé à diverses fois, se consolidèrent, se perfectionnèrent et s'étendirent. Ce fut à peu près à cette époque que ces Frères non mariés dont nous avons parlé d'avance (v. le livre précédent, p. 22), allèrent habiter ensemble dans certaines maisons qui leur furent particulièrement assignées. Le comte les prit sous sa surveillance spéciale. A leur exemple, quelques sœurs pareillement non mariées en firent autant de leur côté, et furent placées sous les soins de la comtesse. Le nombre de ces frères et sœurs s'étant accru en peu de temps, on subdivisa des deux parts le *chœur* général en classes subordonnées, selon le caractère et l'avancement spirituel des individus : et l'on ne tarda pas d'introduire le même genre de subdivisions dans les autres chœurs.

C'est dans le même temps encore qu'un petit nombre de personnes, croyant devoir observer à la lettre le précepte de Jésus : « *Vous devez aussi vous laver les pieds les uns des autres* (Jean XIII, 14), » introduisirent, mais entre elles seulement, le lavement des pieds, sans prendre d'abord pour cette cérémonie, comme cela se fit plus tard, le moment qui précède immédiatement la cène. Quelque temps après, l'Eglise entière admit cette institution, en la célébrant avant chaque communion. De nos jours on ne le fait plus qu'à certaines époques, comme le jeudi avant Pâques, ou en quelques autres occasions particulières.

En général, les usages n'étaient pas encore tous établis à l'époque où nous sommes arrivés, tels qu'ils le sont aujourd'hui : et plusieurs de ceux qui subsistaient alors ont au contraire été abolis. Même actuellement les églises n'ont pas toutes absolument les mêmes pratiques, les Frères s'étant toujours ré-

servé, dans toutes les choses de ce genre, une entière liberté de les changer et de les modifier avec le temps.

La naissance de Herrnhout excita bientôt une vive fermentation, et l'on en parla partout, soit en bien, soit en mal. On peut juger de la renommée qu'avait dès lors cet endroit naissant, par le fait que, dans l'année qui suivit celle-ci (en 1728), on reçut à Herrnhout, en un seul jour, de différents endroits, au-delà de cinquante lettres, qu'on distribua entre plusieurs Frères pour qu'ils y répondissent. Les informations qu'on demandait ainsi de toutes parts, et les bruits divers qui circulèrent bientôt, commencèrent aussi à attirer à Herrnhout de nombreuses visites, au nombre desquelles étaient souvent des personnages très-considérés. Ces mêmes circonstances engagèrent les Frères à envoyer de leur côté à cette époque, dans tous les pays protestants, des députations dont la plupart furent suivies d'heureux effets.

La première de ces espèces de missions eut lieu d'abord après la réunion du 13 août, déjà en automne 1727, auprès du prince royal de Danemark. Deux frères lui apportèrent, à sa demande, un *Exposé de l'état des Frères de Bohême et de Moravie, et de leurs établissements dans la Haute-Lusace* (à Herrnhout); et ils furent reçus de lui et de plusieurs personnes de la cour avec une extrême cordialité. Comme nous ne savons jamais tout le bien ou tout le mal que renferment ou que préparent nos actions, il se trouva, non-seulement que cette députation fournit aux Frères l'occasion de donner, chemin faisant, connaissance de l'état de leur église à plusieurs personnes influentes, mais qu'elle devint l'origine des missions admirables qu'ils établirent plus tard dans le *Groënland* et dans les *Indes-Occidentales*, comme nous le verrons en son temps. Car Zinzendorf, qui,

dans les troubles précédents, n'avait jamais cessé d'avoir l'œil aux grands projets qu'il avait formés avec ses confédérés (t. I, p. 233, 262), avait chargé les deux frères dont nous parlons ici de s'informer à Copenhague de l'état des Groënlandais. En s'acquittant de cette commission, ils recueillirent en même temps des instructions sur les esclaves des *Antilles*, et ce fut là le commencement de l'œuvre que nous venons d'indiquer.

A Iéna, le comte fit la connaissance du célèbre Buddæus et de plusieurs ministres, professeurs et étudiants auxquels sa visite apporta une bénédiction marquante, en même temps qu'elle servit à leur donner une connaissance juste et détaillée de l'œuvre de Herrnhout. Et comme les Frères envoyèrent bientôt (en 1728) une députation en Angleterre, les trois frères qui furent choisis à cet effet apportèrent à Buddæus les renseignements ultérieurs qu'il leur avait demandés, en même temps qu'ils le prièrent de la part de l'église de vouloir bien publier en allemand l'*Histoire des Frères de Bohême, de Comménius*, qu'il avait réimprimée en latin, en 1702. Il leur promit de le faire, en bénissant Dieu en même temps des grâces qu'il leur avait accordées, et en ajoutant que ceux-là seuls y resteraient insensibles qui seraient aveuglés par l'amour des avantages et des commodités du monde. Il donna encore de son côté des lettres de recommandation aux trois députés; il fit copier et traduire en latin par quelques étudiants les Ecritures qu'ils avaient avec eux; et ceux-ci, devenus plus avides par ce travail de faire une connaissance intime des Frères, prièrent le comte de venir les visiter bientôt de nouveau.

C'est à cette même époque (en avril 1728) que tomba le voyage de Melchior Nitschmann dont nous avons parlé dans le livre précédent (p. 17).

C'est aussi dans la première moitié de cette année que prit naissance l'usage des *textes* ou *paroles du jour*, qui s'est depuis conservé dans l'église et dont voici l'origine. Il y avait alors, chaque soir, une heure de chant; et dès la fondation de ces réunions, le comte commença à y développer chaque fois un passage de l'Ecriture-Sainte ou quelque verset de cantique qu'il donnait aux frères à méditer pour le lendemain. Cet usage se combina avec un autre. Outre l'annonce qui se faisait de ces paroles à l'église, il y avait tous les jours, et tour à tour, un frère chargé de visiter toutes les familles dont se composait l'église: on le chargea de leur rappeler dès le matin le verset convenu. Plus tard, cette manière de donner et de déterminer les textes ou paroles du jour se modifia à diverses reprises. Dès l'année suivante, par exemple, on mit dans un carton toutes les paroles destinées pour l'année entière: un des anciens de l'église en tirait tous les soirs une pour le lendemain et la remettait au frère chargé des visites de ce jour. Celui-là la portait alors de maison en maison, prenait note en même temps des circonstances particulières de chaque famille et en rendait compte le soir aux anciens.

« Le comte et l'église pensaient, au sujet de ces textes, que notre Sauveur, qui suit des yeux chacune de ses brebis en particulier, ne pouvait manquer de diriger à plus forte raison toute réunion d'âmes qui s'était formée par la grâce pour se vouer à lui; et qu'à la prière de son église, il accorderait à celle-ci, dans ces paroles choisies, les directions, les encouragements ou les consolations nécessaires pour chaque année et même pour chaque jour. L'expérience a paru confirmer cette pensée en bien des occasions frappantes. »

Nous terminerons ce qui concerne cette année par

le récit d'un événement de ces temps qui nous présente de touchantes leçons.

Il paraît qu'il s'était de nouveau passé, à cette époque, entre l'église et le pasteur Rothe, quelques-unes de ces choses pénibles dont nous avons vu et nous verrons encore quelques exemples. Mais Dieu, qui tire le bien du mal, fit jaillir du sein de ces affaires des actions d'une grande beauté et d'une haute édification. Sans trouver de détails à ce sujet, nous apprenons que le pasteur Rothe avait eu la grâce de reconnaître certains torts; et alors l'église lui fit, en réponse, la déclaration ci-jointe, où l'on voit abonder une tendresse et une onction bien touchantes :

Lettre d'excuses de l'église de Herrnhout à M. le pasteur Rothe, à Bertholdsdorf.

« *Je sais cela comme tout assuré que je demeurerai et que je continuerai d'être avec vous tous pour votre avancement*, etc. (Philippiens, I, 25-30).

» Frère respectable aux yeux de ceux qui comprennent le conseil et les desseins de Dieu !

» Dieu nous donne pour vous les passages ci-dessus dans un moment où il ne manquait plus rien au parfait rafraîchissement de nos âmes que de nous sentir dans la plus intime communion avec vous. Certainement, très-cher frère, vous nous avez fait une joie inexprimable en vous humiliant avec tant de loyauté sur certaines fautes que quelques-uns avaient remarquées en vous et qui avaient inquiété l'église. Entre toutes les grandes choses que notre commun Maître a exécutées par vous, son serviteur *élu, cette* immolation que vous avez faite aujour-

d'hui de votre propre honneur est à nos yeux la plus grande de toutes. Loué soit notre bien-aimé Jésus qui nous fournit l'occasion, très-cher frère, de vous dire ce que nous n'aurions pu vous dire autrement sans hypocrisie : c'est que nous nous glorifions hautement de vous en Christ, c'est que nous vous regardons comme digne d'un double honneur à cause de votre œuvre dans la doctrine. Les épîtres vivantes dans toute la contrée vous rendent témoignage dans le Seigneur; et qui serions-nous pour avilir la gloire de celui que le Seigneur veut honorer? Nous vous honorons donc selon la mesure réglée que Dieu vous a départie, d'être parvenu même jusqu'à nous. Nous, ou plutôt ceux d'entre nous qui ont pu pécher contre vous par trop de vivacité, de soupçons et autres choses semblables, ou qui, avec une bonne intention, ont agi sans sagesse ou avec trop peu de sincérité, surtout moi N. N., et nous ... qui avons mal parlé de vous et ne voulons plus le faire à l'avenir, et moi aussi N. N., nous nous abaissons à cause de cela devant Dieu dans la poussière, et nous vous demandons humblement et fraternellement votre pardon. Nous voulons dès à présent nous attacher d'autant plus fortement à la charité, et nous conduire pour l'amour de vous avec précaution, même dans notre liberté extérieure. Que le Seigneur nous en fasse la grâce.

» Pour vous, soyez un témoin constant de sa puissance, et que Jésus vous établisse comme une colonne de son Eglise et comme une lumière pour le bien des âmes. Tels sont les sentiments et les prières de tous vos frères qui ont en partie le cœur et les yeux pleins de larmes, et qui ne savent assez s'humilier et s'anéantir sur la miséricorde gratuite de leur Roi. Nous vous prions aussi, cher frère, d'attirer dans la communion de cette charité tous nos

chers frères de Bertholdsdorf et de nous regarder comme ne faisant qu'une seule alliance, etc.

» Donné à Herrnhout la veille du carême de 1728.

» *Les anciens et toute l'église,*

» N. N. »

Cette lettre, signée de tous les membres de l'église, atteignit si bien son but, que le pasteur Rothe vint à Herrnhout, et y renouvela, à la joie de tous, une alliance de paix et d'amour fraternel.

Voilà de la bonne théologie!

Au milieu de tout ce travail intérieur de l'église et de tout ce que les Frères avaient à faire dans les contrées environnantes, ils commençaient à s'occuper aussi de l'œuvre des missions parmi les païens. A cet effet, on tint, le 4 janvier 1728, la première des assemblées destinées à communiquer à l'église les diverses nouvelles du règne de Dieu. On appelait alors ces réunions des *jours de jeûnes et d'actions de grâces;* plus tard, des *jours de prières et d'église.*[1] On célébra ce premier jour de missions par une suite de méditations sur diverses portions de l'Ecriture-Sainte et par des prières ferventes, au milieu desquelles l'église éprouva un sentiment particulier de la présence de l'Esprit du Seigneur. Les Frères furent pressés en eux-mêmes de tenter quelque entreprise qui tournât sensiblement à l'honneur de leur Dieu. Et comme, à cette époque de vie religieuse, les frères prenaient librement la parole dans plusieurs espèces de réunions publiques, on s'entretint de certaines contrées éloignées et particulièrement de la Turquie, du nord de l'Afrique, du Groënland et de

1 *Bet-unde Gemeintage.*

ponie. Quelques-uns paraissaient trouver de
ssibilité à visiter jamais ces pays; mais le comte
na la conviction que le Seigneur en accorde-
n jour aux frères la grâce et les moyens; ce qui
nspira un grand courage et en disposa plusieurs
tenir prêts dès ce moment pour marcher à
œuvre sainte dès que le Seigneur en donnerait
nal.

conséquence de l'invitation des étudiants de
que nous avons vue plus haut (p. 44), le comte
idit en cette ville dans le courant de l'été avec
artie de sa maison, presque toute composée de
qui s'étaient voués au service de l'Evangile. Il
it alors dans cette université plus de cent pro-
irs, maîtres ou étudiants, qui avaient établi
eux des heures d'édification et des écoles d'en-
pauvres, ce qui dura jusqu'en 1742. Ces frères
na et quelques autres personnes encore assis-
t aux assemblées domestiques du comte; et ce
apprirent de l'ancienne et de la nouvelle dis-
des Frères leur suggéra le désir que le comte
t entre eux quelque chose de semblable. Celui-
put, par plusieurs raisons, accéder à cette de-
e; mais il leur proposa, en compensation, de
r, sous la direction de Buddæus et d'après les
ictions que ce professeur leur avait données
ses cours publics, une espèce de *séminaire*, ou,
ie on l'appela, de *collége pratique*, pour y for-
le jeunes ministres. Mais l'essai qu'on en fit ne
it pas, parce qu'on manqua de simplicité, qu'on
t faire la chose trop en grand et qu'on regarda
i l'autorité des hommes.

endant l'entreprise ne fut pas non plus abso-
it sans fruits; un grand nombre de ceux qui
it contribué à cette tentative se joignirent dans
te à l'Eglise des Frères et lui rendirent de

grands services : d'autres travaillèrent avec succès à l'Evangile dans leurs églises respectives; et l'on retrouvait encore, plusieurs années après, à Iéna, un établissement semblable à celui qu'on avait projeté.

De Iéna le comte se rendit à Halle où l'Eglise avait déjà envoyé une députation. On se souviendra que le comte portait un amour tout particulier aux théologiens de cette ville (tome 1, p. 235 et suiv.). Plus de cent étudiants lui demandèrent de leur donner une espèce de cours abrégé de théologie uniquement tourné vers l'édification, et il le leur accorda.

Mais pendant tous ces travaux et tandis que le comte était encore à Iéna, la paix intérieure de Herrnhout était de nouveau menacée. Zinzendorf reçut la nouvelle que quelques amis essayaient, pour prévenir une persécution supposée et pour gagner plus de personnes à l'Evangile, de persuader aux Frères de renoncer à leur discipline particulière, comme aussi à leur nom distinctif, et de se confondre absolument avec l'église luthérienne. Au nombre de ceux qui donnaient ce conseil ou qui s'y laissaient gagner, se trouvaient non-seulement le pasteur Rothe, — on pouvait s'y attendre, — mais par une de ces inconséquences de l'esprit humain qui ne sont pas très-rares, ce Christian David, alors premier ancien de l'église, et qui s'était montré, il n'y avait qu'un an, si ardent, à la tête du parti qui exigeait l'établissement d'une discipline distincte.

La source de cette proposition n'étant autre chose, dans le fond, que la sagesse et la crainte humaine, le résultat de la démarche proposée aurait infailliblement été un renouvellement du schisme qui avait eu lieu l'année précédente, l'église se serait de nouveau absolument partagée, et une partie d'entre elle *serait rentrée* dans le véritable séparatisme. C'est ce

entirent plusieurs personnes de Herrnhout; x des Frères moraves qui se trouvaient actuelt à Iéna auprès de Zinzendorf, protestèrent en om et en celui des anciens qui se trouvaient ts, contre cette innovation et cet abandon de droits ecclésiastiques. Le comte, qui deux ans ard devait à son tour ramener la même propo-, pria, pour le moment, comme préposé de e, et ordonna, en ce qui regardait ses droits de trat, de laisser toutes choses dans l'état actuel à ce qu'on eût examiné la question à fond. ceux des Frères de Iéna qui n'appartenaient l'église, exhortèrent ceux de Herrnhout dans it signé de cent deux étudiants ou professeurs, oir pas honte de leurs ancêtres, mais à mainte-écieusement leur union fraternelle, et cette line que tant d'hommes pieux avaient en vain établir dans l'église protestante.

ous ne mépriserez pas, » leur disaient-ils dans idresse, « la grâce de Dieu qui vit et qui agit is avec efficace, et vous n'oublierez pas la mi-rde de notre Emmanuel, qui a fait briller à ères la lumière de la vérité, il y a plus de trois ans. Qui est-ce qui pourrait lire l'histoire de la é, de la foi, de l'amour, de la patience et des ances de vos pères, sans que son cœur s'élevât ants de louanges? C'est pourquoi marchez sur ces de ces fidèles. Restez dans cette intime réu-d'amour que Dieu lui-même, sûrement, a éta-ntre vous, et qu'aucun homme ne doit dissou-Priez fidèlement pour nous, et rendez grâces ious au Très-Haut, qui a maintenant réuni par orce vivante nos membres dispersés, et qui s'est tout particulièrement pour cela de l'exemple ifique de votre réunion et de votreamour. »

comte se hâta de retourner à Herrnhout, où il

réussit encore cette fois à apaiser le trouble par des conversations pleines d'amour avec les ouvriers de l'église, et très-particulièrement par un discours rempli de force qu'il tint le 17 octobre sur ces paroles de Paul aux Galates (Galat. IX, 10): « *Un peu de levain fait lever toute la pâte. Je m'assure de vous en notre Seigneur que vous n'aurez point d'autre sentiment; mais celui qui vous trouble en portera la condamnation, quel qu'il soit.* » A la suite de ce discours on s'engagea de nouveau à garder le nom de *Frères*, et les arrangements qu'on avait pris jusqu'alors. Christian David reconnut sa faute et donna sa démission d'ancien; les trois autres premiers anciens en firent autant; et l'on procéda à leur remplacement.

Année 1729.

Ce nouvel orage passé, le comte, toujours poursuivi de l'idée de maintenir la plus intime liaison de l'église des Frères avec l'église luthérienne, tout en lui conservant sa forme particulière, avisa aux moyens les plus assurés d'obtenir ce résultat, auquel il tenait de toutes ses facultés. Et comme il avait remarqué que les statuts de 1727 donnaient lieu depuis quelque temps à plusieurs personnes de représenter l'église des Frères comme une nouvelle secte dont les statuts auraient été la confession de foi et la constitution, et que cette idée avait en partie contribué à produire le nouveau trouble, il résolut de faire considérer ces statuts à l'avenir sous un autre point de vue; et après s'en être entendu fort au long avec les anciens, puis avec toute l'église, à la grande édification de tous, il présenta ces règlements non plus comme un pacte de l'église ou de la paroisse avec *les préposés*, mais comme autant de devoirs sur les-

quels il ne pouvait s'établir aucune discussion; ce furent des *lois et défenses seigneuriales* imposées à tous les habitants de Herrnhout, convertis ou non, de quelque communion ou religion qu'ils fussent.

On en fit une lecture publique à l'église, et le comte y ajouta de longs et de forts développements; car il désirait vivement, malgré ce qu'on vient de dire, que les Frères et en général les habitants de l'endroit vissent dans ces règlements plus que la lettre de la loi, et qu'ils en prissent l'esprit. Il tint à ce sujet une réunion solennelle qui se prolongea jusqu'à onze heures de la nuit, et qui fut accompagnée d'une grande bénédiction.

Ce fut à cette même époque que le comte fit rédiger un de ces actes publics auquel il a mis, lui et ceux qui l'ont suivi immédiatement, une grande importance, mais que nous jugeons maintenant par les principes émis plus haut (tome I, p. 316 et suivantes). C'est une déclaration faite par-devant notaire, des principes des Frères, sous le double rapport de la doctrine et de la discipline, au nom de tous les habitants de Herrnhout, en présence de Zinzendorf et de quelques ecclésiastiques du voisinage. Elle contient des choses très-édifiantes, sans doute, mais ce n'est pas par-devant notaire que les chrétiens sont appelés à traiter des choses spirituelles.

D'ailleurs c'est ce même acte qui forme le commencement des distinctions fatigantes dont nous avons parlé dans l'endroit cité; c'est dans cet acte qu'on prétend trouver une des déclarations solennelles qu'auraient faites les Frères de leur adhésion à la confession d'Augsbourg; le lecteur en jugera en deux mots : l'acte entier ne contient sur ce point que cette seule phrase : « *Quant à la doctrine, nous tenons la confession d'Augsbourg pour un bel ouvrage*, un *ouvrage chrétien.* » Or, qui ne sent qu'une pareille dé-

claration, bien loin de marquer une véritable adhésion à cette confession, n'est que le langage de gens qui, tout en l'approuvant, ne la prennent pas vraiment pour la leur; et aucun chrétien, tant soit peu large dans ses vues, ne refusera de porter le même jugement? Passons donc à autre chose.

Au nombre des théologiens de distinction avec qui l'Eglise des Frères se lia à cette époque, il faut ranger particulièrement le premier prédicateur de la cour de Prusse, Daniel-Ernest Jablonsky, cet évêque des Frères que nous avons déjà annoncé dans l'histoire ancienne de cette église (tome I, p. 144.)

C'est sûrement la fusion des confessions luthérienne et réformée de la Pologne qui lui avait permis de cumuler ainsi les deux fonctions de prédicateur de la cour, et d'évêque de l'Unité des Frères. C'est en 1699 qu'il avait été appelé à cette dernière charge, du consentement du roi, alors électeur de Saxe. La nouvelle qu'il reçut de l'existence et des destinées du petit troupeau de Frères qui se rassemblait à Herrnhout excita chez lui un vif intérêt, comme il le témoigna dans une réponse datée du 13 août 1729. « Ce petit troupeau, » dit-il, « est composé presque uniquement d'exilés de Bohême et de Moravie qui s'y sont jetés comme dans un asile, qui ont appris sous la croix la pratique du christianisme, et qui, après avoir été chassés en ce lieu comme des schismatiques et des hérétiques, s'unissent pour ne former qu'un seul troupeau, louant Dieu comme n'étant qu'un cœur et qu'une âme, et professant la foi qui opère par l'amour, de sorte qu'on peut reconnaître là les véritables descendants des Frères du synode de Sendomir. C'est une chose qui mérite certainement d'être mieux connue de l'Eglise chrétienne. »

Zinzendorf continua depuis lors sa correspondance avec cet évêque, président des Frères, qui fut aussi

l'une des premières personnes à qui le comte s'ouvrit bientôt de son désir d'embrasser la carrière ecclésiastique.

Cette même année et la suivante, l'Eglise envoya, sur la demande qui lui en fut faite en Suisse, en Livonie, en Suède, en Danemarck, des députations qui, comme les précédentes, eurent un très-heureux succès. L'un des députés pour la Livonie fut Christian David, qui avait auparavant fait un voyage en Suisse jusqu'à Mont-Mirail.

Une autre affaire qui occupa beaucoup le comte pendant le courant de cette année, fut une persécution qui éclata contre quelques prédicateurs des environs. Le comte, qui cherchait à établir des liaisons chétiennes de toutes parts, avait particulièrement en Silésie de nombreux amis parmi les ecclésiastiques, et dans leur nombre l'abbé Steinmetz, pasteur de l'église de Teschen (tome I, page 199). Les ministres fidèles de ces contrées furent accusés de piétisme auprès des autorités supérieures, même par leurs propres collègues. Le comte prit chaudement leur défense; mais les autorités n'en décidèrent pas moins que les ministres seraient destitués et chassés du pays; le comte ne put leur être utile qu'en cherchant à les placer ailleurs; et il y réussit pour plusieurs d'entre eux.

Ces efforts du comte en faveur de ces ministres et d'autres personnes persécutées de la Silésie auront sans doute contribué pour quelque chose à la première attaque qui parut à cette époque contre l'Eglise des Frères, et qui fut suivie plus tard d'une nuée d'attaques semblables. Nous ne parlons pas d'une brochure qui parut déjà en 1727; ce n'était que l'œuvre d'un étudiant; et l'écrit ne regardait que la personne du comte. Mais à cette époque un jésuite, *missionnaire en Silésie*, publia un écrit contre l'église

de Herrnhout, sous le titre de : *Notice sur une nouvelle secte qui s'établit dans la Haute-Lusace et la Silésie.* Les Frères disent que cet homme était irrité de n'avoir pu attirer à sa communion les schwenkfeldistes qui se trouvaient dans ces contrées (tome I, p. 329), pour lesquels Zinzendorf s'était intéressé. Le comte ne voulut pas répondre à cet écrit; mais il ne put empêcher les ministres Schæffer, Schwedler et Rothe, qui s'y trouvaient calomniés, de se charger de cette tâche dans un écrit qu'ils intitulèrent : *Témoignage de la vérité quant à l'Eglise de Herrnhout.*

Outre cette première attaque on commença à répandre toutes sortes de bruits sur le comte et sur les Frères; et comme les amis mêmes de la vérité désiraient des éclaircissements, Zinzendorf, qui répugnait à entrer dans une guerre de détails, se vit cependant obligé de publier une *première déclaration publique à ses adversaires.* Il dit vers la fin de cet écrit: « Le monde me hait, c'est naturel; quelques-uns des enfants de ma mère se fâchent contre moi, c'est pénible. Mais les premiers ne m'importent pas assez pour que je perde mon temps avec eux; et je respecte trop les autres pour vouloir, dans les choses où ils s'oublient, les mettre à l'affront par une réfutation. Je me contente d'adresser mes justifications à ceux qui ont le droit et le pouvoir de me demander compte de ma conduite, etc. »

Année 1730.

Un autre objet qui donna, cette année et les suivantes, beaucoup de travail au comte de Zinzendorf, ce furent ses relations avec différentes sociétés religieuses, sur lesquelles il cherchait à exercer une influence salutaire. On trouvait à Herrnhout même, de-

son origine, non-seulement des Frères moraves, uthériens et des réformés qui vivaient ensemble onne harmonie, mais encore différentes espèces ystiques et de séparatistes, et parmi ces derniers ertain nombre de schwenkfeldistes qui avaient hassés de Silésie, et qui s'étaient réfugiés soit à nhout, soit à Bertholdsdorf où ils jouissaient e juste tolérance. Leur présence en ces lieux atdlus d'un jugement défavorable sur l'église de nhout : mais Zinzendorf crut, pour le bien de ces eux-mêmes, et pour débarrasser les églises nales d'adversaires qui pouvaient y causer beaude trouble, devoir recevoir ces hommes persé-, tout en cherchant à préserver les habitants de nhout de ce que leur influence aurait pu avoir uisible : il s'appliqua à les éclairer peu à peu, édant sur les points secondaires, et en insistant ce qui constitue le fondement de la foi chrée : et un grand nombre d'âmes furent effectiint ramenées par cette méthode chrétienne à des plus saines, et compensèrent amplement par là ésagréments que l'église eut à endurer à cause es.

fut dans le même temps encore qu'on vit affluer outes parts à Herrnhout une abondance extraorre de gens désireux de se joindre à l'église, les lans les principes modérés de Spéner,[1] d'autres ceux d'un séparatisme plus rigide. Plusieurs

ous avons déjà vu ce nom une fois ou deux. C'était un eccléue d'une piété éminente, qui sentait vivement le besoin inhén chrétien d'une association plus intime que celle des églises ltitude, mais qui craignait en même temps qu'on n'abandonsolument ces dernières. Il désirait donc voir s'établir partout ites églises dans la grande (*ecclesiolæ in ecclesiâ*); et quoi n soit de son principe, cet homme a porté de son vivant et jusqu'à nos jours des fruits remarquables de ses pieux x.

aussi ne venaient d'abord que pour voir ce qu'il en était de cette église, et finissaient par s'y fixer. D'autres demandaient qu'on envoyât des Frères chez eux pour leur aider à y ranimer la piété et à y former quelque établissement semblable à celui de Herrnhout. La masse entière des Frères penchait à recevoir à bras ouverts toutes ces différentes espèces de piétistes ou de séparatistes sans aucune restriction, mais le comte, qui ne voulait jamais détruire d'une manière violente aucun établissement subsistant, ni en confondre aucun avec l'œuvre de Herrnhout, désira connaître ces diverses sociétés religieuses sur les lieux mêmes, afin de les empêcher, s'il était possible, de venir se jeter sur les Frères comme par un entraînement aveugle, et pour faire au contraire, au milieu d'elles-mêmes, tout le bien qu'il lui serait possible.

C'est dans ce dessein qu'au mois d'août il se rendit, accompagné de Martin Linner, dans le comté de Wittgenstien, où le comte de Berlebourg l'avait déjà invité à venir, dans l'espérance qu'il réussirait à y produire une salutaire réunion entre une multitude de gens de différentes opinions qui avaient été chassés d'ailleurs, et qu'il avait reçus dans ses états. Ce voyage fournit un nouvel exemple de la bénédiction qui reposait sur les travaux de Zinzendorf. Pendant les huit jours qu'il rêsta dans ces lieux, tout s'adoucit et se rapprocha : les gens même à grandes profondeurs revenaient à la simplicité de l'Evangile : il n'y eut pas jusqu'à un certain nombre de Juifs qui ne rendissent, au moins à cette époque, un témoignage à la vérité; et Zinzendorf put amener les choses au point que les chefs des différents partis se réunirent, en présence de quelques prédicateurs du comté, pour signer, le 12 septembre, quelques *articles* sur lesquels ils avaient pu s'accorder. — Il

en fut de même à Schwarzenau.— Mais peu de temps après que le comte se fut retiré, tout le mal reparut; et la plupart de ces gens, comme honteux de s'être laissé gagner pour un temps, se montrèrent plus ennemis du comte que jamais.

Zinzendorf fit des essais du même genre auprès des Inspirés[1] de la Westeravie; et il vit à Budingen leur prédicateur, ou, selon eux, leur prophète le plus distingué, un nommé Rock, à qui le comte ne put refuser le témoignage qu'il possédait des dons éminents, et pour lequel il eut, dès les premiers temps, un profond respect. Nous ne pouvons entrer ici dans la discussion de ce qu'on doit penser des manifestations extraordinaires qui avaient lieu dans cette société; mais, sans partager le degré d'assurance et de force avec lequel Zinzendorf finit par se prononcer dans cette affaire, nous croyons qu'il sera utile d'en rapporter quelque chose.

Zinzendorf correspondit pendant plusieurs années (jusqu'en 1736) avec ces églises et avec Rock lui-même. Il lui écrivait en 1732 : « Lorsque mon bien-aimé Jean-Frédéric vient à moi et m'apporte son cœur systématique et hypostatique, plein de foi et d'amour pour Christ, et m'enflamme ainsi moi-même, je dis : *Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père, etc.* Mais dès que tu viens attaquer ce que l'Ecriture établit, l'amour

[1] C'est une société où l'on voit paraître, de temps à autre, des personnes qui tombent dans un état d'extase, sur lequel les avis sont partagés. Les personnes qui appartiennent à la société croient cet état divin; d'entre les personnes étrangères à cette société, les unes partagent cette même opinion : d'autres, au contraire, jugeant sans connaissance, prennent le tout pour une jonglerie; d'autres y voient un phénomène réel, mais tout entier produit par Satan; d'autres le jugent très-douteux, et très-probablement mélangé de bien et de mal, d'illusion et de réalité. — Heureux qui en prend tout le vrai et en laisse tout le faux!

que j'ai pour mon Maître me porte à te dire l'instant d'après : *Retire-toi, Satan, tu m'es en scandale.* »[1]

Ailleurs, Zinzendorf s'exprime encore sur cette même classe de personnes en ces termes : « Quand je vois d'aussi grands sujets que cet homme se heurter contre la pierre d'achoppement, au lieu d'être fondés sur elle comme moi et mes compagnons d'œuvre, *qui ne sommes du reste pas dignes d'être comparés à ce* Rock, je dis avec confusion : « C'est toi qui donnes, c'est toi qui sauves ; oui, c'est toi tout seul. »

On peut pressentir, par ce peu de mots, quel fut le résultat des travaux du comte auprès de ces chrétiens. On désirait s'accorder, on l'essaya, mais on ne le put. Ce ne fut malheureusement pas le seul cas de ce genre dans l'histoire que nous rapportons. Les derniers efforts des Frères sur ce point eurent lieu à peu près vers l'année 1736.

Au nombre des travaux qu'entreprit encore le comte pour gagner les différentes sociétés dont nous parlons, il faut compter aussi la rédaction qu'il fit en 1731 d'un livre de cantiques dont il avait calculé la composition en grande partie en vue de ces personnes. Comme il trouvait, même à Herrnhout, des Frères encore attachés à un certain mysticisme, il pensa devoir placer à côté des bons cantiques ordinaires de l'église quelques-uns de ceux que ces

[1] Zinzendorf parle là de quelques points non fondamentaux qui ne méritent certainement pas son jugement, et qui ne sont pas même clairement décidés par l'Ecriture, comme, entre autres, du baptême des enfants, dont il dit mot pour mot, dans l'un de ses écrits : *Le baptême des enfants ne peut se prouver par la Bible aussi clairement que d'autres choses... Cette dispute est proprement du ressort de l'histoire ecclésiastique, que l'homme du commun n'est pas toujours obligé de connaître.* (*Bud. Samml.*, tom. I, p. 50.) Comment donc aurait-il pu dire sur un semblable sujet : *Retire-toi, Satan !*

imaient, après y avoir fait les corrections les
dispensables. Il jugeait qu'ainsi on pourrait
ces âmes d'une manière insensible, au lieu
effaroucher en rejetant tout d'un coup tout
elles avaient regardé comme excellent; et il
ucun doute que les efforts qu'on fit en ce genre
été bénis pour plusieurs, et qu'à tout pren-
travaux du comte auprès des Inspirés et des
istes n'aient eu, pour plusieurs, d'heureux
Ils attirèrent sans doute, comme d'autres re-
de ce genre, sur Zinzendorf et sur l'église,
s faux jugements; mais, outre la consolation
Frères trouvèrent dans leurs succès, ils ti-
aussi de leurs relations avec ces différentes
s religieuses l'avantage d'apprécier toujours
simplicité de la foi aux mérites de Christ, telle
us l'expose l'Ecriture-Sainte, de sorte qu'en
: ils ne se repentirent point de cette œuvre de

ous revenons à Herrnhout pour considérer
glise dans son intérieur, nous continuerons
rouver, et pour assez longtemps, à côté de
qu'elle avait acquise, quelques germes de
tation qui l'agitaient de temps à autre. Quoi-
'y ait plus rien vu de semblable à ce qui avait
, et que l'état spirituel de la généralité allât
s en s'améliorant, il y avait encore, sous le
de la constitution ecclésiastique, un tâton-
fréquent qui provenait surtout, à ce que nous
s, de la liberté que Zinzendorf prenait de
r la position de l'église selon qu'il le jugeait
able, et à mesure que ses vues à ce sujet se
ient elles-mêmes.

ainsi qu'après avoir vu en 1729 de nombreu-
ations dans les charges de l'église, nous trou-
aintenant, au commencement de 1730, qu'il

ait avoir un maître comme d'au-
y aurais les premiers droits; mais
rit de nommer l'évêque qui doit
Dieu qu'il a rachetée par son pro-
que-là cet évêque soit Jésus-Christ
ue celui qui veut lui ôter cette
ue celui qui veut se montrer re-
désobéissant envers son gouverne-
celui d'entre nous qui veut le per-
der le persécute et lui trouble son
à qui il est donné de connaître le
me de Christ, je vous dis que ce
suis votre préposé, mais Christ.
it en outre, dans cette même dé-
ne saurait, quant à lui, indiquer
t en état de conduire l'église. »
donna, dit l'un de ceux qui rap-
nent, eut l'effet que ceux des frè-
é anciens jusque-là *fléchirent* [2] et
vement leurs charges devant l'é-
ser seul fut confirmé dans sa
a pour collègues, à la plura-
David, alors en Livonie, et
homme si intéressant, gar-
ssion, âgé de vingt-sept
au long au livre 6, p. 22
pas, au milieu de ces
qui put, pendant si
ux conducteurs dans
société, et prouver
admirables, que ces
car nous avons vu ce

mier germe de ce qui eut lieu

est de nouveau question d'autres nominations, et que tous les conducteurs de l'église donnent successivement leur démission, sans que les raisons que l'on en allègue soient suffisantes pour expliquer le fait. On avance que plusieurs de ceux qui remplissaient ces charges trouvaient qu'on les considérait trop, et que cela leur pouvait devenir dangereux à eux-mêmes. Mais vu le ton que prend Zinzendorf dans la déclaration que nous allons rapporter, vu toute sa conduite dans cette affaire, et vu surtout que, peu de temps après, tout le gouvernement de l'église fut transporté sur un seul ancien, il paraît évident que Zinzendorf désirait obtenir dans cette crise quelque chose de ce genre, et au moins voir diminuer le nombre des anciens et en changer le personnel. Le fait est que ce fut lui qui provoqua ce nouveau mouvement en commençant par donner sa démission de préposé de l'église; et que les autres anciens ne résignèrent leurs charges que par suite de son exemple.

Ce fut le 15 mars qu'il fit cette démarche inattendue : il déclara en même temps qu'il était résolu de renoncer absolument à l'espèce de tutelle qu'il avait exercée jusqu'à ce moment, par amour et pour la nécessité des circonstances, sur l'église de Herrnhout, « voulant désormais, » ajoutait-il, « abandonner entièrement l'église à Dieu et à son époux, Jésus-Christ; qu'à côté de cela il désirait rester un compagnon de la joie et des douleurs de ce peuple élu de Dieu, résolu, s'il survenait des persécutions, de sacrifier biens et vie pour le maintien de tout ce qu'il avait aidé à établir jusqu'à ce jour; que du reste il désirait se soumettre de tout son cœur à l'église et à ses anciens. » Il ajoutait enfin ces paroles presque menaçantes, qui marquent évidemment qu'il y avait quelque forte résistance à vaincre parmi les Frères:

« Si l'église devait avoir un maître comme d'autres, c'est moi qui y aurais les premiers droits; mais c'est au Saint-Esprit de nommer l'évêque qui doit paître l'Eglise de Dieu qu'il a rachetée par son propre sang. Que jusque-là cet évêque soit Jésus-Christ lui-même[1]; et que celui qui veut lui ôter cette charge l'essaie; que celui qui veut se montrer rebelle, revêche et désobéissant envers son gouvernement, le tente; que celui d'entre nous qui veut le persécuter et le troubler le persécute et lui trouble son repos. Pour vous, à qui il est donné de connaître le mystère du royaume de Christ, je vous dis que ce n'est pas moi qui suis votre préposé, mais Christ. Amen. » — Il disait en outre, dans cette même déclaration, « qu'il ne saurait, quant à lui, indiquer personne qu'il crût en état de conduire l'église. »

L'exemple qu'il donna, dit l'un de ceux qui rapportent cet événement, eut l'effet que ceux des frères qui avaient été anciens jusque-là *fléchirent*[2] et déposèrent successivement leurs charges devant l'église. Augustin Neisser seul fut confirmé dans sa charge, et on lui donna pour collègues, à la pluralité des voix, Christian David, alors en Livonie, et Martin Linner, ce jeune homme si intéressant, garçon boulanger de sa profession, âgé de vingt-sept ans, dont nous avons parlé au long au livre 6, p. 22 et suivantes. Ne nous lassons pas, au milieu de ces crises, d'admirer une église qui put, pendant si longtemps, choisir ses principaux conducteurs dans les classes les plus pauvres de la société, et prouver en même temps, par des faits admirables, que ces choix étaient ratifiés d'en haut; car nous avons vu ce

[1] Il semble qu'on trouve ici le premier germe de ce qui eut lieu quelques années plus tard, en 1741.

[2] *Sich fügten.*

qu'étaient Christian David et Martin Linner. Ce dernier n'avait pas un don particulier pour la prédication; mais il était en communion constante avec son Sauveur, et il se conduisait en toutes choses comme un de ses plus fidèles serviteurs.

Quoique Augustin Neisser n'eût été que confirmé dans sa charge, puisqu'il avait été ancien au moment des démissions, on le fit cependant participer avec Linner à une installation solennelle. Il paraît que le comte ne jugea pas nécessaire d'attendre pour cela le retour de Christian David; et il est permis de croire, vu tout ce qui s'était passé en 1726 et en 1728, que Zinzendorf ne vit pas cette fois sa nomination avec plaisir. Ce qui semble encore confirmer ce jugement, c'est que, déjà vers la fin de cette année, Christian David redemanda sa démission, et que sa demande fut approuvée par ceux que l'on pouvait regarder comme les organes des sentiments du comte.

Quoi qu'il en soit, l'installation des deux frères fut cette fois accompagnée d'une solennité vraiment chrétienne; et on leur proposa devant l'église plusieurs questions qui continuent de donner une bien haute idée de la manière dont tout se traitait alors chez les Frères. En voici quelques-unes, dont on remarquera surtout la première et la dernière :

« Vous est-il connu que les premiers anciens de l'église que vous desservez, ont été brûlés vifs pour le nom de Jésus ? »

« Savez-vous qu'en 1715, c'est-à-dire, précisément trois cents ans après le martyre de Jean Huss (en 1415), le Seigneur a célébré le jubilé de cet événement en appelant à sa connaissance (l'un de vous) Augustin Neisser? et que les fondements de *Herrnhout*, jetés en 1722, l'ont été précisément un

siècle après la destruction des églises de Moravie ? » (Voy. tome I, p. 135).

« Vous est-il connu par conséquent que tous les ancêtres de cette chère église sont autant de martyrs, dont il est juste de conserver la grâce et les sages institutions, puisqu'elles existaient déjà soixante ans avant la réformation ? — Et promettez-vous d'endurer toutes les persécutions plutôt que de permettre que cette église les abandonne ? »[1]

« Savez-vous bien aussi que ces priviléges et ces grâces ne sont pas encore le vrai caractère de notre peuple, ni son véritable trésor, mais que ce trésor consiste en ce qu'il a reçu un nom que personne ne connaît que celui qui l'a reçu ? »

« Voulez-vous rester petits dans le poste éminent que l'église vous confie; et en chaque moment où vous vous élèveriez vous-mêmes, vous regarder en ce moment comme des enfants du diable? Voulez-vous rester soumis à l'église, ne commandant que dans l'humilité, et diminuer sans cesse afin que Christ croisse en vous ? »

Les deux frères répondirent affirmativement à toutes ces questions, dans le sentiment d'un profond recueillement, et furent salués le lendemain par les chants, les félicitations et les encouragements de toute l'église.

Ces mutations dans les charges des frères amenèrent une chose bien frappante parmi les sœurs. Nous avons vu précédemment qu'on avait établi, dès le commencement, parmi elles, plusieurs charges

[1] C'est assez singulier qu'après de semblables protestations, l'année suivante déjà, le comte fléchit devant les objections des amis et des ennemis, au point de proposer lui-même, à son tour, comme on va le voir, l'abandon de ces mêmes institutions ! Tant il est vrai que le chrétien le plus éminent reste toujours homme faible et faillible.

correspondantes à celles des frères, quoique la direction générale des conducteurs de l'égli y avait donc aussi des sœurs qui remplissaient, les personnes de leur sexe, la charge d'*ancien* elles eurent aussi, à cette époque, leurs nou nominations qui se firent trois jours après cell frères, le 18 mars. L'une de ces nominations ét rait à juste titre, si, comme on est fondé à le dir glise qui faisait des choses si extraordinaires, r acquis, par les fruits admirables qu'elle portait à époque, le droit qu'on suspende son jugemen ceux de ses actes qui paraîtraient pareillemen traordinaires: car les Frères n'étaient ni igno ni légers. — On avait osé mettre au nombre d gibles, pour les fonctions d'*ancienne* des sœur jeune Anne Nitschmann, sœur de l'excellent chior Nitschmann, âgée seulement de quinze a ce fut elle que le sort indiqua! Il est vrai que confond souvent les choses qui sont par celle ne sont point.

Cette jeune sœur était venue, encore enfan Moravie à Herrnhout, avec ses parents. A l'é du réveil des enfants, elle y eut part aussi ; fut employée dans la suite, avec bénédiction, les jeunes filles. Elle gagnait sa vie à filer de la et menait une vie tranquille, passant nuit et jo prières. « C'est ainsi, » dit Spangenberg, dans de Zinzendorf (p. 595), « que je l'ai trouvée même. »

Sa nomination fut si loin d'être regardée c une chose inconvenante, que, lorsque les frè vinrent, l'année suivante, à accumuler toute l rité ecclésiastique sur un seul ancien, elle fu regardée, dès la même époque, comme l'anc *ou la préposée en chef* de toutes les sœurs, o

grade de préposée spéciale qu'elle occupait auprès des sœurs non mariées.

Cette dernière charge lui avait été conférée le 4 mai de l'époque où nous en sommes, quelques semaines après les nominations que nous venons de raconter, au sujet d'une résolution remarquable qu'elle avait prise alors, de concert avec dix-sept autres jeunes sœurs de sa classe, et dont nous devons aussi faire une mention particulière.

« Les Frères n'avaient pas tardé d'apercevoir, disent-ils eux-mêmes (voy. *Exposit. des principes*, etc., p. 247 et 248), que les conversations familières entre les jeunes gens de deux sexes ne produisaient rien de bon; et qu'elles aboutissaient à des liaisons contraires à l'intention de Jésus-Christ, et conformes à cette vaine manière de vivre dont parle saint Pierre, et de laquelle nous avons été rachetés par le précieux sang de Jésus-Christ. Au commencement, ils essayèrent d'y remédier, en prenant diverses mesures de prudence chrétienne; mais ils comprirent bientôt que, pour y réussir, les préceptes et les défenses n'étaient pas d'un grand secours: les sœurs non mariées trouvèrent mieux le remède.

» Dix-huit d'entre elles, avec Anne Nitschmann à leur tête, se réunirent pour convenir solennellement de ne prêter l'oreille à aucune proposition de mariage qui leur serait faite suivant le train de ce monde et les désirs de la chair, au lieu de se faire suivant les règles et les usages à observer dans une vraie église de Jésus-Christ. » Elles donnèrent connaissance de leur résolution à ceux à qui il appartenait d'en être instruits; et elles déclarèrent en même temps que, si, après mûre délibération, les anciens de l'église jugeaient nécessaire de donner une aide à quelque frère, et d'en faire la proposition à l'une ou à l'*autre d'entre elles*, dans ce cas elles se réservaient

le temps d'y réfléchir, et de se déterminer suivant le sentiment et la conviction de leur cœur.

Nous devons ajouter, pour dire toute la vérité, qu'un certain nombre de sœurs, probablement dans la crainte de se soumettre à quelque joug humain, et dans des idées de liberté chrétienne, se firent scrupule d'entrer dans cet arrangement. Mais les premières donnèrent suite à leur résolution, qui ne fut pas plus tôt communiqueé qu'elle fut approuvée de toute l'église où elle a fait règle depuis lors; et les anciens donnèrent à ces sœurs leur bénédiction au nom du Seigneur. C'est depuis cette époque aussi que le 4 mai a été fixé pour la fête annuelle du chœur des sœurs non mariées.

Cette résolution fut le dernier des mouvements marquants de la nouvelle crise : l'église recommença à cheminer en paix sous ses nouveaux conducteurs; et il ne se fit d'autre changement aux nominations du mois de mars que cette démission volontaire de Christian David que nous avons annoncée plus haut, et qui eut lieu le 24 décembre de la même année. « Ce frère sentit probablement, » dit un historien dont nous rapportons simplement le jugement, « que son genre n'était pas proprement ce qu'il fallait pour cette place. L'église n'attendait pas de ses anciens une grande activité au dehors : au contraire, on les exemptait des affaires de ce genre, et ils devaient se borner à porter dans leur cœur l'église entière et chacun de ses membres, et à accompagner de leurs prières et de leur bénédiction le travail de ceux qui étaient appelés à une vie plus active. » En d'autres termes, ils ne devaient pas être à la rame, mais au gouvernail; ce n'était pas tant l'impulsion que la direction qu'on attendait de leur part.

Mais si les secousses avaient cessé pour le moment, la révolution qui venait d'avoir lieu dans l'adminis-

tration de l'église n'en fut pas moins suivie très-peu après, quoique sans éclat, d'un autre grand changement du même genre. Dès que Christian David se fut retiré, la direction se concentra peu à peu et comme d'elle-même dans les mains d'un seul des anciens, qui se trouva par le fait établi au-dessus de tous les autres fonctionnaires de l'église, même au-dessus des évêques lorsque l'église vint à en avoir; et cette forme de gouvernement dura dès lors jusqu'en 1741, où la constitution de l'église se fixa irrévocablement. Au moment où nous sommes parvenus, ce fut Martin Linner qui fut considéré généralement comme l'ancien en chef, Augustin Neisser n'étant en quelque sorte que son vicaire-géneral, pour le remplacer dans le besoin. — Dans ce même temps, on adopta l'usage de prendre tous les mois, tour à tour, l'un des *aides* pour assistant de l'ancien en chef, ce qui servit beaucoup à entretenir la liaison des aides avec les anciens.

Quoique nous ayons déjà rappelé ce qu'étaient le caractère et la conduite de Linner, nous citerons encore ici une lettre qu'il écrivait à cette époque à Zinzendorf, et qui nous présente un exemple de plus du développement admirable que peuvent prendre dans une église chrétienne les dons des divers frères, lorsque les influences savent exciter ce développement, au lieu de l'étouffer sous le gouvernement d'une lourde autorité et sous l'idée aussi dégradante que fausse que les dons d'édification générale n'appartiendraient qu'aux conducteurs des églises. On verra de plus dans cette lettre la liberté fraternelle qui régnait alors dans l'église pour toutes les affaires du règne de Dieu, à côté d'un respect rigoureux pour les distinctions temporelles dans les affaires de ce monde. Enfin, ce ne sera pas non plus sans admiration qu'on verra tant de tendresse et de

ménagements pour les autres dans un homme qui menait pour lui une vie aussi austère.

Le sujet de cette lettre était une certaine brusquerie que Linner trouvait en Zinzendorf à l'égard des âmes faibles; et voici ce qu'il lui en disait : « Je souhaite de tout mon cœur que chez vous l'amour et la vaillance (*die Ritterschaft*) ne soient jamais séparés : ce sont des qualités qui doivent toujours aller ensemble. Le don de discerner les esprits, s'il n'est pas accompagné de l'amour, peut aller trop loin. Lorsqu'un frère qu'une longue pratique a rendu sensible vient à faillir, et que la rigueur ne se présente pas à lui accompagnée d'amour et de compassion, elle dépasse le but, *et ne coïncide pas avec la discipline de l'Esprit sur cette âme*[1]. Cette âme s'aperçoit aussitôt si la fièvre n'a attaqué le péché que dans un zèle selon Dieu, ou si ses reproches étaient mêlés d'un zèle de nature. Et si elle remarque quelque chose de ce dernier cas, celui qui la reprend n'a plus envers elle le même poids dans sa fonction, parce que son avis n'était pas entièrement conforme à l'Esprit de Jésus, et que le frère repris s'est aperçu en lui-même qu'il y a eu trop, ou trop peu, ou du faux dans les représentations qu'on lui a faites. Dieu veuille vous donner l'esprit de sagesse et de discernement, vous fortifier dans l'amour de Christ et des frères et sœurs, et vous faire faire des pas assurés dans le bon combat. Je ne vous écris pas ceci pour vous enseigner, parce que dans ces choses vous voyez plus loin que moi. Mais c'est un vœu que je fais pour que le Seigneur vous rende toujours plus accompli. »

[1] C'est nous qui soulignons cette remarque d'une finesse d'autant plus admirable, qu'elle provient d'un homme sans lettres et encore *si jeune.*

Ce fut dans cette même année (1730) que Herrnhout eut un cimetière en propre. La chose en elle-même était naturelle; celui de Bertholdsdorf devenait trop petit; le chemin pour y aller était mauvais; et il ne vaudrait pas la peine de parler de ce fait, si ce n'eût été là encore un de ces pas qui conduisaient insensiblement cette église à son indépendance religieuse. — On arrangea à cet effet une place remarquable par le coup d'œil agréable qu'elle offre, et qui ressemble beaucoup plus à un jardin qu'à un cimetière.

Année 1731.

L'année que nous venons de passer nous avait présenté une crise assez violente; celle-ci s'ouvre par une nouvelle, plus courte mais plus vive et plus capitale, qui n'avait pas seulement pour objet quelque changement plus ou moins important dans le gouvernement ecclésiastique, mais qui n'allait à rien moins, selon l'issue qu'elle aurait eue, qu'à anéantir de fond en comble toute l'œuvre des Frères. On renouvela, et cette fois avec le poids et sous l'influence presque irrésistible de Zinzendorf, la question déjà traitée en 1728, si l'église devait persister dans sa forme indépendante ou se confondre dans l'église luthérienne. Il y avait toujours eu, tant au milieu des Frères qu'ailleurs, des personnes qui auraient voulu leur persuader de prendre ce dernier parti. Le nombre, la fréquence et le poids des sollicitations qui étaient adressées au comte en ce sens par un grand nombre de savants et d'hommes d'état furent les raisons qui purent ramener une question qui, après tout ce qui s'était passé, devait paraître si déplacée et si inconséquente; le comte renouvela donc

alors lui-même la motion qu'il avait combattue en 1728 avec tant de sévérité. On doit convenir que dans sa position, cette hésitation avait ses excuses, si ce n'est ses puissantes raisons. Il ne pouvait se voir placé à la tête d'une nouvelle association dans la chrétienté, sans se demander à plusieurs fois s'il marchait bien dans les voies du Seigneur; et dans le cas où l'œuvre actuelle s'étendrait, c'était lui qui était chargé, en sa qualité de préposé de l'Eglise des Frères, d'en soutenir la cause en toute occasion. Il alla donc, dans un de ces moments d'ébranlement auxquels ne fut jamais étranger le caractère le plus fort, non-seulement jusqu'à hésiter, mais jusqu'à pousser avec force la proposition en question, au sujet de laquelle pourtant Christian David avait été engagé précédemment à déposer ses fonctions (p. 52 de ce livre).

Sans doute, comme le disent les Frères, sans doute qu'en soumettant la chose à l'examen le plus exact, et en se demandant, après l'expérience qu'on en avait faite depuis quelques années, si la constitution et la discipline des Frères moraves convenaient ou non à une église vivante de Jésus-Christ, et si elles renfermaient en effet tout ce qu'on était en droit d'en attendre, ni le comte, ni ceux qui appuyaient sa motion, ne pouvaient nier les motifs de cette institution; et Zinzendorf se fût épargné bien des longueurs et des inquiétudes, si dès lors il eût agi comme il le fit dans la suite, en posant le principe que, dans ce qui regarde l'église et sa direction, dès qu'elle est conforme à l'Ecriture-Sainte, il ne faut écouter ni les éloges ni le blâme des hommes, ni les considérations de la sagesse du monde.

Les anciens auxquels Zinzendorf présenta d'abord ce nouveau projet y mirent une opposition prononcée. Cependant le comte eut assez d'influence pour

obtenir que la chose fût soumise à l'avis de tous les membres de l'église, qui s'assemblèrent pour cet effet le 7 janvier 1731; mais, dans cette délibération générale, cette proposition inattendue rencontra une opposition beaucoup plus forte encore. Les Frères moraves alléguèrent comme précédemment que leur constitution était beaucoup plus ancienne que celle des autres communions protestantes; que, pour elle et à cause du prix qu'ils y attachaient, ils avaient, à l'exemple de leurs pères, abandonné biens et patrie; ils rappelèrent les résolutions prises à ce sujet en 1728 (p. 51 et suivantes de ce livre-ci); la déclaration solennelle qu'ils avaient faite d'un commun accord en 1729 dans l'acte notarié que Zinzendorf avait provoqué lui-même (voyez p. 53); et la promesse qu'on avait exigée des anciens sur ce même sujet en 1730 (p. 64). Le plus grand nombre même de ceux qui n'appartenaient pas à la classe des Frères de Moravie et qui étaient nés dans l'église luthérienne, soutenaient, avec les Moraves, que leur constitution était conforme à l'Ecriture-Sainte et à la saine raison, et qu'elle leur avait procuré tant de bénédictions qu'ils ne pourraient jamais se résoudre à s'en départir. Ils prévoyaient qu'en s'en désistant il leur arriverait ce qui était arrivé à d'autres societés pieuses, qui, faute d'ordre et de discipline, étaient déchues de leur première pureté; qu'en conséquence, et de peur de tomber dans la même décadence, ils se sentaient obligés de maintenir parmi eux cette discipline et de la transmettre à leurs descendants, etc.

Cependant le comte insistait encore; et sa qualité de préposé de l'église et de seigneur du lieu, jointe à ses dons éclatants, donnaient un tel poids à son avis que l'église consentit à remettre avec lui la décision de *cette question* si solennelle au Seigneur

lui-même par la voie du sort. Ainsi l'Eglise des F... res et toutes ses destinées futures, son existence ... térieure et son anéantissement, allaient dépendre d... oui ou du non qui sortirait d'une urne.

Conformément à l'ancien usage des Frères, ... deux billets, sur le premier desquels on éc... « *A ceux qui sont sans loi soyez comme si vous ... sans loi; non que vous soyez sans loi, puisque vous ... sous la loi de Christ, mais afin de gagner ceux qui ... sans loi* (Cor. IX, 21). » L'autre billet portait : « *Mes ... frères! demeurez fermes et retenez les enseignements que vous avez appris* (2 Thess. II, 15). » L'église se mit en prières pour demander au Seigneur de vouloir bien faire connaître aux siens l'intention de sa sagesse : et l'on conçoit dans quelle solennelle attente elle vit un enfant au-dessous de quatre ans sortir l'un de ces deux billets. . . . .

. . . .

« *Mes frères! demeurez fermes, et retenez les enseignements que vous avez appris!* .... » Telle fut la décision du Seigneur!

Alors, comme une seule âme, et le cœur pénétré de reconnaissance envers Dieu, les Frères renouvelèrent ensemble leur alliance avec le Seigneur, et lui promirent avec effusion de persévérer désormais sans varier dans cette constitution, de s'employer courageusement à l'œuvre de Christ, et d'annoncer son Evangile par tout le monde et à toutes les nations vers lesquelles il les enverrait. Le comte lui-même fut chargé d'adresser à ce sujet un discours à l'église; et il le fit avec une force et une abondance extraordinaires.

Peut-être sera-t-on étonné que la décision d'une affaire de cette importance ait été remise au sort; mais on doit remarquer que la chose était de nature *à pouvoir* avoir lieu, ou ne l'avoir pas; que les Frères

ne voyaient dans la Bible aucune instruction positive qui pût les déterminer; et que par conséquent il pouvaient sans scrupule agir ici suivant leur principe, qui est de remettre au sort, ou plutôt, sous ce [illegible], au Seigneur lui-même, la décision des cas dou[illegible] où les avis sont partagés. Satisfaits maintenant [illegible] tranquillisés de part et d'autre, les Frères acceptèrent dès lors avec une entière résignation l'opprobre auquel les exposaient la nouveauté de leurs institutions et la haine du monde. Dès lors aussi ils continuèrent à travailler à leur œuvre avec courage et d[illegible] la confiance en l'assistance du Seigneur, sans se laisser détourner par quoi que ce fût; persuadés que le plan dans lequel ils étaient entrés, était celui que le Seigneur voulait qu'ils suivissent.

La crise que nous venons de passer est vraiment la dernière qui ait été accompagnée d'une division pénible dans les avis : dès cette époque, lorsqu'il se présenta quelques nouveaux doutes, on fut un dans le doute, comme on fut un en toute autre chose.

FIN DU LIVRE VII.

LIVRE HUITIÈME.

—

HISTOIRE DE LA MISSION DES ANTILLES, DEPUIS ORIGINE JUSQU'EN 1736, ET DE CELLE DU GROENLAND JUSQU'EN 1739.

—

Origine et premières années des missions aux Antilles et au Groënland.

Ces deux célèbres missions ayant pris leur origine dans le cours de l'année à laquelle nous sommes parvenus (1731), et formant une portion de notre histoire qui se détache facilement du reste, nous suspendrons momentanément le récit de ce qui regarde l'église en général, pour conduire l'une et l'autre de ces missions avec quelque suite jusqu'à l'époque où elles prennent un certain degré de consistance.

Ce fut au mois de juin 1731 que Zinzendorf fit ce voyage du Danemark qui donna lieu aux deux missions dont nous parlons, en achevant ainsi ce qu'avait préparé la députation de 1727. Encore ici, comme dans toute l'histoire de l'Eglise de Dieu, les grandes choses trouvent leur origine dans les plus basses; c'est entre domestiques que le tout se commence. Quelques frères, que le comte avait pris à son service, firent la connaissance d'un nègre des Indes-Occidentales, nommé Antoine, qui était au service d'un des personnages de la cour. Ce nègre eut de *fréquents* entretiens avec les frères de Herrnhout,

surtout avec David Nitschmann l'aîné, qui devint, l'année suivante, l'un des deux premiers missionnaires des Antilles, et qui, en 1735, fut nommé premier évêque des Frères pour le département des missions. Antoine leur raconta que souvent à Saint-Thomas, assis seul au bord de la mer, il avait désiré une révélation divine, et avait prié Dieu de lui donner sa lumière au sujet de la doctrine des chrétiens; et que, par une direction admirable de Dieu, il avait été conduit à Copenhague, où il avait appris à connaître le christianisme et reçu le baptême. — Après avoir décrit la misérable condition temporelle et spirituelle des esclaves nègres de Saint-Thomas, il exprima avec une vive douleur sur le triste sort de sa sœur qui, habitante de la même île, témoignait comme lui le désir de connaître Dieu, sans pouvoir, dans son esclavage, en trouver ni le temps ni l'occasion; et que souvent elle demandait à Dieu de lui envoyer quelqu'un qui lui montrât la voie du salut. Il exprimait en même temps une pleine assurance que, si une pareille mission pouvait s'effectuer, sa sœur se convertirait sûrement au christianisme, de même qu'un grand nombre d'autres nègres qui avaient les mêmes sentiments.

Le comte, à qui l'on rapporta ces choses, en fut tellement touché qu'il aurait voulu envoyer aussitôt Nitschmann à Saint-Thomas. Mais comme cela n'était pas possible, il résolut d'en parler à Herrnhout, et demanda qu'Antoine l'y suivît bientôt, accompagné de Nitschmann, afin d'exposer lui-même ses désirs à l'église. Dès que le comte fut de retour, il raconta aux Frères, suivant sa coutume, les circonstances les plus remarquables de son voyage, et surtout ce qu'il avait appris des nègres de Saint-Thomas. Son récit produisit chez Léonard Dober et Tobie Leupold, deux jeunes frères pleins de vie et de courage, un

vif désir d'aller annoncer la bonne nouvelle de Jésus-Christ. Ils étaient intimes amis; mais ce jour-là ils ne se dirent rien de ce qui se passait dans leur âme. Le lendemain matin Dober, sentant toujours en lui l'impulsion qui l'avait occupé toute la nuit, et qui ne lui avait guère laissé de repos, incertain sur la nature de ce sentiment, et dans le doute si ce ne serait pas quelque vaine pensée, ouvrit, comme pour consulter ainsi le Seigneur, le livre de textes qu'il avait sous la main, et y trouva ces mots: « Ce n'est pas une parole qui vous soit proposée en vain, mais c'est votre vie, etc. » (Deut. XXXII, 47). Ces mots affermirent beaucoup sa persuasion et lui rendirent le courage.

Il avait coutume, à cette époque, de s'entretenir tous les soirs, et souvent jusqu'à minuit, avec Tobie Leupold, sur la manière dont le jour s'était passé; puis de prier avec lui. Comme c'était en outre à lui qu'il avait pensé en se choisissant en lui-même un compagnon d'œuvre, il lui communiqua son idée, résolu, s'il y consentait, de regarder la chose comme décidée quant à lui-même, et de la communiquer alors à ses supérieurs ecclésiastiques. Quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il apprit de son ami qu'il éprouvait le même désir d'aller chez les esclaves de Saint-Thomas, et qu'il n'avait pu non plus penser à un autre compagnon d'œuvre qu'à son ami!

A cette époque, les frères non mariés se rassemblaient tous les soirs dans le logement de l'église où ils demeuraient, et, se réunissant deux à deux, ils sortaient ainsi de Herrnhout pour aller prier ensemble. A leur retour, ils passaient par les rues, chantant des versets de cantiques, accompagnés quelquefois d'instruments de musique. Un soir que Dober et Leupold passaient ainsi, dans la compagnie de leurs frères, sur la place, en chantant, la troupe *approchant* de la maison du comte, celui-ci s'avança

au milieu d'eux avec le ministre Schæffer, alors en visite à Herrnhout, et lui dit, sans rien savoir encore de la pensée des deux frères : « Monsieur, voici parmi ces frères des missionnaires futurs pour Saint-Thomas, le Groënland, la Laponie, etc. » Ce peu de mots, que le comte prononça du ton d'une ferme assurance de foi, ajouta encore à la joie de nos frères, qui prirent la résolution de faire connaître au comte, mais en confidence, les pensées qui se mouvaient dans leurs cœurs. C'est ce qu'ils effectuèrent, le 25 juillet, en lui faisant remettre sur ce sujet, dans le plus profond secret, une lettre qui finissait par ces mots : « Cher frère, gardez la chose pour vous : pensez-y: et daignez nous faire savoir vos idées à ce sujet. Le Seigneur veuille nous conduire toujours dans les droits sentiers, quelque rudes qu'ils puissent être. »

Le comte se réjouit de leurs projets, les fit appeler et s'en entretint avec eux au long. Leur lettre fut ensuite lue à l'heure du chant, mais sans qu'on en nommât les auteurs.

Le 29 juillet, arriva Antoine, qu'on invita peu de jours après à présenter son désir à l'église, le comte lui servant d'interprète; car il ne parlait que le hollandais. Il fit avec émotion un tableau lamentable de l'état des pauvres nègres des Antilles ; il exprima la conviction que plusieurs d'entre eux se convertiraient quand on leur annoncerait le Sauveur; il fit une mention particulière de sa sœur; mais il ajouta qu'à peine on trouverait le moyen de parler à ces pauvres malheureux et de les instruire, à moins qu'on ne se fît esclave soi-même; parce que les nègres étaient accablés d'ouvrage au point qu'on ne pouvait leur parler que pendant le travail.

Dober et Leupold ne se laissèrent pas détourner de leurs projets par ces nouvelles ; ils déclarèrent au

contraire qu'ils étaient prêts à sacrifier leur vie au service du Sauveur et à se rendre pour cela dans l'esclavage, lors même qu'ils ne devraient lui gagner qu'une seule âme.

Cependant leur proposition ne trouva d'abord dans l'église que peu d'approbation. La plupart des frères ne regardaient la chose que comme la résolution, bien intentionnée mais impraticable, de deux jeunes gens ardents et courageux. Même l'ancien de l'église, préoccupé des intérêts particuliers du chœur des frères non mariés, comme nous l'avons vu précédemment (liv. 6, p. 28), ne pouvait se résoudre à laisser partir L. Dober. Aux raisons qu'il en alléguait dans l'endroit indiqué se joignait encore le fait que cet ancien avait jeté les yeux sur Dober comme sur celui qui devait lui succéder dans la charge importante de premier ancien; car, quant à lui-même, sa faible santé lui annonçait une fin prochaine.

Mais les difficultés dont on couvrait le chemin des deux frères ne servaient qu'à leur faire mûrir leur projet. Dober s'exprimait en ces termes dans une déclaration qu'il adressait à l'église : « Puisqu'on me demande les raisons qui me dirigent dans cette affaire, je puis dire que pour le présent je ne pensais point à partir, mais seulement à me fonder moi-même plus solidement sur notre Sauveur; mais que, lorsque M. le comte fut revenu du Danemark et nous parla des esclaves, j'en ai été tellement saisi qu'il ne m'a plus été possible de m'en défendre. Je me décidai, si le cas l'exigeait et si un frère voulait m'accompagner, à me rendre dans l'esclavage, afin de dire à ces malheureux tout ce que je sais d'un Sauveur; car je suis convaincu que la Parole de la croix déploie, même dans la petitesse, une efficace particulière envers les âmes. De plus, je me disais encore que, dans le cas où je ne serais utile à per-

somme, je serais bien heureux d'avoir cependant donné à mon Sauveur cette marque d'obéissance. Maintenant j'abandonne le tout à l'avis de l'église, et n'ai au fond d'autre raison de partir si ce n'est que je pense qu'il y a dans cette île des âmes qui ne croient pas parce qu'elle n'ont rien entendu. »

Voilà ce qui se passa cette année à l'égard de cette mission : mais l'église unissait à son zèle une telle prudence, qu'il s'écoula encore plus d'un an avant qu'elle prît un parti; et même alors elle ne le fit qu'après avoir consulté le Seigneur par la voie du sort, qui modifia l'entreprise.

Dans une assemblée du conseil de l'église, qui s'était tenue précédemment, on avait d'abord mis Leupold seul à cette épreuve : et le sort avait décidé que pour le moment il ne partirait pas. Mais comme Dober n'en persistait pas moins dans son désir, le comte, qui, pour sa personne, était entièrement de l'avis de Dober, lui demanda, en voyant toutes les hésitations des autres frères, s'il consentirait aussi, lui de son côté, à ce qu'on remît l'affaire au Seigneur par la voie du sort. Dober répondit que pour sa conviction à lui il n'en avait pas besoin, mais que pour celle des frères ils pourraient faire ce qu'ils désireraient. On l'appela donc à tirer lui-même sur un certain nombre de billets qui exprimaient des avis différents, et il eut celui qui portait : « Laissez aller cet enfant, le Seigneur est avec lui. » Cela mit fin à toutes les hésitations. Dober fut installé dans sa nouvelle vocation, et Linner lui donna la bénédiction de l'église. Comme Dober ne voulait pas partir seul, il demanda qu'on lui adjoignît, au moins pour les premiers temps de sa mission, ce même David Nitschmann qui avait fait, à Copenhague, la connaissance d'Antoine. L'église en fit la proposition à ce frère qui

l'accepta sans hésitation, quoiqu'il eût femme et enfants qu'il devait laisser en Europe.[1]

Dans l'assemblée du soir du 18 août 1732, ces deux premiers missionnaires des Frères pour les peuples païens firent leurs adieux à l'église qui les leur rendit d'après l'usage qui y régnait alors. Presque tous les membres de l'église s'exerçaient à composer des cantiques. On chanta donc à ces frères un nombre considérable de versets de ce genre qu'ensuite on leur donna pour souvenir. Il y en avait plus de cent, qui tous étaient pleins d'encouragements, et dont plusieurs avaient quelque chose de prophétique. Voici les premières lignes de quelques-uns : « Les témoins de Jésus ont été de tout temps des héros dans la foi. » « Pour sa gloire ils doivent tout hasarder et ne craindre aucune souffrance. » « Si la carrière vous paraît trop pénible, Il marche devant vous. » « La foi se fait jour à travers l'airain et la pierre et s'empare de la Toute-Puissance elle-même. » « Embrassez-les, ô Jésus! lorsque leur cœur est envahi par la tristesse. » « Infinie est la postérité qui sortira de vous, etc., etc. »

Le 20 août au soir, très-tard, le comte annonça à Dober qu'on partirait le lendemain, et le garda chez lui toute la nuit, et le 21, à trois heures du matin, il l'emmena avec David Nitschmann jusqu'à quelques lieues de Herrnhout, où il les recommanda l'un et l'autre, avec leur importante entreprise, à la grâce du Seigneur, en donnant en outre à Dober sa béné-

[1] Il ne manquera pas de gens qui trouveront mauvais qu'un homme quitte femme et enfants pour aller annoncer le salut à des païens, tandis qu'il leur paraîtra tout naturel qu'un négociant en fasse autant pour aller courir aux Antilles ou en Chine, y acheter du sucre, du café et du thé; ou un militaire, pour aller tuer quelques hommes qui ne lui ont rien fait, au service de l'ambition d'un ministre ou d'un roi. Que répondre à des hommes qui jugent ainsi? *Ils ne croient pas.*

diction par l'imposition des mains. La parole du jour était 1 Jean II, 13, accompagnée de ces paroles relatives à la distinction que l'Apôtre met entre les enfants, les jeunes gens et les pères : « Des enfants ne font que bégayer lorsque leur cœur s'élève à Dieu. Mais des épreuves attendent la vaillante jeunesse, qui se prépare à renverser ses ennemis et à traverser leur camp pour atteindre aux honneurs de la paternité. » Pour toute instruction, Dober ne reçut que l'exhortation de se laisser conduire en toutes choses par l'Esprit de Jésus-Christ. Le comte donna à chacun d'eux un ducat pour les cent vingt lieues qu'ils avaient à faire de là à Copenhague ; ils avaient en outre, l'un et l'autre, trois écus ; et c'est avec cette somme qu'ils partirent pleins de foi et de confiance en Dieu.

En route, ils visitèrent plusieurs amis chrétiens. Mais plusieurs d'entre ceux à qui ils communiquèrent leur projet les accablèrent d'objections et cherchèrent à les détourner de leur idée. On leur représentait qu'ils rencontreraient des obstacles insurmontables, et que, dans la supposition même qu'ils atteignissent ce pays éloigné et inconnu, ils n'y trouveraient que des peines inexprimables et une mort prématurée et certaine. Il circulait à cette époque des récits terribles sur la cruauté des Cannibales, qui, disait-on, gardaient une rancune inextinguible contre la barbarie des Européens. Les frères ne prirent pas la peine de réfuter des objections de ce genre, mais ils s'en tinrent à Celui qu'ils ne voyaient pas comme s'ils l'eussent vu, et ils s'en remirent à sa fidélité. Dober avait coutume de répondre qu'il était étonné lui-même quand il pensait à son projet, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de suivre l'impulsion qu'il éprouvait, et d'obéir en cela à la volonté de Dieu.

La comtesse de Stolberg seule, qu'ils trouvèrent à Wernigerode, leur donna quelque encouragement. Elle entra avec eux dans une conversation amicale, où elle demanda entre autres à Dober, avec beaucoup d'intérêt, ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il avait pris congé de son père et de sa mère. Leur conversation sur ce point les frappa l'un et l'autre d'autant plus, que Dober ayant tiré, sur la demande de la comtesse, un passage du *Trésor des enfants de Dieu*, imprimé à Halle, il tomba sur ces paroles du Ps. XLV : « Ecoute, fille, et considère attentivement : oublie ton peuple et la maison de ton père.... » « Eh bien! » lui dit la comtesse, « partez donc! et s'ils vous tuent pour le nom du Sauveur, le Sauveur en est bien digne. »

« Ces paroles furent comme un baume sur ma tête, » écrivait Dober à cette comtesse, huit ans plus tard; « et la raison pour laquelle les paroles de V. Exc. me pénétrèrent avec tant de force et de consolation, c'est que vous avez été la seule personne, sur toute notre route, et, sauf le comte de Zinzendorf, la seule sur la terre, qui ne m'ait pas aggravé les peines de ma résolution. »

Voilà ce qui arrive souvent à ceux qui veulent faire l'œuvre de Dieu.

A Copenhague, où ils arrivèrent le 15 septembre, personne encore ne pouvait approuver leur projet. Grands et petits ne parlaient que d'impossibilité : on leur disait qu'aucun vaisseau ne voudrait se charger d'eux; que, supposé qu'ils arrivassent à Saint-Thomas, il leur serait impossible d'y gagner leur vie; et que, quant à leur désir d'annoncer l'Evangile, ils ne pourraient pas même aborder les nègres. S'ils essayaient de répondre que pour cela ils se feraient esclaves, afin de leur parler pendant le travail, on se moquait de leur idée comme d'une folie. Même ceux des di-

recteurs de la compagnie des Indes-Occidentales, qui se plaisaient à favoriser le règne de Dieu, qui étaient amis du comte, et auxquels les deux frères avaient porté des lettres de recommandation, ne voulurent ni approuver ni favoriser leur voyage. Ils fondaient leur refus sur toutes les impossibilités que présentaient les localités et la condition des esclaves, soutenant que des blancs peu aisés étaient hors d'état de subsister parmi eux. Comme nos frères en revenaient toujours à dire qu'ils travailleraient comme esclaves avec les nègres, le premier chambellan, avec qui ils s'en entretenaient un jour, finit par leur dire que cela même ne leur serait décidément pas permis. Nitschmann répliqua qu'alors il travaillerait de son métier de charpentier. — Mais cet autre, le potier? reprit le chambellan. — Je le nourrirai de mon travail.

A toutes ces difficultés qu'on entassait de tous côtés contre les frères, se joignit encore la vive douleur qu'ils eurent de voir le nègre Antoine, dont les instances avaient été la première occasion de cette entreprise, se rétracter presque entièrement, et rentrer dans la triste voie où il se jeta plus tard de plus en plus. D'abord refroidi, depuis cette époque, par certaines personnes pieuses mais ennemies de Herrnhout, il retourna dans la suite à Saint-Thomas, où il se laissa entraîner dans toutes sortes de péchés; et il finit d'une manière affligeante. Pour le moment il se borna à retirer tout ce qu'il avait dit du désir qu'avaient sa sœur et plusieurs autres nègres de Saint-Thomas de recevoir l'Évangile, et il chercha à détourner les frères de leur projet. Cependant il leur donna à leur départ une lettre pour sa sœur; et cette lettre leur ouvrit bien des portes.

Au milieu de tous ces sujets de découragement, les frères restèrent inébranlables. Nitschmann n'ac-

cepta point la proposition que lui fit Dober de retourner à Herrnhout pour le laisser partir seul; et, tout secours humain leur manquant, ils s'en tinrent d'autant plus fermement à Celui qui a fait la terre et les cieux.

Un jour qu'ils étaient particulièrement abattus, ils trouvèrent ces paroles dans le livre de texte : « Il a dit, et ne le fera-t-il point? Il a parlé, et ne le ratifiera-t-il point? » qui leur rendirent la parfaite certitude que Dieu achèverait infailliblement ce qu'il avait commencé. Leur persévérance finit par engager peu à peu plusieurs personnes de Copenhague à s'occuper davantage de leur projet et à les seconder. Dans le nombre de ces personnes étaient les deux prédicateurs de la cour, qui, dans la conviction que la vocation de ces frères venait de Dieu, non-seulement les soutinrent, mais amenèrent encore d'autres personnes de considération à leur sentiment. La famille royale même ayant eu connaissance de leur projet, la reine se montra entièrement disposée en leur faveur, et une des princesses leur envoya, sans qu'ils l'eussent aucunement demandé, une certaine somme pour leur voyage et une Bible hollandaise. Plusieurs autres personnes leur donnèrent des preuves semblables d'intérêt; et quelques conseillers d'état firent leurs adieux aux deux frères en leur disant : « Partez donc à la garde de Dieu! Notre Sauveur a choisi des pêcheurs pour publier son Évangile, et lui-même ne fut pas des grands du monde. »

Comme aucun vaisseau de la compagnie des Indes-Occidentales ne voulait les prendre à bord, un officier du roi leur aida à trouver une place sur un vaisseau hollandais destiné pour Saint-Thomas. Le capitaine les reçut avec plaisir; et la bienfaisance de leurs protecteurs les avait mis en état, non-seulement de payer leur passage, mais encore de se pro-

urer les outils nécessaires pour le métier de charpentier que Nitschmann devait exercer. Après avoir pris congé de leurs amis, ils s'embarquèrent le 8 octobre 1732, et le vaisseau mit à la voile le même jour.

Les matelots ne tardèrent pas à les harceler. Quelques-uns les traitaient de fous; d'autres les plaignaient de se rendre dans un endroit aussi malsain, dans lequel les Européens étaient si fréquemment enlevés par la maladie, et où les vivres étaient si chers, que tel qui n'était que simple ouvrier mourait de faim. Mais, au lieu de prendre garde à ces propos, les frères cherchaient de leur côté s'ils ne pourraient pas gagner au Sauveur quelques-uns des gens de l'équipage; et, s'ils n'y parvinrent pas, leur conduite leur valut du moins d'être bientôt traités amicalement et avec beaucoup de bonté.

Leur voyage, qui aurait pu ne durer que trois ou quatre semaines, en dura dix, et fut accompagné de beaucoup de peines et de dangers, dans lesquels nos frères recherchèrent avec foi et trouvèrent aussi le secours de leur Sauveur. Durant le calme, Nitschmann employa son temps à faire au capitaine un buffet dont celui-ci fut si content, qu'après être arrivé à Saint-Thomas, il recommanda ce frère aux blancs, pour son bon travail.

Le capitaine avait eu l'intention de prendre terre d'abord à Saint-Eustache, ce qui aurait causé un assez long retard; mais le vent contraire ne le permit pas; ainsi nos missionnaires arrivèrent le 13 décembre à Saint-Thomas, ayant pour texte du jour: « L'Éternel des armées fait la revue de l'armée pour le combat » (Es. XIII, 4), avec l'addition: « Tenez-vous sur vos gardes, chrétiens; les ennemis cherchent à vous gagner; Satan même demandera de vous cribler. »

Nos frères se trouvaient alors sur le champ de

bataille où devaient se montrer leur foi et leur persévérance; car, comme ils le prévoyaient bien, l'opposition ne pouvait leur manquer dès qu'ils s'efforceraient de faire passer les pauvres esclaves des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si, à la vue de Saint-Thomas, ils éprouvèrent comme un pressentiment extrêmement douloureux; la suite l'a justifié; en même temps qu'elle a aussi prouvé qu'il y avait dans les cieux un combattant qui soutenait leur cause, et qui conduisait son armée à la victoire.

Le lendemain de leur arrivée, qui était un dimanche, ils avaient pour parole du jour : « Il fait des choses merveilleuses; » à quoi l'église ajoutait: « Et nous le regardons faire » (Jug. XIII, 19).

Ils ne purent s'empêcher de réfléchir, dès l'abord, avec quelque inquiétude à ce qu'ils avaient à faire pour s'arranger le plus économiquement possible dans cet endroit si cher, et où ils étaient entièrement étrangers; lorsqu'un nègre vint les inviter à se rendre chez un M. Lorenzen, l'un des planteurs les moins opulents de l'île. Un ancien domestique leur avait donné une lettre de recommandation pour cet homme qui était son ami, et lui avait en outre recommandé ces frères, à leur insu. Cet homme bienfaisant leur offrit de lui-même de les loger et de leur fournir tout le nécessaire jusqu'à ce qu'ils pussent s'arranger chez eux, ou trouver une place chez quelque autre personne. Les frères reconnurent dans cette offre pleine de bonté la fidèle providence de leur Père céleste. — C'est donc un pauvre, selon le monde, qui procura à ces frères, également pauvres, leur premier asile dans cette terre étrangère.

Dès ce même dimanche, les missionnaires commencèrent à travailler à l'œuvre pour laquelle ils

avaient traversé l'Océan. Ils allèrent l'après-midi chez la sœur d'Antoine qui était en service avec son second frère. Ils leur lurent, à tous deux, la lettre de leur frère, qui contenait un récit de sa conversion, et une exhortation qu'il leur adressait de suivre son exemple. Lorsque les frères en vinrent à la citation de Jean XVII, 3 : « C'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent, toi seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé; » ils en prirent occasion de leur annoncer la rédemption qui a été opérée par Jésus-Christ. « C'est pour vous aussi, leur dirent-ils, que Jésus est mort; et c'est pour vous le faire savoir que nous sommes venus ici. » Quoiqu'ils ne pussent parler qu'en allemand, avec quelques mots hollandais qu'ils avaient appris des matelots et sur leur Bible hollandaise pendant la traversée, [1] les nègres les comprirent cependant, et se mirent à frapper des mains de joie; car jusqu'à ce moment ils avaient cru que ce que les frères leur annonçaient n'était qu'un privilége exclusif des blancs, leurs maîtres. Il resta une profonde impression de cette première prédication de la bonne nouvelle dans le cœur d'Anne, la sœur du nègre Antoine, et de son frère Abraham, et ils considérèrent dès ce jour les frères comme des maîtres qui leur avaient été envoyés de Dieu. Les frères, toujours attachés à remarquer les coïncidences des textes journaliers avec les événements du jour, observèrent que ce jour mémorable était le troisième des quatre dimanches de l'Avent, qui a pour Évangile dans l'église luthérienne la portion de Matthieu XI, où se trouvent ces mots : « L'Evangile est prêché aux pauvres. »

[1] C'était peut-être pour allonger d'autant le temps de cette étude, que le Seigneur avait fait durer cette traversée aussi longtemps.

Tel fut le faible commencement de ce travail des frères parmi les nègres, qui, dans la suite, s'est étendu à des milliers d'entre eux.

L'époque de l'arrivée de nos frères était une époque critique pour Saint-Thomas. La dyssenterie enlevait une multitude de nègres; et Dober était constamment parmi eux. En même temps les nègres de l'île de Saint-Jean se révoltèrent, s'emparèrent du fort et de l'île entière, où ils massacrèrent tous les Européens; et la guerre qui en résulta se prolongea pendant l'espace de huit mois. Cependant nos frères travaillèrent avec confiance dans le champ qu'ils avaient devant eux, et recherchèrent toutes les occasions d'aborder les nègres de leur île; ils les visitaient les samedis et les dimanches; et ils réussirent d'autant mieux à gagner leur confiance et leur amour, que les nègres n'avaient jamais vu les blancs leur parler avec autant de bonté et de condescendance.

Quant aux blancs qui se trouvaient dans l'île, leurs avis furent bientôt partagés au sujet des frères. Les uns les honoraient comme des serviteurs de Dieu; d'autres les méprisaient et les traitaient même comme des séducteurs, qu'il fallait se hâter de chasser du pays. Quelques nègres même les regardaient comme des fous, quand ils essayaient de leur montrer qu'en vivant sans Christ ils vivaient sans Dieu dans ce monde. Nos frères éprouvèrent en même temps tous deux les effets du climat pernicieux de ces contrées, et eurent quelques maladies assez violentes.

Quant à leurs moyens de subsistance, outre l'accueil hospitalier de ce planteur dont nous avons parlé, Nitschmann trouva bientôt assez d'ouvrage pour pouvoir s'entretenir, lui et son compagnon d'œuvre. Mais comme il n'avait été chargé par l'église que d'accompagner Dober à Saint-Thomas avec ordre *de retourner* par la première occasion, Dober dési-

rait d'autant plus trouver à gagner sa vie de son travail de potier. Mais il ne put jamais y réussir, soit à cause de la mauvaise terre de l'endroit, soit parce qu'il n'avait pas un four convenable. Cependant, un retour pour l'Europe s'étant présenté en avril 1733, il ne voulut pas retenir Nitschmann plus longtemps, afin de ne pas exposer davantage les jours de ce père de famille.

Ces deux frères se virent donc obligés de se séparer. Avant son départ, Nitschmann exhorta encore Anne et les autres nègres à qui il avait souvent parlé, à rester fermes et fidèles; et il prit congé d'eux au milieu de beaucoup de larmes qu'on versa de part et d'autre. En quittant Dober, qui n'avait encore point de gagne-pain régulier, il lui laissa tout l'argent dont il n'avait pas absolument besoin pour ses frais de traversée : et Dober lui donna une lettre pour les frères de Herrnhout, où il s'exprimait entre autres en ces termes :

« Il est le chef et nous les membres : j'ai eu plus d'un sujet d'angoisse, mais point encore de véritables souffrances; le Seigneur en soit loué ! Et quand je considère tout le chemin par lequel il m'a conduit, je suis obligé de dire que je suis indigne de toute sa fidélité.... Je crois que, par le secours de vos prières et par la grâce de notre Sauveur, je ne serai pas confus dans mon espérance. »

Nitschmann arriva le 16 juin à Copenhague, où il eut le plaisir de voir que les idées des amis des Frères, et en particulier celles du premier chambellan, avaient changé avantageusement au sujet des missions. Il y causa une grande joie par les nouvelles qu'il put en donner lui-même; et il en fut de même à Herrnhout, où il arriva le 24 juillet, après une absence de onze mois.

L. Dober se trouvait alors seul, et sans savoir

comment il pourrait subvenir à son entretien. Ses connaissances n'avaient pu concevoir qu'il laissât partir l'ami qui l'avait entretenu jusque-là; et on lui conseillait de retourner comme lui en Europe. Mais il ne se laissa pas ébranler dans sa résolution de rester seul à son poste, et il fut ferme dans la foi.

Aussi ne fut-il point confus. Avant que trois semaines se fussent écoulées depuis le départ de Nitschmann, il reçut, de la manière la plus inattendue, du nouveau gouverneur l'offre de devenir son maître d'hôtel. Il n'accepta que sous la condition expresse qu'après avoir fait ses affaires il serait libre de sortir et de s'occuper de ses nègres; et comme le gouverneur y consentit, l'intendance de la maison lui fut remise (6 mai). Cet homme de bien ne prit Dober à son service, comme il le dit lui-même, qu'à cause de sa piété, et il l'exhorta à se confier fermement en Dieu. De son côté, Dober exprimait de la manière suivante ses sentiments sur sa nouvelle position: « Les matelots, qui jusqu'ici s'étaient tant moqués de moi, furent dans l'étonnement et m'estimèrent heureux: mais pour moi j'éprouvais un certain malaise, quoique j'eusse fait mes conditions. Je me vis, pendant quelque temps, ayant une même table avec le gouverneur, et jouissant, comme dit le monde, de tout ce qu'on peut désirer. Mais j'avais honte de me voir si loin de mes premières idées d'esclavage; et cette nouvelle manière de vivre m'était si gênante que j'en étais parfois tout triste. J'avais besoin de me rassurer par la pensée que c'était le Seigneur qui m'avait placé là; car je lui avais promis solennellement de ne chercher de condition chez personne, mais de m'en tenir aveuglément et comme un enfant à sa providence. »

Après avoir eu, au commencement de 1734, une forte maladie, il résolut de quitter la place qu'il avait

occupée jusqu'à ce moment, parce que, malgré les précautions qu'il avait cru prendre, elle le détournait trop de sa vocation véritable. Le gouverneur ne le laissa aller qu'avec peine. Dober loua une petite chambre et chercha à gagner sa vie, soit en faisant des rondes de nuit pour les bourgeois, soit par toutes sortes d'autres petits moyens : il n'avait guère pour nourriture que du pain et de l'eau; mais cependant il dit à ce sujet qu'il se trouvait comme un oiseau qui a regagné le plein air, parce que rien ne l'empêchait plus de s'occuper de l'âme de ses nègres. Anne, son mari, et Abraham son frère, étaient convertis; il les voyait tous les jours, et c'était toute sa joie; car il les voyait croître dans la grâce et la connaissance du Sauveur. Dober ne vécut cependant sur ce pied que jusqu'à la fin d'avril, où il accepta de nouveau l'offre d'un planteur qui le demandait, mais dans un cercle plus restreint, comme intendant et homme d'affaires dans une petite plantation située à l'extrémité de l'île.

Cependant dix-huit mois s'étaient passés sans que Dober eût rien appris de Herrnhout, et c'était vainement qu'à chaque vaisseau qui était arrivé il avait demandé s'il n'y avait point de lettre pour lui. Le 11 juin, il apprit encore l'arrivée d'un nouveau vaisseau; et comme il demeurait à une lieue et demie du port, il envoya un nègre s'informer d'où était ce bâtiment. Comme le nègre tardait trop à revenir, Dober sortit lui-même vers le soir et s'assit près d'un feu pour attendre là le retour du nègre, — lorsque tout d'un coup il voit devant lui son Léupold (p. 77) et deux autres frères, Schenk et Miksch, qui venaient à lui aussitôt après avoir débarqué! La joie fut inexprimable de part et d'autre; et Dober en fut entièrement ranimé. Ils passèrent toute la nuit en conversation; et il leur sembla, comme on le com-

prend aisément, qu'elle n'avait duré qu'une demi-heure. Ces frères lui apprirent qu'une compagnie de dix-huit personnes (quatorze frères et quatre sœurs) était arrivée avec eux pour former une colonie à Sainte-Croix, et y établir une plantation à la demande de M. de Pless (ce chambellan du roi du Danemark dont nous avons parlé plus haut). Mais cette nouvelle donna à Dober plus d'inquiétude que de joie, car il prévit aussitôt la triste fin de cette entreprise dont nous parlerons plus loin.

Mais outre toutes ces choses, les trois frères apportaient à L. Dober une nouvelle bien importante pour lui : c'est qu'il avait été élu ancien de l'église de Herrnhout à la place de Martin Linner, décédé. Comme cette commission exigeait son prompt retour en Europe, il quitta le service du planteur chez lequel il venait d'entrer, et alla demeurer avec ses frères à Tappus pour être tout prêt au départ du premier vaisseau qui se présenterait, et pour, en attendant ce départ, se rendre utile à ses frères autant qu'il lui serait possible. Les adieux aux nègres convertis furent très-touchants ; il leur recommanda avec beaucoup de larmes de persévérer dans la foi en Jésus; puis il partit le 12 avril avec le même vaisseau qui avait amené les dix-huit colons destinés pour Sainte-Croix. Il emmena en même temps avec lui un jeune nègre de sept ans, nommé Oly, en qui l'on découvrit bientôt d'excellentes dispositions et qui fut baptisé (en avril 1735) comme les prémices de l'œuvre des Frères parmi les païens.

Dober arriva à Copenhague le 27 novembre 1734, et à Herrnhout en février 1735. Pendant les deux ans qu'il avait passés à Saint-Thomas, il avait eu la douceur de voir quatre nègres recevoir l'Evangile, et plusieurs autres montrer de bonnes dispositions qui *plus tard* furent suivies d'une conversion véritable.

Mission du Groënland.

Maintenant retournons à Herrnhout et à l'époque où commençait l'histoire de cette première mission, pour y voir, dans le même jour et dans la même séance, l'origine de la mission du Groënland.

Dans ce même voyage du Danemark où le comte avait fait la connaissance du nègre Antoine, il vit aussi deux Groënlandais baptisés, et il apprit plusieurs choses intéressantes sur l'entreprise qu'avait faite le fidèle Egède pour annoncer l'Evangile aux habitants de ces contrées.[1] Comme on hésitait alors à continuer cette œuvre qui avait déjà coûté tant de peines, le comte en éprouva une vive douleur, et résolut au contraire d'envoyer, s'il était possible, des secours à ce fidèle serviteur de Christ; l'esprit de témoignage qui se réveillait alors à Herrnhout, seconda son dessein. Deux frères, Matth. Stach et Fr. Bœhnisch, se sentirent fortement pressés du désir de partir pour ces contrées glaciales. Voici sur ce sujet le récit de Matth. Stach lui-même.

« Lorsque j'entendis faire lecture, devant l'église, de la lettre des deux frères qui voulaient partir pour Saint-Thomas, je sentis se réveiller avec une nouvelle force le désir véhément d'aller au Groënland, qui était en moi lorsqu'on en parla pour la première fois; je dis réveiller; car je l'avais comprimé au premier moment, parce que je me défiais de mon peu d'expérience, n'étant à Herrnhout que depuis deux ans. Je travaillais alors, avec Bœhuisch, au nouveau cimetière du Hutberg. C'est à lui le premier que je m'ouvris de

[1] Le *Journal des Missions* de Paris a publié quelques articles intéressants sur l'entreprise vraiment remarquable de cet homme courageux et fidèle.

tout ce qui se passait en mon esprit, et je vis qu'il avait éprouvé les mêmes choses. Nous ne savions si c'était un mouvement qui venait de Dieu, et si nous devions en parler à l'église ou attendre qu'elle nous adressât vocation. Mais nous nous souvenions de cette parole : « Là où deux d'entre vous s'accorderont pour demander une chose, quoi que ce soit qu'ils demandent, cela leur arrivera (Matth. XVIII, 19). » Nous nous mîmes à genoux derrière le plus prochain buisson, et nous priâmes le Seigneur de nous accorder sa lumière et sa direction. Nos cœurs en furent remplis de joie, et nous ne tardâmes pas à exposer nos sentiments par écrit à l'Église, en la laissant absolument libre de décider vers quelle nation païenne elle nous enverrait, quoique nous sentissions le plus fort penchant pour le Groënland. La lettre fut entendue avec plaisir, quoique plusieurs exprimassent cependant leur surprise de la ressemblance qu'elle avait avec celle des deux frères qui s'offraient pour les Antilles, et qu'un certain nombre crussent que nous nous étions entendus avec eux, ou même que nous avions voulu les copier. Ce fut sans doute la raison pour laquelle nous ne reçûmes de longtemps aucune réponse; et les anciens ne nous en dirent mot, sauf l'un d'entre eux, qui me parla occasionnellement de manière à me donner peu d'espérance.

» Mais nous ne nous laissâmes pas plus rebuter par là que par ce que nous apprenions de temps en temps sur les difficultés qu'il y avait à se rendre dans ce pays, puis à y vivre; et nous attendîmes avec patience.

» Longtemps après, le comte nous fit appeler un jour chez lui, et nous demanda si nous étions toujours dans les mêmes dispositions; et comme nous lui dîmes que oui, il nous exposa encore une fois les difficultés de l'entreprise; mais il finit cependant par

ajouter que, si nous voulions tenter la chose dans la confiance au Sauveur, nous pourrions nous préparer à partir avec sa bénédiction et celle de l'église. Nous attendîmes donc avec joie le moment de notre départ.

» Mais il se passa encore une année avant qu'il eût lieu. Et comme pendant ce temps F. Bœhnisch avait entrepris un autre voyage, Chr. David se trouva disposé à m'accompagner au Groënland. La chose se décida tout d'un coup, à deux jours de notre départ effectif, pendant lesquels le comte eut avec moi quelques entretiens singulièrement bénis, qui roulaient sur la manière dont nous devons garder nos corps et nos âmes contre le péché : j'en ai conservé un souvenir durable. Comme Chr. David ne m'était adjoint que pour m'accompagner et devait revenir l'année suivante, on me demanda de choisir un compagnon d'œuvres, et je nommai mon cousin, qui accepta la vocation avec joie, et se prépara en hâte à partir.

» Notre équipement ne coûta pas beaucoup d'argent ni de temps. L'église se composait pour la plupart de pauvres réfugiés, et nous-mêmes n'avions absolument autre chose que les vêtements les plus nécessaires; mais nous avions accoutumé la pauvreté; et nous n'étions point en peine sur la manière dont nous pourrions faire le voyage, et subsister dans le pays. Le jour avant notre départ, il arriva, pour l'église, quelque argent de la part d'un ami de Venise, et l'on nous en donna une partie pour aller jusqu'à Copenhague. Nous nous crûmes si riches, qu'en chemin faisant nous n'acceptâmes plus rien de personne, persuadés que le Seigneur nous aiderait jusqu'au bout.

» On nous donna pour toute instruction de nous aimer l'un l'autre, *de respecter* Chr. David, ce servi-

teur expérimenté du Seigneur; de nous présenter vieux et fidèle Egède comme ses aides, s'il voulait se servir de nous; de demeurer du reste entre nous, et de gouverner notre petite économie comme il convient à des serviteurs de Dieu. — Que les choses soient devenues ce qu'elles sont actuellement (en 1762), c'est ce qui est dû aux directions de Dieu, seul sage, qui a fait plus que nous n'aurions jamais osé attendre. Peu avant notre départ, nous reçûmes pour notre vocation l'imposition des mains d'Auguste Neisser, qui était alors ancien de l'église, et nous partîmes pour Copenhague le 19 janvier 1733, cinq mois après les frères de Saint-Thomas, accompagnés des bénédictions innombrables de l'église. »

Jusqu'ici nous avons laissé parler le missionnaire lui-même; nous reprenons le récit.

Arrivés à Copenhague, nos deux frères furent reçus avec beaucoup de bonté par les personnes auxquelles ils étaient recommandés; mais comme on ne savait pas encore, à cette époque, de quelle manière merveilleuse le Seigneur avait aplani les difficultés, en apparence insurmontables, qu'on avait vues aux missions de Saint-Thomas, on accabla pareillement nos frères de raisons de découragement; et il faut convenir que les circonstances mêmes du moment en présentaient de puissantes. On continuait d'agiter alors la question s'il ne serait pas convenable de rompre toute relation avec le Groënland, soit pour le commerce, soit pour les missions; et, par conséquent, on représentait aux frères que, lors même qu'ils arriveraient au Groënland avec le vaisseau qui allait y chercher le reste des employés du commerce et des missions, ils seraient plus tard assassinés par les sauvages ou ils périraient de faim. Mais ils ne se laissèrent pas ébranler; et ayant appris qu'en effet le roi avait consenti à faire partir encore un vaisseau pour Godhaab

c'était le nom de la colonie danoise), ils obtinrent de roi, par de Pless, son chambellan (p. 94), la permission de partir sur ce même vaisseau; et le roi écrivit, le sa propre main, à Egède, pour lui recommander es frères.

De Pless mettait à toutes ces affaires une droiture t une sagacité distinguée. Après avoir fait aux frères outes les objections possibles et les avoir fait examiner par quelques théologiens, il devint tout d'un coup, lorsqu'il les vit bien affermis sous tous les rapports, un protecteur ardent de leur entreprise. Et omme on lui objectait à la cour que, les dix années le travail du savant et zélé Egède n'ayant encore rien produit, on devait encore bien moins attendre de la part de ces jeunes gens sans lettres, il répondit que le tout temps Dieu avait confondu les choses fortes par les faibles, afin que personne ne se glorifiât, et afin que les hommes regardassent moins à leurs moyens qu'à la grâce d'en haut. — Il aurait pu ajouter en même temps que les travaux du respectable Egède avaient été probablement des préparatifs nécessaires aux succès de ces nouveaux ouvriers, et que les uns raient moissonner où d'autres avaient semé. Soyons ustes envers tout le monde.

Il fit faire à nos frères la connaissance de plusieurs personnes de considération très-pieuses, qui les encouragèrent dans leur œuvre, et leur fournirent, sans qu'ils l'eussent demandé, des contributions généreuses pour leurs frais de voyage et d'établissement au Groënland.

Comme le ministre de Pless demandait un jour à ces frères comment ils pensaient se nourrir dans ce pays, ils lui répondirent qu'ils le feraient du travail de leurs mains, moyennant la bénédiction de Dieu, et qu'ils cultiveraient la terre : car ils n'avaient pu croire, *malgré ce qu'on* leur en avait dit, que réelle-

ment le pays ne consistât presque qu'en des rochers arides; et ils dirent qu'ils se bâtiraient une maison pour n'être à charge à personne. Le ministre leur répondit qu'ils ne le pourraient, puisqu'il n'y avait trace de bois. « Eh bien, dirent-ils, nous creuserons en terre. » — Non, non, reprit-il, vous prendrez du bois avec vous, et vous vous bâtirez une maison : voilà toujours cinquante écus pour en commencer les frais. — On fit une collecte, moyennant laquelle nos frères purent s'acheter les matériaux et les instruments nécessaires pour bâtir, quarante-six poutres, dix douzaines de planches, toutes sortes d'outils pour tirer et tailler la pierre et pour la maçonnerie; un grand nombre de semences, du fil et des armes à feu, pour la pêche et la chasse, du chanvre pour filer, des fourneaux de fer, des fenêtres, un peu de batterie de cuisine, des lits, des fourrures, du papier, et des provisions de bouche.

Le 10 avril 1733, ils partirent de Copenhague accompagnés des bénédictions de la famille royale, de la cour, et de leurs autres amis, ayant pour parole ces mots : « La foi rend présentes les choses qu'on espère, et est une démonstration de celles qu'on ne voit point » (Héb. XI, 1).

Ils eurent une traversée rapide et assez heureuse, sauf quelques orages, et arrivèrent au commencement de mai dans le détroit de Davis. Le 6, ils s'engagèrent, au milieu d'un épais brouillard, dans des glaces flottantes, et furent surpris le lendemain par un orage qui fut très-violent, mais qui rejeta aussi les glaces si avant dans la mer qu'ils se virent, sous ce rapport, hors de danger. Le 13 ils virent le pays; mais le même jour il s'éleva, à la suite d'une éclipse totale de soleil, une autre tempête terrible qui dura quatre jours et quatre nuits, et les repoussa au-delà de cinquante lieues en mer. — Enfin le 20 mai, après

un voyage de six semaines, ils arrivèrent à Bals-Revier, près de l'endroit où ils établirent ensuite leur station, qu'ils appelèrent *New-Herrnhout*,[1] ayant pour parole du jour : « La paix de Dieu qui surpasse tout entendement, garde vos cœurs et vos sentiments en Jésus-Christ (Phil. IV, 7), » à quoi l'église ajoutait ces paroles si éminemment adaptées à leur position présente, et si propres à leur rappeler la patience inouïe dont ils eurent besoin plus tard : « Tiens tous nos sens dans la paix. »

Quelque triste apparence qu'eût le pays en comparaison de l'Europe (car ils ne voyaient que des rochers nus et des montagnes escarpées, couvertes de neiges et de glaces), ils furent cependant contents de se voir au poste qu'ils avaient tant désiré. La vue des premiers Groënlandais les réjouit extrêmement quoiqu'ils ne pusssent rien leur dire, et ils élevèrent leur cœur à Dieu en leur faveur.

Dès qu'ils eurent pris terre, ils allèrent chez Egède pour lui présenter leur lettres de recommandation. Il les reçut amicalement et leur promit de les seconder de tout son pouvoir dans l'étude de la langue. Ils allèrent aussitôt chercher dans le voisinage un endroit habitable, sur le rivage, pour y bâtir leur demeure; ils se mirent à genoux et le consacrèrent par la prière; puis ils commencèrent sans délai à élever, à la manière groënlandaise, une hutte de pierres avec des gazons dans les intervalles, afin de pouvoir s'y abriter, eux et leurs meubles, contre la neige et la pluie, en attendant qu'ils eussent bâti leur maison de bois. L'année était précoce, la neige avait déjà fondu autant qu'elle fait de coutume en juin; et cependant il faisait encore si froid que souvent les gazons se gelaient dans leurs mains.

[1] *Nouvelle-Herrnhout.*

Le 6 juin leur cabane était avancée au point qu'ils purent y entrer avec actions de grâces, et défaire l'abri de planches sous lequel ils s'étaient logés jusque-là ; puis ils passèrent les jours suivants, jusqu'au départ du vaisseau, à écrire des lettres dont voici un extrait :

Matth. Stach (du 13 juin).

« Bien-aimés frères et sœurs en Jésus, par la grâce duquel nous avons la vie !

» ... Ce que nous avons cherché dans ce pays nous le trouvons, c'est-à-dire, des païens qui ne savent rien de Dieu, qui ne se soucient que de savoir prendre bien des veaux marins, des poissons et des rennes, et qui pour cela changent à tout moment de lieu, demeurant tantôt à terre, tantôt dans une île, tantôt dans une autre. Nous désirons apprendre à ce peuple qu'il y a un Dieu, un Jésus, un Saint-Esprit, et nous ne savons pas sa langue ; nous voulons les visiter, et nous ne savons où ils demeurent : tout leur être est si différent du nôtre, qu'on ne peut même se faire entendre par signes. — Voilà, chers frères et sœurs, où nous en sommes dans le Groënland. Mais les choses ne se présentaient-elles pas de la même manière lorsque vous-mêmes vous commenciez Herrnhout. Vous le savez. C'est dans des situations de ce genre qu'on peut se dire : Perds jusqu'à ton chemin, mais ne perds pas la foi ! Oui, le chemin même nous manque ici ; mais nous nous souvenons tous les jours de cette parole (p. 101) : « Tiens tous nos sens dans la paix.... » Quand le Seigneur marchera devant nous, nous le suivrons ; nous ne marchons que sous ses yeux. Quand le temps des *païens* sera venu, il faudra bien que les ténèbres du

Groënland se changent en lumière, et le froid en chaleur.... D'ailleurs, ne dussions-nous rien produire ici, nous n'en célébrerons pas moins son grand nom, quand ce ne serait que de ce qu'il nous aurait humiliés et rendus bien petits à nos yeux.... Pour vous, témoins de la puissance de notre Sauveur, qui gardez vos vaisseaux dans la sainteté et la pureté devant lui,... marchez sous ses yeux, apportant sur l'autel de l'amour une abondance de parfums. Quand vous nous écrirez l'année prochaine, rassemblez soigneusement les tisons de votre foi, pour que ce foyer nous réchauffe dans nos glaces. Que ceux qui se sentiront pressés de l'amour de Christ nous envoient de leurs flammes.... » etc.

On voit par cette lettre et par plusieurs autres semblables, que les frères s'attendaient à des difficultés, et se confiaient en Dieu: mais leur foi fut mise, dans les cinq premières années, à des épreuves qui dépassèrent de beaucoup tout ce qu'ils avaient pu prévoir.

A peine eurent-ils achevé de construire la maison dont ils avaient apporté la charpente, et voulurent-ils commencer à se lier avec les pauvres Groënlandais, qu'il éclata dans le pays une maladie qui semblait destinée à jeter sur toute leur œuvre, aux yeux des indigènes, l'apparence d'une malédiction. Un jeune garçon groënlandais, qu'on avait amené à Copenhague et qui était revenu dernièrement dans sa patrie, y avait apporté la petite vérole, inconnue jusqu'alors dans ce pays. Ce fléau se répandit comme la peste, et exerça, depuis septembre 1735 jusqu'au milieu de l'année suivante, un tel ravage, qu'il semblait que toute la nation allait être détruite, car sur cette côte, qui dans toute son étendue ne comprend guère que sept mille habitants tout au plus, il en mourut de deux à trois *mille*.

Dans cette misère inexprimable, Egède ne se lassa point de visiter de tous côtés les malades et les mourants pour les préparer à la mort; et il prit quelquefois les Frères avec lui. Mais ils ne trouvaient dans la plupart des endroits que des maisons ou vides ou entourées de cadavres sans sépulture, qu'ils recouvraient de pierres. Dans une île, ils ne rencontrèrent plus qu'une seule jeune fille et ses trois frères cadets. Leur père avait enterré tout le reste de la famille dans un même lieu, puis il s'était fait lui-même un tombeau de pierres où il s'était couché mourant avec le cadet de ses enfants, en recommandant à la jeune fille de le bien couvrir de peaux et de pierres quand il serait mort, afin que les corbeaux et les renards ne le mangeassent pas. Il lui avait dit de se nourrir avec ses trois frères survivants, des deux veaux marins qui restaient encore, jusqu'à ce qu'elle pût venir chez les Européens. Egède la fit amener chez lui.

En général, il reçut dans sa maison tous les malades qui vinrent s'y réfugier, autant du moins qu'elle pouvait en contenir; et lui et sa femme soignèrent ces pauvres Groënlandais sans aucun égard à leur propre santé.

Toute la contrée autour de New-Herrnhout, à plusieurs lieues au nord et au sud, était donc devenue un désert et se trouvait décriée au loin, comme un lieu pestiféré; on peut se représenter l'épreuve que ce fut pour nos frères. Pour surcroît de peine, ils se virent en même temps attaqués eux-mêmes d'une maladie scorbutique qui les força de s'aliter. Cependant ils purent se lever alternativement et continuer avec Egède et sa femme les soins qu'ils désiraient donner aux malades.

« Nous sommes maintenant, » écrivaient-ils, « à

une école de foi, où notre chemin n'est que ténèbres. Nous ne voyons encore trace de succès chez les païens; et même ils viennent trouver la mort là où ils auraient dû chercher la vie. Si nous regardons à nous-mêmes, nous n'y voyons que misère au dedans et au dehors. Pour le corps même, nous concevons à peine la possibilité de subsister dans ce pays, et nous sommes malades. Il est vrai que nous pensons que c'est une purification de notre nature, qui nous affermira d'autant plus au service du Seigneur. Nous reconnaissons aussi comme un grand bienfait que la maladie n'ait éclaté qu'après que nous avons été établis dans notre demeure. Au dedans nous avons perdu tout feu, tout élan, et même le courage d'apprendre la langue. Le Seigneur sait pourquoi il a placé à ce poste les plus faibles d'entre vous, qui commençaient. à peine à porter quelque fruit. Mais nous prendrons patience à cette école qui semble défier notre foi, et où nous ne voyons devant nous que des impossibilités. Jésus finira par nous aider comme il aide les misérables; et nous ne voulons nous inquiéter que des moyens de lui plaire. Nous nous consolons par la pensée que le Seigneur ne laisse jamais réussir ses enfants qu'à travers mille difficultés. Quant à notre joie, elle est toute dans le souvenir des enfants de Dieu de l'Europe. »

Dans cette pénible situation, ce ne fut pas pour eux un petit sujet de joie d'apprendre, en 1734, par le premier vaisseau qui arrivait de Copenhague, qu'un vaisseau suivant leur amenait deux frères pour les aider. C'étaient les frères Bœhnisch et Jean Beck, dont le premier avait déjà exposé à l'église en 1731, comme on l'a vu (p. 95), son désir d'aller au Groënland. Après un voyage long et pénible, dans lequel ils eurent aussi beaucoup à souffrir des moqueries et des insultes des matelots, ils arrivèrent enfin effec-

tivement à New-Herrnhout, le 8 août, à la grande joie de leurs frères.

De son côté, Christian David songeait à son retour, parce qu'il n'avait reçu d'autre mission pour le Groënland que d'y accompagner ses frères et de leur aider à y faire les premiers arrangements. Christian Stach aussi, qui n'était venu que sur la demande de son cousin Matthieu (p. 97) et dont la résolution avait été moins mûrie, avait songé un moment à repartir pour l'Allemagne; mais cependant il reprit courage. Nos quatre frères s'unirent de nouveau étroitement dans la résolution de travailler dans la force du Seigneur et de sacrifier leur vie aux païens, lors même qu'ils ne verraient pas de succès pendant bien des années. Le 16 mars (1735), ils rédigèrent par écrit une espèce de convention de ce genre; puis ils prirent la cène du Seigneur et se sentirent animés d'une foi et d'un courage tout nouveaux.

Ils en avaient besoin : car bientôt après, ils furent soumis à une nouvelle épreuve, qui fut peut-être plus rude et plus longue que toutes les autres. L'année précédente ils avaient été pourvus des vivres nécessaires par une personne considérée de la cour : cette fois on les avait entièrement oubliés. Ils n'avaient demandé aucun secours à l'église de Herrnhout, qui de son côté, faute d'expérience, ne savait comment et par où les aider. Ces diverses circonstances les réduisirent à une disette affreuse. Toute leur provision pour cette année consistait en un tonneau et demi de gruau, un demi-tonneau de pois et six pièces de biscuit de mer dont ils furent même obligés de donner une partie à Christian David pour son voyage, parce qu'on ne voulut pas, sur le vaisseau, se charger de sa nourriture.

La colonie, malgré toute sa bonne volonté, ne put donner aux Frères aucune assistance, parce qu'elle-

même se trouvait à court : ni la chasse, ni la pêche ne leur fournirent presque rien, parce que les rennes, les poissons et les oiseaux furent d'une rareté extraordinaire; ils ne s'entendaient pas à prendre les veaux marins, qui font la principale ressource du pays; et les Groënlandais, qui connaissaient leur détresse, ne voulaient rien leur vendre ou ne le faisaient qu'à un prix excessif. Souvent, dans un voyage de deux ou trois jours, ils ne pouvaient se procurer, après beaucoup d'instances, que la moitié d'un veau marin; et lorsqu'elle était consommée, ils étaient obligés d'apaiser leur faim avec des coquillages et de l'algue marine crue.

Enfin Dieu fit venir d'une quarantaine de lieues au sud un Groënlandais étranger, nommé Ippegau, qui leur offrit de leur vendre de temps à autre tout ce dont il n'aurait pas absolument besoin pour lui-même. Ils s'habituèrent peu à peu à la chair du veau marin, et ils apprêtèrent avec l'huile qu'on tire de sa graisse le peu de gruau qu'ils avaient encore, ou qu'ils gagnaient par leur travail auprès de la colonie. Cependant, comme la disette allait en augmentant, et que Ippegau venait toujours plus rarement, et finit par ne plus venir du tout, les frères furent enfin forcés par la faim à se hasarder sur les vagues de la mer dans un vieux et mauvais bateau et par des temps très-incertains, jusqu'à la distance de quatre et six lieues en mer, ou plus encore. Une fois, un orage les jeta dans une île où ils furent obligés de rester jusqu'au quatrième jour par un grand froid, ayant leurs vêtements trempés de l'eau de la mer. Une autre fois, et c'était en novembre, après avoir épuisé à ramer contre le vent le peu de forces que leur avait laissé la disette, ils furent obligés de passer la nuit dans un endroit inhabité, où ils n'eurent à manger qu'un peu de veau marin qu'un Groënlandais leur avait donné à la suite

d'un repas; puis, après avoir cherché vainement quelque repos dans un trou qu'ils avaient fait dans la neige, ils ne purent se réchauffer qu'en recommençant à courir.

Au milieu de ces rudes épreuves, qui les exposaient aux moqueries et au mépris des Groënlandais, ils ne perdirent cependant point courage. « Après nous avoir assez exercés, » écrivirent-ils, « et nous avoir trouvés fidèles à notre vocation, Jésus nous montrera sûrement sa gloire. »

Par le retour de Christian David, les frères avaient demandé à l'église de leur adjoindre quelques sœurs qui prissent en main les affaires domestiques, afin qu'ils pussent s'occuper d'autant plus librement de leur véritable vocation. En conséquence on leur envoya, en 1736, la veuve Stach, mère de Matthieu, accompagnée de ses deux filles, et d'un frère qui devait les conduire au Groënland. Ce nouveau renfort y arriva heureusement; et le vaisseau qui les avait amenés reconduisit à Copenhague le vieux Egède, fatigué d'un travail de quinze ans qui, jusqu'alors, avait paru absolument infructueux, quoiqu'il ait sûrement ouvert les voies à celui des Frères. Christian Stach partit par le même retour, pour aller donner à l'église des nouvelles détaillées de la mission.

L'augmentation de la famille accrut, il est vrai, les besoins et le travail des frères, d'autant plus qu'ils avaient à peine reçu par ce vaisseau la moitié du nécessaire; mais le Seigneur leur fit sentir son secours de temps à autre; et enfin le bâtiment qui ramena Chr. Stach, le 6 juillet 1737, leur ayant apporté toutes les provisions nécessaires, commença le service régulier des approvisionnements dont ces contrées auront toujours besoin, et qui n'a plus cessé depuis *lors*.

Jusqu'à cette époque, les frères n'avaient pas vu encore le moindre fruit de leurs peines. Ceux des Groënlandais qui venaient de loin étaient stupides, ignorants et sans réflexion; et leur vie errante leur faisait oublier aussitôt le peu qu'on avait pu leur dire. Ceux qui étaient fixés dans Bals-Revier et qui recevaient des instructions depuis tant d'années, au lieu d'être devenus meilleurs, avaient empiré pour la plupart, étaient dégoûtés de l'Evangile et endurcis. Mais les frères ne cessaient pas pour tout cela de combattre et de prier; et enfin, après cinq ans de travaux et de persévérance de leur part, le 2 juin 1738, ils eurent la joie de voir les prémices de leur mission. Voici le rapport qu'ils firent de cet heureux événement.

« Ce jour-là plusieurs des Groënlandais vinrent nous faire visite en passage. Beck était occupé à recopier quelque chose de sa traduction des Evangiles: et ces païens demandaient ce qu'il y avait dans ce livre. Il leur en lut quelque chose qui devint l'occasion d'une conversation. Il leur demanda s'ils avaient une âme immortelle. — Oui. — Où ira-t-elle après la mort? — Quelques-uns dirent en haut, d'autres en bas. — Qui a fait le ciel et la terre? — Nous n'en savons rien; il faut que ce soit quelque homme bien grand et bien riche. — De propos en propos, Beck leur exposa la chute et la rédemption, développant avec une force particulière l'article des souffrances du Sauveur, son agonie, sa sueur de sang et sa mort; puis il leur en lut le récit dans le Nouveau-Testament. Tout d'un coup le Seigneur ouvre le cœur à l'un de ces sauvages, nommé Kajarnak, qui n'avait encore rien entendu de l'Evangile, et qui s'approche de la table en disant avec force et d'une voix émue: « Comment dis-tu que c'était? Répète encore; car j'aimerais aussi être sauvé. » — « Ces mots, dit Beck

(et l'on conçoit facilement la force de son expression), pénétrèrent jusque dans la moelle de mes os, et me donnèrent une telle émotion que, les larmes aux yeux, j'exposai de nouveau à notre Groënlandais tout le conseil de Dieu. Sur ces entrefaites, les autres frères rentrèrent à la maison, et se mirent pareillement avec joie à annoncer l'Evangile à ces païens. Quelques-uns d'entre eux mirent la main sur la bouche, comme ils ont coutume de faire dans l'étonnement; d'autres se retirèrent en cachette, d'autres nous demandaient de leur apprendre à prier; et quand nous nous mîmes à prier pour eux, ils répétaient chaque phrase plusieurs fois afin de ne la pas oublier. En un mot, il y eut alors entre eux un mouvement comme nous n'en avons encore point vu. En nous quittant, ils nous promirent de revenir nous voir.

» Le 18, nous en revîmes plusieurs; mais c'était Kajarnak, qui avait été vraiment saisi par l'Esprit de Dieu; nous croyons qu'il est pris de manière à ne plus retourner en arrière. Il est toujours occupé de quelque bonne pensée, ou de quelque courte prière, ou de quelque passage que nous lui avons appris. Il dit aussi que souvent il aperçoit en lui quelque chose qui lui dit de prier. »

« Dès lors, » continuent les missionnaires, « il nous a visités toujours plus fréquemment, et il a fini même par venir demeurer auprès de nous. Souvent, lorsque nous lui parlons, il est touché jusqu'aux larmes, et ses joues en sont couvertes. C'est un homme extraordinaire si l'on compare ses dispositions avec le flegme et la stupidité de ses compatriotes, qui ne peuvent absolument comprendre que les choses de la vie ordinaire. Lui au contraire, il comprend tout dès le premier mot, et nous témoigne un amour extrême; il est si avide d'instruction, qu'il semble qu'il veut nous

prendre toutes les paroles au sortir de la bouche. O chers frères ! quelles heures de joie nous passons maintenant, après tant de peines, lorsque nous prions et lisons avec lui ! Priez toujours ! »

Kajarnak éprouva bientôt le besoin de raconter à ses compatriotes ce que le Seigneur avait fait à son âme, en même temps qu'il résolut de s'établir auprès des Frères. Il alla chercher sa famille et les autres personnes qui habitaient avec lui la même tente, en tout neuf personnes, outre plusieurs païens, qu'il engagea aussi à le suivre. Les Frères établirent une heure de prière journalière pour les grandes personnes, une école pour les enfants, et une autre instruction plus particulière pour quelques-uns de ces païens qu'ils pouvaient considérer comme les plus proches candidats du baptême. [1] Ils continuèrent enfin, aussi longtemps que la saison le leur permit, de visiter, dans un bateau qu'on leur avait envoyé de Hollande, les Groënlandais répandus en différentes parties de la côte, et ils trouvèrent par-ci par-là des auditeurs attentifs. . . .

Au commencement de 1739, il y eut un froid extraordinaire et, par suite, une telle famine, que plusieurs indigènes moururent de froid ou de faim. Un grand nombre venaient chercher un asile chez les Frères, dont les deux maisons furent pendant quelque temps si remplies, qu'à peine on pouvait s'y mouvoir. Deux ans auparavant, les Frères se trouvaient trop heureux dans leur détresse, quand les

[1] Les Frères établissent, ou plutôt observent avec beaucoup de soin, les différents degrés de connaissances et de dispositions morales chez les individus, pour établir en conséquence, soit entre eux-mêmes, soit surtout chez les païens, des gradations correspondantes dans la participation aux solennités chrétiennes. Ils ont des *aspirants au baptême*, *des baptisés*, *des aspirants à la cène*, *et des communiants* ; et ils ne reçoivent successivement dans ces diverses classes qu'après un examen mûr et scrupuleux.

païens voulaient bien leur vendre quelques os dont ils ne savaient que faire, tout en leur prodiguant encore le mépris et la raillerie; à cette époque ces mêmes frères avaient, à tous leurs repas, quinze ou vingt de ces mêmes Groënlandais, à qui ils avaient la joie de donner le nécessaire, en même temps qu'ils se servaient de cette occasion pour faire connaître à ces pauvres gens le vrai pain de vie. Kajarnak les secondait dans cette œuvre avec beaucoup de chaleur; et plusieurs en remportèrent une impression salutaire, lorsqu'au printemps suivant ils retournèrent dans leurs demeures.

Le 29 mars, jour de Pâques, les Frères se crurent suffisamment autorisés à donner le baptême à Kajarnak et à trois des siens. Après que ces quatre personnes eurent exposé, devant une assez nombreuse assemblée, le fondement de leur espérance, le missionnaire fit une ardente prière; et ces prémices du Groënland furent arrachées du pouvoir des ténèbres, et remises à leur Maître et Sauveur Jésus-Christ, par le baptême chrétien, au milieu d'un sentiment profond de la grâce divine. Non-seulement les quatre nouveaux convertis répandirent d'abondantes larmes, mais aussi les spectateurs témoignèrent le désir de participer à cette grâce, dont on leur donna l'espérance. Les quatre baptisés reçurent de nouveaux noms; Kajarnak eut celui de *Samuel*.

Telles furent les premières années de cette œuvre, entourée des difficultés redoutables dont nous n'avons pu donner qu'une très-faible idée.

Cependant la joie de ces nouvelles conversions fut bientôt troublée par la nécessité où Kajarnak se vit réduit de s'enfuir au sud, à cause de ses ennemis qui en voulaient à sa vie, et qui avaient déjà mis à mort son beau-frère qui demeurait avec lui auprès des *Frères*. On conçoit l'anxiété maternelle avec laquelle

missionnaires durent voir s'éloigner ce premier
uit de leurs travaux; on sentira aussi d'autant mieux
joie qu'ils durent éprouver, lorsque, un an après,
milieu d'une petite agape qu'ils tenaient entre eux,
le virent tout d'un coup reparaître, non-seulement
ıs avoir souffert de dommage pour son âme, mais
nenant avec lui quelques fruits de son travail spi-
ıel, comme une poule qui n'a disparu que pour
re éclore une couvée. Mais nous reprendrons toutes
: choses en temps et lieu; retournons maintenant
Europe.

FIN DU LIVRE VIII.

LIVRE NEUVIÈME.

ÉMIGRATIONS DE BOHÊME QUI AVAIENT LIEU A CETTE ÉPOQUE, INDÉPENDAMMENT DE CELLES DES FRÈRES, DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS EN PAYS PROTESTANTS (1720—1740).

A l'époque où en est restée notre histoire générale (1731), le comte trouva, à son retour de Copenhague, au-delà de soixante-dix nouveaux réfugiés de Moravie qui s'étaient rendus à Herrnhout; il apprit en outre que l'émigration commençait à occuper plus sérieusement que jamais les gouvernements de Lusace et de Bohême, et que Herrnhout se voyait déjà menacé dans son existence. Sans doute ce mouvement n'eût pas excité autant de bruit s'il eût été seul en son genre. Mais il régnait à cette époque une agitation générale parmi les protestants de Bohême; en même temps que trente mille protestants quittaient à la fois la contrée de Salzbourg en Autriche, pour se rendre en Prusse et en Amérique.

C'est de ces mouvements que nous ferons l'objet particulier de ce livre. Outre leur liaison avec l'histoire particulière des Frères, il nous semble que cette dernière ne doit pas tellement absorber notre attention qu'elle nous fasse oublier les autres descendants de l'ancienne Eglise, et même cette masse de *protestants* de Bohême et de Moravie que la ré-

formation y avait enfantés et qui méritent l'amour des chrétiens à proportion qu'ils ont eu plus à gémir sous l'oppression de Rome. C'est pour ne pas interrompre à plusieurs reprises le fil de notre histoire principale, que nous donnerons ici en une seule fois tout ce qui les concerne depuis l'époque où leurs destinées se distinguent de celles de Herrnhout, c'est-à-dire, depuis 1720 environ, jusqu'à celle où leurs différentes colonies cessent de figurer comme des masses distinctes dans les pays protestants.

Nous avons vu (liv. I, p. 199) que, depuis le commencement du siècle, il s'était manifesté un nouveau réveil dans les contrées de la Bohême habitées par les descendants des Frères; et que depuis lors, et pendant plusieurs années, Christian David se rendit dans ce pays pour y exciter et y favoriser ce mouvement religieux; qu'il trouva, dans plusieurs villages autour de Litiz, un assez bon nombre de chrétiens qui, sans rien savoir du réveil de la Moravie, avaient reçu la même grâce; et que, sans chercher à les attirer hors du pays, il s'appliqua à les affermir dans l'amour et la recherche de la vérité, laissant, surtout dans les derniers temps, à la Providence et à leurs propres cœurs de décider s'ils devaient abandonner leur patrie. Le réveil religieux produisit dès lors trois principales émigrations, soit trois groupes différents que nous allons suivre successivement dans leurs pénibles agitations.

Colonie de Liberda.

Voici ce que nous apprend, quant à la première émigration de cette époque, un rapport rédigé par quelques-uns de ces réfugiés bohémiens eux-mêmes.[1]

[1] *Historia o Cyrkwy Czeske* (Histoire de l'église de Bohême).

Il y avait environ sept familles bohémiennes qui habitaient depuis longtemps la Haute-Lusace et qui vinrent s'établir à Gros-Hennersdorf, sur les terres de la baronne de Gersdorf, tante du comte de Zinzendorf. Madame de Gersdorf avait fait venir de Silésie, en 1727, un étudiant nommé *Liberda*, qui devait leur servir de pasteur et diriger en même temps une maison d'orphelins fondée dans cet endroit. Liberda excita, par ses prédications et ses assemblées privées, un grand réveil parmi ces Bohémiens de la Haute-Lusace, qui venaient l'entendre de tous les environs. Ils commencèrent bientôt à tenir entre eux des assemblées en différents endroits; et, comme on les inquiétait pour cela, un certain nombre se concentrèrent sur Hennersdorf, où ils jouissaient de la liberté religieuse : d'autres retournèrent jusqu'en Bohême pour y annoncer l'Evangile à leurs compatriotes, et les engagèrent en assez grand nombre à quitter le pays; de sorte que leur colonie monta, en quatre ans, à quatre cents personnes environ. Madame de Gersdorf, qui n'approuvait point l'œuvre de son neveu, voulait opposer ces réfugiés bohémiens aux Frères de Moravie, et fonder en quelque sorte un endroit rival de Herrnhout. Liberda, qui dans le commencement avait été fort uni avec les Frères, fut entraîné dans ce sens, et l'on bâtit près de Hennersdorf un endroit pour les nouveaux venus. Mais, au bout de peu de temps, madame de Gersdorf se brouilla avec eux par toutes sortes de raisons politiques et économiques. En même temps arriva un ordre du roi qui défendait à toutes les autorités de la Haute-Lusace de recevoir désormais de nouveaux réfugiés, et qui leur enjoignait d'interdire à leurs sujets de se rendre en Bohême pour y exciter l'émigration.

Comme on se préparait à exiger des Bohémiens

de Hennersdorf un serment de ce genre et une promesse de ne plus tenir de grandes assemblées dans les maisons, surtout pour y expliquer l'Ecriture, dix-huit de ces frères protestèrent contre ce serment au nom des autres; mais ils furent obligés de quitter l'endroit. La colonie protesta à son tour contre ces mesures, et présenta à la seigneurie un mémoire où elle demandait entre autres une église en propre, la liberté de choisir elle-même ses pasteurs, d'élire du milieu d'elle ses magistrats inférieurs, etc. Pour toute réponse les porteurs de ce mémoire furent mis en prison.

Les dix-huit qui avaient été renvoyés vinrent, avec un grand nombre d'autres Bohémiens également mécontents, se rendre à Herrnhout, en demandant la permission de s'y établir. Toutes les maisons en furent remplies, et un grand nombre furent obligés de camper dans les rues. Quoiqu'ils fussent très-pauvres et qu'ils eussent parmi eux un grand nombre de gens atteints de maladies contagieuses, on leur donna toute sorte de soins corporels et spirituels; mais le comte ne voulut pas les recevoir sans une autorisation de leur seigneurie précédente : il écrivit donc à sa tante pour qu'elle lui indiquât ceux d'entre ces Bohémiens qu'elle pouvait et voulait laisser partir. Celle-ci se montra sensible aux égards de Zinzendorf; mais elle ne voulut céder son droit sur aucun de ces réfugiés, et le comte se vit obligé de leur signifier l'ordre de quitter Herrnhout, en offrant de leur donner une recommandation pour madame de Gersdorf. Mais ces hommes préférèrent chercher, au moyen d'une députation, la permission de se fixer quelque part dans l'Empire germanique.

Comme ils ne purent l'obtenir, ils envoyèrent leur pasteur, Liberda, avec huit autres députés à Berlin, *pour demander* au roi s'il voudrait recevoir les réfu-

giés bohémiens, qui ne pouvaient ou ne voulaient pas rester en Saxe; et s'il pourrait s'employer pour procurer la liberté religieuse à leurs frères qui se trouvaient encore en Bohême : ou, dans le cas contraire, s'il voudrait accorder à ces derniers, comme à eux-mêmes, un asile dans ses états? Selon le récit qu'ils ont rédigé de cette députation, le roi promit de faire pour eux tout ce qui lui serait possible, et ajouta que, si ses représentations à la cour impériale ne produisaient rien, il recevrait en tout cas ceux qui viendraient de Saxe ou de Bohême, pourvu que cela se fît sans bruit et en bon ordre.

Si ces Bohémiens avaient su attendre l'effet des démarches du roi, les choses se seraient peut-être arrangées plus tranquillement que cela n'eut lieu; mais Liberda les ayant quittés à cette époque pour se rendre en Silésie, et ayant été arrêté, à son passage à Hennersdorf, comme auteur de ces troubles, puis mis en prison pour cinq ans, ses gens, abandonnés à eux-mêmes, envoyèrent aussitôt plusieurs des leurs en Bohême pour dire à leurs coreligionnaires que le roi leur procurerait la liberté religieuse; que, si on la leur refusait, il enverrait une armée dans le pays pour y seconder leurs vues, et pour leur obtenir tout au moins une émigration aussi triomphante que celle de Salzbourg. Ces pauvres gens se réunirent alors par centaines pour célébrer leur culte ouvertement; mais ils furent dispersés par quelques régiments de soldats, et pour la plupart jetés dans des prisons, où ceux qui ne voulurent pas abjurer passèrent dix ans dans une profonde misère.

Cependant nos Bohémiens de Gross-Hennersdorf, sauf un petit nombre qui s'étaient établis longtemps auparavant dans ce village et qui étaient moins mal vus des autorités locales, étaient obligés de quitter la Haute-Lusace. Chassés de partout, trompés par le

faux espoir d'être accueillis dans le Brandebourg, et avant d'avoir reçu aucun ordre à ce sujet, ils se mirent en route pour Berlin par Gœrlitz et Cotbus, avec un certain nombre de familles de quelques autres lieux, formant une colonie de plus de cinq cents personnes. C'était en octobre 1732.

A Gœrlitz, on les reçut très-hospitalièrement; mais on les obligea de s'arrêter huit jours pour donner à la cour avis de cet événement et pour en recevoir des ordres. Ces ordres portaient qu'on devait les emmener jusqu'à la frontière (de Prusse) par petites troupes de vingt à trente personnes, et leur donner un passeport qui déclarerait que ces gens n'étaient point des vagabonds, mais des réfugiés de la confession d'Augsbourg, qui quittaient la Saxe, non pour cause de religion, mais pour trouver un gagne-pain. On devait cependant leur interdire en même temps le retour en Saxe.

A Cotbus, on les reçut pareillement avec bonté; mais, après que le commandant de la place eut fait son rapport à la cour, des soldats les firent sortir de la ville en trois divisions, les conduisirent à la frontière, où il leur fut pareillement défendu de rentrer sur les terres du roi. Ils errèrent donc pendant tout l'automne et l'hiver autour de la frontière, trouvant, il est vrai, en divers lieux des cœurs compatissants, mais sans être décidément reçus nulle part. Plusieurs s'en retournèrent en Saxe un à un et inaperçus. D'autres trouvèrent peu à peu le moyen de se rendre sans bruit à Berlin, d'où l'on ne voulut pas les chasser sans pitié, mais où l'on n'osa non plus les admettre ouvertement, dans la crainte des plaintes auxquelles cette démarche pouvait donner lieu de la part de l'Autriche. Ces hommes, qui avaient sûrement parmi eux un grand nombre de ces âmes dont l'Apôtre dit que le *monde n'est pas digne* (Hébr. XI, 38), vécurent

donc dans cette ville, pendant deux ans environ, dans une pauvreté et un mépris lamentables.

Privés d'un conducteur proprement dit et ne voulant pas, par attachement à leur culte particulier, aller aux prédications allemandes, la plupart d'entre eux ressentaient un désir pressant de célébrer la cène, et durent cependant se borner, jusqu'en 1735 où leur sort changea entièrement, à des assemblées particulières dans une certaine maison.

Mais tous ne furent pas de cet avis : et cet état de choses donna lieu à des divisions qui éclatèrent bientôt entre eux et qui durèrent longtemps. Quelques-uns d'entre eux revenant un jour de la maison de ville (on ne dit pas pour quel objet), et prenant leur chétif repas à l'hôtel des pauvres, c'est-à dire, dans un cabaret, ils firent la réflexion que Jésus avait bien pris la cène dans une hôtellerie, et qu'ils pouvaient sûrement en faire autant, puisqu'ils étaient privés d'un conducteur régulier. Probablement ce n'était pas la première fois que cette pensée se présentait à eux : ils s'enfermèrent donc dans une chambre, se mirent en prières, se confessèrent réciproquement leurs péchés, rompirent le pain, et le distribuèrent entre eux avec la coupe. Quelques autres, à qui ils en parlèrent, s'associèrent à eux, et ils répétèrent dès lors de temps en temps ce repas d'amour, comme ils l'appelèrent.

D'autres, attachés aux formes, et très-probablement à cause de cela même moins religieux, s'en scandalisèrent; et voilà l'origine d'une partie des divisions qui s'établirent entre eux et que nous retrouverons plus loin.

Au milieu de ces débats, le temps avait amené en leur faveur de très-grands changements. Comme on vit que leur émigration n'excitait plus d'inquiétudes, leurs efforts pour gagner honnêtement leur vie en

toute manière et le bon ordre qu'ils observaient entre eux, leur attirèrent l'affection de plusieurs personnes de considération, et bientôt celle du roi lui-même. En 1735, on leur procura de l'ouvrage, on tendit des secours à leurs pauvres; on en vint même à leur donner un pasteur et un maître d'école luthériens et à leur bâtir une belle église dans le quartier de Friederichstadt, dont on fit la dédicace le 12 mai 1737, et qui fut nommée l'*Eglise de Bethléhem*.

Enfin, la cour impériale ayant établi une enquête sur le temps et les causes de leur arrivée à Berlin, et ne mettant plus d'obstacles à leur réception, on leur assigna des places pour bâtir, en leur donnant ou leur prêtant l'argent nécessaire à cet effet; et ils formèrent la rue dite *Wilhelms Strasse*. Pour comble de joie, ils virent revenir parmi eux, à la même époque, leur ancien pasteur Liberda, qui avait réussi à s'échapper de sa prison et qui venait les rejoindre.

Cependant, cette joie n'était pas sans mélange, car leurs divisions allaient en augmentant. Déjà en 1735, dès qu'on leur eut donné un pasteur luthérien, ceux qui avaient communié entre eux, comme on l'a vu plus haut, ayant perdu l'habitude de le faire à la manière des luthériens, avec des oublies, demandèrent à leur pasteur de leur donner la cène comme aux réformés, avec du pain. Celui-ci consulta plusieurs théologiens, qui le lui déconseillèrent, et il refusa. Liberda, qui lui succéda, s'adressa pour cela au roi, qui lui permit de donner la cène sous ces deux formes. Il la donna donc, le matin, aux uns à la manière des luthériens, et l'après-midi ou le soir aux autres avec le pain. Ces derniers choisirent le soir afin de se distinguer des réformés, à qui ils ne voulaient ressembler jusqu'alors que par la célébration de la cène.

Cependant cette concession ne fit pas cesser la dé-

sunion qui s'était établie, et qui donna lieu, par suite, à plusieurs désordres.

Colonie de Schulz.

Retournons maintenant à une autre portion de ces Frères de Bohême; l'histoire de cette seconde colonie nous offrira un intérêt d'autant plus grand, que leur historien, que nous suivons ici (Kranz), a vécu parmi eux pendant quelque temps comme leur pasteur. Il a tiré le récit que nous allons donner des registres ecclésiastiques de Rücksdorf, village près de Berlin, où se fixa la colonie dont il était le conducteur; et son récit a été confirmé de bouche, en 1768, par des vieillards et par toutes les personnes les plus considérables de ces lieux, qui avaient été témoins des événements.

Il y avait à Gerlachsheim, près de Gœrlitz, depuis plusieurs années, une ou deux familles bohémiennes à qui la seigneurie avait promis qu'aussitôt qu'elles seraient au nombre de huit, on leur bâtirait une église, on leur salarierait un pasteur et on leur donnerait du terrain à cultiver. En 1728, se voyant au nombre requis, ces Bohémiens demandèrent à la colonie de Gross-Hennersdorf un prédicateur; et un étudiant nommé Schulz, qui venait de terminer ses études depuis peu, se trouva disposé à accepter cette vocation.

Ce jeune homme avait été chassé successivement de deux places pour la cause de l'Evangile; puis il avait servi quelque temps dans une école de pauvres, établie par Schæffer (liv. 2, p. 317), où il avait fait connaissance des Frères. Dans une de ses visites en Silésie, il fut de nouveau accusé d'avoir tenu des conventicules défendus et mis en prison à Brieg, puis *relâché* honorablement au bout de quelques mois,

1728. C'était à la même époque où Steinmetz et quelques autres prédicateurs fidèles avaient à souffrir des choses de ce genre, et furent obligés de quitter le pays.

Il vint alors à Gross-Hennersdorf; et c'est là que lui fut faite l'invitation d'aller auprès des Bohémiens de Gerlachsheim.

Il l'accepta comme une vocation du Seigneur, et vécut avec ces gens dans une grande pauvreté; car il ne recevait point de salaire, et ces pauvres Bohémiens ne pouvaient lui donner grand' chose. Soupçonné de piétisme (méthodisme), il était mal vu pour cela dans toute la contrée et même auprès de la seigneurie, qui l'observait de près et le gênait. Mais toutes ces circonstances n'arrêtèrent pas son zèle. Quoique pauvre pour lui-même, il fit une collecte pour bâtir une église, une cure, une maison d'école et un asile d'enfants indigents; et son appel ne fut pas perdu. Comme il arrivait toujours de nouveaux réfugiés, très-pauvres aussi, quelques négociants bienfaisants de Franconie et de Souabe non-seulement lui donnèrent ce qu'il leur demandait, mais le mirent encore en état de fournir pendant quelques années le plus nécessaire à ces nouveaux venus, de même qu'à ceux de leurs compatriotes qui étaient restés à Gross-Hennersdorf.

Quant à lui, il était infatigable dans ses fonctions. Il donnait tous les jours quelques leçons aux enfants; ses prédications du dimanche étaient, le matin, de trois heures, et presque aussi longues l'après-midi; il tenait, outre cela, plusieurs fois par semaine, des heures d'édification, et s'occupait avec sollicitude de chacune de ses ouailles en particulier. Très-humble et très-sage en même temps, il faisait administrer le baptême et la cène par un pasteur allemand, parce que, dans *le but de* conserver sa liberté et celle de

ses Bohémiens, il ne voulait pas se faire consacrer. Quand nous l'exhortions, disent ses paroissiens dans le rapport que nous suivons ici, à se faire consacrer, afin d'avoir plus de poids envers ses adversaires et afin de nous administrer lui-même la cène et le baptême dans notre langue, il nous répondait ordinairement : « Je consens de tout mon cœur à vous annoncer l'Evangile, mais je veux, à côté de cela, garder ma liberté et vous conserver la vôtre. Je ne pense pas rester toujours avec vous, mais aller prêcher un jour aux Calmouks. Vous êtes des Frères de Bohême, et c'est au nombre des Frères moraves de Herrnhout que vous devez être comptés. Si je me faisais consacrer, et que je fisse de vous une paroisse luthérienne ordinaire, il vous faudrait, à mon départ ou à ma mort, prendre le pasteur qu'on vous donnerait, et le garder quel qu'il fût. Mais si je vous quitte un jour comme simple étudiant ou maître d'école, vous êtes libres d'en reprendre un d'entre vous, ou d'entre les Frères moraves; et le temps viendra où vous aurez à faire usage de cette liberté. »

« C'est ce qu'il nous a dit plusieurs fois, » continue le rapport, « et surtout à l'époque où, fixés à Rücksdorf, nous voulûmes, au lieu d'une misérable mansarde où il avait vécu avec sa femme et ses enfants, lui bâtir une cure plus logeable. » Ses auditeurs l'aimaient et le respectaient, et sortaient toujours à regret de l'église. Les Bohémiens de Gebhardsdorf et des environs venaient assister à ses prédications; et au bout de peu de temps ce fidèle serviteur de Christ devint l'instrument d'un nouveau réveil sur la frontière de la Bohême, puis de la nouvelle émigration dont nous avons à parler ici.

Déjà vers l'année 1730, deux frères de Herrnhout, qui allaient visiter leurs frères de Bohême, ayant été mis en prison pour cette raison, cet événement avait

ranimé les sentiments des chrétiens de cette contrée. Quelques âmes réveillées de Gerlachsheim y étant venues aussi dans ce même moment, on vit éclater un grand mouvement religieux; mais les assemblées furent bientôt découvertes, et la persécution porta les Frères à chercher le chemin de la liberté. En 1732 une première société de quatorze personnes se dirigea sur Gerlachsheim; ceux-ci furent suivis en 1733 et 1734 de plusieurs autres familles, dont la plupart eurent à endurer, pour le nom de Jésus, les liens et la torture, et fournirent plus tard aux églises bohémiennes de Berlin et de Rücksdorf un bon nombre de fidèles serviteurs, qui, à l'heure qu'il est (écrivait Kranz en 1770), y annoncent encore l'Evangile. Ces chrétiens furent, pour la plupart, obligés de fuir par les froids les plus rigoureux, par les nuits les plus longues, en traversant les montagnes des Géants (le Riesengebirge) par des chemins où personne ne passait, afin de n'être pas découverts; et ils éprouvèrent plus d'une délivrance merveilleuse qui, de même que les souffrances de ceux qui furent saisis dans leur fuite, ne peuvent se lire sans attendrissement.

Leur arrivée grossit, en peu d'années, de quelques centaines d'habitants la colonie bohémienne de Gerlachsheim, surtout après que celle de Gross-Hennersdorf se fut dissoute en 1732 (p. 118), et qu'il eut été défendu aux autorités de ce dernier endroit de recevoir ou au moins de garder longtemps de nouveaux Bohémiens. Cet ordre du roi était général, il est vrai, et concernait aussi bien Gerlachsheim que tout autre lieu; mais les autorités surent cependant arranger la chose de manière à offrir un asile aux réfugiés; car les lois des hommes n'ont de pouvoir que jusqu'où Dieu le permet.

L'histoire de cette colonie, déjà si digne de notre intérêt en elle-*même,* l'est d'autant plus que la plu-

part de ces gens descendaient de l'ancienne Unité des Frères, comme le leur avaient dit leurs pères, qui savaient très-bien faire la différence entre Catholiques, Luthériens, Réformés, Calixtins et Frères. Ils avaient habité dans les environs de Litiz, où l'on parlait encore, en 1760 et 1770, d'anciennes maisons de prières des Frères que l'on désignait sous le nom de *Braterske Zbory*, c'est-à-dire, *assemblées des Frères.* Aussi, dès qu'ils eurent entendu parler, en 1725, du rétablissement de leur ancienne église, ils pensèrent que c'était là le peuple auquel ils devaient s'unir, et ils émigraient non-seulement pour trouver la liberté de conscience, mais dans le dessein plus spécial de renouveler leur liaison avec ceux des Frères de Moravie qui s'étaient établis à Herrhnout.

Ils virent donc aussi avec joie que leur conducteur, qui leur offrait l'avantage d'une prédication en langue bohémienne, faisait cause commune avec ces mêmes Frères de Herrnhout; car il s'y rendait fréquemment, de même que ses paroissiens : il avait de fréquentes conférences avec le comte, et il prenait l'établissement des Frères pour guide dans toute sa manière de conduire l'église. Non-seulement il faisait, au temple, de fréquentes prédications pour les jeunes et les vieux, et tenait des heures d'édification particulières chez lui, mais il adressait aussi des discours particuliers aux hommes et aux femmes, aux mariés et aux non mariés, aux veufs et aux veuves. Il avait divisé encore chacune de ces classes en différentes sociétés dont les membres s'entretenaient régulièrement de leur état spirituel. Les présidents de ces diverses sociétés lui faisaient tous les samedis au soir un rapport sur la semaine, et lui fournissaient ainsi un excellent moyen d'appliquer aux besoins de tous les discours qu'il tenait, soit à la généralité, lorsqu'il parlait en chaire, soit aux diverses classes particulières.

« Ce qui ajoutait encore, » dit-il,[1] « de la douceur et de la bénédiction à mes fonctions, c'est que ces chères âmes ne se bornaient pas à mes seules prédications, mais qu'elles s'exhortaient entre elles, et qu'elles passaient leur temps, dans toutes les chambrées et sans détriment à leur travail, à lire, à prier, à chanter, et, on peut le dire, en de saintes conversations. Celui qui savait le mieux lire fixait à son rouet ou à son métier de tisserand un petit pupitre, sur lequel il plaçait la Bible, puis il lisait pour les autres. Il y avait dans chaque chambre deux à trois divisions de huit, douze et jusqu'à seize personnes ; après la lecture on s'entretenait sur ce qui avait été lu, puis on recommençait à chanter et à prier. »

Il y avait aussi dans chacune de ces chambres une ou deux personnes établies pour la surveillance; et comme les sœurs non mariées manifestèrent à Schulz le désir d'avoir leur demeure séparée, il leur loua une maison où elles purent travailler et vivre entre elles.

Il procura pareillement une demeure spéciale aux veuves, avec tout ce qui leur était nécessaire pour travailler et pour vivre.

Tous les membres de cette église veillaient à une discipline sévère ; et ceux qui ne marchaient pas d'une manière chrétienne étaient exclus de la communauté, jusqu'à ce qu'ils reconnussent publiquement leur péché et qu'ils changeassent de vie.

Mais cette intime liaison de Schulz avec les Frères le fit participer à leur opprobre ; les visites qu'y faisaient de leur côté les Frères, et en particulier Léonard Dober, excitèrent les soupçons ; le monde, et même le pasteur de Gerlachsheim, à qui Schulz avait

[1] Dans l'Introduction historique au registre de l'église bohémienne de *Rücksdorf.*

remis l'administration du baptême et de la cène de sa propre église, le traitaient de Herrnhuter, et on prêchait contre lui en plusieurs occasions avec violence.

Voilà comment allaient les choses jusqu'en 1736; l'émigration continuait sans éclat, et par conséquent sans plaintes de la part des autorités de Bohême. Mais, à cette époque, soixante-douze personnes du seul village de Cyerweny ayant émigré à la fois, le prince du lieu s'en plaignit à la cour de Saxe, qui, ne voulant probablement ni le seconder, ni lui résister, lui répondit que, ses sujets étant sortis depuis la défense qui en avait été faite, ils n'avaient effectivement aucun droit à la protection d'un autre gouvernement, et qu'il restait libre de les faire prendre partout où il les trouverait. On les chercha inutilement à Herrnhout, où ils n'étaient pas, et on n'atteignit pas Gerlachsheim, où ils étaient.

Cependant, les amis de Schulz lui conseillèrent de se retirer avec ses gens dans quelque asile plus éloigné; et il exhorta en effet les siens à prendre ce parti; mais les derniers réfugiés lui dirent : « Où tu seras nous serons aussi. » Comme il craignait avec raison que, s'il ne se retirait pas, on ne vînt réclamer, outre les soixante-douze nouveaux réfugiés, encore tous ceux qui les avaient précédés de quelques années, et qu'une pareille mesure n'en décourageât d'autres d'émigrer à l'avenir, il se retira sans bruit à Cotbus, où les soixante-douze le suivirent. Mais que ne font pas l'avarice et la politique! Les autorités de Gerlachsheim représentèrent la chose comme un embauchage de leurs sujets, et voulurent forcer ceux qui restaient à fournir un dédommagement de cette prétendue perte. Les pauvres gens ne pouvant trouver les sommes exigées, on s'empara de tous leurs biens; et, au mois de février 1737,

r de profondes neiges, ces fidèles, au nombre de qua-
cents, se virent obligés de quitter leur demeure, s comme ils étaient venus en sortant de Bohême, ur aller suivre leur prédicateur dans son nouvel l, à Cotbus! Ils éprouvèrent de nouveau des pei- s affreuses, accompagnées de délivrances admira- s.

Troisième Colonie.

A Cotbus ils trouvèrent deux cents autres Bohé- ens qui y étaient arrivés avant eux; et c'est là le isième groupe que nous avions annoncé. C'étaient s gens qui, participant au mouvement d'émigration i avait lieu depuis quelques années dans ces con- es, s'étaient rendus successivement dans cette le. L'ordre du roi empêchait qu'on les laissât s'é- lir; en conséquence, après y avoir joui pendant mois des instructions d'un ministre fidèle, ils fu- it obligés de s'éloigner encore une fois. Ils pen- ent à se fixer près de Cotbus et à faire venir ce me ministre auprès d'eux; mais comme celui-ci urut vers la fin de 1736, l'arrivée de leurs compa- tes de Gerlachsheim les engagea à se joindre à c et à prendre par conséquent Schulz pour leur teur. En même temps le roi, qui venait d'admettre vertement les émigrés de Gross-Hennersdorf (la mière colonie), ordonna pareillement à ceux dont 'agit maintenant, de se rendre comme les autres à lin, où on devait leur assigner quelques terres à tiver; ceux de Gerlachsheim (de Schulz) devaient e placés dans la ville même, et ceux du dernier upe à Rücksdorf, à une lieue de là, où on leur as- na deux métairies à partager entre dix-huit fa- les. Mais quoique ce fût trop peu pour eux, Schulz, i désirait *rapprocher* et unir tous ceux qui s'étaient

placés sous sa conduite et les voir occupés d'agriculture, non-seulement conseilla à ces derniers de bâtir à côté des deux métairies les maisons qui leur seraient nécessaires, mais engagea même une partie de ceux qui avaient été destinés à la ville, à venir s'établir avec leurs frères de Rücksdorf; et c'est ce qu'ils firent.

En même temps Schulz fut assigné aux siens pour pasteur régulier; et il dut pour cela, malgré les répugnances dont nous avons parlé plus haut, et après bien des refus, consentir à se faire consacrer; ce qui se fit lors de la dédicace de l'église de Bethléhem (p. 121). Ainsi fut complété l'établissement de nos réfugiés; on prêchait dans cette dernière église en bohémien et en allemand, avec un concours extrêmement grand des deux nations; Schulz continuait en outre ses assemblées particulières, et nos Bohémiens se voyaient ainsi de part et d'autre au terme de leurs peines et dans un asile assuré.

Mais la division qui régnait parmi ceux qui s'étaient établis les premiers à Berlin, loin de s'apâiser à cette époque de repos, ne fit que se déclarer toujours davantage; et les nouveaux venus mêmes ne purent éviter d'en ressentir quelques contre-coups. Outre qu'ils ne purent, à cause de ces mêmes divisions, se joindre aux premiers, les succès de Schulz, joints au bel ordre qui régnait parmi eux (p. 126), réveillèrent des soupçons, de l'envie, des calomnies; on parla de nouveau de piétisme; et, sans y contribuer peut-être par aucun tort, les nouveaux venus formèrent un nouveau parti de plus. Schulz se retira alors, pour sa personne, à Rücksdorf, où ceux des siens qui habitaient Berlin venaient se rendre pour leur culte, puisqu'ils n'entendaient à l'église de la *ville* que des discussions pénibles. Du reste ils *tenaient* aussi, même à la ville, quelques assemblées

d'édification entre eux, et comme la division avait passé jusque chez les enfants, ils intruisaient leurs enfants chez eux.

On a vu que, dans les premiers temps de son arrivée à Berlin, Liberda avait fait quelques efforts inutiles pour établir l'union entre les siens; il en fut de même, à plus forte raison, de quelques tentatives qu'il fit pour unir son église à celle de Schulz : car ces deux hommes différaient trop l'un de l'autre. Si l'on doit en croire sans restriction l'historien que nous suivons (il était partie dans ces affaires), [1] Liberda avait des vues trop peu spirituelles, et promettait aux Bohémiens, en compensation de toutes leurs épreuves passées, des grâces temporelles, des honneurs, et des richesses, tandis que Schulz au contraire ne montrait à la suite de Christ qu'opprobre et pauvreté; de sorte que la séparation entre les deux colonies se prononça toujours davantage, et qu'elles prirent de plus en plus des traits distinctifs qui ont fini par les séparer entièrement : ceux de la première furent de simples *Protestants bohémiens*, qui se divisèrent plus tard en Luthériens et en Réformés. Ceux de Schulz continuèrent de se considérer comme descendants des anciens *Frères de Bohême*, et s'approchèrent en cette qualité toujours plus des Frères de l'église renouvelée, avec laquelle ils ne formèrent bientôt plus, par le fait, qu'une même église, comme c'est encore le cas aujourd'hui.

[1] Kranz, p. 290, au bas.

FIN DU LIVRE IX.

LIVRE DIXIÈME.

DEPUIS LA PREMIÈRE COMMISSION D'ENQUÊTE JUSQU'A LA SECONDE (1732—1736).

Année 1732.

Des mouvements aussi prononcés que ceux dont il vient d'être question, ne pouvaient manquer d'exciter l'inquiétude et la surveillance des gouvernements, et d'attirer une attention particulière sur Herrnhout. Aussi, après quelques démarches moins graves d'où le comte était toujours sorti à sa satisfaction, la cour de Saxe ordonna enfin une enquête dans les formes concernant cette colonie naissante. C'était un événement de la plus haute importance pour cette église; car, selon les dispositions des personnes employées à cette enquête et selon les circonstances, cet événement pouvait tourner ou à l'affermissement définitif ou à la dissolution entière de l'œuvre des Frères. Aussi les Frères font-ils de cette enquête une des époques de leur histoire; et certes à peine semble-t-il encore, malgré l'importance qu'ils ont mise à la chose, que leurs historiens fassent ressortir suffisamment à quel point l'époque de cette enquête fut providentielle; car si la seule émigration de Moravie et l'existence de Herrnhout donnaient déjà tant d'ombrage aux divers gouvernements, même avant les mouvements tumultuaires des Bohémiens que nous venons de rapporter et qui eurent lieu quelques mois

us tard, il est probable au plus haut degré que, si
nquête qui eut lieu en ce moment fût tombée à
poque même de ces troubles, le mécontentement
ntre Herrnhout serait monté à son comble et aurait
évitablement produit sa ruine.
Et d'un autre côté, si ces recherches n'eussent pas
lieu avant les troubles, elles se seraient certaine-
ent faites après; et il semble qu'alors les conclu-
ons et la sentence se seraient nécessairement res-
nties de l'inquiétude à laquelle les mouvements des
héiniens avaient donné lieu. Mais l'église de Herrn-
ut ayant été justifiée et comme approuvée par le
uvernement au commencement de l'année, on put
utant mieux la distinguer des autres associations
oins régulières et plus inquiétantes qui se formè-
nt à cette même époque.
Au reste il semble qu'il y a une sorte d'égoïsme
ns la manière dont on a traité les mouvements de
s pauvres Bohémiens, qui n'avaient pas eu le bon-
ur de s'arranger aussi commodément que les Frères
Herrnhout, et d'être gouvernés aussi sagement
'ils le furent de leur côté. Nous avons pu voir que
s autres Protestants, qu'on distingue si fort des
ères et qu'on ne désigne jamais par ce nom, émi-
aient aussi pour la foi, avaient sûrement aussi
rmi eux un grand nombre d'âmes fidèles; et que,
ls ont fait du bruit, c'est qu'on les y a forcés. Ceux
ême de Gross-Hennersdorf, représentés comme si
muants et si inquiétants, ne quittèrent cet endroit
e parce qu'on voulait leur ôter leur culte particu-
r (livre IX, p. 116); or les Frères de Herrnhout
enacèrent dans l'occasion d'en faire exactement
tant si l'on avait voulu les gêner de la même ma-
ère (livre IV, p. 313). Les Bohémiens, dit-on, se
visèrent entre eux; mais les Frères de Herrnhout
ssèrent *aussi cinq* ans dans la désunion; et si les

premiers n'ont pas laissé après eux une église comme les autres, c'est simplement parce que tous les chrétiens ne sont pas appelés à une œuvre pareille.

Pour en revenir à l'enquête de cette époque, si les Frères ne pouvaient s'empêcher d'y voir le moment d'une crise, de l'autre cet événement comblait tous leurs vœux, et leur promettait pour l'avenir, si l'issue en était favorable, une sécurité dont ils n'avaient encore pu jouir; car jusque-là ils avaient vécu dans la crainte continuelle que les calomnies, qui se répandaient sur le compte de leur église, ne leur fissent perdre cette protection du gouvernement qu'ils croyaient nécessaire, et ne les fissent même renvoyer dans leurs patries respectives. Ce fut donc avec joie que, le 19 janvier 1732, on vit arriver à Herrnhout, pour l'enquête annoncée, le premier magistrat de la principauté de Gœrlitz, accompagné du secrétaire du district. Non-seulement ces commissaires devaient rechercher si les Frères de Herrnhout avaient excité l'émigration de Bohême et de Moravie, mais encore ils devaient prendre une connaissance exacte de leur doctrine et de tous leurs arrangements intérieurs. Du reste, les intentions n'étaient point hostiles; et il ne s'agissait, quant au premier point, que de vérifier si les Frères n'avaient pas provoqué les émigrations; car on ne leur reprochait point d'avoir accueilli des réfugiés qui auraient émigré de leur propre mouvement.

Le lendemain de l'arrivée des commissaires, qui était un dimanche, ceux-ci assistèrent à toutes les assemblées, auxquelles les Frères ne firent aucun changement, non plus que dans tout le reste de leur manière de vivre, afin que les autorités fussent parfaitement instruites de tout ce qu'elles désiraient savoir.

L'emploi du dimanche était alors encore à peu près tel que nous l'avons décrit précédemment. Le

matin, de cinq à six, on avait à Herrnhout la prière ordinaire de tous les jours. Ensuite on allait à Bertholdsdorf à la prédication du pasteur Rothe, qui venait l'après-midi faire à Herrnhout un sermon pour les nombreux étrangers qui s'y rendaient de toute part (en partie, dit-on, pour voir quelle fin ferait Herrnhout). Puis un candidat remplissait une fonction que jusque-là Zinzendorf avait prise sur lui, et répétait la prédication pour ceux qui n'avaient pu y assister. Le comte adressait ensuite successivement aux onze divisions de l'église, depuis les petits enfants jusqu'aux veuves, leurs courtes homélies respectives.[1]

Après avoir assisté à tous ces exercices, la commission interrogea, sur la conduite de son troupeau, le pasteur Rothe, qui ne put que lui donner un bon témoignage, et le comte termina la journée par un discours (sur le Ps. XIX).

Le 21, après la prière du matin, la commission commença son enquête auprès des individus. Tous les gens de l'endroit furent convoqués dans la salle des assemblées; et, après avoir adressé un discours aux assistants, le commissaire fit avancer successivement chacun des émigrés moraves. Il y en avait de vingt endroits différents; et environ quarante d'entre eux avaient été mis en prison. Il interrogea chacun d'eux sur les circonstances de sa conversion, sur les persécutions qu'il avait endurées, sur le but et l'occasion de son émigration, et dressa un procès-verbal du tout.

Ensuite on passa à l'examen des institutions particulières de l'église et de ses établissements.

Puis on visita la maison des orphelins et l'institut

[1] Ces onze divisions étaient probablement : les tout petits enfants des deux sexes réunis; puis, pour les deux sexes à part, les cinq divisions suivantes : adolescents, jeunes gens non mariés, *personnes d'un âge* mûr non mariées, personnes mariées, et veufs.

des jeunes garçons ; on examina les enfants de l'école. la pharmacie et la demeure des frères non mariés.

Le secrétaire adressa aussi à l'aide, Martin Dober, quelques questions secrètes, dont les réponses furent pareillement insérées dans le procès-verbal.

Quand la commission eut achevé son travail, le comte adjoignit encore à ses pièces un mémoire détaillé à l'appui de tout ce qu'elle avait pu recueillir, une lettre adressée au roi et quelques autres documents de ce genre ; sur quoi la commission se retira très-satisfaite. Et quoique les Frères aient eu longtemps à attendre le résultat de cette enquête avant de recevoir aucune notification, ils s'aperçurent d'abord que l'effet en avait été très-favorable à leur cause.

Cependant, les mouvements des Bohémiens, qui éclatèrent aussitôt après, suffirent pour engager le roi (de Pologne) à défendre à toutes les autorités de la Haute-Lusace d'admettre de nouveaux réfugiés de Bohême, de Moravie et de Silésie, et pour indisposer de nouveau la cour contre le comte, à tel point qu'il lui lui fut conseillé par un rescrit royal de novembre 1732, de vendre ses biens, ce qui n'était autre chose que l'annonce d'un prochain exil.

Le comte, qui avait déjà prouvé depuis longtemps qu'il ne tenait pas à ces choses, et qui, avant tout ordre de ce genre, avait déjà commencé à remettre ses biens à sa femme, fut très-content d'avoir une pareille occasion d'achever l'œuvre commencée, et résigna en même temps toutes espèces de fonctions civiles à Dresde, afin de pouvoir se donner entièrement à l'œuvre de Dieu, et en particulier aux soins que demandait l'église de Herrnhout, qu'il regardait, selon son expression, comme une paroisse que *Dieu lui* avait destinée de toute éternité.

A la même époque environ (au printemps de 1732), Dieu lui suscita un conseiller et un aide distingué en la personne du ministre Spangenberg, homme très-instruit et d'un grand jugement, qui, dans la suite, fut son aide le plus important dans l'œuvre des Frères. Il était à cette époque, en 1732, adjoint de la faculté théologique et inspecteur des écoles de la maison des orphelins à Halle. Mais comme il était fortement travaillé par le besoin qui se manifestait alors presque en tous lieux, d'une association religieuse plus intime que celle des églises nationales, et qu'il refusait de prendre part à la cène publique, il fut renvoyé et vint se rendre à Herrnhout, où il fut reçu avec joie et choisi par le comte, en présence de l'église, pour son adjoint. « Je crois, » disait Spangenberg, « qu'on doit tout tenter pour éloigner les incrédules de la cène;...et c'est quand les croyants restent seuls à la célébrer, que le Seigneur est vraiment glorifié. En ôtant aux incrédules leurs faux appuis, on les porte à réfléchir sur eux-mêmes, et les croyants s'édifient.»

Année 1733.

L'époque où nous sommes parvenus est encore plus remarquable par un important développement qu'elle nous montre dans les destinées de Zinzendorf et dans celles de l'église de Herrnhout, qui s'achemine à grands pas vers son indépendance ecclésiastique. Déjà, vers la fin de 1732, cette église songea à demander un pasteur qui fût particulièrement attaché à son service, en alléguant pour cela des raisons assez plausibles. Herrnhout contenait alors près de cinq cents âmes. Les personnes âgées

[1] *Spang.*, *Leben*, *etc.*, p. 55.

ou faibles ne pouvaient se rendre à l'église de Bertholdsdorf, et on ne pouvait exiger du pasteur qu'il vînt tous les dimanches à Herrnhout, en hiver ou par de mauvais temps, pour y tenir l'heure appelée *des étrangers.*

L'église (ou la commune) entrant, ou plutôt se laissant conduire dans les vues nuancées de Zinzendorf dont nous avons parlé (liv. IV, p. 310), présenta donc à la seigneurie un mémorial dans lequel elle demandait un pasteur qui, comme adjoint du pasteur (de Bertholdsdorf), annonçât la parole à ceux qui ne pourraient aller à l'église, veillât sur l'analogie de la foi, et conservât les constitutions des Frères moraves en une sage « harmonie » avec l'église de la confession d'Augsbourg. Pour cela elle proposait un jeune ministre de Tubingue, nommé Steinhofer.

Le pasteur Rothe y donna son consentement par écrit, et la chose fut notifiée aux autorités compétentes. Steinhofer, de son côté, comme théologien luthérien, n'osa accepter cette vocation, nouvelle en son genre et réellement équivoque, sans avoir là-dessus l'avis de quelques hommes de poids. Il proposa donc à la faculté théologique de Tubingue la question : « Si l'Église des Frères de Moravie, *dans la supposition de son accord avec la doctrine évangélique luthérienne,* pouvait persévérer dans la constitution et la discipline ecclésiastiques qu'elle avait depuis trois cents ans, et conserver cependant sa connexion avec ladite église évangélique? » — Comme c'était à cette même époque que le comte de Zinzendorf venait de recevoir l'ordre de vendre ses biens, et qu'il crut devoir céder momentanément à l'esprit de cet ordre, c'est-à-dire, s'éloigner du pays, il partit pour Tubingue, afin d'y donner, aux professeurs qui allaient répondre à une question si délicate, tous les éclaircissements nécessaires, et, comme cela se con-

çoit, pour les disposer à un avis favorable. Ce voyage à Tubingue fut ce qu'il appela dès lors son premier exil.

La Faculté répondit non-seulement par un oui positif, mais encore en établissant solidement ce qui n'avait été que supposé dans la question, savoir le parfait « accord de la doctrine » des Frères anciens et modernes avec « celle de la confession d'Augsbourg », en même temps que l'utilité et même la nécessité de leur discipline particulière.

Il semblait donc que rien ne s'opposât plus au désir de l'église de Herrnhout; mais il se présenta cependant encore plusieurs obstacles, au nombre desquels on doit surtout mentionner un ordre venu des autorités supérieures portant : « que Steinhofer ne devait pas être simplement adjoint, mais substitué (pour Herrnhout) au pasteur de Bertholdsdorf. » C'est ce que ne voulurent ni Rothe, ni Steinhofer; et ce dernier accepta une autre place.

On fit alors venir de Wurtemberg, avec la permission de l'électeur, deux ministres qui se chargèrent, sous les formes indiquées plus haut, du service de l'église.

Cependant Herrnhout venait de passer sous un nouveau souverain qui, dès que Zinzendorf eut notifié à la cour qu'il venait de se conformer à l'ordre de vendre ses biens, lui fit annoncer en retour qu'il pouvait rester en paix dans le pays. Quant aux réfugiés de Moravie, on leur maintint aussi la permission d'y rester *aussi longtemps qu'ils ne causeraient aucun trouble*.

Les Schwenkfeldistes que Zinzendorf avait accueillis à Bertholdsdorf jusqu'à ce moment, reçurent au contraire l'ordre de quitter le pays, et se rendirent en Pensylvanie, où ils furent visités dans la suite, à leur demande, par quelques-uns des ouvriers de l'*Eglise des Frères* établis en Géorgie.

Cependant l'Eglise sentit bien que la clause sous laquelle on leur accordait tolérance et protection, offrirait sans cesse aux ennemis une occasion de les inquiéter ; et comme d'ailleurs il était défendu aux autorités de la Haute-Lusace de recevoir de nouveaux réfugiés, ces circonstances réunies portèrent les Frères à prendre en plus mûre considération l'idée qui s'était présentée à eux depuis quelque temps, de ne pas s'accumuler tous en un même lieu, mais de former des colonies dans les contrées où ils pourraient être reçus sans exciter l'inquiétude des gouvernements. En conséquence, les habitants de Herrnhout se partagèrent bientôt en deux classes : l'une, composée surtout des gens du pays et d'autres luthériens, se disposa à rester ; l'autre, formée surtout des descendants des Frères moraves qui voulaient conserver leurs droits et leurs libertés religieuses, se prépara à former des *colonies* (ou établissements sous la forme morave en pays chrétiens) et des *missions* (établissements du même genre chez les païens). Ils pensèrent se procurer par ce moyen, à eux et aux frères qui pourraient encore penser à quitter la Moravie, une vie plus stable, et trouver en même temps dans cette résolution une occasion d'utiliser en d'autres lieux, et surtout parmi les païens, les grâces qu'ils avaient reçues du Seigneur et le précieux héritage de la constitution évangélique. C'est en effet de ces deux manières que l'œuvre des Frères s'est répandue au point où elle l'est actuellement.

Du reste, il est évident que, même sans ces motifs, le seul désir si naturel au chrétien de propager par tous les moyens possibles la connaissance et l'amour de Jésus, eût suffi pour exciter chez les Frères le désir de former en divers lieux des églises pareilles à celle qui venait de naître. Zinzendorf, en cherchant sans cesse à voiler cette dernière pensée,

nous semble avoir eu tort; il ne dit pas toute la vérité; et il se défend d'avoir eu du zèle comme on se défendrait d'avoir péché. — Mais il croyait devoir « parler au fou selon sa folie. »

Il se présenta bientôt l'occasion d'une première colonie; et, quoique les commencements de cette œuvre aient mal réussi, la chose a eu cependant des suites heureuses et importantes. Une compagnie de Copenhague venait d'acheter et désirait faire cultiver de nouveau la grande et belle île de Sainte-Croix,[1] que les Français avaient abandonnée depuis quarante ans, et qui depuis lors se retrouvait absolument inculte. Ce ministre de Pless, dont nous avons parlé dans l'histoire des missions de Saint-Thomas et du Groënland (liv. VIII, p. 94), y acheta quelques terres, et crut ne pouvoir faire mieux, pour le bien de ces terres et pour celui des nègres qui devaient les cultiver, que de demander au comte de Zinzendorf deux frères pour chacune des six plantations qu'il se proposait d'y établir; ils devaient y remplir les fonctions d'inspecteurs en même temps qu'ils pourraient, en toute liberté, y annoncer l'Évangile. Plusieurs Frères se sentirent disposés à accepter une aussi belle offre; le comte, de son côté, eut quelques craintes qu'ils ne se laissassent détourner du but principal de leur entreprise par les affaires de cette vie; mais comme la pluralité des voix du conseil de commune fut pour l'entreprise, on s'y résolut, et l'on choisit, parmi ceux qui se présentèrent, quatre couples et dix frères, à qui on donna pour préposé ce Tobie Leupold qui s'était offert déjà en 1731 pour la mission de Saint-Thomas (liv. VIII, p. 77 et 93).

[1] Cette île est tout près de celle de Saint-Thomas, où s'étaient rendus les premiers missionnaires des Frères; elle a douze lieues de long et quatre de large; celle de Saint-Thomas, sept de long et deux de large.

Cette colonie partit pour Copenhague, du 18 au 20 août, accompagnée jusque-là par Spangenberg.

Mais dès les premiers pas elle fut soumise à de rudes épreuves; et le Seigneur voulut que la traversée de la première des colonies des Frères en Amérique fût justement celle qu'on regarde comme ayant été la plus pénible de toutes celles qui se sont faites par les Frères. Arrivés à Copenhague le 13 septembre, ces frères ne s'embarquèrent que le 12 novembre. L'équipage se montait à environ deux cents personnes; et le bâtiment était proportionnellement si petit, qu'on se trouva extrêmement serré. On assigna à nos dix-huit colonistes, sur le devant du vaisseau, au deuxième étage au-dessus du tillac, une cahute qui n'avait, en longueur et en largeur, que cinq aunes, et qui était si basse, qu'ils ne pouvaient s'y tenir que courbés; ils furent donc obligés, la plupart du temps, de se tenir couchés, ce qui leur fut d'autant plus pénible, que plusieurs fois, à cause d'un temps orageux, ils ne purent monter de quelques jours sur le tillac pour y respirer un air pur. En même temps les matelots étaient pour la plupart si durs et si grossiers, que, quelque pénible et malsain que fût ce réduit, nos frères se trouvèrent encore heureux d'avoir un coin à eux où ils pussent tenir en paix, le matin et le soir, leurs heures de dévotion; car dès le commencement ils établirent entre eux presque tous les exercices religieux et toutes les charges qui se trouvaient à Herrnhout : moniteurs, surveillants, pourvoyeurs pour les choses extérieures, etc. Enfin, ils eurent si mauvais vent, qu'au lieu de partir pour l'Amérique, ils se virent contraints d'entrer dans un port de Norwége (à Tremmesund) et d'y passer l'hiver! Ces pauvres Frères, qui ne pensèrent pas au commencement qu'il s'agît d'un si long séjour, gardèrent par économie pour tout logement leur pauvre chambre du

vaisseau, où ils endurèrent bien des peines. Ce ne fut que le 15 janvier 1734 qu'ils louèrent une chambre dans le village, s'occupant à filer, à ébarber des plumes et à fendre du bois, de manière à gagner au moins ce que leur coûtait leur loyer. Il y avait dans le voisinage de Tremmesund quelques cavernes où les Frères allaient tenir leurs heures de chant et de prières, afin de n'être pas dérangés.

Enfin, après trois mois de séjour, le vaisseau remit à la voile le 11 mars. On espérait atteindre bientôt une latitude plus chaude; mais quelques jours après il revint un orage long et violent, qui retint le bâtiment plus de trois semaines dans le canal par un vent continuellement contraire, de manière que l'équipage n'arriva que le 16 avril dans les eaux de l'Espagne. Bientôt après ils atteignirent enfin le ciel des tropiques ; mais leurs souffrances ne firent alors que changer de nature. Ils trouvèrent un calme plat, et pensèrent périr de chaleur dans leur étroite demeure, sous cette zone brûlante. A tous ces maux se joignit encore la disette d'eau, car leur eau commença par être excessivement mauvaise et finit par manquer presque absolument. N'ayant avec cela que de la viande salée à manger pendant ce long voyage, presque tous les passagers, et quelques Frères dans ce nombre, furent attaqués du scorbut, dont quelques matelots moururent. Enfin, cependant, nos frères arrivèrent à Saint-Thomas, le 11 juin 1734, à leur grande joie, mais bien affaiblis, après avoir passé entre Copenhague et cette île au-delà de vingt-sept semaines (précisément six mois), tandis que l'on fait quelquefois cette traversée en quinze jours ou trois semaines.

Nous avons dit (liv. VIII, page 94) que Dober, alors seul missionnaire à Saint-Thomas, prévit aussitôt la mauvaise issue de cette entreprise. Effectivement,

l'île de Sainte-Croix était redevenue une île sauvage et recouverte d'épaisses broussailles, de grandes forêts, au travers desquelles le vent d'orient ne pouvait percer pour purifier l'air. Cependant les Frères prirent courage et se firent transporter avec douze nègres à Sainte-Croix. Mais ils se ménagèrent si peu dans ce climat brûlant, que bientôt ils tombèrent tous malades, et que dix d'entre eux entrèrent dans l'éternité dès les premiers mois! On chercha, il est vrai, à les remplacer l'année suivante (1735) par une nouvelle colonie de dix personnes, que vinrent rejoindre, en 1737, encore quelques autres frères, accompagnés d'un médecin de Copenhague; mais il semblerait qu'il y avait dans toute cette entreprise trop de vues accessoires; car elle ne réussit décidément pas, au moins pour le moment. Une partie des frères moururent sans avoir porté de fruits; d'autres revinrent en Europe; d'autres allèrent se joindre à la mission de Saint-Thomas, qui, n'ayant pour but direct que la conversion des païens, s'était soutenue sans aucun secours humain.

Cependant, on peut regarder cette tentative faite sur Sainte-Croix comme une semaille qui devait porter son fruit en son temps. Car, dès 1740, où l'on y fit une nouvelle tentative, mais en n'y établissant qu'une simple mission, on a vu lever en ces contrées, sur le champ de l'Evangile, une récolte magnifique: et les trois îles de Saint-Thomas, de Sainte-Croix et de Saint-Jean présentent à elles seules actuellement neuf mille trois cents nègres convertis. Ces succès brillants furent prédits par la foi dès que la nouvelle de la mort des premiers colons fut arrivée; car le comte composa sur cet événement un quatrain dont le sens est : « Dix sont jetés en terre comme s'ils étaient perdus; mais il est écrit sur leurs tombeaux: « C'est ici la semaille d'une église de nègres. »

Année 1734.

Retournons maintenant à Herrnhout, où vont se ısser des événements d'une influence plus générale. e mauvais succès d'une première colonie ne pouit porter les Frères à renoncer à l'idée vers laıelle les poussaient toutes les circonstances. Leur uvre s'étendait tous les jours. Herrnhout se trouıit dans cet état d'adolescence où l'être entier tend 'ec force à son développement; et à cette direction ıe prenait évidemment, sous la main de Dieu, l'œu·'e des Frères, se joignit l'impulsion irrésistible qui ıtraînait Zinzendorf à la carrière ecclésiastique, ɔur le déterminer à y penser définivement. Après voir examiné mûrement ce projet, d'abord lui seul, uis avec sa femme, qui lui en montra et lui en préit toutes les suites avec une perspicacité étonnante, uis avec l'église, qui pesa aussi sérieusement le pour t le contre de cette entreprise inusitée, et enfin, près avoir soumis le tout au Sauveur, par la voie du ɔrt qui décida pour le projet, le comte y mit la main.

Il n'avait pas besoin d'aller faire des études : il vouıit seulement se présenter à quelque faculté théoloique, comme un homme qui, ayant achevé ses études, emande à faire ses examens. Certaines raisons l'enagèrent à se rendre pour cela d'abord à Stralsund. Jn riche négociant de cette ville, ami des Frères, yant demandé à l'église un précepteur, le comte saiit cette espèce de prétexte et alla lui-même remplir ette place pendant un certain temps, en ne déclarant ncore son vrai nom ni au chef de famille même, ni ux professeurs, qui, ne le connaissant pas personellement, et trompés par plusieurs nouveaux écrits ontre Zinzendorf, avaient déjà commencé à prêcher t à *écrire contre lui.*

Arrivé le 29 mars, il se présenta aussitôt chez le surintendant,[1] sous le nom d'un M. de Freydek (c'était l'un des titres de la maison de Zinzendorf). Celui-ci lui offrit une prédication pour le 11 avril; et Zinzendorf accepta avec joie cette première occasion de sa vie d'annoncer l'Evangile en chaire. Il décrivit plus tard, en ces termes, les dispositions où il se trouvait dans ce moment solennel : « Sentiment de pauvreté et d'impuissance jusqu'à rentrer sous terre, puis ensuite une assistance éclatante de la grâce, avec une puissance d'expressions comme il me semble que je n'en ai jamais eu de semblable. » — Son intimité avec le président s'accrut rapidement; et celui-ci lui montra entre autres le plan d'un ouvrage auquel il travaillait contre Zinzendorf et les Frères de Herrnhout. Le comte lui demanda s'il avait lu les écrits de Zinzendorf, et sur l'aveu naïf que lui fit le surintendant qu'il ne les avait encore jamais vus, le comte l'exhorta à en prendre connaissance : il le fit, et le succès fut pleinement satisfaisant pour Zinzendorf.

Après quelques entretiens, celui-ci se découvrit aux professeurs : puis il prêcha encore quatre fois à la grande satisfaction du public; mais, pour éviter l'éclat, il continua de garder l'incognito. Enfin il demanda aux professeurs de Stralsund une suite de conférences qui devaient constituer son examen et qui durèrent quelques jours : car Zinzendorf ne voulut pas s'en tenir à un examen ordinaire; et pour donner à ses examinateurs toute la connaissance possible de ses principes et de sa conduite, il ajouta à tous ses actes des notes supplémentaires (*uberiores mentis declarationes*) consistant en plusieurs pièces très-détaillées. « Je leur ai montré et dit, » écrit-il à ce sujet, « de bouche et par écrit et en cinq prédications, tout

[1] Evêque luthérien.

ce que j'ai jamais cru et fait dans ma vie, en théorie et en pratique. Mais ils en sont restés au jugement favorable qu'ils avaient porté sur moi. »[1] Il est probable que jamais candidat au saint ministère n'a subi ni provoqué d'examen plus rigoureux que celui-là.

Le colloque étant terminé, le comte remit son épée au surintendant, en lui déclarant sa résolution de n'en porter plus jamais, et de se consacrer tout entier à l'œuvre du Seigneur.

Les professeurs lui délivrèrent une attestation d'orthodoxie fort étendue et très-honorable; et il partit le 29 avril après s'être fait connaître à quelques autres personnes, et entre autres au négociant dont il avait instruit les enfants pendant ces quatre semaines.

De retour à Herrnhout, sentant combien son entrée dans la carrière ecclésiastique paraîtrait singulière aux yeux du monde et peu digne de sa qualité de comte, décoré d'ordres et de titres élevés, il crut trouver un expédient qui remédierait jusqu'à un certain point à ces dernières objections, en même temps qu'il répondrait au besoin d'un séminaire qui se faisait toujours plus sentir chez les Frères. Il conçut le dessein de relever à ses frais un certain couvent abandonné de Würtemberg, d'y établir le séminaire projeté, et de demander, pour en prendre lui-même la direction, le rang d'un des prélats de l'église du Würtemberg. Mais le duc vit des inconvénients à ce projet, et la chose ne réussit pas.

Cela n'empêcha pas le comte d'aller en avant. Il déclara publiquement à l'église, le 21 novembre,

[1] On peut voir dans Krantz, p. 226-229, l'énumération des chefs des matières qui furent traitées dans ces divers examens. C'est un cours de théologie complet.

qu'il embrassait l'état ecclésiastique; et l'église le couvrit de vœux et de bénédictions, qui lui laissèrent, pour le reste de ses jours, un souvenir extrêmement doux de cette journée. Peu de jours après, il partit pour Tubingue, où il remit aux théologiens une déclaration de sa décision, en leur demandant l'ordination. Voici un extrait de cette pièce dont la beauté, quoique le langage en soit un peu prétentieux, ne sera pas sans intérêt pour les lecteurs en état d'en juger.

« Dès ma plus tendre enfance, [1] j'ai cru que Christ est mort pour la vie du monde : cette foi n'a pas été à l'abri des combats; mais elle s'est toujours présentée à moi avec une force irrésistible. La foi a fait naître les sentiments; ceux-ci l'amour, et l'amour a demandé les œuvres... J'avais dix ans, quand je commençai à m'appliquer à gagner des âmes à mon Sau-

[1] *Tener adhuc credidi mortuum esse Christum pro vita mundi. Non sine conflictatione id credidi; sed mihimet ipsi, quo minus crederem, imperare non potui. Sensum allectavit fiducia, amorem sensus, amor efflagitavit officia... Decem annos egi, cum studia mea animis Servatori conciliandis impendere cœpi.* Σωφροσύνην *deficientem* πίστις *supplevit. Quartum nunc supra tricesimum vivo, varia expertus rerum discrimina, semper idem. Ardor non tepuit, suadent casus* ἀκρίβειαν, *experientia dabit,* ὑπομονὴ δοκίμην... *Superest, quod Paulus enixe commendat, exemplum Stephanæ,* εἰς διακονίαν ἁγίων τάξαντος ἑαυτόν. *Quod, sive,* ἀντιληψέων, diaconorum *sive quodcumque aliud officium innuat, nobis admodum convenit. Libertatem conscientiæ servat, vocationi internæ opitulatur, vitæ anteactæ respondet, futuram ordinat. Quod reliquum est, fræna laxare nolo. Ecclesiam vestram, dulce mihi et venerabile nomen, perpetim consulam... Pergam igitur ; et præstantissimo Servatori animos desponsatum, amicos conciliatum, ovès congregatum, commensales coactum, servos conductum ibo... Ad amussim veritatis evangelicæ, imo scripturariæ, studiose reducam omnia;* disciplinam *fratrum quos ovile* Theophylacticum *vel mecum alit, vel in Europa hinc inde dispersit, strenue custodiam... Ita Redemptori meo, et animorum omnium Amico, Pastori, Sponso, miserum sisto discipulum, servulum, quem sibi commendatum habeat, regat, protegat, ratio postulat ipsi Legislatori suscipienda :* Miser sum (Ps. XL, 18). Er hilft den Elenden herrlich (Ps. CXLIX, 4). — *Scripsi Tubingo, d.* XVIII, *Dec* CIϽIϽCCXXXIV. *Ludovicus Zinzendorfius.*

eur. Ce qui me manquait en sagesse, la fidélité y ıppléait. Maintenant âgé de trente-quatre ans, j'ai ııt des expériences de tout genre; mais je suis resté › même : l'ardeur ne s'est point ralentie! Les divers vénements de la vie nous appellent à peser nos démarches : l'expérience nous l'apprend, et la patience roduit l'épreuve. » (Ici le comte expose les raisons ui lui ont fait choisir la carrière ecclésiastique, ce u'il a fait à Stralsund, et l'objet particulier pour lequel il s'adresse maintenant aux théologiens de Tübingue; ne leur demandant ni la qualité de docteur, i celle de simple ministre (candidat, abbé), mais un rade quelconque qui l'autorise, sans autre définition lus stricte, à se vouer à l'œuvre du ministère évanélique, puis il ajoute :)

« Ce que je désire, c'est donc de prendre dans Eglise cette position de Stéphanas que Paul relève vec tant d'affection, et de me dévouer au service les saints (1 Cor. XVI, 15, 16), soit que ce service n'appelle à celui de simple servant (1 Cor XII, 28), u de diacre, ou à tel autre; peu m'importe : c'est là a vocation qu'il me faut. Cette position me laissera na liberté de conscience, coïncidera avec ma vocaion intérieure, répondra à ma vie précédente, et églera mon avenir.

» Du reste, je ne veux pas marcher sans frein. 'aime et j'honore l'Eglise, [1] et je la consulterai contamment.... J'irai, comme jusqu'ici, fiancer des âmes mon bien-aimé Sauveur, lui gagner des amis, lui assembler des brebis, inviter des conviés, lui engaer des serviteurs. Je m'attacherai scrupuleusement la règle de la parole écrite, et je conserverai avec

[1] Le comte dit même : *Votre église*, comme s'il se fût considéré omme n'étant pas de l'église des théologiens de Tubingue, quoiue ceux-ci *fussent luthériens*.

soin cette discipline des Frères que possède le troupeau de Herrnhout. Je viens donc présenter à mon Rédempteur, à l'Ami, au Pasteur, à l'Epoux des âmes, un pauvre disciple, un serviteur misérable, mais que son Législateur protégera et dirigera, par cette seule raison qui lui suffira : « *Je suis pauvre* (Ps. XL, 17); mais il délivre les pauvres d'une manière admirable (Ps. CXLIX, 4). » [1]

La Faculté publia aussitôt une réponse, par laquelle elle donnait au désir du comte sa pleine approbation et lui souhaitait la bénédiction du Seigneur; et le même jour, 19 décembre, le dimanche avant Noël, le comte prêcha dans la cathédrale et à l'église de l'Hôpital, en faisant ainsi son entrée publique dans la carrière ecclésiastique. [2]

Il semble que le Seigneur ait préparé Zinzendorf d'une manière toute particulière à cette entrée dans son service : car c'est au commencement de cette année, avant qu'il eût fait aucune des démarches que nous venons d'exposer, que ses vues théologiques prirent cette tournure, nouvelle et dès lors fixe, dont nous avons parlé précédemment (liv. VI, p. 37), et dont nous rappellerons les circonstances en peu de mots, vu l'importance de la chose. Seulement on se souviendra qu'en citant l'événement nous avons dit, à l'endroit cité plus haut, ce que nous pensions à ce sujet.

Voici le récit de Krantz (p. 230) : « L'Eglise de Herrnhout reposait sans doute déjà sur le fondement

[1] C'est ainsi que traduit Zinzendorf, d'après Luther.

[2] A Stralsund, il n'avait prêché qu'en attendant ses examens et par manière d'épreuve : après ceux-ci, il reçut une attestation de capacité; ici, déjà suffisamment connu, il est admis publiquement dans le corps ecclésiastique. Quant à la consécration, il ne la reçut que plus tard, parce que c'est l'usage de plusieurs églises, de ne la donner qu'au moment où le ministre entre effectivement dans les fonctions pastorales.

les apôtres et des prophètes; et nous avons vu suffisamment les bénédictions entraînantes que le Seigneur faisait reposer sur elle. Mais on ne pourrait dire cependant qu'elle bâtit toujours sur ce fondement avec la même simplicité. La prédication était instructive, mais trop diffuse, et détachait trop la morale du sentiment de la grâce; elle avait encore quelque chose de mystique, de légal et d'inquiétant. Au commencement de cette année, il se fit à ce sujet un grand changement. Le comte, qui avait vu des théologiens de toutes les sortes, avait été conduit à examiner sérieusement le fondement de sa propre foi, et en vint à une profonde méditation sur la doctrine de la Rédemption de Jésus-Christ. C'était pour lui, comme il l'appela plus tard, une véritable tentation théologique. « Cela me donna, ajoutait-il, sur toute la doctrine du salut une lumière dont je fis le premier la bienheureuse expérience dans mon cœur, et qui se manifesta ensuite dans le cœur de mes chers frères et collaborateurs; et depuis 1734 le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ devint notre matière distinctive, publique et unique, notre remède universel à tous les maux, en pratique et en théorie : et c'est là que nous en resterons éternellement. »

Là-dessus Krantz fait mention du billet trouvé dans les cendres : sur quoi un autre historien fait ces observations : « Dès ce moment le Père céleste révéla et glorifia d'une manière toute particulière son Fils Jésus-Christ et sa Rédemption parfaite dans le cœur du comte et, par son moyen, dans toute l'Eglise des Frères. Dès ce moment l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde et le Sang de l'alliance ont été et sont restés l'objet continuel et fondamental de leurs pensées et de leur prédication : comme c'est aussi de ce moment que datent les plus heureuses années de l'Eglise, ses succès les plus

éclatants, et aussi l'animosité la plus prononcée du monde contre elle. »

On a vu aussi que c'est à l'occasion du billet rappelé ci-dessus, que le comte fit son fameux cantique: « O chef divin, en qui nos âmes croient, etc., » qu'il fit imprimer plus tard à Tubingue comme une déclaration de sa foi, le jour même où il embrassa publiquement la carrière ecclésiastique.

C'était déjà dans le premier feu de ces nouveaux sentiments qu'il était parti en printemps pour se faire examiner à Stralsund; ce fut dans ces mêmes sentiments qu'il passa le reste de l'année, qu'il se présenta à Tubingue, et qu'il vécut le reste de ses jours.

Un autre objet qui occupa les Frères dans le commencement de cette année, fut la tentative d'une mission parmi les païens qui se trouvaient encore en Laponie et parmi les *Samoïèdes.* [1] A l'occasion de la *fête des païens*, [2] et des communications qui furent faites à l'église, plusieurs frères se montrèrent de nouveau disposés à partir pour quelque mission, et nommément pour la Laponie : et, en effet, trois d'entre eux furent envoyés dans cette dernière contrée, avec l'instruction expresse de ne s'adresser qu'à des païens parmi lesquels il n'y aurait point encore de missionnaires, et où ils ne s'ingéreraient dans le travail de personne.

[1] Ces derniers habitent surtout la Sibérie nord ouest

[2] Les Frères ont conservé jusqu'à ce jour, comme les luthériens, plusieurs des jours de fêtes instituées par l'église romaine, entre autres celui du 6 janvier appelé l'*Epiphanie*, ou apparition, parce que c'est à ce jour qu'on avait placé, dans les premiers siècles, l'anniversaire de la naissance de notre Sauveur. Plus tard, ce même jour fut consacré au souvenir de l'arrivée des sages d'Orient, en tant qu'ils furent comme les prémices des nations païennes. C'est pour cette dernière raison que les Frères avaient placé sur ce jour la fête qu'ils appelaient *des païens*. On la célébrait principalement en communiquant à l'église des nouvelles de l'œuvre de Dieu parmi *les idolâtres* dans les diverses parties du monde.



Ils arrivèrent en novembre à Stockholm, où, étudiant le suédois, ils furent en bénédiction à un grand nombre d'âmes; en 1735, il se rendirent à Tornéa, où ils eurent encore à étudier la langue du pays: puis ils commencèrent à parcourir la Laponie suédoise. Mais comme ils trouvèrent partout quelques établissements pour la conversion des gens du pays, ils résolurent de passer dans la Laponie russe. Deux d'entre eux retournèrent donc, en 1736, jusqu'à Kœnigsberg, où ils s'adjoignirent un troisième frère pour se rendre à Moscou. Là ils trouvèrent des personnes pieuses et éclairées qui leur donnèrent les secours et les directions nécessaires pour se rendre à Archangel, où ils firent connaissance de quelques Samoïèdes, qui étaient disposés à les emmener avec eux. Mais quand ils demandèrent leur passeport, on les soupçonna d'être des espions suédois, on les mit en prison chacun à part, et après les avoir examinés pendant trois semaines, on les fit emmener à Pétersbourg.

En chemin leurs gardes étaient d'abord très-durs envers eux; mais la douceur de leurs prisonniers les adoucit. Un jour qu'ils passaient par-dessus un lac gelé, la glace se rompit et le traîneau s'enfonça avec deux des frères et les deux soldats. Le troisième leur aida à tous les quatre à sortir de l'eau, et les soldats vantèrent dès lors beaucoup la probité de ces frères, qui, au lieu de les laisser se noyer pour prendre la fuite, leur avaient sauvé la vie.

A Pétersbourg ils furent emprisonnés et interrogés encore pendant cinq autres semaines, mais leur simplicité et leur franchise les sauvèrent. Quelques personnes considérées leur témoignèrent beaucoup de bonté, et enfin un des ministres d'état leur donna un passeport pour Lubeck en leur disant: « Allez seulement, *bonnes gens*, on n'a pas besoin de vos servi-

ces ici. Peut-être que le temps viendra où l'on vous appellera; alors vous pourrez revenir. »

Et la chose est effectivement arrivée.

Après cette tentative de mission, on fit celle d'une première colonie en pays chrétien.

On se rappelle que le but de ces *colonies* était de placer ailleurs que dans la Haute-Lusace, où c'était maintenant interdit, les réfugiés moraves ou bohémiens qui pourraient arriver encore et qu'on ne voulait pas renvoyer dans le pays de leur oppression. La contrée qu'on avait en vue pour cette colonie, était la principauté de Holstein, sur les bords de la mer Baltique. Cinq frères partirent de Herrnhout pour Kiel, avec une recommandation de Jablonsky. La colonie devait s'y établir sur le pied de celle de Herrnhout, et dans la même attitude à l'égard de l'église nationale.

Le duc inclinait à les recevoir; mais le consistoire fit des difficultés, et les Frères se transportèrent (au commencement de 1736) dans une partie du Holstein, qui dépendait du roi de Danemark, où ils fondèrent un endroit sous le nom de *Pilgerruh* (repos des pélerins). Les premières années semblaient en effet promettre du repos; mais bientôt il s'éleva des divisions au-dedans et des difficultés avec le gouvernement, et la colonie fut dissoute en 1741.

Une autre division des Frères se dirigea sur la Géorgie. Le comte était entré précédemment en correspondance avec les entrepreneurs de la colonie de ce pays en faveur de quelques Schwenkfeldistes, qui émigraient pour cette contrée, parce qu'on ne voulait pas les souffrir dans la Lusace. A cette époque, ces mêmes entrepreneurs offrirent au comte une certaine étendue de pays pour des colons tirés de l'Eglise des Frères; et comme cette offre pouvait devenir le moyen d'aborder les Indiens de ces contrées, et particulièrement les Chérokées qui se montraient

bien disposés, quelques frères résolurent de se rendre à cette destination. Une première colonie partit en novembre 1734, et trouva à Londres Spangenberg, qui s'était déjà entendu sur toute cette affaire avec le général Oglethorpe, alors gouverneur de la Géorgie. Spangenberg conduisit lui-même cette colonie en Amérique, où il travailla ensuite pendant quelques années parmi les différentes colonies et missions.

Ces colons arrivèrent au printemps de 1735, et furent rejoints en été par un renfort considérable qui leur arrivait sous la conduite de David Nitschmann. Nous devons d'autant plus faire mention de cette société-là, que, dans ce voyage, nos frères se trouvèrent sur le même vaisseau avec l'illustre chef de l'église des méthodistes wesleyens, John Wesley, accompagné de deux de ses collaborateurs les plus distingués, son frère Charles et Benjamin Ingham, qui se dirigeaient comme eux sur la même contrée. Cette rencontre devint dans la suite l'occasion de la liaison des Frères avec un grand nombre d'âmes réveillées en Angleterre; elle commença surtout les rapports des Frères avec les wesleyens, dont nous parlerons peut-être un jour au long, si Dieu nous fait la grâce de pouvoir donner, après cet ouvrage-ci, l'histoire admirable de cette autre portion de l'Eglise de Christ.

Arrivés à leur destination, nos colonistes se construisirent aussitôt, à la Savanne, les logements nécessaires, et ils établirent à une lieue de là une école, qu'un chef des Indiens et les enfants du pays vinrent fréquenter, pour entendre, selon leur expression, « la grande Parole. »

Dans les premières années, la colonie prospéra sous la bénédiction du Seigneur, soit pour le temporel, *soit dans l'œuvre* évangélique. Sous le pre-

mier rapport, les Frères étaient parvenus à liquider toutes les avances qu'on leur avait faites pour leur transport et leur établissement; et quant à l'œuvre de la mission, l'école offrait une excellente perspective. Mais, en 1739, la guerre ayant éclaté entre les Anglais et leurs voisins les Espagnols, les Frères, qui ne voulaient pas consentir à prendre les armes, furent obligés en conséquence d'abandonner les beaux champs qu'ils avaient si heureusement établis et leurs belles moissons, et de se rendre en Pensylvanie, où ils fondèrent par la suite les colonies de Bethléhem, de Nazareth et d'autres encore.

Nous n'avons point ici-bas de cité permanente.

Année 1735.

Pour reprendre la suite des événements qui se passaient à Herrnhout, nous dirons que, peu après le départ des premiers colons pour la Géorgie, les Frères revirent parmi eux, au commencement de 1735, Léonard Dober, que l'église avait rappelé de Saint-Thomas, comme on l'a dit, pour l'installer solennellement dans la charge d'Ancien général (livre VIII, p. 94). Ce fut le 5 février qu'il arriva à Herrnhout, et la cérémonie de son installation eut lieu peu de jours après. Le comte exposa à Dober avec une grande force l'importance de sa charge, en lui faisant sentir quels maux affreux il peut résulter des égarements d'nn ancien qui ne se laisse pas constamment conduire par le Saint-Esprit, et n'est pas toujours armé des dispositions de Christ. Il fit, à ce sujet, cette observation remarquable et d'une vérité effrayante, qu'un homme revêtu de cette charge, s'il vient à se complaire en lui-même et à s'élever à cause de la *grâce de* sa vocation, peut devenir un Lucifer. D'un

autre côté il lui représenta que, si la pesanteur des charges qui allaient reposer sur lui l'effrayait et lui faisait perdre courage, il pouvait lui arriver comme à Moïse, qui s'attira une sévère réprimande de Dieu par cela seul qu'il commençait à douter quoiqu'il eût devant lui une parole du Seigneur. Le comte proposa ensuite à Dober quelques questions fondamentales qui fournirent au nouvel ancien l'occasion d'exposer à l'église ses dispositions et ses principes; après quoi Zinzendorf et tous les frères lui promirent respect et obéissance, et l'église implora sur lui les bénédictions du Seigneur.

Pour conclusion, les frères, puis ensuite les sœurs, lui exprimèrent leurs vœux fraternels par un grand nombre de versets de cantiques.

Cette affaire importante étant terminée, l'église en vint peu après à l'autre objet qui l'occupait de plus en plus depuis longtemps, c'est-à-dire, à se pourvoir d'un ministère en propre. Ses colonies et ses missions qui se multipliaient de jour en jour exigeaient des ministres qui fussent autorisés à administrer le baptême et la cène et à remplir les autres fonctions du saint ministère; et les Frères ne pouvaient s'attendre à ce qu'une église protestante quelconque voulût et pût leur fournir, en nombre suffisant, des ouvriers aussi dévoués que devaient l'être les missionnaires de l'église, ni consacrer les hommes excellents, mais le plus souvent sans lettres, que leur auraient présentés les Frères. Outre cela ceux-ci désiraient, pour éviter autant que possible tout conflit avec les églises protestantes les plus exigeantes et particulièrement avec l'église épiscopale d'Angleterre, non-seulement acquérir l'ordination presbytérienne, mais ressaisir cette ordination épiscopale que leurs ancêtres avaient possédée, et qui, éteinte dans leur dernier évêque Comménius, se trouvait pourtant encore conservée dans la branche polonaise.

Jusqu'à cette époque le comte avait redouté de voir les Frères en venir là, parce qu'il sentait bien que leurs ennemis en profiteraient pour représenter leurs églises comme formant une nouvelle communion distincte de l'église luthérienne. Mais, tout en redoublant ses efforts pour prévenir ce jugement, il crut qu'il ne pouvait éviter la démarche dont il s'agit; et après avoir remis la chose, par la voie du sort, entre les mains du Seigneur, qui l'autorisa, les Frères n'eurent plus qu'à chercher entre eux celui qu'ils croyaient le plus propre à recevoir la charge d'évêque. Le choix, également approuvé par le sort, tomba sur David Nitschmann.

C'est ce David Nitschmann l'aîné, charpentier de sa profession, qui avait été un des cinq qui arrivèrent à Herrnhout le 12 mai 1724 (liv. III, IIe part., p. 280). Depuis lors il avait été l'un des aides de l'église : c'est lui qui avait accompagné Léonard Dober à Saint-Thomas (liv. VIII, p. 81), et l'on avait vu jusqu'ici que le Sauveur avait été avec lui dans toutes ses voies. — On peut se rappeler le bel éloge que Zinzendorf faisait de son caractère.

Le comte avait préparé la chose de longue main et correspondu à ce sujet avec Jablonsky. David Nitschmann s'était aussi rendu quelquefois auprès de ce dernier, et avait été examiné et approuvé de lui. Jablonsky, muni du consentement écrit de son collègue Sitkovius, à Lissa, en Pologne, procéda donc à cet objet important, et conféra à ce frère, en présence de quelques témoins de la nation bohémienne, la qualité d'évêque des églises des Frères, « avec pouvoir de faire les visitations auxquelles l'appelait sa qualité d'évêque, de consacrer les pasteurs et les diacres de ces églises, et de remplir toutes autres fonctions appartenant à un *antistes* (*senior*, *évêque*) de *l'église*. »

Aussitôt ce grand pas fait, Zinzendorf se vit engagé dans une suite de démarches qui eurent des résultats d'une haute importance. Comme il apprit qu'il se répandait en Danemarck et en Suède de graves calomnies sur son compte et sur celui de l'église, il résolut d'aller lui-même à Copenhague pour demander une enquête à ce sujet, en se faisant examiner à compte nouveau par quelques théologiens. Il prit avec lui le nouvel évêque, David Nitschmann. On trouve avec plaisir dans ses journaux, parmi ces affaires extérieures, des traces marquantes des bénédictions intérieures qui jamais ne lui manquaient au milieu même de la vie la plus active. C'est ainsi qu'il dit, dans son journal de cette époque, qu'il fut profondément réjoui en route par cette parole du jour : « Il les a conduits au droit chemin; » et il écrivait à ses frères : « J'ai passé mon temps très-heureusement; j'ai éprouvé des grâces inexprimables et plus grandes que jamais : ces faveurs, jointes au plan entier de mes travaux, que mon Ami m'a développé de manière que vous vous en apercevrez en moi, à ce que j'espère, puis enfin mon travail sur le Nouveau-Testament, m'ont rendu extrêmement heureux. »

Zinzendorf s'adressa par écrit au roi en personne, qui, de son côté, lui fit témoigner beaucoup de bonne volonté. Mais en résultat on répondit à la demande qu'il faisait d'être examiné par-devant la Faculté théologique, que cela n'était pas nécessaire, vu que personne n'avait encore porté de plainte positive contre lui. Le comte s'en retourna donc, mais en traversant rapidement une partie de la Suède. Quelques personnes considérées de Stockolm en prirent l'occasion de répandre partout le bruit qu'il avait été chassé du Danemarck, et qu'on lui en ferait autant en Suède.

Ces calomnies croissantes engagèrent Zinzendorf

à publier, en décembre 1735, cette *Déclaration au roi de Suède*, dont nous avons parlé d'avance (liv. IV, IIe p., p. 320 et suiv.), et qu'il fit distribuer à Ratisbonne, pendant la tenue de la diète, à toutes les ambassades. Les Frères mettent, comme on l'a dit, une grande importance à cette déclaration, dont le principal but était d'établir l'union des Frères avec l'église luthérienne; et ils pensent que cet acte a abattu plus d'une machination de leurs ennemis, qui auraient voulu les faire chasser de l'empire. — Il est possible que cet écrit ait eu en effet ces heureux résultats; pour nous, nous rappellerons nos observations précédentes. Zinzendorf ne parle ici qu'en son nom : il déclare, il est vrai, que ses frères partagent sa foi; mais ce n'est point de la part de l'église qu'il parle ainsi. De plus, ce qu'il dit, même pour sa personne, n'est point une déclaration positive d'adhésion à la confession d'Augsbourg : il montre seulement, comme pourrait le faire tout fidèle modéré dans ses principes et ami de l'union des chrétiens, que ses vues sont conformes à celles de cette confession. C'est ce qu'il fait ailleurs, quant aux trente-neuf articles de l'église anglicane. L'acte même dont il est question prouve la vérité de nos observations : car le comte dit, vers la fin de cette pièce : « Il faudrait que je me plusse à des disputes de mots, si je voulais affecter quelque diversité de doctrine quant à la religion luthérienne et à la confession d'Augsbourg, etc., » ce qui est précisément le langage d'un homme qui se place dans la position que nous venons de décrire.

Sans doute qu'il n'en fallait pas tant pour établir que le comte et les Frères voulaient être considérés comme étant de la confession d'Augsbourg; ils n'avaient qu'à le dire et à le vouloir; et des gens qui le répètent si souvent ont tout le droit d'être crus. *Mais si les* descendants des anciens Frères avaient

positivement et simplement adopté pour leur confession celle d'Augsbourg, il eût fallu renoncer en ce point à la filiation qu'on voulait maintenir ou établir entre la nouvelle église et l'ancienne, ce qui eût eu l'air de renier ses ancêtres et eût confondu l'Église des Frères, plus qu'on ne le voulait, avec la branche luthérienne. C'est pourquoi, tout en soutenant que l'église renouvelée appartenait à la confession d'Augsbourg, Zinzendorf s'est toujours bien gardé de la confondre avec elle, même sous le rapport de cette confession de foi; si quelqu'un conservait le moindre doute à ce sujet, deux mots y mettront un terme sans réplique. — Quand, plus tard, Zinzendorf se vit pressé vivement sur ce point par le clergé de Hollande, il n'eut pas d'autre ressource, pour sauver sa thèse, que de dire « que la confession des Frères de Bohême était encore celle des Frères actuels, *mais liée et combinée avec celle d'Augsbourg.* » (*Bud. Samml.*, p. 301.) Et, ce qui est bien plus décisif encore, Zinzendorf fit, neuf ans plus tard, en 1744, dans un synode général, la *proposition* « que les Frères se déclarassent *purement et simplement pour la confession d'Augsbourg*,... et abandonnassent par là absolument la confession bohémienne. » Qu'avaient-ils donc fait jusque-là?...

Abandonnant donc encore une fois ces choses, pour considérer Zinzendorf sous un point de vue qui va plus directement à l'édification, nous ne citerons de la déclaration dont il s'agit qu'un morceau de Luther, que le comte s'applique à lui-même et qui est en effet éminemment applicable, dans tous les temps et dans tous les lieux, à ceux qui confessent le nom de Jésus devant le monde.

« Que dirai-je donc? « s'écrie Zinzendorf après Luther. « Comment me plaindre? Je suis encore en vie, j'écris, je prêche, j'enseigne tous les jours, et

encore se trouve-t-il, non-seulement parmi les ennemis, mais parmi de faux frères, des gens assez envenimés pour oser invoquer contre moi ma propre doctrine, voulant m'apprendre et me disant en face que j'enseigne autrement que je ne fais... Comment puis-je suffire seul à fermer toutes les bouches du diable, à faire taire ceux qui ne veulent ni entendre ni remarquer ce que nous écrivons, et qui ne savent s'exercer qu'à tordre et à corrompre indignement toutes nos paroles, je dis même toutes nos syllabes? Il y a eu ici, à Wittenberg, un docteur français qui a dit publiquement, en notre présence, que son roi était pleinement et parfaitement assuré que nous autres protestants de ces contrées-ci nous n'avions ni temples, ni magistrats, ni mariage; mais que nous vivions ensemble comme des animaux, et que chacun faisait ce qu'il voulait. Eh bien! comment oseront-ils nous regarder en face au dernier jour, devant le tribunal de Christ, ceux qui persuadent de pareilles choses aux rois et à ceux qui les écoutent! »

Ainsi parlait Luther, ainsi parlait Zinzendorf, ainsi parlera toujours l'enfant de Dieu, à mesure qu'il sera plus semblable à son maître (Jean XVI, 2-4).

Nous reprenons maintenant quelques-uns des événements de détail de l'année dont nous donnons l'histoire. Ce fut au mois de juin de cette année que l'église reçut la nouvelle de la mort des dix colonistes de Sainte-Croix, dont nous avons parlé plus haut (p. 144). Ce fut une rude épreuve pour la foi des faibles; mais, comme on l'a vu, Zinzendorf donna gloire à Dieu en restant ferme dans la confiance en Lui, et il composa à ce sujet ce cantique dont nous avons rapporté un verset, et qui exprimait encore cette autre pensée : « C'est un conseil pris dès longtemps, *qu'il faut* semer des larmes avant de moissonner de

la joie; c'est maintenant le moment de porter les gerbes en pleurant; mais, etc. »

Et effectivement on peut dire de nos jours que chacun de ces dix grains semés en terre en a rapporté mille.

Dans ce même mois de juin, David Nitschmann, le cadet, partit pour Pétersbourg, chargé de s'informer plus exactement de ce qui concernait les populations païennes qui demeuraient sur la frontière de la Russie, et aussi des exilés de Moravie qui devaient s'être retirés dans le Caucase. On a vu aussi que c'est dans le courant du même été (1735) que partit pour la colonie de Sainte-Croix un renfort de dix personnes (p. 141), et, quelques jours plus tard, celui pour la colonie de Géorgie (p. 154), qui fit le voyage avec les frères méthodistes. Il se fit en outre encore d'autres envois dont nous ne donnons pas le détail, mais à l'occasion desquels le comte exprima l'espoir que Dieu ferait de grandes choses dans les temps qui s'approchaient, qu'un grand nombre de témoins du Sauveur seraient remplis du Saint-Esprit, et que les frères devaient se tenir prêts à se multiplier au service du Seigneur avec joie et dévouement.

L'un de ces nombreux envois mérite cependant une mention particulière. L'église fit partir en août trois frères pour Surinam, dans l'Amérique méridionale, avec la commission d'y prendre les informations nécessaires pour l'établissement d'une colonie qu'on projetait d'y former; et voici l'occasion de cette dernière entreprise.

A son passage par la Hollande pour se rendre en Angleterre, Spangenberg, obligé de faire traduire en hollandais les écrits qu'il voulait communiquer, s'adressa à un nommé Lelong, homme sage et éclairé qui s'occupait d'objets de ce genre. Celui-ci communiqua aussitôt avec admiration à un grand nombre de

personnes pieuses les choses qu'il apprenait par cette voie concernant l'Eglise des Frères; et quoique le comte vît avec un extrême chagrin qu'on affichât ainsi cette œuvre contre laquelle s'élevaient des cabales formidales, il ne fut plus à temps d'empêcher Lelong de publier sur ce sujet un ouvrage qu'il intitula : *Les merveilles de Dieu envers son Eglise*; et ce fut l'origine des relations que les Frères soutinrent par la suite avec la Hollande.

Quant à l'affaire de Surinam, elle se régla facilement. Les trois frères dont nous venons de parler, ayant envoyé des rapports encourageants, ils furent suivis en 1736 et en 1740 de quelques autres frères, qui établirent une plantation sur les bords du Cottica, et commencèrent à former des liaisons avec les nègres, les Indiens, et même avec les Juifs établis dans ces contrées. Mais il paraît qu'il était décidé que pas une seule de ces colonies ne réussirait dans ses commencements; les heures d'édification que tenaient les Frères et auxquelles leurs voisins se rendaient en grand nombre, ayant excité du trouble, les Frères quittèrent cette colonie en 1745, et se retirèrent les uns en Pensylvanie, les autres à Rio-de-Berbice dans le voisinage. Cependant ils y revinrent plus tard, et réussirent à y fonder un établissement.

Nous ne terminerons pas ce qui concerne cette année sans citer quelques-unes de ces particularités édifiantes qui ont été l'objet primitif de cet ouvrage, et quelques-uns de ces détails personnels qu'on aime toujours à recueillir sur les hommes célèbres.

Vers la fin de l'année le comte fit un voyage en Suisse, comme cela avait été résolu dans une assemblée d'église. Il fit une partie de ce voyage à pied comme cela lui arrivait quelquefois, quoique la chose lui fût plus difficile qu'à d'autres; car il avait encore *quelques* habitudes de grand seigneur; il marchait la

tête haute, en même temps qu'il avait la vue très-basse; et comme il était continuellement distrait par le commerce non interrompu de son âme avec son Sauveur, il ne valait rien pour un piéton; il heurtait contre les cailloux, marchait dans l'eau, et se mettait presque toujours les pieds dans un misérable état.

Quelquefois en outre, comme dans l'occasion actuelle, il voulait aller seul, sans domestique, ni autre compagnie. Un seul frère l'avait accompagné dans ce voyage-ci pour quelques lieues; mais il le renvoya bientôt, afin de pouvoir, comme il l'écrivait à Spangenberg, alors en Amérique, rester en communion plus intime avec son ami. — En effet. lorsqu'il était seul, il avait coutume de parler avec Dieu à aussi haute voix que s'il eût été visiblement présent; et alors il lui arrivait d'autant mieux de perdre son chemin; surtout lorsqu'il marchait de nuit, comme cela lui arrivait souvent, pour s'être arrêté çà et là à exhorter quelques âmes auxquelles on l'avait adressé. Dans ces cas les affaires d'argent n'allaient pas mieux que le reste. Comme il avait, sans cela, toujours quelqu'un auprès de lui qui se chargeait des choses de ce genre, il ne s'y entendait point; il ne connaissait nullement les différentes monnaies du pays; s'il rencontrait un pauvre, il était capable de lui donner tout son avoir d'un seul coup, de sorte qu'il a aussi éprouvé quelquefois ce que c'est que de voyager pauvrement. Un jour, qu'au bout de sa provision il demandait un morceau de pain pour les quelques sous qui lui restaient, on se moqua de lui pour toute réponse.

Il lui arriva dans ce même voyage une chose bien remarquable. S'étant arrêté un jour chez un comte de ses connaissances, et ayant prolongé comme de coutume la conversation fort avant dans la nuit, il se disposait à aller prendre son repos; mais un pressentiment *singulier* le poussa à continuer à l'instant son

voyage. Ayant consulté là-dessus le Seigneur par la prière, il fut fortifié dans son sentiment; il dit adieu au comte; il fait atteler; et à peine est-il parti, que le plafond de la chambre dans laquelle il devait coucher s'écroule. Le comte, chez qui cela s'était passé, en a conservé une impression profonde; et Spangenberg, qui rapporte ce fait, a vu lui-même et cette personne et l'appartement en question.

A son passage par Constance, Zinzendorf visita la place du martyre de Jean Huss, et y chanta en entier un cantique qui commence par ces mots :

Viens, ô croix! je te salue,
Saint opprobre, heureux fardeau, etc.,

qui lui fournit l'occasion d'une conversation salutaire avec le domestique de place qui l'avait conduit dans ce lieu.

Nous terminerons ces détails par un trait qui nous semble encore mériter d'être conservé. On voyait, à l'époque où Spangenberg écrivait la vie de Zinzendorf, un monument caractéristique du passage de ce dernier à Pause dans le Voigtland. C'est la vitre d'une fenêtre, sur laquelle étaient gravées avec un diamant ces paroles en vers : « Certainement, celui qui commence par noyer d'abord ses péchés dans le sang de Christ, et qui se tourne vers lui sans façon et sans délai, celui-là peut vivre saintement, etc.

Et au-dessous on lisait encore la date et la signature ordinaire de Zinzendorf, L. [1] — Ame heureuse que celle qui reste ainsi constamment auprès de son Dieu!

Année 1736.

Nous entrons maintenant dans une année où il se

[1] *Pour Louis*, l'un de ses prénoms.

passa des choses d'une grande importance pour toute l'œuvre des Frères.

Dès les premiers jours, le comte travailla à Herrnhout avec les différents inspecteurs, aides et anciens, comme s'il eût pressenti qu'il devait tout préparer pour l'exil de dix ans qui l'attendait. Il tint avec eux, sur une multitude de sujets, des conférences sérieuses qui commençaient souvent à cinq heures du matin pour ne finir que fort avant dans la nuit; et il n'y eut pas une âme à Herrnhout dont on ne s'occupât spécialement. Ceux des frères et des sœurs qui se trouvaient dans un véritable état de grâce, se partagèrent entre eux tous les membres de l'église, afin que chacun fût placé sous l'inspection particulière de la charité de quelques-uns. On s'entretint à fond sur la doctrine, sur la méthode d'enseignement, sur les différents chœurs, sur les écoles, les pauvres, la réception des étrangers, etc. — Nous pouvons remarquer, comme un exemple de la manière dont les choses se traitaient alors dans cette église, le fait que le 14 janvier (l'un de ces jours qu'on appelait *jours de l'église*), les assemblées ayant commencé le matin, on n'avait pas encore fini à deux heures de la nuit d'exposer au troupeau tous les objets qui devaient lui être présentés. On prolongea ces séances pendant deux autres jours; et il y régna une grande bénédiction.

Mais si les grâces de Dieu se multipliaient au dedans, plusieurs circonstances annonçaient au comte qu'il tombait sous la disgrâce du monde : dans ce nombre il faut ranger le jugement défavorable que porta sur sa nouvelle vocation le roi de Danemarck. Le comte lui avait écrit, sous la date du 1er janvier, pour lui demander ou son consentement positif à la carrière ecclésiastique qu'il venait d'embrasser, ou la *permission* de renvoyer son ordre de Dannebrog,

qu'il avait conservé jusqu'à cette époque. La parole de ce jour-là était remarquable : « *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon Père?* » Le roi lui répondit qu'il n'approuvait pas sa qualité ecclésiastique, et qu'il n'avait qu'à renvoyer son ordre : ce que le comte fit aussitôt.

Ce fut dans des circonstances de ce genre, voyant grandir l'œuvre des Frères au milieu des bénédictions entraînantes et des circonstances les plus menaçantes, que Zinzendorf entreprit un voyage en Hollande auquel il était engagé par plusieurs raisons.

On a vu que, lors du passage de leurs deux colonies destinées pour la Géorgie (en 1734 et 1735), les Frères avaient déjà formé quelques relations dans ce pays, et qu'un écrivain hollandais les avait fait connaître d'une manière très-éclatante. La princesse avait écrit depuis peu au comte d'Orange pour l'inviter à venir la voir à Leuwarden, pour s'occuper du projet qu'elle avait conçu de fonder une colonie de Frères près d'Ysselstein. Quelques personnes considérées de l'Eglise et de l'Etat avaient aussi demandé aux Frères de former quelques missions dans les possessions hollandaises d'Amérique; et d'autres encore avaient manifesté un grand attachement pour cette même Eglise des Frères, en s'offrant à fournir les vivres nécessaires à la mission du Groënland qui se trouvait, pour le moment, dans une grande détresse.

Le comte partit donc de Herrnhout, le 15 février, ne se doutant guère qu'il serait exilé avant même d'avoir pu revoir ses Frères. Cependant il avait aperçu depuis un certain temps qu'il était menacé de quelque chose de semblable; et les paroles des deux jours qui avaient précédé son départ semblaient l'y préparer. C'était : « *Vous serez* bienheureux quand les hommes

vous haïront et vous rejetteront. Malheur à vous, quand tout le monde dira du bien de vous » (Luc VI, 22, 26). Et le comte avait parlé sur ces textes avec beaucoup de force.

Arrivé, le 4 mars, à Amsterdam, il loua aussitôt une maison pour lui et les frères de sa suite, parmi lesquels il établit le même ordre qu'il avait accoutumé à Herrnhout. A 8 heures du matin, il avait une réunion où il parlait sur le texte du jour; à la chute du jour, une heure de chant, et à 11 heures, avec sa maison seule, un court service pour finir la journée. Peu de jours après son arrivée, il se forma en outre chez lui des assemblées nombreuses, où assistèrent des prédicateurs de différentes confessions et plusieurs magistrats.

Il eut aussi l'occasion de voir, dans le particulier, des gens de toutes sortes d'opinions religieuses; et l'on conçoit que dans ce pays tout réformé il ne manqua pas de rencontrer des gens d'une tout autre persuasion que la sienne.

Il ne cacha cependant pas sa conviction profonde, que « Dieu voulait que tous les hommes fussent sauvés et parvinssent à la connaissance de la vérité, » ni même son aversion contre la doctrine d'une élection personnelle au salut: ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Mais malgré l'opposition qu'il rencontra dans ce pays, il ne put s'empêcher d'avouer, en résultat, qu'il avait appris à mieux connaître l'église réformée de Hollande. Il y trouva, dit-il, non-seulement des gens qui aimaient Jésus de tout leur cœur, mais il vit par leurs prédications que *le génie de l'église réformée de ce pays* (il pouvait retrancher cette dernière restriction) était « d'élever tout l'édifice de la foi sur la grâce de Dieu en Jésus-Christ, de maintenir la justice qui vient de la foi, et de tirer toute sainteté uniquement de cette source-là. »

Entre autres détails que nous fournit sa biographie sur les diverses discussions qu'il eut à soutenir à cette époque, nous voyons qu'on lui reprochait aussi de soutenir que les enfants de Dieu ne pèchent plus. Quoique différant beaucoup sur ce sujet de Wesley et de ses adhérents, quant à la théorie, il citait cependant avec conviction les paroles de saint Jean : «*Celui qui est né de Dieu ne pèche pas*; *quiconque pèche ne l'a point vu et ne l'a point connu* » (1 Jean III, 6); et il avait les idées les plus élevées sur le pouvoir de la grâce divine pour délivrer le croyant de la servitude du péché. C'était un des sujets favoris de Zinzendorf, un des points les plus saillants de sa théologie; et quand il en parle du cœur, il est entraînant. Voici quelque chose qu'écrivait un autre frère dans ce même sens, et qui exprime exactement les vues de Zinzendorf et des Frères d'alors.

« Les pasteurs (d'un endroit d'Amérique) étaient très-prévenus contre l'église. Ils me firent une foule de questions; et c'était surtout sur ce point qu'ils ne pouvaient comprendre, que celui qui croit en Christ puisse être délivré de l'empire du péché, au point de n'avoir plus à batailler ni à se disputer avec lui. [1] Je répondais que l'homme qui a appris à connaître le mystère de la croix et de la mort de notre Sauveur, ne voit là rien d'impossible : il comprend au contraire parfaitement que le Sauveur a offert un sacrifice complet, et nous a *délivrés entièrement*, et *non à demi*. Celui qui s'est approché une fois de la croix et en a senti l'efficace, sait ce qu'elle peut produire, et que Christ a totalement ruiné l'empire du péché; de sorte que nous n'avons plus rien à faire qu'à contempler ce Seigneur en croix. — Les pasteurs dirent : Vos églises sont sur une roche élevée.

[1] Zinzendorf dit quelque part : On l'écrase comme une mouche.

— En effet, lui dis-je, et cette roche est Jésus-Christ, sur qui nous voulons rester à jamais. »

Les entretiens du comte avec les savants de toutes les opinions, et surtout la profession ouverte qu'il faisait partout de croire à une grâce générale de Dieu, donnèrent dès lors naissance à une foule d'écrits contre lui et contre les Frères. Et comme on appela tout de suite *Herrnhouters* tous ceux qui se rendaient à ses assemblées, tandis qu'il s'y rencontrait par le fait des gens de toutes sortes d'opinions, il n'y eut pas d'absurdes erreurs et de contradictions qu'on ne lui imputât, comme c'est l'usage dans des cas pareils. On en vint même bientôt à dire qu'il faisait toutes ces choses pour se former un parti dans le peuple, afin de soutenir ensuite la maison d'Orange, qui alors était encore assez faible. Toutes ces circonstances attirèrent par la suite aux Frères bien des souffrances.

Quant à l'objet particulier de la colonie projetée, on choisit effectivement un endroit près d'Ysselstein, où quelques frères, qu'on avait tirés de la colonie de Holstein, s'établirent dès le commencement de 1737; et l'endroit reçut le nom de *Hœrendyk*. Le but principal de cet établissement était d'abord d'offrir un asile aux Frères, qui semblaient ne pouvoir réussir à s'établir solidement dans le Holstein; puis aussi d'offrir en Hollande, à ceux qui partiraient pour les missions, un lieu où ils pussent séjourner jusqu'au moment de mettre à la voile et faire les préparatifs nécessaires pour leur voyage. Ce dernier but fut entièrement atteint; et quoiqu'il soit survenu bientôt après des troubles qui retardèrent l'accroissement de l'établissement, cette colonie n'en a pas moins rempli son objet jusqu'en 1746, époque à laquelle les Frères s'établirent à Zeist, dans la principauté d'Utrecht, où ils ont encore aujourd'hui un établissement. Cette même colonie fut encore, sous un au-

même que le retour dans le pays était interdit au comte « pour jamais. »

Pour le moment, le comte ne douta plus que Dieu n'eût en vue, dans ses desseins insondables, la destruction de l'église de Herrnhout; il s'occupa donc vivement des moyens de distribuer les membres de cette église en différents endroits, et il envoya aux anciens et aux aides de Herrnhout un projet d'exécution à cet égard. Mais le jour qu'on avait fixé pour s'en occuper, l'église fut très-surprise de trouver pour parole du jour ces mots de Jésus : *Ils n'ont pas besoin de s'en aller; donnez-leur vous-mêmes à manger* (Matth. XIV, 16) : et on commença à concevoir de meilleures espérances.

Cependant le comte jugea nécessaire d'envoyer en hâte son épouse à Herrnhout, afin qu'elle s'y trouvât pendant les travaux de la commission. Il convint avec elle qu'elle emploierait toute sa fortune de lui, Zinzendorf, à l'entretien de sa maison à elle, et à celui de l'œuvre environnante, sans lui envoyer la moindre chose; qu'il verrait de son côté comment s'en tirer, lui et son église de pélerins. On concevra facilement qu'il fallait pour cela une foi grande et forte : car avec le genre de vie que menait Zinzendorf, et avec tous les nouveaux établissements qu'il formait depuis quelques années, bien loin de s'être amassé du superflu, il avait déjà contracté de fortes dettes; et sa qualité d'exilé ne pouvait lui être favorable auprès de ses créanciers. Ce ne fut donc pas sans une protection de Dieu bien visible qu'un riche particulier de Hollande, à peine connu du comte, vint lui offrir, absolument de lui-même, de se charger à un intérêt modique de toutes ses dettes en masse : le comte accepta cette offre; et ce fut un des moyens, dit-il, par lesquels le Seigneur m'aplanit la voie « passablement impraticable » dans la-

de quelque obscur agent chargé de l'enquête en question; car il est assez probable que le sort de Herrnhout dépendait du moment, et que si cet établissement eût alors été dispersé, comme cela arriva plus tard à Herrnhaag, qui avait déjà acquis plus d'éclat que Herrnhout même, l'œuvre entière de l'Église morave sous sa forme actuelle eût été anéantie.

Le comte resta convaincu, d'après le récit de Nitschmann, qu'on avait des vues de ce genre sur son œuvre, et que tout avait été arrangé pour l'éloigner de Herrnhout avant que la commission arrivât; mais il s'en remit du tout au Seigneur.

L'ordre de son exil, daté du 20 mars, quoique rédigé avec des formes ménagées, était absolu et conçu en ces termes : « Nous sommes résolus à faire donner sans délai audit comte de Zinzendorf le conseil d'éviter absolument nos états dès la date de l'insinuation de ce rescrit, etc. » — Egalement, s'écria le comte dans le transport d'une joie extraordinaire, après avoir lu ce rescrit, également je ne puis retourner de dix ans à Herrnhout pour m'y fixer; car le moment est venu de rassembler *une église de pélerins* (c'est ainsi que les Frères appelèrent dès lors sa maison et sa nombreuse suite); il faut prêcher le Sauveur au monde. — David Nitschmann prit note de ces paroles, et la suite les a confirmées.

Nous pouvons dire ici par anticipation qu'un an plus tard le beau-père du comte obtint, il est vrai, par son crédit à la cour, que ce décret d'exil fût retiré, et qu'en conséquence Zinzendorf revînt pour quelque temps à Herrrnhout : mais, par suite de nouvelles machinations de la part des ennemis, il se vit de nouveau engagé à quitter le pays vers la fin de 1737, et se rendit ainsi en exil pour la troisième fois. Cette fois ce fut pour dix ans. L'ordre portait

même que le retour dans le pays était interdit au comte « pour jamais. »

Pour le moment, le comte ne douta plus que Dieu n'eût en vue, dans ses desseins insondables, la destruction de l'église de Herrnhout; il s'occupa donc vivement des moyens de distribuer les membres de cette église en différents endroits, et il envoya aux anciens et aux aides de Herrnhout un projet d'exécution à cet égard. Mais le jour qu'on avait fixé pour s'en occuper, l'église fut très-surprise de trouver pour parole du jour ces mots de Jésus : *Ils n'ont pas besoin de s'en aller*; *donnez-leur vous-mêmes à manger* (Matth. XIV, 16) : et on commença à concevoir de meilleures espérances.

Cependant le comte jugea nécessaire d'envoyer en hâte son épouse à Herrnhout, afin qu'elle s'y trouvât pendant les travaux de la commission. Il convint avec elle qu'elle emploierait toute sa fortune de lui, Zinzendorf, à l'entretien de sa maison à elle, et à celui de l'œuvre environnante, sans lui envoyer la moindre chose; qu'il verrait de son côté comment s'en tirer, lui et son église de pélerins. On concevra facilement qu'il fallait pour cela une foi grande et forte : car avec le genre de vie que menait Zinzendorf, et avec tous les nouveaux établissements qu'il formait depuis quelques années, bien loin de s'être amassé du superflu, il avait déjà contracté de fortes dettes; et sa qualité d'exilé ne pouvait lui être favorable auprès de ses créanciers. Ce ne fut donc pas sans une protection de Dieu bien visible qu'un riche particulier de Hollande, à peine connu du comte, vint lui offrir, absolument de lui-même, de se charger à un intérêt modique de toutes ses dettes en masse : le comte accepta cette offre; et ce fut un des moyens, dit-il, par lesquels le Seigneur m'aplanit la voie « passablement impraticable » dans la-

quelle j'entrais à cette époque, sans m'en douter encore.

Avant d'en venir, dans le livre suivant, au récit de ce qui regarde la commission, nous devons dire quelque chose des causes qui attirèrent au comte ce double orage.

La plus prochaine fut petite, comme le sont peut-être toujours les causes primitives des plus grands événements. Ce fut la malveillance d'un seigneur du voisinage de Herrnhout, qui ne se donna pas de repos qu'il n'eût provoqué ces mesures contre le comte. Celui-ci lui envoya en vain une lettre pleine de calme et de soumission; tout fut inutile; cet homme ne répondit que par des duretés. Mais, quelques années plus tard, Dieu lui ouvrit les yeux par une suite de circonstances, dont la dernière fut un incendie qui lui causa une grande perte. Il fut frappé, lorsqu'il voulut mettre ordre aux objets qui n'avaient pas été consumés, de voir que le premier papier qui lui tomba sous la main, fut cette même lettre de Zinzendorf dont nous venons de parler; et dès cette heure cet homme, qui avait précédemment persécuté ses sujets lorsqu'ils voulaient vivre selon l'Evangile, fut un ami déclaré des Frères et de toute œuvre qui se rapportait au règne de Dieu.

Mais il faut convenir qu'outre les raisons de ce genre, ce qui avait surtout indisposé depuis longtemps les esprits contre le comte, c'était l'admission des réfugiés moraves et bohémiens, et les troubles qu'avaient causés ces derniers.

Quoi qu'il en soit, tel était l'état des choses: et le Sauveur fit au comte la grâce d'accepter son exil avec courage et avec joie. Voici, à ce sujet, ses principales pensées :

« Dès qu'un homme nourrit en lui-même le désir de mourir dans le petit coin du monde où il est né,

il pense pour lui-même; et un sentiment de ce genre peut avoir une influence sur toute sa vie, et le rendre esclave de sa propre volonté et de son penchant casanier au point de le retarder dans tout ce qu'il serait appelé à faire pour son Sauveur : il n'y a qu'une chose qui ait du prix, c'est de porter un cœur heureux en Dieu partout où l'on est appelé à se rendre.... Et l'endroit où nous pouvons servir le Seigneur le plus réellement, c'est celui-là qui doit être notre *chez nous.* »

Tels étaient les sentiments avec lesquels Zinzendorf allait au-devant d'un avenir qui se présentait avec des apparences bien sombres. Mais maintenant que nous avons les événements derrière nous, nous voyons clairement que sa foi n'a pas été confondue, et que ce fut pour le bien de l'Eglise de Dieu et pour celui de plusieurs milliers d'âmes, que le Seigneur fit porter en une multitude d'endroits de la chrétienté et parmi les païens cette parole de la croix, qui brûlait dans le cœur de Zinzendorf au moment même où elle mourait presque partout ailleurs.

Cet ardent disciple de Jésus, qui déjà d'avance s'était dévoué à son Sauveur pour le servir comme un pélerin dans le monde entier, reçut donc ici en quelque sorte la vocation et le diplôme de cette fonction élevée. La comtesse, qui le rejoignit dès que la commission de Herrnhout eut fini son travail, présida au gouvernement temporel de la maison avec une sagesse et une économie qu'on ne put assez admirer; et, pendant tout le temps que dura ce genre de vie extraordinaire, on vit de petits moyens accomplir de grandes choses. Il est vrai qu'on vivait modiquement. Tout membre de cette église errante qui avait quelque fortune, pourvoyait par lui-même à son vêtement et à ses autres besoins; celui qui n'avait rien était *soutenu* par les autres : mais personne, ni frère, ni *sœur,* n'était payé pour ses fonctions.

Quant à l'apparence extérieure, la maison du comte semblait pourvue, comme toute autre maison de grand seigneur, de domestiques des deux sexes : mais ces domestiques étaient en même temps des employés de l'église. Du reste les assemblées se continuèrent avec régularité, comme à Herrnhout. Dimanches, jours de fêtes, de communion, et autres, tout y était observé comme dans une autre église; et plus que dans toute autre on y était sans cesse occupé, en conférences, en correspondances, à recevoir des visites de toutes les parties du monde; c'était en un mot le grand bureau d'une œuvre que le Seigneur développait maintenant par une marche rapide.

FIN DU LIVRE X.

LIVRE ONZIÈME.

DEPUIS LA SECONDE COMMISSION (EN 1736) JUSQU'A LA FIN DE L'AN 1739.

Année 1736.

La commission arriva le 9 mai et fut plus rigoureuse que la première; elle dura jusqu'au 18. Mais le Seigneur, qui voulait protéger son peuple en cette occasion d'une manière toute particulière, fit nommer pour cette enquête des hommes justes et droits; et dès lors la rigueur de l'enquête ne fit que mettre en un plus grand jour la pureté de l'œuvre des Frères. Comme à l'époque de la première commission, l'église ne changea absolument rien à l'ordre qu'elle avait observé jusque-là en toutes choses, afin qu'on pût tout voir sous sa véritable forme. Les anciens et les aides de l'église qui furent tous pris à part, parlèrent librement, sans crainte ni dissimulation, abandonnant entièrement au Seigneur l'issue de cette affaire. Les commissaires furent en général satisfaits de la doctrine et des prédications : ce n'était que dans la constitution qu'ils auraient voulu voir quelques changements; mais les Frères sentant que s'ils accordaient quelque chose il n'y aurait plus de limites aux concessions, et que d'ailleurs en en faisant ils auraient laissé porter atteinte à leur indépendance, ne se relâchèrent de rien, et offrirent d'émigrer de nouveau

plutôt que d'en venir à aucun sacrifice de ce genre. Alors on n'insista pas.

Tous les rapports de cette époque assurent que les quatre commissaires furent extrêmement surpris et touchés de tout ce qu'ils virent, et que, loin de rien blâmer (sauf les quelques points peu importants dont nous venons de parler), ils ne témoignèrent de mécontentement que sur certains arrangements tout différents de ceux de Herrnhout, que le pasteur de Bertholdsdorf avait introduits dans ce dernier endroit.

Les commissaires déclarèrent donc qu'il était bien juste que des gens qui avaient abandonné tous leurs biens pour l'Évangile, que les descendants d'une église qui avait professé la doctrine évangélique longtemps avant la réformation, et maintenu ses droits et sa constitution particulière au milieu des tortures et des prisons, restassent libres de conserver des coutumes et des formes qu'on ne pourrait tout au plus blâmer qu'en d'autres lieux et en d'autres circonstances. Lœscher, en particulier, surintendant ecclésiastique de Dresde, doit avoir beaucoup vanté l'ordre excellent de l'église de Herrnhout, reconnu l'innocence du comte, et exhorté les Frères avec les larmes aux yeux de rester sur le bon fondement de la doctrine qu'ils avaient professée jusque-là, de persévérer dans leur liaison avec l'église luthérienne, malgré les défectuosités qu'on ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître, et de briller comme un flambeau devant tous leurs voisins. Il rendit même aux Frères ce même témoignage devant toute l'église de Dresde, comme pour ranimer par cet exemple le zèle des chrétiens de sa propre communion.

Du reste, ceci n'était encore que l'avis des commissaires, et on attendait la résolution royale qui devait en résulter. Celle-ci n'arriva qu'au bout de quinze

mois, et n'eut même lieu qu'après une troisième commission qui, pour cette fois, n'eut pas en vue la seule église de Herrnhout, mais qui fut chargée, au mois de février 1737, de prendre de nouvelles informations sur l'émigration bohémienne auprès de toutes les autorités de la Haute-Lusace qui avaient reçu des réfugiés. On se rappelle (liv. IX) que c'est à cette époque seulement que finirent les troubles auxquels cette émigration avait donné lieu. Les Frères ayant encore une fois été trouvés innocents dans cette affaire, on reçut enfin, le 7 août de la même année (1737), la résolution royale qui portait : « Qu'aussi longtemps que l'église de Herrnhout en resterait à la confession d'Augsbourg, elle devait jouir en paix de la constitution et de la discipline qu'elle avait eues jusqu'à ce jour. »

Zinzendorf, de son côté, se rendit à Ebersdorf, dans le Voigtland, d'où il écrivit à plusieurs antagonistes considérés, en les conjurant de vouloir bien consentir à une conférence régulière où l'on examinerait toutes les accusations qui se répandaient de plus en plus contre lui. Il ne cessa depuis lors de faire cette demande; mais jamais on ne voulut la lui accorder, même quand il s'en présentait les occasions les plus naturelles; et puis on continuait de calomnier par écrit et de bouche. — C'est l'usage.

D'Ebersdorf il alla demeurer (en juin) dans le vieux château dégradé de la Ronnebourg (près de Hanau), où des chrétiens de toutes les dénominations, et même des Juifs, se rendirent à ses assemblées. Comme le pays était très-pauvre, il distribuait aux enfants du pain et quelques vêtements, en même temps qu'il annonçait la Parole à qui voulait l'entendre ; on conçoit que cela n'alla pas sans de nouvelles persécutions.

C'est là que la comtesse vint le rejoindre avec ses

enfants, après avoir vu partir la commission et avoir pris pour Herrnhout tous les arrangements nécessaires. Avec elle arrivèrent aussi ceux des Frères qui se disposaient à former des missions ou des colonies.

Le 27 juillet, le comte partit pour un voyage longtemps projeté en Livonie. Nous avons vu (liv. VII, p. 55) que déjà, en 1729, Christian David y avait été en députation avec un autre frère; et depuis lors plusieurs personnes de considération avaient invité le comte à s'y rendre lui-même. Il y fit plusieurs connaissances précieuses; il prêcha aussi en plusieurs endroits; et de plusieurs côtés les autorités lui demandèrent de fonder dans le pays des établissements. d'éducation chrétienne. Il trouva, il est vrai, que la généralité des ecclésiastiques avait été prévenue en sa défaveur depuis l'Allemagne, et que même pendant son séjour dans le pays on continuait à les indisposer contre lui; mais il réussit en général à les éclairer et à leur faire recevoir plusieurs directions salutaires pour leurs travaux.

Dans la Lithuanie et l'Esthonie, il parvint, au moyen d'une souscription, à faire donner à bas prix l'Ecriture-Sainte aux pauvres de la campagne. Un grand nombre de personnes lui demandèrent des précepteurs ou des intendants fidèles; les prédicateurs s'adressaient à lui pour avoir des assistants dans la prédication et la conduite des écoles. Une dame de distinction, qui nourrissait le projet d'un institut destiné à former des hommes de la campagne aux fonctions de maîtres d'école et à instruire des jeunes gens dans la connaissance de l'Evangile, se distingua au nombre de ces connaissances du comte, et lui demanda pour son établissement un chapelain et quelques catéchistes.

Le comte promit tout ce qu'il ne put fournir sur-

le-champ, et s'occupa surtout de faire venir aussitôt pour l'institut en question, cinq frères, au nombre desquels était un élève de cet établissement de Iéna, dont nous avons souvent fait mention et qui subsistait encore. Cet étudiant, après avoir été examiné rigoureusement, fut admis avec de grands éloges, et ce seul institut livonien devint la source d'un réveil qui s'étendit jusqu'à des milliers de gens de la campagne.

Au commencement on ne put empêcher qu'il ne se mêlât à un mouvement aussi général quelque agitation ou même quelques désordres, qui excitèrent un grand bruit et des persécutions : mais l'école d'où était parti tout le mouvement ayant subi un examen sévère devant une commission impériale, non-seulement les instructions et la méthode en furent approuvées, mais encore on conseilla à d'autres seigneurs et à d'autres prédicateurs d'envoyer des jeunes gens dans ce louable établissement, pour y être formés aux fonctions d'instituteurs. Par là plusieurs personnes, même d'entre celles qui s'étaient d'abord opposées à la chose, se trouvèrent disposées à y prendre part, et le réveil se répandit toujours plus.

A son retour, le comte se rendit à Berlin où il fut invité à se présenter devant le roi de Prusse, à qui on avait donné de lui toutes sortes de fausses idées. Le comte y resta trois jours, pendant lesquels il eut avec ce souverain plusieurs entretiens toujours plus intimes, « à la suite desquels, » dit Zinzendorf, « le roi déclara, en termes un peu plus énergiques, devant toute la cour, qu'il regardait comme des calomnies les accusations qu'on faisait au comte de troubler l'Eglise et l'Etat; » il ajouta que son dessein de travailler au règne de Dieu en sa qualité de comte *était* extraordinaire, il est vrai, mais ne méritait au-

un blâme, et devait au contraire être secondé. Ses actions répondirent à ses paroles, et il ordonna à son ministre auprès du cercle du Haut-Rhin de protéger les établissements des Frères qui se trouvaient dans ces contrées. Mais en même temps il conseilla au comte, afin que son œuvre se fît selon l'ordre accoutumé et sans scandale, de se faire consacrer. Ces instances très-vives de la part du roi ne purent manquer d'ajouter du poids au penchant qui, certainement, portait déjà Zinzendorf à cette démarche; elles achevèrent de le déterminer, et il ne s'agit plus que de décider à quelle église il demanderait cette consécration. A cause des missions et des colonies en pays anglais, dit Zinzendorf, peut-être aussi (ajouterons-nous) par quelques autres raisons, il désira l'ordination épiscopale; et à cause des Frères moraves il voulut la prendre dans la branche des évêques bohémiens. Il s'adressa donc de nouveau pour cela à ce même Jablonsky qui avait déjà consacré Nitschmann (liv. x, p. 158), et à Nitschmann lui-même: le roi ordonna au premier de conférer sur cet objet avec le comte qui, de son côté, après s'être entendu avec Jablonsky, demanda au roi, comme une condition sans laquelle il ne pouvait prendre l'ordination, que les principaux théologiens *luthériens* de Berlin l'examinassent auparavant sur son orthodoxie, parce qu'il ne voulait pas entrer dans cette vocation autrement que comme théologien de la confession d'Augsbourg.[1] Le roi ayant ordonné que cette demande

[1] Et nous voilà de nouveau dans les complications dont nous avons déjà parlé si souvent. Les deux évêques qui avaient concouru à la consécration de Nitschmann (Jablonsky et Sitkovius) étaient reconnus réformés, mais Zinzendorf ne voulut les considérer que comme Frères de Bohême, et recommença là-dessus ses combinaisons. Celui qui est curieux de s'occuper de ces choses peut voir *sa défense* à ce sujet dans les *Bud. Samml.*, tom. 11, p. 3 et suiv.

lui fût accordée, le comte déposa tous les documents nécessaires entre les mains de ces théologiens, auxquels il laissa six mois de temps pour leur travail : puis il se remit en route pour la Ronnebourg.

Non loin de là il apprit que, tandis que le roi de Prusse venait de le combler de tant d'égards, toute sa famille et son église avaient été chassées de la contrée par son souverain, le roi de Pologne, et s'étaient rendues à Francfort, où il se hâta de les rejoindre, et où il continua son œuvre d'évangéliste en tenant des réunions publiques auxquelles on se rendit aussitôt avec affluence.

Au milieu de tout cela, les missions ne furent pas oubliées.

On envoya deux frères en Guinée; mais la tentative n'eut pas de résultat.

Ce même Georges Schmidt, qui avait été mis pour six ans en prison dans le voyage qu'il fit en Bohême avec Melchior Nitschmann (liv. VI, p. 26), fut envoyé au Cap de Bonne-Espéran[illegible] 1737, et y établit une cabane e[illegible]mi les Hottentots [illegible] le bord [illegible] il gagna bientôt [illegible] envoyèrent leurs [illegible] les i[illegible] gn[illegible] à [illegible] [illegible]sa [illegible]744) [illegible]ue plus [illegible] fut aussi [illegible]ur se repo- [illegible]qui l'engagea [illegible]reuse pour la [illegible]unis restèrent

encore ensemble pendant quelques années, soupirant après leur maître; mais lorsque Schmidt et quelques autres frères voulurent retourner auprès d'eux, cela ne leur fut plus permis de quelque temps: et quand plus tard ils le purent de nouveau, ils ne retrouvèrent plus leurs gens; ce n'est que dans nos derniers temps que cette mission a été reprise avec succès.

Vers la fin de cette même année, le comte se prépara à un voyage d'Angleterre dont il formait depuis longtemps le projet, soit pour y traiter l'affaire des colonies, soit surtout pour y prendre auprès de l'église anglicane des informations concernant l'épiscopat morave, auquel on a vu qu'il pensait pour lui-même.

Auparavant il rassembla en synode les frères ouvriers de Herrnhout et d'autres endroits, qui se trouvaient auprès de lui à cette époque. Ce premier synode de l'église renouvelée des Frères se tint le 10, [illegible] et le 12 décembre (1736)[1] dans le château [illegible]born, situé à huit lieues de Francfort sur [illegible]e son cousin, le comte d'Ysenbourg-Mer-[illegible]da à sa demande. Immédiatement après sa [illegible], le [illegible] partit pour l'Angleterre.

[illegible] Hollande, il entra de nouveau, [illegible]tingué, dans une dispute vio-[illegible] l'élection et de la réproba-[illegible] avait une haute estime pour [illegible] aversion pour une manière [illegible]er ces dogmes, lui fit oublier [illegible]e : et les suites de cette en-[illegible]ses pour lui.

Année 1737.

Le 20 janvier il arriva à Londres. Il s'aboucha aussitôt au sujet de l'épiscopat des Frères avec l'évêque d'Oxford, Jean Potter, homme très-savant dans l'histoire et dans le droit ecclésiastique, et qui venait d'être nommé archevêque de Cantorbéry. Les entrepreneurs (*trustées*) de la Géorgie lui ayant demandé quelques missionnaires pour les nègres de la *Caroline méridionale*, cela lui fournit une occasion de plus de traiter la question pour laquelle il était venu, et il exprima la crainte que l'église anglaise ne reçonnût pas les missionnaires des Frères. Les trustées s'adressèrent à l'archevêque, qui répondit qu'on ne pouvait ni ne devait empêcher les Frères d'aller annoncer la parole aux païens, puisqu'ils étaient membres d'une église épiscopale, orthodoxe et apostolique, dont la doctrine ne contenait rien qui fût opposé aux trente-neuf articles de l'église anglicane.

En conséquence, le comte commença à prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exéution de cette mission; et au commencement de l'année suivante (1738) on fit venir de l'université de Iéna un nommé Bœhler, qui reçut la double vocation d'aller former, de concert avec un autre frère, l'établissement de la Caroline méridionale, et de desservir comme prédicateur la colonie de Géorgie. Mais cette mission rencontra de bonne heure des difficultés, qui obligèrent les Frères à borner leurs soins aux colonistes suisses de la ville de Purisbourg. Le collègue de Bœhler mourut en 1739; et celui-ci se transporta en 1740, avec la colonie de Géorgie, en Pensylvanie, par les mêmes raisons qui avaient aussi obligé les *Frères* de la Savanne à prendre ce parti (livre x,

p. 155). Il y avait guerre entre les Anglais et les Espagnols; et comme les Frères avaient stipulé d'avance qu'ils seraient exemptés du service militaire, le peuple s'en irrita et les obligea à ce pénible abandon de leur poste.

Du reste, les objets que nous venons d'indiquer furent loin d'être les seuls qui occupassent l'activité de Zinzendorf pendant son séjour en Angleterre. Il fit un grand nombre de connaissances parmi la noblesse et le haut clergé; et il contracta avec les quakers des relations qui durèrent pendant quelques années. Il tint aussi des assemblées qui furent fréquentées par un grand nombre d'âmes pieuses; et un certain nombre de Frères de la nation allemande le prièrent à son départ de leur donner une espèce de constitution pour continuer leur réunion.

Une autre liaison importante que le comte contracta à cette époque, fut celle des méthodistes, qui étaient alors encore à leur naissance. Il est vrai que plus tard cette liaison fit place à une rupture prononcée, et même à de vives hostilités; mais, pour le moment, Wesley et les siens s'attachèrent fortement aux Frères, et témoignèrent publiquement qu'ils leur avaient été en grande bénédiction. En effet, il n'y a pas de doute que, à cette époque, ces derniers ne fussent beaucoup plus affermis que leurs frères méthodistes dans les vraies doctrines de la grâce : c'est Wesley lui-même qui le dit.

A son retour par la Hollande, le comte forma à Amsterdam, sous la direction de quelques prédicateurs fidèles, une société toute semblable à celle qu'il venait d'établir en Angleterre. A la même époque encore il se rencontra avec Christian Stach, qui était revenu en Allemagne comme député de la mission du Groënland, et qui repartait alors pour ce même pays. Puis, après être retourné pour peu de temps à

Francfort, il partit pour Berlin, afin de s'y présenter à l'examen dont il a été question; et le 7 mai, il reçut la consécration épiscopale des mains de Jablonsky et de David Nitschmann avec le consentement par écrit de l'évêque Sitkovius de Lissa. C'est pendant ce même séjour que son beau-père obtint, comme on l'a dit, du roi de Pologne, qu'il pût revenir à Herrnhout; il s'y rendit donc le 30 juin, et y reçut peu après le décret qui accordait à Herrnhout la protection légale (p. 180).

Vers la fin de l'année (octobre), le pasteur Roth, que nous avons vu figurer avec tant d'éclat et de bénédiction dans les commencements de Herrnhout, après s'être refroidi graduellement pour les Frères, acheva de rompre avec eux, et accepta, à la grande douleur du comte, une vocation qui l'éloignait de ces lieux. Il fut remplacé par un homme pieux à qui l'on confia également l'église de Herrnhout, toujours en apparence comme simple filiale de Bertholdsdorf. — Peut-être que Rothe se crut joué par Zinzendorf, qui devenait évêque des Frères moraves, tout en prétendant que Herrnhout était une paroisse luthérienne.

Dans le même temps le gouvernement présenta de nouveau au comte de Zinzendorf des conditions à signer qu'il ne pouvait accepter; il repartit donc le 4 décembre, après avoir adressé à l'église un discours sur ces mots d'un cantique : « *Que ton Eglise sache vaincre même en succombant.* » Ce départ fut regardé comme un acte d'obstination de sa part; et le 13 avril suivant, le roi envoya à Herrnhout le rescrit qui lui défendait « à jamais » le retour dans le pays. On a déjà dit que cet ordre fut levé au bout de dix ans; mais le comte partit sans avoir là-dessus d'autre espérance que celle de la foi, mais d'une foi très-prononcée. Il resta convaincu que les desseins de Dieu

sur son œuvre seraient reconnus et s'accompliraient précisément par le moyen du souverain et des ennemis qui l'avaient éloigné de son cher Herrnhout. Personne, à cette époque, ne pouvait concevoir un espoir semblable; mais, à l'étonnement de tous, il fut entièrement justifié par la suite.

Année 1738.

Pour le moment Zinzendorf se rendit d'abord dans la Wetteravie, d'où il expédia quelques frères pour l'Angleterre et l'Amérique; puis de là de nouveau à Berlin, où il mit comme de coutume sa maison sur le pied d'une église. C'est de ce séjour qu'il est resté dans l'histoire des Frères les souvenirs les plus saillants. Il tint des réunions publiques, où l'on vit arriver une affluence extraordinaire d'auditeurs. Il y en avait quatre par semaine, deux pour les hommes et deux pour les femmes; faute de place on y assistait debout; et bourgeois et militaires, ecclésiastiques et courtisans s'y trouvaient mêlés sans distinction, sauf un certain nombre de personnes de la plus haute considération ou d'une santé trop faible, qu'on plaçait dans une chambre attenante. Et voilà comment, du 1 janvier au 27 avril, il tint ces *soixante discours* sur quelques articles du catéchisme de Luther, sur l'oraison dominicale et sur quelques textes de l'Ecriture, qui furent imprimés peu de temps après et qui, depuis lors, ont été traduits en différentes langues.

L'un des résultats de ce séjour du comte à Berlin fut la fondation d'une société de fidèles qui, sans se former en église, désirèrent rester en relation avec les Frères, sous une constitution en rapport avec la leur. Zinzendorf ne leur accorda cette demande qu'en

plaçant cette société sous la direction d'un des pasteurs de la ville.

C'est à cette même époque que le comte renouvela sa connaissance avec les Bohémiens de Gerlachsheim et avec leur pasteur Schulz (liv. IX); mais il n'osa cependant s'approcher d'eux de trop près, à cause de leur division avec ceux de Liberda.

Le comte revint dans la Wetteravie, où il occupa dès lors pour long-temps une partie du château de Marienborn: et ce séjour devint l'occasion de la fondation d'une colonie de Frères, qui s'établit dans cette contrée sous le nom de Herrnhaag. Elle devait être pour les Réformés ce qu'était Herrnhout pour les Frères de Moravie et pour les Luthériens.

Les Frères choisissaient de préférence pour fonder des établissements de ce genre des endroits isolés, afin de n'entraver en rien les habitants du pays et de n'exciter de mouvement d'aucune espèce par la nouveauté des formes de leur culte.

Cet établissement de Herrnhaag qui ne commença effectivement qu'en 1740 (le 6 juillet, anniversaire de la mort de Jean Huss), surpassa en peu d'années l'église de Herrnhout quant au nombre de ses habitants: la nuée d'écrits qui paraissaient contre les Frères et les horreurs qu'on publiait contre eux, amenèrent en ce lieu une quantité de personnes qui voulaient vérifier ces choses, et ne firent en résultat que rehausser l'éclat de la vérité par le contraste; et quoique les Frères fussent très-difficiles pour l'admission, ils avaient à choisir sur une foule innombrable de personnes qui se présentaient de toutes parts et avec les plus vives instances.

Parmi les événements de détail que nous présente le cours de cette année, nous remarquerons l'entreprise qu'on fit d'une mission à Rio-de-Berbice, près

de Surinam. Elle prit le nom de *Pilgerhout*; [1] mais elle ne commença à prospérer qu'au bout de dix ans, précisément à l'époque où les Frères se mirent à travailler sous beaucoup de persécutions, et avec moins de moyens humains.

C'est encore à la même époque que fut entreprise la mission de Ceylan dont nous aurons à parler plus loin. Enfin c'est dans le courant de cette année que le célèbre Wesley, accompagné de son collègue Ingham, fit une visite aux églises de Herrnhout, de Hœrendyk et de Marienborn, dont il publia les plus grands éloges.

Nous devons ajouter, sur ce dernier point, que ces bons rapports de Wesley avec les Frères ne se soutinrent pas jusqu'au bout, tant s'en faut. Il survint des différences de vues qui ne tenaient qu'à des différences de caractère, mais qui furent, hélas! poussées avec trop d'obstination; et nous avouons, pour notre part, que Zinzendorf nous paraît avoir apporté à ces débats un dédain que n'ont nullement justifié les événements. Deux ans plus tard (1740), il écrivait à Wesley, sous la date du 5 octobre, une lettre d'une sécheresse qui perce le cœur, et qui finissait par ces mots : « Notre cher ami est prié, au cas où il jugerait » bon de m'écrire de nouveau à l'avenir, de déclarer » clairement : 1° à qui il s'adresse; 2° contre qui il » élève des objections et 3° de quoi il s'agit proprement!..... » [2]

Nous demandons à tout lecteur honnête si John Wesley était un homme à qui l'on dût écrire sur ce ton et des choses semblables!

Mais c'était pour nous apprendre qu'il peut y avoir

[1] La garde des pélerins.
[2] *Bud. Samml.*, T. XVIII.

beaucoup de mal parmi le bien et beaucoup de bien parmi le mal.

Nous en venons à un autre objet. Le comte se proposait depuis long-temps d'aller visiter lui-même, en Amérique, les missions de l'église : et le moment était venu d'accomplir ce projet. Il se rendit d'abord en Hollande, où il arriva vers la fin d'octobre. Quoiqu'il eût espéré pouvoir mettre aussitôt à la voile, et qu'en effet le vaisseau fût tout prêt, il fut cependant obligé d'attendre jusqu'au 21 décembre ; mais Zinzendorf savait que toutes choses sont soumises à une direction suprême ; et quoique son temps lui fût toujours extrêmement précieux, et que dans toutes ses affaires il le calculât toujours jour par jour, il dit à ce sujet : « Le maître a commandé à l'eau et aux vents de me retenir un mois entier dans cette ville tandis que j'avais à peine compté sur deux heures de temps. Je ne demande pas pourquoi ; car je suis préordonné, préconnu, et remis à sa providence pour tous les jours de ma vie ; etc. » — Il nous semble que ce langage, si vrai, sentait un peu la Hollande.

Ce qu'il disait là s'est vérifié d'une manière extraordinaire ; et les historiens de cette époque ne font peut-être pas suffisamment sentir tout ce que ce retard avait de providentiel. Car en ce même moment il s'amassait en Hollande, contre les Frères et contre le comte en particulier, un orage effroyable, qui éclata précisément au moment où ce dernier, prêt à s'éloigner pour long-temps et à une grande distance, était cependant encore retenu, et sur le lieu même où il pouvait le mieux opposer au mal les digues nécessaires. Voici de quoi il s'agissait.

Nous avons vu en divers endroits que le comte s'était exprimé avec beaucoup de violence contre la doctrine de l'élection telle que la conçoivent les *réformés* ; et que probablement il ne rendait pas pleine

stice à plusieurs déclarations des Écritures sur ce jet. On pouvait lui reprocher encore quelques autres reurs : il croyait à *une grâce du baptême*, presque ou ême entièrement la même que celle de la régénétion, mais dont on pouvait déchoir; et beaucoup autres choses semblables. Tout cela, joint à plueurs accusations calomnieuses, engagea le clergé e Hollande à s'occuper des Frères dans un synode ; : le résultat en fut une *lettre pastorale* du clergé Amsterdam, où celui-ci attaquait les Frères avec ne violence formidable, en prémunissant contre ıx tous les chrétiens de l'église de Hollande, jus-ı'au point de placer les Frères dans la catégorie de ıux avec qui on ne devait pas même manger.

Au nombre des griefs de cette lettre pastorale, il ı est un qui mérite une attention particulière. « S'il était vrai, y est-il dit,[1] que les Herrnhou-:rs suivissent la confession d'Augsbourg, ou qu'ils ussent effectivement la confession de foi de leurs rétendus ancêtres de Bohême, nous ne nous refu-:rions pas à leur tendre la main d'association, à exemple de nos pères (quoique toujours avec la éserve de la sainte vérité, telle que nous la profes-)ns) : *mais il n'en est rien*, etc. »

Et on ne peut disconvenir que les pasteurs de Hollande ne prissent ici les Frères, et tout particulièrement ceux de ce pays, par un de leurs côtés les plus ıibles.[2] Le clergé hollandais avait commencé par

[1] Voy. *Bud. Samml.*, T. II, p. 300 et suiv.

[2] Nous avons traité ce sujet en diverses parties de notre ouvrage. es personnes qui désireraient réunir sous un seul point de vue ›ut ce qui s'y rapporte, peuvent reprendre au liv. IV, IIe partie, ›. 317) quelques réflexions générales; au liv. VII (p. 53), l'affaire de ıcte notarié; au liv. X (p. 160), celle de la déclaration au roi de ıède, et enfin l'ordination de Zinzendorf comme évêque luthéen, par un évêque réformé (p. 183, la note). Le morceau actuel t le dernier morceau, un peu capital en ce genre, qui se prénte dans cette histoire.

envoyer des députés aux frères de Hœrendyk, pour leur demander s'ils avaient une confession de foi. Ces frères, qui avaient de la peine à comprendre le système de Zinzendorf à ce sujet et à se dire de la confession d'Augsbourg tout en restant réformés, ne purent passer si lestement[1] par-dessus la difficulté, et tâchèrent de couper court à tout en disant qu'ils ne pourraient faire une confession plus claire et plus solide que l'Ecriture elle-même; et qu'en fait de formulaire ils s'en remettaient au *symbole des Apôtres*.

De son côté Zinzendorf disait, comme on l'a vu,[2] que la confession *bohémienne* était encore celle des Frères, liée et *combinée avec celle d'Augsbourg*. Ainsi, aux yeux des pasteurs de Hollande, les Frères n'avaient point de confession; ils avaient pourtant une confession; ils en avaient même deux qui n'étaient point les mêmes, et qui pourtant étaient les mêmes... Le clergé hollandais n'avait pas de raison de pousser la complaisance jusqu'à se prêter à ces complications; et voyant chez les Frères de Hollande le refus de se déclarer positivement pour l'une des confessions de foi reconnues, il crut devoir aller chercher des expressions de la foi de ces Frères dans différents ouvrages qui avaient été publiés par eux, mais où se trouvaient plusieurs choses qu'eux-mêmes, en les examinant de plus près, n'auraient pas approuvées.

Cette attaque formidable avait eu lieu déjà dans les derniers jours d'octobre. Les Frères se hâtèrent de déployer des moyens de défense proportionnés à la gravité du cas. Aussitôt que le comte eut connaissance de ces faits, et encore avant la publication

[1] *Kurzweg*, comme dit Spangenberg (*Vie de Zinzendorf*, p. 1180).
[2] *Bud. Samml.*, p. 301.

de la lettre pastorale, il écrivit au conseil ecclésiastique d'Amsterdam pour le conjurer avec instances de retarder sa mesure et de s'entendre auparavant avec lui.[1] A cette démarche, quatre membres du clergé même de Hollande joignirent, au moment même où la lettre pastorale fut écrite, une protestation contre cet acte, en se fondant principalement sur ce que les Frères n'avaient point été entendus. En même temps, et toujours avant la publication de la lettre pastorale, les Frères, qui avaient appris ce qui se préparait contre eux, publièrent une apologie. Les magistrats mêmes, de leur côté, désirant éviter un éclat, firent tout leur possible pour empêcher la publication de cette lettre : et comme elle avait été imprimée à leur insu, si ce n'est même contre leur avis, ils la firent apporter en maison de ville avant d'en permettre la publication, et ils la gardèrent quelques semaines, tandis que l'apologie des frères circulait partout et pouvait éclairer même les signataires de la lettre.

Mais tout fut inutile. Après avoir adressé aux pasteurs une vive réprimande, les magistrats, voyant qu'également la lettre se ferait jour et craignant l'irritation du peuple parce que les ministres commençaient à prêcher publiquement contre le gouvernement, laissèrent son cours à cet écrit, en en rejetant toute la responsabilité sur le conseil ecclésiastique.

Le comte, qui en reçut aussitôt des exemplaires de trois côtés à la fois, ne pouvait concevoir que le conseil ecclésiastique n'eût pas répondu un mot à la

[1] Il disait entre autres : *Vos fratres in Domino, et amicos nostros, per martyrum ecclesiæ nostræ obtestamur memoriam, doctrinas istas in censum vocatas, qualescumque illæ sint, cordate nobis exhibeatis ; ut habeamus quæ coram Domino expendamus, sancte et pie recolamus, studiose examinemus et (sive comprobemus, sive damnemus) quod nostri est officii, expleamus, etc.*

lettre qu'il lui avait adressée : il fit encore qu
efforts, mais ce fut en vain; et comme le v
avec lequel il devait partir pour Saint-Thom
déjà dépassé Pampus et qu'il n'avait qu'un
pour l'atteindre encore, il rédigea un acte
par lequel il déclarait « ne pas connaître les
houters dont il était question dans la lettre
rale; ajoutant que cette lettre reposait sur u
plet malentendu. Voilà disait-il, comment je
Amsterdam, souhaitant à cette ville la paix do
jouissons, et désirant que ceux qui nous ont
avec si peu de ménagement puissent rentrer
mêmes pour l'amour de notre Souverain
du leur, qu'ils ont persécuté et injurié dans s
bis qu'il aime et qu'il bénit. — Puisse-t-il ne p
imputer ce péché! »

Voilà les principaux faits concernant cett
affaire. On voit que nous ne l'avons point af
ni pour ni contre les Frères; et la vérité ne le p
tait pas. — Cependant on doit dire qu'en gé
Seigneur ne parut pas poser sa bénédiction s
démarche du clergé de Hollande, et qu'au co
il donna aux Frères, dans cette affaire mêm
sieurs marques de sa protection et de son
D'où peuvent provenir ces choses? D'une
stance qui ne se renouvelle que trop souve
clergé de Hollande avait, en général, bien r
voir les fautes et les faiblesses des Frères; ma
s'était attaché qu'à cela, et il avait entièrem
gligé de prendre en considération les bénéd
réelles et abondantes que le Seigneur avait
sur leur œuvre. Voilà les jugements des ho
et même des hommes chrétiens, soit comme
dus, soit réunis en corps. — En résultat cette
eut pour les Frères des suites longues et trè
bles, et dut servir sans doute, avec le déluge d

sitions qui fondit sur eux, non-seulement de la part des ennemis de l'Evangile, mais de la part de tout le reste de la chrétienté, à les préserver de différents piéges dans lesquels ils seraient sans cela tombés inévitablement.

Nous reprenons maintenant, pour achever ce qui concerne le séjour du comte en Hollande, quelques détails que nous avions laissés en arrière. Malgré les dispositions générales du clergé de ce pays envers lui, le comte fit cependant la connaissance de quelques ecclésiastiques avec lesquels il s'entendit assez bien. L'un d'eux lui communiqua sur la prédestination l'idée suivante qui lui semblait tout accorder, quelque peu scripturaire qu'elle fût, et que Zinzendorf conserva pour le reste de ses jours : « C'est que le Père aurait en effet destiné à son Fils unique un certain héritage, vraiment élu selon son bon plaisir et composé de ses enfants, des croyants proprement dits, lesquels personne ne pouvait arracher de sa main ; mais qu'aucun de ceux qui se présentaient en outre par suite des invitations de la grâce n'était renvoyé. » [1]

Du reste, quelque triste que fût pour lui l'affaire de la lettre pastorale, quelque méritée même qu'elle pût être sous certains rapports, comme Zinzendorf n'en était pas moins, à tout prendre, un fidèle et un éminent serviteur de Christ, il reçut d'amples consolations de son Sauveur : et il écrivait à cette époque « qu'en ces jours il avait senti à un tel point la grandeur et la proximité de son Dieu qu'il ne pouvait l'exprimer, et que son cœur se réjouissait en lui, etc. »

[1] On sent que cette dernière assertion est vraie, et en même temps ne prouve rien ; car personne ne se présente si le Père ne l'attire. Aller à Christ, croire en Lui, accepter, recevoir, se rendre à son appel, toutes ces choses sont encore des grâces, des *actes de l'homme qui proviennent de Dieu*.

On trouve encore à la même époque d'autres manifestations frappantes de cette étroite intimité avec Jésus, qui forme un des traits les plus saillants de son caractère. Dans un discours qu'il tint à Herrnhout le 12 novembre 1747 sur la communion constante du cœur avec Jésus, il dit : « Il y a aujourd'hui neuf ans [1] (ainsi donc à l'époque où nous en sommes) que je m'entretenais à Amsterdam sur ce sujet avec une sœur ouvrière qui est maintenant auprès du Seigneur : nous ne pouvions tous deux nous empêcher de pleurer en pensant à quel point le Sauveur peut s'approcher de nous ; avec quelle simplicité enfantine on peut causer avec lui ; comme on peut passer dans sa compagnie des jours entiers ; comme il n'y a pas une pensée, pas un souci, pas un besoin dont on ne puisse lui parler d'une manière beaucoup plus simple et plus naturelle qu'avec son plus intime confident ; car ici il faut souvent encore quelque ménagement, mais auprès du Sauveur ce n'est pas du tout nécessaire, etc. »

L'auteur de sa biographie cite encore à cette époque des vers d'une grande beauté que fit le comte sur divers sujets, et qui nous montrent à quel point le Seigneur peut remplir son enfant de paix et d'amour au moment de l'épreuve, fût-ce même d'une épreuve qu'il se serait en partie attirée par sa faute. Des productions de ce genre, que nous regrettons de ne pouvoir citer de peur de trop allonger cet ouvrage, forment des moments de repos bien doux au milieu des troubles de la vie, et nous rappellent vivement ce Dieu qui dit à son enfant : « Je serai avec toi dans la détresse. »

Peu après sa déclaration Zinzendorf se rendit à

[1] On a déjà remarqué qu'il était extrêmement attaché à consigner *tous* les événements et les expériences tant soit peu marquantes de *sa vie ou* de celle de ses amis.

bord du vaisseau, et le 11 décembre il était déjà dans le Texel. Mais il fut obligé d'y rester à l'ancre jusqu'au 21. Il employa ce temps à divers travaux, au nombre desquels il faut compter surtout deux dispositions en quelque sorte testamentaires qu'il voulut laisser à l'église pour plus de sûreté, et un livre de textes que nous remarquerons à cause de sa préface.

De ces deux dispositions, l'une prévoit le cas où quelque pasteur de Bertholdsdorf ou de Herrnhout pourrait dans la suite se croire autorisé, par les droits de sa vocation, à attaquer cette dernière église dans la jouissance de sa discipline et de ses priviléges particuliers. Il trace la ligne de conduite qu'il croit que les pasteurs doivent tenir à cet égard, et finit par dire, une fois pour toutes, « que tout pasteur qui pourrait entreprendre, en quelque temps que ce fût, de troubler la paix de cette église de la manière indiquée ci-dessus, devait s'attendre à une malédiction qui ne lui manquerait pas : — ce que le Seigneur, ajoute-t-il, veuille détourner en sa grâce. »

L'autre pièce, qu'il écrivait étant déjà en mer et qu'il renvoya par le loots du vaisseau, fut ce qu'il appela son *testament éventuel* dont nous donnerons un long extrait, en essayant plus loin (liv. XIII) de donner une seconde fois un tableau de l'intérieur de Herrnhout. C'était une récapitulation détaillée qu'il faisait de tous les principes de discipline des églises des Frères. Le style résolu et aisé de cette pièce fournit un exemple de plus du courage et de la verve dont Zinzendorf était rempli, au milieu même des contrariétés les plus graves de ses travaux.

Une autre production encore, livre de textes pour l'année 1739, auquel il travailla pendant ce retard, était dédié dans sa préface *à toutes les églises des Frères ou à leurs différents* détachements dans des postes de

missions. Nous citerons l'énumération de ces différents établissements, parce qu'elle servira à nous donner une juste idée de l'étendue qu'avait déjà à cette époque l'œuvre des Frères, dont cette liste donne une récapitulation complète.

1. *Herrnhout*.

2. *Herrnhaag* (voy. le liv. actuel, p. 190 et 191).

3. *Hærendyk* (liv. x, p. 171).

4. *Pilgerruh* (liv. x, p. 154).

5. *Ebersdorf*. Nous n'en avons pas fait mention. C'est un endroit où l'on trouvait depuis la fin du siècle précédent une de ces petites églises, non séparées de l'église générale, qui avaient, outre le culte public, leurs heures d'édification et une discipline particulière. Cette société s'unit de plus en plus aux églises des Frères, en reçut des ouvriers, et finit par prendre rang au nombre de leurs établissements.

6. *Iéna*. Outre ce que nous en avons dit en plusieurs occasions, le jeune comte, fils de Zinzendorf, y étudiait à cette époque, et avait non-seulement une belle église dans sa maison, [1] mais réunissait encore autour de lui un bon nombre d'étudiants et d'autres personnes pieuses.

7. *Amsterdam*, et

8. *Rotterdam*. Il y avait dans ces deux villes des Frères au service d'un certain nombre d'âmes qui se soumettaient à leur direction spirituelle.

9. *Londres*. Une société (p. 269 du présent livre).

10. *Oxford*. De même. Fondée à l'époque du passage de Bœhler pour la Caroline méridionale.

11. *Berlin* (p. 189 du présent livre).

[1] ***Eglise domestique*** (Haus-Gemeine). C'était un ensemble de Frères appartenant, de plus ou moins près, à la maison ou à la *famille*, et gouverné en petit sur le même modèle que les grandes *églises*.

12. Dans le *Groënland* (liv. VIII, p. 101).

13. A *Sainte-Croix* (liv. x, p. 144).

14. A *Saint-Thomas* (liv. VII, p. 87).

15. A *Saint-Jean.* Quelques esclaves convertis à Saint-Thomas y avaient été vendus, et continuaient d'être visités par les missionnaires de Saint-Thomas.

16. A *Berbice* (dans l'Amérique méridionale) (p. 191 du présent livre).

17. En *Palestine* et dans les contrées environnantes. C'est une tentative qu'on avait faite en ces temps.

18. A *Surinan* (liv. x, p. 164).

19. A la *Savanne* en Géorgie (liv. x, p. 155).

20. Chez les *noirs*, dans la Caroline (p. 186 de ce livre).

21. Chez les *sauvages d'Irène.* C'est ainsi qu'on appelait le poste des missions parmi les Creeks en Géorgie, tout près de la colonie de la *Savanne*, mentionné sous le n° 19.

22. En *Pensylvanie* (voy. liv. x, p. 164). Spangenberg, qui résida plusieurs années en Amérique en y déployant une admirable activité, travailla beaucoup dans cette province.

23. Chez les *Hottentots* (p. 184 du présent livre).

24. En *Guinée* (p. 184 du présent livre).

25. En *Livonie* et en *Esthonie* (p. 181 et suivantes du présent livre).

26. En *Lithuanie.* Deux frères y visitèrent, en 1733, les émigrants de Saltzbourg, que depuis lors on ne perdit jamais de vue.

27. En *Russie.* Quelques frères travaillèrent à Pétersbourg.

28. Sur les côtes de la *mer Blanche*, et

29. En *Laponie* (liv. x, p. 152 et suiv.).

30. En *Norwége.* Il y avait là, comme en Russie et en d'autres endroits, quelques frères qui se nourris-

saient du travail de leurs mains, et que les pasteurs du pays employaient à visiter les âmes réveillées de leurs paroisses. Il y avait aussi à Bergen un étudiant attaché aux Frères, précepteur chez un ministre, et qui prêchait quelquefois pour lui.

31. En *Suisse*. Déjà, en 1729, Christian David y avait fait une visite; et le baron F. de Watteville de Berne, l'un des grands collaborateurs de Zinzendorf, restait en relation étroite avec plusieurs parents et amis qu'il avait dans ces contrées. Au nombre de ces derniers était le fidèle Samuel Lutz, pasteur à Yverdun.

32. Dans l'*île de Man*. L'évêque de Sodor et Man était en relation intime avec les Frères, et en avait actuellement un auprès de lui; c'était un descendant des Vaudois.

33. Dans le *Hittland*. Deux frères s'y étaient rendus, en passant par l'Ecosse, pour visiter des Vaudois qui y avaient été jetés par une violente persécution.

34. *En prison*. Outre les frères mentionnés (n° 29), il ne se passait guère une année sans qu'il y en eût quelques-uns dans ce cas pour la cause de l'Evangile. Cette année même on vit entrer dans leur nombre un baron, ami de Zinzendorf, qui subit cette peine pour avoir annoncé la parole parmi les frères bohémiens et moraves réfugiés en Silésie, chez qui il se manifestait une nouvelle vie depuis 1725.

35. En pélerinage pour *Ceylan*. Nous allons en parler aussitôt.

36. Pour l'*Ethiopie*, et

37. La *Perse*. Ces deux voyages étaient projetés; mais ils ne s'exécutèrent cependant que plus tard.

38. En *visitation auprès des missionnaires*. Outre la visitation qu'allait faire Zinzendorf lui-même, un frère se préparait à partir pour celle du Groënland;

et David Nitschmann le cadet était charge de faire celle du Cap en se dirigeant sur Ceylan.

39. *Et autres sur terre et sur mer.* Depuis 1727 il ne s'est pas passé une année qu'il ne se soit fait, de la part des Frères, plusieurs voyages pour l'Evangile. Voilà, dit Kranz, comment les descendants des Frères de Bohême accomplissaient le désir que Luther leur avait témoigné autrefois, qu'ils ne se renfermassent pas dans leur patrie, mais qu'ils apprissent des langues et allassent annoncer l'Evangile à d'autres nations.

Nous avons dit (n° 35) qu'il venait de se former une mission pour l'île de Ceylan. Et en effet, dans le même temps où le comte partait pour l'Amérique, David Nitschmann le cadet partit pour cette île avec un médecin.

Ceylan appartenait alors aux Hollandais; et les diverses autorités des Pays-Bas s'étaient tellement accordées à désapprouver la lettre pastorale d'Amsterdam, qu'au moment même où elle venait de paraître, la compagnie hollandaise des Indes non-seulement donna pour cette mission son consentement par écrit, mais accorda encore aux deux missionnaires leur traversée franche. Leur voyage fut très-pénible; il s'introduisit sur le bâtiment une maladie contagieuse, et vers la fin du voyage Nitschmann écrivait : « C'est maintenant la quatre-vingt-unième personne que nous jetons par-dessus bord! » Le médecin du vaisseau fut lui-même du nombre de ceux qui moururent; le compagnon de voyage de Nitschmann fut obligé de prendre sa place. Mais nos deux frères arrivèrent heureusement au Cap, où ils trouvèrent Schmidt (p. 184) en pleine activité parmi ses Hottentots. A la fin de l'année, après avoir été retardés de quelques mois par suite des soupçons et même de l'horreur qu'avait excitée à leur sujet la lettre pasto-

rale, ils arrivèrent à Ceylan, où ils furent d'abord reçus amicalement et même fraternellement. Mais cette même lettre pastorale les ayant encore suivis jusque-là, ils furent regardés un moment à peu près comme des athées. Cependant ils n'eurent pas de peine à détromper les autorités, qui leur rendirent de nouveau justice; mais, peu après, elles se virent hors d'état de contenir le peuple, moins éclairé sur le véritable état des choses; et un nouveau gouverneur fit repartir nos frères pour l'Europe.

Pour terminer ce qui concerne cette année, nous citerons un détail intéressant que nous présente l'intérieur de la famille de Zinzendorf. Il perdit, au milieu de décembre, encore l'un de ses enfants, une fille d'environ cinq ans, qui, comme les autres, mourut dans la foi. Comme eux elle se plaisait à prier, à chanter des cantiques, à converser avec les frères; vers la fin de sa vie elle commença à parler toujours plus souvent de la mort, et on ne pouvait l'en détourner. « Maman, » dit-elle vers la fin, « je ne reviens plus de cette maladie, bien sûr. Adieu, aimez-moi toujours! » Et elle mourut en invoquant son Sauveur, sans vouloir entendre parler de se guérir.

Année 1739.

Cependant le comte arriva heureusement aux Antilles, à *Saint-Eustache*, le 28 janvier, après avoir eu si constamment le vent favorable que depuis la sortie de Texel on ne tourna pas une voile.

Il se fit aussitôt conduire, encore de nuit, dans un petit esquif, à *Saint-Thomas*.

La première chose qu'il apprit en mettant le pied à terre, c'est que tous les missionnaires étaient en prison depuis trois mois. — Et que font les nègres *pendant* ce temps? demanda-t-il à l'un de ces mêmes

nègres. — « Ils persistent dans la vérité, et il y a un grand réveil parmi eux. La prison des frères prêche aussi. » — Sur l'intervention du comte on relâcha aussitôt les frères, et lorsqu'on les lui amena il les reçut, en présence même de l'officier qui les conduisait, en leur baisant les mains, pour témoigner l'estime qu'il faisait de ces prétendus malfaiteurs.

« Le jour où je suis arrivé, » écrivait Zinzendorf à ses frères d'Europe, « mes frères qui ne savaient absolument rien de mon voyage, mais qui croyaient avoir besoin de moi, avaient demandé au Sauveur de m'envoyer chez eux. De pareilles choses n'ont rien de surprenant pour nous; nous y sommes passablement accoutumés. »

Le comte se mit aussitôt à l'œuvre de l'Evangile; et à ce sujet il raconte un trait singulier et touchant: « Trois jours après mon arrivée, trouvant le frère Martin malade à la mort, et me voyant obligé de tenir l'assemblée pour lui, j'éprouvai une surprise qui me mit entièrement hors de moi-même, lorsqu'après une excellente prière de l'un des nègres, voulant commencer pour ma part par l'un de mes cantiques favoris, j'entends tout d'un coup tous ces nègres, beaucoup plus nombreux que dans aucune réunion que j'aie tenue dans nos églises, entonner en même temps avec moi dans leur langue, et continuer au milieu des pleurs de plusieurs d'entre eux ce cantique:

« Mon Seigneur, mon Seigneur, qui m'as racheté, etc. »[1]

[1] Il était arrivé au comte une chose toute pareille à Berlin, du temps de ses assemblées publiques. Pour en comprendre le récit, il faut savoir que, comme cela se pratique encore quelquefois, lorsque l'assemblée n'avait pas sous les yeux le cantique qu'on voulait chanter, le président l'indiquait ligne par ligne : on doit aussi se souvenir que les Allemands chantent plus leur langue que nous ne l'*avons accoutumé* en français, et que c'est surtout le cas de

Huit jours après, ajoute-t-il encore, je vis cette même foule de nègres, si attachés à leur Sauveur au milieu de leurs souffrances, remplir une grande salle avec un saint empressement. Oh! que je fus réjoui de les entendre, après le discours, les chants et les prières ordinaires, entonner d'eux-mêmes, d'une seule bouche et d'un même cœur, ce verset de bénédiction :

Amen! qu'il soit ainsi! etc.

Le nombre des nègres qui s'occupaient sérieusement de leur salut se montait alors à neuf cents dont six cent cinquante hommes et deux cent cinquante femmes, qui étaient instruites à part; car nous avons déjà vu à plusieurs fois que les Frères mirent, dès le commencement, le plus grand soin à la distinction et à la séparation des deux sexes dans toutes les assemblées. Ces pauvres esclaves s'arrangeaient de leur mieux pour venir, quoique en petit nombre, tous les soirs auprès des Frères; mais l'assemblée générale ordinaire commençait le samedi soir, pour ne finir qu'à sept ou huit heures du matin. Ces progrès de l'Evangile parmi ces pauvres païens étaient d'autant plus admirables, que les missionnaires et les nègres avaient également beaucoup à souffrir pour leur attachement à la foi. On voyait des maîtres venir

quelqu'un qui parle avec autant de sentiment que le faisait Zinzendorf.

Voici maintenant son récit : « Après avoir fini le chant, je me mis à annoncer mon texte : *Tu fus immolé*, etc. Au même moment, toute cette assemblée de plusieurs centaines de personnes saisit ces paroles, je ne sais si ce fut par un malentendu ou par quelque autre raison, et se mit à les chanter sur un air connu, comme si j'eusse indiqué la première ligne d'un cantique. Je continuai donc, à la garde de Dieu, de leur en faire un, que je leur dis ligne par ligne (nous avons déjà dit que Zinzendorf improvisait les vers presque aussi facilement que la prose); puis je commençai ensuite mon discours. »

au milieu des assemblées des nègres, frapper cruellement ces pauvres créatures et les disperser au milieu d'affreux blasphèmes. C'est bien là qu'on pouvait se rappeler ces paroles de l'Ecriture : « C'est ici la patience et la foi des saints! »

Les causes de cette malveillance envers les Frères étaient en partie la corruption des Européens, qui voyaient leurs passions entravées par la conversion de leurs esclaves des deux sexes ; en partie même la jalousie des ecclésiastiques d'une autre confession, qui ne voulaient pas permettre aux Frères d'administrer le baptême. C'est là ce qui avait attiré aux missionnaires un emprisonnement qui, après leur avoir fait perdre la santé, aurait bientôt fini par leur donner la mort.

Le comte, après avoir préalablement obtenu la mise en liberté des missionnaires, fit auprès des autorités et des pasteurs de l'île des démarches nécessaires pour faire respecter leurs travaux: mais comme ces démarches furent inutiles, il écrivit à Copenhague, d'où le ministère envoya quelques mois après l'ordre aux autorités locales de protéger les Frères contre tous leurs adversaires, ecclésiastiques ou autres.

Le comte observe, au sujet de toutes ses affaires, qu'au commencement il n'avait pas trop su comment s'y prendre pour faire distinguer aux païens le *christianisme* de la *chrétienté*; mais qu'à la fin tout s'était éclairci de soi-même par des faits de ce genre.

Cependant la protection que les Frères venaient de recevoir n'était qu'une mesure partielle; il fallait aller à la racine du mal. Les planteurs, qui ne pouvaient plus s'attaquer aux Frères, tourmentaient d'autant plus leurs esclaves : ils s'accordaient à exiger que les assemblées se tinssent de jour, en même temps que les nègres étaient forcés de travailler jusqu'à la *nuit; ils* venaient même dissoudre ces réu-

nions à coups de bâtons, de sabres et même de fusils sans que les nègres osassent, d'après les lois du pays faire la moindre résistance.

Le comte se proposa donc de hâter son retour e Europe, afin de s'occuper de ces choses directemen auprès de la cour. Mais, avant son départ, les si cent cinquante nègres qui fréquentaient les assem blées se réunirent pour adresser au roi de Dane mark une pétition qu'ils signèrent tous, et où ils de mandaient la cessation des mesures vexatoires dor ils étaient les objets : les négresses s'adressèrent d la même manière à la reine.

Le comte désira aussi, avant de quitter le pay que les missionnaires eussent une maison et un pet plantage à eux, afin d'être plus indépendants. V l'état où en étaient les choses, cela ne pouvait s faire facilement, et le comte en regarda la réussit comme une merveille du Sauveur. L'église célébr la dédicace de cette maison avec beaucoup de larme et de prières; un quart-d'heure après, elle eut déj à soutenir un assaut furieux de la part des ennemi

Le comte voulut aussi voir avant son départ le deux îles de Saint-Jean et de Sainte-Croix; et il vi sita dans cette dernière, avec respect et actions d grâces envers le Seigneur, les tombeaux des frère et des sœurs qui y avaient laissé leur vie. Puis quitta l'Amérique après y avoir séjourné cinq se maines. Comme il avait cédé sa place sur le bâtimen à un Juif qui l'intéressait beaucoup, le capitaine f faire au comte une espèce de petit hangar de quel ques planches, où il travailla, selon ce qu'il écriva à un frère, autant que sur terre et encore plus. C'e dans ce voyage qu'il fit entre autres le cantique connu en Allemagne :

« Le sang de Christ et sa justice
Fait ma gloire et mon vêtement, etc. »

Arrivé le 20 avril à la hauteur de Douvres, il descendit sur une chaloupe et gagna le port par un temps orageux et non sans danger; car le trajet dura depuis cinq heures du soir jusqu'à une heure de la nuit : mais le Sauveur le préserva.

Ce voyage aux Antilles, qui coûtait souvent la vie à ceux qui l'entreprenaient, porta une forte atteinte à la santé du comte, qui en revint couvert pour longtemps d'ulcères et très-affaibli.

Il trouva en Angleterre, parmi les Frères, un réveil admirable. En Hollande, la lettre pastorale d'un côté, et de l'autre la protestation des quatre ministres avaient excité une fermentation extrême : chez les uns une excessive amertume, chez les Frères et leurs amis une profonde paix et d'abondantes bénédictions.

Le comte publia encore une nouvelle déclaration contre les calomnies et les accusations de cette lettre, non pas précisément pour justifier les Frères, mais parce qu'il avait vu en Amérique à quelle espèce de gens leurs ennemis avaient fourni des armes, et parce qu'il sentait depuis longtemps avec une grande lassitude l'amertume de ces dissensions qui s'établissent encore si souvent entre ceux mêmes qui désirent l'avancement du règne de Dieu.

De retour à Marienborn, il rassembla l'église (en juin) pour un *jour d'église* extraordinaire, où il rendit compte de son rapide voyage. A cette occasion on donna à un frère, comme on l'exprimait alors, la *confirmation* (ce qu'on appela plus tard l'*acolouthie*); c'est-à-dire qu'on le reçut dans l'association des frères et sœurs qui se dévouaient absolument au service du Seigneur et de l'église, résolus d'avance à en accepter toutes les directions et les ordres. Le comte fit à ce sujet un discours sur cette fidélité dans les petites choses, qui nous apprend à garder nos cœurs

par la grâce de Jésus à toutes les heures et dans tous les moments, et de telle sorte que pas une pensée ni le moindre penchant ne s'écarte de lui; il s'attacha surtout à faire sentir que cette vigilance-là était une chose beaucoup plus grande encore et beaucoup plus agréable au Seigneur qu'un service éclatant. Dans la même séance on consacra deux frères avec l'imposition des mains pour les fonctions de ministres de l'Evangile; à cet autre sujet, le comte déclara que cette consécration n'était considérée parmi les Frères que comme une affaire de bon ordre; qu'un frère ne devait pas s'imaginer que son ordination le rendît meilleur qu'un autre; que le Saint-Esprit pouvait, selon son bon plaisir, donner à un frère non consacré plus de grâces et de dons, et plus de bénédictions qu'à un frère qui l'était; que cependant il restait vrai, d'un autre côté, que l'ordination faite dans la foi avec des prières et des supplications avait son genre de grâce qu'on ne devait pas méconnaître.

Les travaux continuels du comte, joints à la maladie qu'il avait rapportée de son voyage, le forcèrent enfin à s'aliter complètement; et il penchait à croire que le Seigneur voulait l'appeler à lui : mais sa guérison se fit d'une manière extraordinaire. Le médecin lui avait ordonné une potion calmante qu'il devait prendre par grandes cuillerées. Une main imprudente lui versa une fois, au lieu de cette potion, de l'essence douce, qui se trouvait près de là. A peine l'eut-il prise qu'il se sentit comme consumé par une chaleur inexprimable, de sorte que non-seulement il apercevait au dedans de lui une ardeur brûlante, mais qu'extérieurement son corps paraissait en feu. On ne put faire autre chose que de recommander la chose au Sauveur, qui fit aussi sentir son secours: il survint une sueur qui inonda le malade pendant quelques jours et quelques nuits successives, et la maladie prit dès lors un meilleur cours.

Pendant cette maladie, quelque faible qu'il fût, l composa une réponse aux écrits qui avaient paru contre lui durant son voyage à Saint-Thomas, sous e titre de *Reçu concernant les derniers écrits*, etc. Un bruit général s'était répandu qu'il était mort dans ce voyage; et là-dessus plusieurs personnes qu'il avait regardées comme ses amis s'étaient rangées au nombre de ses adversaires ! Il termine ce petit écrit par ces deux lignes de cantique :

« Jamais mon cœur ne perdra la mémoire,
Du prix auquel Jésus m'acquit. »

Nous ne faisons de semblables citations que pour montrer à quel point ce serviteur de Dieu restait attaché à l'onction, au milieu même des débats qui auraient pu l'en éloigner le plus.

Quant aux travaux du comte dans l'église, il s'appliqua en ces temps avec une affection particulière à a prospérité des chœurs des jeunes gens non mariés les deux sexes : les jeunes frères en particulier étaient à ses yeux une pépinière de témoins et de soldats de Christ. Il composa pour ces deux classes le chrétiens, à la même époque, un grand nombre de cantiques dont nous n'indiquerons que deux lignes l'un verset destiné aux sœurs :

« Ce qu'est une vierge chrétienne,
Ni la chair ni le sang ne l'ont jamais compris, etc. »

C'est encore à cette même époque que les Frères formèrent à Herrnhaag un séminaire qui fournit dès lors non-seulement aux Frères, mais à un grand nombre d'autres églises protestantes, des ouvriers fidèles.

Le 12 octobre, que les Juifs célèbrent comme le jour de la propitiation, le comte tint à ce sujet un discours *plein de force*, en recommandant aux Frè-

res de se souvenir vivement des Juifs dans leur prières.

Le 5 du même mois, ce riche négociant de Stral sund chez qui Zinzendorf était allé passer un moi comme précepteur (liv. x, p. 145) et qui était ven depuis lors s'établir à Herrnhout, partit pour Alger accompagné des bénédictions de l'église, afin d'alle y prêcher l'Evangile aux esclaves; et on ne tarda pa à voir des fruits réjouissants de son travail.

Dans le même temps les Frères songèrent aus aux moyens de répandre la connaissance de l'Evan gile dans l'Orient, et de renouveler leurs liaisons ave l'église grecque qui avait la première apporté l'Eva gile en Bohême et en Moravie. Dans ce but, les Frère crurent devoir mettre à profit la nouvelle qu'ils re çurent que l'hospodar de la Valachie (qui, comme so peuple, était de la communion grecque) cherchait attirer dans son pays des artistes allemands. On dé puta auprès de lui deux frères de Bohême et de Mo ravie. Leur voyage à travers une partie de l'empire la Hongrie et la Transylvanie, fut très-béni, mai beaucoup plus périlleux qu'on ne l'eût cru, parc qu'il eut lieu immédiatement à la suite de la guerr des Turcs, et que tout le pays était rempli de bri gands. Outre cela, ces frères furent exposés plusieur fois à être déchirés par les chiens qui gardent le troupeaux dans ces vastes déserts. Deux fois le Turcs, les prenant à cause de leurs vêtements alle mands pour des espions, voulurent leur trancher l tête, comme nos frères l'apprirent plus tard d'u pauvre officier de janissaires auquel ils avaient rend un service en chemin faisant, qui les protégea à so tour contre leurs ennemis, et qui le leur découvri après que le danger fut entièrement passé.

Le 4 juillet 1740, ces deux frères arrivèrent à Bu *charest*, capitale de la Valachie, où ils furent très

bien reçus de l'hospodar et de ses boïards : et déjà au bout de quinze jours ils purent repartir avec une invitation par écrit qu'on faisait à une société de Frères de venir s'établir dans le pays, en leur y promettant des privilèges. On a encore l'original de cet écrit ; et toute la conduite de l'hospodar était propre à donner l'espoir d'une réussite. Mais peu après, ce prince étant mort et le pays ayant éprouvé de nouveaux troubles, la chose n'eut pas d'autres suites.

Les Frères firent une autre démarche plus générale encore, dans le dessein d'établir des relations amicales avec l'église grecque, et pour que dans l'occasion elle ne mît pas d'obstacles aux travaux des missionnaires qui pourraient s'établir dans son voisinage. On envoya à cet effet un ministre suédois, nommé *Gradin*, avec un écrit des évêques des Frères, daté du 10 novembre 1739, adressé au patriarche de Constantinople. Celui-ci accorda à ce frère une honorable audience, puis un colloque avec plusieurs archevêques, dans lequel l'envoyé des Frères exposa de bouche et par plusieurs documents l'origine, la doctrine et la constitution de l'Unité des Frères, en demandant que ce synode voulût bien lui donner une recommandation écrite au clergé grec, pour les missionnaires que les Frères seraient dans le cas d'envoyer en Orient. Il obtint tout ce qu'il voulait, et même beaucoup plus : car, tandis que les Frères n'avaient insisté que sur des rapports fraternels, la recommandation parlait d'une communion entière (κοινωνια) ; et les Frères, d'un côté excessivement scrupuleux à cause de leurs innombrables ennemis, et de l'autre décidés à se représenter comme appartenant à la communion luthérienne, ne purent accepter une fraternité aussi étroite avec des chrétiens grecs. Il est très-probable que Zinzendorf, si enclin à établir *des rapports* intimes, quand il le jugeait bon,

entre les choses les plus éloignées, avait con
sans le vouloir, à tromper à cet égard le cle
Constantinople, en le faisant croire à des ra
plus nombreux qu'ils ne l'étaient effectivemen
l'Eglise des Frères et l'église grecque. Quoi q
soit, Gradin demanda qu'on voulût bien c
quelques-unes des expressions de la lettre
comme cela ne se pouvait, vu que l'écrit av
rédigé par un synode, Gradin poussa le scrupı
qu'à rendre cette pièce après en avoir pris co
comte en écrivit plus tard une espèce de lettı
cuses à l'archevêque de Dercom, qui s'était
donné de peine dans cette affaire; mais les ch
restèrent là pour le moment.

Cependant cette députation eut l'avantage c
reconnaître l'origine de l'Eglise des Frères p
glise grecque. Quant aux relations de ces deu
ses, l'affaire fut reprise en 1743 et en 1747, à J
bourg, avec beaucoup de peine mais avec pa
ment de succès, par ce même Gradin; elle
pleinement achevée qu'en 1763.

Pour le moment il fallut donc renvoyer l'
des missions en Orient. Mais celles d'Occiden
péraient de plus en plus. On vient de voir les
de celles des Antilles; à l'époque dont nous pa
celle de Géorgie et de la Caroline méridionale
dans leurs premières années; les Frères avaien
sez belles espérances pour Surinam et Berbice
s'était occupé depuis quelque temps de prépar
mission dans l'Amérique septentrionale, à l'oc
des nouvelles qu'on avait reçues de la misérab
dition des sauvages de cette vaste contrée, et
invitation qu'on avait reçue à aller leur por
cours.

Un frère partit donc cette année pour cette
nation, et arriva l'été suivant à New-York. Il

pas une seule connaissance dans cette ville ; mais il trouva bientôt l'occasion d'annoncer l'Evangile à deux Indiens de la nation des Mahikanders qui l'invitèrent à se rendre, comme prédicateur de leur peuple, dans la contrée d'Albani, à soixante ou soixante-dix lieues de New-York. Le frère s'y rendit, mais il ne trouva pas que ce fût là son poste ; et il passa de là à Chekomekah, ville indienne sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre. Les Indiens, presque toujours ivres, le reçurent d'abord avec des menaces de lui brûler la cervelle : mais il ne se laissa pas effrayer ; et quoique dans les premiers temps sa vie ne fût pas un moment en sûreté, il eut bientôt la joie d'amener quelques-uns de ces sauvages à de meilleurs sentiments. En 1741 il avait déjà autour de lui un nombreux auditoire ; et en 1742 il put baptiser trois de ces Indiens, comme les prémices de la nation.

Vers la fin de cette année le comte fit un voyage en Suisse avec le baron Frédéric de Watteville. A Diesbach, ils virent avec joie le fidèle ministre Samuel Lutz, qui fut aussi pasteur à Yverdun, et qui était persécuté pour la foi par les autorités de Berne.

Cependant nos deux voyageurs trouvèrent, à ce que dit Zinzendorf, chez ces mêmes autorités, comme chez le clergé, d'excellentes dispositions : le cœur humain éprouve naturellement plus de tendresse pour un comte et pour un baron que pour des Galiléens de petite extraction. Du reste, le journal de ce voyage nous montre les Frères de ces temps toujours les mêmes. « Nous avons fait ce voyage, » écrivait Watteville, « le plus souvent à pied, et toujours dans un vif sentiment de la proximité du Sauveur. »

Avant de terminer ce qui regarde cette année, nous devons parler de deux écrits que le comte fit paraître : l'un sous le titre de *Premier essai d'une nou-*

velle tentative de traduction du Nouveau-Testament, et qui fut, à ce qu'il paraît, l'une des plus misérables productions de son auteur. Il a fait d'autres écrits encore qui ont été généralement rejetés : mais celui-là fut tout particulièrement malheureux. Il l'avait composé en partie sur mer, en allant et en revenant d'Amérique; l'écriture avait été indéchiffrable pour l'imprimeur ; il y avait eu dans son travail précipité des lacunes qu'il n'avait pas remplies ; sa maladie était venue se joindre à tout cela ; et enfin Zinzendorf, souvent trop hardi à s'exprimer comme le moment l'y portait, était aussi trop hardi à donner au public tout ce qui lui passait par la tête : — de sorte qu'en résultat ce fut là un ouvrage qu'au bout de peu de temps le comte s'efforça de retirer de partout, pour en faire de la maculature.

Nous faisons mention de ce fait parce qu'il contient une leçon, et que d'ailleurs nous devons montrer les choses comme elles étaient.

Un autre écrit que le comte publia également cette année, et qu'il avait aussi composé pendant sa traversée sur mer, mais qui reste un de ses excellents ouvrages, c'est son *Jérémie*, *prédicateur de la justice*. Ce traité est destiné et adressé tout particulièrement aux ministres : il est plein de sérieux et de verve, et il a fait beaucoup de bien.

Enfin nous placerons encore ici quelques déclarations que Zinzendorf faisait dans ce même temps à l'un de ses amis, et qui méritent de trouver une place quelque part. «L'un de mes plans favoris, » dit-il, « est de contribuer autant qu'il est en moi, à l'exécution du grand plan de Jésus (Jean XVII), que les enfants de Dieu dispersés de toutes parts se réunissent en bon ordre là où ils se trouvent plusieurs en un même lieu, et soient unis, non par le lien morave (c'est une des choses au contraire que je travaille à

prévenir), mais par le lien d'une union générale, dans laquelle doit enfin aussi se confondre la secte morave (*secta moravica*), lors, toutefois, que cette dernière sera devenue entièrement inutile dans la tâche particulière qui lui est actuellement échue. — J'ai encore pour plan d'amener autant d'âmes que possible à se reconnaître pécheresses et à recevoir grâce; c'est pour cela que j'aime les chaires et que je ferais cent lieues pour en trouver une: enfin, j'ai poursuivi sans relâche, depuis 1717 jusqu'à l'année présente, le plan de réunir (dans les mêmes vues) tous les enfants de Dieu, même ceux qui ne demeurent pas ensemble; mais pour celui-là je commence à l'abandonner, non-seulement parce que je ne vois aucun moyen de l'exécuter, mais parce que je crois entrevoir dans le contraire un secret de la Providence divine. »

Et ici Zinzendorf arrivait à la vérité. Il n'y a rien d'intolérant comme ce principe, en apparence si charitable, de l'union extérieure de tous les enfants de Dieu, à moins qu'on ne reconnaisse celle qui existe déjà entre eux par le fait de leur foi à un même Sauveur. Le reste n'est plus, sans qu'on s'en doute, que de l'entêtement ou de l'orgueil sous une forme pieuse: on veut que les autres pensent et agissent comme nous.

Dans un autre ouvrage, Zinzendorf décrivait ainsi la force de volonté qui règne dans une âme vraiment animée de l'Esprit de Dieu: « Quand les forces sont là, quand les saintes résolutions commencent à s'exécuter, mais toutes sans exception, alors la grâce n'est plus une imagination, mais une réalité. S'il n'y a point de vigueur dans l'âme, si l'on n'y trouve pas la résolution de marcher de droit pied en toutes choses, alors la prétendue grâce n'a jamais existé, ou bien elle s'est perdue. C'est pourquoi il est dangereux d'apporter

trop tôt la paix à une âme qui est dans la détresse, mais qui, selon toutes les apparences, paraît devoir en sortir. Un trop grand nombre d'approches de la miséricorde divine endurcissent le cœur quand on ne les met pas à profit; et quand ces attraits prolongés n'ont servi de rien, ils cessent ordinairement, et le pécheur s'habitue à la sécurité.

FIN DU LIVRE XI.

LIVRE DOUZIÈME.

ANNÉES 1740 ET 1741.

Année 1740.

Dans le courant de cette année (en juin), les Frères tinrent un synode à Gotha, à l'occasion du prochain départ de l'évêque Nitschmann et de la préposée (ancienne) Anne Nitschmann pour l'Amérique septentrionale. Il s'ouvrit comme de coutume dans un profond sentiment de la proximité du Sauveur. Le comte improvisa à son ouverture deux cantiques, dont un verset présentait ce sens :

« Bénis notre assemblée ! Donne à nos cœurs ta profonde paix, à nos sens la pureté, à nos paroles l'onction; et qu'il ne se dise rien entre nous qui ne soit entièrement conforme à ta volonté. »

Dans ce synode, le comte, alléguant l'opprobre inouï qui était répandu sur lui et les craintes sérieuses qu'inspirait à plusieurs théologiens et même à quelques politiques la réunion des deux qualités de comte et d'évêque morave dans sa personne, demanda d'être déchargé des fonctions épiscopales proprement dites, et d'être remplacé sous ce rapport. Le synode représenta, il est vrai, qu'aussi longtemps que l'Eglise des Frères ne chercherait autre chose qu'à plaire à Jésus-Christ, elle n'échapperait pas plus que le comte lui-même à la haine du monde; mais, comme celui-ci insistait, on élut, sans accepter en-

core sa démission, mais comme par avance, un nouvel évêque qui fut *Polycarpe Muller.*

En repassant les innombrables calomnies dont l'église était l'objet depuis quelques années, on sentit aussi qu'il fallait rechercher soigneusement si l'on n'en avait pas fourni quelque occasion, ce qui donna lieu à un entretien plein de franchise, et tel qu'il convient à des enfants de Dieu. Le comte commença par parler de sa propre personne et des fautes qu'il avait commises de son côté : d'autres frères en firent autant : et à cette occasion les Frères ayant reconnu qu'ils avaient eu des torts extrêmement graves envers le docteur Franke de Halle, le synode rédigea une lettre de réparation, et nomma deux frères respectables pour aller la lui présenter. Cette pièce est trop remarquable comme exemple d'une humiliation franche et chrétienne, pour que nous ne la donnions pas ici : elle rappellera naturellement une autre pièce du même genre que nous avons déjà vue (l. VII, p. 46), les excuses de l'église de Herrnhout au pasteur Rothe.

Arrêté des églises des Frères, au synode de Gotha; année 1740.

« Comme l'Eglise de Christ, qui tire son origine de l'Eglise des Frères de Moravie, a reconnu entre autres, dans une conférence importante tenue à Gotha sur différents objets, que ses membres n'ont pas toujours usé d'une précaution suffisante pour éviter l'apparence d'une division avec les louables institutions de Franke, et qu'il ne suffit pas que M. le comte de Zinzendorf se soit corrigé pour sa personne, déjà depuis plusieurs années, sur ce point, — mais qu'il aurait dû faire dans le temps au frère Spangenberg des représentations plus sérieuses qu'il ne le fit, au

des divisions de ce dernier avec lesdites insti-
ns : Qu'en général, il aurait dû se comporter
e manière qui répondît mieux à sa qualité de
ple du grand serviteur de Dieu, Auguste-Her-
ı Franke, — en quoi l'église reconnaît, pour
ıffliger av lui, les fautes qu'il a commises pré-
mment, la négligence dont il a usé depuis, et
orts récents : — En conséquence, le synode en-
les anciens et évêques moraves de la confession
gsbourg a résolu unanimement d'inviter le révé-
Léonard Dober, Ancien général de toutes leurs
es, et le sieur Polycarpe Muller,.... son cher
ıagnon d'œuvre,.... à se rendre à ce sujet en
ınne auprès du respectable Gottl.-Aug. Franke,
ogien de Halle et directeur des établissements
u son père, non-seulement pour y renouveler
cuses que M. le comte avait déjà faites en 1735
n privé nom, mais aussi pour y présenter hum-
ent celles de toute l'église évangélique morave,
nt qu'elle doit prendre une juste part aux fautes
s membres individuels ; et pour ajouter la pro-
e non-seulement de conserver à l'avenir envers
ıstitutions de Halle le respect qu'elles méritent
tous les rapports, mais de réparer avec zèle et
té de toutes parts les fautes passées, partout où
ra possible, et de fortifier par tous les moyens
n sacré de l'amour fraternel avec ledit doc-
etc.

Donné à Gotha, le 13 juin 1740.

» *Au nom de l'Eglise:*

» David NITSCHMANN, évêque. Louis DE ZINZENDORF, évêque. Jean-Martin DOBER, préposé à Herrnhout. Jean-Michel LANGGOUTH, pasteur à Herrnhaag. Jean-Pierre THIELE, ancien de Hœrendyk. Jean-Gottfried BEZOLD, préposé à Pilgerruh. »

Quoique cette pièce fût une humiliation bien marquée, elle ne fut pas reçue. Peut-être parut-elle trop tardive, ou plutôt encore Franke jugea-t-il qu'il y avait quelques actes réparatoires à faire, plutôt que de simples paroles à donner. Quoi qu'il en soit, les deux députés arrivés à Halle ne furent pas même admis, et la chose en resta là.

A cette époque, l'Église des Frères reçut de puissants accroissements par suite même du déluge des calomnies dont elle était de plus en plus l'objet. On publiait contre les Frères, dans des livres, dans les chaires et dans les académies, des choses si atroces et tellement absurdes, qu'une foule de personnes les regardèrent avec raison comme incroyables, et se crurent au moins obligées de s'en informer plus exactement. On vit donc arriver dans les églises des personnes de tout rang, grands et petits, savants et ignorants, comme convoquées par la fureur des adversaires; et à mesure que ces visitants voyaient que, loin d'être coupables de tant de choses, les Frères se trouvaient précisément dans le cas contraire, ils prirent chaudement leur parti : les voies de fait et les persécutions matérielles dont les Frères étaient l'objet faisaient dire aux personnes impartiales que, si leurs ennemis avaient l'Esprit de Christ, ils n'emploieraient pas les armes charnelles, mais qu'ils se conduiraient comme des enfants de Dieu. On vit ainsi arriver d'Angleterre, de Norwége, de Danemark, de Hollande, de la Suisse, de la Livonie et d'une quantité d'endroits de l'Allemagne, une foule de visitants chez qui l'on pouvait remarquer un travail sensible du Saint-Esprit, soit pendant les heures du culte public, soit dans les entretiens privés qu'on avait avec eux.

Quant au comte en particulier, son cœur, dit Spangenberg, fut plus que jamais, pendant le cours de



cette année, comme une source d'où jaillissaient des cantiques édifiants.

Dans une réunion de frères et de sœurs qui avaient formé entre eux une de ces alliances spéciales, si communes dans ces premiers temps parmi les Frères, pour se souvenir particulièrement les uns des autres dans la prière, il chanta un cantique dont il est resté un long souvenir.

Le 13 août, jour d'église extraordinaire, le comte prononça un discours plein de force, et improvisa six cantiques, dans lesquels il recommandait nommément à l'Agneau de Dieu toutes les églises des Frères, et dans l'un en particulier, les frères de Saint-Thomas; de Sainte-Croix, de Berbice, du Groënland, de la Guinée, du Cap, de Ceylan, etc.; puis en général tous les frères en voyage par mer et par terre.

Le 21 décembre, jour de la Saint-Thomas, l'histoire de cet événement (Jean XX) fut célébrée dans différents cantiques, par vingt-quatre frères et sœurs.

Comme les visites des étrangers devenaient toujours plus fréquentes, le comte jugea convenable de fixer tous les jours une heure pour les recevoir ensemble, et s'entretenir avec eux. On leur permettait de prendre, dans ce moment, toutes les informations qu'ils pouvaient désirer, et de communiquer tous leurs scrupules, auxquels on répondait par un fidèle exposé de l'état des choses.

Le 10 décembre on fit des réceptions qui rappelaient d'une manière sensible que le Saint-Esprit rassemble des élus de toute langue, tribu, peuple et nation; car des sept frères qui furent reçus en même temps, l'un était de Pologne, un autre de Hongrie, un troisième de la Suisse, un quatrième d'Angleterre, un cinquième de Suède, un sixième de Livonie, et le septième d'Allemagne.

Une déclaration que le comte fit à cette époque

au sujet des missions des Frères, nous donnera une juste idée, soit de l'état de ces missions elles-mêmes, soit de la manière dont il les considérait. « Comme je ne sais pas, » disait-il, « si le temps des gentils est déjà venu, je ne regarde la conversion déjà commencée des Hottentots, des Groënlandais, et de tant de centaines de nègres, que comme une simple bonne-main que le Sauveur a bien voulu accorder au travail et à la sueur de ses pauvres serviteurs, et particulièrement à la mort précieuse d'une trentaine de ses enfants, afin de leur montrer en cela quelque chose qu'il aurait aussi bien fait sans eux. Et quand nous n'aurions retiré davantage de nos peines, l'Eglise serait richement payée de plus de deux cents voyages par mer qu'elle a déjà faits en la personne de ses membres. »

Comme le déluge de calomnies envers l'Eglise des Frères ne tarissait pas, et qu'en particulier on avait porté des plaintes violentes contre l'église de Herrnhaag à la cour de justice de Wetzlar, le comte, quoique malade à cette époque, se transporta en cette dernière ville pour profiter de ces plaintes mêmes, afin de demander que cette première cour de justice de l'empire voulût bien examiner la cause des Frères à fond, et que pour cela le magistrat qui faisait les fonctions d'accusateur public voulût bien l'attaquer directement, lui et les Frères, sur tout ce qui pouvait y donner lieu. Mais on lui répondit qu'on ne consentirait nullement à entrer dans cet examen ; qu'on n'ignorait pas les accusations avancées contre le comte ; mais qu'on ne les jugeait pas dignes d'examen ; que la controverse tomberait d'elle-même si les Frères gardaient un silence opiniâtre sur ce qui était objet de dispute, et s'appliquaient avec d'autant plus de soin à émettre simplement leurs pensées et leurs principes évangéliques.

A ces excellentes observations, l'un des membres de ce tribunal en ajouta quelques autres dont nous ne pouvons nous empêcher de transcrire une partie, soit à cause de leur beauté intrinsèque, soit parce qu'elles fournissent un exemple de plus du fait que les laïques (pour parler comme le monde) sont souvent dans le cas de penser plus spirituellement que les ecclésiastiques, même fidèles. Le magistrat dont nous parlons commence par dire « que la demande du comte peut facilement établir la preuve qu'il est sûr de la justice de sa cause et plein de courage, mais qu'elle ne renferme guère autre chose que l'un de ces pieux désirs dont on voit rarement l'accomplissement ici-bas; que la personne et la doctrine de Jésus avaient été incomparablement plus calomniées encore que l'Eglise des Frères; mais que le Sauveur s'était consolé dans la pensée que son Père le connaissait. Que l'Eglise des Frères, avec ses anciens et ses conducteurs, devait donc se soumettre aux jugements du monde, et ne pas désirer autre chose que d'être persécutée avec Jésus. « Sans doute, » ajoute-t-il encore, « il est pénible de n'avoir jamais un moment de repos, et d'être sans cesse la proie des calomniateurs; mais la croix et les souffrances appartiennent aussi essentiellement à votre excellente église que les plaies, le sang, et la mort de Jésus. C'est là l'élément dans lequel elle vit, et par lequel elle doit être purifiée et glorifiée de plus en plus comme par le feu. Quant au danger dont vous parlez, qu'avec le temps l'audace des persécuteurs pût avoir des suites funestes, j'espère en premier lieu ne pas le voir de mes yeux, et je l'abandonne, de même que beaucoup d'autres sujets d'inquiétude qui ne sont pas destitués de fondement, en toute simplicité, à mes successeurs, à qui je ne sais donner là-dessus d'autre conseil que de fléchir sous les événements, ou de prier Dieu de les en préserver.

De plus notre Dieu des autres fois vit toujours; et même il est certain que votre affaire est la sienne; il la prendra en main, et n'en laissera sûrement pas arriver plus que ne le comporte sa volonté, qui est toujours bonne et parfaite. Ce que vous souffrez, vous le souffrez avec l'Eglise pour l'amour de Dieu et de Jésus; et certes c'est là la plus heureuse des souffrances, dont à peine on doit désirer qu'elle cesse à jamais. Continuez simplement, vous et vos collaborateurs, à prêcher selon la mesure de connaissance que Dieu vous a donnée; et Dieu vous soutiendra. O saintes souffrances! ô glorieux combat! ô bienheureuse victoire!.... J'en reste donc à ceci : Si vous étiez du monde, vous et votre église, le monde aimerait ce qui est à lui; mais maintenant que Dieu vous a élus, le monde vous hait. Dieu ne voudra pas changer cette ancienne loi; et ainsi les juges de ce monde seront bien forcés aussi de laisser aller les choses de la même manière. »

Du 5 au 31 décembre on tint à Marienborn un nouveau synode, dont le comte a dit qu'il n'y en a pas eu de tel, ni avant ni après; il l'ouvrit de nouveau par un cantique improvisé.

L'un des principaux objets traités dans ce synode, fut la doctrine. Voici quelques-uns des principes sur lesquels on s'accorda unanimement.

« L'Ecriture reste toujours le grand oracle, dont dépend en dernier lieu toute décision; nous ne devons mettre aucun de nos écrits, pas même les meilleurs, au niveau de la Bible, ou prétendre en quelque sorte la continuer ou la grossir par ces mêmes écrits.

» Les Saintes-Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament sont des ouvrages si absolument divins, *que toutes* les doctrines, sentences, et prophéties *concernant* l'avenir, et tout ce qui appartient au sys-

tème de la théologie, y est contenu suffisamment et parfaitement, soit pour le salut de chaque individu, soit pour ceux qui sont appelés à un témoignage plus spécial; tellement que, jusqu'à la venue de Christ, on n'a plus besoin d'autre chose, et qu'on ne peut ni ne doit établir quoi que ce soit au-delà, etc. »

Cependant les calomnies et les insultes les plus criantes continuaient à fondre sur le comte; il s'exprima dans un de ses écrits, sur le pardon des offenses, d'une manière qui pourrait au premier coup d'œil paraître affectée. Mais il faut nous rappeler qu'on court toujours grand risque à juger trop promptement un homme aussi original que l'était Zinzendorf.

« Je regarde, » dit-il, « tout homme qui entreprend de m'instruire, comme mon maître, jusqu'à ce que je voie qu'il ne m'apporte rien de plus vrai ou de plus neuf que ce que j'ai déjà. S'il devient mon adversaire, je le considère aussi long-temps que possible comme un ami sévère, ou aussi comme un ami si généreux du public, qu'il est obligé de lui sacrifier mon amitié particulière; et cela en fait à mes yeux un ami commun.

» Vois-je d'une manière invincible qu'il est mon ennemi, au point de ne prendre pour règle de sa conduite à mon égard que le *courre sus* de nations qui se haïssent, sans s'inquiéter aucunement de la légalité de sa conduite, alors je commence par en dire un mot à notre Arbitre commun, au Maître des hommes, afin qu'il veuille bien tout simplement me protéger contre cet assaut, en ménageant mon ennemi autant que la chose le comporte. Puis je ne méprise pas cet adversaire; encore bien moins l'attaqué-je; mais si je ne puis l'esquiver, je le mène en retraite aussi loin que je puis, ne perdant pas ses yeux de vue un seul moment. Le regard d'un œil simple tient un *adversaire en* respect, aussi long-temps qu'il ne

s'est pas approprié le front d'une créature qui a passé toutes les barrières de la crainte de Dieu.

» Et quand enfin ce pas même a été fait, nos relations d'homme à homme ne sont sans doute plus grand'chose ; mais alors se présente un devoir encore plus important : alors j'appartiens, moi, à une famille dans laquelle on procède envers les ingrats et les méchants avec une bonté divine ; et la personne de mon ennemi me devient sacrée et inviolable.

» Ce ne sont pas là chez moi d'oisives spéculations ; une quantité de fidèles témoins qui sont autour de moi, et dont une partie ne m'ont pas beaucoup perdu de vue depuis trente ans, savent que je pratique ces principes. Et lors même qu'ils ne le sauraient pas, il y en a un qui le sait. »

A cette époque le comte avait encore l'habitude de lire à l'église les écrits de ses adversaires qui étaient dirigés contre sa personne. « Lorsqu'un auteur m'envoie un pareil écrit, » dit-il, « (ce qui arrive assez souvent), je lui rends la justice de lire son écrit à l'église, au moment où il y a le plus d'étrangers, et en observant toutes les règles nécessaires pour ne pas gâter une lecture. Quand c'est fait, je n'ajoute aucune réponse, et je communique l'écrit à quiconque désire le voir. S'il y a quelque chose de vrai dans les accusations, cette lecture a le double avantage de diminuer dans l'église l'excès de son estime pour moi, puis de me fournir une occasion de reconnaître mes fautes et d'avertir mes frères par mon exemple. » — « Vous savez, » écrivait-il encore à un ami, « que sous l'oppression la plus pénible je ne m'en plains jamais, ni ne l'attribue à quelque homme en particulier, mais uniquement à moi-même, et à la surveillance exacte et fidèle de mon Sauveur, qui ne peut ni ne veut me récompenser autrement de mon attachement sans bornes à certaines personnes, qui peut-être



uraient été les seules que j'aurais placées à côté de
ui. »

Année 1741.

Dès le commencement de cette année, le comte se répara au voyage de Genève qu'il s'était proposé epuis quelque temps. Il était naturel que le comte, ont l'esprit embrassait tant de choses et qui voulait outenir des relations avec toutes les parties de la hrétienté, cherchât aussi à voir par lui-même s'il ourrait faire quelque bien dans cette ville, alors une des plus importantes de l'église réformée : et près avoir pesé tous les détails de ce projet avec ses lus proches amis et surtout avec son Sauveur, il rut devoir effectivement entreprendre ce voyage, ccompagné de son fils et d'un bon nombre de frères t de sœurs.

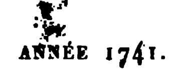
La comtesse partit le 24 janvier avec trois personnes; quelques jours après, le jeune comte accompané d'un des anciens de l'église et de plusieurs autres ersonnes; le 9 février suivit une société de savants; t le 13 un médecin accompagné de quelques personnes non mariées; enfin, le 22, le comte partit luinême, accompagné de Matthieu Stach, missionnaire lu Groënland, et des deux préposées en chef des œurs. Il arriva à Genève au commencement de mars; a suite se composait de quarante à cinquante peronnes. Il s'établit avec sa femme, ses enfants, et uelques autres personnes à Plain-Palais. Le reste de a suite se distribua par chœurs dans quelques autres naisons. Le tout formait une petite église régulièrenent organisée; chaque chœur avait son culte partiulier du matin; ensuite l'église entière se rassemlait pour entendre d'ordinaire un discours du comte; e soir à *huit heures* elle se rassemblait de nouveau

pour une heure de chant : après cela venait une lecture de la Bible, faite par quelques gens de lettres, et à laquelle assistaient un petit nombre d'autres personnes ; enfin la journée se terminait par une réunion de ceux des frères et sœurs qui s'étaient distribué entre eux les heures depuis quatre heures du matin jusqu'à minuit, pour passer ce temps dans la prière et dans le recueillement (liv. VI, p. 13). Dans le même moment les personnes qui n'appartenaient pas à cette association avaient leur culte du soir. L'intervalle de minuit à quatre heures était rempli tour à tour par quelque frère qui veillait seul tout ce temps-là pour vaquer à la prière.

Les singularités de cette petite église lui attirèrent beaucoup de visites qui ne restèrent pas sans bénédiction. A cette époque, où l'église de Genève avait déjà fléchi quant à la foi, les frères et sœurs trouvèrent de nombreuses occasions d'annoncer Jésus comme l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. Le baron de Gersdorf, entre autres, qui avait été nouvellement converti, rendit un témoignage plein de joie et de force à la grâce de Dieu en Jésus-Christ, et trouva une telle entrée dans toutes les classes du peuple, chez les grands comme chez les petits, qu'il n'y avait pas d'heure du jour qu'il ne passât dans l'heureuse occupation d'un évangéliste.

Il arrivait de temps en temps, mais rarement toutefois, que le comte permettait à quelque ami d'assister aux assemblées qu'il tenait chez lui ; mais il ne voulut jamais qu'elles fussent considérées autrement que comme des heures d'édification particulières et privées.

Du reste il trouva occasion de faire connaissance avec un grand nombre de savants de cette ville ; et, quelque ménagement que mettent, selon leur coutume, les Frères à exprimer leur jugement à ce sujet,



on voit qu'ils trouvèrent cette ville dans le triste état d'incrédulité que nous avons désigné ci-dessus plus ouvertement, et qui fut signalé quelques années plus tard au monde par le fameux article de l'encyclopédie. « Parmi ces savants, » dit Spangenberg, « on trouvait un grand nombre d'hommes pleins de sens et distingués à l'égard des sciences humaines; mais quand le comte en venait à cette connaissance de Christ qui ne s'acquiert ni par la raison ni par les forces de l'homme, mais que produit le Saint-Esprit lui seul, il sentait vivement l'accomplissement de ces paroles de Paul : « Dieu n'a pas élu un grand nombre de sages, mais il a choisi ce qui est folie devant le monde. » Déjà alors Zinzendorf à Genève était un charbon dans les glaces, un vaisseau dans les mers du pôle.

Cependant le comte n'eut pas honte de l'Evangile de Christ; et quoiqu'il s'entourât, là comme ailleurs, beaucoup trop de ces ménagements dans les formes qui ne laissent pas d'affaiblir l'effet qu'on a en vue, et d'une espèce de politesse envers les ennemis de Christ dont les saints hommes ne nous ont jamais donné l'exemple ni le précepte, il confessa cependant, en dernier résultat, l'Evangile avec candeur; et, non content de le faire de bouche, il voulut encore en laisser un monument par écrit, dans un mémoire de cent quatre-vingt-dix pages qui existe encore dans la bibliothèque de cette ville, et qui a pour titre : *Lettre sur l'Eglise des Frères, adressée à la Vénérable Compagnie de MM. les pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève.* C'est un écrit très-intéressant, original au plus haut degré; et, quoiqu'il soit très-court relativement à l'étendue du sujet, il contient cependant un grand nombre de détails précieux et d'une nature surprenante sur tout ce qui concerne l'*Eglise ancienne et* moderne des Frères. Cet écrit

fut présenté aux pasteurs et aux professeurs au nom de l'Eglise des Frères, par trois de ses ministres; et quoiqu'il dût, beaucoup plus que bien d'autres écrits évangéliques, être par sa singularité un objet de mépris pour des Sociniens, il fut reçu, à cause du rang de son auteur, avec de grands témoignages de considération. On envoya une députation, présidée par le modérateur, en faire des remercîments au comte en qualité d'évêque des Frères; et on joua ainsi pendant quelques semaines un pauvre rôle qui ne dura pourtant pas jusqu'au bout : car, après tout, Zindendorf était fidèle.

Pendant son séjour à Genève, le comte réimprima encore en français un livre de textes qu'il avait déjà publié l'année précédente, et qu'il fit paraître sous le titre : *L'Agneau de Dieu représenté au naturel dans la Sainte-Ecriture, prêché aux Frères dans les années 40 et 41 du dix-huitième siècle, et présenté à l'Eglise de Genève.* Ce petit livre contenait un choix de textes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, qui tendaient tous à établir la divinité de Christ et sa qualité de Rédempteur. Le comte dédia ce livre à MM. Vernet, recteur de l'Académie, et Lullin, professeur de l'histoire de l'Eglise. Cette fois les égards de la politesse mondaine succombèrent sous la répugnance du cœur humain contre l'Evangile : et ceux qui disaient croire au *divin Fils* de Dieu ne purent prendre sur eux d'agréer ce témoignage rendu à sa divinité. La dédicace fut mal reçue, comme ces deux pasteurs le firent assez connaître dans quelques papiers publics; et Zinzendorf dut quitter Genève mécontent.

Dans la semaine qui précéda son départ, le comte réunit, par classes pareilles à celles qui existaient chez les Frères, un certain nombre de personnes réveillées de Genève, et leur donna quelques directions sur la manière dont elles devaient se rassem-

bler entre elles pour leur édification mutuelle. Le 16 mai il quitta cette ville avec sa famille, accompagné d'une troupe de peuple qui l'assaillit de pierres au sortir de la ville. — En quel temps n'a-t-on pas lapidé ? — Dix ans après, un frère de Genève écrivit au comte que cette pluie de pierres avait parlé à la conscience de quelques personnes qui, dès cette heure-là, avaient recherché la connaissance des Frères.

Nous terminerons cette notice sur la visite de Zinzendorf à Genève, en ajoutant que les travaux de ce fidèle témoin eurent pour suite, au bout de peu de temps, la formation d'un troupeau de six à sept cents personnes, qui redescendit par la suite à un très-petit nombre, mais qui n'a fini en nos jours que pour faire place au réveil plus vigoureux de 1816 et des années qui ont suivi.

En retournant par la Suisse, Zinzendorf vit pour la première fois les déclarations du synode de Berne; et il en fut si enchanté qu'il recommanda cet écrit aux Frères, quant à la doctrine, comme une instruction pastorale qu'ils ne devaient jamais perdre de vue dans leurs synodes. Lorsque tous les frères et sœurs qui l'avaient accompagné à Genève l'eurent rejoint à Marienborn, il tint avec eux une agape où il chanta, comme de coutume, un cantique relatif à la circonstance.

Comme il se disposait à partir encore cette année pour l'Amérique septentrionale, il rassembla un nouveau synode, dans lequel il déclara de rechef, comme dans celui de Gotha, qu'il croyait absolument nécessaire de déposer sa charge d'évêque. Son intention n'était pas de se démettre absolument de toutes les fonctions attachées à cette charge, car il n'a cessé jusqu'à la fin d'en remplir plusieurs, telles que la prédication, l'administration de la cène et du baptême,

l'ordination de plusieurs diacres, ministres et évêques, et autres semblables; mais comme l'inclination de son cœur, et, à ce qu'il pensait, sa vocation de la part de Dieu le poussaient de plus en plus à l'œuvre simple d'un évangéliste, et qu'il désirait s'employer occasionnellement sous ce rapport au bien de toutes les confessions, il ne voulait pas être lié de trop près par une charge aussi prononcée que celle d'évêque dans une des divisions particulières de la chrétienté. Le synode élut donc un nouvel évêque pour le remplacer. Dans la prière que le comte adressa au Seigneur en lui imposant les mains, il dit entre autres: « Bénis ce serviteur; renouvelle-lui la grâce de ton sang, de ta mort et de tes mérites éternels. Toutes les fois qu'il donnera sa bénédiction à d'autres prédicateurs, donne-lui de sentir en son cœur qu'il est béni lui-même; et qu'il puisse communiquer de sa paix à ceux qui seront dignes de la paix. »

A cette même époque, le comte eut la joie de recevoir dans l'église un gentilhomme qu'il avait depuis dix-huit ans autour de lui. C'était un des traits caractéristiques du comte que d'attendre patiemment l'heure du Seigneur, surtout quant à la conversion des âmes. Il était souvent entouré de personnes dont il connaissait depuis des années le côté faible, sans jamais chercher à hâter ou à forcer le moment de leur naissance à la vie spirituelle; il attendait le temps de leur visitation. « Je connais des serviteurs de Christ, » dit-il quelque part (et ici il voulait parler de lui-même), « qui peuvent suivre une âme pendant vingt-quatre ans de suite dans toutes les parties du monde, jusqu'à ce qu'ils finissent par l'avoir. Et je ne parle pas d'exemples uniques dans leur espèce, mais d'un grand nombre de faits de ce genre. Se repent-on de sa patience une fois qu'on les a, ces chères âmes?.. *Il n'y* a pas de peines amères qu'elles ne vous cau-

sent quelquefois pendant le temps qu'on les pourmit; mais ensuite on en est richement récompensé.» Puis il ajoute: « Dieu n'en ferait-il pas autant lui-même envers nous? » — C'est dans un sentiment de ce genre que le comte réunit autour de lui, le 9 octobre 1743, dans une agape particulière, toute une société de personnes qu'il avait ainsi cherchées avec douleur pendant plusieurs années; et il leur raconta à leur grande édification toute la suite de sa conduite envers chacune d'elles.

Le 15 juillet il réunit encore en une autre agape soixante et quelques frères et sœurs que le Seigneur appelait pour le moment à entrer à son service, soit à Herrnhout, soit dans le voisinage, soit au dehors. Il chanta un cantique pour ceux qui étaient sur le point de partir; il en adressa aux Frères non mariés un autre, composé de soixante et quatorze strophes, et qui contenait une exhortation pressante à se dévouer au Sauveur avec un cœur entier, pour marcher à son service où, quand et comme il le voudrait.

Au milieu de cette suite de travaux apostoliques nous trouvons, comme une légère ombre au tableau, un nouvel ouvrage de Zinzendorf dans lequel il ne réussit pas du tout; nous voulons parler de plusieurs discours sur la divinité de Christ qu'il prononça vers cette époque, dont sept furent imprimés par la suite, et qui finirent par n'être approuvés de personne. Non-seulement quelques théologiens purent leur faire des reproches fondés, mais sous peu de temps ils ne firent même plaisir ni au comte, ni aux Frères: il convint lui-même « qu'à peine il pouvait y trouver un sens suivi, » et qu'ainsi il préférait les désavouer totalement. — Il se fait de singulières choses dans ce monde.

Le 5 août, à quelques jours de son second départ pour l'Amérique, il célébra la cène avec un sentiment

pénétrant de la présence du Seigneur. Le 6, il réunit entre autres auprès de lui quatorze couples nouvellement mariés, avec lesquels il eut des entretiens pleins de cordialité; le 7, il s'entretint avec plusieurs frères en particulier; et après avoir tenu le soir une heure de chant il partit à l'issue de ce service, à onze heures de la nuit, accompagné des bénédictions de l'église.

Arrivé à Londres au commencement de septembre, il y resta jusqu'à la fin du mois. « Je m'y rencontrai alors avec lui, » dit Spangenberg; » et j'ai fait ces trois observations sur l'état spirituel où il se trouvait à cette époque. La première, c'est qu'il s'entretint à fond avec son Seigneur sur toute sa vie précédente; il était sévère avec lui-même quant aux fautes qu'il avait ou croyait avoir commises au service de Jésus, et il lui en demandait pardon avec une vive douleur. On voit des traces frappantes de ce dernier sentiment dans un cantique qu'il composa à cette époque :

« Je languis et je soupire après la grâce. Je verserais un océan de larmes, si je ne connaissais Celui qui s'est laissé frapper pour moi par la verge du juge. »[1]

» Il s'occupa aussi attentivement de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation, et chercha soigneusement à se rappeler toutes celles qu'il pouvait avoir offensées. Il écrivit à toutes des lettres

[1] C'est le cantique :

Grâce, pardon et paix!
Hélas! je verserais
Des torrents de larmes,
Si je ne connaissais,
Seigneur, dans mes alarmes,
Ta mort et ton sang
Criant constamment :
Grâce à ton enfant! etc.

(Voyez le recueil indiqué tome I, p. 299, ou, encore mieux, la *Psalmodie des Frères*.)

pour leur demander pardon. Je les ai lues, copiées et expédiées moi-même. Et enfin il s'occupa, avec un soin qui ne peut s'exprimer, de pourvoir à la prospérité des églises d'Europe pendant le voyage qu'il allait faire.

» Pour mettre ce dernier objet parfaitement en règle avant son départ, il établit une suite de conférences avec les frères et sœurs qui connaissaient l'état des choses dès le commencement; et afin de prévenir toute espèce de dérangements qu'auraient pu occasionner des visites, il loua, pour le lieu de ses conférences, une maison uniquement consacrée à ce but. Là il n'y eût guère d'objet relatif à l'œuvre que le Seigneur avait confiée aux Frères, qu'on n'ait pesé et examiné attentivement. L'arbre de l'église fut pour ainsi dire disséqué et analysé, dans toutes ses racines, ses branches, ses rameaux, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, et dans tout ce qui pouvait lui nuire ou retarder son accroissement. On s'entretint sur toutes choses franchement et sans acception de personnes; car on ne cherchait qu'à rencontrer la volonté du Seigneur pour la suivre enfantinement. Aussi le Seigneur nous fit-il la grâce de nous diriger sur tous les points où nous le consultâmes; et nos cœurs reçurent l'assurance qu'il était aussi véritablement parmi nous qu'il l'avait promis à ses disciples en leur disant: « Je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Mais ce qui fut de beaucoup le plus important dans cette célèbre conférence, c'est que c'est dans le cours de ses délibérations que la constitution des Frères acheva de se fixer, et éprouva la dernière de ses grandes révolutions. Cet événement forme le dernier de ceux que les Frères ont eux-mêmes désignés comme les *jours mémorables* de leur église, le dernier peut-être de ceux où l'église en masse a reçu quel-

qu'une de ces grâces spirituelles qu'on peut appeler des effusions de l'Esprit, et qui se font remarquer par un sentiment de la présence de Dieu que rien ne peut ni imiter ni compenser. On peut regarder cette époque comme le moment où l'Eglise renouvelée des Frères sort entièrement de la jeunesse, et entre dans l'âge de la pleine force. Voici quelques détails sur cet événement mémorable qui forme aussi la grande époque où nous avions cru précédemment pouvoir arrêter l'histoire de cette Eglise.

On a vu que jusqu'à présent il existait une charge d'*ancien en chef* de toute l'Eglise des Frères, et qu'en 1735 cette charge avait été confiée d'une manière solennelle à Jean-Léonard Dober. Le nombre des églises se multipliant, chacune d'elles avait eu son pasteur spécial ; mais Dober qui faisait partie de l'église des pélerins était établi sur l'ensemble de ces églises. C'était lui qui devait en tenir les rênes, et prendre autant que possible une connaissance distincte de l'état spirituel de tous les frères et sœurs, et particulièrement de tous ceux qui étaient appelés à l'œuvre du Seigneur, au dedans et au dehors. Chacun avait la liberté de s'adresser à lui dans ses différents embarras ; il présidait les conférences, et toujours avec la charge très-particulière de veiller à ce que, de toutes parts et en toutes choses, on fût attentif à la voix du Saint-Esprit. Dober marcha pendant quelques années sous ce fardeau accablant ; c'était un frère entièrement dévoué au Sauveur, d'un caractère loyal, d'un jugement sain, et qui s'était acquis une estime universelle par sa conduite à la fois sérieuse et tempérée par la douceur : un trait qui le caractérise encore particulièrement, c'est qu'il était toujours l'un de ceux qui s'opposaient le plus vivement à tout ce qui aurait pu tendre à l'exagération ; et ses connaissances dans l'Ecriture et dans

l'histoire ecclésiastique lui avaient appris à éviter plus d'un faux pas. Lorsque des personnes avaient péché contre l'église, ou en étaient sorties et demandaient à y rentrer, il se montrait parfois inexorable, quand leur retour lui paraissait être un repentir d'Achab. Il était dur envers les hommes obliques, ou aussi envers ceux qui ne savaient jamais arriver à une position spirituelle prononcée; il exigeait de chaque membre de l'église, ou qu'il sût pourquoi il en était membre, ou qu'il s'en retirât. Mais il abondait en tendresse envers celui qui reconnaissait son état et confessait son péché.

Il put donc suffire à ses fonctions importantes, aussi lontemps que ses attributions ne passèrent pas une certaine mesure; mais quand d'ancien en chef de Herrnhout il fallut devenir celui de toutes les églises qui se formèrent plus tard, de Pilgerruh dans le Holstein, de Hœrendyk en Hollande, de Herrnhaag dans le comté d'Isenbourg; quand, aux missions des Antilles et du Groënland se joignirent celles de la Caroline méridionale; de Géorgie, de Surinam, de Berbice, de Guinée, du Cap, de Ceylan; et qu'en un mot l'œuvre des Frères se fut répandue dans presque tous les pays de la chrétienté en ramifications infinies, Dober dut fléchir et demander sa démission. Il l'avait déjà fait en 1740. A cette époque on ne put la lui accorder sur le moment; mais il éprouva bientôt après des choses très-pénibles qui le firent revenir à la charge.

On a vu (liv. x, p. 154) que la colonie de Pilgerruh avait éprouvé des contradictions qui avaient fini par la dissoudre. Le gouvernement danois avait exigé des membres de cette église, tout en leur accordant beaucoup de franchises, qu'ils rompissent toute liaison avec l'église de Herrnhout et avec le comte. L'église l'avait accordé pour un temps; mais reconnaissant

plus tard qu'elle avait trop cédé, la plupart de ses membres préférèrent quitter l'endroit et aller s'établir dans quelques autres églises. Dober s'étant rendu parmi ces frères pour présider à cette émigration, trouva en Martin Robleder, ancien de l'église, une vive résistance. Il avait attiré dans son parti un petit nombre de frères qui s'opposaient à la retraite des autres, et excitaient ainsi la dissension et le désordre.[1] Dober, vivement peiné par la résistance qu'il éprouva en cette occasion, se sentit d'autant plus pressé de renouveler la demande de sa démission; et cette fois on s'en occupa sérieusement. Nous allons transcrire ce que nous rapporte à ce sujet le registre de cette conférence; mais le sujet devenant extraordinaire, nous avons une remarque préliminaire à présenter.

Nous arrivons à une nouvelle époque de l'histoire des Frères. C'est une période qu'il est très-difficile de juger avec sagesse, et où l'on peut facilement tomber dans de grands extrêmes, parce qu'elle offre un contraste étonnant de côtés lumineux et de côtés ténébreux; c'est pourquoi nous ne pouvons assez conseiller à ceux qui lisent cette histoire, de suspendre leur jugement sur bien des choses qui pourraient leur paraître extraordinaires. Sans doute, il y eut réellement des fautes commises, des excès, un égarement même inouï de la sensibilité et de l'imagination dans tout ce qui eut lieu à cette fameuse époque.

[1] C'est assez remarquable que, longtemps avant cet événement, et dans l'année même où Robleder fut nommé l'un des anciens de l'église (en 1729), le comte avait donné à cet homme un avertissement prononcé et en quelque sorte prophétique contre l'orgueil, dans un cantique qu'il composa pour le mariage de ce frère. On y trouvait ces mots :

« Un prince de gloire divine tomba dans l'abîme pour s'être complu en lui-même. »

Spangenberg ajoute que cet homme fit une mauvaise fin.

où n'y a-t-il pas d'écarts?—Mais qu'on veuille bien se rappeler que, lorsqu'un vice ne se présente que comme l'excès d'une bonne qualité, on doit tenir compte de cette circonstance pour apprécier sainement les faits. Un juge éclairé ne voudra jamais confondre en un même jugement la furie d'un homme haineux et brutal, avec l'emportement momentané d'un homme juste s'indignant sur l'iniquité, ou placer sur une même ligne l'homme lâche et mou, indifférent à tout bien ou mal, et l'homme faible qui ne ressemble au premier que par un principe d'amour et de support, mal entendu peut-être, mais sincère et profondément sérieux. De même, ici nous allons voir l'esprit enfantin que l'Ecriture nous recommande si fortement, poussé en apparence, et en quelques points effectivement, jusqu'à la puérilité; les frères nommant Jésus aux fonctions de leur ancien, comme s'il n'était pas nécessairement l'ancien de toute son Eglise, lui conférant ce grade; lui faisant là-dessus leurs félicitations, et croyant fermement que jamais autre église n'a eu ni cette heureuse idée, ni ce brillant privilége. Mais, prenons-y garde : le sublime se mêle ici au mesquin : ces frères n'étaient pas des enfants; ou, s'ils l'étaient, leurs œuvres étaient celles de géants; s'ils nous semblent se jouer avec les choses saintes, souvenons-nous que Dieu les prit au mot et qu'il leur fut fait selon leur foi; s'ils parurent, en cette occasion et plus tard, pleins de vin doux, c'est qu'en effet ils avaient bu en abondance de ce vin « qui rend les vierges éloquentes, » et qu'ils étaient ivres de cet amour « que le monde ne connaît point. »

Le chrétien philosophe recevra toujours sa part de la sentence prononcée contre le philosophe lui-même : « Je te célèbre, ô mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux entendus, et de ce

que tu les as révélées aux simples et aux ignorants, parceque telle est ta bonne volonté (Matt. XI, 25, 26). Et pour dire toute la chose en un mot, chacun reçut ici selon ses œuvres, afin que toute chair fût humiliée. Pour ce que les Frères mirent de fautif, d'esprit de secte, d'engouement envers leur église, d'enfantillage et peut-être de superstition dans l'œuvre de ces années, ils reçurent l'orage non pas seulement du monde, mais de tout le reste de la chrétienté, qui se rangea contre eux comme un seul homme, et fit pleuvoir sur eux pendant quelques années des trombes de mépris, de calomnies ou d'injures, de jugements mérités et de jugements absurdes; ils furent amplement brûlés du soleil : — mais pour leur foi ils furent introduits dans les cabinets du Souverain, où ils reçurent ses embrassements, et où ils oublièrent aisément les huées de l'univers. Leurs étendards furent flétris et déchirés; mais c'est pour avoir porté à l'ennemi les plus terribles coups, en aimant le Crucifié plus que ne le firent jamais les autres, plus sages et plus réservés.

Voilà des réflexions qui nous permettront de donner maintenant le récit que nous avons annoncé, tel que le présentent les actes des Frères, sans plus de réflexions ni de commentaires.

« On convint donc, dit le journal des conférences, à côté de toute la considération qu'on avait pour Dober, qu'il ne possédait pas précisément les dons exigés pour cette place (d'ancien en chef); que dans l'origine ses fonctions n'avaient pas été ce qu'elles étaient devenues depuis; qu'alors elles exigeaient surtout une grande activité et beaucoup d'action; et qu'au contraire dans l'état actuel de l'église, qui avait des évêques et des inspecteurs à qui appartenait proprement l'activité, les fonctions d'ancien en chef n'étaient plus tant une charge prophétique qu'une

iarge sacerdotale; qu'en conséquence Dober se ouvait dans l'alternative ou de faire violence à son aractère et de rester à moitié oisif s'il voulait entrer ans les vues qu'on vient d'exprimer, ou de continuer porter dans ses fonctions d'ancien ce don et cette ctivité prophétiques qui ne pouvaient manquer de ter de plus en plus sur sa charge quelque chose de espotique et d'arbitraire et de le rendre redoutale et finalement odieux, tandis qu'un ancien doit tre avant tout un homme qui procure la paix. On it en un mot que Dober valait mieux pour directeur énéral, et que c'était là son don.

» Tel fut le résultat de la première conférence tenue sur cette grande question; et Dober se réjouit u premier abord de pouvoir de nouveau servir le eigneur selon le don qu'il avait reçu. Cependant dès e lendemain, 16 septembre, il pria la conférence ans une lettre pleine de sentiment, de lui ôter iême cette autre charge, ou du moins de soumettre chose à la décision du sort. Dans l'embarras où ous jetait cette nouvelle demande de Léonard, on éfléchit sérieusement sur ce qu'il y avait à faire; et omme déjà on ne trouvait personne qui pût prenre sa charge d'ancien, on pensa que, s'il refusait iême celle qu'on voulait lui substituer, nous risuions de manquer le plan particulier du Sauveur nvers l'Eglise, qui était d'empêcher qu'elle ne deînt une secte.

» Au moment où nous voulions nous mettre à réléchir sur les moyens de pourvoir à cette charge l'ancien en chef, il nous vint à tous à la fois l'idée de rendre pour cela le Sauveur. Là-dessus nous ouvrîmes le livre de textes, déjà préparé pour l'année 742, et nous trouvâmes d'un côté ces mots: « Que otre porte s'ouvre à Jésus-Christ » (Apoc. III, 20) et le l'autre: « *Ainsi a dit* l'Eternel, le Saint d'Israël, ton

créateur: Demandez-moi des signes, adressez-moi mes enfants et l'œuvre de mes mains»(Esaïe XLV, 11), (Traduct. allemande). A l'instant nous fûmes tous fixés dans la résolution de ne prendre aucun autre que lui pour ancien en chef; et il nous donna à connaître son acceptation. C'était justement jour d'église; nous cherchâmes quelle était la parole du jour; et c'était celle-ci: « La gloire du Seigneur remplit toute la maison » (Ezéch. XLV, 5); à quoi l'église avait ajouté ce vers: « Nous nous prosternons devant toi, face resplendissante de l'Agneau » (Apoc. XXI, 23).

» Nous demandâmes au Seigneur la permission décisive de le recevoir en cette qualité parmi nous; nous l'obtînmes; et nous chantâmes avec un sentiment qui ne peut s'exprimer: « Viens, tendre Epoux, bénis les tiens, bénis-nous tous; » — et cet autre verset: « Nous te donnons le baiser de l'amour, Ancien de l'Eglise, Agneau plein de la gloire de Dieu, qui te rendis un jour si petit pour nous. »

» Il n'était pas question en tout ceci, continuent les Frères, de savoir seulement si le Sauveur voulait être, en général, le sauveur et l'évêque de nos âmes; — mais le besoin et l'intention de nos cœurs étaient qu'il voulût bien faire avec son pauvre peuple des Frères une alliance plus intime encore, nous accepter comme sa propriété particulière, veiller sur toutes nos affaires, quelque petites qu'elles fussent, communiquer avec chaque membre de l'église, et faire parmi nous dans la perfection ce que notre ancien avait fait jusqu'ici dans la faiblesse: que nous, de notre côté, nous lui vouerions aussi l'amour et le respect dus à un ancien; que nous entrerions avec une confiance enfantine dans sa communion; que nous nous dirigerions selon ses intentions et sa volonté; qu'en affaires de cœur nous ne prendrions aucun homme pour notre maître, mais que nous lui

resterions attachés fidèlement et du fond du cœur, lors même que, dans les temps impies où nous vivons, tout lui deviendrait infidèle.

» On fixa d'avance le 13 novembre pour communiquer publiquement cet événement important aux églises : on résolut en même temps qu'à cette occasion où le peuple des Frères rendrait hommage au Sauveur comme à son ancien, on offrirait une amnistie générale à tous ceux qui avaient péché contre l'église ou qui l'avaient quittée. Tout ce qui devait continuer de se traiter par les hommes, dans les nombreuses affaires de l'Eglise des Frères, fut, dès l'heure même, divisé en douze départements dont la direction fut confiée pour lors à la conférence déjà chargée de fonctions semblables qui se trouvait à Marienborn, et qui se tenait sous la présidence des évêques. Toutes les charges qui concernaient l'ensemble de l'église furent pourvues de nouveau.

» Sous la date du 30 septembre le comte adressa, du port de Déal, dans lequel il était entré à cause des vents contraires, la circulaire suivante aux églises : — « Eglises de l'Agneau ! C'est ainsi que je puis maintenant vous appeler, avec d'autant plus de joie qu'il a plu à l'Agneau de prendre lui-même sur lui, le 16 septembre, à Londres, la charge d'ancien de son Eglise, après l'avoir confiée jusqu'à ce jour à trois témoins de sa puissance, dont l'un l'a déposée dans la prison, l'autre s'en est retiré avec un congé de l'église tel que le méritait un fidèle témoin, et le troisième y a renoncé par un effet de la connaissance de lui-même, et sans doute par une conviction prophétique qu'il était temps de céder la place à l'Agneau. Nous n'en sommes pas encore arrivés, bien-aimés frères et sœurs, à ce qu'on puisse vous féliciter sur de pareils événements avec effusion et sans restriction ; je sais, il est vrai, qu'en général votre

intention est franche, et que, quand le peuple du Seigneur est réuni, l'esprit de l'Eglise règne dans son sein ; mais il y a encore dans toutes nos églises quelques individus avec lesquels personne ne peut s'entendre pleinement. Or quand les anciens résistent, dans le zèle de Dieu, à des gens de cette sorte, et que ceux-ci se révoltent contre eux — (or la charge d'ancien est inviolable et doit rester telle), — cela donne lieu à des scènes à la façon de Coré, et il n'y a personne qui ait le courage de s'entremettre dans des affaires de ce genre. Et cependant, aussi longtemps que les choses en sont là, il n'est certainement pas possible de confier à un homme la charge d'ancien en chef; car un tel homme peut être aux âmes une occasion de chute, et n'a pas cependant la puissance de les relever. Il y a donc, quoique le changement actuel renferme à mon avis une grande leçon, il y a quelque chose d'étonnamment heureux et solennel dans ce fait, que le Chef de son peuple et de tous les croyants veuille bien prendre seul sur lui le gouvernement de sa chétive église de pécheurs. »

Nous interrompons ici ce morceau pour faire observer que cette dernière expression, qui devint l'expression habituelle de Zinzendorf et des Frères, quelque favorablement qu'on puisse l'interpréter, n'est pas scripturaire. On sait bien que Zinzendorf voulait par là rappeler sans cesse à ses frères que, s'ils sont sanctifiés par l'Esprit du Seigneur, cela ne vient point d'eux, qui, considérés en eux-mêmes, sont et seront toujours des pécheurs sauvés. Il est très-probable qu'en se jetant dans cette pensée et cette formule, Zinzendorf voulut combattre à fond la propre justice, et peut-être tout particulièrement les Wesleyens, qui, avec non moins de raison, poussaient à l'action et à la lutte. Mais il n'y a pas d'explication ni de bonne intention qui tienne contre

les textes positifs de l'Ecriture; or l'Ecriture met, pour les croyants, l'état des pécheurs au passé, et les traite uniformément de *saints*, c'est-à-dire d'hommes consacrés, qui sont passés de la mort à la vie, et qui sont même morts au péché.

Nous ferons une observation du même genre sur ces expressions : « *ton* Eglise, *son* Eglise, etc., » appliquées spécialement à une portion particulière de l'Eglise chrétienne.

Mais nous revenons.

« Zinzendorf faisait ensuite une mention reconnaissante des travaux de Dober; puis il ajoutait : « J'ai rédigé, en votre nom, le cantique suivant pour notre futur ancien; [1] vous le chanterez en son honneur au jour où vous en célébrerez la fête, c'est-à-dire, pour cette fois le 13 novembre, et à l'avenir le 16 septembre, [2] le même jour auquel a été prise cette grande résolution, avec un sentiment étonnant de la présence divine qui nous entourait.—Seigneur Jésus! que ta mort, les marques de tes clous, ton côté

[1] En voici quelques pensées :

« Sois le bien-venu au milieu des tiens, avec une joie indicible, toi qui es, qui étais et qui seras! Viens paître ton peuple, qui, pour la parole de la croix, rejette toute autre doctrine. Reçois de nous tous, de toutes parts, la sainte charge d'ancien... Ton église de pécheurs te proclame l'ancien des églises; sois seul maître dans la maison, l'Unique auprès de ton Unique.

» Dispose toi-même des anciens, tes représentants auprès de ton Eglise! Que l'esprit des saintes sentinelles reste empreint sur leurs fronts pécheurs...

» Fais confidence de ton plan à ton peuple;... embrasse les enfants; guéris les malades... Apaise les disputes d'église... Agneau chéri! homme fidèle, notre joie et notre vrai pasteur,... comment te louer et t'aimer suffisamment!...

» Chère armée des anges! Avec quelle joie ne veilles-tu pas autour d'une semblable nuée de témoins, autour d'une église à qui le mystère de Christ et des sept étoiles a été confié pour l'apprendre aux anges!..... »

[2] Les Frères ont replacé plus tard, au 13 novembre, la fête dont il s'agit, et placé au 16 septembre une fête qui est particulière au *corps des serviteurs* de l'église.

percé et ta sueur de détresse, garde[illegible] gens jusqu'à ta venue, — ô Prince ensangl[illegible] de ton Église !

Votre pauvre serviteur ZINZEN[illegible]RF. »

En conséquence de la résolution annoncée ci-dessus, on célébra une fête particulière à Herrnhout et à Herrnhaag pour la notification solennelle de ce grand événement. Voici les détails qu'on trouve à ce sujet dans le journal de la première de ces églises :

« 26 octobre. Nous avons reçu aujourd'hui de Marienborn la nouvelle importante que notre bien-aimé frère Dober a déposé sa charge d'ancien en chef, et que le Sauveur, notre Souverain, s'est chargé d'en prendre soin lui-même à l'avenir.

» Le 11 novembre, nous avons eu notre jour d'église comme d'ordinaire ; le soir on annonça à l'assemblée que le lundi suivant, 13 du mois, il y aurait un jour d'église extraordinaire au sujet d'affaires importantes et d'une grâce particulière que le Sauveur avait faite à notre église de pécheurs, et dont on donnerait alors les détails.

» Le dimanche au soir, 12 novembre, on rappela encore la même chose à l'église : on y apercevait une attente solennelle de quelque grâce extraordinaire, sans que personne en sût davantage, hormis un petit nombre d'ouvriers. La plupart de ceux qui avaient été jusqu'alors sous la discipline furent amenés par le Seigneur lui-même à une contrition de cœur qui arracha des larmes à plusieurs d'entre eux, et les porta à demander leur pardon. Il nous semblait voir une préparation du peuple d'Israël dans le désert, quand le Seigneur voulait s'approcher de lui.

» Lundi, 13 novembre, fut donc le grand jour où nous prêtâmes serment de fidélité à notre cher et *bien-aimé* Souverain et Ancien. « Que serait-ce si

nous [illegible]taisions, si sous l'action des puissances invisibles qui nous saisirent alors nous livrions nos membres jusqu'au dernier cheveu à un saint tremblement? Des pleurs s'échapperaient de nos yeux, nos forces nous abandonneraient, nos sens se fermeraient à ce monde, et la dernière pensée serait : Agneau, Toi! — rien que Toi! »[1] — Mais je raconterai en peu de mots ce qui s'est passé de capital. Quant aux sentiments des cœurs et à la surabondance de grâces qui se manifesta ici et dans nos autres églises, jamais plume ne pourra l'exprimer.

» Le matin, de sept à neuf heures, on tint la grande conférence ou conseil d'église, qui se tenait sans cela d'ordinaire le mercredi suivant. Il y régna un doux sentiment de la grâce; et en terminant nous priâmes enfantinement le Sauveur de vouloir bien montrer aujourd'hui sa gloire parmi nous.

» A dix heures, toute l'église fut convoquée au son des trompettes:[2] elle se rassembla aussitôt dans la salle des réunions, où à peine elle trouva place. Après avoir chanté quelques versets, on lut d'abord une courte annonce que le comte avait adressée à toutes les églises sur le grand objet du jour; on expliqua ensuite l'événement plus en détail, et l'on chanta : « Nous te donnons le baiser de l'amour, Ancien de l'Eglise, etc. » Ensuite on lut la lettre de félicitation que le comte adressait aux églises, et après cela un acte d'amnistie générale, conçu en ces termes :

« Puisqu'il a plu dans sa grâce à l'Ami des pé-

[1] Tout ceci était en vers; et on comprend d'ailleurs qu'il est impossible de mettre en style ordinaire des pensées tout extraordinaires.

[2] Elles jouaient, comme encore à présent, un verset de cantique ou deux du haut du clocher de l'église. L'effet est au-dessus de toute *expression*.

cheurs, à l'adorable Agneau de Dieu, Jésus-Christ, notre Seigneur et Dieu, de se déclarer pour l'indigne troupeau de ses pécheurs, pour l'Eglise de son sang et de sa croix, au point de vouloir à l'avenir conduire immédiatement son peuple, et rester l'Ancien en chef de cette église, il lui a plu aussi dans son amour inexprimable, de publier, dans ce jour de sa fête, et en sa qualité de chef et de seigneur de nos églises, un pardon général des péchés qui ont été commis envers l'Eglise ou ses membres. Ainsi donc nous annonçons, par les présentes, au nom de Jésus-Christ, notre seul Ancien en chef, notre Dieu et Seigneur, à tous ceux qui avaient déserté le bercail, à tous ceux qui s'étaient égarés ou qui avaient été séduits après avoir appartenu à l'Eglise à quelque époque que ce soit, à tous ceux en un mot qui sont sous la discipline de l'Eglise, un pardon général de leurs péchés de la part du Sauveur comme de la nôtre. La porte s'ouvre ici à quiconque veut avoir part à cette amnistie générale de notre gracieux Roi, Seigneur, Chef et Ancien. Puisse-t-il faire tourner par son Esprit cette grâce à son but sacré! Nous, en qualité de ses enfants, y joignons notre Amen de tout notre cœur. Amen! Seigneur Jésus, amen! »

» *Ce que l'Eglise éprouva dans ce moment ne peut se décrire.* Dès la lecture de la première lettre qui notifiait l'événement du jour, tout fut dans l'étonnement; et le Sauveur pénétra en même temps avec une telle force dans les cœurs et renversa tellement tout raisonnement humain, que nous n'avons pas parlé à une seule personne, soit du lieu, soit du dehors, qui en ait conçu quelque scrupule ou qui ait eu aucun doute sur la réalité de l'événement. Après le premier étonnement, les larmes commencèrent à couler pendant toute la première partie de la solennité, et cela si généralement et si longtemps que

nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu ni éprouvé de mouvement aussi extraordinaire. L'amnistie se légitima aussi à l'instant comme une œuvre de Dieu dans les cœurs de tous ceux qu'elle concernait; car il n'y eut pas un seul de tous ceux qui se trouvaient sous la discipline de l'Eglise et qui se rencontrèrent à la salle, qui ait négligé d'y prendre part.

» Après l'absolution générale on chanta un cantique que le comte avait fait sur cet événement (c'est celui dont nous venons de donner un extrait). Ensuite l'église se prosterna aux pieds du Sauveur [1] pour l'adorer comme son Ancien, et pour baiser en esprit ses mains percées: tout entière elle versa des torrents de larmes en se remettant dans les bras de l'Agneau sanglant, avec des prières et des supplications ardentes. Là-dessus on chanta le *Te Deum* en musique figurée; et ainsi se termina la première partie de cette mémorable journée...

» Aussitôt après, tous ceux qui avaient été sous la discipline de l'église se présentèrent chez les anciens de leurs chœurs respectifs; et l'on sentit chez eux une grâce particulière; on vit des gens qui se traînaient depuis dix ans dans la froideur et dans la mort, venir confesser leurs péchés; il régnait dans toute l'église un mélange inexprimable de sentiments de confusion, d'amour et de cordialité.

» L'après-midi se tinrent les assemblées particulières des différents chœurs de l'église, dans lesquels furent réadmis ceux qui s'étaient présentés le matin. A 6 heures les enfants se rassemblèrent à leur tour dans la salle, et on leur annonça le sujet de la fête;

[1] Les Frères se *prosternent* effectivement dans certaines occasions solennelles, encore de nos jours.—Mais il serait possible que ce jour-là on ne l'ait pu, à cause de l'affluence extraordinaire dont il a été question,

on leur dit que l'amnistie les concernait aussi, et que, s'ils confessaient leurs péchés comme on se proposait de leur en fournir l'occasion, nous leur pardonnions volontiers toutes leurs fautes au nom de Jésus. Ils se prosternèrent aussi aux pieds de leur Sauveur, et l'on sentit parmi eux une grâce tout extraordinaire, qui eut des suites durables.

» La seconde partie de ce jour d'église commença le soir à sept heures; on y développa surtout la parole du jour : « Pais avec ta houlette ton peuple, le troupeau de ton héritage, comme aux jours précédents » (Michée VII, 14). Pour conclusion on chanta la litanie; et l'on recommanda de nouveau l'église à son véritable Ancien dans une ardente prière.

» Après toutes ces choses, les personnes qui s'étaient associées pour la prière continuelle (liv. VI, p. 13) se réunirent au nombre d'une centaine dans la grande salle pour une agape, dans laquelle on traita quelques matières particulières qui ne pouvaient être touchées publiquement.

» Enfin les frères et sœurs se rassemblèrent encore en totalité autour de la coupe des bénédictions, pour s'unir de nouveau au Sauveur et à toute son Eglise. Nous reconnûmes solennellement qu'il en avait confié la direction à l'église des pèlerins, à laquelle nous résolûmes de rester dès maintenant unis pour jamais, en détestant toutes les divisions comme une abomination devant le Seigneur.[1] Cette dernière action encore fut accompagnée d'un sentiment étonnant de la grâce, et d'une impression qui subsistera sûrement à jamais.

[1] Il paraît par ce dernier article et par quelques autres mots de ce genre, dans ce qui précède, qu'il y avait eu jusque-là encore quelques frottements intérieurs.

» Quelques frères ont aussi observé ici aujourd'hui un arc-en-ciel, et en ont reçu une impression particulière comme d'un signe de grâce.

» Mais c'en est assez du 13 novembre! Qui pourrait compter toutes les merveilles qu'Il a faites aujourd'hui envers son peuple et sa maison? Nous préférons nous taire et nous incliner devant notre Agneau et notre Chef, nous laissant diriger par lui au travers de cette vie, pour tenter de faire tout ce que notre Ancien nous permettra d'entreprendre en son nom. »

Et nous aussi qui avons essayé de raconter quelques-unes des merveilles de Dieu envers cette partie de son Eglise, nous nous arrêtons un moment ici afin de contempler avec émotion tout ce que l'amour de Jésus et l'action du Saint-Esprit peuvent produire, dans une église, de bonheur, de joie et de sainteté! Et après avoir conduit une épouse de Christ jusqu'à ses jours les plus brillants, nous serions tentés de ne point poursuivre notre carrière au-delà.

Mais non! Si nous n'avons pas à la continue les gloires du printemps, n'oublions pas que notre histoire pourra nous montrer la force de l'été et les fruits de l'automne. Nous revenons donc à l'humble suite des événements plus ordinaires, en achevant en peu de mots quelques récits que nous avions entrepris, et en particulier ce qui concerne le séjour du comte en Angleterre et son départ pour l'Amérique.

Quoique Spangenberg se soit arrêté longtemps sur la conférence synodale de Londres, elle avait été si importante, qu'il lui semblait qu'il en avait encore trop peu parlé. Voici ce qu'il ajoute sur les dispositions qu'il remarqua dans la personne du comte à cette époque :

« Je l'ai vu pendant ce temps dans deux états tout différents : on le trouvait souvent les yeux enflés de pleurs et dans une tristesse qu'il ne pouvait cacher. Dans ces moments-là il sortait pour chercher la solitude et pour converser à son aise avec l'Ami des pauvres pécheurs. Il lui arrivait quelquefois, dans ces cas, de perdre son chemin et de savoir à peine se retrouver. On a un cantique qu'il composa alors, et qui donne une vive idée de l'état où il se trouvait. Il y dit, entre autres : « On est là comme mort, incapable de rien faire, battu, troublé, écrasé, confus ; on voit toute l'étendue de sa propre misère ; et fût-on un prophète revêtu de toutes armes, dans ces heures de vertige qui jaillissent de l'enfer, on ne sait plus penser à rien. Ce sont des moments pareils qui peuvent nous donner la clef des désolations de Job, des lamentations de Jérémie, de l'angoisse des deux Elie, et de la mort de Paul au dedans et au dehors.

» D'autres fois, au contraire, je l'ai retrouvé si plein de paix et de joie, si rempli de la sérénité d'un pauvre pécheur reçu en grâce, si aimable, si cordial, si fraternel, que cette image ne s'effacera jamais de mon esprit. »

Le 7 septembre, anniversaire de son mariage, il repassait dans un cantique toutes les faveurs que le Sauveur lui avait accordées depuis tant d'années, à lui, à sa femme et à toute sa famille, et il concluait en disant : « Nous avons toujours infiniment plus de raisons de rendre grâces au Seigneur et de le bénir, que d'être mécontents de ses voies envers nous. »

Il avait le choix, pour aller en Amérique, de se rendre ou sur un vaisseau de guerre, ou sur un vaisseau marchand escorté par un vaisseau de guerre. Comme il y avait alors guerre entre l'Angleterre et l'Espagne, et que les pirates infestaient les mers, des personnes expérimentées lui conseillaient de

prendre l'une de ces deux voies; mais le comte préféra un vaisseau marchand qui faisait le voyage seul et sans canons, et qui, par différentes raisons, allait plus vite. En faisant ce choix, il désirait encore ne pas scandaliser les Quakers et les Mennonites qui répugnent à la guerre. « Je ne veux, » écrivait-il à l'un d'entre eux, « d'autre compagnie que celle décrite Apocalypse VII, 17. Lorsque mes amis se rendirent à Philadelphie l'année dernière, je ne me fis point de scrupule de leur faire avoir des passeports espagnols : quelques soins superflus sont permis lorsqu'il s'agit d'un tiers; je n'aurais jamais la liberté d'en faire autant à mon égard, et je croirais même déchoir par là de mon ancienne charte » (Luc XII, 7).

Etant enfin parti, après plusieurs retards qu'occasionnèrent les vents contraires, il s'occupa comme de coutume, pendant la traversée, du matin au soir, à différents travaux pour les églises, et à composer plusieurs cantiques, dont nous ne citerons que quelques versets des plus intéressants.

« Nous voilà donc flottant sous toutes sortes de latitudes : souvent par le calme, et alors nous nous reposons; d'autres fois emportés par l'orage, mais l'air et le vent et un enfant de la foi s'accordent aisément. On est serein ; le temps s'écoule gaiement ; et il ne nous manque rien, à moins qu'on n'en vienne à se tourmenter sans nécessité, à être ingrat au milieu des grâces de Dieu, et à crier pour des maux à venir. » Le 21 novembre, jour auquel il avait embrassé l'état ecclésiastique, il composa le fameux cantique :

J'attends ta sainte flamme,
Cher Epoux de mon âme,
Avec mille soupirs
Et larmes de tendresse, etc.

Il arriva en Amérique le 29 novembre.

FIN DU LIVRE XII.

LIVRE TREIZIÈME.

—

NOUVEAU TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1740.

—

Année 1740.

Nous n'irons pas plus loin sans chercher à nous faire encore une fois de la véritable manière d'être de nos frères quelque idée plus vive et plus juste que celle qui s'appuierait uniquement sur des récits. Pour cela, nous suivrons de nouveau la marche que nous avons déjà suivie précédemment; de nouveau nous nous rendrons en quelque sorte personnellement dans celui de leurs nombreux établissements qui sera toujours le représentant le plus naturel des autres, à Herrnhout. Nous irons une seconde fois dans ce lieu que nous visitâmes il y a treize ans, mais qui depuis lors a pris un accroissement qui l'a beaucoup modifié, et dont la bonne et la mauvaise renommée ont considérablement grandi. Ce n'est donc plus l'histoire de ces frères, mais leur manière d'être, non ce qu'ils font, mais ce qu'ils sont, que nous voulons voir ici en vivant parmi eux, en assistant à leurs assemblées, en entrant dans leurs maisons, pour les prendre sur le fait, au dehors et au dedans. Afin de soutenir autant que possible une semblable fiction, nous ne craindrons pas, encore cette fois, d'accumuler dans un seul tableau des traits épars dans un assez long espace de temps, lorsque ces traits seront

communs à toute l'époque. Dans le cas contraire, nous en avertirons.[1]

Herrnhout était déjà devenu une petite ville; et son extérieur même répondait à cette règle exprimée dans un des cantiques des Frères, et qui nous peint une partie du caractère de Zinzendorf :

Que dans les plus petites choses
Je sois fidèle, exact et prompt.

L'endroit était régulièrement bâti, les rues alignées et propres, et tout y respirait la paix et l'ordre. Ceux des habitants qui ne vivaient pas encore sous l'abondance de la grâce qui remplissait les cœurs de la majorité, étaient rangés sous les statuts, et marchaient au moins dans un ordre extérieur, en repoussant au loin tout acte visible contraire à la vie chrétienne.

On se rappelle le guet qui faisait la garde pendant la nuit, et ses avertissements chrétiens.

On n'aura pas oublié non plus ce cimetière si riant orné de plantations d'arbres, offrant, selon la belle expression des Allemands, la douce image d'un *champ de Dieu*, où reposent les germes d'une future moisson de corps glorieux et spirituels.

Dès cette époque, et probablement dès les premières années de l'existence de l'église, pour éviter la recherche dans les choses extérieures, et pour couper court à toute vanité dans les vêtements, autant qu'il est possible de le faire par des lois, hommes et femmes s'étaient accordés à adopter une mise uniforme, qui n'a pas beaucoup changé depuis lors, et qui convenait à des gens qui font profession d'être

[1] Zinzendorf en son temps eût peut-être refusé de laisser prendre Herrnhout pour type des églises moraves, et eût dit que c'était une simple filiale luthérienne de Bertholdsdorf. Mais nous avons dit ce que nous pensions de tout cela.

chastes de corps et d'âme, et de ne plus vivre selon les convoitises des hommes, mais selon la volonté de Dieu (1 Pier. III, 1—4; IV, 2).

De légères différences dans la mise distinguaient, entre les femmes, les différents chœurs des jeunes filles, des plus grandes, des femmes mariées, des veuves, etc.

Cette petite ville présentait quelque chose de semblable à un grand cloître, divisé en plusieurs cloîtres particuliers. On voyait la maison des veufs, celle des veuves, des frères non mariés, des sœurs filles, les instituts des jeunes garçons et des jeunes filles, des ateliers communs à plusieurs classes d'ouvriers dans leurs différentes subdivisions; et de même que l'endroit avait ses préposés généraux, ainsi chaque édifice en particulier, chaque corporation, chaque atelier, chaque chambre ne marchait que sous la surveillance d'un frère ou d'une sœur, subordonnés eux-mêmes à d'autres supérieurs.

On se rappellera aussi ces visites que tour à tour les divers membres de l'église faisaient chaque jour dans chaque famille, en y portant la parole du jour et une salutation fraternelle.

Zinzendorf, qui ne pouvait se lasser de multiplier entre tous les frères des rapports de tout genre et les relations d'une joie sereine et évangélique, avait aussi fait naître l'usage d'agapes de diverses espèces et très-fréquentes, dans lesquelles ne cessait de régner la frugalité qui convient à des enfants de Dieu. Outre celles de l'église en corps, dont on trouve l'exemple dans la primitive Eglise (Act. II, 46. 1 Cor. XI. Jude, 12), il y en avait de famille, où un père, une mère célébraient l'anniversaire de leur mariage, de leur naissance ou de celle de leurs enfants, ou tel autre événement de ce genre. Il y en avait pour les personnes d'un même chœur, d'une même classe, de

mêmes fonctions dans l'église (comme d'anciens, de missionnaires). Souvent le comte se plaisait à rassembler de cette manière autour de lui toutes les personnes qui auraient eu certains traits communs, comme par exemple d'avoir été converties à une même époque, reçues dans l'église en un même jour, d'avoir été travaillées longtemps par des épreuves spirituelles semblables, etc., et jamais il ne manquait d'embellir des réunions de ce genre par quelques couplets, souvent par des cantiques entiers qu'il avait composés ou qu'il improvisait sur le moment. Cet amour pour une poésie simple et sans prétentions avait passé dans presque tous les membres de l'église; et chacun apportait dans l'occasion son petit tribut de vers dont l'onction et presque toujours les profonds sentiments faisaient amplement pardonner l'imperfection littéraire.

Si nous pénétrons un peu plus avant dans l'intérieur de cette église, nous y remarquerons cette discipline à la fois si compliquée et si étonnamment perfectionnée qui croisait en tout sens les différentes classes de l'église, et en vertu de laquelle chaque membre était à la fois et tour à tour supérieur ou subordonné, surveillant et surveillé sous tous les rapports. Quant à l'activité qui régnait dans cette église et à la diversité des moyens d'édification, on peut s'en faire une idée, quoique encore bien imparfaite, par ces traits pris comme au hasard au milieu de la vie de Zinzendorf. [1]

« Dans ce temps le comte ne pouvait tenir lui-même les assemblées du matin, qui avaient lieu en été à quatre heures, et en hiver à cinq, parce qu'il travaillait de coutume jusqu'à une heure de la nuit, ou plus avant encore. Cependant il commença, en

[1] *Vie de Zinzendorf*, p. 476.

avril, un culte de famille qui avait lieu à six heures du matin.

» A cette même époque encore il ouvrit, avec quelques frères et sœurs auxquels il se sentait plus particulièrement lié, des réunions dans lesquelles il leur lisait un ouvrage de Tauler; mais il avoua bientôt qu'il ne pouvait continuer cette lecture, parce que cet écrit parlait trop peu de Christ.

» Il tint aussi de fréquentes conférences avec les anciens, les docteurs, les surveillants, les moniteurs, les garde-malades, les aumôniers et les aides; et cela, non avec eux tous ensemble, mais avec chacune de ces divisions en particulier, pour leur donner à tous une idée claire des principes fondamentaux qui doivent diriger une église du Seigneur, et des devoirs particuliers imposés à chacun d'eux selon leurs fonctions respectives.

» Un certain nombre de jeunes frères non mariés s'étant établis, en 1728, dans une maison qui leur fut particulièrement assignée, ils y prirent tous les arrangements qui convenaient au chœur dont ils faisaient partie; puis le comte leur donna lui-même pendant quelque temps des leçons d'écriture et quelques directions sur la géographie, en même temps qu'une idée sommaire de l'histoire ecclésiastique. Dans les discours qu'il adressa au chœur général des frères non mariés il travailla avec un soin particulier à leur donner une juste idée des devoirs et des grâces spéciales de leur état.

» Il en fit autant dans les homélies qu'il adressa aux sœurs filles, en s'appliquant surtout à ce que les petites sociétés qu'elles formaient entre elles fussent sagement organisées et pourvues de fidèles directrices. Ces dernières se rassemblaient quelquefois chez la comtesse, pour s'entendre avec elle sur leurs *fonctions*.

» Il s'intéressa aussi très-vivement aux nouveaux mariés, en leur montrant par l'Ecriture comment, dans leur nouvelle position ils avaient à se conserver purs d'esprit, de corps et d'âme.

» Il n'oublia pas non plus les enfants. Et en général on put remarquer à cette époque, dit Spangenberg, chez les jeunes et chez les vieux, un vrai désir d'entrer dans une intime communion de cœur avec Jésus, et d'être rendus abondamment participants de la grâce. » (Ceci avait lieu déjà en 1728.)

On se fera une idée encore plus juste de l'état de l'église dans les temps que nous décrivons, par l'extrait suivant de ce testament éventuel dont nous avons parlé (liv. XI, p. 199), et que Zinzendorf avait laissé aux églises au moment de partir pour l'Amérique. Il y traite, presque sans ordre, de toutes sortes de sujets, et le ton de cet écrit est quelquefois très-familier; mais on sent que cette circonstance n'est que d'autant plus conforme au but de cette partie de notre ouvrage.

Représentons-nous donc que, au lieu de lire ce petit écrit de Zinzendorf, nous assistons avec lui à quelqu'une de ces conférences innombrables qu'il tenait successivement avec les différentes classes d'employés de l'église; et écoutons-le leur expliquer encore une fois ses principes sur les différents objets qui peuvent concerner le gouvernement intérieur du troupeau. On remarquera ici absolument la même énumération des charges que nous avons déjà vues précédemment (liv. VI, p. 8 et suiv.); mais il sera intéressant, par la comparaison même qu'on peut établir, de voir le lustre et l'éclat d'originalité que Zinzendorf jetait sur tous les sujets qui, sous d'autres mains, auraient paru assez ordinaires.

« Je vois avec joie, » disait-il aux frères, « qu'au milieu de tant de sectes que présente l'Eglise chré-

tienne, notre prédication simple de la mort expiatoire et du sang de Christ ait amené quelques âmes à l'unité que demandait Jésus à son Père (Jean XVII). Que vous en receviez votre récompense, il n'y a là rien que de juste : l'opprobre, la calomnie, la haine du méchant, sont la part immanquable de Jésus et de ses serviteurs. Réjouissez-vous-en dans l'humilité.

» Les *choeurs* de toutes les églises feront bien de communiquer toutes leurs affaires aux personnes que vos bien-aimés anciens nommeront à cet effet; car les églises et tous leurs membres doivent rester entre eux dans une liaison aussi étroite que celle de la main avec le pied, et du pied avec ses jointures.

» Quant au *mariage*, il est convenu chez nous que de véritables enfants de Dieu ne se proposent dans aucune de leurs actions, ni directement ni indirectement, de satisfaire aux convoitises de la chair; et que, par conséquent, un mariage souillé par des pensées de ce genre n'est pas une chose qui doive se trouver dans nos églises. Mais nous savons aussi qu'il faudra toujours porter quelques âmes peu affermies, qui ne sont pas entrées pleinement dans l'esprit des témoins et des héros de Christ, et pour qui c'est encore un mystère de savoir comment on peut manger chaque bouchée de pain avec le Sauveur, tandis que sur ces choses les vrais enfants de la grâce et de l'alliance s'entendent à demi-mot. Mais, dans toutes les suppositions, tous les frères doivent, comme dit l'Écriture, « haïr la robe souillée par la chair. »

» L'union des gens mariés doit, dans tous les moments, être entourée du même respect et du même recueillement que la séparation de l'âme et du corps. Celui qui a la clef du mystère de Christ et de son Eglise saura bien passer par-dessus les difficultés de détail.

» ..... Qu'est-ce que l'éducation des *enfants*? Une

méthode sainte et sacerdotale de n'apprendre autre chose à ces jeunes âmes, dès le berceau, si ce n'est qu'elles sont là pour Jésus, et que tout leur bonheur consiste à le savoir. C'est pourquoi la plus grande punition des enfants doit être le refus qu'on leur fera de prier et de chanter avec d'autres, d'aller à l'école, d'étudier, ou même, selon les circonstances, le refus d'être punis. Il faut qu'ils se forment à un tact qui leur apprenne, lorsqu'ils sont mal disposés, qu'ils sont mal disposés, lors même qu'ils ne seraient pas sous le châtiment.

» C'est pourquoi il faut mettre une grande importance aux *jours de prières des enfants*, de même qu'à l'exclusion de ceux qui ne seraient pas convertis, ou qui se seraient mal conduits. Même méthode à suivre aux *quarts-d'heure* du dimanche. Il faut que les enfants d'un an puissent être humiliés par l'exclusion, et qu'à la seconde année, au lieu de jouer et de folâtrer, ils sachent passer leur temps à chanter les louanges de Dieu (Ps. VIII). (On se rappelle que cela avait lieu chez Zinzendorf, liv. II, p. 249 et suiv.)

» Les fonctions de l'*enseignement* ont lieu par des prédicateurs consacrés, ou par des personnes qui ne le sont pas. Ces dernières doivent parler sagement; mais elles n'ont pas besoin de le faire savamment; et c'est le plus bel ornement de l'église lorsque savants et ignorants, grands et petits, riches et pauvres, savent s'édifier d'un discours où des gens du monde ne verraient guère autre chose que le coassement des Hottentots, ou le beuglement des Groënlandais.

» C'est une folie inexcusable que de *tordre la Bible*, au point de vouloir, contre tout bon sens et toute évidence, la traiter comme un livre savant ou méthodique, tandis que, dans la vérité, son esprit et sa vie divine se sont enveloppés d'un style misérable de bergers, de pêcheurs, de visiteurs d'octroi, ou ce

qui est pis encore, de l'obscurité et de la terminologie scholastique des anciens rabbins;[1] d'où jamais nous ne nous tirerions si le même Esprit qui a inspiré les saints témoins ne nous expliquait encore leurs écrits.

» Les *charges* ou *fonctions* ne sont autre chose qu'une distribution du travail entre plusieurs personnes.

» D'abord nous avons besoin entre nous de gens qui puissent remplir une espèce de fonctions sans titre ni nom, qui embrasse et comprenne tout, et que je ne saurais mieux comparer qu'à une charnière ou à la clef d'une montre à laquelle tout se rapporte. Des Marthes telles que je les entends ici, lorsqu'elles sont en même temps animées de l'esprit de Marie, savent être partout. Enterrements, anniversaires, changements de vocation, projets, ménagements pour les uns, exigences pour les autres, directions de tous côtés : voilà qui peut se traiter avec une telle dextérité, qu'en une seule semaine on ait expédié cent affaires diverses, aidé de tous côtés des fonctionnaires réguliers, et tout cela sans que personne s'en soit aperçu; parce que le corps ne se donne au dehors aucun mouvement.

» Les *anciens* doivent prendre garde, entre autres, à n'avoir en leur vie de répugnance quelconque pour qui que ce soit. Ils doivent être un recours et une réserve pour tous les caractères, pour les ennemis comme pour les amis.

» Les *aides* doivent être, pour tout ce qui peut concerner l'église sans exception, des gens toujours prêts, qu'on puisse employer et considérer absolument comme un médecin ou une sage-femme, que chacun fait appeler pour son usage.

[1] Voilà une manière de concevoir l'inspiration de la Bible bien *différente* de celle qui recourt à l'inspiration des mots. Dira-t-on que Zinzendorf ne croyait pas aux Ecritures? (Voy. p. 226, au bas).

» Les *frères servants* sont pour le détail ce que sont les aides pour l'ensemble. Ils doivent tenir en règle leurs lumières, leurs lits, leurs bancs et tout autre attirail qui leur est confié, dans le même ordre et avec le même scrupule que celui qu'un prédicateur presbytérien met à son sermon.

» Les *surveillants* doivent avoir les yeux et les oreilles partout, mais la bouche close ; et des idées si justes de ce qui tombe sous leurs attributions, qu'ils apportent aux moniteurs l'ouvrage tout préparé, de sorte que ceux-ci ne soient plus que le canal de l'avertissement. Mais si leur œil doit être sévère, leur cœur doit être compatissant ; et ils doivent se réjouir lorsque des craintes qu'ils auraient conçues se trouvent être mal fondées.

» Un *moniteur* doit avoir un cœur qui porte avec une grande attention sa tendresse également sur Christ et sur ses membres ; qui ait constamment en vue les droits du Rédempteur, et la faiblesse et la misère de ses semblables ; il doit connaître surtout le grand secret par lequel on peut s'emparer en un instant, par l'amour, d'une âme qui appartient au Sauveur ; de sorte que, dans les fonctions d'un ouvrier de ce genre, la grâce et la fidélité restent constamment unies, afin qu'il ne se commette dans l'église point de faute qui ne finisse par tourner à honneur à l'Evangile.[1]

» Les *garde-malades* doivent savoir distinguer très-sagement une maladie simplement corporelle,

[1] On voit que Zinzendorf connaissait de la discipline autre chose que le fouet, d'autres procédés que les trois démarches (Matth. XVIII), et d'autres remèdes que l'amputation. — Du reste, il y a temps pour tout : la sagesse est de ne pas confondre patience et relâchement, fermeté et lourdeur. Le meilleur moyen pour se tirer de là et pour bien conduire les autres, est sûrement de se bien conduire soi-même.

d'une maladie qui se lierait à quelque état spirituel et qui serait dans la main du Seigneur ou un châtiment de son amour, ou une épreuve de la foi, ou le terme de la vie, péché à mort, mélancolie, imagination, etc. Ils doivent savoir se conduire suivant ces divers cas, d'après la lumière de l'onction. Du reste, ils se servent du médecin et des autres serviteurs de la nature dans l'ordre convenable, de peur qu'on n'aille, par légèreté, curiosité, témérité, impatience ou autres péchés de ce genre, causer quelque dommage à l'œuvre de Dieu, à la nature ou à l'église, etc.

» Les *aumôniers* doivent travailler, entre autres, à faire régner dans l'église la disposition à la bienfaisance, etc.

» Les *églises* ne sont pas fondées sur la raison de l'homme, mais elles sont conduites par un chef invisible. C'est pourquoi elles ont appris, de toute ancienneté, à sanctifier leurs gens et leurs affaires par la prière. C'est pour cela que, sous l'ancienne et la nouvelle alliance, il y a toujours eu des personnes destinées à donner la bénédiction du Seigneur. Quand donc cette bénédiction doit être donnée à des enfants, à des messagers du salut, à des docteurs, à quelque pécheur réadmis dans la faveur de son Dieu, à quelque membre de l'église qui passe d'un des âges de la vie ou d'une condition à l'autre, à quelques serviteurs de l'église, etc., etc., ceux qui sont chargés de conférer cette bénédiction le font avec la vive certitude qu'elle est effectivement conférée; ils font la chose dans le sentiment d'une profonde adoration, dans la communion de Jésus et de ses saints, en la présence des anges, par l'esprit des églises, dans la puissance des anciens, aussi bien de ceux qui sont en haut que de ceux d'ici-bas, et dans les dispositions d'une foi enfantine; en même temps

qu'il doit régner, chez celui qui hérite cette bénédiction, une confusion sacrée.

» On ne *travaille* pas pour vivre, mais on vit pour travailler; et quand on n'a plus rien à travailler, on souffre ou on s'endort. Dans une église, il faut qu'on travaille; et comme la providence générale (promise aux chrétiens et effectuée même en faveur des corbeaux) est cependant limitée par les épreuves qui surviennent aux témoins, de sorte qu'ils se trouvent quelquefois dans le cas de se montrer serviteurs de Dieu dans la faim et dans la nudité, il faut qu'ils s'attendent, plus encore que d'autres créatures humaines, à une modique portion; qu'ils travaillent de leurs mains, non-seulement pour n'être à charge à personne, mais encore pour avoir de quoi donner aux nécessiteux. Les moyens de seconder sous ce rapport les différents membres de l'église et de leur fournir toujours du travail, soit dans des temps de cherté, soit sous la haine d'un monde qui serait trop content de nous affamer, ou au milieu des fréquents déplacements de nos lieux de refuge et du travail continuel que demande le spirituel de nos églises, toutes ces choses sont autant d'objets qui méritent toute l'attention des autorités et des fonctionnaires que Dieu a jugés dignes d'entrer en relation avec les églises de ses enfants.

» Nous appelons *députation* ce genre de commission par lequel on envoie l'un ou l'autre frère dans quelque ville ou village voisin, ou aussi, si l'occasion s'en présente, dans quelque contrée plus éloignée, même au-delà de l'Océan, dans les îles ou dans quelque autre partie du monde, pour y régler un objet quelconque qui concerne le Sauveur, pour y tenter quelque chose en faveur de son règne, ou simplement pour se présenter, s'offrir et attendre le moment d'être utile à quelque chose. — Quand des dé-

putés de ce genre deviennent plus nombreux et s'établissent quelque part, cela s'appelle une *colonie*; et si enfin les assemblées se régularisent et s'ordonnent entièrement sur le pied d'une église apostolique, alors on ne parle plus de députation, c'est une *église*.

» Quant aux *souffrances*, je ne ferai que cette seule remarque: c'est que, aussi longtemps surtout qu'une église est toute jeune, on ne s'y prépare jamais; mais on les laisse venir et passer avec le plus grand flegme. Il s'élève bien quelques orages, mais ils tombent d'abord; et d'ailleurs ils n'empêchent pas de dormir en paix. Quand l'église est fondée, ils deviennent plus forts: mais de nos jours on n'a plus peur des tempêtes en pleine mer, et elles ne renversent plus de vaisseaux. Peut-être balaieront-elles de dessus le tillac un matelot ou deux; mais le vaisseau continue sa course. Restons seulement tranquilles, en nous dirigeant d'après cette sagesse qui est un secret pour le monde; le Seigneur anéantit les conseils des sages; ils croient se saisir d'Elisée à Dothan, et ils se trouvent au milieu de Samarie (2 Rois VI, 11-23[1]): ils finissent, comme ceux d'Éphèse, par ne plus savoir de quoi ni pourquoi ils crient, puis ils se taisent.

» Plus qu'un mot à ce sujet.

» Eglise et croix, pauvreté et opprobre, et amour de l'opprobre et de la pauvreté sont des choses inséparables; c'est pourquoi ce n'est rien de nouveau de voir accorder aux enfants du Seigneur des priviléges accompagnés de menaces, des bienfaits assaisonnés d'injures, des louanges mêlées d'insultes, de sorte que tout en les louant on les serre et les pince à les faire crier. — C'est l'usage.

[1] C'est du moins l'esprit d'une tout autre phrase qu'emploie ici Zinzendorf: ***Dass sie den Pantoffel vor's Buch in die Hand kriegen.*** (*Ils* croient tenir un livre: ils ont une pantoufle.)

» Les *institutions ou établissements* sont des moyens par lesquels le Seigneur agit à la fois pour diriger, instruire, édifier, soit des savants, cela s'appelle alors des *séminaires*; ou des enfants, ce sont des *maisons d'orphelins* et des *pensions*; soit des gens de même condition dans la vie ou de même sexe, ce sont *les chœurs*; des gens naturels, ce sont les *classes*;[1] des âmes plus intimement unies, ce sont des *bandes* ou *sociétés*; ou l'église en général, ce sont des *conférences, assemblées, quarts-d'heure*, etc., etc.

» Tout cela va bien pour le moment.

» Dans les *affaires d'église* on remarque quelquefois des grâces apostoliques, des miracles, des dons de voyants, etc.; on les reçoit enfantinement, et voilà tout.

» *Bâtir* est une des grandes affaires des églises. Si nous manquons en cela aux règles et aux usages particuliers de nos églises, toute notre affaire peut s'en ressentir.... Une chose bien nécessaire parmi nous à ce sujet, c'est que les frères travaillent partout dans un véritable esprit de communauté, et qu'ils ne cherchent nulle part combien ils peuvent gagner pour eux-mêmes, mais le profit qu'ils pourraient apporter à l'église. Car, nous disputer pour nos aises dans le même temps où nous envoyons des centaines de frères dans toutes les parties du monde au milieu de la pauvreté et de la nudité, et tandis que l'église elle-même est si pauvre dans son ensemble, ce serait une infamie devant la croix de Jésus. C'est pourquoi je suis d'avis qu'on renvoie tout homme qui pourrait montrer une exigence de ce genre, ou que, si ce sont des frères, on ne s'inquiète pas de leurs plaintes. Les préposés de l'église

[1] Sociétés religieuses formées entre personnes qui cherchent la vérité sans *l'avoir encore* bien comprise. (Il y revient, p. 272.)

savent à quel haut degré ils s'intéressent au bien-être temporel et éternel de chaque frère.

» Il y a des *établissements humains* (1 Pier. II, 13) auxquels le chrétien peut et doit se soumettre. Les témoins et les églises de Christ cèdent aussi longtemps qu'ils le peuvent, et se conduisent en cela avec simplicité, et sans soupçonner le mal; mais dès qu'on en vient au point que la conscience leur défend de dépasser, les voilà tout d'un coup inexorables, et on ne peut les faire bouger de place; il n'y a plus ni temps, ni droits, ni prescriptions qui y fassent; car les églises n'ont qu'un plan, c'est celui du Seigneur, et qu'un protecteur, c'est Jésus.

» Les *controverses* sont de différents genres. Les unes vont à ce qui est fondamental; alors l'église est fixe et immobile; elle répond avec modestie, mais en peu de mots, et elle en reste à ce qu'elle a dit; on ne trouvera pas facilement un exemple où elle ait dû répondre deux fois. — D'autres tombent sur des choses secondaires; alors l'église écoute volontiers, et ses réponses sont circonspectes, flexibles, indulgentes. Renoncer à quelques douzaines de cantiques, changer quelques centaines d'expressions dont on voudrait se scandaliser; c'est ce qu'une église fera toujours facilement. On en laisse les conséquences au Sauveur. Si les controverses ne proviennent que de haine ou d'animosité, et se traitent, comme il arrive alors d'ordinaire, avec amertume et méchanceté, l'église se souvient dans ce cas du texte: « *Et Jésus se tut.* »

» Survient-il des enquêtes en règle, alors (à moins d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit du Seigneur) le mieux est de bien écouter les questions de ceux qui veulent nous connaître, et de se faire bien expliquer leurs idées, puis de déclarer nettement jusqu'à quel point on y entre, et pourquoi. De cette

manière on s'entend ; sans cela on s'embrouille, et on s'enchevêtre tellement l'un dans l'autre que personne ne sait plus où il en est. Tous les membres de l'église ont la foi ; mais bien parler et ne pas pécher par la langue, c'est l'affaire des hommes parfaits.

» Nous appelons *occasions* ces petites institutions qui reviennent à certains jours, semaines, heures ou moments, où les frères sont appelés à s'exhorter, se reprendre, s'encourager mutuellement, comme par exemple les heures de chant ou de prières, les quarts-d'heure, les agapes, etc. On doit les célébrer saintement, avec vénération comme en la présence du Seigneur, avec ordre et simplicité, et dans la foi à une bénédiction qu'on ne sent pas toujours sur le moment, mais qui, vu la promesse de Jésus, ne peut jamais manquer.

» Les *chœurs* ont été définis plus haut. Dans celles de nos églises qui sont pleinement constituées, les chœurs ont leurs subdivisions en classes et en petites sociétés, avec leurs ouvriers, leurs charges et leurs anciens, le tout subordonné aux anciens et aux aides généraux de l'église. Celui qui comprend le secret et le bonheur de ces institutions se félicite de s'y trouver. — Il faut encore observer que les Anciens généraux, soit de chaque église en particulier, soit même de l'ensemble, sont absolument subordonnés, quant à leur intérieur individuel, aux anciens du chœur auquel ils appartiennent, et se réjouissent de pouvoir à leur tour être dirigés par eux, et trouver une occasion d'être soumis.

» Les *jours* que nous observons sont le dimanche, en tant que jour de la résurrection ; le sabbat, ou repos du Seigneur proprement dit ; les grandes fêtes de l'ancienne église, et nos jours de fêtes particulières.

» Les *classes* sont de petites assemblées tirées d'un

même chœur, et composées soit, en majorité, de personnes converties, soit aussi d'âmes désireuses de l'être. D'ordinaire les gens mariés s'arrangent pour en former de pareilles entre eux, et les directeurs sont alors un frère marié et sa femme.

» Les *sociétés*, qu'on appelle aussi *bandes*, se forment de deux, de trois âmes ou plus, particulièrement unies au nom de Jésus pour s'entretenir enfantinement et en toute vérité sur tout ce qui concerne leur intérieur; elles ne se cachent rien; elles se livrent l'une à l'autre en charge d'âme mutuelle. Cordialité, discrétion, commerce journalier : voilà les éléments nécessaires d'une semblable alliance. Dès qu'il s'y glisse la moindre négligence, il faut qu'on en éprouve un repentir et une honte profonde.

» La vocation de *guerrier*[1] du Seigneur est la suite d'une élection éternelle de grâce quant à ce point particulier... Endurer les souffrances pour le nom de Christ est à ces gens une affaire aussi naturelle et aussi simple qu'au poisson de nager et à l'eau de mouiller.... Un proverbe dit de certaines gens, « qu'ils ne sauraient tomber sans ramasser quelque chose; » il en est ainsi des guerriers de Christ : ils savent tirer parti de tout pour leur Seigneur.

» *Croire contre espérance* est la racine du don des miracles;[2] et je dois ce témoignage à notre chère église, que les puissances apostoliques s'y voient; nous en avons eu des preuves irrécusables dans la découverte très-positive de certaines choses, personnes et circonstances qui humainement ne pouvaient se découvrir : — dans la guérison de maladies en elles-mêmes incurables, de cancers, de phthisies avancées jusqu'à l'agonie, etc., le tout au moyen de

[1] *Héros, combattant.*
[2] Notez tout ce paragraphe.

ı prière, ou d'une seule parole. On a vu des hypocrites publiquement démasqués, sans qu'il y en ait u aucune occasion au dehors : — des signes visibles, oit de condamnation, soit aussi de rétablissement, ans des hommes qui s'étaient rendus coupables eners l'église : — on a vu des bêtes féroces arrêtées u moment de leur attaque par la parole du Seigneur, ans aucun secours du dehors, et sans qu'elles reçussent elles-mêmes aucun dommage : — on a vu des hoses où pas un homme n'aurait su imaginer d'issue nises au clair en peu de moments : — d'autres se perre après avoir été acquises avec la dernière facilité, t cela parce qu'on n'avait pas suffisamment saisi intention du Seigneur, et parce qu'il n'y prenait pas laisir, etc.

» J'en viens au point important de l'*Ecriture-Sainte*. 'est vrai que j'ai souvent craint que la lecture de la ible, si on y joint des recherches profondes et une ertaine manière de l'*étudier*, ne fût pour à présent lus nuisible qu'utile à nos églises. Mais c'est par espect pour la Bible que je pensais ainsi; et parce ue j'espère toujours de la grâce du Seigneur qu'un emps viendra où il n'y aura pas une parole de la Bible ui ne soit claire, simple et entièrement intelligible armi nous, etc.[1]

» A bord du Saint-Martin, le 27 décembre 1738.

» Votre compagnon d'œuvre,

» ZINZENDORF. »

Voilà qui peut nous donner quelque idée de l'administration de cette église, et de la réunion de dons pirituels et naturels que Zinzendorf apportait et

[1] En 1742, les Frères ajoutaient ici en note : Ce temps est venu.

introduisait dans toutes les parties de son gouvernement ecclésiastique.

Nous devons nous rappeler qu'il se tenait presque journellement des conférences du genre de celle que nous avons tâché de décrire, et que ces conférences se composaient de membres qui n'étaient pas indignes d'être consultés par Zinzendorf, comme on l'a assez vu dans les livres qui précèdent.

Continuons maintenant notre visite de Herrnhout; et, après avoir assisté à l'une des séances d'administration de cette église, sortons-en maintenant pour nous retrouver quelques moments au milieu du cercle varié des frères et des visitants de toutes les classes, princes, gens de lettres, artisans, réfugiés, missionnaires de tout pays, arrivants ou partants: au milieu de ce peuple qui travaille, converse et vit dans la liberté chrétienne, en même temps que sous la sainte discipline de l'Esprit et dans une scrupuleuse fidélité.

Dans ces heureux temps, une occasion d'édification n'attendait réellement pas l'autre. A peine avons-nous passé un moment avec quelques-uns des habitants de ce vaste séminaire, que des sons pénétrants et inaccoutumés retentissent du haut des airs. Ce sont quatre trompettes qui font entendre un air de cantique du haut de la tourelle qui surmonte la salle d'assemblée. Souvent l'effet, déjà magique, de ces instruments est encore augmenté par une grave circonstance : ils sont le signal du décès d'un membre de l'église : dès qu'un mourant a rendu le dernier soupir, l'église en est avertie par ces sons qui semblent accompagner l'âme du défunt jusqu'aux cieux. Chaque chœur de l'église a une mélodie particulière destinée à annoncer la mort de ses membres : de sorte que, même dans les moments où le troupeau aurait plusieurs mourants, toute l'église

apprend presque à coup sûr quel est l'individu qui entre à l'instant même en son repos.

Aujourd'hui ces sons ont une autre destination : ils appellent à la salle d'assemblée.

Disons d'abord un mot des assemblées d'enfants. Outre qu'il y a des entretiens religieux établis entre eux à certains jours fixes, sous l'inspection d'un supérieur, leurs réunions à l'église sont habituellement accompagnées d'une douce bénédiction, parce qu'elles sont tenues avec beaucoup d'onction. Souvent le ministre qui les instruit se prosterne avec eux (comme cela se fait avec les adultes dans certains jours solennels), et implore avec larmes, et même avec des sanglots, la grâce d'en haut sur ces jeunes créatures. Les chants sont quelquefois dialogués d'une manière aimable entre les enfants et le catéchiste. Celui-ci chante, par exemple :

Mais pour Jésus que faire ?
Vous n'avez que misère.

Et les enfants répondent :

Ah ! nous conserverons
De sa mort méritoire
Dans nos cœurs la mémoire,
Aussi longtemps que nous vivrons.

Passons aux grandes assemblées de l'église. — Nous avons à envisager d'abord l'édifice où elles se tiennent, puis la personne et l'ordre des assistants, le chant des cantiques, ces cantiques eux-mêmes, les prédicateurs et la prédication.

Les assemblées ayant commencé à se tenir, lors de la naissance de l'église, dans une des salles du comte, celui-ci voulut constamment conserver dès lors, aux lieux de rassemblement des Frères, l'air libre de famille, nous dirons même l'air laïque et

non temple qu'avaient leurs premiers locaux; et c'est ce qu'il a fait. L'église s'appelle toujours la *salle*, quelque grande qu'elle puisse être; la tourelle dont est surmonté l'édifice porte volontiers, au lieu d'une croix ou de quelque figure insignifiante, un agneau; et elle n'a d'élévation que ce qu'il en faut pour dépasser les autres maisons; le pasteur est sur une estrade peu élevée, et n'a devant lui qu'une table: dans les jours de fête cette table est ornée de fleurs. Alors aussi, d'après un usage allemand, le plancher est légèrement poudré de sable blanc. Il entrait fortement dans les principes de Zinzendorf de fuir, au dehors comme au dedans, pour les objets religieux, tout air sombre, légal et sévère; il voulait que la sainteté jaillît de l'amour et de la joie d'un cœur racheté; et il préférait les faiblesses d'un cœur humilié devant Jésus à la roide sainteté d'une âme fière d'elle-même.

L'arrivée des divers membres de l'église dans la salle est aussi réglée que tout le reste. Ce sont d'abord les chœurs des jeunes gens des deux sexes, qui entrent en même temps avec ordre par deux portes opposées pour se placer sur les bancs qui leur sont assignés. Il va sans dire que les hommes et les femmes ont leurs places séparées, ceux-là à la droite du pasteur, celles-ci à sa gauche. Après les jeunes gens, entrent de même les chœurs des frères et des sœurs mariés, ceux des veufs et des veuves, puis les enfants des deux sexes, qui se rangent sur les bancs les plus rapprochés du prédicateur. Quand tout est assis, le pasteur sort d'une sacristie, accompagné des anciens, qui se placent à sa droite sur la même estrade, tandis que, dans le même moment, les sœurs revêtues de quelques fonctions dans l'église vont de même prendre place à sa gauche.

Quant à l'impression générale, à l'atmosphère, si

nous osons ainsi parler, qui entourait les auditeurs, et à l'esprit qui régnait dans les assemblées, voici l'idée que nous en donne Zinzendorf lui-même. « Elles doivent se tenir toutes avec respect et vénération. Qu'on enseigne ou qu'on prie, qu'on chante ou qu'on pense, qu'on soit assis ou debout, à genoux, prosterné, ou qu'on dorme (quoique ce dernier objet ne dût pas être compris dans cette énumération; mais les fatigues des soldats de Christ et les faiblesses de la tente mortelle peuvent amener ce cas), tout, dans nos réunions, doit être empreint d'un certain esprit de l'Eglise, et se passer en la présence de l'Agneau, dans un sentiment d'adoration ou même, quand l'occasion s'en présente, dans une communion sensible de dispositions avec les chœurs déjà parvenus à la perfection: de sorte que les gens ne puissent entrer dans l'église avec indifférence; qu'au contraire on soit contraint de reconnaître que Dieu est parmi nous; qu'on voie, chez les témoins, des puissances qu'on n'eût pu attendre d'y trouver; que, même sans la parole, la seule vue entraîne; que le vent du Seigneur se meuve; que des nourrissons parlent avec toute sagesse; et que les orateurs selon la chair, pour qui il n'y a jamais de temple assez grand ni d'auditoire assez nombreux, soient obligés de se taire dans l'admiration devant une troupe de petits enfants. » .

Il semble qu'on peut conclure d'avance que celui qui conçoit un pareil idéal d'une assemblée doit nécessairement lui communiquer, en grande partie, les dispositions qu'on vient d'énumérer; et la réalité de l'histoire nous confirme ce pressentiment que toutes les autres circonstances de ces réunions devaient fortifier.

L'auditoire dont se composait alors l'église avait pour noyau, comme on l'a vu, l'élite de l'élite des

contrées de la Bohême et de la Moravie. C'étaient en grande partie des témoins qui avaient résisté jusqu'au sang et jusqu'aux tortures, qui avaient vu avec joie le dépouillement de leurs biens, et en qui vivait, rajeuni, l'esprit de leurs ancêtres; c'étaient ou des Christian David, des Melchior Nitschmann, des Neisser et autres hommes semblables, ou des pères, mères, frères ou sœurs de ces hommes, animés du même esprit et engagés dans la même alliance. C'étaient encore d'autres chrétiens, précédemment attachés à diverses églises protestantes, mais qui avaient tous éprouvé le besoin d'une piété plus vive et d'un lien spirituel plus étroit que celui qui se trouve dans les églises destinées à tout un peuple. Nous avons vu une jeune Nitschmann (liv. VII, p. 67) prendre, avec ses plus proches compagnes, une résolution qui coupait court aux occasions de péché de la jeunesse et à toutes les vanités de cet âge : nous avons vu la discipline vigilante et scrupuleuse qui régnait dans les différents chœurs de l'église. Or, comme toute chose, dans ce monde, devient tour à tour cause et effet, et qu'à celui qui a il est encore donné davantage, on concevra l'impression que devait produire sur chaque membre en particulier l'esprit général d'une pareille église. Si jamais l'idée d'un peuple de rois, d'une armée de généraux et d'une église de sacrificateurs a approché de se réaliser, peut-être est-ce dans ce cas qu'on a pu le voir; puisqu'une bonne partie des membres du troupeau remplissait dans cette église même des fonctions qui exigeaient une expérience assez avancée, et se montraient tour à tour prédicateurs puissants, éminents missionnaires, ou chrétiens profondément instruits dans les voies de Dieu envers les âmes.

Si nous en venons à examiner le personnel de

ceux qui étaient ordinairement chargés de la prédication, nous aurons, outre Zinzendorf et Rothe (ce dernier seulement jusqu'en 1737), les mêmes noms que nous avons déjà comptés parmi les auditeurs, un Dober, un Christian David, des Linner, et plusieurs autres encore dont nous avons déjà entrevu le genre et les dons marquants, par quelques fragments de leurs lettres ou par quelques traits de leur vie. Nous allons donner un échantillon des prédications qui s'adressaient à cette église; mais suivons l'ordre ordinaire d'une assemblée, et examinons en premier lieu ce qui concernait le chant du troupeau.

D'abord nous nous souviendrons du tableau que nous faisait Zinzendorf des dons distingués de ce premier organiste de Herrnhout, qui, selon son expression, faisait de la musique une véritable imitation des harmonies célestes et du chant des anges (liv. II, p. 259). Pour la musique comme pour le reste, Zinzendorf ne voulut pas faire les hommes plus spirituels que Dieu ne les a faits, ni oublier qu'ils ont des sens; il chercha à sanctifier et non à anéantir ce qui nous reste de la nature humaine; et, sans tomber dans un genre profane, la musique chez les Frères a toujours été très-soignée. Voici, à ce sujet encore, un morceau de Zinzendorf qui se rapporte, il est vrai, plus particulièrement aux *heures de chant* proprement dites, mais qui vous donnera par cela même une idée générale du chant des Frères à cette époque.

« Dans notre église on ne chante guère de suite que les cantiques ordinaires répandus en Allemagne; mais quant aux nôtres, le directeur du chant rassemble, sans y mettre d'interruption, sur la matière qui vient d'être traitée, des versets ou même seulement des portions de versets tirés de vingt ou

trente cantiques différents, et qui présentent une espèce de répétition du sujet avec ordre et clarté. C'est une affaire où chantre, organiste, prédicateur et auditeurs sont tellement exercés, que personne n'est arrêté, ni obligé de feuilleter dans un livre. On ne peut s'en faire une idée quand on ne l'a pas vu. Dans les heures de chant qui se tiennent chez moi, mon fils, âgé de dix ans, sait passer sur son orgue d'une mélodie à l'autre, sans que personne s'aperçoive si la suite des cantiques n'a pas été arrangée et concertée tout exprès. On ne s'arrête nullement; et le moindre enfant se joint au chant comme les autres sans ouvrir un livre; car tous nos enfants savent les cantiques par cœur. Je ne sais moi-même comment cela se fait, car on n'en oblige aucun à ce travail de mémoire.

» Quant aux assemblées publiques, je fais d'abord lire un cantique ordinaire; mais, après le discours, lorsque je ne trouve pas dans le recueil de verset qui me convienne, et que je désirerais graver encore une fois dans l'esprit de mes auditeurs le sujet qui s'est traité, ou présenter sur ce même sujet une prière au Sauveur, je dis à mes frères quelque nouveau cantique, dont je ne savais rien auparavant et qui s'oublie aussitôt qu'il a rempli son objet. L'auditoire ne s'aperçoit de rien; et je ne parle de ceci que pour indiquer par un exemple comment les affaires se passent entre nous.— Nous tenons à un service raisonnable qui s'approprie à toutes les personnes, à toutes les circonstances, à toutes les modifications des choses et des temps, afin qu'on agisse avec Dieu comme devant sa face. Mais tout ce que le Sauveur nous accorde à cet effet, nous ne l'avons que pour en faire usage, et non pour en faire du bruit. »

Nous parlerons bientôt des cantiques des Frères; maintenant nous passons aux discours qui se tenaient

dans cette église. Obligés de nous restreindre, nous nous bornerons à rassembler ici un certain nombre de passages tirés textuellement des écrits de Zinzendorf.

« Tout le système de notre théologie se fonde sur cet amour du Dieu Sauveur, qui l'a porté à prendre la chair et le sang, et à souffrir la mort de la croix pour réparer et couvrir la faute d'Adam, et pour faire cesser l'éloignement qui subsiste dès lors entre Dieu et la créature humaine. Le sacrifice de la croix nous montre donc non-seulement la grandeur de notre misère, mais aussi la disposition miséricordieuse du Sauveur à nous justifier et à nous rendre heureux. — L'établissement de nos rapports avec le Sauveur a lieu sans égard à aucun mérite ni dignité de notre part : un désir de l'âme, un mécontentement de soi-même, une certaine honte de ce qu'étant créature de Dieu on ne vit pas pour être sa joie, voilà toutes les dispositions qu'on pourrait regarder comme préparatoires des autres grâces. Mais celui qui s'est une fois vu perdu dans sa misère et sauvé par Lui, celui-là se perd aussi, par un heureux échange, dans l'amour et la tendresse, dans l'admiration et la reconnaissance envers son Dieu. Il a trouvé une source inépuisable d'amour et d'actions de grâces, d'un dévouement total du cœur à son Sauveur, à son Ami, à son Bienfaiteur; et dès qu'on a aimé et connu Jésus, on pense si peu à se lasser de ces sentiments, qu'on voudrait avancer toujours plus avant dans l'intimité et dans la communion de ce Bien-Aimé. Dès lors c'est en sa présence qu'on marche et qu'on s'arrête, qu'on veille et qu'on sommeille, qu'on travaille et qu'on repose, qu'on mange et qu'on boit, qu'on prie et qu'on chante; car il est avec nous tous les jours.

» Avec tout cela nous restons de pauvres pécheurs, *des hommes* tous les jours honteux à la pensée de

nous-mêmes. Notre force n'est absolument que la force de Christ, notre salut ne vient que de lui, de son pardon, de sa justice, de ses mérites et de ses plaies. C'est lui qui nous revêt de sainteté; nous sommes ses âmes, à la fois pauvres et misérables, mais chéries de lui, et qui le chérissent à leur tour. Il y a dans le pardon des péchés une force qui détruit en même temps le péché; et l'Evangile de Celui qui pardonne les iniquités est aussi la puissance de Dieu pour nous guérir de nos infirmités. Celui qui a une fois compris ce point ne s'en désiste plus, et reste volontiers pécheur,[1] dépendant éternellement de la pure grâce divine.

» En même temps, quelque pauvre et infirme que se voie une âme reçue en grâce, elle sait cependant qu'elle reste avec son Sauveur dans une étroite union, et qu'elle a un libre accès auprès de lui. Dans cet état on ne porte nulle part plus volontiers et plus vite qu'à lui toutes ses misères; sans doute en y mettant une contrition et une humiliation de cœur qui ne se confondra ni ne s'alliera jamais avec la légèreté ou avec l'insolence; car tout en courant au Sauveur avec toutes nos fautes, nos égarements et nos autres misères, dès l'instant où elles se présentent, et en jouissant d'une douce familiarité avec lui et son Saint-Esprit, nous ne pouvons cependant jamais oublier qu'il est le Créateur, qu'il est Dieu, et qu'ainsi on ne peut, devant lui, penser à agir de légèreté. Ainsi tout se passe en sa présence : on pleure quand on a à pleurer; et quand on se réjouit de la grâce, on ne le fait pas autrement qu'avec un profond respect.

» Voilà comment la familiarité avec le Sauveur

[1] *Expression paradoxale qui se comprend. Mais on se rappellera ce que nous avons dit précédemment à ce sujet, liv. XII, p. 246.*

non-seulement n'engendre aucune légèreté, mais produit au contraire la sainteté la plus sérieuse, unie à un état de félicité parfaite et au plus complet repos. Car le Sauveur veut que nous jouissions de ce qu'il nous a acquis par tant de souffrances. Ses heures d'agonie, sa passion et sa mort amère nous font du bonheur un devoir; de sorte que nous sommes obligés de lui témoigner notre reconnaissance, tout aussi bien en étant heureux qu'en faisant le bien. C'est dégrader et déshonorer son mérite, et ne pas glorifier ses souffrances amères, que de ne pas jouir à plein de la félicité, de la paix et de la joie qu'il nous a acquises par sa passion. Quand, à côté de ces sentiments, nous éprouvons en même temps une vive confusion à la vue de nous-mêmes, et à la pensée que c'est nous qui avons été la cause de ses souffrances; et quand nous nous affligeons de voir combien nous en sommes peu reconnaissants et combien peu nous faisons pour sa joie, alors notre bonheur et notre joie se confondent dans l'abattement de l'adoration devant celui qui nous a rachetés.

» Une âme qui vit au Sauveur doit être abîmée dans son amour; cet amour doit surpasser tout celui que peuvent se porter des parents, des enfants, des époux, tout ce qui est dans ce monde; car il a donné sa vie pour nous. C'est une affaire qui saisit le cœur tout entier: le Sauveur ne veut point de partage: toutes les puissances de l'âme et du corps doivent lui être asservies.

» Ce même amour de Jésus produit aussi dans le cœur un amour sincère et vif pour tous les hommes, bons ou méchants; tous leurs péchés, leurs fautes, même envers nous, loin de nous empêcher de les aimer, nous sont au contraire une nouvelle occasion de nous humilier; car nous savons bien que nous aurions pu tomber dans les mêmes péchés, si le Sau-

veur ne se fût approché de nous et ne nous eût fait grâce. Ce sont surtout les témoins de Jésus qui doivent porter dans ce monde un cœur ainsi dévoué à tous les hommes, et trouver leur joie à les aimer et à leur faire du bien à tous. Ces dispositions n'engendrent ni propre justice, ni vanité; elles ne tendent qu'à cette belle, cette aimable, cette sainte harmonie que le Sauveur a laissée aux siens par testament (Jean XVII), comme une marque à laquelle on les reconnaîtrait.

» Il est vrai que cet amour que nous devons à tous, nous le devons tout particulièrement aux âmes qui appartiennent au Sauveur; sans ce sentiment nous ne sommes pas de véritables Frères, nous n'avons pas reçu grâce; nous ne sommes pas des membres du corps de Christ. Ceux mêmes de ses enfants dont nous n'avons jamais entendu parler, dès qu'ils entrent le moins du monde en rapport avec nous, nous deviennent aussitôt chers et respectables; leur joie et leur douleur sont les nôtres, comme les nôtres sont les leurs. La communion des enfants de Dieu est une suite nécessaire de la communion avec Christ.

» D'un autre côté, si nous nous traitons mutuellement avec amour, avec tendresse, avec compassion, cela ne doit jamais dégénérer en mollesse et en cajolerie. — Les frères et sœurs doivent se sentir couverts de confusion dès qu'il se présente chez eux une action, un mot, à plus forte raison une seule pensée arrêtée qui mérite d'être « renvoyé à Satan » (Matth. XVI, 23). Recevoir, dans des cas de ce genre, une épithète pareille, est tout à fait à sa place; mais il ne faut pas bien du temps à un cœur chrétien pour savoir à quoi s'en tenir quant à des reproches semblables. Quand de part et d'autre on en est venu à s'entendre comme gens qui habitent en commun le cœur

du Sauveur, alors on sait ce que c'est qu'aimer et que jouir de l'amour.

» La même foi à la mort de Jésus qui nous rend la vie légère et douce, nous fait aussi trouver du profit et de la joie dans la mort et dans sa perspective; car nous sommes assurés que l'ange de la mort ne nous peut rien, mais que nous nous endormons dans les bras de Jésus; et ainsi notre décès est doux et facile, notre demeure est auprès du Seigneur; les jours, les mois et les années nous y conduisent; et la vive et continuelle espérance d'aller rejoindre notre Sauveur fait une partie principale de notre bonheur et de notre joie d'ici-bas.

» Et toutes ces choses, c'est Dieu seul, au moyen de son Evangile, qui les produit dans notre cœur, par une influence merveilleuse où il n'y a rien de notre action propre. Dès le moment béni où l'âme a reçu le message de la mort en croix de notre Sauveur, elle n'a plus senti qu'amour, grâce, sainteté et rédemption; elle n'a plus pu faire autre chose que pleurer aux pieds de son Sauveur; une sainte familiarité l'élève et l'humilie tout ensemble. Elle ne peut offrir à Jésus en retour qu'un amour ardent et un dévouement absolu. Joyeux et confus en même temps, un croyant ainsi perdu dans l'amour de son Dieu a pour tout mot d'ordre : *Je suis un pécheur.* »

Voici quelques pensées de Zinzendorf sur la nature de la conversion. Il nous semble qu'on y reconnaîtra des vues justes et évangéliques sur l'impuissance de l'homme à contribuer en quoi que ce soit à sa conversion, et par conséquent une preuve de cette pensée, aussi consolante que vraie, que le chrétien peut avoir des vues faibles sur certains points, même importants, sans que cela implique nécessairement l'idée qu'il en tire toutes les mauvai-

ses conséquences; — qu'il peut, par exemple, voir comme Zinzendorf et les Frères, les vues indécises du Luthéranisme, ou même les vues exclusives de l'Arminianisme sur le point de l'élection et sur quelques autres semblables, sans que cela entraîne nécessairement, dans la pratique, à un système de propre justice. Qu'on en juge par ce qui suit, et qui exprime le fond intime de la théologie de Zinzendorf.

« Ce que les théologiens appellent *agôn pœnitentiæ*, cette « lutte de la repentance » qu'on prétend qui doit nécessairement précéder la conversion, n'est au fond autre chose qu'une convulsion spirituelle, qui dérive quelquefois d'un combat violent entre la corruption naturelle et le désir qu'a le malade d'être guéri, ou d'une représentation des devoirs de la loi en opposition aux penchants opiniâtres de la nature. Je ne nie point l'existence d'un combat de ce genre; mais si d'un côté je conviens qu'il vaut mieux qu'un enfant mette les dents au moyen d'une lancette que s'il mourait par l'inaction de la nature; de l'autre, je ne crois pas qu'aucun médecin au monde ait encore été si méthodique que de défendre aux enfants de mettre les dents autrement que par ce moyen violent. De même ce serait bien malheureux si les théologiens pouvaient être fondés à regarder comme autant de loups toutes les âmes qui sont nées et qui ont été déposées dans les bras du Berger sans ces convulsions, et par cela seul que la mère et l'enfant ne se seraient pas conformés à leur méthode d'enfantement. Je sais donc qu'en général la naissance de l'homme nouveau ne peut, non plus que celle selon la chair, se faire sans quelque travail; mais déterminer le degré des douleurs, comme le font ces accoucheurs spirituels, et produire par là mille *avortements* pour une heureuse naissance, c'est une chose

que je ne pourrai jamais faire. Je regarde au contraire tout ce travail auquel on veut contraindre les âmes, non-seulement comme inutile, mais comme nuisible. S'il se présente de soi-même, pour la diversité du sujet, un enfantement de ce genre, les hommes n'y ont rien à faire, si ce n'est tout au plus à modérer ces convulsions. Et je tiens fortement à ce qu'on étudie et pratique avec soin la méthode recommandée à toutes les pages du Nouveau-Testament, et même déjà dans l'Ancien, et qui n'établit pas un seul mouvement qui soit destiné à produire des douleurs : « *Il nous a engendrés d'après sa volonté; — le vent souffle où il veut; — il en est ainsi de tout homme qui naît de l'Esprit.* » Et supposé qu'il arrive le cas d'une naissance spirituelle vraiment pénible où l'enfant semble ne pouvoir ni avancer ni reculer, et où l'on se rappelle, par association d'idées, les mots de l'Ecriture : « Les enfants sont au moment de naître, mais il n'y a point de force pour enfanter, » — quel serait alors le souverain remède pour accélérer l'enfantement? Certainement, quiconque n'est pas un charlatan spirituel devra m'avouer qu'il n'en sait pas d'autres que les *lachrymæ embryonis*, les « pleurs de l'enfant. » Jésus et les Apôtres n'ont jamais exigé de pénitence légale, et ont toujours adressé les âmes tout droit au Sauveur. »

Voilà quelques mots de Zinzendorf qui peuvent donner une faible idée des vues saines et originales, et du genre plein d'onction de ses discours; nous disons faible, en insistant sur l'expression, parce que, parmi les volumes de même contenu et même remplis de traits d'une beauté bien supérieure, ce ne sont pas précisément ces endroits les plus saillants que nous avons recherchés ici, mais ceux qui exprimaient en même temps jusqu'à un certain point le fondement de la théologie de Zinzendorf et de l'*Eglise des Frères.*

Peut-être publiera-t-on plus tard en totalité les discours qui nous restent de lui.

Voici un autre fragment de discours pris à l'ouverture du livre parmi ceux qui nous ont été conservés d'un autre prédicateur des Frères, de J. de Watteville, qui fut plus tard l'un des évêques les plus distingués de cette église.

« Comme le malheur de l'homme naturel est de ne pas connaître le Sauveur et de lui être entièrement étranger, ainsi le péché radical, et la cause du malheur de tout frère ou sœur qui connaît déjà son Sauveur, est ce défaut de vigilance par lequel la connexion et la communion constante avec le Sauveur et la tendresse pour sa personne sont plus ou moins interrompues, de sorte qu'il se glisse dans l'âme quelque chose qui la rende envers lui comme indifférente, ou en quelque degré étrangère à son amour. De même qu'un homme qui se réveille du sommeil de la mort spirituelle et s'aperçoit qu'il n'a point de Sauveur, s'effraie et ne cesse de pleurer après lui jusqu'à ce que son Jésus lui soit apparu, il faut aussi qu'il se fasse une chose pareille dans une âme déjà reçue en grâce, dès qu'elle aperçoit chez elle le moindre refroidissement envers son Sauveur. Il ne faut pas qu'un frère attende de voir des symptômes criants de sa corruption et du péché qui habite en lui, pour en être vivement affligé; mais dès qu'il s'aperçoit, même au moindre degré, qu'il a cheminé un instant sans avoir reçu en son âme une nouvelle visite de son Sauveur, et que son cœur a perdu quelque chose de sa sensibilité envers lui, cela seul doit déjà lui suffire pour en verser des larmes de douleur, qui ne doivent pas tarir jusqu'à ce que l'Ami de son âme lui soit apparu de nouveau, et lui ait jeté un nouveau regard de sa grâce. Non, nous ne devons *pas* attendre, mes chers frères et sœurs, pour re-

connaître que nous nous sommes écartés de la communion du Sauveur, de nous être engagés dans des péchés qu'on puisse prendre à pleine main. La volonté de notre Ami est que nous nous réjouissions de lui, et que nous le portions dans nos cœurs tous les jours et toutes les heures, comme il remplissait autrefois le temple de sa présence. Oh! quelle joie n'est-ce pas pour notre Sauveur, lorsque nous nous trouvons dans les dispositions décrites dans le texte du jour des enfants:[1] « Puissions-nous languir toute la nuit après lui, et être encore pleins de lui à notre réveil! » « Notre cœur doit converser constamment avec ce cher Sauveur; et il n'y a pas besoin pour cela de paroles qui puissent s'entendre. »

Voilà quelques échantillons des prédications des Frères. Pour qu'ils produisent sur nous toute l'impression à laquelle ils sont destinés, il importe beaucoup que nous nous souvenions que des discours de ce genre étaient parmi eux le pain de tous les jours, le constant ordinaire, comme le prouvent les innombrables discours, manuscrits ou imprimés, qui nous sont restés de ces temps.

Si nous passons maintenant aux cantiques de cette église, nous serons embarrassés, ici comme dans les sujets précédents, par l'abondance des matières. Sans doute, nous devons le répéter, ce n'est pas la beauté du langage qui les recommandera; et au contraire on devra prendre d'avance son parti d'un langage souvent barbare, disons plutôt, pour abréger, d'une autre langue que le français. C'est l'entraînement du sentiment, la profondeur des vues qui en

[1] Les Frères ont eu pendant plusieurs années un choix de textes ou de versets de cantiques adaptés à chaque jour de l'année pour les enfants, *outre* ceux qui étaient destinés à l'église en général.

font seuls le mérite. Il va sans dire aussi qu'au milieu d'une suite de versets d'un mérite distingué, on peut rencontrer telle expression dont nous sommes loin de nous faire les défenseurs en la citant, mais que nous n'avons pu ni dû changer que dans les cas qui l'exigeaient impérieusement. Ces deux observations étant faites, nous ne craignons pas d'émettre l'opinion qu'un lecteur sans préjugé ni esprit de parti, et qui aura passé par-dessus le penchant à n'aimer que ce qu'on a habitué, ne trouvera nulle part des cantiques qui, pour l'onction, la profondeur, la maturité et le poids des pensées, surpassent ou même égalent ceux-ci. Du reste on va en juger.

Les Frères comptaient plusieurs milliers de cantiques, quoique le grand recueil allemand auquel ils se sont arrêtés jusqu'à ce jour n'en ait que deux mille deux cents, et le recueil français seulement cinq cent soixante-dix. Sur ce nombre on en compterait facilement deux cents qui seraient dignes d'une attention particulière; en voici quelques versets.[1]

AMOUR DE JÉSUS

ET COMMUNION DU COEUR AVEC LUI.

—

I.

Le suivre pas à pas,
    L'aimer, lui plaire,

[1] Un grand nombre de ces cantiques se trouvent (mêlés avec de plus médiocres) dans le recueil intitulé : *Psaumes, Hymnes et Cantiques spirituels*, à Genève, chez madame Sus. Guers: mais on les trouvera tous dans la *Psalmodie*, à laquelle nous renvoyons un peu plus bas.

Ce doit être ici-bas
Ma seule affaire.
Ainsi brûlant d'amour,
Comblé de grâces,
J'attendrai l'heureux jour
De voir sa face.

II.

Nous porter sur ton cœur plein d'amour,
Pardonner tant et plus chaque jour,
Nous guérir, nous bénir en ta tendresse,
Changer nos pleurs en huile d'allégresse,
C'est ton plaisir.

Ah! si tous nos désirs, nuit et jour,
Tendaient à jouir de ton amour!
Ce serait un bonheur inexprimable,
Et tout en nous dirait : Qui t'est semblable,
O Dieu Sauveur!

III.

Tout ce que mon cœur
Demande au Seigneur,
C'est d'être toujours
Vivement sensible
A son tendre amour.[1]

Heureux et content,
Mais point autrement
Qu'un pauvre pécheur
Qui jouit par grâce
D'un si grand bonheur.

[1] Le texte porte :

C'est d'être placé
Avec son Eglise Dans son cœur percé.

Ce genre d'expressions répugne à nos oreilles; et cependant c'est n fait que chez plusieurs âmes pieuses, et des plus distinguées de ›us les temps, on trouve de fréquentes locutions de ce genre. aint Augustin, qui était aussi loin de l'affectation du sentiment u'il était enclin à celle du style, parle très-souvent et avec effusion ans ce sens. Mais il est vrai que, pour partager ces sentiments, il aut plus que de donner de l'argent aux missions, ou d'avoir constitué une église disciplinée : il faut que le cœur brûle...

A chaque moment
Nourri de son sang ;
De jour et de nuit,
Embaumé du souffle
De son Saint-Esprit.

Un cœur enfantin
Et toujours enclin
A l'abaissement,
D'un enfant de grâce
L'unique ornement.

Libre et dégagé :
Jamais affligé,
Que lorsqu'à son cœur
Mon âme légère
Cause des douleurs.

Mort à tout désir
D'un autre plaisir
Que celui qui vient
De ses saintes plaies :[1]
Tout autre n'est rien.

Saint de corps, de cœur,
Et d'âme au Seigneur ;
Formé trait pour trait
Sur Jésus lui-même,
Son vivant portrait.

IV.

Que ne t'ai-je, Sauveur aimable,
Que ne t'ai-je connu plus tôt !
Que ne t'ai-je, Epoux adorable,
Donné le cœur au premier mot !
Ah ! puis-je me le pardonner
D'avoir tant vécu sans t'aimer !

V.

Cœur unique ! Toutes mes délices
Sont de ne vivre qu'à toi !

[1] Le texte porte : *Des plaies sanglantes*. Nous y faisons la n remarque que ci-dessus.

De me consumer dans ton service,
Si tu prends plaisir en moi.

Les personnes qui connaissent le recueil des cantiques des Frères, se rappelleront encore sur ce sujet es versets si pleins d'âme :

Ton sang que mon besoin réclame,
Fait l'unique objet de mon âme, etc.

Quel autre que toi, cœur charitable,
Se fût tant peiné pour moi, etc.

INFLUENCE DE L'ÉVANGILE

UR NOTRE CONDUITE JOURNALIÈRE : VIE EN DIEU.

I.

Marcher en la présence
De notre Rédempteur,
Toujours d'intelligence
Avec ce cher Sauveur,
Ne chercher qu'à lui plaire
Dans tout ce que l'on fait,
C'est le ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

II.

Cher Epoux ! Pour l'offrande
L'Epouse te demande
Du parfum pur et saint,
Un cœur plein d'allégresse,
Brûlant de ta tendresse,
Et toujours couché sur ton sein.

Une oreille attentive
A la grâce instructive,
Un œil fixé sur toi,

Et des pieds qui cheminent
A travers les épines
Avec une intrépide foi.

Nous citerons encore ces deux lignes comme exprimant la pensée qui devint fondamentale parmi les Frères :

Que tout ce que l'on entreprend,
Pense ou dit, soit teint de ton sang.

ÉGLISE ET AMOUR FRATERNEL.

I.

Chef suprême ! (*bis*)
Viens, dirige-nous :
Tiens toi-même (*bis*)
L'œil ouvert sur tous :
Donne-nous d'être en tout temps
Sans reproche et vigilants,
Et la joie (*bis*)
De ton cœur d'époux.

II.

Chaque membre ne prospère
Qu'autant qu'il est joint au corps :
Oh ! que l'union des frères
Est un précieux trésor !

Tous les membres d'allégresse
Tressaillent en leur Sauveur,
Quand ils chantent sa tendresse,
Ses souffrances, ses douleurs.

S'il survient un temps de guerre,
Ils se tendent tous la main :
Jésus défait l'adversaire,
Eux partagent le butin.

Nouveaux cieux, nouvelle terre!
Admirable firmament!
Où l'œil ravi considère
De Dieu le bras tout-puissant!



SIMPLICITÉ,

HUMILITÉ ET PETITESSE DE COEUR.

—

'est là le point sur lequel les Frères ont probable t dépassé toutes les autres églises, et produit de tables chefs-d'œuvre. Forcés de nous restreindre l'abondance de la matière, nous ne citerons du ɜux cantique : *Simplicité désirable* (qui est de ıgenberg) que ces versets qui le terminent et le 'onnent.

I.

Ne marcher que sur sa trace,
Ne voir clair qu'à sa splendeur,
Ne crier que : Grâce, grâce,
Ainsi qu'un pauvre pécheur;

Ne chercher dans la faiblesse
D'assistance qu'en son sang,
Et ne soupirer sans cesse
Qu'après ce saint élément;

S'oublier enfin soi-même
D'amour pour ce Dieu Sauveur,
Et perdre en Celui qu'on aime
Et la joie et la douleur;

Telle est la douce misère
Et la riche pauvreté
Dont je désire de faire
Toute ma félicité.

Voici quelques autres versets du même genre :

II.

Cher Sauveur, ta Parole
M'éclaire, me console,
M'instruit pour le salut :
. . . .

Ta grâce et ma misère
En sont le commentaire.
Qui n'a pas cette clef
Peut s'en faire un système ;
Mais tout reste problème
Sans l'*Agneau qui fut immolé !*

Les enfants, les stupides,
Qui sont de grâce avides,
En sont le mieux au fait ;
Dans leur langage informe,
D'un accent uniforme
Ils prononcent le Schibbolet.[1]

Mais la philosophie
Eteint du cœur la vie,
Ne fait qu'enfler l'esprit :
Et j'aime mieux, pour vivre,
Etudier le livre
Du cœur ouvert de Jésus-Christ.

Notre théologie
Est courte, simple, unie,
C'est le sang du Sauveur :
Et sa grâce adorable
Est pour moi, misérable,
Le parfait système des mœurs.

A cette connaissance,
Jésus, de ta souffrance
Mon cœur veut s'en tenir :
Content que tout le reste,
Parût-il tout céleste,
S'efface de mon souvenir.

[1] *Jug.* XII, 6.

Nous signalons les versets qui suivent comme exrimant de profondes expériences chrétiennes.

III.

Quel est le cœur que Jésus demande ?
Celui qui, portant pour toute offrande
Son indigence,
S'en remet du tout à sa clémence ?

Quel est le cœur que Jésus embrasse ?
Celui qui, confus devant sa face,
Au pied du trône
Soupire ces mots : Seigneur, pardonne !

Quel est le cœur qu'il lui plaît d'instruire ?
Celui qu'un enfant pourrait conduire,
Et qui demeure
Ecolier jusqu'à la dernière heure.

IV.

Que d'un pécheur le sort est magnifique,
Qui goûte en toi la grâce évangélique !
Si par ce sang il devient invincible,
A sa misère il n'est pas moins sensible ;
D'un jour à l'autre il ne vit que de grâce ;
L'heureux néant est sa plus chère place ;
N'ayant plus rien il est dans l'abondance :
Toute sa force est dans son impuissance.

V.

Puissé-je rester, cher Sauveur,
Enfant jusqu'à ma fin,
Et penché, sans autre labeur,
Comme Jean sur ton sein !

On connaît aussi le beau cantique :

Mon sort devient toujours plus glorieux,
Puisque ma gloire est dans la petitesse :
Plus je descends, plus j'approche des cieux, etc.

DOCTRINE DU SALUT,

JUSTIFICATION PAR LA FOI, HARDIESSE ET ACCÈS AVEC CONFIANCE.

—

Voici le grand point de la théologie chrétienne. On verra sans aucun doute par ce nouvel exemple (car nous en avons déjà donné d'autres) que, si les Frères ont penché sous quelques rapports vers les principes de l'Arminianisme, ces cantiques les justifient victorieusement de ce qu'il pourrait y avoir d'exagéré dans cette accusation.

I.

Quand à lui je viens en méchant,
Un mot fait tout ; c'est grâce :
Dès que je sors de mon néant,
Je m'obscurcis sa face.

Jaloux du titre de pécheur,
Dont je fais mes délices,[1]
Je ne crains rien tant pour mon cœur
Que la propre justice.

Aussitôt que je l'aperçois,
Au Sauveur je la livre
Comme un opprobre de sa croix,
Afin qu'il m'en délivre.

[1] Nous répétons que Zinzendorf, qui a beaucoup parlé dans ce sens, aimait les expressions paradoxales. Notre Sauveur en a aussi employé ; on aime à exprimer vivement ce qui nous est précieux : et c'est à celui qui juge de prendre garde s'il a compris. Ici l'on veut dire que l'homme ne doit jamais oublier que, par lui-même, *il n'est qu'un pécheur*.

II.

Aimable misère!
Je ne te crains plus,
Noble caractère
De tous les élus,
Mon titre authentique
A tous les trésors
Que le Fils unique
M'acquit par sa mort!

III.

Je crois que toute justice
Qui n'est pas teinte de sang
Eloigne, plus que le vice,
Le cœur du contentement.

IV.

Fais que toujours mieux je comprenne
L'heureux secret de ce sermon:
La pécheresse Madeleine
Aime plus qu'un pieux Simon.
Plus tu pardonnes, plus on t'aime, etc.

Nous rappellerons enfin ici ce beau cantique, dont nous avons cité un fragment (liv. IV, p. 298):

Rien n'est en ma personne
Digne d'être estimé, etc.

On y trouve presque toutes les beautés que peut offrir une pièce de ce genre, et entre autres le triomphe de la vraie foi.

. . . .
Le ciel m'est assuré.
Et fût-ce un ange même
Qui voulût me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter, etc.

Voilà quelques-uns des cantiques que chantaient les Frères.

Nous avons vu quel était le genre de leurs prédications; nous nous sommes fait quelque idée de leur culte, de la piété qui régnait dans leurs églises, dans l'intérieur des maisons et dans les cœurs; il nous resterait peut-être, pour compléter le tableau de cette église, à donner encore quelques détails sur les différentes espèces de réunions qu'avaient les Frères, sur leurs fêtes, sur leurs litanies et d'autres objets de ce genre. Mais il faut se borner. Nous terminerons donc par quelques mots de Spangenberg, qui nous montreront que nous sommes si loin d'avoir épuisé la matière, qu'au contraire nous n'avons guère pu pénétrer jusqu'au fond des véritables bénédictions que le Seigneur répandait alors sur son Eglise...

« A cette époque (1730),[1] il se manifesta dans l'église différents dons surnaturels, et il se fit des guérisons miraculeuses. Les frères et les sœurs croyaient enfantinement ce que le Sauveur avait dit de l'efficace de la prière; et lorsqu'un objet les intéressait fortement, ils lui en parlaient, et le croyaient capable de toute sorte de bien;[2] puis il leur était fait selon leur foi. Le comte s'en réjouissait de tout son cœur, et louait dans le silence le Sauveur, qui s'abaissait si volontiers vers ce qui est pauvre et petit. Il reconnaissait, dans cette familiarité des Frères envers notre Seigneur Jésus-Christ, un fruit de l'Esprit, au sujet duquel on devait bien se garder d'inquiéter qui que ce fût, et qu'au contraire on devait respecter. En même temps, il ne voulait pas que les frères et sœurs fissent trop de bruit de ces choses et les re-

[1] *Vie de Zinzendorf*, p. 665.
[2] *Und trauten ihm alles Gute zu.*

gardassent comme extraordinaires; mais lorsque, par exemple, quelque frère était guéri de quelque maladie, même des plus graves, par une seule parole ou par quelque prière, il regardait cela comme une chose toute simple; rappelant même cette parole de l'Ecriture, que les signes n'étaient pas faits pour les croyants, mais pour les incrédules.

Nous pouvons ajouter à ces généralités le trait suivant, qui, en nous offrant un cas assez extraordinaire du genre de ceux qu'on vient d'indiquer, nous replace en outre, par un nouvel exemple, au milieu des usages admirables qui embellissaient à cette époque les heureux établissements des Frères.

« Jean de Watteville avait une confiance enfantine à la promesse qu'a faite le Sauveur qu'il exaucerait ses enfants dans leurs prières. Il en eut plusieurs preuves dont nous ne citerons que celle-ci. Une sœur mariée tomba très-malade à Herrnhout. Le médecin avait déjà perdu toute espérance, et son mari était dans une profonde tristesse. Watteville se rendit chez la malade, vit qu'elle allait avec joie au devant de son délogement, et la quitta après l'avoir fortifiée dans cet heureux sentiment. C'était alors encore l'usage que les frères non-mariés parcourussent l'endroit le dimanche soir, en chantant, accompagnés de quelques instruments de musique, des cantiques devant les maisons des frères. Watteville fit chanter, sous les fenêtres de la sœur malade, des cantiques qui allaient à la circonstance, tout en priant le Seigneur en son cœur qu'il voulût bien, s'il le jugeait bon, rétablir cette sœur. Il en conçut une si douce espérance de foi, qu'il entonna avec confiance ce verset :

Croix sacrée
Où meurt mon Sauveur,
De mon âme rachetée
Enflamme l'ardeur!

Quand je serais aux abois,
Qu'on vienne à nommer la croix,
Sa pensée....

» Quel ne fut pas l'étonnement de tous ceux qui entouraient le lit de cette mourante, lorsqu'on la vit se dresser sur son séant et se joindre vivement au chant de la dernière ligne, en ces mots :

› Me rendrait la voix.

» En remontant dans sa chambre, il fut rempli d'étonnement et de joie en la voyant très-bien : elle guérit entièrement, et ce n'est que trente-cinq ans plus tard qu'il accompagna au repos sa dépouille mortelle. »

Voilà quelques faits qui peuvent nous donner une idée de ce qu'était Herrnhout à l'époque où nous sommes arrivés. — Mais plus nous avançons, plus nous sentons que tout ce que nous avons pu réunir ainsi ne nous présente encore qu'un pâle reflet de la véritable vie que Dieu répandait alors sur cette église. Pour s'en faire une idée plus approchante, il faudrait réunir en une seule pensée une foule de traits épars dans cet ouvrage, se rappeler que l'impression que nous avons reçue de la lecture de quelques pages se renouvelait à chaque instant depuis des années, et que tout ce qu'on a vu en récit se trouvait alors en action.

FIN DU LIVRE XIII.

LIVRE QUATORZIÈME
ET DERNIER.

SECTION I : CRISE DE 1741 A 1751.

SECTION II : COUP D'ŒIL SUR LES DERNIÈRES ANNÉES DE ZINZENDORF ET SUR SA MORT. QUELQUES MOTS SUR SES PRINCIPAUX COLLABORATEURS.

SECTION III : IDÉE DES LITANIES DES FRÈRES. UN DES DISCOURS DE ZINZENDORF.

SECTION IV : STATISTIQUE GÉNÉRALE DES ÉTABLISSEMENTS DES FRÈRES DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Les Frères pleuraient dans leurs assemblées; et ils y pleurent encore souvent. Nous, nous démontrons, nous analysons, nous prouvons; et depuis vingt-cinq ans qu'a commencé parmi nous le réveil, je ne me rappelle guère avoir vu une seule fois le troupeau ému jusqu'aux larmes par une pensée évangélique. J'ajoute ce dernier mot, parce que personne de sensé ne prendra pour émotions religieuses ces larmoiements qu'on produisait d'ailleurs, il y a quelques années, si facilement par des tableaux d'une mère pleurant sa fille, d'une épouse pleurant son époux et d'autres émotions purement humaines.

Les Frères avaient saisi l'Evangile par le cœur; et leur beau culte, varié, coloré, continuellement appliqué aux détails de la vie, excitait une vie dont nous n'avons chez nous presque aucune idée...... Il faudrait au moins pouvoir mêler les deux genres!

Mais laissons-là les réflexions, et revenons aux faits.

Parvenus à ce moment de l'histoire de l'église des Frères, après avoir raconté une grande et dernière crise intérieure qui l'agita, nous cesserons, par deux raisons opposées, de suivre cette histoire avec détail.

Pour la partie des faits matériels, les *établissements des Frères en chrétienté* nous présenteraient continuellement les mêmes détails, et des détails arides sur des transactions purement juridiques avec des gouvernements, ou sur la question tant de fois mentionnée de l'indépendance ecclésiastique des Frères quant aux autres communions, et de leur attachement à la confession d'Augsbourg. — Quant aux *missions chez les païens*, nous rencontrerions l'inconvénient opposé, celui d'une surabondance de matières; et si nous voulions entrer dans les détails nécessaires à ce sujet, nous serions appelés à un ouvrage extrêmement long, on peut dire à un ouvrage à part. Nous renverrons donc les personnes désireuses de connaître cette branche de notre histoire, aux nombreuses publications qui ont paru là-dessus, en allemand, aux *Historical Sketches*, qu'on trouvera indiquées dans la statistique que nous donnons plus loin, et, en fait d'ouvrages français, à une *vie de Spangenberg* qui, à ce que nous croyons, a été publiée dans cette langue. Il faut espérer que nous aurons aussi un jour celle de Zinzendorf.

Nous ne donnons donc, par ces raisons, sauf la section qui va suivre, plus de détails historiques sur les progrès ultérieurs de l'Eglise : nous y suppléerons en partie par la statistique dont on vient de parler; elle nous indiquera l'état des établissements des Frères, tels qu'ils existaient en 1839.

Pour ce qui regarde la partie dogmatique de cet

ouvrage, nous donnerons plus loin deux extraits des *litanies* des Frères, puis un des *discours* que Zinzendorf prononça à Berlin, et qui furent publiés en français, dès 1744, en quelques volumes. Nous espérons qu'on les réimprimera bientôt; ils sont frappants par leur originalité, et par l'union d'un profond amour pour le Sauveur avec des principes singulièrement positifs. On a encore, en fait d'ouvrages dogmatiques français relatifs aux Frères, l'*Exposition de la doctrine des Frères*, par Spangenberg, ouvrage d'une théologie toute subjective, plein d'onction, d'amour et d'humilité; — puis, outre quelques autres opuscules, la *Psalmodie des Frères*; et enfin, comme ouvrage moitié dogmatique, moitié historique, le *Journal de l'Unité des Frères*, qui forme depuis l'époque de son apparition une véritable continuation à l'ouvrage actuel.

Arrivons à la grande crise que nous avons annoncée.

SECTION I.

Crise de 1741 à 1751.

Ce que nous appelons de ce nom, et que les Frères ont appelé le temps de l'*enfantillage* de leur église (*Spielzeit*), époque dont ils disent aussi eux-mêmes que ce fut un temps de « désordre dans la doctrine » et dans la pratique » (KRANZ, *Br. Histor.* § 154, 159 et ailleurs), est un temps où les Frères, s'abandonnant à leurs impressions religieuses sans les soumettre suffisamment au contrôle de la parole écrite, coururent le risque de se perdre dans un mysticisme sensualiste qui aurait pu lui-même les précipiter dans un abîme d'erreurs et de désordres, dont ils ne furent sauvés que par le fond solide de foi et de piété pra-

tique qui avait fait leur point de départ. Les historiens des Frères, tout en indiquant une partie des désordres dont il s'agit, n'y touchent cependant qu'avec de grands adoucissements, et craignent, il semble, de porter la lancette jusqu'au fond. Nous, qui voyons que cette église est sortie victorieuse de sa crise terrible, et qui d'ailleurs, à côté de tout l'amour et de toute la reconnaissance que nous portons à l'église des Frères, n'éprouvons pas pour elle ce faible qu'on a toujours pour la portion particulière de l'église à laquelle on appartient, nous croyons faire une chose utile à toute l'Eglise, et agréable même aux Frères qui voient les choses de haut, en décrivant avec une parfaite liberté la tentation redoutable qui assaillit l'Eglise naissante à l'époque où nous sommes parvenus, et qui contribua plus ou moins (encore selon Kranz lui-même, § 154), à la ruine complète du plus grand de leurs établissements, celui de Herrnhaag, dont les édifices sont restés vides jusqu'à nos jours.

Les historiens commencent cette série de faits en disant que les soucis immenses qui pesèrent bientôt sur Zinzendorf, par suite de la multiplication des établissements des Frères, l'engagèrent à se jeter du côté opposé à celui des soucis, et à rechercher cet esprit des petits enfants (νηπιοι) que Jésus recommande en effet dans son Evangile. — C'est bien: mais déjà ici commençait la distinction à faire entre *enfantin* et *puéril*, distinction que la langue allemande possède aussi, et que les Frères n'observèrent pas assez. Kranz traduit ici le mot grec par *naerrchen* (petit fou, bambin, etc.), idée déjà bien au-dessous de la continuelle et sainte gravité de notre Sauveur. Un enfant pieux est très profondément sérieux.

Mais c'est encore peu de chose. Par une pente *rapide* on vit arriver tous les mots, et presque aussi

toutes les idées, à des diminutifs. On ne parla plus des oiseaux de l'air, du miel des abeilles, d'une goutte du sang de la croix, que sous les noms d'oiselets, d'abeillette et de gouttelette; même les mots sacrés ou terribles de Jésus, d'Agneau, de pécheur, se changèrent habituellement en ceux de petit Jésus, d'Agnelet et de petit pécheur; puis celles des idées qui n'étaient pas susceptibles d'un changement pareil en subirent d'équivalents.

Autre abus. Pour éviter la sainteté pharisaïque, ou ce qu'on appelait quelquefois à tort une sainteté légale (comme on en accusait par exemple les Wesleyens, et tous les livres pareils à l'Imitation de Jésus-Christ), on se jeta fortement dans l'extrême opposé; et, selon que nous l'avons déjà indiqué, même en cherchant à expliquer le fait (l. XIII, p. 298), on chanta bientôt sur tous les tons: « Jaloux du titre de *pécheur* dont je fais délices, etc. »

Bon gré, malgré, il y eut là de l'antinomianisme. La Bible parle autrement.

Enfin, l'amour pour Jésus prit une teinte de tendresse délirante, de volupté religieuse et de sensualité, qui passa bientôt toutes les bornes, comme on en va juger par les échantillons qui suivent.

Zinzendorf, qui entra de bonne heure dans ce genre, avait dit un jour dans un cantique, pour désigner un jeune chrétien épris de l'amour de son Sauveur : « *Un de ces oiselets qui ne vivent que dans l'air qui entoure la croix*, *maladif* (ou plutôt, si l'on pouvait ainsi parler, *maladot*) *de peine d'amour pour la cachette du côté percé de Jésus*, etc. » [1] — Ce style devint bientôt général; et « l'on en vint enfin (dit encore *Kranz* » lui-même, § 160) à raffiner le sujet du saint *côté*

[1] *Ein Kreuzluft-Vœgelein krœnkelnd vor Liebes-Pein nach Jesu Seitenschrein, etc.* — On est obligé de paraphraser pour traduire des choses semblables, surtout du Zinzendorf.

» *percé* de Jésus, et à l'étouffer sous tant de figures » poétiques, que le précieux *mérite de Jésus en fut* » *presque entièrement supplanté......* Plusieurs per- » sonnes, élevées dans des habitudes légales, en » vinrent aussi tout d'un coup à une liberté qui » touchait à l'effronterie.... Ce fut un torrent.... un » feu qui gagna partout.... Ceux qui n'étaient pas » entraînés pleuraient : et quelques-uns quittèrent » l'Eglise. »

Il faut dire plus encore; et nous croyons fournir aux hommes sérieux un monument instructif de l'histoire générale de l'Eglise en donnant ici quelques lignes d'un petit recueil de cantiques, devenu fort rare, et dont une grande partie est écrite dans le même style. [1] Qu'on ne craigne pas que nous fournissions ici des armes à la moquerie ! Les moqueurs trouveront partout à se livrer à leur goût : et, tout en montrant l'égarement où peut arriver une sensibilité mal dirigée, nous demanderons aux rieurs s'ils veulent partir, comme les chrétiens dont il s'agit, pour le Groënland, pour les Antilles ou pour la Guyane, y passer des années dans les glaces ou dans une fournaise, au sein de la pauvreté, parmi des esclaves ou des Esquimaux affamés, sans avoir d'autre récompense que l'amour qu'ils portaient à leur Sauveur. — Mais, après avoir ainsi écarté la frivolité, voyons, pour y prendre des leçons salutaires, jusqu'où peut descendre en religion, et même en christianisme, l'esprit humain laissé à lui-même ! Voici nos citations.

« J'ai par trop de plaisir à laisser descendre ma tente mortelle dans la tombe où le sang (de Jésus) est encore tout humide... A cette vue je me pâme, et je ferme mes petits yeux

[1] Nous ne pouvons en donner le titre, parce qu'il manque à notre exemplaire ; mais c'est certainement un recueil du temps.

(*aeugelein*)... Qui peut remarquer où va se fourrer une abeillette comme cela? Ah! il lui faut bien peu de place! Une goutte de sang la couvre tout entière; elle se pend sans bruit à l'arbre de la croix; elle pénètre *jusque dans ses entrailles*; mais personne ne s'aperçoit par où elle s'y est fourrée.[1]

» Suprêmes élégances des *vapeurs* qui s'élèvent du tombeau! Ah! quel *parfum* vous répandez! Ma tente mortelle *sent* que les *émanations du cadavre* agissent sur elle.[2]

» Le sentiment de la mort et des souffrances de Jésus me fait passer de petites heures de larmes où mon âme n'entend raison à rien. Mais quand quelques gouttelettes de sang, quand une perle de la sueur vient à tomber sur moi... oh! alors, je me sens tout restauré.

» Coup d'œil qui passe toute beauté! Escarboucle de tous les rayons!... Charmant petit cadavre! sais-tu comment je t'appelle?... Je te couvre de baisers!...

» Celui qui, *comme un pauvre petit chien*, *lèche les plaies sanglantes de Jésus-Christ*,[3] celui-là a la véritable simplicité!

» Cadavre pâle, mais rayé de rouge! Ton petit pécheur te tend sa lèvre tremblante. Donne-lui dans la bouche une goutte de ce sang qui jaillit du flanc percé, en partie caillé, en partie encore tout chaud!...

» Ruisselets de sang, plaies, blessures, petits trous du dos, plaies, tout de plaies!... Arrose-moi de sang, vénérable flot des plaies de l'alliance![4] »

Enfin, on eut de ces cantiques qu'on osa appeler des *Cantiques de Thomas*, parce que, oubliant que Jésus avait blâmé cet apôtre d'avoir voulu voir et mettre son doigt dans les plaies, on en revenait à ne

[1] Es hat sich am Kreuzes-Stamm Veste in der stille angehangen, Ist ihm bis ins Eingeweide gangen; Aber niemand wird gewahr wos hinein *gekrochen* war.

[2] Eleganzien von Grabes-Lüften! Aeh! wie *riecht* ihr mir so schœn! Meine Hütte fühlt was von den *Düften* des Leichnams an ihr geschehn.

[3] Wer als wie ein armes Hündelein seine blut'ge wunden lekt, etc,

[4] O ihr viel tausend Ritzelein, o ihr unzehl'ge Schrunden! Haupt-Schrammen, Rücken-fürchelein, O Wunden! lauter wunden! Begiesst mich allesammt mit Blut! Du edle *Bundes-Wunden-flut*, Quill auf mich armes Herze.

vouloir trouver de vie que dans la répétition en esprit de cette scène d'incrédulité.

« Ah! j'ai éprouvé dans les plaies (de Jésus) des *arrheta* (des choses inexprimables)!... Je porte avec moi les membres de Jésus-Christ, qui donnent toujours lieu à des *actus*, à des *tactus* et à des *olfactus* (c'est à dire à des *actes*, à des *attouchements* et à des *flairements*), *à la façon de saint Thomas*. »[1]

On sent qu'en voilà assez; et que nous tombons ici sur des choses que nous ne nous serions pas doutés de trouver dans l'Eglise dont nous venons de lire l'histoire avec tant de respect et d'édification! Mais voilà de quoi nous sommes capables, dès que nous nous aventurons dans la religion, loin de la Bible, ou seulement loin de son langage. Il faut convenir, il est vrai, afin d'être toujours justes, qu'un délire de ce genre ne s'empare que de ceux qui ont beaucoup de chaleur; et que ceux qui, pour ne pas tomber, prennent le parti de rester couchés par terre sont, dans leur majestueuse sobriété, encore moins sages. Mais pourtant voilà les faits; et nous devons dire *que nous n'avons pas même osé donner les plus saillants*. Zinzendorf, poussant jusqu'au bout la doctrine de la sanctification de l'âme, du corps et de ses membres, « dans » toutes les circonstances de la vie humaine, » cela donna lieu à des productions inconcevables. En fait de théologie proprement dite, voyant que la doctrine du salut par la mort de Christ en croix était généralement négligée, il se jeta tête baissée dans ce qu'il appela *la théologie du sang et des plaies*, qui, en outrant une vérité, tomba dans le langage dont nous avons vu quelques échantillons. Nous pouvons ob-

[1] Ich hab von seinen wunden, ach! *arrheta* empfunden. Ich trage Jesu Glieder. Für die gibts immer wieder so selge *Thomas-Actus* und *Tactus* und *Olfactus*!...

server ici, sans entrer nullement en discussion, que, sauf un seul mot que saint Pierre cite d'après Esaïe, et où le prophète n'insiste nullement sur l'idée spéciale de « meurtrissure, » le Nouveau-Testament ne contient *pas trace* d'argumentation ou d'exhortation fondée sur les souffrances physiques de notre Sauveur.

La chose avait donc atteint un degré effrayant. Zinzendorf, qui avait tout commencé, s'effraya des progrès de ce désordre; et, soit par des lettres qu'il adressa à toutes les églises, en 1749; soit par l'envoi de l'évêque J. de Watteville auprès des églises d'Allemagne, en 1750, pour qu'il s'entretînt avec chacun des individus composant les divers troupeaux; soit par un voyage de ce genre que Zinzendorf fit lui-même dans la même année; soit, enfin, au moyen d'un synode qui se tint en 1751, et d'un mélange de sévérité et de douceur, il parvint à ramener la plupart des égarés, et à faire cesser, dans les églises des Frères, le plus gros de ces scandales dont il ne resta plus dès lors que des traces affaiblies.

Après tout, — il est de notre devoir de le répéter, — les choses inouïes que nous venons de voir avaient lieu concurremment avec le plus majestueux développement d'amour, de foi et de dévoûment qu'eût présenté depuis des siècles l'Eglise chrétienne. Les vers mêmes que nous avons cités se trouvaient mêlés et incorporés aux cantiques les plus admirables. Le *Petit chien qui lèche les plaies* se trouvait joint au cantique *Simplicité désirable* (voy. p. 399), et immédiatement suivi du vers : *Rien, ô Jésus, que ta grâce,* etc. ; — l'*Elégance des vapeurs du cadavre* faisait suite à *Chef couvert de blessures :* — tel autre finissait par : *Donnons-nous ici, chers frères, réciproquement la main*; — et le *Bienheureux état de pécheur* amenait des strophes de cette force : «..... Je le sais, je le sais, que je

suis un pécheur! Et pourtant *le péché a disparu*, parce que l'efficace du sang de la croix l'a détruit. »[1] En un mot, l'Église était, à tout prendre, telle que nous l'avons vue à l'œuvre; elle eut une énorme tache, mais des beautés plus grandes encore. Telle autre œuvre, puriste et sans macule, se meurt de sa belle mort à force d'exactitude et de sobriété.

SECTION II.

Dernières années de Zinzendorf et notice sur quelques-uns de ses principaux collaborateurs.

I. *Zinzendorf*. Nous avons quitté Zinzendorf cinglant pour l'Amérique (l. XII, p. 255) et, pour ainsi dire, chantant un de ces nombreux cantiques qui jaillissaient continuellement de sa plume et de son cœur. Arrivé à la fin de 1741 à New-York, il commença aussitôt à s'occuper du petit nombre de frères qu'il trouva établis en Pensylvanie (l. X, p. 155, année 1734); puis il chercha à jeter quelque ordre et quelque discipline dans les partis si nombreux qui commençaient dès lors à se manifester en Amérique; et il entra aussi en rapport avec quelques tribus indiennes. Le tout n'eut pas de résultat bien marquant; mais il se prépara ainsi quelques postes missionnaires; puis, après un séjour d'un peu plus d'un an, il revint en Europe. Dès lors, il continua de parcourir continuellement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre; il toucha même à quelques portions de la Russie; il revint en Suisse; composa une foule d'ouvrages, et

[1] Es kommt mir nicht im Sinn, dasz ich nich sündig bin; diess *fühl* und weiss ich. Die Sünd' ist dennoch hin, Gott lob! Und das *beweist* sich, weil des Blutes Kraft sie hat weggeschafft.

travailla à la fondation des différents établissements sur lesquels nous donnerons plus loin la notice déjà annoncée. On a vu (l. II de la 2e partie, t. Ier) la manière admirable dont Zinzendorf élevait ses enfants dans la foi évangélique, et la précocité presque incroyable de ces enfants : il eut la douleur de perdre, en 1752, son fils unique, sur lequel on fondait les plus belles espérances. Enfin, après une vie dont chaque instant fut plus ou moins directement consacré au Seigneur, ce fidèle et grand ouvrier atteignit le temps de son repos. Le 4 mai 1761 (il était né en 1700), il fut atteint d'une violente fièvre catarrhale ; il n'en continua pas moins, le 5, malgré les instances de ceux qui l'entouraient, ses travaux ordinaires, et composa même une ode très-étendue pour le chœur des sœurs non mariées, à qui il tint un discours qui fut le dernier de ceux qu'il prononça : puis il s'alita pour ne plus se relever. Encore jusqu'au 8 mai, veille de sa mort, il corrigea quelques écritures et quelques épreuves ; puis enfin il dit : « A présent il fait bon se reposer. » Il passa dès lors presque tout son temps dans le recueillement ou en conversations sur la gloire à venir. — Le 9, ne pouvant déjà plus parler intelligiblement, il salua encore, avec des coups d'œil pleins de tendresse, les nombreux assistants qui l'entouraient, puis il expira pendant que le frère Jean de Watteville prononçait sur lui les paroles : « *Que l'Eternel te bénisse et te garde* .etc. »

Cette fois les trompettes annoncèrent à l'Eglise une mort profondément solennelle : l'Eglise se rassembla aussitôt dans la salle des assemblées, et rendit grâces au Seigneur, au milieu des sanglots universels, pour tous les bienfaits dont il l'avait comblée au moyen de ce serviteur éminent.

L'ensevelissement eut lieu le 16 mai en présence d'un concours immense de frères, d'amis, de magis-

trats, de nobles et de militaires. Le nombre des étrangers se montait à plus de 2,000. Pour le maintien de l'ordre, un général plaça en trois endroits différents autant de piquets de grenadiers; et le soir à 5 heures, les différents chœurs des frères, puis les sœurs, allèrent se ranger en cercle sur la place de la maison commune. Douze frères allèrent prendre le cercueil dans la salle des assemblées; et trente-deux pasteurs ou diacres, arrivés des églises de Hollande, d'Angleterre, d'Irlande et même du Groënland, se divisèrent en deux bandes de seize personnes pour porter alternativement le cercueil. La foule fut distribuée autour du cimetière; le cercueil fut descendu dans une tombe en maçonnerie, et la liturgie ordinaire termina cette cérémonie solennelle.

I. *Quelques autres personnages intéressants de cette histoire.*

Rothe. On a vu (l. XI, p. 188) qu'il rompit avec les Frères en 1737. Il mourut pasteur près de Bunzlau, le 6 juillet 1738. Les Frères ont, encore à présent, dans leur recueil un grand nombre d'excellents cantiques qui sont dus à cet homme réellement éminent.

Frédéric de Watteville. Il étudia avec Zinzendorf à Halle. C'est lui qui figure à côté du comte dans les commencements de l'Église. Après plusieurs années d'une vie active et fidèle, il alla passer ses dernières années à Herrnhout, où il mourut en 1777. C'est de lui qu'est, entre autres, le cantique : « *Quel est le cœur que Jésus demande?* » (l. XIII, p. 297.)

Jean de Watteville fut son fils adoptif, et devint gendre de Zinzendorf en 1746. Mort en 1788.

Heiz (2e partie, l. I, p. 219, et l. V, p. 347) mourut à Erlangen, déjà en 1730.

Christian David. Né en 1690, en Moravie. Emigra pour cause de religion en 1713. Mort à Herrnhout le 3 février 1751. Il a fait un grand nombre de cantiques d'un style très-élevé.[1] Du reste cette remarque s'appliquerait à presque tous les membres de cette Eglise. — Le radicalisme cherche à niveler les hommes en abaissant ce qui est grand : le christianisme tend au niveau en élevant ce qui est petit.

Martin Dober (d'abord potier). Né en Souabe, 1703. A Herrnhout en 1724. Depuis 1744 en Angleterre et dans la Wettevarie. Homme distingué par de grands dons. Auteur de plusieurs beaux cantiques.[2]

Léonard Dober, frère du précédent. A Herrnhout en 1735; premier missionnaire chez les païens; à Saint-Thomas de 1732-35. Ancien de l'Eglise jusqu'au 16 septembre 1741; puis évêque. Mort en 1766.

A. G. Spangenberg. Né à Klettenberg (Hohenstein) en 1704. Etudia la théologie à Iéna sous Buddeus, fit connaissance avec Zinzendorf en 1727, et se rendit à Herrnhout en 1733. Dès lors ce fut le plus grand collaborateur de Zinzendorf. De 1735-62 alternativement en Amérique et en Angleterre. Homme aimable, sage, doux et recueilli. Mort à Bertholdsdorf le 18 septembre 1792 (Wesley mourut le 2 mars 1791).

[1] Ich will es kindlich wagen mich Jesu zuzusagen, und thun was er mich heist; dem Bræutigam zu leben, mich ganz ihm zu ergeben, versprech' ich dir, Gott heil'ger Geist!

[2] O dass ich der Sünde sterben und nur Christo leben mœcht! O dass ich ihm führ's Erwerben meines Heils mehr Ehre bræcht! etc.

SECTION III.

Litanies des Frères.

La collection de ces litanies existe imprimée en français : nous en donnons ici deux échantillons :

I. *Litanies de l'Eglise.*

Seigneur ! aie pitié de nous.
O Jésus ! aie pitié de nous.
Seigneur ! aie pitié de nous.
O Jésus ! exauce-nous.

Ministre officiant. Notre Père, qui es aux cieux,

Assemblée.[1] *Ton Nom soit sanctifié, Ton Regne vienne, Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel; Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et nous pardonne nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous induis point en tentation, mais délivre-nous du Malin ;*

Un chœur. Car à Toi est le règne, et la puissance et la gloire, aux siècles des siècles, Amen.
Dieu Fils, Sauveur du monde,
Déclare toi pour nous.
Dieu Saint-Esprit
Demeure avec nous éternellement !

Ass. *Très-Sainte Trinité, sois bénie en éternité ! Amen, Alléluia, Alléluia, Amen, Alléluia !*
Notre Seigneur Jésus-Christ,
Sois-nous propice.
O Toi ! Dieu et Père de l'Eglise,
Aime-nous toujours.
Scrutateur des cœurs, Dieu Saint-Esprit,
Garde ton Temple en sanctification et en honneur !

Ass. *Très-saint Agneau, Seigneur et Dieu,*
Veuille exaucer de ton saint lieu,
Nos vœux et nos prières.

[1] Ce qui est en italique se dit ou se chante par toute l'assemblée.

Min. off. **De l'indifférence envers tes mérites et ta mort,**
De toute erreur,
De la diminution de la gloire que nous avons en Toi,
Du funeste penchant à l'élévation,
De toute vaine complaisance pour nous-mêmes,
De toute sollicitude inutile,
De tout égarement et confusion,
De mésintelligence et de dissimulation,
De tout fanatisme,
De sédition et de tumulte,
De l'esprit meurtrier de Bélial, et de ses ruses,
De la séduction du péché,
De tout péché,

Préserve-nous, ô Seigneur Dieu!

Par ta naissance humaine,
Par les premières gouttes de ton sang répandu,
Par tes larmes méritoires.
Par toutes les misères de ta vie,
Par ton extrême pauvreté,
Par ta forme de serviteur,
Par tes opprobres et ton ignominie,
Par tes langueurs et tes douleurs,
Par tes tentations,
Par toute la détresse et l'angoisse de ton âme,
Par ton agonie et ta sueur de grumeaux de sang,
Par tes liens, tes coups et tes outrages,
Par ta flagellation et ta couronne d'épines,
Par ton élévation sur une croix infâme,
Par tes plaies sacrées,
Par ton sang précieux,
Par ta mort douloureuse,
Par notre retraite dans ton sein, ou
Par ton retour auprès de nous,

Console-nous, ô Seigneur Dieu!
Saint, saint, saint, Seigneur Dieu,
Dieu Fort, grand Dieu des cieux,
O miséricordieux Sauveur,
Eternel, vrai Dieu!
Que jamais la confiance
En ta mort et tes douleurs
Ne nous abandonne!

Par tous les mérites de ta vie,

Bénis-nous, ô Seigneur Dieu !

Par ton obéissance filiale,
Par ton assiduité au travail,
Par ta débonnaireté et ton humilité,
Par tes veilles et tes prières,
Par tes dernières paroles évangéliques,
Par ton repos dans le sépulcre,
Par ta glorieuse résurrection,
Par les derniers jours du Fils de l'homme,
Par ton ascension en triomphe,
Parce que tu t'es assis à la droite de Dieu,
Par ta puissante intercession,
Par tes saints Sacrements,
Par ta proximité si chère,

Bénis-nous, ô Seigneur Dieu !

Nous pauvres pécheurs, te présentons nos humbles supplications.

— *Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !*

Gouverne et conduis ta sainte Eglise chrétienne universelle,
Veuille y augmenter l'intelligence du mystère de Christ, et lever de plus en plus les mésintelligences;
Donne-nous de supporter ceux qui sont faibles en la foi: et ne permets pas que les consciences soient troublées (Rom. 14, 1);
Etablis universellement la parole de ta croix parmi ceux qui portent ton Nom;
Réunis tous les enfants de Dieu pour n'être qu'un seul esprit;
Demeure leur unique Pasteur, souverain Sacrificateur et Sauveur;
Pousse des ouvriers fidèles dans ta moisson;
Donne esprit et force à ta parole;
Conserve-nous jusqu'à la fin des jours la parole de tes souffrances; et, par le Saint-Esprit, glorifie en nous de plus en plus tes mérites et tes plaies!

Fais qu'en ces tristes derniers temps
Ta parole et tes sacrements
Soient conservés en pureté
Parmi ton peuple racheté.

Détourne ou renverse toute entreprise et toute machination de Satan ;
Ecrase-le sous nos pieds, et nous défends contre ses accusations ;
Pour l'amour de la paix que nous avons avec Toi, fais-nous trouver la paix auprès des hommes ;
Apprends-nous à bénir ceux qui nous maudissent, et à faire du bien à ceux qui nous haïssent ;
A ceux qui nous calomnient et nous persécutent, veuille ne pas retenir leurs péchés ;
Empêche toute faction et tout scandale ;
Eloigne de ton peuple tous les séducteurs ;
Ramène tous ceux qui sont égarés et séduits ;
Accorde à toutes nos Eglises l'amour et l'union ;
Puissions-nous être heureux dans l'exécution de ton Testament (Jean 17) ;
Et conserver la charité et l'unité de l'esprit par le lien de la paix ;

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !

O toi qui es la lumière et la consolation des Gentils !
Tiens l'œil ouvert sur tous tes témoins par terre et par mer ;
Répands esprit et feu sur leur témoignage de la Rédemption par ton sang ;
Bénis nos chères Eglises d'entre les païens,
Et les garde comme la prunelle de l'œil.

Si Satan veut leur nuire,
Par tes anges fais dire :
Ces enfants seront saufs et sains.

Dans les mêmes compassions que tu as déployées sur ces nègres et ces sauvages, veuille visiter aussi toutes les autres nations des Gentils.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !

Chœur. Vous, toutes les nations, louez l'Eternel.

Vous, tous les peuples, célébrez-le.

Délivre le peuple d'Israël de son aveuglement ;
Amène toutes les nations à ta connaissance.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !

Veuille bâtir à ton peuple des tentes pour y demeurer ; lui donner des portes ouvertes pour publier ton Evangile, et

le mettre en honneur à ton Nom, par toute la terre;
Conserve ses Evêques, ses Pasteurs et tous ses Ministres dans la pureté de la doctrine et dans la sainteté de la vie;
Fais aspersion de ton sang sur tous les ministres de ton Eglise;
Fais que les Anciens président dûment;
Maintiens notre Episcopat, comme une charge excellente devant Toi, pour paître l'Eglise de Dieu, laquelle tu t'es acquise par ton propre sang;
Bénis et protége les gardiens et les tuteurs de ton Eglise avec leurs aides;
Veuille avoir un œil propice sur (.....*notre Souverain*,) sur tous les Rois, Princes, Seigneurs et Magistrats,
Leur inspirer des sentiments de paix et de concorde,
Et recevoir favorablement les requêtes que nous te présentons en leur faveur;
Dirige et protége particulièrement nos chers Magistrats, avec tous ceux qui sont revêtus de puissance et d'autorité de leur part;
Afin que sous leur gouvernement nous puissions mener une vie paisible et tranquille en toute piété et honnêteté.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu!

Rends-nous soumis à tout ordre humain pour l'amour de Toi;
Apprends-nous à chercher le bien des contrées où tu nous as conduits, et les comble de prospérités;
Fais cesser les guerres et l'effusion de sang;
Préserve-nous d'incendie, d'inondation, de grêle, de tempête, de disette et de la peste;
Fais que cette terre soit un champ béni du Seigneur;
Conserve la paix à ce pays, et donne salut et prospérité à chacun selon son état.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu!

Fais éprouver tes merveilles à ceux qui traversent les mers;
Garde et bénis nos frères et nos sœurs qui sont en voyage par terre ou par mer.

Ordonne à nos chers Gardiens
D'avoir l'œil sur ton propre bien.

Oh! que nous fussions toujours prêts à exercer la charité envers tout le monde, et à faire part de nos biens aux autres!
Oh! fussions-nous la joie des cœurs faibles et timides,

Et que ce fût pour nous un vrai plaisir que de faire du bien.

Faire le bien nous est bonheur,
Nous t'en rendons grâces, Seigneur!

Tendre Ami des hommes!
Tends une main secourable à tous ceux qui sont dans le péril et dans la détresse;
Fais mettre en liberté les prisonniers innocents;
Substante, par la parole qui te fit vivre dans le désert, tous ceux qui sont en prison pour la parole de Dieu;
Console tous ceux qui sont dans l'affliction;
Sois le soutien de la vieillesse;
Soigne les malades comme tes bienaimés;
Et quand tu laisses mourir les hommes, qu'il te souvienne, Seigneur, que tu es mort, non pour nos péchés seulement, mais pour ceux de tout le monde.
O Dieu béni par-dessus toutes choses éternellement!
Aie pitié de toutes tes créatures;
Montre-toi le Sauveur de tous les hommes;
Car tu as réconcilié toutes choses avec Toi-même et par Toi-même, soit sur la terre, soit dans les cieux.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu!

Souviens-toi de ta mort, Seigneur,
De tes plaies, de tes douleurs;
Ton sang ne fut-il pas versé
Pour nous, et pour le monde entier?
C'est pourquoi nous nous confions
En tes grandes compassions.

O Toi, qui es le Sauveur de ton corps;
Démontre en tes Eglises que tu es un Dieu de l'ordre;
Chemine au milieu d'elles avec complaisance;
Fais qu'un chacun ait des sentiments modestes (Rom. 12, 3).
Enseigne-nous à être soumis les uns aux autres par la crainte de Dieu (1 Pierre V, 5);
Sois la sanctification de tous les différents corps d'Eglise par les soins maternels du Saint-Esprit;
Bénis et sanctifie l'état du mariage;
Accorde la grâce à ceux qui ont des enfants de les élever en les corrigeant et en les instruisant selon le Seigneur!
Par le mérite de ta sainte jeunesse, rend chastes les jeunes garçons et les jeunes filles;

Que les frères-garçons et les sœurs-filles ne s'occupent que des choses qui regardent le Seigneur, pour être saints de corps et d'esprit;

Sois toi-même la joie et l'espérance heureuse des frères veufs et des sœurs veuves;

Répands ton Saint-Esprit sur tous tes serviteurs et sur toutes tes servantes;

Purifie leurs âmes dans l'obéissance à la vérité par l'Esprit, afin que notre amour fraternel soit sans hypocrisie.

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !

Entretiens-nous dans une communion éternelle avec l'Eglise parvenue à la perfection,[1] et nous donne de nous reposer un jour de nos travaux, ensemble, dans tes plaies!

Exauce-nous, ô Seigneur Dieu !

Agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde,

Sois nous propice !

Agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde,

Déclare toi pour nous !

Agneau de Dieu, qui ôtes les péchés du monde,[2]

Laisse-nous ta paix !

Min. off. A l'Agneau immolé, qui nous a rachetés d'entre toutes les nations de la terre;

A l'époux, qui s'est acquis nos âmes;

A notre Grand-Ami, qui nous a aimés, et nous a lavés de nos péchés par son sang;

A celui qui est mort pour nous, afin que nous fussions morts au péché pour toujours;

Qui est ressuscité pour nous, afin que nous ressuscitions aussi;

Qui, pour nous, est monté aux cieux, afin de nous y préparer une place;

A qui sont assujettis les Anges et les Dominations, et les Puissances;

A lui soit gloire dans tous les âges, dans l'Eglise qui attend son apparition, et dans celle qui est autour du trône,

Aux siècles des siècles, Amen.

[1] Et nommément avec notre cher frère (notre chère sœur) N. N., que tu as fait entrer depuis peu dans ton repos.

[2] Ou : Agneau pour nous meurtri ! Dans tous les âges Tes rachetés te rendront leurs hommages, Ils te sont dus.

Min. offic. Enfants, demeurez en lui, afin que quand il paraîtra nous ayons de la confiance, et que nous ne soyons pas confus devant lui à son avénement.

C'est en toi seul que j'ai plein d'assurance
Ma confiance.[1]

Min. off. Le Seigneur vous bénisse et vous garde !
Le Seigneur fasse luire sa face sur vous, et vous soit propice !
Le Seigneur lève sa face sur vous, et vous donne la paix !

Ch. Au Nom de Jésus,
Amen.

Autre Litanie.

1.

Min. off. Peuple bienheureux !
Au seul et vrai Dieu
PERE, ESPRIT et FILS,
Viens offrir ton culte, d'un cœur tout épris.

2.

Min. off. PERE Tout-Puissant
Ass. *Dans notre néant*
Nous sommes pourtant,
En Christ, notre frère, Tes bien chers enfants.

3.

Min off. A Toi, mon SAUVEUR,
Qui dans tes douleurs
M'épousas pour toi,
J'offre un cœur d'Epouse, Plein d'amour, de foi.

4.

Min. off. Peuple de l'Agneau !
Ass. *Sa chair et os;*
Ch. Fruit de ses douleurs,
Ass. *Attaché de corps et d'âme à mon Sauveur !*

[1] Ou : Ta grâce est éternelle, Et rien, jusqu'à ma fin, Ne pourra, cœur fidèle, Me ravir de ta main.
Ou : Ah ! tiens mon âme nuit et jour Ferme en ta main fidèle, Et ne pense, dans ton amour, Qu'à prendre pitié d'elle.

5.

Min. off. Qu'est-il donc pour Toi?

Ass. *Mon Epoux, mon Roi,*
Mon libérateur,
Mes seules délices, Ma vie et mon cœur.

6.

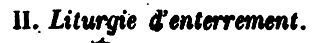
Min. off. Chante à son honneur,
De bouche et de cœur!
Livre à Jésus-Christ
En vivante offrande,
Ton corps, ton esprit.

7.

Agneau mis à mort,
Seul Chef de ton Corps,
Demeure avec nous,
Sois à ton Eglise
Toujours tout en tous!

Ass. *Pour l'Agneau, Sainte-Trinité,*
Sois bénie en éternité,
Amen, Alléluia,

Ch. Alléluia,
Amen, Alléluia!



II. *Liturgie d'enterrement.*

Mon Rédempteur est vivant,[1]
Je le sais, ma foi s'y fie.
Joint à Lui, mon Chef sanglant,
Je vis aussi de sa vie;
Et la mort n'a plus de droit
Ni de puissance sur moi.

[1] Ce cantique se chante aussi le jour de Pâques sur le cimetière, où l'Eglise entière se rend en procession, entre 5 et 6 heures du *matin. Il* est alors suivi d'une liturgie particulière.

Etant membre de son corps,
Avec mon Sauveur fidèle
J'irai vivre après la mort;
Et cette tente mortelle
Doit à son corps glorieux
Etre un jour semblable aux cieux.

Min. off. Gloire soit à celui qui est la Résurrection et la Vie! Il a été mort, mais maintenant il est vivant aux siècles des siècles; et celui qui croit en Lui vivra quand même il serait mort.

A Lui soit gloire dans l'Eglise qui attend son apparition, et dans celle qui est autour du trône.

Ass. Aux siècles des siècles, Amen.

Min. off. Notre Seigneur Jésus-Christ!

Ass. Sois-nous propice.

Min. off. Par ta naissance humaine,
Par tes larmes méritoires.
Par toutes les misères de ta vie,
Par tes langueurs et tes douleurs,
Par toute la détresse et l'angoisse de ton âme,
Par ton agonie et ta sueur de grumeaux de sang,
Par tes liens, tes coups et tes insultes,
Par ta flagellation et ta couronne d'épines,
Par ton élévation sur une croix infâme,
Par tes plaies sacrées,
Par ton sang précieux,
Par ta mort douloureuse,
Par ton retour auprès de nous, ou
Par notre retraite dans ton sein.

Ass. Console-nous, ô Seigneur Dieu!

Min. off. Par tous les mérites de ta vie, de tes souffrances et de ta mort,

Ass. Bénis-nous, ô Seigneur Dieu!

Min. off. Par ton repos dans le sépulcre,
Par ta glorieuse résurrection,
Par ton ascension en triomphe,
Parce que tu t'es assis à la droite de Dieu,
Par ta proximité si chère,

Ass. Bénis-nous, ô Seigneur Dieu!

Nous pauvres pécheurs, te présentons nos humbles supplications,

Exauce-nous, ô Seigneur-Dieu.

Min. off. Entretiens-nous dans une communion éternelle avec l'Eglise parvenue à la perfection[1] et nous donne de nous reposer un jour de nos travaux ensemble dans tes Plaies.

Ass. Exauce-nous, ô Seigneur Dieu!

Min. off. Le Seigneur te bénisse et te gardé!
Le Seigneur fasse luire sa face sur toi, et te soit propice!
Le Seigneur lève sa face sur toi, et te donne la paix!

Ass. Au nom de Jésus, Amen!

Je te verrai de mes yeux,
Cher Sauveur qu'aime mon âme,
Volontiers je vole aux cieux,
Pour mieux brûler de ta flamme,
C'est là que tes rachetés
Sont exempts d'infirmités.

III. *Un Discours de Zinzendorf.*

ROM. V. VERS. 6.

L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous est donné.

Bien des gens ont peine à comprendre, et il leur paraît étrange que l'OEuvre du Seigneur, dans son appel à la Conversion, à la Grâce, et même à l'état de Témoin, doive encore aujourd'hui se faire aussi promptement et aussi subitement qu'elle se fit à l'égard des Apôtres. Un terme si court qu'à peine on peut le décrire, est tout à fait hors d'usage. Quand notre Seigneur appelait quelqu'un, il était tout prêt.

On ne saurait disconvenir que les Paroles du Sauveur n'eussent une vertu toute distinguée.

Quand même les savans prêchaient la Parole de Dieu,

[1] Et nommément avec notre cher frère (notre chère sœur) N. N., que tu as fait entrer dernièrement dans ton repos.

ce que le Sauveur disait ne laissait pas d'avoir un tout autre caractère et de faire une tout autre impression.

Il prêchait avec autorité (Matth. VII). Il parlait dans un Esprit tout particulier.

Aussi était-il la *Parole* subsistante par elle-même.

La doctrine de ceux à qui il était comparé, n'était pas une fausse doctrine ; elle était vérité.

Ce qu'ils vous disent, faites-le ; ils disent bien (Matth. XXIII, 3), dit le Sauveur. *Nous savons ce que nous adorons* (Jean IV, 22). C'est le témoignage que le Sauveur rend à tous les Juifs qui professaient la même religion.

Néanmoins leur Parole n'avait point l'efficacité victorieuse et la bénédiction que déploie ordinairement dans les cœurs la Parole du Seigneur, et actuellement aussi, celle de ses témoins; laquelle, à la vérité, le Sauveur appelle *leur Parole* (Matth. X, 14), mais qu'il lie très-étroitement avec celle qu'il a prononcée dans son Esprit, la confirmant par de grandes merveilles (Marc XVI, 20).

Il arrive souvent qu'on ne sait pas démêler cette impression efficace, ni lui donner de nom.

L'aveugle-né fut préparé d'avance, sans savoir à quoi ; de manière que, lorsque le Seigneur lui dit de croire au Fils de Dieu, dès qu'il entendit qui était ce Fils de Dieu, incontinent il l'adora (Jean, IX).

La même chose arrive encore. Un subit développement de l'âme est souvent précédé d'un long mais secret travail préparatoire.

Le Seigneur, en parlant, avait accoutumé d'être, si l'on ose ainsi dire, court et bon.

C'est ainsi encore que sa Parole doit être proposée : brièvement, simplement et sans art.

C'est l'Esprit de Christ, qui, alors qu'elle est annoncée, doit y être le principal agent.

C'est pourquoi la parole de la plupart des hommes est *vide*, surtout quand ils parlent du Sauveur.

Ce sont des compliments et de froids éloges, où non-seulement il n'y a rien de bien sérieux dans le fond, mais où le plus souvent on n'entend même pas ce que l'on dit.

Le Seigneur a aussi parlé clairement, quand il en a voulu au cœur.

Depuis que le monde existe il n'y a point eu de meilleur commentateur de la volonté et de la Parole de Dieu que Lui.

Personne ne l'a bien connue que Lui (Jean, III 2, 13) ; il faut de même que ce soit son Esprit qui nous la rende claire *à tous, pour ne* pas nous y tromper.

Il faut que ce soit l'Esprit de Christ, qui, avant, pendant et après l'exposition de la Parole divine, fasse toujours le principal.

A la fin, ce n'est plus à cause de la Parole que nous croyons, mais parce que lui-même s'est approché de nous (Jean, IV, 42).

L'Esprit parle d'ailleurs avec le cœur, plus qu'on ne le pense.

Mais ses attraits et ses mouvements sont obscurs à l'âme; et, comme on l'a déjà dit, quiconque n'en a point d'intelligence ou n'y est pas fait, ne sait ce que cela signifie.

C'est pourquoi il faut qu'il y ait des gens qui nous l'éclaircissent.

Envoie chercher Pierre, celui-là te parlera (Act. X, 5).

On voit par là que la vraie Parole de l'Esprit non-seulement s'accorde avec celle qui est écrite, mais que, comme le dit *saint Paul*, c'est *cette même Parole qui est prêchée parmi nous* (Rom. X, 8).

Quelque désireux que nous soyons du salut des âmes, nous qui portons les vaisseaux de l'Eternel, nous ne saurions cependant rendre la vie à aucun mort. C'est l'œuvre de Dieu (Es. LII, 2).

On peut concevoir et retenir tout ce qui regarde les choses divines, et n'en avoir cependant ni sentiment ni expérience; avec tout son savoir et son habil on est mort dans le cœur. Nul homme ne saurait donner la vie au cœur, quelque clarté et quelque force qu'il y ait dans son témoignage. C'est une chose que le Seigneur s'est réservée.

Il faut que les morts entendent la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue vivront (Jean V, 25).

Quand une telle parole vivante trouve prise dans le cœur et le secoue à la vie, il devient un champ de Dieu; il reçoit une semence que l'ennemi ne saurait en ravir. L'homme alors est *engendré* selon la volonté de Dieu (Jacq. I, 18; 1 Jean, III).

C'est à quoi l'homme ne saurait rien contribuer, sinon de ne pas y mettre obstacle.

Le temps et l'occasion est au pouvoir et au bon plaisir de Dieu.

L'un reçoit cette visitation de grâce aux champs; un autre au lit; un troisième au temple.

Une parole de l'Evangile de Christ s'ancre au cœur, comme un crochet et un hameçon dont il ne peut plus se dégager; que l'on se soit trouvé joyeux ou mélancolique; que l'on ait saisi la chose clairement ou confusément.

Alors on ne peut plus pécher librement, on est lié, frappé, jugé dans sa conscience. Il y a quelque chose qui travaille dans l'âme, et qui ne laisse point de repos.

Ce travail est appelé *la génération d'en haut*, du moment où Dieu commence dans l'âme quelque chose de suivi.

Et quand une fois cela est établi, on l'appelle la régénération, et le rétablissement de l'image de Dieu.

La grâce qui prépare met pour cela comme de l'amadou dans le cœur.

Tous ceux qui étaient préparés pour la vie éternelle, crurent (Act. XIII, 48).

Il est vrai que, sans Parole de Dieu, on ne saurait bien comprendre cette affaire; mais le principal dépend du Saint-Esprit; il faut qu'il l'opère dans le cœur.

C'est pourquoi les enfants de Dieu ne se mettent pas en peine de savoir ce que Dieu bénira dans leurs discours; ils s'en remettent tout simplement à lui; et souvent la moindre parole produit plus de fruit que la plus excellente.

Aussi le Sauveur s'établit-il bien des hommes pour témoins, afin qu'ils instruisent les âmes plus outre sur ce qu'elles ont à faire, comme gens qui sont au fait de ce dont il s'agit, qui l'ont expérimenté, et qui peuvent en répondre et s'en porter garants.

De là vient que leur parole gagne au long et au large, tout autrement que celle des hommes qui n'ont les choses que dans la tête, et qui parlent sans l'Esprit.

L'effusion de l'amour, par le moyen du Saint-Esprit, est le sentiment, l'assurance, l'expérience et la jouissance de l'amour de Dieu dans l'âme, et, en particulier de la preuve la plus expresse de cet amour en son Fils, dans son incarnation, sa rédemption, ses plaies sanglantes, ses souffrances et sa mort.

C'est là proprement la vraie foi des chrétiens, leur étoile polaire dans la doctrine et dans la conduite.

La doctrine du Sauveur est devenue tout à fait inconnue, et on ne fait presque que s'en moquer.

On peut bien encore s'occuper du Grand Dieu; mais on laisse aux écoliers et aux enfants à parler de Jésus, et on trouve que cela ne sied point à des gens intelligents, ni à des personnes faites.

Mais quelque air d'enfance que cela ait, c'est pourtant une doctrine glorieuse et ravissante, à laquelle nul cœur ne saurait résister: « que Christ soit mort par amour pour nous, pécheurs, qui n'en sommes pas dignes, et que par ses souffrances il nous ait acquis le droit à la grâce, tellement

que nous recouvrions une pleine liberté, et que Dieu soit *notre* Dieu. »

Il n'y a rien de quoi les enfants de Dieu aiment mieux parler, dont ils aiment mieux parler entre eux-mêmes et s'entretenir, que de cette vérité; elle enflamme leur cœur.

Celui qui ne l'éprouve pas ainsi est mort; c'est un pécheur condamné à cause de son insensibilité; n'eût-il même de toute sa vie commis aucun autre péché.

Quiconque sait que Christ est mort *pour lui* aussi, est enseigné, converti et régénéré par le Saint-Esprit.

Car *qui peut appeler Jésus-Christ* SEIGNEUR, *celui-là a l'Esprit de Dieu* (1 Cor. XII, 3, et Jean IV, 2).

Le Père lui a révélé ce que la chair et le sang ne sauraient nous apprendre (Matth. XVI, 17).

C'est ce que nulle philosophie ne saurait comprendre; c'est pour elle un fantôme. Ou elle en est interdite, elle s'y rompt la tête et est réduite à le laisser de côté, ou elle regarde cela comme quelque chose de méprisable.

Quand il est manifesté à l'homme que Dieu nous a tant aimés que de se faire homme pour l'amour de nous, et qu'il a vécu dans un corps semblable au nôtre jusqu'à ce qu'il eût tout réconcilié et tout rétabli : il naît dans l'âme un feu, une nouvelle vie, un esprit nouveau, une ardeur nouvelle. Dès ce moment l'homme devient un nouvel homme, qui n'a plus de goût pour le péché ni pour quoi que ce soit hors de Jésus : il ne désire plus de vivre que pour lui.

Son cœur en est échauffé; cela est toujours pour lui tout aussi nouveau et aussi précieux que si le Seigneur venait de mourir à la croix et qu'il l'y vît encore cloué. Quiconque sait non-seulement que Jésus est mort pour tous les hommes, mais qu'il est mort pour lui personnellement, qu'il lui a tout acquis, qu'il lui a acquis le droit et le privilége de jouir de tout, et que tout ce qui est à Christ il peut aussi lui-même s'y délecter et le regarder comme sien, un tel homme est *heureux*.

L'occasion où ce mystère de la grâce se développe à nous et où nous l'expérimentons, c'est quand le *sentiment* du péché nous est donné, et qu'en croyant *on en est tiré*.

Celui qui n'a point encore senti ce que c'est que le péché et quel est son mortel poison, ne connaît point le prix de la foi et de la rédemption.

Le péché *d'Adam* consistait dans la désobéissance, en ce qu'il pécha contre le commandement de Dieu.

Il perdit par là l'esprit qui est de Dieu.

C'est pour cela que sous l'Ancien-Testament tous les péchés étaient envisagés sous l'idée de désobéissance. Ceux qui gardaient les commandements de Dieu étaient les gens de bien; et ceux qui ne les gardaient pas étaient les méchants.

Mais comme il n'y avait presque personne qui pût les garder, quelque bonne volonté que l'on eût, les âmes sous la loi étaient tellement travaillées, que cette loi était pour elles un fardeau insupportable.

Dès là, le mal ne consistait pas seulement dans la malice de l'homme; mais ce qui faisait sa misère, c'est qu'il avait perdu Dieu et qu'il ne pouvait se dégager de la puissance de Satan, qui gardait bien son palais de tous côtés. Les hommes étaient réduits à être gisants comme des *esclaves* et des *prisonniers*.

C'est pourquoi il fallut que le Sauveur chassât le fort de son palais, et qu'après cela il nous acquît par ses souffrances; afin de nous délivrer de la main de nos ennemis.

Maintenant il n'est plus de pécheur qui soit maudit à cause de ses œuvres et de ses actes; mais c'est uniquement à cause de son mauvais cœur, de son indifférence, de son inimitié, de son détour, de son aliénation et de son éloignement envers le Sauveur, envers Dieu en Christ; parce qu'il ne se soucie point de celui qui aime si tendrement nos âmes.

On s'étonne de soi-même, quand on est revenu au bon chemin, que l'on ait pu se laisser aller si longtemps sans se mettre en peine pour son âme et sans chercher le Seigneur.

Car quand un homme n'aurait commis aucun péché extérieur, et qu'il pourrait dire qu'il n'est point esclave de Satan par l'orgueil, l'envie, la volupté, la cupidité, mais qu'il vit dans l'honnêteté et dans la piété, et qu'il serait vrai en effet que Satan, son maître, pût se cacher avec tant d'artifice et de subtilité : oh qu'avec tout cela il pourrait aller droit à la perdition ! Si seulement Satan peut faire en sorte qu'il n'apprenne point à connaître Jésus; que sa Parole ne demeure point en lui, et qu'il ne croie pas au Rédempteur! Si les hommes avaient à aimer un Sauveur qui fût venu sur la terre dans la majesté et la pompe du Fils éternel de Dieu, qui les eût délivrés de leurs ennemis et leur eût prescrit toutes sortes de lois et d'ordonnances à observer pour lui plaire, un tel Sauveur serait plus de leur goût, et ils se lieraient davantage avec lui.

Mais alors il n'y aurait point de différence entre les chré-

tiens et les honnêtes païens, qui ont aussi eu l'idée d'un médiateur; ou les juifs pieux qui attendaient le Messie avec une douloureuse impatience, et qui auraient bien reçu Jésus en cette qualité, s'il avait seulement paru dans un état un peu plus revenant et plus apparent. Aujourd'hui encore ils attendent un libérateur, mais non pas de dessus la croix : ils errent au sujet de la personne et de la fonction du Messie.

Ainsi, il faut que nous apprenions à le connaître suivant la Parole de Dieu. Cette parole dit qu'il est venu, non pour dominer, pour haïr les méchants, pour aimer les gens de bien, mais pour servir, pour sauver des pécheurs et les racheter de la mort *par son propre et précieux sang, par les souffrances et la mort qu'il a endurées, lui, innocent.*

C'est ce que nulle raison ni sainteté ne saurait concevoir. Il faut auparavant entrer dans l'état de pécheur.

L'âme se trouve dans l'angoisse quand elle sent ce qui lui manque, et c'est là la tristesse selon Dieu.

Une telle âme est bien; on peut en attendre quelque chose, quand même elle ne le croirait pas. Tous les vrais ministres de Jésus, tous les pères et frères spirituels se réjouissent déjà de voir une âme de plus s'acheminer au Sauveur.

Du reste, on ne saurait dire combien longtemps on doit se trouver ainsi un pauvre pécheur.

Depuis le combat expiatoire du Sauveur nul enfant perdu ne se débat longtemps sans recevoir du secours. Mais la sagesse divine s'exerce en cela d'une manière si merveilleuse, qu'elle ne nous permet pas de faire de règle là-dessus.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, comme il n'y a absolument rien d'autre à faire qu'à prendre ce qui est là, acheté par la rançon précieuse et inestimable, il ne faut pas plus de temps pour cela qu'il n'en faut pour *prendre* quelque chose; et le premier moment de l'acceptation est aussi heureux que le dernier.

Il faut cependant bien observer que, quand le Sauveur vient, il n'est pas temps d'entreprendre autre chose.

De même qu'un homme dangereusement malade, qui est sur le point de mourir ou d'être exécuté, ne pense à rien de ce qu'on lui dit de ses affaires ou des gens de sa connaissance; il est sourd à tout cela et il fait mauvais gré à ceux qui viennent beaucoup lui en parler : ainsi, quand le Sauveur entre dans un travail de grâce envers une âme, il faut tout laisser là et ne point s'arrêter à tout ce qui peut survenir d'ailleurs.

Quand une fois on se voit réconcilié, l'on peut se tenir

ferme ; et quand on a reçu un cœur nouveau, on commence aussi une vie nouvelle en esprit ; tellement qu'on ne peut pas exprimer ce que l'on éprouve.

L'amour de Christ doit alors toujours être notre mobile et notre point de vue pendant toute la vie (1 Jean IV, 19).

Aimons-le :
Il nous a aimés le premier.

SECTION IV.

***Statistique des établissements des Frères dans les quatre parties du monde, prise, pour les** églises en chrétienté, **en l'année** 1823 (**avec une courte notice sur la fondation de chacune d'elles), et, pour les** missions païennes, **en** 1839.*

A.

ÉGLISES DES FRÈRES EN PAYS CHRÉTIEN.

I. EUROPE.

1° ALLEMAGNE.

Herrnhout, dans la haute Lusace, à une demi-lieue de Lobau, 2 $^1/_2$ de Zittau. 1,009 habitants.—Commencé en 1722.

Niesky, à 4 l. de Gœrlitz. 554 hab.— Commencé en 1742, par des émigrants bohémiens. *Collége* de l'Unité des Frères.

Klein-Welke, à 1 l. de Budissin. 361 hab.—Commencé en 1751, pour recueillir les âmes réveillées d'entre les Vendes.

Gnadau, comté de Barby, à 5 l. de Magdebourg, près de Dœben. 202 hab.—Commencé en 1777. *Librairie* de l'Unité des Frères.

Gnadenberg, à 1 l. de Bunzlau (Silésie). 289 hab., et 69 membres demeurant dans les environs. — Commencé en 1743.

Gnadenfrey. Même année. Principauté de Schweidnitz, à $^1/_2$ l. de Reichenbach.—467 hab., et 511 dans les environs.

Neusalz, sur l'Oder.—Commencé en 1744 ; fut réduit en cendres dans la guerre de sept ans, en 1759, mais rebâti en 1763. — 269 hab.

Gnadenfeld. En 1780. Principauté d'Oppeln, à 3 l. $^1/_2$ de Kosel. — 263 hab., et 95 aux environs. *Séminaire théologique* de l'Eglise des Frères.

Berlin et *Rixdorf* (à 1 l.). Fondée en 1737, par des émigrants bohémiens, qui s'allièrent de plus près aux Frères en 1744, et qui, plus tard, s'unirent à eux complètement. Ils tiennent maintenant leur culte en allemand.—A Berlin, 156 membres; à Rixdorf, 118.

A *Potsdam* et à *Kœnigsberg*, en Prusse, les Frères ont des sociétés privilégiées par le gouvernement.

Neuwied, près de Coblence. Fondé en 1750, par des frères et des sœurs réformés français qui quittèrent Herrnhaag. L'Eglise y a bâti deux des carrés de la ville. La grande majorité est maintenant allemande; mais il y a pourtant encore un culte français. — 378 membres.

Neudietendorf, à 4 l. de Gotha, 1 l. $^{1}/_{2}$ d'Erfurt. — [illegible] hab.—On y avait fondé une église des Frères déjà en 17[illegible]; mais elle ne subsista pas. On a repris en 1753.

Ebersdorf, dans le Voigtland. — 234 hab. — Les âmes réveillées qui s'y réunissaient dès les premières années du siècle précédent, formèrent, depuis 1739, une église alliée aux Frères, mais indépendante. Ils se fondirent dans l'Unité en 1746.

Kœnigsfeld, dans la forêt Noire, à 3 l. $^{1}/_{2}$ de Hornberg, et 2 $^{1}/_{2}$ de Rothweil. —162 hab. — Commencé en 1807, sous le gouvernement de Wurtenberg; cédé au duché de Bade en 1811.

Norden, principauté d'Ostfriesland, royaume de Hanovre. — 29 hab. — Commencé en 1743.

2° DANEMARK.

Christiansfeld, duché de Schleswig; à 3 l. $^{1}/_{4}$ de Hadersleben. — 582 hab. — Commencé en 1772.

Copenhague et *Altona*.—Depuis 1810, les Frères ont bâti un temple pour leur service dans ce dernier endroit.

3° SUÈDE.

Il y a à *Stockholm*, à *Gothenbourg*, à *Karlscrona* et à *Uddewalla*, des sociétés privilégiées par le gouvernement.

4° PAYS-BAS.

Zeist, à 1 $^{1}/_{2}$ l. de Utrecht. — 277 hab. — Commencé en 1748. Service en allemand.

5° GRANDE-BRETAGNE.

Le gouvernement accorda aux Frères, en 1749, l'exemption du serment et du port d'armes.

a) ANGLETERRE.

A *Londres*, il y a un troupeau depuis 1742; une chapelle à Nevilscourt, *Fetterlane;* une autre à *Chelsea*, où est aussi le lieu de la sépulture. — 196 membres.

Fulneck, dans le Yorkshire, à 2 l. de Leeds. — 285 hab. — Commencé en 1744. On y joint le troupeau de *Pudsey*, près de là (286 membres), et ceux, également rapprochés, de *Baildon*, *Wyke*, *Mirfield* et *Gomersal*, dont chacun a un pasteur spécial (764 membres).

Fairfield, à 1 $^1/_2$ l. de Manchester. — 281 hab., et 55 membres dans les environs. — Commencé en 1784.

Duckenfield, près de là. — 119 membres.

Ockbrook (Derbyshire). — 149 hab. — Fondé en 1750.

Bedford (depuis 1745). — 146 membres. — On y joint les troupeaux de *Woodford*, *Eydon*, *Culworth* et *Rizely* (213 membres.

Bristol (1755). — 239 membres. — Près de là, *Kingswood*, 59 membres.

Bath (1765). — 114 membres.

Malmesbury et *Tytherton* (Wiltshire) (1748). — 174 memb.

Haverfordwest (Galles mérid.) (1763). — 60 membres.

Plymouthdock (Devonshire) (1805). — 91 membres.

Leominster (Herefordshire) (1759). — 54 membres.

En plusieurs *autres endroits* encore, des chapelles pour la prédication.

b) ECOSSE.

A *Ayr* (1778). — 94 membres. — Sous la direction de Gracehill (plus bas).

c) IRLANDE.

Dublin (1750). — 220 membres.

Gracehill, comté d'Antrim, entre Ballymenagh et Gloonen (1764). — 301 hab., et 359 membres des environs.

Gracefield, près Lisnamara, sur le Logh-Neagh (1767).—161 membres.

Ballinderry, comté d'Armagh (1755). — Petit troupeau.

6° EMPIRE DE RUSSIE.

Sarepta, dans le gouvernement asiatique de Saratow, à 7 l. de Zarizin, 300 l. de Pétersbourg, au confluent de la Sarpa et du Volga. —449 hab.

Petersbourg et *Moscou*.

En *Livonie*, les Frères ont, parmi les *Lettes* et les *Esthes*, de nombreuses sociétés qui renfermaient, en 1811, *trente et un mille* âmes. Ce sont des luthériens qui, sans quitter leur église, reçoivent les soins spirituels des Frères. Ces derniers forment de petits établissements, dont le principal est *Neuwelke*, près de Waidau, à 24 l. de Riga. — Cet ordre de choses est reconnu par le gouvernement.

II. EN AMÉRIQUE (*toutes dans le Nord*).

1° PENSYLVANIE.

Bethléhem, comté de Northampton, à 18 l. de Philadelphie. — 542 hab. (1741).

Emmaüs, près de là (1762). — 128 hab.

Nazareth, à 3 l. ½ au nord de Bethléhem (1744). — 317 hab.

Schœneck, près de là (1745). — 225 hab.

Litiz, comté de Lancaster, à 24 l. de Philadelphie, et 22 de Bethléhem. — 376 hab. et 113 membres dans les environs (1757).

Bethel, près de là (1755). — 85 hab.

Philadelphie (1741). — 345 memb.

Lancaster (1749). — 374 memb.

Yorktown (1755). — 178 memb.

2° OHIO.

Gnadenhütten, *Saron* et *Bersaba*, sur le Muskingum, à 180 l. à l'ouest de Bethléhem (1799). — 331 hab.

3° NEW-YORK.

New-York (1742). — 226 memb.

Staaten-Island (1763). — 200 memb.

4° RHODE-ISLAND.

Newport (1758). — 59 memb.

5° MARYLAND.

Graceham (1758). — 309 memb.

6° CAROLINE SEPTENTRIONALE.

Dans le comté de Surrey, dans la possession de Wachau : *Salem*, à 32 l. de Raleigh, 185 l. sud-ouest de Bethléhem (1766). — 434 hab. — Près de là :

Bethabara (1753). — 105 hab.

Bethanie (1760). — 295 hab.

Friedberg, 365 hab. ; *Friedland*, 260 hab. ; *Hope*, 166 hab. (Entre 1769 et 1775.)

B.

MISSIONS (en 1823).[1]

1° GROENLAND.

New-Herrnhout, sur le Balsrevier, au 64e degré de latitude nord (1733). — 353 memb.

Lichtenfels, à 32 l. au sud (1758). — 332 memb.

Lichtenau, à 150 l. plus au sud, 14 l. sud de la colonie danoise de Iulianenhaab (1774). — 658 memb.

Les deux églises précédentes n'ont plus de païens autour d'elles.

2° LABRADOR (*Esquimaux*).

Naïn (1771), au 57e degré de latitude nord. — 121 memb.

Okak (1776), à 50 l. au nord. — 231 memb.

Hoffenthal, à 50 l. sud de Naïn (1782). — 148 memb.

[1] Il faut avoir soin de se rappeler que cette partie-ci de notre Notice n'indique que les missions qui existaient en 1823, tandis que le *Résumé* qui va suivre en indiquera beaucoup d'autres qui se sont fondées depuis, jusqu'en 1839. Il faut faire une observation du même genre quant à la population de celles mêmes des stations qui sont indiquées ici : elle a considérablement augmenté dans presque toutes depuis 1823, comme on le verra en comparant les deux tableaux.

3° INDIENS DU NORD.

La mission commença en 1735. En 1742 il se forma un troupeau à *Schekomeko*, sur les limites du Connecticut. Son histoire remarquable a été publiée par Loskiel. — Il y a maintenant à *New-Fairfield*, sur la Thames, Haut-Canada, au 43e degré de latitude septentrionale, un troupeau de 137 membres.

Springplace, en Géorgie, chez les Chiroquois, à 150 l. sud-ouest de Salem (Caroline septentr.) (1801). Ecole pour des enfants indiens.

Oochgelogy, dans le centre des établissements chiroquois (1821). — 15 convertis.

4° ESCLAVES NÈGRES DES INDES OCCIDENTALES.

1) ILES DANOISES.

(*Saint-Thomas*, 1732). *New-Herrnhout* et *Niesky*.

(*Sainte-Croix*.) *Friedensthal*, 1753; *Friedensberg*, 1771; *Friedensfeld*, 1804.

(*Saint-Jean*.) *Béthanie*, 1753; *Emmaüs*, 1773. Total des nègres convertis : 9,296.

2) ILES ANGLAISES.

(*Antigoa*.) *S. Johns*, 1761; plus tard, *Gracehill*, *Gracebay*, *Newfield*, *Cedarhall* et *Mountjoy*. Total : 11,804 nègres convertis.

(*Saint-Christophe*, ou *S. Kitts*.) *Basseterre*, 1777; *Bethesda*, 1820. — 2,473 nègres convertis.

(*Barbados*.) *Saron*, 1767. — 219 nègres convertis.

(*Jamaïque*, 1754.) *Carmel New-Eden* et *Irvin*.—821 nègres convertis.

5° AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Les Frères commencèrent, en 1738, une mission dans la *Guyane hollandaise*, surtout parmi les *Aravaques*; mais elle se dispersa au bout de quelque temps, de même qu'une mission tentée pendant 50 ans parmi les *nègres* affranchis des bords du fleuve Surinam. Mais on a mieux réussi à *Paramaribo*, où se trouve une église de 1,171 nègres. — De là, on en visite 105 autres dans la contrée.

6° AFRIQUE MÉRIDIONALE.

On tenta, en 1737, une mission parmi les *Hottentots*, mais elle ne réussit pas. Renouvelée en 1792, elle a depuis lors conduit au salut plusieurs milliers de Hottentots, et un certain nombre de Cafres et de Tamboukis. Stations :

Gnadenthal, district de Stellenbosch, à 55 l. nord-est du Cap. — 1,158 membres.

Gruenekloof. district du Cap, à 14 l. nord de cette ville, près de la côte. — 317 membres.

Enon, sur le Witterivier, à 340 l. à l'orient du Cap, district de Uitenhagen, non loin du pays des Cafres. Détruite en 1819, par les Cafres, mais rebâtie depuis. — 149 Hottentots convertis.

7° EMPIRE DE RUSSIE.

Les Frères ont fait, de *Sarepta*, plusieurs tentatives pour convertir les *Calmouks* des bords du Volga. Ils n'ont encore eu que peu de succès.

On a sur les missions des Frères de nombreux et intéressants ouvrages en allemand. Il en existe un abrégé dans l'ouvrage anglais : HISTORICAL SKETCHES *of the Missions of the United Brestren ..... to the present time*. By J. Holmes. Dublin. 1818.

Nous donnons enfin ici une note des établissements qui se formèrent du vivant de Zinzendorf. Depuis 1732, et même à dater de 1722, c'est plus d'une fondation par an, ce qui forme un glorieux calendrier.

1722. Herrnhout.
—32. New-Herrnhout et Niesky (Ind. occ.).
—33. New-Herrnhout (Groënl.).
—35. Shekomeko.
—36. Livonie.
—37. Berlin et Rixdorf (Afrique mérid.).
—38. Guyane hollandaise.
—41. Bethléhem. Philadelphie.
—42. Niesky. Londres. New-York.

—43. Gnadenberg. Gnadenfrey. Neu-Dietendorf. Norden.
—44. Fulnek. Nazareth.
—45. Bedford.
—46. Ebersdorf.
—47. Schœneck.
—48. Zeist. Malmesbury.
—49. Lancaster.
—50. Neuwied. Okbrook. Dublin.
—51. Klein-Welke.
—53. Neu-Dietendorf. Salem. 2 à Sainte-Croix. St-Jean.
—55. Bristol. Béthel. Yorktown.
—57. Litiz.
—58. Ballinderry. Newport. Graceham. Lichtenfels.
—59. Neusalz. Léominster.
—60. Bethabara.
—61. Antigoa.

RÉSUMÉ DE LA NOTICE PRÉCÉDENTE

OU

ÉTAT DE LA POPULATION

[É]TABLISSEMENTS DES FRÈRES PARMI LES PEUPLES CHRÉTIENS EN 1823, ET DE LEURS MISSIONS EN 1839.

[(Nous a]vons des raisons de croire que la population en pays chrétiens n'a pas [sensi]blement changé dans ces seize années; mais celle des missions s'est aug[ment]ée dans le même espace dé temps de 29,646 personnes, comme le tableau [l'ind]ique.)

A. ÉGLISES (ou établissements parmi les Chrétiens).

I. EN EUROPE.

		habitants.	
[E]N ALLEMAGNE.			
[HAU]TE-[LUSA]CE.	Herrnhout	1,009	
	Niesky	554	
	Klein-Welke	361	
[Com]té [de B]ARBY.	Gnadau	202	
[SILÉ]SIE.	Gnadenberg et environs	358	
	Gnadenfrey et environs	978	
	Neusalz	269	
	Gnadenfeld et environs	358	
[PRU]SSE.	Berlin et Rixdorf	274	
	Potsdam et Kœnigsberg	*	
	Neuwied	378	
	Neudietenforf	310	
	Ebersdorf	234	
	Kœnigsfeld	162	
	Norden	20	
			5,476
EN DANNEMARCK.			
	Christiansfeld	582	
	Copenhague et Altona	*	
EN SUÈDE.			
	Stockolm, Gothenburg, Karlscrona et Uddewalla	*	
DANS LES PAYS-BAS.			
	Zeist (près d'Utrecht)	277	
			859
	Transport		6,335

	Transport. . . .			6,335
5. Dans la Grande-Bretagne.				
Angleterre.	Londres.		196	
	Fulneck.	285		
	Pudsey.	286		
	Baildon, Wyke, Mirfield, Gomersal.	764		
			1,335	
	Fairfield et environs.		239	
	Duckenfield..		119	
	Ockbrook.		149	
	Bedford.	146		
	Woodford, Eydon, Culworth, et Rysely.	213		
			359	
	Bristol et Kingswood.		289	
	Bath.		114	
	Malmesbury et Tytherson..		174	
	Haverfordwest.		60	
	Plymouthdock		91	
	Leominster..		54	
				3,179
Ecosse.	Ayr.			94
Irlande	Dublin.		220	
	Gracehill et environs.		660	
	Gracefield.		161	
	Ballindery.		*	
				1,041
	(Total de la Grande-Bretagne. 4,314).			
6. Empire de Russie.	Sarepta.		449	449
	Total de l'Europe. . . .			11,098

II. DANS LES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

1. Pensylvanie.			
	Bethléhem.	542	
	Emmaüs..	128	
	Nazareth..	317	
	Schœneck.	225	
	Litiz et environs.	574	
	Philadelphie.	345	
	Lancaster.	374	
	Yorktown.	178	
			2,683
	Transport. . . .		13,781

Transport. . . . 13,781

:O.

Gnadenhütten, Saron et Bersaba, ensemble. 331

v-YORK.

La ville de New-York.	226	
Staaten-Island.	200	
ODE-ISLAND. Newport.	59	
RYLAND. Graceham	309	
		1,125

ROLINE SEPTENTRIONALE.

Salem.	434	
Bethabara (105), Béthanie (295), Friedberg (365), Friedland (260), Hope (166).	1,191	
		1,625

OTAL des *Eglises* en *Chrétienté* dans l'Ancien et
uveau-Monde. 16,531

ompter les 31,000 âmes de Lithuanie, ni les simples Sociétés répan-
livers pays.

B. MISSIONS (EN 1839).

nnons en parenthèses ou en note les chiffres de 1823. Les stations marquées d'un * ont été fondées depuis la même époque.)

1. INDES OCCIDENTALES.

DANOISES.

[illegible]AS	New-Herrnhout. . . .	1,037	2,193	10,512 nègres.[1]
	Niesky.	1,156		
IX.	Friedensthal.	2,132	6,578	
	Friedensberg.	2,086		
	Friedensfeld.	2,360		
N.	Béthanie.	635	1,741	
	Emmaüs.	1,106		

Transport. . 10,512

[1] 1823 ce n'était que 9,296.

		Transport. . .		10,512 nè
Iles anglaises				
Antigoa.	* St-Jean.	5,162	12,292 (a)	31,171 nè
	Gracehill.	2,053		
	Gracebay.	1,068		
	Cedarhall.	1,950		
	Newfield.	1,355		
	* Libanon.	704		
St-Kitts.	Basseterre.	2,300	4,496 (b)	
	Bethesda.	1,845		
	* Bethel.	351		
Barbados.	Saron.	2,609	3,281 (c)	
	* Mont-Tabor.	449		
	* Bridgetown.	223		
Tabago.	* Montgomery.		335	
Jamaïque.	* Fairfield.	2,766	10,767 (d)	
	New-Eden.	735		
	Irwinhill	723		
	New-Carmel.	1,883		
	* New-Fulnek.	1,200		
	* New-Bethlehem. . .	463		
	* New-Nazareth. . . .	740		
	* Beaufort.	608		
	* Parkersbay.	647		
	* Béthanie.	1,002		
2. Amérique méridionale.				
Surinam.	Paramaribo.	3,540	7,686	7,704 nè
	Dans des plantages. . .	4,146		
3. Amérique septentrionale.				
	Salem (Wachau). . .	18	18	
		Total. . .		49,387 nè
	Fairfield.	126	. . .	176 in
	* Westfield.			
	* Arkansas.	50		
4. Labrador.				
	Naïn (121).	300	968	2,707 Es
	Hoffenthal (148). . . .	185		
	Okak (231).	338		
	* Hébron.	145		
5. Groenland.				Gr
	New-Herrnhout (353). .	332	1,739 (e)	
	Lichtenfels (332). . . .	365		
	Lichtenau (658). . . .	668		
	* Friedrichsthal. . . .	374		
		Transport. . .		52,270

(a) En 1823 : 11,804. — (b) En 1823 : 2,473. — (c) En 1823 : 249.
823 : 821. — (e) En 1823 : 1,343.

	Transport. . .		52,270
Afrique méridionale.			
Gnadenthal (1,150). . . .	1,719		
Gronckloof (317). . . .	784		
Enon (149).	373		
* Elim.	365	. . . .	3,869 Hottentots et Caffres.
* Silo..	546		
* Hemel en Aarde. . .	82		
* Kocksbosch.	»		
	Total des missions.		56,139 personnes.

né de la population des *Etablissements des Frères* dans les quatre ties du monde, sans compter les 40 à 50 mille âmes appartenant à *Sociétés* simplement *alliées* aux Frères.

Eglises en pays chrétiens.	19,531
Missions.	56,139
Total général. .	75,670

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME SECOND.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

LIVRE VI. TABLEAU DE HERRNHOUT EN 1727.

Pages.
Divers arrangements intérieurs. 5
Quelques détails sur *Melchior Nitschmann*. 16
— — sur *Martin Linner*.. 22
— — sur *Matthieu Linner*. 29
— — sur *Martin Dober*.. 32
— — sur *Rothe*.. 35
Vues religieuses des Frères en 1727. 36

LIVRE VII. DEPUIS L'ACCORD DU 13 AOUT 1727 JUSQU'A LA FIXATION DE L'INDÉPENDANCE ECCLÉSIASTIQUE DE L'ÉGLISE, EN JANVIER 1731.

Arrangements intérieurs. — Lavement des pieds. — Députations. — Textes du jour. — Excuses réciproques de Rothe et de l'église. 41
Nouvelle crise. — Statuts. — Acte notarié. 48
Jablonsky. — Travaux de Zinzendorf auprès des Inspirés et des Séparatistes.. 54
Agitation et nouvelles nominations. — Examen remarquable. 61
Epoque dans l'histoire des sœurs non mariées. . . . 67
Martin Linner, ancien en chef. — Lettres de lui. . . . 69
Nouvelle grande crise. — L'existence de l'église remise en question. — Heureuse issue. 71

LIVRE VIII. MISSION DES ANTILLES DEPUIS SON ORIGINE (1731) JUSQU'EN 1736, ET DU GROENLAND JUSQU'EN 1739. 76

Pages.

LIVRE IX. ÉMIGRATIONS DE BOHÊME A CETTE ÉPOQUE, INDÉPENDANTES DE CELLES DES FRÈRES (1720-1740).

Colonie de *Liberda*. 114
— de *Schulz*. 122
— de *Cotbus*. 129

LIVRE X. DEPUIS LA PREMIÈRE COMMISSION D'ENQUÊTE JUSQU'A LA SECONDE (1732-1736).

Première commission. — Menaces d'exil. — Spangenberg. — Le roi autorise l'existence de Herrnhout . 132
Les Frères se préparent aux *colonies* et aux missions. — *Sainte-Croix*. — Rude traversée. 140
Zinzendorf songe à embrasser la carrière ecclésiastique. — Sa déclaration. 145
Epoque dans les vues religieuses de Zinzendorf et des Frères. 150
Laponie. — *Pilgerruh*. — *Géorgie*. — *Wesley*. — *Savanne*. 152
Léonard Dober ancien en chef. — L'église reprend l'ordination épiscopale. — Zinzendorf en Danemark et en Suède. — Déclaration au roi de Suède : et réflexions à ce sujet. 156
Détails. — Ecrits de *Lelong*. — *Surinam*. — Détails édifiants sur Zinzendorf. 162
1736. — Activité intérieure. — Départ de Zinzendorf pour la Hollande. — Il apprend à respecter l'église réformée. — Doctrine de la perfection. — *Hœrendyk*. 167
Exil du comte. — *Eglise des pélerins*. — Préparatifs d'une seconde commission. — Sentiment du comte. 172

LIVRE XI. DEPUIS LA SECONDE COMMISSION (EN 1736 JUSQU'A LA FIN DE 1739.

Seconde commission. — Zinzendorf à la *Ronnebourg*. — En Livonie.—A Berlin, où il se décide à embrasser le saint ministère. 178
Détails. — *Schmidt au Cap de Bonne-Espérance*. — Premier synode de l'église renouvelée. 182
Zinzendorf en Angleterre. — *Caroline méridionale*. — Méthodistes.. 186
Zinzendorf, évêque de l'église renouvelée. — Rothe se retire. — *Exil définitif du comte*. 188

Pages.

Séjour et *discours à Berlin*. — *Herrnhaag*. 189
Rio-de-Berbice. (*Pilgerhout*). — *Ceylan*. — Visite de Wesley dans les églises des Frères. 190
Lettre pastorale du clergé d'Amsterdam. — Note importante à ce sujet. — Réflexions. 193
Consolations accordées à Zinzendorf. — Son *testament éventuel*. — Catalogue de toutes les stations des Frères à cette époque. 196
Ceylan. — Zinzendorf aux *Antilles*. — Ses travaux. (Anecdote de Berlin). — Retour en Europe. 203
Missions d'*Alger*, — de *Valachie*. — Rapports avec l'église grecque. — *Amérique septentrionale*. — Zinzendorf en Suisse. — Jérémie, etc. — Sentences de Zinzendorf. 212

LIVRE XII. ANNÉES 1740 ET 1741.

Synode de Gotha. — Lettre d'excuses de l'Eglise des Frères à Franke. — Opprobre et bénédictions croissantes. — Bonne leçon d'un magistrat au comte. — Synode de *Marienborn*. 21
1741. Zinzendorf à Genève. — Retour. — Second départ pour l'*Amérique*. — Zinzendorf à Londres. — Grande résolution. — Abolition de la charge d'*ancien en chef*. — Réflexions à ce sujet. 229
Conclusion. — Zinzendorf part pour l'Amérique. . . . 233

LIVRE XIII. NOUVEAU TABLEAU DE HERRNHOUT.

Extérieur. — Usages. — Constitution intérieure. — Testament éventuel. 256
Assemblées d'enfants. — Assemblées générales. (Salle, Assistants, Chants, Prédications).. 263
Cantiques. 290
Dons surnaturels.. 300

LIVRE XIV ET DERNIER.

Crise de 1741. — Dernières années de Zinzendorf. — Ses principaux collaborateurs. — Litanies des Frères. — Un discours de Zinzendorf. — Statistique générale des établissements des Frères. 303

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

